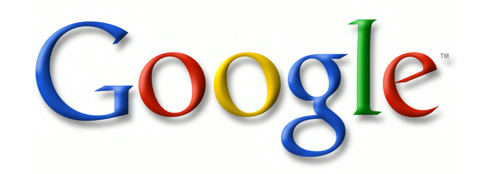


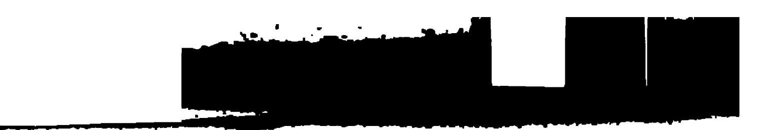





600010732J







HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE.

TOME I.

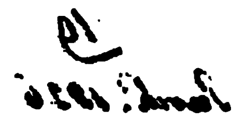
[redacted]

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE.

TOME I.



IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

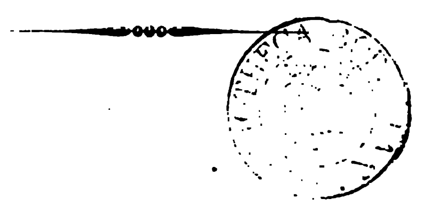
DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE
JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME;

PAR

M. LE COMTE DE LACÉPÈDE,

PAIR DE FRANCE,
GRAND'CROIX DE L'ORDRE-ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
L'UN DES PROFESSEURS-ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES,
ET DE TOUTES LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE L'EUROPE.

TOME PREMIER.



PARIS,

GELLOT, MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, ÉDITEURS,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1826.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE
JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Je travaille depuis bien des années à l'histoire des âges de la nature, à l'histoire naturelle de l'espèce humaine, et par conséquent au tableau des progrès de la civilisation. Ce sujet est immense : il s'étend depuis l'origine des corps célestes, et particulièrement depuis la formation de la terre, jusqu'à l'état actuel de notre globe. Il comprend tous les temps, et pour l'embrasser dans tout son ensemble, la pensée doit se placer à une telle hauteur, que les grandes masses peuvent seules la frapper. Les détails disparaissent, et alors cependant ils pourraient souvent inspirer un grand intérêt, et devenir l'objet d'importantes observations. J'ai dû choisir dans la suite des

siècles un espace de temps assez long pour renfermer une série de mémorables évènements enchaînés les uns aux autres par des causes physiques ou morales des plus dignes de la méditation des hommes, et néanmoins circonscrit par des limites assez rapprochées pour qu'on pût en saisir tout le cours sans trop s'éloigner des différents objets remarquables, et par conséquent sans cesser de les distinguer.

Il fallait encore, pour parvenir plus facilement au but que je me proposais, que ces évènements se fussent passés sur une portion du globe qui n'eût pas trop d'étendue. J'ai choisi pour théâtre l'Europe, cette partie du monde si favorisée par la nature, si illustrée par le génie de l'homme; et pour époque, celle qui embrasse l'affaiblissement des lumières, les progrès de la barbarie, la destruction presque totale de la civilisation, et son renouvellement successif, son perfectionnement, et le plus grand accroissement de son éclat.

Ce sujet n'est qu'une portion du vaste ensemble que présentent les *âges de la nature;* mais, considéré de plus près, lorsqu'il en est ainsi détaché, combien il paraît s'agrandir.

A mesure que l'on descend, pour ainsi dire, vers cette portion du grand tout, elle devient immense elle-même; les détails qui échappaient aux regards, à cause de leur éloignement, se montrent; les sommités ne sont plus seules éclairées; l'obscurité des inter-

valles qui les séparent se dissipe, et la lumière colore tous les objets.

L'histoire de cette période commence au moment où le cinquième siècle allait finir, et où les Francs se répandirent dans les Gaules; elle ne s'arrête qu'aux évènements qui ont rempli la seconde moitié du dernier siècle : elle comprend treize cents ans. Elle montre la chute de l'empire romain, les barbares arrivant des contrées septentrionales, envahissant l'Europe, la parcourant le fer et la flamme à la main, se disputant les lambeaux de l'Empire, se battant au milieu des ruines de la puissance de ceux qui avaient commandé au monde, alternativement vainqueurs et vaincus, se heurtant, se renversant, se dispersant mutuellement, portés d'une extrémité de l'Europe à l'autre par les hasards de la guerre, agités par les tempêtes politiques, épaississant et répandant partout les ténèbres de l'ignorance, mêlant, confondant, bouleversant les institutions, repoussant la lumière qui revenait de l'Orient, et obligés enfin de céder au pouvoir irrésistible mais long-temps balancé de la science, des lettres, des arts, de la sagesse, de tous les dons de l'esprit humain.

Cette lutte si durable et si étendue est comme une grande et admirable épopée où de grandes alternatives accroissent à chaque instant l'intérêt; et quels tableaux, en effet, que ceux qui présentent les combats si souvent renouvelés de tout ce qui peut agi-

ter l'espèce humaine, toute la véhémence des passions primitives, de celles dont la nature seule a allumé les feux, toute la violence des caractères bruts, toute la noblesse des penchants les plus louables, toute l'audace, tout le dévouement de l'héroïsme; l'instinct sauvage et le courage féroce; la valeur sublime et la vertu céleste; tous les contrastes des sentiments humains; tous les effets des mouvements les plus terribles, des attaques les plus vives, des défenses les plus constantes, de l'ambition la plus entreprenante, des sacrifices les plus généreux; toute la puissance des grandes masses; le genre humain en scène, tous les degrés de son asservissement, toutes les nuances de sa restauration, toute la splendeur de son perfectionnement!

Et qu'était cependant ce théâtre sur lequel tant de changements se sont succédé pendant treize cents ans? Qu'était-il au moment où ont commencé les premières scènes de ce grand drame?

L'Europe était dès lors, comme à présent, partagée en deux bassins d'une vaste étendue : celui du midi, et celui du nord.

Le premier, dans lequel la civilisation, arrivant de l'occident de l'Asie et de l'Afrique septentrionale, s'était d'abord répandue, n'appartient qu'en partie à l'Europe : mais, avant d'aller plus loin, nous devons le reconnaître dans son entier. La Méditerranée en est en quelque sorte le centre. A l'époque dont nous

parlons, elle était depuis long-temps réunie à la mer Noire; et si les terres basses qui séparent le Pont-Euxin de la Caspienne étaient déjà élevées au-dessus des eaux, elles pouvaient encore moins qu'aujourd'hui être considérées comme les limites du bassin que nous examinons. Nous devons donc regarder comme appartenant à ce bassin méridional tous les pays arrosés par les rivières et les fleuves qui se jettent dans la Méditerranée, dans l'Archipel, dans la mer Noire, dans la Caspienne; et dès lors il comprend le nord de l'Afrique, l'Égypte, la Syrie, l'Asie-Mineure, une grande portion de la Russie européenne, l'Ukraine, la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie, la Bulgarie, la Romélie, la Macédoine, la Grèce, l'Épire, la Dalmatie, la Hongrie, l'Autriche, la Bavière, le Tyrol, toute l'Italie, l'Espagne orientale, et particulièrement la partie de l'ancienne Ibérie qui est arrosée par l'Èbre.

Posons les limites de cet espace immense dont toutes les eaux, excepté celles qui se rendent dans la Caspienne, communiquent avec l'Océan par la Méditerranée et par le détroit de Gibraltar.

Si nous commençons par ce détroit, et que nous entrions en Afrique, nous trouvons auprès de Vélez la continuation de la chaîne de montagnes sur laquelle Gibraltar est établi, et qu'une grande catastrophe a brisée à l'endroit où l'Océan et la Méditerranée réunissent maintenant leurs eaux. Cette

chaîne, qui comprend l'Atlas, s'étend avec des abaissements ou des interruptions plus ou moins prolongés jusques aux montagnes ou collines qui retiennent vers l'occident les eaux du Nil, et qui, après être remontées au-dessus des sources de ce fleuve, descendent jusque près des rivages de la Méditerranée, et se prolongent dans la Syrie, en passant à l'orient de l'Oronte.

De là on continue de poser les bornes du grand bassin dont nous indiquons la circonférence, en suivant les montagnes situées au nord de Palmyre, et qui, séparant d'abord la Syrie et la Caramanie du bassin secondaire de l'Euphrate, s'étendent ensuite vers le nord-ouest, passent entre Trébizonde et Erzerum, dont elles se rapprochent, embrassent les bassins particuliers des rivières qui se jettent dans la Caspienne, courent au-delà de cette mer intérieure et de la mer d'Aral, et ceignent les bassins remarquables de l'ancien Oxus, de l'ancien Iaxarte, du Jaïck, du Volga, du Don, du Borysthène, se lient avec les monts Krapacks de la Hongrie, et vont se rattacher aux montagnes méridionales de la Bohême.

On continue de parcourir la limite du grand bassin du midi, en ne s'écartant pas des hauteurs où les eaux se partagent entre le Mein et le Danube, et qui, parvenues à la montagne Noire, se replient, tendent vers le Tyrol, y forment, pour ainsi dire, une

partie de la rive occidentale de l'Adige, dont l'embouchure est dans l'Adriatique, et se lient aux Alpes des Grisons.

Ces hautes Alpes forment ensuite la continuation des limites que nous déterminons, en suivant dans le Valais la rive droite du Rhône, en passant au nord du lac de Genève, en remontant, sous le nom de Jura, jusqu'à la chaîne qui sépare les bassins du Rhin, de la Meuse et de la Seine, de ceux du Doubs et de la Saône.

Ces limites descendent ensuite et se réunissent aux montagnes du Vivarais et des Cévennes, qui se confondent avec les Pyrénées vers les sources de l'Arriége et de la Garonne, qu'elles empêchent de couler dans le bassin du midi; et elles comprennent tout le cours du Rhône, de l'Hérault, de l'Aude, et toutes les contrées voisines dont les eaux parviennent à la Méditerranée.

Une branche de ces Pyrénées part des environs de leur extrémité occidentale, ou plutôt, vers cette extrémité, les Pyrénées se recourbent vers le midi, se fléchissent ensuite vers l'orient ou le sud-est, et après plusieurs grandes sinuosités, après avoir porté différents noms, et reçu particulièrement celui de *Sierra* entre la Manche et le royaume de Murcie, parviennent à Gibraltar, en séparant les eaux du Mincio, du Tage, de la Guadiana et du Guadalquivir, qui appartiennent au grand bassin septentrional de l'Europe,

de celles de l'Èbre, et de toutes les rivières d'Espagne dont la Méditerranée reçoit les eaux.

Pour nous conformer à la division civile du monde, nous séparerons le nord de l'Afrique et l'occident de l'Asie du grand bassin méridional que nous venons de considérer; mais nous verrons dans le cours de cette histoire les affaires de cette Afrique du nord et de cet occident de l'Asie si souvent mêlées avec celles de l'Europe, qu'il ne nous sera pas peu utile d'avoir embrassé d'un seul coup d'œil ce bassin du midi tel que la nature l'a formé dans la succession des siècles, et tel qu'il était circonscrit à l'époque où commence l'histoire que nous écrivons. L'empire romain le comprenait en entier, excepté quelques contrées vers l'orient; il en avait même dépassé de beaucoup les limites : mais n'anticipons pas sur ce que nous avons à dire de cet empire fameux.

L'étendue du grand bassin septentrional est maintenant facile à exposer. Il renferme toutes les contrées de l'Espagne, de la France, de la Hollande, de la Germanie, de la Prusse, de la Pologne, de la Lithuanie, de la Russie, de la Suède, de la Norwège, du Danemarck, dont les eaux coulent dans l'Océan atlantique, soit directement, soit par l'intermédiaire de la Baltique ou par celui de la mer Blanche.

C'est dans ce bassin qu'il faut comprendre aussi les îles Britanniques, qui sont en quelque sorte les rivages de cette mer d'Allemagne qu'on peut regarder

comme une troisième et vaste mer intérieure du grand bassin boréal, laquelle s'ouvre dans l'Océan atlantique, d'un côté par le détroit de la Manche, et de l'autre par l'intervalle compris entre la Norwège et les îles Schetland, ainsi que par les petits détroits qui séparent les unes des autres ces dernières îles, et celles qui composent le groupe des Orcades.

Il est aisé de montrer la circonférence de ce grand bassin européen. Il est limité par l'Océan atlantique, depuis le détroit de Gibraltar, où nous avons placé la première borne du grand bassin du midi, jusques aux bords de la mer Glaciale, où aboutit auprès de l'île d'Orange l'extrémité d'une chaîne de montagnes qui s'étend en serpentant jusques à celles de la Hongrie.

Depuis cette jonction jusques à Gibraltar, la limite du grand bassin du nord est confondue avec celle du grand bassin du midi.

Mais pour bien entendre ce que nous pourrons avoir à dire de l'état physique de ces deux grandes parties de l'Europe, aux différentes époques où se sont passés les divers évènements dont nous nous proposons de présenter la succession, il faut les examiner de plus près, et jeter un coup d'œil sur les bassins particuliers qui les forment, et dont les bords sont presque toujours les limites naturelles des peuples.

Le premier bassin que nous remarquons, en com-

mençant toujours par Gibraltar, et en ne faisant, dans ce moment, aucune attention à ceux qui appartiennent au nord de l'Afrique, ou à l'occident de l'Asie, est celui de ***l'Èbre,*** auquel nous attacherons comme bassins secondaires ceux de Xucar ou de Valence, et de la Ségura ou du royaume de Murcie. La seule considération des rameaux plus ou moins exhaussés des Pyrénées qui circonscrivent ces bassins suffirait pour expliquer plusieurs des mouvements extraordinaires qui ont agité pendant si long-temps cette belle partie de l'Espagne, et ces fluctuations si dignes d'attention, par lesquelles les Goths et les Sarrasins ont successivement, et à plusieurs reprises, envahi ces contrées orientales de la grande Hespérie : tant nous verrons partout des preuves multipliées de cette grande vérité, si souvent négligée dans les conseils des chefs des nations, qu'on ne viole jamais impunément les lois de la nature, ces décrets immuables de la toute-puissance créatrice !

Le second bassin portera le nom du ***Rhône,*** et comprend toutes les terres qu'arrosent non seulement ce grand fleuve et le lac Léman, qu'il forme en s'élargissant, mais encore les rivières qui se réunissent au Rhône et celles que reçoit le golfe de Lyon.

C'est dans ce bassin que nous trouverons l'antique colonie grecque connue sous le nom de Mar-

seille, la Gaule Narbonnaise, la Province romaine, Lyon, la plus grande partie de l'ancien royaume de Bourgogne, le royaume d'Arles, et que nous verrons, au milieu de tant de vicissitudes, des marques si évidentes de la grande influence des barrières naturelles.

Nous ne consultons que les résultats des lois de la nature, nous négligeons dans ce moment ceux des armes et de la politique, et nous donnons le nom du *Tibre* au troisième bassin. Les Apennins le terminent au nord, au nord-est et à l'est, depuis les Alpes, dont ils sont un appendice, jusqu'à l'extrémité de la Sicile. Les montagnes de Sardaigne et de Corse composent sa limite occidentale, et, avec la Sicile et une grande partie de la Calabre, elles forment une sorte de mer intérieure, dans laquelle se jettent presque toutes les eaux de ce bassin du Tibre, et que, pour ainsi dire, l'on pourrait considérer comme un fleuve très large dont les sources seraient dans les Apennins, et dont on verrait l'embouchure vers l'Afrique, dans la Méditerranée proprement dite, entre les deux extrémités méridionales de la Sicile et de la Sardaigne.

Presque toute la surface de ce troisième bassin, couverte d'antiques laves, et de débris de volcans dont les feux sont éteints ou amortis, présente encore des monuments colossaux de leur ancienne puissance. Le Vésuve et l'Etna brûlent encore dans l'en-

ceinte de ce bassin dont ils ébranlent souvent les fondements. Et sur cette terre, sur laquelle on reconnaît encore tant de vestiges des terribles bouleversements qu'elle a éprouvés, nous trouvons Rome, Florence, Gênes, Naples, Messine, Palerme, dont les noms rappellent tant de gloire, tant de vicissitudes, tant de malheurs, comme si les catastrophes sociales avaient quelques rapports secrets avec les redoutables effets du pouvoir de la nature!

Nous désignons le quatrième bassin par le nom de l'*Adriatique*. Ce grand golfe reçoit toutes les eaux qui arrosent la surface de ce quatrième bassin. Toutes les sommités d'où descendent ces eaux composent une chaîne dont les deux bouts, peu éloignés l'un de l'autre, forment, en quelque sorte, les deux côtés de la grande embouchure du golfe Adriatique, que l'on pourrait considérer comme la prolongation du beau fleuve du Pô.

Ces limites comprennent toutes les parties de l'Italie que ne renferme pas le troisième bassin, la Dalmatie, l'Albanie, et le Péloponèse; contrées fameuses, dont le sein recèle tant de débris, sur lesquels, comme sur autant de médailles antiques, est gravée l'histoire des âges de la nature; terres privilégiées, rendues à jamais célèbres par les génies de la philosophie, de la poésie, de l'éloquence, du commerce et des arts; berceaux sacrés de la liberté des peuples, et des vertus politiques qui la con-

quièrent ou la défendent; contrées historiques, au milieu desquelles, plus d'une fois, la force des armes a décidé de la destinée du monde!

Le cinquième bassin est celui de l'*Archipel*. Nous n'en examinons que la partie occidentale; l'orientale appartient à l'Asie, dont nous n'écrivons pas l'histoire.

Une partie de la Grèce, la Thessalie, la Macédoine, la Thrace, le mont Ossa, l'Olympe, la vallée de Tempé, toutes les îles européennes de l'Archipel, sont renfermés dans son enceinte, et voient les eaux du Pont-Euxin s'échappant par le Bosphore de Thrace. La mer de Marmara et les Dardanelles forment en quelque sorte le grand fleuve de l'Archipel, qui coule dans le sens de l'axe du cinquième bassin, et qui, divisé par l'île de Candie, dans laquelle il rencontre un puissant obstacle, pénètre dans la Méditerranée par deux vastes embouchures, l'une du côté de la Morée, et l'autre vers l'île de Rhodes et les ruines de Gnide.

Avant d'aller plus avant, remarquons le rapport imposant qui lie le second, le troisième, le quatrième, et le cinquième bassin. Leurs axes sont formés ou prolongés par des golfes qui s'ouvrent au midi dans la Méditerranée: le second, par celui de Lyon; le troisième, par le golfe que renferment la Calabre, la Sicile, la Sardaigne et la Corse; le quatrième, par l'Adriatique; et le cinquième, par l'Archipel.

Mais, avant de pénétrer par la mer Noire au sixième bassin, qui aboutit au Pont-Euxin, observons, dans le cinquième, et sur les bords de la Propontide, qui communique avec la mer Noire, cette rivale de Rome, cette Constantinople, pour laquelle la nature avait préparé tant d'avantages, et autour de laquelle l'Europe et l'Asie ont si souvent combattu pour l'empire!

Le *Danube* donne son nom au sixième bassin. Le cours de ce fleuve en détermine la longueur, et celui des rivières qui portent leurs eaux au Danube en règle la largeur. Il s'étend depuis la montagne Noire, qui offre les sources du Danube, jusqu'à la mer Noire, qui le reçoit. Sa circonférence comprend une grande partie de la Souabe, la Bavière, l'Autriche, la Hongrie, l'Esclavonie, la Bosnie, la Transylvanie, la Servie, la Bulgarie, la Valachie et la Moldavie : pays fameux par les combats livrés pour attaquer, défendre ou propager les progrès de la civilisation.

Le septième bassin portera le nom de *Tanaïs*. Il s'appuie, pour ainsi dire, sur la mer Noire et sur la Caspienne, qui, dans les temps antérieurs, ne formaient qu'une seule mer, dont le niveau a baissé, de manière à laisser paraître les terres qui les séparent, lorsqu'une grande catastrophe a renversé la barrière qui leur fermait le Bosphore de Thrace, et qu'elles ont pu couler à grands flots

vers la Propontide, l'Hellespont et la Méditerranée proprement dite.

De très grands fleuves, le Jaïck, le Wolga, le Don ou Tanaïs, le Borysthène et le Dniester, arrosent ce bassin, dans lequel sont compris Oczaiow, Bender, Kiow, l'Ukraine, Smolensko, Moscou, Astracan, et la presqu'île de Crimée, célèbre dans l'histoire du commerce de l'Europe.

Une partie de ce bassin appartient à l'Asie ; mais les arrangements civils sont bien loin d'être toujours d'accord avec les divisions physiques ; et, dans ce moment où nous exposons la manière dont la nature a distribué sur le globe les montagnes, les rivières et les mers, nous n'avons pas dû morceler un de ses ouvrages et n'en présenter qu'une partie, en fixant à cette portion tronquée des bornes arbitraires.

Les sept bassins particuliers que nous venons de considérer font partie du grand bassin méridional de l'Europe. Nous allons examiner maintenant ceux que comprend le bassin boréal de cette partie du monde.

Nous désignons le huitième par le nom de la *Néva*. Il commence à l'orient et vers la mer Glaciale, dont il atteint les bords, à la chaîne de montagnes qui suivent, en remontant, la rive droite de la Petzora. Plusieurs lacs, et particulièrement ceux d'Onéga, de Ladoga, de Peipus, la mer Blanche, le golfe de Finlande, une partie de la Courlande,

la Livonie, la Samogitie, l'Ingrie, Pétersbourg, appartiennent à ce bassin, sur lequel, ainsi que sur ceux du Tanaïs et de l'Archipel, nous aurons souvent à chercher les traces du passage des peuples qui ont envahi l'Europe.

Le neuvième bassin doit porter le nom de la *Vistule*. On y voit le Niémen, la Vistule, l'Oder, arroser la Lithuanie, la Pologne, la Silésie, la Poméranie et la Prusse.

Le bassin de *Bothnie*, ou le dixième bassin, montre dans son plus grand axe le golfe dont nous lui donnons le nom, et qui, continuant, pour ainsi dire, la rivière de Tornéa, est prolongé par la mer Baltique proprement dite. Les limites de ce bassin sont faciles à indiquer. Nous les trouvons le long des rivages du golfe dont il portera le nom, de ceux de la Baltique, de l'océan Atlantique et de la mer Glaciale, jusqu'au-delà de Kola, où elles se confondront avec une suite de hauteurs plus ou moins considérables, qui s'avancent vers le midi et finissent non loin de Wiborg, près des bords du golfe de Finlande.

La Suède, la Norwège, la Finlande, sont comprises dans ce bassin, que le cap Nord termine vers le septentrion, et où nous pourrons remarquer plus d'une fois, comme dans celui de la Néva, le beau spectacle des victoires remportées par le génie de la civilisation sur la puissance d'un climat rigoureux.

Le onzième bassin devra porter le nom de l'*Elbe*. Les limites occidentales du bassin de la Vistule le terminent à l'orient; ses bornes sont ensuite posées sur les bords de la Baltique, du Sund, du Catégat, de l'océan Atlantique, et enfin sur une ligne de partage qui va se confondre avec les montagnes méridionales de la Bohême.

Il comprend ce dernier royaume, celui de Saxe, la Misnie, le Brandebourg, le Hanovre, le Holstein, le Mecklenbourg, le Danemarck. Combien de peuples sont partis de ces contrées pour aller en conquérir de nouvelles! De combien d'évènements ces pays ont été le théâtre! Combien les armes romaines, celles des Francs, celles de Charlemagne, ont rendu fameux les bords de cet Elbe, célèbres d'ailleurs par tant de victoires, tant de défenses glorieuses, tant de constance dans les revers, tant de dévouement à la patrie, tant de progrès vers la civilisation!

Le nom de *Rhin* distinguera le douzième bassin.

Pour voir ses limites, il faut parcourir le bord méridional du bassin de l'Elbe jusqu'à l'océan Atlantique, suivre ensuite les rivages de la mer, les quitter auprès de Calais, remonter dans les terres, s'avancer jusqu'aux Vosges, et, laissant sur la gauche les sources de la Moselle, traverser ces montagnes, s'élever sur le Jura, ne pas abandonner les sommités tortueuses qui envoient leurs eaux, d'un

[redacted]

côté, dans le Rhin, et de l'autre, dans le Rhône; parvenir à la chaîne alpine, dont le *Schreick-Horn* et le Wetter-Horn font partie; franchir le Saint-Gothard, faire le tour des sources du Rhin, et arriver enfin à la montagne Noire.

Il n'y a rien d'arbitraire dans cette détermination; c'est ainsi que la nature a tracé ce bassin. C'est cet espace qui formait un seul bassin maritime, dont les bords étaient plus ou moins élevés, lorsque l'Océan couvrait encore cette partie de l'Europe. La mer, en se retirant, a laissé, comme monuments de son séjour et comme vestiges des derniers endroits qu'elle a abandonnés, l'Ems, l'Oder, l'Issel, le Vahal, la Meuse, la Lys, l'Escaut, les Deux-Nèthes, la Dyle, la Sambre, la Moselle, l'Aar, la Reuss, la Limath, le Necker, le Mein, la Nidda, la Roër, la Lippe, qui se jettent dans le Rhin à des distances plus ou moins grandes de l'Océan, ou dont les embouchures ne sont séparées, à les bien considérer, que par des îles plus ou moins nombreuses, et dont quelques unes, exhaussées dans leur centre par des montagnes, ont été réunies à la terre ferme par des atterrissements.

Comme tous les fleuves d'une longue étendue, le Rhin arrose des pays d'une composition, d'une construction, d'une configuration bien différentes. Parti des plus hautes montagnes de l'Europe, il se rend à la mer au milieu des pays les plus plats et

dont la surface, en beaucoup d'endroits, est même au-dessous du niveau de l'Océan, à la puissance duquel l'esprit de liberté, d'industrie et de constance a su les soustraire. C'est sur ces bords, ainsi que sur ceux du Danube, que se sont donnés tant de combats, lorsque le défaut d'institutions convenables a ôté à l'empire romain toute sa force, et que la barbarie a osé attaquer la civilisation. C'est sur les rivages de ce fleuve qu'a commencé cette grande lutte dont nous écrivons l'histoire. C'est sur ces mêmes rivages que, pendant tant de siècles, tant d'évènements ont prouvé combien les plus grands fleuves sont souvent de faibles barrières. Tout se ressemble de chaque côté du fleuve le plus difficile à franchir : les combinaisons humaines ne peuvent pas séparer pour long-temps ce que la nature a réuni. Tout peut différer, au contraire, des deux côtés des véritables limites d'un bassin, et les conventions des hommes ne peuvent pas réunir pour un temps très long ce que la nature a divisé.

De grandes chaînes de montagnes partent néanmoins de l'origine de ce douzième bassin, et s'étendent comme autant de rayons irréguliers, de manière à poser d'assez fortes barrières entre plusieurs bassins secondaires compris dans ce bassin principal. Mais ces portions isolées, pour ainsi dire, au milieu du tout auquel elles appartiennent, ces espèces de bandes, plus ou moins alongées, se prolongent assez pour

[redacted]

dépasser ces barrières longitudinales, se réunir au-delà des points où ces séparations s'effacent, s'y joindre intimement; et, par cette réunion, l'unité du douzième bassin se trouve rétablie.

Ces obstacles intérieurs ont été cependant assez étendus, à cause des grandes dimensions du bassin du Rhin, pour expliquer une grande partie des phénomènes historiques que nous aurons à exposer, pour confirmer les principes généraux que nous croirons devoir établir.

Passons maintenant au treizième bassin, à celui de la *Seine*.

La Manche et une chaîne de montagnes en forment la circonférence. Cette Manche est comme la corde du grand arc que forme cette chaîne.

On serait même tenté de voir dans cette mer une vaste prolongation du fleuve de la Seine, qui aurait sa grande embouchure dans l'océan Atlantique, entre les îles Sorlingues et celle d'Ouessant, et pour lequel la nature aurait ouvert une seconde embouchure beaucoup plus resserrée, entre les dunes anglaises et le rivage de Calais, lors de la catastrophe qui a détruit l'isthme par lequel la Grande-Bretagne était réunie au continent européen.

Ce bassin, où tout rappelle les origines si remarquables de la nation française et de ses anciennes institutions, qui sont devenues celles de l'Europe

entière ; cette contrée, où les lumières les plus brillantes de la civilisation ont succédé aux ténèbres les plus épaisses de la barbarie, comprend les départements qui ont remplacé la Normandie, la Picardie, l'Ile-de-France, la Champagne, et une partie de la Bourgogne.

Nous venons de voir les îles Sorlingues former, pour ainsi dire, l'extrémité septentrionale de la grande embouchure de cette espèce de fleuve immense que nous avons considéré dans la mer de la Manche. Pour bien entendre ce que nous avons à dire du bassin que forme la Grande-Bretagne, considérons ces mêmes Sorlingues comme situées à l'extrémité orientale d'un autre large fleuve maritime que nous supposerons à la place du canal de Saint-George, dans lequel se rendent un si grand nombre de rivières de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande. Cette supposition peut être admise d'autant plus facilement, pour exposer avec plus de clarté la nature du quatorzième bassin, que si le niveau de l'Océan baissait de manière à laisser à découvert le fond des parages qui séparent l'Écosse de l'extrémité septentrionale de l'Irlande, on verrait, à la place du détroit voisin de la côte d'Antrim, un isthme s'élever au-dessus des flots, joindre ensemble les trois royaumes, et le canal ne serait plus qu'un fleuve auquel il resterait plus ou moins de largeur, suivant le degré d'abaissement de l'O-

céan, et que grossiraient les eaux de toutes les rivières d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande qui se jettent maintenant dans ce canal.

Ce bassin britannique, auquel les considérations précédentes nous ont engagé à donner le nom de *Saint-George*, comprend toutes les terres des trois royaumes que l'on peut voir distribuées en grandes et petites îles des deux côtés de ce canal, depuis son ouverture dans la mer d'Écosse jusqu'à son espèce d'embouchure auprès de celle de la Manche. Mais nous avons ici un premier exemple de la manière dont nous devons considérer les îles relativement aux bassins auxquels elles appartiennent. Lorsque la nature les a placées à un certain éloignement des continents, surtout si elles présentent une assez grande étendue, elle leur a donné dans la mer une barrière naturelle dont l'influence peut être aussi forte que celle des autres limites que nous verrons posées, par cette même nature, autour des bassins qu'elle a établis. Si, par exemple, la Grande-Bretagne n'était pas séparée du continent européen par la Manche et par une partie de l'océan Atlantique, voici comment nous devrions établir ses limites : nous les verrions placées sur la chaîne des montagnes qui, après avoir parcouru l'Irlande dans presque toute sa longueur, en s'approchant de sa rive occidentale plus que de celle de l'orient, reparaît en Écosse, y va d'un côté jusqu'à

l'extrémité des Orcades, et, si l'on veut même, jusqu'à celle des îles Schetland, et de l'autre suit toute la longueur de l'Angleterre, presque dans le sens des méridiens, jusque vers l'île de Portland, où elle se détourne pour aller former l'extrémité du *Cornwall.* Nous attachèrions à des bassins voisins les larges bandes situées au-delà de cette chaîne, relativement au canal de Saint-George, tant dans la partie orientale de l'Angleterre et de l'Écosse, que dans l'occident de l'Irlande; et le bassin particulier de la Tamise se trouverait hors du bassin britannique.

Mais les résultats des forces de la nature ne sont pas ici aussi éloignés des effets de l'art et des produits des combinaisons humaines. La Grande-Bretagne est un groupe de grandes et de petites îles dont la réunion est comme isolée au milieu de l'Océan; elles ne doivent composer qu'un seul bassin, qui comprend toute la Grande-Bretagne, et dont la mer qui les environne forme la seule limite.

Plusieurs lacs y sont restés comme des monuments de l'ancien état physique de ces contrées; de gigantesques colonnades basaltiques y attestent les ravages des derniers volcans qui y ont ébranlé la terre. Quelles grandes et terribles scènes nous présentera d'ailleurs l'histoire civile de ce pays, qui a produit Newton, et étendu le commerce maritime jusqu'aux extrémités du monde!

Après avoir fait succéder à l'examen du bassin de la Seine la détermination de celui de Saint-George, qui, sur sa base, s'appuie en quelque sorte sur le premier, nous devons revenir sur le continent, et jeter les yeux sur le bassin de la Loire.

Cette belle rivière parcourt toute l'étendue de ce vaste espace, en recevant successivement les eaux de l'Allier, du Cher, de la Creuse, de la Vienne, de la Sarthe, de la Mayenne, du Clain, et même en quelque sorte de la Vilaine, au moins si, d'après les principes généraux de la géographie physique, on prolonge, pour ainsi dire, le cours de la Loire jusqu'à la ligne qui va de Belle-Ile à Noirmoutier.

Le *bassin de la Loire* nous offrira particulièrement dans le cours de cette histoire plusieurs exemples de l'utilité d'une détermination claire des limites données par la nature aux différents bassins des fleuves et des rivières, pour entendre, exposer, développer, et, en quelque sorte, expliquer convenablement la chaîne souvent compliquée des évènements historiques, et par conséquent pour en retirer les leçons importantes que peuvent donner ces évènements relativement à la direction des affaires publiques, au bonheur des nations et à celui des particuliers.

Nous verrons les contrées renfermées dans le bassin de la Loire, après avoir été comprises, sous

la domination des Romains, dans la première et la troisième province Lyonnaise, dans la première et dans la seconde Aquitaine, porter d'une manière particulière le nom de France ou de pays des Francs, lorsque le pouvoir des Romains fut détruit sur les bords de cette même Loire.

Avant de franchir, par la pensée, les Pyrénées, et de terminer dans la péninsule espagnole la revue des bassins de l'Europe, nous devons encore examiner celui de la *Garonne*.

Ce seizième bassin est circonscrit par les Pyrénées, l'Océan, les limites méridionales du bassin de la Loire, et les bornes occidentales de celui du Rhône. On voit dans cette ancienne Aquitaine un grand nombre de torrents, de gaves, de rivières, descendre des Pyrénées, des Cévennes, des montagnes d'Auvergne, de celles du Limosin, et courir avec rapidité vers ce fleuve de la Garonne, qui, après avoir reçu leur tribut, s'élargit au point de ressembler à un bras de mer, se réunit à la Dordogne, change de nom, et sous celui de la Gironde se jette dans l'Océan.

Ce seizième bassin est un des mieux arrosés de l'Europe, et, par ses montagnes élevées, ses pics sourcilleux, ses glaciers, ses vallées profondes, ses rochers pittoresques, ses cascades, ses vastes plaines, ses collines riantes et ses landes sablonneuses, que l'industrie a commencé d'arracher à la stérilité,

présente la variété la plus remarquable, et les contrastes les plus frappants. Plusieurs des noms qu'y portent des villes, des villages, des châteaux, des rivières, des montagnes, rappellent le séjour qu'ont fait, sur les bords de l'Adour et de la Garonne, ces Sarrasins venus d'Afrique par l'Espagne, qui ont failli changer la face de l'Europe, et qui, après tant d'alternatives de victoires et de défaites, ont vu leurs enseignes repoussées pour toujours de ces mêmes bords.

Nous n'avons plus à considérer que trois bassins, qui, avec celui de l'Èbre, composent la péninsule espagnole.

Le plus rapproché du bassin de la Garonne, du côté de l'ouest, est celui du *Douro*. Les contrées qu'il renferme sont la Biscaïe, les Asturies, la Galice, deux provinces portugaises, le royaume de Léon et la vieille Castille.

C'est dans ces contrées que la monarchie espagnole des Goths trouva un asile au milieu des montagnes, reprit de nouvelles forces, et parvint insensiblement à une puissance qui lui permit de recouvrer l'empire de toute la péninsule.

Le dix-huitième bassin doit porter le nom du *Tage*, qui en parcourt toute la longueur.

Il est digne de remarque que les chaînes de hautes montagnes qui l'enveloppent, et toutes celles qui parcourent en différents sens la surface de l'Espa-

gne, et qui semblent, au premier coup d'œil, y avoir été soulevées sans ordre, ne sont que des ramifications plus ou moins élevées des Pyrénées, qui se partagent et se sous-divisent ensuite en rameaux secondaires, tous disposés avec la même régularité, ou plutôt avec les mêmes connexions que toutes les autres grandes montagnes de l'Europe. Ils montrent tous par leur nature, par leur conformation, par leur hauteur, l'identité de leur origine, leur dépendance mutuelle, et leur liaison avec ces Pyrénées, dont on n'avait pas assez remarqué les prolongations, et dont les appendices, malgré les directions contraires des fleuves auxquels ils donnent naissance, s'enchaînent les uns aux autres jusques au détroit de Gibraltar, sans présenter, au moins aux yeux d'un véritable géologue, aucune interruption, aucune séparation, aucun intervalle.

Il est encore important d'observer qu'il est peu de bassins en Europe dont les bornes soient placées sur des montagnes plus propres à former des barrières difficiles à franchir, que les quatre bassins dans lesquels est divisée la péninsule que nous examinons. Diverses portions de l'intérieur de ces bassins sont même séparées les unes des autres par des sommités très rehaussées ; et n'avons-nous pas déjà entrevu combien ces divers obstacles aux communications faciles des peuples, en diminuant leurs

[redacted]

rapports habituels, et en augmentant les moyens de défense contre les invasions, ont influé sur le caractère des habitants de ces différents bassins, ainsi que sur la nature, la durée et les résultats de la lutte si longue et si sanglante dont les scènes ont eu lieu dans ces contrées espagnoles, et dont les Goths et les Maures ont été les courageux acteurs?

Ce dix-huitième bassin renferme une grande partie du pays auquel les Romains donnaient le nom d'Espagne par excellence. Il comprend aujourd'hui les provinces du Portugal connues sous le nom d'Estramadure et d'Alentéjo, l'Estramadure espagnole, la Manche et la Castille nouvelle. Madrid, Tolède et Lisbonne sont ses principales villes. Le Mançanarès, le Tage, la Guadiana, sont ses rivières ou ses fleuves les plus dignes d'attention.

Au-delà de la Sierra-Morena, à laquelle touche le bassin du Tage, est le dix-neuvième et dernier bassin européen.

Nous le désignons par le nom de son principal fleuve, le *Guadalquivir*.

Nous remarquerons dans ce bassin, ce royaume de Grenade, dont la chevalerie, la valeur et la galanterie ont rendu le souvenir immortel. Nous y verrons la belle Andalousie, l'heureuse Bétique des anciens, et sur les rives fortunées du Guadalquivir, Cordoue et Séville, ces monuments d'une grande puissance, ces traces d'un peuple conquérant, ces

mausolées d'une nation que la victoire abandonna à son tour, et dont, en quelque sorte, il ne reste plus que la gloire.

Mais avant de cesser de reconnaître les limites des bassins de l'Europe, jetons de nouveau les yeux sur quelques uns de ces bassins que la nature a rapprochés, liés par les plus grands rapports, et enveloppés, pour ainsi dire, dans une circonférence reconnue la plus propre à multiplier leurs relations, et à resserrer leurs liens.

Ces bassins, considérés comme n'en formant qu'un seul, sont ceux de la Garonne, de la Loire, de la Seine, du Rhône, et du Rhin.

C'est dans ce bassin composé qu'habitaient ces Gaulois qu'aucun obstacle, qu'aucune distance n'ont arrêtés, et qui, traversant d'un côté les Alpes, et de l'autre la Germanie méridionale, la Pannonie, la Mœsie, la Thrace, la Chersonèse, ont soumis la Cisalpine, vaincu les Romains, et sont allés jusques au milieu de l'Asie Mineure donner leur nom à la Galatie.

Dans ce même bassin, à une distance à peu près égale de l'équateur et des pôles, coulent de beaux fleuves où se trouvent toutes les variétés des terrains les plus fertiles, serpentent de nombreuses rivières au milieu de vastes plaines ou de larges vallées, règnent de longues séries de collines qui, distribuées dans différents sens, et offrant aux produits

de la terre toutes les expositions et tous les abris, font naître les pentes les plus propres au cours des eaux, bien loin de les rendre funestes en les retenant.

Si l'on jette les yeux sur la mappemonde, on verra aisément que sur aucune partie de la surface du globe on ne peut rencontrer, vers les mêmes degrés de latitude, un espace aussi grand, aussi fertile, aussi bien entouré de barrières naturelles, aussi arrosé par de larges rivières, offrant, le long de l'Océan et d'une grande mer intérieure, tant de ports, d'embouchures de fleuves, de rivages hospitaliers, montrant partout tant d'éléments de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, de la navigation, et si favorable à cette culture du sentiment et de l'esprit, que produisent nécessairement la pureté du ciel, la douceur de la température, la beauté du pays, la variété des images, la force des sensations, la vivacité des idées, les communications sans cesse renouvelées, et cette espèce d'électricité morale qui enfante des prodiges.

C'était dans ces contrées que les Gaulois et les Francs réunis devaient fonder la nouvelle Athènes.

Mais qu'on ne croie pas cependant que, même à l'époque où commence l'histoire que nous avons entrepris d'écrire, ces contrées si favorisées par la nature aient présenté les riants tableaux qu'elles offrent maintenant.

Pour avoir une idée juste des évènements, pour en retrancher tout ce que les préjugés et l'ignorance y ont ajouté, et que de vieilles habitudes ont empêché qu'on n'en séparât, il faut se représenter ce qu'était la plus grande partie de l'Europe quelques siècles avant que Clovis commençât de régner.

L'Italie était partout ornée des monuments de la puissance romaine; les effets des lois et des institutions de Rome y avaient fait naître une population considérable. De grands aqueducs, des cirques, des amphithéâtres, des théâtres, des temples, des basiliques, avaient été consacrés aux besoins et aux plaisirs des habitants des villes. D'immenses palais y embellissaient les campagnes et les cités; l'agriculture était encouragée; les grandes routes et les ponts, construits avec une solidité qui paraissait défier le pouvoir du temps, favorisaient les progrès de cette agriculture, quoiqu'ils eussent été particulièrement destinés aux armées; et le luxe prodigieux auquel s'abandonnaient quelques Romains donnait un assez grand mouvement au commerce, qui transportait en Europe, et particulièrement dans la ville des empereurs, les riches productions de l'Orient. Mais si l'Italie n'était pas couverte d'antiques forêts et de marais pestilentiels, comme du temps d'Évandre et des premiers rois d'Étrurie, d'Albe et de Laurente, il restait encore un grand

[redacted]

nombre de ces marais délétères et de ces forêts sauvages. L'Apennin, ses divers rameaux, et les autres montagnes qui pénètrent en Italie, offraient particulièrement ces forêts si anciennes; et ces marais funestes se trouvaient principalement dans les bas-fonds sans issue des terrains bouleversés par les éruptions de volcans éteints, et où des laves entassées avaient augmenté les difficultés des écoulements. Nous voyons encore les restes de quelques uns de ces amas d'eau dans les marais Pontins, ainsi que dans ceux des environs de Sienne. Les palais somptueux n'étaient, en beaucoup d'endroits, entourés que de misérables habitations de cultivateurs; et dans combien de champs les travaux de l'agriculture avaient été abandonnés à des mains esclaves!

Il en était de même dans la Grèce, dans la Macédoine, dans la Thrace, dans la Dalmatie, dans l'Illyrie, dans les deux provinces narbonnaises, et dans toutes les parties des Gaules et de l'Espagne où les Romains régnaient par leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes, leurs arts, et leurs idées religieuses, plus encore que par leurs armées et par leurs magistrats. Dans les autres contrées de l'Espagne, et surtout de la Gaule et de la Grande-Bretagne, où les Romains n'avaient, pour ainsi dire, que des colonies ou des places fortes, et des camps retranchés, il s'en fallait de beaucoup que le pays

présentât un aspect très différent de celui de l'antique Germanie.

Il montrait encore une grande partie de ces vieilles forêts que le temps et la superstition avaient consacrées. Des pluies bien plus abondantes qu'à des époques beaucoup plus rapprochées de nous tombaient sur ces bois élevés et immenses; le cours des eaux, que l'art n'avait encore ni réglé, ni débarrassé de ses obstacles, arrêté sans cesse par les rochers, par les éboulements et par les arbres entassés, formait sous ces forêts épaisses des marais inabordables, repaires fangeux des insectes et des reptiles, et retraite obscure des animaux dont l'humidité est le premier besoin, ainsi que de ceux qui y cherchaient un asile contre les peuples chasseurs, dont la principale occupation était de les poursuivre. Le soleil de l'été ne pouvant dessécher qu'à demi ces terrains inondés, des vapeurs pestilentielles s'en élevaient pendant la saison des chaleurs, et répandaient autour de ces cloaques les maladies et la mort. Les savanes noyées de l'Amérique méridionale, décrites par tant de voyageurs, et si bien peintes par l'illustre baron de Humboldt, sont une image de ces marais dangereux et boisés, dont nous pouvons encore voir les restes et les produits remarquables dans les tourbières, les troncs d'arbres plus ou moins altérés, et les débris de végétaux encore indigènes que l'on découvre

en fouillant la terre dans plusieurs vallées de France ou d'autres portions de l'Europe, et qu'il faut cependant se garder de confondre avec des débris ou des empreintes de végétaux qui ne croissent plus sur le sol français ou britannique, et qui y ont été enfouis à des profondeurs plus ou moins considérables à l'époque des révolutions physiques bien antérieures aux premières ères de l'histoire.

Les terrains bas et aquatiques n'étaient pas les seuls où la hache n'avait pas encore abattu les forêts primitives, pour en employer le sol à des prairies ou à des cultures plus utiles; presque toutes les montagnes en étaient couvertes; les bois s'y élevaient presque partout jusques à leurs sommets, dont les terres, retenues par des racines entrelacées, n'avaient pas été entraînées par les eaux des pluies. Les averses, d'autant plus abondantes et d'autant plus nombreuses que presque toutes les contrées de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne sont peu éloignées de l'Océan ou de la Méditerranée, et exhaussées en beaucoup d'endroits par de longues chaînes de hautes montagnes; ces averses, si fréquemment renouvelées, versaient de grands volumes d'eau dans les rivières et les fleuves, et leur donnaient une largeur bien supérieure à celle qu'ils offrent maintenant. Tant d'eau, tant de bois, rendaient la température de ces contrées bien plus froide que de nos jours; les gelées y étaient

bien plus fortes et bien plus longues ; les fleuves y étaient bien plus souvent entièrement glacés : on en trouve les témoignages dans presque tous les historiens.

Avec des hivers plus rigoureux, des saisons très pluvieuses, des étés beaucoup plus courts, un si grand nombre de marais, de lacs, de rivières et de forêts, que pouvait être l'agriculture? que pouvait être la principale source de la nourriture de l'homme? qu'étaient même, au milieu de ces terres si agrestes, les prairies nécessaires aux troupeaux? et par conséquent que pouvait-on dire de ces troupeaux eux-mêmes? Quels moyens servaient cependant à augmenter ou plutôt à produire en très grande partie la subsistance de l'homme? les résultats de ses chasses, quelques bêtes fauves, et un grand nombre de ces oiseaux d'eau, dont les tribus devaient se plaire sur la surface des lacs et des grandes rivières. Réunissons à ces ressources celles d'une pêche qui pouvait avoir lieu, et sur les eaux de l'intérieur des terres, et sur les rivages des mers. Les habitants de ces contrées si boisées, si froides et si noyées, étaient donc beaucoup plus chasseurs et pêcheurs qu'agricoles, et même que pasteurs. Ils devaient être forts, robustes, agiles, adroits, actifs, courageux, intrépides, avides de nouvelles recherches, ne redoutant ni la fatigue des routes, ni l'intempérie des saisons, sachant surmonter les obstacles et

supporter la faim. Mais combien leur population devait être inférieure à ce qu'on a pensé à ce sujet!

En effet, malgré tous les heureux résultats des progrès de la civilisation dans les grands pays de l'Europe où la sagesse des lois, l'agriculture, le commerce et l'industrie favorisent le plus la multiplication de l'espèce humaine, on ne compte guère plus de cinq ou six mille individus par myriamètre carré.

Nous trouverons bien moins d'individus dans les contrées que l'on pourrait mieux comparer à l'ancienne Europe, soit à cause de leur état physique, soit à cause du degré de la civilisation. Le myriamètre carré ne présente pas plus de neuf cents individus dans la Turquie asiatique, de soixante dans l'Asie russe, de vingt-cinq ou trente au Brésil, de douze ou quinze dans les possessions anglaises de l'Amérique du nord, de soixante ou quatre-vingts dans l'Amérique espagnole; et malgré l'admirable état dont brille la civilisation dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale, il y a encore tant de bois, de lacs, de fleuves, de terres incultes dans leur immense territoire, et ces pays, déjà rendus si célèbres par leurs citoyens, sont encore par leur constitution physique tellement semblables à la portion de l'antique Europe qui n'était pas devenue romaine, que le nombre des individus compris dans chaque myriamètre carré de ces États-Unis, en

supposant, comme dans tous les calculs de ce genre, la population uniformément répartie, n'excède guère deux cents ou tout au plus deux cent cinquante.

Mais faisons ici une remarque importante. Ce n'est pas d'après une distribution égale des habitants sur des espaces égaux, que la population des États-Unis tend à s'accroître comme celle de l'ancienne Europe indépendante, ou presque indépendante, dont les différentes portions offraient à peu près les mêmes besoins, les mêmes habitudes, les mêmes obstacles à ce développement.

La population des États-Unis, au lieu d'être également disséminée, est ramassée sur plusieurs points principaux, réunie en plusieurs groupes, rassemblée dans des espèces de foyers, où toutes les lumières de l'Europe moderne ont été recueillies, et d'où, comme d'autant de centres d'action très puissants, la population se répand avec force sur tous les espaces vides, y surmontant toutes les résistances, y multipliant toutes les ressources, y abrégeant toutes les durées, y maîtrisant, pour ainsi dire, le temps et la nature par tous les arts de la civilisation.

Nous croyons donc être encore bien au-dessus de la vérité, en admettant deux ou trois cents individus par myriamètre carré dans l'antique Europe, encore à demi-sauvage, et en supposant qu'à cette

[redacted]

même époque les contrées romaines en offraient trois ou quatre mille par myriamètre.

Si les bornes de ce discours nous permettaient d'entrer dans le développement des preuves de cette opinion, on se croirait peut-être obligé de diminuer de beaucoup ces deux nombres. Conservons-les, cependant, pour éviter toutes les difficultés inutiles à combattre; et toutefois, en parlant de ces suppositions et d'autres calculs semblables, combien nous trouverons dans le cours de cette histoire d'erreurs à dissiper, de préjugés à détruire, d'évènements à rectifier, soit parceque plusieurs auteurs contemporains étaient entraînés par leurs préventions, retenus par leurs intérêts, abusés par leurs opinions, peu soigneux de vérifier les faits, ou mal placés pour les bien voir, soit parceque les historiens qui ont écrit d'après eux n'ont pas pu, malgré leur érudition et leurs talents, éclairer les traditions au flambeau des sciences physiques et naturelles qui n'ont été créées ou perfectionnées que long-temps après eux!

Élevons-nous maintenant, par la pensée, au-dessus du vaste théâtre que nous venons d'examiner. Plaçons-nous au-dessus du point le plus exhaussé de la grande chaîne qui traverse l'Europe, s'étend du sud-ouest vers le nord-est, part du cap de Gibraltar, auprès duquel la mythologie avait placé les fameuses colonnes d'Hercule, arrive jusques aux rivages de la mer

Glaciale, et sépare l'Europe, ainsi que nous venons de le voir, en deux immenses bassins, celui du nord et celui du midi. Soutenons-nous à une grande hauteur au-dessus du Mont-Blanc, afin que nos regards embrassent l'Europe entière, et que nous contemplions, comme dans un seul tableau, toutes ces contrées dont nous avons reconnu la nature et les bornes.

Nous voyons toutes les eaux se diviser, et couler à flots plus ou moins précipités, les unes vers la Méditerranée, la mer Noire et la Caspienne, et les autres vers l'Océan, la Baltique et la mer Glaciale. D'un côté nous apercevons, non loin des bords de la Méditerranée, les phares de la civilisation allumés le long du cours du Nil et des rivages de Phénicie; et, parcourant la série des siècles, nous voyons Athènes, Rome, Constantinople, répandre au loin les lumières de la science et des arts. Et de l'autre côté, de grandes capitales, et particulièrement Paris et Londres, nous paraissent dans l'avenir comme d'éclatants foyers de ces mêmes lumières.

C'est sur ce théâtre que va se jouer devant nous le grand drame où l'Europe entière figurera, où tant d'illustres personnages paraîtront sur la scène, et dont l'action, commençant au moment où a été formée, en-deçà du Rhin, cette nation des Francs ou des Français, appelée à jouer un si grand rôle dans le monde, se terminera vers le milieu du dix-

huitième siècle, à l'époque où un nouvel ordre de choses se préparait pour l'ancien et le nouveau continent.

Mais, cependant, pour que les évènements que nous avons à raconter paraissent sous leur véritable jour, pour que nous en distinguions la nature, les liaisons et l'influence, il faut que nous remontions jusques aux principales scènes qui ont précédé celles qui doivent former le sujet de cette histoire, et qu'une courte introduction en présente le tableau général avant l'ouverture du drame que nous allons tâcher d'exposer.

En effet, il n'arrive jamais de grand changement parmi les hommes qu'il n'ait eu sa source dans les temps écoulés. La science de l'histoire consiste à reconnaître ces causes physiques ou morales, apparentes ou cachées, ces variations graduées ou soudaines dans les habitudes, les arts, les besoins, les fortunes ; ces modifications successives des esprits, produites par le développement des facultés et l'accroissement des lumières ; ces dispositions secrètes d'autant plus puissantes qu'elles sont long-temps contenues, qui préparent, amènent et accélèrent les grands évènements, et à les distinguer des circonstances particulières et souvent fortuites qui déterminent ces révolutions. Et voilà pourquoi l'histoire, bien étudiée, montre qu'à l'exception d'un très petit nombre d'exemples, ceux qui ont vu de

plus haut, qui ont le mieux saisi les ensembles, qui ont prévu de plus loin, qui ont combiné leurs plans avec le plus d'habileté, qui ont persisté avec le plus de constance dans les entreprises dictées par la raison, et qui enfin ont profité des circonstances avec le plus de sagesse, ont toujours fini par obtenir un heureux succès; et c'est ce que nous tâcherons de faire voir dans le cours de cette histoire, pour le bonheur des peuples et l'encouragement des hommes vertueux.

Lorsque nous nous sommes occupé des âges de la nature, nous avons tâché de réunir toutes les lumières que les sciences naturelles ont pu, jusques à ce jour, répandre sur les premières origines des peuples, c'est-à-dire, et pour parler d'une manière plus convenable, sur les contrées du globe où nous pouvons supposer la population la plus ancienne, en ne remontant pas trop haut dans les temps, et en ne nous éloignant pas trop des premières époques historiques. Nous avons fait remarquer avec quel soin il faut distinguer ces contrées, que l'on peut regarder comme les premières peuplées, d'avec celles où la civilisation s'est développée avec le plus de rapidité. Il s'en faut de beaucoup que ce soit toujours dans les pays les premiers habités que les progrès de cette civilisation aient été accélérés par les différentes causes qui peuvent les favoriser. Nous croyons devoir insister beaucoup sur

[redacted]

cette observation. Nous devons aussi tâcher de faire voir avec quelle réserve on doit admettre, sur l'origine des peuples, les conséquences que l'on pourrait être tenté de tirer des travaux importants de savants illustres, dont les recherches ont été consacrées à la découverte de l'analogie des diverses langues qui ont été parlées ou que l'on parle encore sur le globe : plus l'on doit admirer leur sagacité à trouver les rapports qui rapprochent ou éloignent ces divers idiomes, et plus ils verraient eux-mêmes, avec ceux qui cultivent particulièrement les sciences naturelles, combien la vigueur du tempérament, la vivacité du caractère, la douceur ou la rigueur du climat, la force des besoins, la nature des habitudes, l'abondance ou la disette des aliments peuvent influer sur l'organe de la voix, et faire employer par deux peuples, quelle que soit d'ailleurs leur parenté, des voyelles, des consonnes, des syllabes semblables ou différentes; et d'un autre côté, combien le développement de l'industrie, du commerce, des arts, de l'imagination, de la sensibilité, de l'esprit, des sciences, de la politique, de tous les rapports sociaux, peut introduire de différences dans les idiomes de deux peuples sortis de la même origine.

Quelques siècles avant l'arrivée des Francs dans les Gaules, et à l'époque où l'empire romain comprenait déjà l'Europe civilisée, les demi-sauvages

qui habitaient l'Asie et l'Europe, entre le cercle polaire et les environs du quarante-cinquième ou cinquantième degré, avaient peu troublé, par leurs incursions, les nations plus ou moins civilisées établies dans des contrées plus méridionales et plus fortunées. Connus sous différents noms, qu'on leur avait donnés à diverses époques, et dans différents pays, suivant la région où on les avait supposés, mais devant être compris sous la dénomination générale de *Scythes* à l'orient, et de *Celtes* vers l'occident; retirés dans leurs forêts, ou dans les autres espaces immenses qu'ils pouvaient occuper; vivant de leurs chasses, de leurs pêches, des produits de leurs troupeaux, ils étaient encore trop peu populeux pour avoir besoin de franchir les limites de leurs agrestes territoires, trop peu instruits de la nature des pays plus favorisés pour être tentés de les envahir, et trop faibles pour oser l'entreprendre; environnant par une vaste zone, composée principalement de la Lusitanie, des Gaules, de la Germanie, de la Sarmatie, et de la Scythie proprement dite, les contrées bien plus civilisées, ils ont fait bien peu de tentatives que les plus anciens historiens ou les premiers poëtes aient cru devoir nous transmettre, contre les Indiens, les Perses, les Mèdes, les Assyriens et les Grecs. Et si quelques unes de leurs invasions ont eu des résultats mémorables, c'est plutôt contre une portion d'eux-mêmes

qu'ils ont agi, que contre des nations dont la civilisation fût déjà avancée.

On ne peut rappeler, en effet, que deux de ces grandes expéditions de barbares.

Premièrement, les anciens historiens chinois, dont on doit la connaissance aux travaux du savant et infatigable M. de Guignes, parlent d'une invasion de Tartares, voisins de la province de *Chen-si* au nord-ouest de la Chine, nommés *Yue-chi* (race de la lune), et vraisemblablement les mêmes que les *Indo-Scythes* des Grecs. Chassés vers l'ouest par d'autres Tartares septentrionaux, ils s'emparent de la Bactriane, vers l'an 162 avant l'ère chrétienne, et soumettent les environs de l'Indus, où, suivant les mêmes historiens, un chef, nommé *Parrichitou*, avait fondé un royaume dans le temps où régnait Sémiramis, et à l'époque où parut dans les Indes ce législateur, confondu avec la Divinité, dont il répandait les lois et le culte, ce *Ché-kia-méouri* des Samanéens, *Fo* à la Chine, *Budsa* au Japon, *Boudha* pour les Indiens, et le même que le *Wishnou* de la religion des brames.

Deuxièmement, Strabon nous apprend que les *Asii*, les *Pasiani*, les *Tacari* et les *Saccaraudi*, Scythes nomades d'au-delà du Iaxarte, et dont quelques uns se nommaient *Gètes*, chassèrent les Grecs de la Bactriane, peu d'années après l'expédition des Indo-Scythes.

Mais on voit, dans les historiens de la Chine, que quelque temps après la conquête de ces Gètes, nommés *Gué-chi* en chinois, et sous la dynastie chinoise des *Han*, qui existait depuis 207 ans avant Jésus-Christ, les Chinois s'emparèrent de toute la Tartarie, depuis la province de Chen-si, non seulement jusques à Khasgar, mais encore jusques à la mer Caspienne.

Lorsque Sigovèse, à la tête de jeunes Gaulois, connus sous le nom de *Bojens*, partit du fond du bassin de la Loire, s'avança vers le Rhin, le passa, parvint jusques aux bords du Danube et aux sources de l'Elbe, y fonda deux colonies distinctes, parcequ'elles s'arrêtèrent dans deux bassins différents, dans celui de l'Elbe et dans celui du Danube, et y établit celle de *Bojohemia* ou de Bohême, et celle de *Bajoaria* ou de Bavière, il remonta pour ainsi dire vers le courant de la barbarie, dont la direction naturelle était du nord vers le midi. Il n'attaqua que des nations au moins aussi éloignées de la civilisation que celle qu'il conduisait; il ne se répandit que sur des contrées que les lumières de cette civilisation n'avaient encore que bien faiblement éclairées. On peut même supposer que la population devait être alors, sur des espaces égaux, bien plus considérable dans le bassin de la Loire que dans celui du Danube ou dans celui de l'Elbe, puisque c'est de ce premier bassin qu'est parti l'essaim superflu des jeunes compagnons de Sigovèse.

Mais lorsque d'autres Gaulois sont entrés en Italie, y ont fait trembler Rome naissante et les colonies de la Grèce ou de l'Asie réunies autour du Capitole; lorsqu'ils y ont jeté les fondements de la Gaule cisalpine; lorsque les descendants des Gaulois, conduits par Sigovèse en Bohême et en Bavière, ont franchi les limites de leurs territoires, se sont répandus au-delà de ces limites naturelles, ont inondé les bassins voisins, et sont allés d'un côté jusques au midi de la Bithynie, où le nom de Galatie atteste leurs victoires, et de l'autre jusques au temple de Delphes, et au centre du pays de l'Europe le plus civilisé; et enfin lorsque les Teutons, et ensuite les Cimbres, ont quitté les bords de la mer Baltique, ont renversé tous les obstacles, et sont venus jusque dans le bassin du Rhône, et près des rives de la Méditerranée, tomber sous le fer exterminateur de Marius, les peuples à demi sauvages ont suivi la direction que la nature leur avait pour ainsi dire imprimée; ils ont exécuté des mouvements presque en sens contraire des progrès de la civilisation, qui a presque toujours marché de l'orient vers l'occident, ou du midi vers le septentrion. Ils ont réagi, pour ainsi dire, contre ces mêmes progrès dans le sens d'une tendance générale, dirigée du nord au sud, ou du couchant vers l'orient; et nous les verrons, dans le cours de cette histoire, présenter presque toujours ces deux grands

mouvements vers les contrées plus heureuses qu'ils environneront, vers le septentrion et vers l'ouest de ces pays favorisés par la science et l'industrie, les presser, les envelopper et les comprimer de tout leur poids, jusques à ce qu'en les envahissant, ils les aient couverts de ténèbres et de débris.

Cependant ce poids des Barbares qui se sont jetés sur les peuples policés n'aurait pas suffi pour écraser ces derniers. Ces demi-sauvages n'étaient pas animés par l'amour d'une patrie qu'ils abandonnaient; ils n'éprouvaient pas les sentiments généreux qu'inspire cette gloire immortelle que les grands écrivains peuvent seuls, non seulement distribuer, mais même faire naître; ils ne combattaient que pour piller, ravager et détruire. Leurs armes, leur discipline, leur tactique, étaient inférieures à celles des peuples éclairés. Leur nombre d'ailleurs était bien moins considérable qu'on ne l'a cru. Il suffit, en effet, pour s'en convaincre, de compter les myriamètres carrés que pouvait présenter la surface des contrées dont ils sortaient, de ne multiplier ces myriamètres que par les individus qu'il est possible de supposer dans des pays non cultivés, et de retrancher des résultats de ces calculs tous ceux qui ne pouvaient pas porter des armes, ou qui ne voulaient quitter ni les rivières ni les forêts au milieu desquelles ils étaient nés.

Comment tant de nations sont-elles donc tom-

[redacted]

bées devant ces habitants des bois et de contrées sauvages? Parceque le gouvernement qu'elles avaient chéri, et sous lequel elles avaient tant de fois triomphé, n'existait plus; parceque la liberté avait expiré sous le despotisme; parceque tous les citoyens ne pouvaient plus parvenir aux mêmes places et aux mêmes honneurs; parcequ'ils ne prenaient plus part à la conduite des affaires de leur pays; parceque les armées ne cherchaient plus la renommée ni l'estime des citoyens dont elles s'étaient isolées; parcequ'on ne prononçait plus le nom de patrie; parceque la succession du pouvoir n'avait plus rien de certain; parcequ'on n'avait plus d'intérêt à défendre des institutions qui ne donnaient plus la sécurité; parceque les limites naturelles n'avaient pas été consultées dans les grandes divisions territoriales; et enfin parceque la désunion régnait entre toutes les classes, et le défaut d'ordre et de plan dans tous les conseils.

C'est à l'époque où les Francs ont paru que ce combat si remarquable et si instructif a pris une nouvelle force et un nouveau caractère. Ils attireront fortement l'attention dès qu'ils seront en scène; mais jusques au moment où, se mêlant avec les Gaulois et les Romains soumis, ils fonderont la nation française, c'est le peuple romain qui doit fixer tous les regards dans les tableaux placés avant le commencement de notre histoire.

Quel objet plus grand pourrait les remplir, que ce peuple, le plus fier, le plus hardi, le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus laborieux, le plus patient, ayant la meilleure milice, la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie, et par-dessus tout l'amour de la liberté et de la patrie? Tel il avait été lorsqu'il avait soumis une si grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, tel on le croyait encore lorsque César et ensuite Auguste l'eurent conquis, que les lauriers des lettres vinrent embellir ceux des guerriers, et que la renommée faisait retentir d'un bout de l'empire à l'autre les noms de Catulle, de Lucrèce, de Cicéron, de Varron, de Virgile, d'Horace, de Trogue-Pompée, de Tibulle, de Properce, de Diodore, de Tite-Live et d'Ovide.

Mais sa destinée avait changé! Il vivait encore, il étonnait encore le monde; mais sa blessure secrète était mortelle. Il est curieux, il est nécessaire de présenter dans leur ensemble les principales causes qui ont insensiblement détruit cet énorme colosse : sans cette vue préliminaire, nos récits resteraient stériles.

Si nous examinons avec attention ces causes, nous trouverons que l'empire romain a subsisté par ses lois, et a péri par sa constitution. Ses institutions et ce sentiment intérieur qui en résultait, et qui influait sur toutes les opinions, l'ont soutenu

[redacted]

au milieu des plus violentes tempêtes. Son organisation sociale l'a perdu. Les bases sur lesquelles cette organisation était élevée n'ont pu résister aux secousses profondes qui les ont successivement ébranlées; elles se sont écroulées, et l'empire qu'elles soutenaient est tombé.

Considérons ce grand spectacle ; voyons l'enchaînement des changements successifs par lesquels devait être préparé l'établissement des nations européennes qui brillent maintenant sur la scène du monde. Tâchons de montrer quelques uns des ressorts secrets qui ont produit ces mouvements si mémorables. Rappelons ce qu'ont écrit à ce sujet deux des plus grands hommes dont s'honore la France, Bossuet et Montesquieu; rapprochons de leurs pensées celles du célèbre Gibbon ; comparons les idées fécondes dont ils ont enrichi l'espèce humaine ; joignons-y toutes celles que l'expérience et la réflexion ont fait naître ou développées dans des temps très modernes ; combinons tous ces éléments, et montrons-en les résultats.

Pendant que les Romains voyaient leur puissance s'accroître, ils honoraient le travail, l'économie et une sorte de pauvreté. Ces vertus et cette médiocrité leur étaient chères. Bien loin de blesser l'amour-propre du plus grand nombre, elles le satisfaisaient; elles leur paraissaient la plus forte garantie contre les passions vaines et ambitieuses, contre ces pen-

chants, si souvent irrésistibles, qui détruisent l'indépendance et par conséquent la liberté. Les armes les protégeaient contre les ennemis du dehors; la pauvreté les défendait contre les dangers du dedans.

Mais plus ils voulaient que le citoyen se glorifiât de savoir se contenter de peu, et plus ils désiraient que la fortune publique inspirât le respect aux étrangers, et un noble orgueil aux enfants de l'état. Les jeux, les spectacles, les triomphes, les cérémonies, les sacrifices, les temples, les places publiques, les tribunaux, les marchés, les fontaines, les bains, les aqueducs, les grandes routes, et même les cloaques, tous les monuments publics étaient grands, magnifiques, et construits de manière à braver le temps. Vingt siècles se sont écoulés; les Barbares ont plusieurs fois ravagé l'empire; et les ruines de ces monuments inspirent encore l'étonnement et l'admiration, pendant qu'aucune trace, aucune tradition écrite, aucun léger souvenir, ne rappellent les demeures simples et modestes des magistrats suprêmes, des plus grands citoyens, des plus illustres capitaines des premiers âges de la république romaine. Leur gloire seule est l'objet de l'entretien du monde civilisé.

Ces Romains si fiers de leur capitale, si simples dans leurs foyers, avaient tout sacrifié à la liberté, leur idole. On a dit qu'ils en étaient jaloux jusques à la fureur; et cependant, par un admirable effet

de la sagesse des auteurs de leurs institutions, ils présentaient ce trait de caractère qui seul peut donner de la durée aux républiques, ils étaient les plus soumis des peuples à leurs lois et à leurs magistrats.

De cette noble et si remarquable soumission était née la discipline militaire la plus sévère; et cette discipline avait donné à Rome l'armée la plus obéissante, la plus valeureuse, la plus patiente. Le courage des soldats n'avait besoin que d'être réprimé. Vaincre ou mourir était leur cri de guerre : la victoire ne pouvait pas balancer.

Cette discipline militaire est la première institution qui ait jeté un grand éclat dans Rome; elle a résisté à tous les bouleversements, à toutes les révolutions, à toutes les calamités, à tous les triomphes, jusques au moment où de terribles symptômes ont révélé les causes secrètes qui préparaient depuis long-temps la fin du grand empire. C'est cette même discipline, si garantie par tous les sentiments romains qu'il a fallu les approches de la dissolution de l'empire pour qu'elle fût anéantie, qui a permis aux hommes de génie, placés successivement à la tête des armées romaines, de recevoir et de perfectionner cet art de la guerre que la Grèce a transmis à l'Europe occidentale, et peut-être au monde. Et voulez-vous savoir quel est cet art créé ou renouvelé par la Grèce? Il arrache la prééminence au nombre, pour la donner à l'habileté; il partage une armée en élé-

ments de toute grandeur, dispose à son gré de ces éléments, leur imprime la force relative nécessaire à ses vues, les sépare, les réunit, les dispose, les éloigne, les rapproche de nouveau, les lance avec impétuosité contre l'ennemi, ou les retient dans des positions heureuses; les forme en corps de réserve, destinés à décider du sort des batailles; combine leurs divers mouvements de manière à présenter, partout où il attaque, une force supérieure; calcule leurs différentes marches de manière à arriver le premier sur les points les plus avantageux; sait attendre au milieu de retranchements redoutables l'instant marqué pour le succès; ne laisse faire impunément aucune faute à son adversaire, menace de l'affamer ou de l'envelopper; et lorsque enfin l'heure du combat est arrivée, en saisit l'occasion avec vivacité; et, ne se contentant pas de vaincre, multiplie et prolonge sa victoire par la manière dont il sait en profiter.

Quels exemples n'avons-nous pas des effets de cet art chez les Romains, dans les dernières grandes guerres qu'ils ont eues pour reculer à d'énormes distances les frontières de leur empire, et pour soumettre à leur domination des peuples dont nous nous occuperons, dans cette histoire, d'une manière si particulière!

Sans la tactique romaine et le génie militaire de César, les Gaulois, au lieu de devenir sujets de Rome,

[redacted]

auraient commandé à l'Europe; ils auraient peut-être contenu les barbares de la Germanie; et quelles différences dans les destinées du monde!

Si nous sortons des camps pour entrer dans les conseils de la république, nous voyons l'habileté, la prévoyance, le secret, la raison, la sagesse, le courage, et cette force d'âme qu'on pourrait appeler vertu politique, présider aux délibérations du sénat, et lui dicter les résolutions les plus vigoureuses dans les plus grandes extrémités.

Les sénateurs avaient un code d'anciennes maximes qu'ils consultaient sans cesse. Ils y voyaient qu'un lâche conseil ne doit jamais être écouté; qu'il ne faut rien céder à un ennemi vainqueur; que la réputation est le plus ferme appui des états; que les grandes récompenses doivent être des marques d'honneur ou de gloire; que la louange ou le blâme du sénat ou du peuple romain devaient être tout, même pour le magistrat suprême qui revenait à la tête d'une armée victorieuse, après avoir soumis une nation puissante.

Ce recueil n'était pas écrit, mais l'éducation l'avait gravé dans tous les cœurs; cette éducation que l'on regardait comme un devoir si sacré, que l'on punissait les pères dont les enfants n'avaient pas été élevés dans ces grandes et antiques maximes. Elle se changeait, cette éducation, en habitude si naturelle, qu'il ne restait dans les âmes aucune

place pour des sentiments peu généreux, et que ces salutaires maximes entraient de toutes parts dans l'opinion publique, la dominatrice absolue de tous les peuples et de tous les gouvernements, parcequ'elle s'empare de tous les éléments de la puissance.

Il résultait de cette fusion intime et perpétuelle que la patience dans les malheurs, la constance dans les travaux, la fermeté dans les dangers, la gloire, la grandeur de la nation, l'amour de la patrie, étaient sans cesse l'objet d'une sorte de culte. Quelles dispositions plus propres à produire ces grands hommes, si nécessaires à la durée comme à la force des empires! et quelles leçons pour les gouvernements modernes!

Voilà pourquoi Rome a porté dans le même espace de temps beaucoup plus de ces grands hommes qu'aucune autre contrée; et voilà pourquoi les Romains ont vaincu le monde beaucoup plus encore par le pouvoir du génie, de la raison, de la constance et de l'opinion, que par la valeur et la discipline de leurs armées.

Élevant, en effet, leurs regards jusques aux plus grandes distances, observant tout ce qui se passait même dans les pays les plus éloignés, fomentant les divisions parmi leurs ennemis, pénétrant pour ainsi dire dans leurs palais, assistant invisibles à leurs conseils secrets, découvrant leurs liaisons cachées.

prévenant leurs projets; s'avançant avec précaution, allant de proche en proche, se fortifiant avant de s'étendre, ne se déclarant qu'au moment le plus favorable, attendant qu'un ennemi fût vaincu pour en attaquer un autre, donnant à peine le temps de se reconnaître à ceux sur lesquels ils se précipitaient, et ne suspendant leurs coups que lorsqu'ils avaient tout terminé, ils répandaient la terreur parmi les *superbes* qui leur résistaient.

D'un autre côté, pacifiant leurs alliés; rendant aux nations qui avaient adoré la liberté toutes les apparences et une grande partie de celle qu'elles avaient perdue; ne laissant pas survivre à leurs victoires les cruautés dont ils eurent le malheur de souiller la guerre; gouvernant avec équité les peuples subjugués, les défendant contre leurs oppresseurs, faisant fleurir parmi eux l'agriculture, l'industrie, le commerce, les lettres et les arts; leur donnant une paix que plusieurs d'eux n'avaient jamais goûtée; ils les familiarisaient avec leurs idées et leurs mœurs par les camps sédentaires qu'ils distribuaient, par les colonies qu'ils établissaient; associaient leurs principales villes à la grande cité, leur faisaient partager le bienfait de leur éducation et de leurs lois, leur ouvraient les portes du sénat, les appelaient aux plus hautes dignités, leur persuadaient qu'ils étaient Romains, et les faisaient jouir de cette égalité de droits, sans laquelle des dissensions sourdes

ne cessent d'annoncer des explosions violentes, et pour laquelle on est prêt à tout supporter.

C'est ainsi qu'ils s'enfoncèrent dans les Espagnes, dans les Gaules, dans la Grande-Bretagne, dans la Germanie jusqu'à l'Elbe, dans l'Illyrie jusqu'au Danube, dans la Thrace, dans la Macédoine, dans la Grèce, dans l'Asie jusques à la Caspienne, dans la Syrie, dans l'Égypte, dans l'Afrique jusques à ses déserts; qu'ils fondèrent le plus vaste des empires, et que depuis l'Euphrate et le Tanaïs, jusques aux colonnes d'Hercule et à la mer Atlantique, ils firent oublier l'injustice de leurs conquêtes, chérir leur gouvernement, et vénérer leur nom.

Voilà les admirables effets de leurs institutions et de leurs lois; voilà les véritables causes de la prospérité, des progrès, de l'éclat, de la durée de leur empire. Parlons maintenant de leur constitution, et nous verrons ce qui a produit la décadence, la chute et l'anéantissement de leur puissance.

A peine Rome était-elle née, qu'elle portait dans son sein le germe de la décadence. La vigueur de ses institutions en empêcha long-temps le développement, mais elles ne purent l'anéantir.

Ce germe destructeur était la jalousie du peuple contre le sénat, ou des plébéiens contre les patriciens.

Le peuple-roi, accoutumé à regarder la liberté comme inséparable de son nom, ne voulait recevoir

[redacted]

de loi que de lui-même; les guerres et les conquêtes modérèrent souvent, mais d'autres fois ranimèrent cette division intestine.

Bientôt on vit les plus grandes victoires suivies des discordes civiles les plus dangereuses.

Les Gracques sentirent la cause du mal; ils défendirent le peuple, mais ils l'accoutumèrent aux grandes agitations. Sylla voulut le contenir et même le réprimer. Marius le vengea: le sang coula de tous côtés; les proscriptions se multiplièrent; les brigues, la corruption s'introduisirent partout; le respect pour les lois s'affaiblit; l'amour de la patrie fut près de s'évanouir.

Les généraux corrompent par le pillage, par de l'argent et par des terres, les soldats, qui cessent de se regarder comme ceux de la république. Pompée et César accroissent les maux et les dangers. César devait l'emporter sur Pompée; il combattait ou paraissait combattre pour l'égalité des droits; il attaque cette égalité lorsqu'il se croit le maître: il est immolé.

Le triumvirat lui succède. Le sénat ne peut plus faire respecter les lois qu'il a violées; tout est soumis à la force; tout se fait par des soldats qui ne sont plus Romains, et qui se livrent à celui qui les paie le plus. Les amis de l'indépendance s'éteignent ou sont immolés. Actium décide du maître de l'empire. La liberté est sacrifiée à un repos perfide, que devaient suivre toutes les horreurs de la tyrannie.

Les Césars s'attachent l'armée par leurs largesses; ils conservent la puissance absolue. L'armée empêche le sénat de rétablir la république à la mort de Caligula.

Rome ne peut plus étendre sa domination ; elle ne tend plus qu'à la maintenir.

Tous les ressorts de sa puissance étaient brisés; ses institutions n'existaient plus que de nom; ses maximes étaient oubliées, et ses antiques vertus dans le mépris. Les armes seules ont un pouvoir qui bientôt devait leur échapper. Les soldats vendent l'empire : plus de discipline, plus d'obéissance militaire; les princes qui veulent la rétablir sont égorgés ou chassés. Dès lors tout est perdu ; partout de sanglantes guerres civiles, partout d'effroyables massacres. L'empire romain s'épuise ; il n'inspire ni respect, ni affection, ni crainte.

Les Perses et les Parthes attaquent l'Orient; les Barbares, forcés par le besoin d'abandonner leurs forêts et leurs marais, attaquent le nord. Le mal s'accroît au lieu de diminuer, par la division de l'empire, que l'on partage entre les enfants des princes, comme un domaine privé.

Le nombre des lieutenants s'accroît avec celui des princes. Bientôt, en quelque sorte, tout est empereur, excepté l'empereur lui-même, et par conséquent tout est asservi, opprimé, ravagé. La domination romaine devient en horreur.

Les Barbares saccagent Rome plusieurs fois ; les Vandales occupent l'Afrique, les Visigoths l'Espagne, les Saxons la Grande-Bretagne, les Francs les Gaules, les Hérules et les Ostrogoths l'Italie ; il n'y a plus de Romains, et les empereurs ne conservent que dans l'Orient de vains simulacres ou des restes de l'empire.

Sous Bélisaire et Narsès, Rome reconnaît un moment l'autorité de ces empereurs de Bysance ; mais pendant que les Sarrasins leur enlèvent une grande partie de l'Asie, l'Italie leur échappe de nouveau ; les Lombards l'envahissent. L'opinion abandonne pour toujours l'ancien empire. On oublie, pour ainsi dire, ce qui en subsiste encore dans l'Orient ; Rome, qui ne s'occupe plus du trône encore élevé à Constantinople, appelle les Français. Pepin accourt contre les Lombards, dont son fils éteint la domination. Charlemagne fonde un nouvel empire ; et l'ancien disparaît pour toujours, après avoir duré, sous divers noms et sous diverses formes, pendant près de seize siècles.

Au milieu de tant de gloire et d'abaissement, que nous avons examiné de très haut, afin de pouvoir en parcourir avec rapidité le long enchaînement, que devons-nous remarquer ?

Rome a mis sous le joug toutes les parties du monde auxquelles elle a pu parvenir, parcequ'elle avait porté au plus haut degré la politique, l'art mi-

litaire, l'amour de la liberté, et le dévouement à la patrie. Elle a péri par ses discordes, sa corruption, la perte de l'amour de la patrie et de la liberté. Cette division entre les ordres, et tout ce qu'elle enfante, augmentèrent et bouleversèrent tout, lorsque les Romains n'eurent plus rien à redouter de leurs ennemis. Sylla les prépara à l'esclavage, comme Servius Tullius les avait préparés à la liberté. Mais qui est-ce qui a produit ces discordes si funestes? Quelle a été cette grande cause de la chute de Rome, cette cause dont toutes les autres sont, pour ainsi dire, provenues?

Le défaut d'une constitution nouvelle, établie lors de l'expulsion des Tarquins, et qui n'aurait pas maintenu une distinction perpétuelle entre les patriciens et les plébéiens. Mais c'étaient les patriciens qui avaient fait la révolution; ils n'eurent ni la vertu ni la sagesse de ne pas la faire uniquement pour eux. Malheur aux peuples qui éprouvent des révolutions; mais malheur surtout à ceux chez qui les révolutions n'ont lieu que pour les classes élevées!

L'ouvrage de Servius Tullius avait été assez conservé à Rome pour que la liberté pût y être satisfaite. Mais d'après les constitutions de la république l'égalité de droits avait été trop profondément blessée; et c'est la violation de cette égalité, dont l'amour est si violent et si durable dans les cœurs de ceux même qui en ignorent le nom, qui conduit à la dé-

[redacted]

magogie, à l'anarchie, à la force des armes, à l'autorité absolue d'un seul, et enfin au renversement du trône du despote, parcequ'une monarchie n'est solidement établie que sur des lois fondamentales, et sur l'affection d'un peuple armé tout entier pour la défense de celui qui protège ses droits.

Ajoutons d'autres causes pour achever d'expliquer cette série de si grands phénomènes.

Nous les trouvons d'abord dans les rigueurs exercées par les créanciers envers leurs débiteurs. Ces rigueurs, auxquelles on a peine à croire, ont porté long-temps l'empreinte du caractère féroce des demi-sauvages desquels descendirent les Romains. Les patriciens étaient ces créanciers si souvent impitoyables, et les débiteurs appartenaient à ces familles plébéiennes qui chaque jour versaient leur sang pour Rome. Qu'est-ce qui pouvait réveiller plus fortement le ressentiment secret de cette grande inégalité qui séparait les deux ordres de citoyens?

Nous devons indiquer ensuite ce nombre si grand de gladiateurs, d'esclaves, de pauvres, qui ne cessaient de révéler les vices d'une constitution sur laquelle s'étaient élevées, par un contraste bien remarquable, tant de sages et d'admirables institutions. Ils avaient une si grande influence, ces vices, qu'ils avaient arrêté les progrès de cette distribution moins inégale de commodités et de richesses,

qu'amènent l'accroissement de la civilisation, le développement de l'industrie, et les découvertes successives de moyens plus faciles de répondre aux besoins et de satisfaire les goûts.

Il en résulta, à mesure que la victoire conduisit à Rome les trésors des nations soumises, un luxe sans mesure, mais restreint à certaines familles, ou du moins à certaines conditions. On vit, au mépris des anciennes institutions, des palais somptueux l'emporter sur les temples consacrés par la religion et la gloire, et s'élever au milieu des chaumières qu'ils semblaient écraser de leur poids, et priver du dernier bien du pauvre, de la lumière du jour. Ce luxe si exclusif, et que les gouvernements modernes y prennent garde, ce luxe si exclusif multiplia sans mesure le nombre des prolétaires, en accroissant dans presque tous les rangs une sorte d'irritation, le découragement, la paresse, la débauche, l'avilissement, l'égoïsme, la soif de l'argent; il effaça des esprits l'idée de la grande famille romaine. L'or fut préféré à la couronne de chêne ou à celle de laurier; et dans aucune circonstance orageuse Rome ne manqua ni de quelques ambitieux éminemment puissants par une fortune démesurée, ni de malheureux sans nombre qui n'avaient rien à perdre.

N'oublions pas de dire qu'à mesure que la catastrophe approchait, le sénat se remplit de Barbares; le sang romain fut mêlé, l'ancienne éducation dé-

[redacted]

truite, l'amour de la patrie oublié, l'opinion dégradée, la fierté nationale presque ridicule; et pour que tout concourût à entraîner le colosse dans l'abîme, pour qu'on vît le signe précurseur, suivant Bossuet, de la perte des états, des mains étrangères portèrent les aigles romaines.

Mais n'est-il pas évident pour tous ceux qui ont réfléchi aux affaires de ce monde, que ces maux auraient été prévenus, au moins en grande partie, si l'état de Rome avait été organisé par des lois constitutives analogues aux développements de la civilisation et conformes aux lumières qu'elle répand, à l'esprit qu'elle forme, aux désirs qu'elle fait naître, aux ressources qu'elle fournit, aux droits qu'elle constate, et à cette égalité civique pour laquelle il n'est aucun peuple qui n'ait combattu lorsqu'aucune idée superstitieuse n'en a étouffé dans les cœurs le sentiment profond? C'est l'absence de cette constitution convenable qui, pour ainsi dire, a remué tout le genre humain.

Ce sont donc ces grandes et éternelles dissensions romaines, qu'il aurait été peut-être si facile de prévenir, si les patriciens avaient moins songé à remplacer les rois qu'ils avaient chassés qu'à la prospérité de leur patrie, qui ont livré l'empire romain, ou plutôt le monde civilisé de cette époque, au pouvoir des Barbares. Quels sont les grands traits du commencement de leurs combats?

Depuis long-temps les Gaulois qui habitaient le bassin du Rhône avaient été incorporés à l'empire. César avait achevé de soumettre une grande partie du reste de la Gaule, et Auguste avait ajouté au grand ouvrage de César. Les Gaulois commençaient à se faire Romains ; leur grand caractère cédait aux attraits de la civilisation italique, à la politique du peuple-roi, ou à la nécessité. Ce n'étaient plus ces hommes encore rapprochés de l'état de nature, et qui avaient d'autant plus conservé, suivant César, leur force et leur audace, qu'ils étaient plus éloignés de la province romaine, aujourd'hui la Provence, que les marchands de ces temps reculés pouvaient plus difficilement parvenir jusques à eux, qu'on leur apportait moins de ces objets propres à leur donner des jouissances nouvelles, à les efféminer, à énerver leur courage, que, plus voisins du Rhin, ils soutenaient plus de guerres meurtrières contre les Germains qui vivaient au-delà de ce fleuve, et qu'ils avaient été plus récemment séparés de ces intrépides habitants des forêts, pour venir s'établir sous un ciel plus doux, et dans des contrées moins sauvages.

Pendant que ces Gaulois étaient encore indépendants au milieu de leurs bois et de leurs rivières, souvent débordées, l'abus de la force, ou la nécessité d'échapper à une oppression terrible, en avaient réduit une grande partie presque au sort des escla-

ves; triste condition d'un état trop voisin de celui de nature, et où la faiblesse ne peut être compensée par l'intelligence, ni protégée par la justice. Mais les autres Gaulois, divisés en guerriers et en druides, prenaient part aux affaires publiques. C'était dans des assemblées générales que l'on décidait de la guerre, le grand et presque unique objet dont s'occupaient les hommes libres de ces temps reculés, au milieu de pays où les arts de la paix étaient encore si peu connus. Ils chantaient, dansaient, et frappaient sur leurs armes à la vue de l'ennemi; ils s'asseyaient ensuite sur des branches d'arbres qu'ils avaient apportées, comme pour témoigner plus d'intrépidité; ils portaient une large épée suspendue à une chaîne d'airain ou de fer. Plusieurs affectaient de craindre assez peu la mort, pour combattre tout nus; les autres avaient des boucliers peints, et de la hauteur de leur corps; leurs lances étaient fort longues; ils se servaient d'arcs et de frondes; leurs casques d'airain et ornés de figures d'animaux étaient surmontés de cornes ou de plumes; ils aimaient à combattre sur des chars attelés de deux chevaux.

Ils savaient, par de grands cris répétés de proche en proche, faire parvenir rapidement à de grandes distances des nouvelles importantes. Leurs cheveux étaient blonds, souvent ils les roussissaient. Quelques uns étaient rasés; d'autres laissaient croître un

peu de barbe, ou préféraient de longues moustaches; ils portaient des espèces de braies ou de hauts-de-chausses, de larges ceintures, une tunique, et une saie ou seconde tunique rayée; des colliers et des bracelets distinguaient la richesse, la puissance ou le rang.

Ils couchaient à terre, mangeaient assis sur des peaux de loup ou de chien, habitaient dans des maisons de bois, de forme ronde, et couvertes de paille, se nourrissaient de laitage et de viande, et particulièrement de cochons, dont ils savaient saler la chair.

Ils ignoraient l'art de cultiver la vigne, mais ils recherchaient le vin, et donnaient même un esclave pour une petite mesure de cette liqueur, que leur apportaient des marchands d'Italie.

Leurs idiomes devaient varier suivant les diverses contrées que renfermaient les Gaules; mais il paraît que, descendus des Germains ou des Celtes, anciens habitants de la Germanie, c'était la langue celtique qui faisait le fond de tous les idiomes, et que l'on peut la considérer comme l'ancienne langue des Gaulois. Elle n'était encore parlée que par la partie de la nation destinée à porter les armes. Les druides seuls l'écrivaient; et César dit, dans ses Commentaires, que les caractères dont ils se servaient étaient semblables aux caractères grecs.

Les Gaulois avaient connu et adopté ces carac-

[redacted]

tères grecs, dans leurs différentes relations avec des peuples des colonies, ou des navigateurs de la Grèce, et particulièrement avec les Phocéens, fondateurs de Marseille ; et cette sorte d'adoption ne contribua pas peu à leur faire donner par Strabon le surnom de *Philhellènes, amis des Grecs.*

Les druides, chargés exclusivement du culte des autels, conservateurs des idées religieuses et des cérémonies sacrées, maintenaient une sorte de polythéisme, et attiraient les hommages des Gaulois vers les divinités dont la nature de leur pays et de leurs habitudes rendait le secours plus nécessaire.

Les Gaulois, en effet, vénéraient particulièrement celle qui guidait les voyageurs au milieu de leurs marais si multipliés et de leurs immenses forêts ; celle qui guérissait les maladies que leur manière de vivre, leurs bois froids et humides et leurs eaux stagnantes devaient rendre très fréquentes ; celle qui présidait aux batailles et disposait de la victoire ; et enfin l'Hercule gaulois, l'Hercule *Ogmion*, l'Hercule des Égyptiens et des Phéniciens, dont les navigateurs avaient parcouru depuis long-temps les rivages des Gaules, ce dieu dont la parole puissante enchaînait les plus forts, et qui inspirait cette éloquence si nécessaire dans leurs nombreuses et fréquentes assemblées.

Ils adoraient aussi un emblème du soleil, ou de l'Osiris d'Égypte, et une Isis qu'ils représentaient

tantôt comme un vaisseau, et tantôt couverte de mamelles.

Cette Isis, la même, suivant Plutarque, Diodore, et d'autres auteurs anciens, que l'Isis d'Égypte, que la Minerve de Saïs, que celle qui dans une inscription se glorifia d'avoir été instruite par Mercure, que l'Astarté des Phéniciens, la Diane d'Éphèse, la Minerve d'Athènes, la Diane de la Grèce, qu'on adorait dans la citadelle de Marseille, l'Isis ou Minerve égyptienne, à laquelle Cadmus avait consacré un temple dans l'île de Rhodes, dont une colonie vint imposer au Rhône le nom de Rhodanos, et bâtir la ville de Rhoda ou de Rodanusia à son embouchure, et enfin la Cérès de Grèce et de Sicile, était encore la même que la lune, que la divinité qui préside aux mouvements de la mer, l'Isis dite *Pelagia*, à laquelle Corinthe, cette métropole du commerce maritime, avait élevé quatre temples, celle que le poëte Callimaque a surnommée *Dimenoscopos*, *inspectrice des ports*, la protectrice des navigateurs, la déesse tutélaire des nautoniers de Lutèce.

Les druides consacraient des chênes, cueillaient d'une manière particulière des herbes qu'ils croyaient salutaires, et coupaient avec respect le gui du nouvel an, comme le signe du réveil et en quelque sorte de la résurrection de la nature.

Leurs bardes, faisant résonner leurs harpes ou

leurs lyres, chantaient leurs dieux et leurs héros; des pierres énormes, rassemblées avec un certain ordre, retracent encore leurs asiles sacrés.

Ils entretenaient l'épouvantable coutume de sacrifier des hommes pour lire dans l'avenir, et de les brûler pendant les maladies graves ou lors des funérailles solennelles des Gaulois puissants; mais ils avaient l'admirable dogme de l'immortalité de l'âme, quoique altéré par la métempsycose, à laquelle ils croyaient; et dans leur doctrine secrète ils admettaient un esprit, un Dieu supérieur à tout.

Seuls instruits, ils étaient les juges des Gaulois; on les appelait à tous les conseils; on les consultait sur les grands évènements; on n'osait résister à aucun de leurs avis, que l'on regardait comme inspirés par le ciel; on leur confiait l'éducation des fils des grands, pendant que celle des filles de ces mêmes chefs était entre les mains des druidesses, qui prédisaient l'avenir comme les druides, et partageaient avec eux les hommages de la nation.

Dans tous les pays, et dans tous les temps, ceux qui savent le plus finissent toujours par régir l'opinion, et par dominer leurs semblables : tel est le privilége indestructible du génie, du talent, de la science. Mais qu'il est funeste ce privilége lorsqu'il appartient exclusivement à une seule caste, ainsi que l'ont éprouvé les Gaules, l'Égypte, les Indes de l'Orient! Ce n'est que lorsque tous peuvent y pré-

tendre qu'il est la principale cause et la plus grande preuve des progrès de la civilisation.

Combien cependant ces mœurs, ces habitudes, ces opinions, avaient changé ! La population avait augmenté ; les forêts avaient été brûlées, coupées, ou élaguées ; la diminution des bois avait produit le dessèchement d'un grand nombre de marais ; on avait débarrassé les rivières de tas énormes de rochers entraînés par la main du temps, et d'arbres immenses renversés les uns au-dessus des autres : les eaux, coulant avec plus de facilité, avaient favorisé les transports ; l'agriculture avait été encouragée ; le commerce et l'industrie étaient nés de la communication avec les étrangers ; des villes avaient été bâties, fortifiées, ornées ; des monuments élevés, des spectacles établis.

Il n'en était pas de même des Germains lorsque, sous Auguste, Drusus étendit la domination romaine jusques au centre de la Germanie, et envoya même des partis au-delà de l'Elbe ; lorsque ensuite les exactions et les cruautés de Varus causèrent un soulèvement général dans cette même Germanie, qu'Arminius ou Hermann, à la tête des Chérusques, descendus des montagnes d'où l'Ocker tire sa source, prit en quelque sorte à revers Varus et ses trois légions entre l'Ems et la Lippe, les surprit dans un bois, et les tailla en pièces ; que Germanicus, profitant d'une division habilement suscitée entre Armi-

nius et un Marobodunus, chef ou roi dés habitants de la Bohême, vengea l'honneur de Rome, et en rétablit les affaires, qu'Arminius fut tué par ceux même qu'il avait arrachés à la servitude, et que, voulant expier ce crime féroce de leur sauvage et irréfléchie impétuosité, les Germains élevèrent à la mémoire de leur immortel libérateur une grande colonne, qu'ils nommèrent *Irmensaul* ou colonne d'Arminius, auprès de laquelle ils venaient tous les ans chanter ses louanges, et lui rendre une espèce de culte religieux.

A cette époque, ou peu de temps avant ces grands évènements qui préparaient la destruction de ce même empire de Rome, que la puissance des armes venait à peine d'établir, les bois et les marais étaient si fort multipliés dans cette Germanie arrosée par tant de rivières et de fleuves bien plus larges, bien plus profonds, bien plus rapides que de nos jours, et couvrant bien plus souvent de leurs flots de longues vallées et de vastes plaines, que la température en était au moins aussi froide que celle du Canada et des environs de la baie d'Hudson, lors de la découverte de l'Amérique septentrionale.

Lorsque l'hiver commençait d'y établir son long empire, les fleuves, les rivières et les marais ne présentaient plus que des surfaces de glace; et c'était au milieu des neiges durcies que les Germains étaient obligés de chercher la proie dont ils se nour-

rissaient. L'agriculture leur était bien peu familière Ils avaient des troupeaux, mais ils en recherchaient le nombre plutôt que la beauté. Ils vivaient de pommes sauvages, de lait, et d'une sorte de fromage; mais il leur fallait aussi une autre nourriture, et leur vie se partageait, pour ainsi dire, entre la chasse, qui leur procurait les bêtes fauves qu'ils préféraient, et la guerre, qui augmentait ou défendait leur territoire et leurs troupeaux.

Les champs où paissaient ces troupeaux, et ceux qu'ils pouvaient cultiver pour quelques productions particulières, n'étaient que des propriétés communes confiées pour des temps plus ou moins courts; et cette mobilité des propriétés, ainsi que la facilité avec laquelle, de leur plein gré ou d'après les ordres de leurs chefs, ils transportaient leurs frêles demeures d'un endroit à un autre, leur paraissaient nécessaires pour que des habitations trop commodes ne les rendissent pas trop sensibles aux injures du temps, que le goût de l'agriculture ne l'emportât pas sur celui de la guerre, que la distribution des objets que l'on possédait en propre ne fût pas trop inégale, et qu'il ne se formât pas une classe de riches et de forts, opprimant trop aisément les faibles et les pauvres.

Leurs habits étaient de peaux d'élan, de cerf, de renne, d'ours, d'urus, et d'autres animaux qui vivaient dans leurs forêts, ou ne consistaient que dans

un sayon attaché quelquefois avec une simple épine. Les femmes portaient des peaux d'hermine et d'autres fourrures, ou des tuniques de lin, sans manches, qu'elles aimaient à pouvoir orner d'une bande de pourpre.

Ne sachant ni reconnaître, ni extraire, ni préparer le fer et les autres métaux que recélait leur pays, ils avaient peu d'épées, de cuirasses et de casques. Ils combattaient nus ou vêtus légèrement; mais ils avaient des piques qu'ils lançaient avec beaucoup d'adresse, et des boucliers peints, dont l'abandon, regardé comme une infamie, les aurait fait mourir désespérés. Ils chantaient en s'avançant vers l'ennemi; ils montaient sans aucune selle, et dirigeaient avec habileté des chevaux de leur pays vigoureux, aguerris, et dressés à attendre immobiles leurs maîtres, lorsque ces derniers préféraient de combattre à pied pendant quelques moments.

Ils portaient au combat des figures de leurs divinités, qu'ils tiraient de leurs bois les plus sombres.

Ils menaient, d'ailleurs, au milieu de leurs guerres, leurs enfants et leurs femmes, dans lesquelles ils reconnaissaient une sorte de prévoyance et d'inspiration divine, et dont ils respectaient les avis et les prédictions.

Dans ces moments terribles qui devaient décider de leur sort, ils s'environnaient de tout ce qui pouvait enflammer et récompenser leur courage. Ils

avaient à défendre tout ce qui leur était cher : il fallait vaincre, ou perdre bien plus que la vie.

Leurs maisons étaient isolées, souvent environnées d'une sorte de clôture, enduites de terres de différentes couleurs, et placées à côté d'un souterrain où ils serraient quelques provisions, et où ils se retiraient pendant les très grands froids. Mais, accoutumés à être presque toujours nus, combien ils devaient être peu sensibles aux plus fortes gelées de leur âpre climat, et combien leur éducation les préparait à cette espèce de combat si souvent renouvelé contre les frimas! Les enfants des chefs, comme les fils de ceux que le sort des armes avait réduits à une sorte de servage, étaient élevés nus, au milieu des troupeaux. Pendant leur jeunesse, on aimait à les voir, également nus, sauter, danser, jouer au milieu des piques et des épées.

Lorsqu'ils étaient forcés à être en paix, ils passaient leur temps à dormir, à boire une espèce de bière, ou du vin si le voisinage des fleuves ou de la mer leur permettait de s'en procurer, et à des jeux de hasard, pour lesquels ils étaient si passionnés, qu'on voyait des Germains, n'ayant plus rien à perdre, engager leur liberté.

Dans ces intervalles de paix, leurs chefs étaient leurs juges et leurs arbitres; pendant la guerre, celui qui commandait l'armée avait droit de vie et de mort sur ceux qu'il conduisait. Ils étaient peu

difficiles sur les excursions que leurs jeunes gens pouvaient faire dans les cantons voisins, même en temps de paix; mais les droits de l'hospitalité étaient inviolables pour eux. L'étranger trouvait dans toutes leurs cabanes un asile où il était nourri, défendu et respecté comme un objet sacré.

C'est au milieu de leurs banquets qu'ils tenaient leurs grandes assemblées, et délibéraient sur leurs affaires les plus importantes; mais ils ne prenaient un parti que le matin du lendemain. Ils voulaient, comme l'a dit Tacite, discuter dans le moment de la plus grande franchise, et décider dans celui où leur raison était le plus calme.

C'était le mari qui apportait une dot à la femme, et ce qui peint les mœurs de ces peuples qui ont changé la face de l'Europe, ce douaire ne consistait que dans des bœufs, dans un cheval tout bridé, dans une épée, dans une lance, dans un bouclier. La polygamie leur était interdite, et l'adultère sévèrement puni.

Leurs funérailles étaient simples. On brûlait seulement les corps des principaux Germains avec des bois qu'on regardait comme précieux. Les armes du mort, et quelquefois son cheval de bataille, étaient placés sur le bûcher; et les parents élevaient un tertre de gazon à la mémoire de celui qu'ils avaient perdu.

Ils reconnaissaient plusieurs divinités, qu'ils re-

présentaient par différentes figures, et dans les fonctions, les attributs et les signes emblématiques desquels on a cru retrouver en partie les usages, les opinions, les hiéroglyphes, les divinités de l'Orient ou de l'Égypte : leur *Thaut* se rapportait, par exemple, au *Thau* des Celtes, au *Teutot* ou Mercure gaulois, au *Teutot* de Carthage, au *Teautès* des Phéniciens, au *Thoyt* ou au *Thaut,* ou Mercure de l'Égypte. On croit que le nom d'Isis se retrouve dans *Isia,* aujourd'hui *Isinisca*, rivière de la Vindélicie; dans *Isemberg, montagne d'Isis,* de la même province; dans *Isna,* de la Réthie; Isna, dont l'emblème, comme celui des Parisiens de Lutèce, a été un vaisseau, ancienne image d'Isis; dans Isis, première dénomination d'une rivière de la Norique, qui se jette dans le Danube; dans *Isenac,* de la Thuringe, etc.

Les Germains consacraient à leurs divinités des forêts dont le silence et l'obscurité les pénétraient de respect et d'une sorte de terreur religieuse.

Ils cherchaient à deviner l'avenir comme tous les peuples sauvages, et tâchaient de découvrir leur destinée future dans les marques de branches d'arbres jetées d'une certaine manière, dans le vol des oiseaux, dans leur chant, dans les mouvements et le hennissement de chevaux blancs conservés dans les bois sacrés, et qu'on attelait à un char dirigé par un des prêtres. Ils sacrifiaient des animaux à

ces divinités; et leurs idées religieuses avaient assez conservé de barbarie et de férocité, pour que dans certaines circonstances ils crussent devoir immoler à leurs dieux des victimes humaines.

La trahison et la lâcheté étaient regardées comme les plus grands crimes; et c'était dans le fond de leurs marais que les lâches trouvaient la mort.

L'écriture leur était inconnue; mais leur mémoire avait conservé d'antiques poëmes qu'ils chantaient en l'honneur de leurs héros, et par lesquels ils célébraient particulièrement Tuiston, qu'ils disaient engendré de la terre et qu'ils reconnaissaient pour l'auteur de leurs races, son fils Man ou Mannus, et ses trois petits-fils.

Au reste, il est aisé de conclure, de tant de ressemblances avec les nations demi-sauvages découvertes depuis les grands progrès de la navigation, soit dans les îles de l'Orient, soit dans les contrées américaines, une grande analogie entre la force et les autres qualités physiques des Germains et celles de ces mêmes nations. Leur manière de vivre avait dû augmenter ou diminuer d'une manière remarquable l'intensité de leurs sensations, et la vivacité ou la délicatesse des sens qui les reçoivent, les produisent, et les transmettent. Leur ouïe devait être plus facile à ébranler par des sons plus faibles ou plus éloignés; elle devait reconnaître plus sûrement les différentes nuances des vibrations so-

nores. Leur vue plus perçante distinguait de plus loin les dimensions, les formes et les couleurs. Leur odorat était sensible à des émanations bien plus déliées des substances odorantes, même lorsque de plus grandes distances les séparaient de ces substances. Mais leur goût, moins exercé par des aliments variés et délicats, était moins développé; et le toucher, dont les organes étaient endurcis par de rudes travaux et des froids âpres et rigoureux, était bien éloigné de présenter la sensibilité qu'il offre chez les peuples civilisés.

Et comme cet accroissement et cette diminution dans la bonté des sens étaient communs à presque tous les individus de ces nations, parcequ'ils étaient soumis aux mêmes habitudes, et exposés aux mêmes intempéries, et que d'un autre côté le sens du toucher, celui qui rectifie tous les autres, est, si l'on peut parler ainsi, le sens de l'intelligence, de la raison et du génie, il n'est pas surprenant que les Germains, comme toutes les nations à demi sauvages, ou pour mieux dire comme tous les peuples enfants, montrassent dans leur caractère et dans leurs attributs quelques rapports de plus avec l'instinct des mammifères, dont l'odorat est peut-être l'organe le plus influent, et avec cette vivacité de sensations, cette activité de recherche, cette légèreté de mouvements, cette promptitude dans les déterminations, ce passage subit d'une affection à une

affection opposée, cette tendance au changement de séjour, cette aptitude aux migrations, qui distinguent en général les oiseaux, ces êtres dans lesquels on peut remarquer une ouïe si fine, cause et résultat de leur talent pour le chant, et dont j'ai dans le temps montré par le calcul l'admirable perfection de la vue.

Cette nature de pays, couverts de forêts inondées, et dans lesquels il était si difficile de pénétrer, serait d'ailleurs prouvée par les moyens que Germanicus employa lorsqu'il voulut arracher aux Germains les enseignes de Varus, et les rendre à l'honneur et à la gloire. Trois fois, pour arriver jusques à l'Elbe, ou pour en revenir, il se crut obligé de transporter ses troupes par mer. Il aima mieux les exposer à tous les dangers des tempêtes, à la violence desquelles il ne put en effet les soustraire, et à tous les embarras d'une navigation intérieure contre le courant de rivières ou de fleuves souvent débordés, remplis de rochers et de débris, et couverts en beaucoup d'endroits de branches et même de grandes tiges flottantes, que de compromettre la sûreté de son armée au milieu de plaines noyées, de forêts inhospitalières, de marais infects, et d'embûches sans cesse renaissantes.

Et comme il nous importe d'avoir une idée nette de l'état auquel était parvenue sous les empereurs de Rome la civilisation européenne, afin de pouvoir

mieux juger des combats que lui a livrés la barbarie, de sa résistance et de sa défaite, jusques à l'époque où, se relevant du milieu des ruines sous lesquelles elle paraissait anéantie, elle s'est avancée plus brillante que jamais vers de nouvelles victoires, nous croyons devoir dire quelque chose de ces bâtiments employés par les Romains pour le transport de leurs troupes.

Du temps de Germanicus, les Romains devaient, comme du temps de César, tirer de l'Espagne, qui leur était soumise, non seulement les bois, les cordages, les voiles, et tout ce qui leur était nécessaire pour construire, gréer et équiper leurs flottes, mais encore les équipages destinés à les conduire et à les faire manœuvrer. Des galères escortaient ordinairement les vaisseaux de transport qui allaient à rames et à voiles, et que cependant on ne confiait guère à l'Océan que dans les temps où l'on croyait pouvoir compter sur des vents favorables.

Lorsque César voulut, pour la seconde fois, conduire ses troupes en Angleterre, il fit faire des vaisseaux de transport dont les bords, plus bas qu'à l'ordinaire, devaient donner plus de facilité pour le débarquement. Son armée était composée de vingt-cinq mille hommes d'infanterie, et de deux mille cavaliers. Il avait fait construire six cents bâtiments de transport; ainsi chaque bâtiment, en supposant tous ces petits vaisseaux d'une égale grandeur, et

une distribution uniforme de cavaliers et de fantassins, ne portait que de quarante-un à quarante-deux hommes de pied, de trois à quatre cavaliers, et de trois à quatre chevaux.

C'était cependant avec ces frêles bâtiments que les Romains passaient le détroit de Gibraltar, doublaient le cap Sacré, aujourd'hui Saint-Vincent, ceux de Finistère et d'Ortégal, s'exposaient aux orages du golfe d'Aquitaine ou de Gascogne, ou s'aventuraient dans la haute mer sans le secours de la boussole, bravaient les périls de la Manche et du détroit de Calais, et pénétraient dans la portion de l'Océan atlantique nommée mer d'Allemagne, pour parvenir jusques aux embouchures du Rhin, de l'Ems, du Wéser ou de l'Elbe.

Ces voyages, souvent répétés par les Romains, montrent quel était, après Auguste, l'état de la navigation, de quelle utilité elle pouvait être au commerce, et quelles routes elle pouvait, malgré l'imperfection de ses moyens et la construction défectueuse des vaisseaux, lui ouvrir par la mer Rouge, pour arriver d'un côté aux côtes orientales de l'Afrique, et de l'autre au golfe Persique, aux rivages occidentaux de la grande péninsule de l'Inde, et même au-delà de Ceylan, et du grand golfe de Bengale. Que l'on compare les distances et les dangers, que l'on compense les uns par les autres, et l'on verra que la route suivie au travers du grand Océan, autour

de l'Espagne et des Gaules, présentait plus de difficultés que les routes qui procuraient à l'Europe, par la mer Rouge et les mers voisines de cette dernière, les productions que l'Afrique et les Indes devaient à l'art ou à la nature.

Au reste, à cette navigation des bords de la Méditerranée vers le centre, et du moins vers les frontières de la Germanie, se liait un grand ouvrage, exécuté par les soins de Drusus, père de Germanicus, un large canal qui réunissait le Rhin à l'Yssel, et qui, semblable à un fleuve, subsiste comme un beau monument de ce que pouvait encore la puissance romaine pour rivaliser la nature.

Vers ce temps où le fils de Drusus faisait triompher au-delà du Rhin les armes de Rome, une petite contrée de l'Orient voyait naître celui dont la parole devait renouveler la face de la terre. Ceux même à qui la lumière de la foi ne révèlerait pas la nature divine de Jésus verraient en lui l'admirable auteur du plus grand et du plus heureux changement que puissent raconter les annales du monde. L'esprit de l'Évangile a pénétré jusques au plus profond des cœurs; il y a gravé les principes d'une morale aussi douce que sublime, et, rendant à la nature humaine toute sa dignité, quels progrès n'a-t-il pas imprimés à la civilisation? Nous observerons plus d'une fois dans cette histoire les mémorables effets de cette puissance invincible, contre laquelle

tous les efforts des passions humaines ont été et seront toujours vains; et le tableau de cette guerre se liera avec ceux des combats de la civilisation contre la barbarie, pour compléter le récit des progrès des lumières et de la dispersion des ténèbres.

Ce fut sous Claude que se tint à Jérusalem la première assemblée des disciples de Jésus, et que l'on donna la première forme à cette Église destinée à répandre dans toutes les parties du monde les principes de la bonté, de la justice, du désintéressement, de la charité fraternelle, de l'oubli des offenses, de la bienveillance, étendue même jusques à ses ennemis, et de cette égalité touchante qui ne laisse voir sur la terre que des enfants d'une même famille, que des fils d'un Dieu unique, le père commun de tous les humains.

Ce même Claude, dont les troupes commandées par Plautius avaient pénétré dans la Grande-Bretagne jusques aux rives de la Tamise, alla se mettre à la tête de l'armée victorieuse. La présence du chef de l'empire augmenta l'ardeur des soldats. Ce ne fut pas leur confiance dans son habileté, mais l'espérance d'obtenir de plus grandes récompenses qui anima leur courage, et valut à Plautius de nouveaux succès, dont la flatterie se servit pour donner à Claude et à son fils le surnom de Britannicus. Ces succès furent d'autant plus grands, que l'or des Romains avait corrompu beaucoup de Bretons. ressource fu-

neste qui retombe bientôt sur celui qui l'emploie, lorsqu'au lieu du peu d'or qu'il offre on peut espérer d'obtenir par la force ce qu'il aurait voulu se réserver.

Il est à remarquer que Claude mena des éléphants dans la Grande-Bretagne; ils n'auraient pas pu y résister long-temps à la rigueur des hivers; mais leur première vue a pu effrayer les Bretons; et il était dans les anciens usages de Rome d'employer dans les nouvelles guerres tous les moyens d'attaque ou de défense dont s'étaient servis les ennemis qu'elle avait vaincus.

Il est à remarquer aussi que la Grande-Bretagne était encore remplie de bois et de marais, et que, dans des guerres postérieures à celle de Claude, un grand nombre de Bretons n'avaient encore en combattant ni la tête ni la poitrine couvertes.

Ce sont ces mêmes Bretons dont il paraît que les Phéniciens, ces hardis navigateurs, avaient découvert par mer l'île écartée, même avant le siége de Troie. Les Carthaginois, après les Phéniciens, avaient continué de commercer avec cette île, d'où ils tiraient l'étain, et dont ils cachaient avec le plus grand soin la situation aux autres nations, afin de conserver le commerce exclusif de ce métal, de tout temps recherché.

Vers l'époque de l'expédition de Claude, nous voyons les Romains faire travailler leurs soldats, pen-

dant les trèves ou les intervalles de paix, à des ouvrages d'une grande importance, et qui montraient les vues étendues qu'ils avaient encore pour ajouter à la beauté des villes, aux commodités des habitants, à la salubrité des pays, à la facilité des communications, à la prospérité de l'agriculture, aux richesses du commerce. On construisit dans un grand nombre de provinces septentrionales des Gaules, comme on en avait construit plus anciennement dans la Gaule méridionale, des routes militaires, des chaussées élevées au milieu des terrains fangeux ou fréquemment inondés, des aqueducs pour donner des eaux salutaires et des bains nombreux à des cités populeuses, des digues pour préserver des contrées basses des ravages des fleuves.

Drusus avait commencé une digue pour contenir les eaux du Rhin; elle fut achevée par Paulinus Pompeius. Corbulon fit communiquer par un canal le Rhin avec la Meuse; et Lucius Vétus, concevant un projet bien plus grand et bien plus utile, voulant remplacer par une navigation intérieure assurée, une navigation extérieure soumise à tous les hasards de l'inconstance des vents, et à tous les périls de violentes tempêtes, avait arrêté la communication de la Méditerranée avec l'Océan atlantique, par le Rhône, la Saône, la Moselle et le Rhin. Près de dix-huit cents ans se sont écoulés avant que cette belle idée de Lucius Vétus ait été

renouvelée. Tout nous fait espérer qu'enfin elle sera réalisée, et que les deux mers, que le génie français a déjà réunies par la Garonne, par la Loire, par la Seine, par la Somme, et par l'Escaut, le seront encore par le Rhône et le Rhin, quelles que soient les rivières qu'on préfère pour opérer cette jonction. Il paraît, au reste, que la proximité des sources du Madon et de celles de la Saône n'avait pas échappé à Lucius Vétus, non plus que la facilité de rendre très navigable cette rivière de Madon, qui se jette dans la Moselle.

Pendant que les généraux de Rome s'occupaient ainsi de l'agriculture et du commerce, Columelle servait encore mieux l'agriculture, par l'ouvrage qui a immortalisé son nom, et transmis ses importants avis à tous les siècles comme à toutes les contrées; et telle est l'admirable prérogative du génie, c'est qu'il commande dans tous les temps et dans tous les lieux, pendant que les dépositaires de la force des peuples, même les plus puissants, ne peuvent se faire obéir que dans des espaces et des temps resserrés par d'étroites limites.

Le même siècle a vu fleurir Phèdre, qui déguisait la vérité sous le charme de l'apologue, pour qu'elle ne fût pas repoussée; Celse, Quintilien, Sénèque, son neveu Lucain, Perse et Juvénal. Rome brillait encore de la gloire des lettres; mais il faut observer que Phèdre était de Thrace, et que Columelle,

[redacted]

Quintilien, Sénèque et Lucain étaient Espagnols.

Les sciences physiques et naturelles, excepté la médecine, étaient encore dans l'enfance; le peu que Sénèque a laissé à ce sujet suffirait pour le prouver; et d'un autre côté quelle horrible idée donneraient seuls de l'époque dont nous parlons, les tableaux laissés par Perse et par Juvénal, des vices, des désordres et des crimes qui souillaient la reine des cités! Quels hideux présages de la chute dont elle était menacée, et de l'asservissement dans lequel elle allait tomber!

Un grand capitaine rappelait cependant les plus beaux jours de la milice romaine; les Arméniens et les Parthes avaient été vaincus par Corbulon ; et c'était sous ces heureux auspices qu'avait commencé la guerre judaïque, bien plus importante pour le genre humain que ne le paraît d'abord la destinée d'une petite contrée, tant les résultats de cette guerre devaient se lier par de nombreux rapports avec la manifestation et l'agrandissement de la morale de Jésus, du règne de cette égalité et de cette fraternité religieuses dans lesquelles les nations voyaient l'origine et l'image céleste de cette égalité des droits civils, vers laquelle elles tendent sans cesse à remonter comme vers leur source.

Mais quatre tyrans avaient succédé à Auguste. Tibère, Caligula, Claude et Néron avaient ravagé

la terre ; leur sang avait coulé sur leur trône funeste. Le monde, si paisible depuis les dernières victoires remportées par Auguste, commence à s'agiter ; les Gaules, les Espagnes, tous les royaumes dont l'empire est composé, secouent tout-à-coup un joug qui les révolte. Quatre empereurs qui n'avaient pour eux ni l'adoption de leur prédécesseur, ni l'autorité du sénat, ni le choix du peuple, et qui ne tenaient leur pouvoir que des acclamations de leurs soldats, élèvent les aigles romaines les uns contre les autres. Les cohortes prétoriennes, les armées de Syrie, celles des bords du Rhin, et toutes les légions répandues dans l'Orient et dans l'Occident, depuis l'Arabie et la Perse jusques à la Grande-Bretagne, s'animent et se menacent. Conduites par leurs empereurs, elles traversent l'empire d'une extrémité du monde à l'autre, pour décider leurs querelles par de sanglantes batailles ; et pour ne pas perdre de vue notre objet principal, voyons particulièrement Caius Julius Vindex, descendu des anciens rois d'Aquitaine, et gouverneur de la Gaule celtique, méconnaître la puissance romaine, de qui il tenait son pouvoir, attaquer l'empire qui chancelle, lever l'étendard contre Néron, réunir à lui une grande partie des Gaules, et reconnaître Galba.

Les Frisons, qui avaient passé le Rhin, s'établissent dans les terres incultes de la Belgique, sans

[redacted]

redouter les légions romaines occupées ailleurs, et qui, au lieu de vouloir défendre ou reculer une frontière, combattaient pour l'empire.

Les exactions et les atroces indignités commises par les Romains, suites déplorables de l'avilissement de l'autorité civile, qu'aucune véritable constitution n'avait défendue, et que les institutions avaient faiblement protégée, ces exactions et ces indignités avaient révolté les Bretons. Ils avaient repris les armes contre les Romains. Le général Pétilius en triomphe. En vain la courageuse reine Vaodicé, paraissant à cheval à la tête de son armée, laissant flotter sur sa cotte d'armes ses beaux et longs cheveux blonds, éclatante de beauté, intrépide comme un héros, embrasa-t-elle tous ses guerriers d'une ardeur qu'on aurait crue invincible; en vain ses chariots portèrent-ils le désordre dans les rangs de ses ennemis; en vain, suivant l'historien Lesley, combattit-elle en désespérée, à la tête de cinq mille Bretonnes: elle fut contrainte de céder à sa destinée. N'ayant plus que sa gloire et sa fierté, elle se tua après la bataille, pour se dérober aux outrages du vainqueur. Mais par combien de pertes les Romains achetèrent leur victoire! Et que l'on remarque ce fait si important dans l'histoire des Barbares, les Romains ne vainquirent que parcequ'ils comptaient des Pictes ou des Écossais dans leur armée, et parceque les Bataves, cédant, comme les nations imprévoyantes, à

une frivole rivalité, avaient fait la faute énorme de s'allier contre les Bretons à ces mêmes Romains.

Mais cette faute fut bientôt réparée. L'année 69 de l'ère vulgaire voit commencer la grande guerre des Gaules. Et quelles scènes vont se succéder sur cet ancien théâtre de la gloire de César !

L'armée de Cologne avait suffi pour faire empereur Vitellius, qui l'avait gagnée par ses largesses, et, ce qui avait été bien plus dangereux, par sa trop grande indulgence. Elle s'était avancée vers l'Italie sous la conduite de Valens. Pendant qu'elle traversait les Gaules, les Gaulois avaient tremblé devant elle, tant il restait encore du respect que le nom romain avait inspiré. La bataille de Bédria, donnée le 6 avril 69, avait détrôné Othon, qui s'était tué le lendemain.

Civilis, à la tête des Bataves, lève le signal de l'insurrection. Les Germains offrent des secours à ces restaurateurs de la liberté des Gaules. La cavalerie batave, qui était à l'aile gauche des Romains, et sur la fidélité de laquelle ils eurent le tort généreux de compter, les abandonne pendant la première bataille qu'ils livrent à Civilis, et passe de son côté. Des commandants romains sont soupçonnés de favoriser secrètement l'insurrection de Civilis, dans l'espérance de se saisir d'un trône qu'il paraissait alors si aisé de renverser et de relever.

Les Germains s'emparent d'un vaisseau chargé

de blé et échoué dans le Rhin à cause des basses eaux, et ne donnent pas peu d'inquiétude à l'armée impériale, obligée de faire venir par mer une grande partie de ses subsistances. Ils battent les Romains, qui n'obéissent plus à leurs généraux.

Civilis, indépendamment de la force des armes, emploie avec succès les promesses, dont il est prodigue, et les fausses nouvelles, qu'il ne cesse de répandre. D'abord, il avait eu l'air de ne combattre que Vitellius; mais lorsque Vespasien est reconnu dans les Gaules, il fait dire aux généraux de ce nouvel empereur, qu'il est résolu à délivrer du joug des Romains, non seulement la Batavie, mais encore toutes les Gaules. Un grand combat s'engage à Geldube; des troupes gasconnes, envoyées du fond de l'Aquitaine, arrivent pendant la mêlée, et déterminent l'avantage en faveur des Romains. Mais Vocula, qui commandait ces derniers, ne profite pas d'une nouvelle victoire. Son armée se mutine; elle massacre son ancien général, Hordéonius; elle veut de même massacrer Vocula.

Cependant le bruit se répand que les Daces, dans la Mœsie, et les Sarmates, dans la Pannonie, tenaient assiégées les légions de ces contrées lointaines. Ces rumeurs, les succès de Civilis, la révolte de l'armée romaine, l'affaiblissement de l'empire déchiré par les guerres civiles, les mauvais traitements que faisaient subir aux Gaulois ceux qui levaient les tributs

de Rome, déterminèrent l'insurrection des Trévisiens, les plus braves des Belges, que l'on regardait comme les plus redoutables des Gaulois, parceque, étant les derniers venus de la Germanie dans les Gaules, ils avaient plus conservé de l'âpre et sauvage audace des Germains, et qu'ils s'étaient établis par des victoires plus récentes dans les pays qu'ils occupaient.

Les druides, que les édits de Claude et des autres empereurs n'avaient pas pu détruire, croient voir luire le jour de reprendre leur puissance. Ils sortent de leurs forêts mystérieuses; ils proclament la volonté des dieux; ils annoncent que le ciel s'est expliqué en faveur des Gaulois; ils montrent dans le fameux incendie qui avait ravagé Rome et attaqué le Capitole, le signe du courroux des dieux et de la translation de l'empire. Classicus et Julius Tutor sont à la tête de ceux de Trèves, et Julius Sabinus commande ceux de Langres.

On voit auprès de Nuitz le premier exemple de ce que peut produire d'épouvantable la perte de la discipline, de l'amour de la patrie et de l'honneur. Les Gaulois enrôlent, à prix d'argent, les soldats et même les centurions romains, et leur demandent, pour gage de la parole qu'ils en exigent, la captivité et la vie des commandants que Rome leur avait donnés.

Et voyez quel affreux spectacle vont donner ces

troupes romaines qui ont abjuré les vertus civiles et militaires de ceux qui avaient conquis le monde. Un Romain obéit à l'ordre de Classicus de Trèves, et va tuer son général Vocula.

Les autres chefs des légions qui s'étaient livrées aux Gaulois sont arrêtés. Classicus entre dans le camp des Romains, avec les marques de l'empire de Rome. Quelle honte pour la capitale du monde! mais combien elle l'avait mérité! Il reçoit le serment des soldats romains, au nom de l'empire des Gaules; il les récompense en raison de leurs crimes et de leurs perfidies. Qui ne voit dès ce moment que l'empire de Rome et les Gaulois eux-mêmes seront la proie des Germains?

Mais jetez les yeux sur les suites déplorables de ces horribles évènements. Il restait des Romains assiégés dans le vieux camp; ils demandent la vie. On leur fait prêter serment à l'empire des Gaules, comme ceux qui s'étaient si bassement vendus. On les dépouille; ils partent, et une troupe de Germains les massacre en route.

Civilis, cependant, ni aucun de ses Bataves, ne jurent obéissance à l'empire des Gaules. Il paraît qu'il espérait pouvoir avec le secours des Germains, dont les Bataves s'étaient séparés plus récemment que les autres Belges, et avec lesquels ils devaient par conséquent avoir conservé des rapports plus intimes, vaincre non seulement les Romains, mais

encore les Gaulois, et faire ce que fit Clovis quatre siècles plus tard.

Une fille du pays des Bractériens, des environs de la Frise, dans la Basse-Allemagne, et nommée Velléda, prophétise dans une vieille et haute tour. Civilis lui fait présent d'un prisonnier romain, chef de légion, que l'on assassine avant qu'il parvienne jusques à Velléda.

Toutes les légions du haut et du bas Rhin, qui n'avaient encore reçu ni la mort ni la servitude, sont enveloppées par Tutor; elles sont contraintes à jurer fidélité à l'empire des Gaules; on les fait aller de Nuitz à Trèves. Quelle marche, pour ainsi dire funèbre, que celle de ces légions désarmées, soumises aux Gaulois qu'elles avaient tant de fois asservis. insultées par un vainqueur farouche, captives sous les enseignes gauloises, voyant traîner celles de Rome renversées, s'avançant mornes, honteuses, le désespoir dans le cœur, et craignant à chaque instant d'être massacrées comme les troupes du vieux camp !

La cavalerie de la marche d'Ancône ne peut se résoudre à partager tant d'ignominie; elle s'immortalise : elle a le courage de se séparer des légions; elle va à Mayence; elle rencontre le meurtrier de Vocula, que lui livre, pour ainsi dire, la justice divine, et voulant venger l'honneur de Rome, elle l'immole.

Plusieurs nations de la Germanie veulent qu'on rase la ville de Cologne, cette colonie romaine qu'Agrippine avait fondée, et qu'on en fasse une de leurs métropoles; et, ce qui peint les mœurs que les Germains avaient conservées, et celles que les Gaulois avaient à cette époque, les Tenctériens, habitants de la rive droite du Rhin, auprès de cette même colonie d'Agrippine, proposent aux Colonais de tuer les Romains qui habitaient parmi eux, de renoncer à l'alliance de Rome, de quitter leurs mœurs voluptueuses, et de raser leurs murailles, comme un obstacle à leur liberté et à leur indépendance.

Civilis, qui continue de dissimuler son véritable projet, gagne les habitants du pays de Tongres, en les assurant qu'il ne combat que pour la liberté générale.

Julius Sabinus, de Langres, se fait proclamer empereur. On peut croire que c'en est fait de la puissance de Rome dans les Gaules ; mais les Gaulois étaient devenus trop différents de ceux qui avaient ravagé et la ville de Rome et le temple de Delphes : leurs mœurs avaient suivi les progrès de la civilisation de l'Italie; leurs institutions n'avaient pas changé avec leurs mœurs ; et leurs divisions intestines, qui les avaient livrés aux armes de César, devaient les perdre une seconde fois. Quelles leçons pour les peuples !

Sabinus attaque les Séquaniens, ses voisins, et qui s'étaient refusés à le reconnaître; il est entièrement défait par les habitants de ces montagnes, qui depuis ont fait partie de la Franche-Comté. Il se retire dans un de ces souterrains si connus dans la Germanie, et conservés encore, en si grand nombre, dans les Gaules; il se cache dans cet asile ignoré, où il avait l'habitude de renfermer ses trésors. Le bruit de sa mort sauve sa vie pendant neuf ans. Éponine, dont le nom seul rappellerait l'héroïsme, va le joindre dans sa retraite. Leur secret n'est point découvert, ou du moins trahi; et ce qui donne une idée remarquable du peu de police et de surveillance qu'il y avait alors dans la capitale même de l'empire romain, Éponine, dans ses projets hardis, parvient à mener Sabinus à Rome et à le reconduire dans son souterrain, sans que personne reconnaisse celui dont elle ne cessait de feindre de déplorer la perte. On ne soupçonna pas même le voyage du malheureux chef des Gaulois. Renfermée avec l'époux qui lui est si cher, dans son asile ténébreux, elle y met au monde deux jumeaux; elle les y allaite. Tant de tendresse, de dévouement, de courage et de constance méritait un meilleur sort. Le souterrain de Sabinus est découvert; on le conduit à Vespasien, avec son épouse, dont les reproches irritent l'empereur. Vespasien oublie l'admiration due à la tendresse héroïque et au courage

indomptable d'Éponine, et la mort de Sabinus souille son règne. Telle est du moins le fond de l'histoire de ce Gaulois, racontée par Plutarque d'après ce qu'il a dit en avoir appris à Delphes d'un des fils de Sabinus.

Mais quoi qu'il en soit des circonstances du récit de Plutarque, la défaite de Sabinus et le bruit de sa mort avaient changé les dispositions des Gaules. Elles s'étaient divisées : le plus grand nombre des peuples qui les habitaient penchaient pour se soumettre de nouveau aux Romains; plusieurs de leurs chefs négligeaient et leurs avantages et même leur sûreté : il semblait que le génie de Vespasien, remplaçant celui de Rome, avait fléchi la fortune.

Sextilius Félix, envoyé par l'empereur, arrive dans le nord des Gaules. Les Romains qui servaient dans les troupes de Tutor l'abandonnent; plusieurs Gaulois sortent aussi des rangs de l'armée de Tutor; ils relèvent ensemble les enseignes de Vespasien. Pétilius Céréalis, général de Rome, s'avance vers les insurgés. Il renvoie dans leurs foyers ceux des auxiliaires gaulois qui faisaient partie de son armée. Il voyait ce qu'étaient devenus ces Gaulois, autrefois si redoutables aux Romains, et maintenant si façonnés à un joug dont aucune institution n'avait pu les préserver. Ce coup de politique lui réussit. Les Gaulois qu'il décharge du service militaire, qu'il

renvoie, qu'il désarme, bien loin d'être blessés de ce traitement, qui aurait indigné leurs valeureux ancêtres, n'en sont que plus attachés aux Romains, qu'ils remercient pour ainsi dire de leur enlever l'honneur avec la liberté. N'est-il pas évident que les Gaulois ne pouvaient plus résister ni à Rome ni à la Germanie? Un ascendant funeste les avait subjugués; leur destinée était d'obéir; la lutte n'était plus qu'entre Rome et la Germanie; le Français Clovis devait la décider à Tolbiac.

Céréalis est vainqueur : mais il fait plus que de vaincre; il accueille, il rassure, il console les soldats romains qui avaient subi le joug honteux des Gaulois; et quelle force nouvelle accroît par là son armée!

Civilis, cependant, Classicus et Tutor formaient un triumvirat redoutable. Une grande bataille va se livrer entre Cologne et la Moselle. L'armée alliée se compose de Germains, de Bataves et de Gaulois; leurs chefs les haranguent, et ce qui est à remarquer, et montre les degrés de civilisation qui séparaient ces trois peuples, on exhorte les Gaulois à combattre pour la liberté, les Bataves pour la gloire, et les Germains, encore trop voisins de l'état sauvage, pour le riche butin qui appartiendrait au vainqueur.

La bataille était gagnée par les alliés, lorsque les Gaulois se souvenant trop des habitudes de la Germanie, qui avaient été les leurs, ne s'occupent que

de ce butin précieux qu'on avait annoncé aux Germains; les Romains les surprennent, les battent, et la victoire se tourne du côté des aigles de Rome.

Céréalis poursuit ses succès. Civilis avait, par le moyen d'une digue, changé en partie le cours du Rhin, et porté les eaux de ce fleuve sur les campagnes voisines. L'inondation devait sauver la Batavie, comme elle l'a sauvée dix-huit siècles après, lorsqu'elle allait succomber sous la puissance victorieuse de Louis XIV; les Romains ne s'avancent et ne combattent qu'avec peine, au milieu des marais et des champs inondés : la fortune de Céréalis l'emporte.

Civilis tente de nouveaux hasards : il détruit en partie la digue élevée par Drusus, et augmente l'inondation. Il va avec Classicus et Tutor solliciter de nouveaux secours de la Germanie : il attaque plusieurs quartiers romains; les Germains de son armée sont près d'enlever le trop imprudent Céréalis.

Il réunit enfin auprès de l'embouchure du Rhin et de la Meuse tous les vaisseaux qu'il avait pris aux Romains dans plusieurs fleuves ou rivières, et particulièrement dans le Rhin; il leur donne pour voiles ces étoffes si communes dans la Germanie, dans la Grande-Bretagne et dans l'antique Gaule, des *soies* bigarrées de plusieurs couleurs. Il combat la flotte romaine; le succès est incertain, et peu disputé. Il aurait pu cependant ensuite profiter de

la nature du pays et de la saison pour ruiner l'armée romaine, comme le voulaient les Germains; mais il est gagné, ainsi que Velléda, par l'heureux Céréalis. Il fait la paix, il met fin à la guerre des Gaules, qui pouvait avancer de plusieurs siècles la destruction de Rome; il sauve l'empire par sa défection, et ternit tous ses exploits.

Vespasien est trop habile pour ne pas profiter du bonheur de Céréalis, et de la faiblesse du chef des Bataves. Il maintient toutes les Gaules en paix, et sous la domination romaine; et cependant, si nous écoutons ce que l'historien Josèphe fait dire à ce sujet par Aristobule, le dernier roi des Juifs, que ce prince veut engager à rester soumis à l'empire, les Gaules, sous le règne de Vespasien, comprenaient trois cent quinze peuples, renfermaient douze cents villes, et présentaient tout ce qui peut être nécessaire au bonheur des nations.

Mais c'était précisément ce nombre de trois cent quinze peuples qui faisait la faiblesse des Gaulois. S'ils n'avaient formé qu'une seule nation, ils auraient conquis le monde. Pendant plus d'un siècle, ils avaient combattu vaillamment pour leur liberté; et sous Vespasien, divisés, énervés, efféminés, soumis, ne pensant plus ni à leur liberté ni à leur indépendance, ils étaient maintenus par douze cents soldats de Rome.

Mais dans ce même temps, qu'étaient les Ger-

[redacted]

mains? Écoutons encore à ce sujet Aristobule, ou, si on l'aime mieux, Josèphe, ou plutôt ce que l'Europe, l'Asie et l'Afrique en disaient à cette époque.

Leur population devait être bien faible au milieu de leurs marais souvent glacés, et de leurs forêts si vastes et si froides, et néanmoins on les croyait très nombreux, parceque souvent on apprenait qu'ils attaquaient de toutes parts. On ne parlait que de la grandeur de leur taille, de leur courage, de leur audace aussi téméraire, disait-on, que celle des animaux les plus féroces, de leur mépris de la vie, *de leur âme plus grande que leur corps.* Huit légions étaient occupées à garder les bords des fleuves qui leur servaient de frontières, et que les Romains avaient hérissés de places fortes et de retranchements.

Vers le même temps, Tite, fils de Vespasien, acheva la guerre judaïque, que son père, obligé d'aller prendre les rênes de l'empire, n'avait pu terminer. Il s'empara de Jérusalem après un siége trop fameux par les horribles suites de la famine que subirent les assiégés. La nature se révolte au récit de ces lamentables effets. On s'afflige en voyant la politique romaine contraindre Tite à réduire sous le joug une nation que les disciples de Jésus devaient regarder comme coupable du plus grand des crimes, mais dont le fils de Vespasien dut admirer la constance, le courage, l'amour pour sa patrie,

et l'attachement impérissable à ses lois civiles et religieuses.

C'est de ce siége que l'on peut dater l'exil de cette nation juive qui, avec si peu de forces et un si petit territoire, occupa si long-temps la puissance des vainqueurs du monde, résista avec tant d'énergie à Vespasien et à Tite, et, dispersée sur toute la surface de la terre, n'a succombé ni sous la violence, ni sous le mépris plus terrible encore; et toujours soutenue par cet amour d'une patrie que rien n'a pu lui faire oublier, et par l'espérance d'un libérateur qu'elle ne cesse d'attendre, conserve depuis dix-huit cents ans, sur tous les points du globe, sa langue, ses usages, ses mœurs, ses cérémonies, ses institutions, son code, son culte, tels qu'elle les avait reçus quinze siècles avant la perte du territoire qu'elle avait conquis.

Les résultats de cette constance si remarquable ont influé plus d'une fois sur les grands évènements que nous aurons à raconter.

Sous ce même Vespasien vivait Pline, qui, au milieu des nombreux devoirs que lui imposèrent les grandes places auxquelles il fut appelé par un empereur digne de lui rendre toute la justice qui lui était due, trouva le temps d'élever un grand monument à sa propre gloire, et en quelque sorte à celle du genre humain; grava sur ce monument l'histoire du monde, de l'homme, de ses arts, des animaux,

des plantes, des substances minérales, ou plutôt le tableau des connaissances humaines de son temps, et a laissé un nom qui est devenu pour ainsi dire le titre d'honneur de nos plus célèbres naturalistes modernes.

C'est d'après ce grand homme, mort victime de son zèle pour le progrès de la science, et dont le Vésuve est, si je puis m'exprimer ainsi, l'immense et durable mausolée, que je vais tracer quelques traits de l'état de ces connaissances humaines, ou plutôt de la civilisation à l'époque à laquelle nous sommes parvenus. Il est nécessaire d'établir ces bases afin d'avoir un juste et grand objet de comparaison, auquel nous rapporterons, dans le cours de notre histoire, les différents degrés de la décadence, et les diverses nuances des progrès de cette même civilisation, le véritable sujet de notre travail.

De quel éclat n'avaient pas brillé l'éloquence, la poésie, l'histoire! Les noms de Démosthènes, de Cicéron, d'Homère, de Virgile, de Pindare, d'Horace, d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, de Tite-Live, de Salluste, de Suétone, de Tacite, reçurent à jamais une sorte de culte. Personne, même depuis la renaissance des lettres, ne s'est élevé au-dessus d'eux. L'éloquence, la poésie, l'histoire, sont sorties pour ainsi dire toutes formées des mains de la nature.

A l'époque de Pline, les historiens, les poëtes,

les orateurs que nous venons de rappeler, avaient presque tous cessé de vivre depuis long-temps. Leurs successeurs ne les avaient pas égalés; mais leurs ouvrages existaient dans toutes les bibliothèques.

Les Romains avaient hérité de tous les arts de la Grèce. L'architecture grecque, cette fille du génie et du goût, avait acquis à Rome plus de grandeur, de richesse et de majesté : on croit avoir fait le plus grand éloge des édifices modernes, en les comparant à ceux des anciens. Les architectes de la capitale du monde savaient distinguer les substances les plus propres à donner à leurs ouvrages de l'éclat et de la solidité; ils avaient composé avec de la chaux, des terres, des laves et des sables, des mortiers d'une très longue durée; ils taillaient des pierres énormes, aussi dures que belles; remuant de grandes masses, les élevant et les maintenant les unes au-dessus des autres, ils leur imprimaient le charme des proportions; ils revêtaient des marbres les plus remarquables par les nuances et le mélange des couleurs, les murs de leurs édifices; ils en soutenaient les portiques par des colonnes de ces mêmes marbres, dont ils formaient aussi les pavés de ces grands bâtiments, lorsqu'ils ne préféraient pas de composer ces pavés de ces superbes mosaïques qui, rivales des produits de la peinture, et en perpétuant les compositions, ont résisté à tous les bouleversements enfantés par vingt siècles. L'Europe, l'Asie

Mineure, l'Afrique, étaient couvertes des monuments de l'architecture, dont d'immenses et imposantes ruines attestent encore la perfection. Partout s'élevaient, vers le temps de Pline, des temples, des cirques, des théâtres, des basiliques, des palais, des ponts, des bains, des colonnes, des obélisques, des mausolées, qui rappelaient presque par leur grandeur les pyramides d'Égypte, et les surpassaient par leur beauté et la riche variété de leurs ornements.

Les musées les plus fameux de l'Europe resplendissent encore de ces chefs-d'œuvre de la sculpture ancienne, où l'art paraît s'être surpassé lui-même, de ces bas-reliefs, de ces statues, de ces admirables compléments des chants de la poésie et des récits de l'histoire, de ces images que les nations se disputent la gloire de posséder, et dans lesquelles semblent respirer, pour l'instruction de tous les âges, ceux qui ont joué un grand rôle sur la terre.

Les statuaires anciens, que je ne puis nommer parceque je ne fais point l'histoire de l'art et que je n'offre qu'un aperçu de celle de la civilisation, avaient érigé des statues équestres; ils avaient exposé à la vénération des peuples des statues colossales des plus grandes dimensions. Une de ces statues, si supérieures à la grandeur naturelle, fut faite par Zénodore loin de Rome, et au milieu des montagnes de l'Auvergne.

Les tableaux proprement dits des anciens ont péri. Les peintures et les dessins de ces mêmes anciens, conservés sur les murs de leurs édifices, sur leurs vases, sur leurs ustensiles, sur leurs mosaïques, ne permettent pas de parler de l'art qui, entre leurs mains, imitait la nature par des couleurs ou par de simples traits, avec la même précision que de leurs grands talents pour la sculpture et pour l'architecture; mais qui ignore l'illusion produite par leurs tableaux fameux, la grande renommée dont jouissent leurs peintres les plus célèbres, et le prix qu'attachaient aux beaux ouvrages de peinture ou de dessin ces Asiatiques, ces Grecs et ces Romains, que devaient rendre si difficiles leur bon goût, la direction générale de leurs idées vers le grand et le beau, leurs poëmes, leurs monuments, leurs bas-reliefs et leurs statues? Pline rapporte qu'Attale, roi de Pergame, acheta cent talents un tableau d'Aristide, de Thèbes, et que César en donna quatre-vingts d'un tableau de Timomachus.

Nous sommes conduits naturellement à parler ici de la musique des anciens.

L'histoire de cette musique devrait être faite d'après de nouvelles vues.

Pour bien entendre ce que les anciens auteurs ont écrit à ce sujet, pour concilier ce qui paraît contradictoire, il faudrait commencer par écarter de l'objet de son examen tout ce qui, sous le nom



de musique, se rapporte, ou à la poésie, ou à la philosophie, ou à une branche des mathématiques, et ne constitue pas l'art de plaire et d'émouvoir par des combinaisons de sons. Il faudrait ensuite ne pas regarder la musique des anciens comme de même nature que la nôtre, et ne pas la juger d'après nos principes, nos conventions, nos habitudes, mais d'après les habitudes, les conventions, les principes des anciens. Les bornes de ce discours nous permettent à peine d'indiquer à cet égard ce qui devrait former le fond d'un ouvrage particulier dont nous avons depuis long-temps le projet de nous occuper.

La musique des anciens, considérée indépendamment des paroles, avec lesquelles elle était presque toujours réunie, et dont elle ne se séparait presque jamais que pour former des airs de danse, avait des beautés admirables et très touchantes, parcequ'elles étaient très simples. Presque toujours identifiée avec le mètre et le rhythme de la poésie, elle recevait de cette perpétuité et de cette régularité de rhythme et de mètre une puissance à laquelle il était difficile de résister, et dont la musique moderne offre des exemples très beaux, mais malheureusement très rares. Les différentes gammes de cette musique antique n'étaient pas toutes conformes aux véritables rapports des sons donnés par la nature; mais un long usage y avait accoutumé l'oreille

d'autant plus aisément, qu'il paraît que des accords simples et naturels tempéraient le mauvais effet de l'altération des sons, dans certaines gammes établies par des calculs beaucoup plus que par des expériences, et adoptées par l'esprit beaucoup plus que par le cœur. Nous entendons tous les jours dans les temples chrétiens des restes plus ou moins défigurés de cette musique grecque, conservés dans les anciens plain-chant, et particulièrement dans ceux des églises romaine, milanaise, etc.

Lorsque le pape saint Grégoire, qui était un très grand musicien, arrangea les différents airs de la liturgie et des offices ecclésiastiques, il employa la musique de son temps, c'est-à-dire la musique antique, la musique grecque, la musique romaine; il fut contraint de lui ôter la plus grande partie de sa force, en la privant de celle du mètre et du rhythme, pour la plier à des prières ou à des cantiques écrits en prose latine, c'est-à-dire à des paroles qui n'avaient jamais de rhythme, et qui ne présentaient que très rarement un mètre. Son talent le dirigea cependant si bien, qu'il est dans sa liturgie des airs très rapprochés du mètre et du rhythme, et dont la simplicité est d'ailleurs remplie d'expression; et il se pourrait qu'on dût compter parmi ces beaux airs de saint Grégoire, celui de la préface du canon de la messe, et celui de l'oraison dominicale.

La musique moderne, établie sur des gammes

tout-à-fait différentes, et qui sont presque toujours d'accord avec la nature, ayant adopté une harmonie susceptible des plus nombreuses combinaisons, et ayant à sa disposition les instruments les plus variés, les plus étendus, les plus mélodieux, et les artistes les plus habiles, a fait des progrès rapides, auxquels elle en ajoutera de plus éclatants encore lorsqu'on rappellera souvent la simplicité de cette mélodie antique qui parvient si facilement à l'âme, et qu'on aura recours à la puissance d'un mètre et d'un rhythme habilement soutenus, heureusement variés et savamment combinés.

C'est cette musique antique, intimement liée avec leur poésie sublime, que les anciens employaient dans les chœurs et dans d'autres parties de leurs tragédies, de ces drames qui ont immortalisé Eschyle, Sophocle et Euripide, et qui, par l'expression la plus naturelle et la plus vive des sentiments les plus profonds, les plans les plus simples et les tableaux les plus touchants, faisaient couler de si douces larmes.

Les comédies d'Aristophane, de Plaute et de Térence sont dans les mains de tous les amis des lettres; on les a élevées bien haut; on leur a comparé les pièces du plus grand auteur comique, de notre Molière; et comme toutes les bonnes comédies, elles complèteraient le tableau des mœurs et de la civilisation à l'époque où elles ont paru.

Avons-nous besoin d'ajouter que la déclamation et l'action dramatique devaient être portées à un degré bien remarquable sur les théâtres des anciens, puisque les Roscius, les Ésope, les Bathille, les Pylade, inspiraient tant d'enthousiasme aux maîtres du monde et aux plus grands des Romains?

Quels progrès n'avaient pas fait faire à la philosophie spéculative les maximes ou les ouvrages de Pythagore, de Socrate, de Platon, de Zénon, d'Épicure, de Cicéron, de Sénèque, et de leurs nombreux disciples! A mesure que le luxe, réparti sans proportion, et devenu sans bornes par la conquête du monde, corrompait les mœurs, énervait les caractères, et tendait à les livrer en proie à tous les vices, cette dégénération funeste était retardée dans son cours par les heureux effets des ouvrages et des maximes de ces philosophes. Les erreurs se dissipaient, les préjugés nuisibles perdaient de leur force, les principes du juste et de l'injuste s'établissaient, les règles de conduite s'épuraient, les jugements se rectifiaient, la douce persuasion s'insinuait dans les cœurs; la vertu avait son culte; les deux grands dogmes conservateurs de toute société, ceux d'une vie future et de la justice de l'Être des êtres, encourageaient les bons, contenaient les méchants, consolaient le malheur; et les esprits étaient, pour ainsi dire, insensiblement préparés à cette morale divine que Jésus venait de révéler.

Pour avoir une idée de l'état de la jurisprudence au temps de Pline, il suffit de rappeler que si les différentes lois grecques et romaines qui composent de nos jours la plus grande partie des codes des nations civilisées, n'avaient pas encore été réunies en un seul corps, elles existaient déjà presque toutes, invoquées à chaque instant par d'éloquents orateurs, et expliquées par de savants jurisconsultes.

Les mathématiques avaient eu leur Pythagore, leur Euclide, leur Archimède; Strabon avait fait fleurir la géographie; Hipparque, Bérose, Ptolémée, avaient multiplié, recueilli et coordonné un grand nombre d'observations astronomiques, distingué les groupes des étoiles, conçu différentes combinaisons des mouvements des corps célestes pour expliquer les apparences observées. Il ne leur manquait que des télescopes pour apercevoir les astres qui échappent à la vue simple, et les sublimes théories de Képler, de Newton et de leurs illustres successeurs, pour déterminer les lois qui régissent tous les corps disséminés dans l'espace.

La physique spéculative avait été cultivée par un grand nombre de savants depuis Thalès et Pythagore; ils avaient transmis à la Grèce et aux autres contrées civilisées de l'Europe ce qu'enseignaient à ce sujet les écoles de l'Orient et celles de l'Égypte. Presque toutes les opinions émises par ces divers philosophes ont été exposées en très beaux vers par

Lucrèce. Et qu'on ne s'étonne pas des erreurs que renferment leurs systèmes; le temps n'était pas encore venu de n'admettre que ce qui est prouvé, d'observer long-temps et de comparer avec soin les phénomènes, de les soumettre à des épreuves répétées dans différentes circonstances, de se méfier des analogies, et de ne cesser de mesurer, de peser et de calculer.

La physique expérimentale n'avait pas été cependant entièrement négligée; on avait même obtenu en la cultivant des succès remarquables. Archimède, indépendamment des machines puissantes qu'il avait inventées, avait trouvé les miroirs capables de brûler à de grandes distances, et qui de nos jours ont été retrouvés par Buffon. Plusieurs machines hydrauliques avaient été multipliées; on avait perfectionné les horloges d'eau; Ctésibius avait construit des instruments de musique pneumatiques et hydrauliques, et dont les développements successifs ont donné naissance aux grandes orgues de nos temples; et on n'ignorait pas que lorsqu'on frottait le succin et le soufre, ces substances attiraient les corps légers dont elles étaient voisines.

On avait fait par conséquent les premières expériences de cette branche de la physique, si curieuse et si importante, à laquelle les modernes ont donné le nom d'électricité.

On était familiarisé aussi avec la vertu attractive

que les pierres d'aimant exercent sur le fer. Que le hasard eût fait suspendre à un fil délié une de ces pierres magnétiques, et l'on aurait découvert la direction de l'aimant vers le nord : ce seul hasard aurait pu donner la boussole à l'Europe.

Praxagoras de Cos, Dioclès, Hérophile, Érasistrate, Asclépiade, Thémison, Athénée de Cilicie, et surtout Hippocrate qui les avait précédés, avaient peut-être donné à la médecine toute la perfection dont elle était susceptible à une époque où la physique, la chimie, l'anatomie, l'histoire naturelle, existaient à peine, et où la véritable méthode de traiter les sciences, cette méthode féconde que les âges modernes ont due principalement à Bacon et à Descartes, était encore entièrement ou presque entièrement inconnue.

Mais l'art dans lequel les Romains avaient toujours excellé, et dans lequel ils excellaient encore du temps de Pline, était l'art de la guerre. On dirait qu'ils avaient toujours présents ces vers de Virgile, qu'on a répétés si souvent, et qu'une voix irrésistible leur faisait toujours entendre ces prophéties magiques qui leur assuraient la conquête du monde.

Cet art, auquel tout se rapportait dans Rome, et auquel les opinions religieuses des Romains sur leur origine les avaient pour ainsi dire consacrés, était parvenu, par la constance de leurs efforts, à un degré bien supérieur à celui où les autres nations l'avaient

porté. Nous avons vu que dans cet art tout ce qui était relatif à la discipline, au courage, au mépris de la mort, à la gloire du nom romain, aux manœuvres, aux marches, à la précision dans les mouvements, à la persévérance dans les travaux, à la sûreté des camps, avait été admirable.

Il n'avait manqué à l'art militaire, chez ces mêmes Romains, que cette tactique particulière, à laquelle on ne pouvait penser qu'après l'invention des armes à feu, de l'artillerie, de l'artillerie volante; et cette stratégie transcendante, née si récemment et si perfectionnée dans les dernières années du siècle qui vient de s'écouler, ainsi que dans les premières de celui qui commence. Qui ne sait que cette stratégie est la science hardie de disposer, d'après un plan calculé, de plusieurs grandes armées distribuées sur une ligne de plus de cent myriamètres, séparées par de grandes distances, et paraissant étrangères les unes aux autres, de les lier par des opérations concertées, de leur imprimer des mouvements combinés, de les soutenir les unes par les autres, de les diriger vers le même but, de les soumettre, dans les résultats de leurs manœuvres, à une volonté unique, et de leur donner les mêmes relations et les mêmes correspondances mutuelles de marche ou de position qu'aux différents corps, ou aux ailes d'une même armée?

Lorsque les Romains étaient attaqués en même

temps sur plusieurs points de leurs immenses frontières, ils suppléaient à cette stratégie par le nombre de leurs légions, ou par la rapidité avec laquelle ils les transportaient de l'Asie ou de l'Afrique à l'extrémité septentrionale ou occidentale de l'Europe ; mais c'étaient des corps isolés, et entièrement indépendants, et non pas des parties d'un seul tout, réunies par un système d'opérations subordonnées les unes aux autres.

Il s'en fallait de beaucoup que l'art naval fût aussi avancé chez les Romains que l'art militaire proprement dit. En vain avaient-ils recueilli et même perfectionné tout ce que l'expérience et le génie du commerce avaient pu apprendre aux Égyptiens, aux Phéniciens et aux Carthaginois ; en vain avaient-ils construit des vaisseaux, sur lesquels ils avaient placé plus de douze rangs de rames : ils ne connaissaient pas la boussole ; ils ne pouvaient pas braver l'obscurité des brumes, les ténèbres de la nuit, et la violence des tempêtes au milieu des plus vastes mers ; ils ne pouvaient que naviguer de rivage en rivage, s'écarter très peu des côtes maritimes, et chercher un asile dans les ports ou dans les anses, lorsque les vents commençaient à soulever les flots avec impétuosité. Ils avaient dû ne donner à leurs constructions navales que les dimensions qui exigeaient peu de profondeur dans les eaux, et leur permettaient de trouver des abris, même sur les

rivages les plus inhospitaliers. Qu'elles étaient loin, ces frêles et petites embarcations, de ces vaisseaux à trois ponts que le génie des sciences et des arts est parvenu à construire, lancer et conduire sur les deux océans! et combien l'imperfection et la petitesse des bâtiments des anciens, et la seule manière de naviguer qui leur était connue, nuisaient à la grandeur et à la célérité de leurs entreprises maritimes, militaires ou commerciales!

Mais si l'art de la guerre était le premier art des Romains, celui qu'ils honoraient le plus ensuite était celui de l'agriculture. Ils avaient recherché, encouragé, protégé tout ce qui se rapportait à cet art de la paix, la source la plus abondante du bonheur, de la force et de la stabilité des empires. Ils rappelaient toujours avec un noble orgueil que les plus illustres de leurs plus anciens généraux cultivaient la terre de leurs mains victorieuses; et c'était de lauriers qu'ils étaient fiers de voir les charrues couronnées.

Ils avaient réuni toutes les lumières de l'expérience, pour donner aux maisons des colons, aux granges, et à tous les autres bâtiments qui leur étaient nécessaires, l'exposition la plus salubre et la plus convenable ; distinguer les qualités des terres, les vertus des divers engrais, l'utilité des différentes charrues; reconnaître les labours et les semences les mieux adaptés aux terrains et aux

saisons; employer à propos les arrosements et les transplantations; prévenir ou guérir les maladies des objets de leur culture attentive; nettoyer, vanner, conserver les produits des récoltes, en retirer les plus belles farines, en former des pâtes, les rendre plus agréables et plus légères par la prompte fermentation des levains, et les convertir enfin en pain plus savoureux.

Ils cultivaient presque toutes les espèces de froment et d'autres plantes céréales qui croissent maintenant dans les contrées où l'agriculture est le plus favorisée.

Ils ne donnaient pas de moindres soins à la culture de la vigne et à la fabrication du vin; et cette culture devait être bien ancienne dans leur patrie, ainsi que celle des figues, et l'art d'extraire, à l'imitation de la Grèce et des contrées orientales ou africaines, une huile douce du fruit amer de l'olivier, puisqu'on a écrit que c'étaient le vin, l'huile et les fruits des figuiers qui avaient attiré les Gaulois en Italie.

Les Romains connaissaient différentes espèces de vignes qui croissaient en Italie ou dans des contrées étrangères; ils n'ignoraient, ni les divers genres de culture qu'elles exigeaient, ni les différentes manières de faire le vin, ni les précautions que demandait sa longue conservation, ni les moyens d'y ajouter par des mélanges et des procédés particuliers des

qualités qui en augmentaient le prix. Ils comptaient jusqu'à vingt-une espèces de vins naturels ou modifiés par l'art; et la Gaule narbonnaise fournissait déjà à leur commerce des vins recherchés.

Nous donnerions une liste trop longue, si nous voulions nommer toutes les plantes légumineuses et potagères qu'employaient les Romains, soit qu'elles vinssent naturellement dans leurs champs, ou qu'elles fussent les produits d'une culture plus ou moins soignée.

Ils distinguaient particulièrement dans leurs jardins ou dans leurs campagnes, plusieurs espèces ou variétés de melons, de concombres, de citrouilles, de raves, de raiforts, de panais, de navets, de choux, d'aulx, d'ognons, de poreaux, de ciboules, de scuilles, de laitues, de chicorées, de bettes, d'asperges, d'ache, de persil, de mélisse, de basilic, de roquette, de cerfeuil, de chervis, d'aunée, d'aneth, de rue, de cresson, de menthe, de pouliot, de cumin, de câpriers, de livèche, de sarriette, d'origan, de romarin, de poivrette, de férule, de pavots, de pourpier, de coriandre, d'aroche, d'oseille, de parelle, de moutarde, de marrube, de serpolet, de poirée, de fenouil.

Leurs médecins se servaient de plusieurs de ces plantes, et y ajoutaient diverses espèces ou variétés de mauves, d'althée, de pavots sauvages, de tithymale, de réglisse, d'ortie, de pariétaire, de char-

donnette, de camomille, d'héliotrope, de tournesol, de liserons, de laiteron, de fougères, de berle, de bolets, et d'autres champignons, dont plusieurs, réunis à la truffe, et particulièrement à celle de la Cyrénaïque, étaient d'ailleurs servis sur leurs tables somptueuses.

Mais nous devons faire remarquer quelques uns des fruits dont ils avaient enrichi leurs vergers.

Le prûnier particulier, venu de Damas, était déjà connu en Italie; les Romains comptaient d'ailleurs dix espèces ou variétés de pruniers.

La caprification, cet art de hâter la maturité et d'augmenter la beauté des figues, en introduisant dans leur intérieur un insecte particulier, était employée avec succès. Vingt-neuf espèces ou variétés de figuiers, le mûrier, l'arbousier, le cormier, le noyer, le citronnier, l'oranger, le poncire, le pistachier, la grenadier, le pêcher, l'abricotier; huit espèces de cerisiers, parmi lesquelles on distinguait surtout celle que Lucullus avait apportée du royaume de Pont, et qui avait déjà réussi sur les bords du Rhin, et jusque dans la Grande-Bretagne; quatre espèces de sorbiers, huit variétés ou espèces de châtaigniers; trois néfliers; plus de quatorze espèces de pommiers, et plus de vingt de poiriers, prouvaient leurs recherches et leurs soins assidus.

Leurs forêts ou leurs jardins offraient un grand nombre d'arbres et d'arbustes qu'ils savaient, suivant

la nature de ces arbustes et de ces arbres, semer, planter, greffer, soigner dans des pépinières, élever sur les hauteurs, ou placer dans des terrains fréquemment inondés, et qu'ils avaient distingués à cause de l'utilité ou de l'agrément qu'ils en retiraient.

Tels étaient le platane, apporté de l'Orient dans une île de la Méditerranée, pour y orner, disait-on, le tombeau de Diomède, venu ensuite en Sicile, et de Sicile en Italie, où l'ombre de ses larges feuilles et de ses nombreux rameaux était très recherchée, et parvenu, dès le temps de Pline, jusques aux Belges, voisins de l'Océan et de la Grande-Bretagne; l'arbre dit d'ébène, qui avait décoré le triomphe de Pompée vainqueur de Mithridate; l'épine de Babylone, les térébinthes, le cèdre du Liban, le sapin, l'épicéa; différentes espèces de pins, celui qui leur donnait la poix et la résine; l'if, le chêne toujours vert, le houx, le tamaris; le cyprès, qu'ils avaient consacré aux funérailles; le genévrier; trois espèces de buis, le liége, huit espèces ou variétés de myrtes, treize variétés ou espèces de lauriers, l'arboisier; treize sortes de chênes, quatre de frênes, dont une produit la manne; deux de tilleuls, dix d'érables; le cytise; quatre espèces ou variétés d'ormes, trois de peupliers, le blanc, le noir, et celui que l'on nommait le libyque; huit sortes de saules; divers palmiers; plusieurs autres arbres ou arbustes

de la Grèce, de l'Asie, de l'Arabie, de l'Égypte, de l'Afrique septentrionale; et enfin, dans toutes les contrées favorisées par le soleil et par le voisinage de la mer, l'olivier, qui leur fournissait cette huile dont la fabrication leur était familière, et dont ils employaient une si grande quantité.

Pendant ce temps, la forêt Hercynienne, que l'on avait à peine traversée après cinquante ou soixante jours de marche, et plusieurs autres forêts aussi sauvages, hérissaient une immense portion de la froide Germanie, et empêchaient, par leur ombre épaisse, les rayons du soleil de parvenir jusques à la terre qu'elles recouvraient. Les chênes, qui les composaient en très grande partie, croissaient, dit Pline, avec une grande facilité jusque sur le bord de l'Océan. Succombant à la violence des vents et des flots, ces arbres majestueux entraînant avec leurs racines des terrains comparés à des îles, flottaient au gré des vagues, et imitant de loin, par leurs immenses rameaux, des mâts, des vergues, des cordages, paraissaient au milieu de la faible clarté des nuits, comme une flotte redoutable qui, plus d'une fois, avait effrayé des escadres romaines, en leur faisant craindre et même commencer un combat inégal.

Les Romains ne s'étaient pas peu occupés non plus de multiplier autour d'eux les fleurs, dont ils aimaient tant à parer leur tête, leurs banquets,

leurs demeures, leurs temples et les statues de leurs dieux; et voici celles qu'ils préféraient : plusieurs espèces ou variétés de roses, de lis, de violettes, de soucis, de gantelée, de safran, d'amarante, de cyclame, de mélilot, d'aurone, de leucanthème, de rhododendron, de passe-fleur, d'asphodèle, de glaïeul, de jonc odorant, de narcisse, d'iris, d'anémone, d'hyacinthe, de pervenche, de thym, de serpolet, de marjolaine, de lavande.

Ils ne se contentaient pas des parfums naturels qu'exhalaient plusieurs de ces fleurs; ils recherchaient des odeurs plus fortes et moins fugitives. Ils formaient avec l'encens, la myrrhe, plusieurs autres substances, et particulièrement, des résines d'Arabie et d'Orient, des compositions odorantes de différentes consistances : et le luxe avait rendu l'usage de ces onguents odoriférants si cher aux descendants des premiers et agrestes habitants de Rome, qu'ils ne s'en servaient pas seulement dans leurs palais, dans leurs bains, dans leurs fêtes, dans leurs festins; mais que, par une dépravation de mœurs et une altération d'idées bien extraordinaires, et contre lesquelles Pline n'a pu s'empêcher d'exprimer une sorte d'indignation philosophique, ils en parfumaient leurs tentes, et en répandaient sur leurs aigles guerrières.

Le poivre, quelques autres épiceries, et même le sucre de l'Inde, ne leur étaient pas inconnus.

Le lin, le chanvre, le coton, leur fournissaient leurs toiles, et particulièrement ces grandes voiles qu'ils étendaient sur leurs amphithéâtres, pour se garantir de l'ardeur du soleil. Ils se servaient du spart pour former de grossiers tapis.

Si nous passons des plantes aux animaux, nous trouverons qu'ils avaient des notions très exactes sur les bœufs sauvages, les bisons, les élans de la Germanie. Les lions et plusieurs autres animaux féroces de l'Afrique avaient paru dans leurs arènes. Sous César, ils avaient vu une girafe dans les jeux du cirque. Ils avaient quelquefois conduit des éléphants armés en guerre, au milieu de leurs légions, et c'étaient des éléphants qu'on avait attelés au char de Pompée, lorsqu'il triompha de l'Afrique.

Ils élevaient des oies, des poules, et des paons qui s'étaient très multipliés en Italie, et qu'on compta pendant long-temps parmi les aliments les plus recherchés, depuis que le célèbre orateur Hortensius en eut fait servir sur sa table; et en parlant de la domesticité de plusieurs autres oiseaux, Pline remarque que M. Lælius Strabo renferma le premier dans des volières ces animaux à qui la nature avait assigné le ciel pour domaine.

Des viviers, construits avec beaucoup d'art, servaient à engraisser les murénophis ou murènes, et les autres poissons auxquels les anciens attachaient tant de prix.

Des parcs renfermaient les huîtres les meilleures au goût. D'autres huîtres produisaient pour eux des perles d'une grande beauté, pendant que les animaux à coquille auxquels on a donné le nom de pourpre, leur fournissaient cette couleur consacrée aux premiers magistrats et aux chefs des nations, et qui, suivant la manière dont on la préparait, et les substances avec lesquelles on la mêlait, donnait la pourpre violette, la pourpre plus rouge, qu'on avait préférée à la violette, et la pourpre deux fois teinte, qui l'avait emporté sur la rouge.

Les abeilles, très multipliées dans presque toutes les contrées, produisaient une grande abondance de miel et de cire. Le commerce leur apportait la soie de l'Orient; et indépendamment de la garance, de l'orchanette, et de plusieurs autres plantes indigènes, ils avaient recours à la cochenille dans leurs teintures.

Ils savaient reconnaître, exploiter, purifier ou employer différentes mines de fer, de cuivre, de plomb, d'étain, d'argent, d'or, de mercure, d'antimoine, de zinc; allier et cémenter plusieurs de ces substances métalliques; former les différents airains de Corinthe, de Délos, d'Egine; se servir des oxydes et des sulfures de ces mêmes métaux, du cinnabre, du minium, de la céruse; étudier les diverses propriétés des sels, des fossiles, des

gemmes, des terres, des pierres, des rochers, des granites, des jaspes, des jades, des marbres, de l'albâtre, du gypse, de l'alun, de l'amiante, des agates, des prases, des émeraudes, des opales, des grenats, du cristal, des aigues-marines, des topazes, des diamants, du soufre, de la houille, de l'asphalte, du jaïet, des laves pesantes ou légères, des verres ou des cendres volcaniques, de l'obsidienne, des ponces et des pouzzolanes.

L'ivoire et les ossements des animaux vertébrés, les coquilles, les restes ou les empreintes de végétaux, enfouis dans la terre à des profondeurs plus ou moins considérables, n'avaient pas échappé à leurs regards ni à leur méditation; et la comparaison de ces fossiles avec les êtres organisés que leur avaient fait connaître Aristote, Pline, Théophraste, ainsi que toutes les réflexions qu'avaient fait naître les grandes conceptions de ces illustres fondateurs des sciences naturelles, avaient élevé les considérations des philosophes jusques à plusieurs des opinions les plus remarquables des géologues modernes, et particulièrement jusques à celles qui concernent le séjour de la mer sur les continents actuels de la terre. Quelques unes de ces considérations étaient même depuis long-temps vulgaires, puisque Ovide avait cru pouvoir les revêtir de tout le charme de sa poésie.

Quel parti cependant l'industrie des Romains

avait-elle tiré de tant de substances qu'ils connaissaient? Écoutons encore Pline.

Ils avaient fabriqué, soit pour des tapis, soit pour d'autres meubles, soit pour des robes et des habits, des tissus formés de poils de plusieurs animaux très multipliés autour d'eux, tels que les chèvres, les lapins, les lièvres, et des étoffes de laine d'une grande finesse, très souples, peintes de diverses nuances, brodées en différentes couleurs, et souvent ornées de fils et de lames d'or ou d'argent.

Ils travaillaient l'ivoire, non seulement pour de petits ouvrages agréables ou utiles, mais pour décorer leurs tables, leurs lits, leurs siéges, leurs tribunaux, et pour former avec des métaux, auxquels on le réunissait après avoir donné différentes dimensions aux plaques dans lesquelles on l'avait divisé, les statues les plus grandes et les plus renommées.

La cire leur servait, et pour les tablettes sur lesquelles ils écrivaient, et pour éclairer leurs demeures, et pour composer ces statues de leurs aïeux, ces objets d'une vénération si religieuse, ces modèles des vertus militaires et civiles, conservés avec tant de soins, honorés avec tant de respect, et dont la présence inspirait un si noble enthousiasme, en rappelant de glorieux souvenirs.

Ils employaient cette cire dans beaucoup d'arts, de procédés et d'usages, soit en la laissant dans toute sa pureté, soit en la mêlant avec d'autres sub-

stances, et, par exemple, avec la poix, qui alors prenait le nom de *zopissa*.

Les oliviers ne pouvant pas leur donner l'immense quantité d'huile qui leur était nécessaire pour leur industrie, pour leur régime, pour leurs exercices, pour différents autres objets, ils en exprimaient des fruits oléagineux de plusieurs autres arbres; et les poissons qui abondaient dans leurs mers, dans leurs lacs et dans leurs rivières, étaient pour eux la source précieuse d'une autre huile qui, pour plusieurs usages, remplaçait sans inconvénient celle de l'olivier.

Les Romains n'ignoraient pas que le feu des fourneaux pouvait rivaliser avec celui des volcans pour vitrifier diverses substances; que par le choix de ces substances, et particulièrement du sable et des sels qu'on soumettait à son action, on produisait des verres de différentes qualités, et que dans les Indes on faisait avec du cristal, que l'on parvenait à fondre, de très belles masses de ces mêmes verres.

Ils imprimaient les formes les plus élégantes aux vases, qui étaient si multipliés dans les maisons les plus simples, comme dans les palais les plus magnifiques; à ceux que l'on façonnait avec la terre de Samos, comme à ceux auxquels ils attachaient une si grande valeur, que l'on nommait *murrhins*, et sur la nature desquels nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer au beau travail de mon savant confrère

et ami M. Mongez, administrateur des monnaies de France.

Ils faisaient aussi de ces vases dont les formes étaient si gracieuses, avec du gypse blanc et transparent ou faux albâtre, et avec de l'albâtre véritable, dont la couleur *de miel*, pour employer l'expression de Pline, était si douce à la vue, lorsqu'on voyait au travers de la substance du vase, ou la lumière du jour, ou celle d'une lampe.

Ils avaient en métaux précieux, en argent et même en or, d'autres vases de différentes grandeurs, des monnaies, des médailles, des anneaux, des couronnes, des lits destinés pour les festins, et relevés par de belles ciselures, des ustensiles de diverses formes, des trépieds, d'énormes candélabres, des bas-reliefs, des bustes, des statues. Vers la soixante-dixième olympiade, la Grèce éleva une statue d'or à l'orateur Gorgias (Léontinus), dans le temple de Delphes; et Pompée étant dans la Judée, et y donnant un repas solennel à mille convives, les fit tous servir en vaisselle d'or, dont les assiettes ou les plats furent souvent renouvelés.

Ils chargeaient d'ornements également d'or ou d'argent, ou d'autres métaux dorés, les chars sur lesquels ils étaient montés lors de leurs entrées triomphales, ceux même qui leur servaient dans leurs voyages, et les litières, qu'ils préféraient dans plusieurs circonstances; et si l'on veut juger du goût

[redacted]

qui présidait à tous ces ouvrages, de la pureté des formes, de la convenance des proportions, du fini de l'exécution, du caractère de noblesse et de grandeur que les artistes grecs ou romains parvenaient à donner à toutes leurs productions, que l'on entre dans les précieux muséums où l'on conserve tout ce qui a été trouvé au milieu des ruines d'Herculanum et de Pompéia, et l'on verra avec admiration combien l'art des anciens a mérité de diriger l'art des modernes.

Ces arts de toute espèce, cultivés du temps de Pline avec tant de succès, étendaient leur influence et répandaient leurs chefs-d'œuvre dans les différentes colonies des Espagnes et des Gaules; mais à mesure que l'on s'éloignait de l'Asie Mineure, de la Grèce et de l'Italie, la lumière de ces arts s'affaiblissait insensiblement, et finissait par s'évanouir au milieu de la nuit de la barbarie.

Mais combien les produits de ces arts étaient inégalement répartis dans l'empire! Combien les richesses y étaient inégalement distribuées! Ne craignons pas de le répéter: Combien de chétives cabanes à côté des *maisons dorées!* Combien de pauvres livrés à toutes les horreurs de la misère, à côté des possesseurs d'immenses richesses! Ces misères, ces chaumières ne sont que trop attestées par la fortune prodigieuse de quelques particuliers. Le commerce avec l'Inde, l'Asie Mineure, l'Égypte, d'autres grandes parties

de l'Afrique, l'Espagne, la Lusitanie, les Gaules, la Bretagne, faisait couler en Italie des sources d'or et d'argent dans lesquelles trop peu de personnes pouvaient puiser. C'était une malheureuse suite d'une organisation sociale trop vicieuse, et dont les changements successifs qu'éprouvait l'Europe rendaient chaque jour les conséquences plus funestes. Il suffit, pour donner une idée de cette accumulation de richesses entre les mains d'un seul homme, de citer l'exemple rapporté par Pline. Cæcilius Claudius Isidorus avait laissé en mourant, malgré les grandes pertes qu'il avait faites pendant les guerres civiles, quatre mille cent seize esclaves, trois mille six cents paires de bœufs, deux cent cinquante-sept mille béliers, moutons ou brebis, et trois cent soixante millions de sesterces.

Quelles réflexions importantes fait naître cet exemple!

Premièrement, quelle influence prodigieuse devait exercer un homme qui avait droit de vie et de mort sur quatre mille cent seize esclaves, et qui, à une époque où l'amour de la patrie était éteint, où les devoirs les plus sacrés étaient obscurcis, où la terreur inspirée par des révolutions sanglantes et par les tyrans qu'elles plaçaient sur le trône au milieu des proscriptions, donnait tant de force à l'intérêt personnel, pouvait corrompre, attacher à son sort, et soumettre à sa volonté un si grand nombre

de prolétaires! Et cette influence était d'autant plus redoutable, qu'aucune loi fondamentale ne l'avait prévue.

Deuxièmement, nous voyons dans la nature des richesses de Cæcilius Claudius Isidorus un reste respectable de cette grande importance qu'attachaient les anciens Romains à la propriété territoriale, à la culture des champs, à la possession des troupeaux. Ce sentiment avait survécu à toutes leurs vertus.

Troisièmement, on ne peut expliquer l'existence de ces monceaux de métaux réunis dans la possession d'un seul individu, qu'en rappelant que les Romains, vainqueurs de l'Europe et d'une grande partie de l'Afrique et de l'Asie, avaient apporté et accumulé dans leur capitale, l'or, l'argent et tous les objets précieux de ces contrées. Et voilà pourquoi, en prenant Rome, les Barbares prirent ou détruisirent toutes les richesses de l'empire.

Et lorsqu'on rapproche cette fortune d'Isidorus de la destinée de tant d'esclaves, de la misère de tant de prolétaires, de la pauvreté de tant de braves soldats retirés dans les hameaux qui les avaient vus naître, de la pénurie d'un si grand nombre de Romains, de Grecs, d'Espagnols, de Gaulois, quelle inégalité monstrueuse on a sous les yeux! inégalité d'autant plus terrible, qu'aucune institution ne pouvait en arrêter les effets destructeurs! Dans combien d'âmes résidait un ressentiment secret! et quel

feu caché était près d'éclater avec violence sur tous les points de la surface de l'empire!

Ah! si le corps social avait pu résister à tant de causes de mort, quels progrès rapides n'aurait pas faits la civilisation! Le degré auquel elle s'était déjà élevée n'était pas aussi inférieur qu'on aurait pu le croire, à celui auquel elle est parvenue de nos jours. On était assez près, à cette époque, de trois grandes découvertes qui en ont enfanté tant d'autres, et que les invasions des Barbares ont retardées pendant tant de siècles, de celles du télescope, de la boussole et de l'imprimerie. Avec le télescope, les anciens auraient trouvé le système de l'univers; avec la boussole, ils auraient reconnu l'Amérique, et fait le tour du monde; avec l'imprimerie, ils auraient peut-être sauvé l'empire.

Mais tous ces produits du génie, ces résultats des arts, ces vraies richesses de l'homme, que nous venons de compter rapidement, devaient être perdus, détruits, ou enveloppés dans les ténèbres. Heureusement, des manuscrits dépositaires de tous les dons de la pensée, ont été préservés des flammes, conservés dans des asiles, retrouvés sous des ruines; la civilisation n'a pas péri; et la nature, qui, par ses catastrophes et ses bouleversements, semblait conspirer avec la fureur des Barbares pour détruire les plus beaux ouvrages de ses enfants, a contribué à les dérober au fer et au feu dévastateurs. Le Vé-

suve en engloutissant tant de chefs-d'œuvre dans Herculanum et dans Pompéia, sous des couches épaisses de laves, les a préservés de l'anéantissement, jusques au moment où la civilisation brillant d'un nouvel éclat, et n'ayant plus rien à craindre de l'ignorance et de la barbarie, a retrouvé, pour ainsi dire, sous ces laves amoncelées, les archives des arts des anciens, des preuves irrécusables du degré auquel ils s'étaient élevés, et des modèles ou des copies de ces objets si bien représentés par le peintre naturaliste dont le nom a immortalisé l'éruption de 79, qui lui donna la mort.

Vers le temps où ce grand homme a composé de si beaux tableaux de l'état de la civilisation, Vespasien cessait de vivre. Il n'avait régné que dix ans, et cependant il laissa dans l'abondance et la paix l'empire, qu'il avait trouvé dans l'épuisement et dans le trouble. Il légua Titus aux Romains; mais Titus ne devait vivre que bien peu d'années. S'il leur avait légué des institutions sages et conformes aux principes conservateurs de toutes les sociétés, peut-être aurait-il changé le destin de l'empire : mais quand il n'y a plus de patrie, les meilleurs souverains eux-mêmes ne pensent guère à l'avenir.

Sous Vespasien et sous Titus, la connaissance du christianisme continua de se répandre au loin ; elle pénétra jusques au fond de la Germanie.

Titus cependant cessa de vivre ; on le nommait les

délices du genre humain. Domitien, son frère, fut soupçonné de l'avoir empoisonné. Quelle punition que ce soupçon! quel châtiment des cruautés dont il se rendit coupable!

Titus ne régna que deux ans; Domitien fut quinze ans sur le trône, et la puissance de l'empereur était absolue. Sans les vertus et la gloire d'Agricola, quel spectacle auraient présenté ces quinze années! Ce grand homme, le digne beau-père de Tacite, après avoir soumis les Bretons, voulut partager avec eux tous les bienfaits de la civilisation. Il fit élever dans la Grande-Bretagne des édifices particuliers, des monuments publics, des bains, des théâtres, des colléges où l'on enseignait les lois, les sciences et les lettres romaines. Il voulut la délivrer ensuite des incursions des Écossais, bien plus rapprochés de l'état sauvage que les Bretons. Il marcha contre les Pictes, qui occupaient l'Écosse méridionale en-deçà du fleuve du Tay, et contre les Écossais proprement dits, qui habitaient au nord de ce même fleuve. Les Écossais et les Pictes, oubliant leurs querelles particulières, s'étaient réunis contre l'ennemi commun. Ils étaient sortis des forêts, leurs asiles ordinaires, et dont une des plus grandes a été nommée pendant long-temps forêt Calédonienne. Une grande bataille fut donnée auprès de la montagne de Grampe ou Grantzbaine, en Écosse; elle devait être décisive. La valeur que les Pictes et les Écossais montrèrent

pour défendre ce qu'ils avaient de plus cher, malgré l'énorme désavantage que leur donnaient la petitesse de leurs boucliers et la forme de leurs épées, qui étaient sans pointe, répandirent dans les rangs des Romains une terreur qu'augmentèrent le nombre et la rapidité de leurs chars. Ils combattaient comme les Grecs et les Troyens sous les murs de Pergame : et que ce rapport n'étonne pas ; il n'y avait pas une si grande différence entre la civilisation des héros immortalisés par Homère, et celle des héros vaincus par le beau-père de Tacite. Le génie d'Agricola décida de la victoire ; il ordonna une dernière attaque, qu'exécutèrent des Bataves et des Germains qui marchaient sous ses étendards, et par une de ces manœuvres dont nous avons vu des succès si grands et si glorieux depuis une trentaine d'années, il fit avancer la réserve de cavalerie, et les Écossais et les Pictes furent vaincus.

Voulant rendre plus durables les suites de sa victoire, il fit parcourir les rivages de l'Écosse par des vaisseaux chargés de ses soldats triomphants ; il construisit des forts dans les positions qu'il crut les plus avantageuses. Mais il ne put laisser ses lumières à ceux qui le remplacèrent, lorsqu'une jalousie bien coupable le fit rappeler, et peut-être périr.

Il est remarquable que pendant que des Bataves et des Germains combattaient pour Domitien contre les Pictes et les Écossais, d'autres Germains

étaient prêts à marcher au secours de Lucius Antonius, gouverneur de la haute Germanie, que les cruautés de Domitien avaient porté à se révolter contre ce tyran. Les divisions des Barbares retardèrent la chute de l'empire.

Sous ce même Domitien, le vieux saint Jean, nommé l'évangéliste, le modèle des vertus chrétiennes, et le digne disciple de Jésus, qui l'avait chéri comme un fils, terminait les écrits qu'il nous a laissés, et ne cessait de recommander de sa voix défaillante l'union, l'oubli des injures et l'affection mutuelle.

Et cependant sous l'indigne frère de Titus commencèrent, pour ainsi dire, ces longues persécutions, inspirées par une coupable intolérance, dont les chrétiens furent les premières victimes, et dont ils auraient eu à jamais plus d'horreur encore que les autres hommes, s'ils avaient toujours conservé dans leur esprit et dans leur cœur les préceptes de leur divin législateur.

Un crime avait délivré l'empire de Domitien, et Rome respirait sous Nerva.

En 96, Trajan commandait une puissante armée auprès de Cologne, lorsqu'il apprit que Nerva venait de l'adopter. Dès l'année suivante il lui succéda. Ce grand prince avait l'esprit trop élevé pour ne pas voir de quels dangers l'empire était environné. Il ne négligea rien pour repousser les attaques des nom-

breux ennemis qui menaçaient les frontières romaines depuis la Grande-Bretagne jusques à l'Arabie. Il fit la guerre au-delà du Rhin; il la porta jusques au Danube. Une grande route militaire fut construite par ses ordres, pour la libre et plus prompte communication de ses troupes, depuis le Pont-Euxin jusques dans l'intérieur des Gaules. Il vainquit les Daces, les Arméniens, les Parthes, les Perses, les Arabes. On connaissait la grandeur de ses vues, l'étendue de sa politique; on lui supposa le projet d'aller par la mer Rouge et le long des côtes de l'Arabie et de la Perse, jusque dans les Indes occidentales, d'où il avait reçu des ambassadeurs. On pensa qu'il voulait, comme Alexandre, et avec une puissance peut-être plus grande que celle de ce conquérant, s'assurer de la source du commerce, qui faisait la prospérité de l'empire. On le crut embarqué sur la mer Rouge : les Parthes et d'autres peuples de l'Orient croient pouvoir profiter de son absence; ils reprennent les armes; ils sont de nouveau vaincus par Trajan.

La défaite de Décébale, roi des Daces, l'Arménie réduite en province romaine, un roi donné aux Parthes, sont des trophées de son règne. La colonne Trajane, élevée par Apollodore de Damas, et consacrée par l'empereur à la valeur des armées romaines, est un des monuments de sa gloire; il a mérité le panégyrique célèbre que Pline le jeune a

composé en sa faveur; mais le plus grand éloge de ses vertus est l'histoire des tyrans de Rome, écrite par l'immortel Tacite, publiée et célébrée sous son règne, qu'illustrèrent aussi Plutarque, Martial, le médecin Arétée de Cappadoce.

Sous Adrien, les principales forces de l'empire étaient réparties vers la Germanie. C'était de cette Germanie que l'orage devait venir. Adrien rétablit la discipline militaire; il parcourut tout l'empire; il décora plusieurs provinces de monuments; il fit bâtir les arènes de Nîmes et le pont du Gard, qui attestent encore la magnificence romaine; il fit construire à Metz de superbes édifices, qu'il orna de statues; il corrigea dans la Grande-Bretagne plusieurs abus dangereux; il voulut garantir cette contrée des excursions des Écossais, en bâtissant, depuis l'endroit où est Newcastle jusques à celui où l'on voit Carlisle, un mur semblable à celui par lequel les Chinois ont cru préserver leurs provinces de l'invasion des Tartares. Il fit plus, il défendit par un édit que personne fût condamné sans un jugement légal; il éleva un grand nombre de temples, qu'on nomma ensuite des adrianées, dans lesquels on ne plaça aucune statue, et qui, a-t-on dit, semblaient attendre celle de Jésus; il redonna un peu de force à quelques anciennes institutions; il retarda le mouvement qui entraînait l'empire: mais il voulut diviniser l'objet d'une infâme passion; et la Judée

[redacted]

ayant tâché de secouer le joug de Rome, sous Barcochébas, six cent mille Juifs furent exterminés.

Il adopta Antonin, à condition que ce dernier adopterait Marc-Aurèle, et Lucius Vérus, fils d'un autre Vérus qu'il avait précédemment adopté, et qui était mort.

Il est bon de remarquer que dans la position critique où se trouvait l'empire, lorsque tout, et même les lois, dépendaient d'un seul homme, l'adoption pouvait être nécessaire. Le pouvoir était trop grand et trop illimité pour être abandonné aux caprices sanglants des élections, ou aux chances de l'hérédité. Il s'agissait du bonheur ou du malheur du monde.

Antonin ne trompa pas l'espérance d'Adrien. Il fut l'un des meilleurs et le plus heureux des princes. Il régna vingt-trois ans, et ces vingt-trois ans furent des années de paix; faveur mémorable par laquelle celui qui préside au destin des empires voulut dédommager le monde de tout ce qu'il avait éprouvé depuis Sylla.

Marc-Aurèle remplaça Antonin, son père adoptif. La philosophie monta avec lui sur le trône. On a nommé son règne l'âge d'or de Rome. Mais il ne put, malgré ses vertus, prévenir les calamités qui devaient fondre sur l'empire.

Une peste terrible ravagea et l'Europe et l'Asie. La police intérieure n'était pas assez bien établie pour en arrêter les funestes progrès.

Les Barbares cependant investissaient l'empire romain, et s'entassaient vers ses frontières. Les Germains, nommés Cattes, avaient ravagé une partie du midi de la Germanie, et la Rhétie, occupée aujourd'hui par des Grisons et des Bavarois. A ces Cattes s'étaient joints les Marcomans, les Norisques, les Hermundures, les Quades, les Suèves, venus des pays nommés aujourd'hui Prusse et Poméranie; les Sarmates, les Victovales, les Roxolans, les Bastarnes, les Costoloques; les Alains, que les Huns avaient repoussés des bords du Tanaïs et de la mer Noire jusque dans les contrées situées entre le Danube et le Dniester; les Vandales, qui avaient quitté les rivages de la Baltique; les Jazyges, et d'autres peuples établis plus ou moins anciennement dans les forêts marécageuses de la Germanie.

Ils attaquent les Romains sur tous les points, depuis les Gaules jusques à l'extrémité orientale de l'Illyrie. Ils portent la désolation dans plusieurs provinces; ils gagnent des batailles; ils jettent l'effroi dans Rome épuisée par la famine, et dans les armées romaines, ruinées par la peste.

Après de grands efforts, de faibles succès, des paix partielles et inutiles, Marc-Aurèle, enfermé avec son armée par les Barbares, près de la rivière de Gran, en Hongrie, allait succomber avec tous les siens sous le fer des ennemis, ou sous une soif dévorante que les Germains ne leur permettaient pas

d'étancher, lorsqu'un orage épouvantable sauva l'armée romaine et l'empereur. Cette tempête, qui tenait du prodige, et qui a été représentée à Rome sur la colonne Antonine, fut attribuée par un grand nombre de Romains aux dieux qu'ils reconnaissaient encore, ou à de prétendus magiciens d'Égypte ou de Chaldée; et par les chrétiens, à la prière de plusieurs soldats de Marc-Aurèle, qui étaient disciples de Jésus; et les écrivains du christianisme ont assuré que Marc-Aurèle avait partagé leur opinion dans la lettre qu'il adressa au sénat, au sujet de sa victoire.

Didius Julianus, gouverneur de la Belgique, et qui devait être un jour empereur après Pertinax, repoussa les Cattes et les Cauques, qui habitaient vers les bords de l'Elbe.

Calpurnius Agricola, l'illustre petit-fils du beau-père de Tacite, pénétra dans l'Écosse méridionale, rétablit le mur calédonien que l'empereur Adrien avait construit et que les Écossais avaient renversé, et contint les Gaulois dans leurs bois et dans leurs marais.

L'Arménie fut de nouveau conquise; les Parthes furent battus. Saint Photin, évêque de Lyon et de Vienne, l'un des fondateurs de l'église gallicane; le fameux astronome Ptolémée; Lucien, l'un des plus beaux esprits de l'antiquité; et Galien, ce second Hippocrate, ce second père de la médecine,

honorèrent le règne du philosophe couronné. Il avait voulu étendre jusqu'aux extrémités de la terre le commerce de son empire. Les annales chinoises ont appris au savant M. de Guignes que cet empereur, vers l'an 166 ou 168, avait envoyé une ambassade à la Chine, où, dès l'an 164, un traité d'astronomie avait été apporté du *Ta-tsin* ou empire romain. Depuis long-temps les Parthes, ces éternels rivaux de la puissance romaine, commerçaient avec les Chinois. Semutsien, le père de l'histoire chinoise, qui vivait 97 ans avant Jésus-Christ, les nommait les habitants de *Gunste*. Jaloux de leurs communications avec l'orient de l'Asie, ils ne voulaient pas que les négociants romains traversassent leur pays pour parvenir dans ces contrées orientales, si riches en productions recherchées, et particulièrement en étoffes de soie. Les ambassadeurs de Marc-Aurèle pénétrèrent jusques à la capitale de la Chine, qui était alors la ville de *Lo-yang*, dans la province de Ho-nan. Ils parvinrent par l'Inde à cette Chine si fameuse, et nommée *Sin* ou *Tchin*, à cause de la célèbre dynastie impériale de ce nom. On ignore si de l'Inde les ambassadeurs de Rome allèrent jusques à la Chine par mer, ou s'ils y allèrent par terre, en traversant la petite Bukarie, ou le Thibet, le grand désert de Cobi, etc; mais il est vraisemblable qu'ils préférèrent la route de mer, plus facile que celle de terre, et que les commerçants arabes

suivirent après l'établissement de la puissance musulmane. On peut croire que l'ambassade romaine, embarquée sur la mer Rouge, et suivant la seule manière de naviguer connue dans le second siècle de l'ère chrétienne, reconnut les rivages de l'Arabie, l'embouchure du golfe Persique, celle de l'Indus, nommé aussi *Milan* et *Mekran*, et appelé par les Chinois *Sin* et *Sin-Téou*, les rives du Guzarate, les côtes du Malabar, l'île de Ceylan ou la Taprobane, et arriva à Canton au travers des îles qui environnent ou avoisinent le golfe de Siam. Il était digne de Marc-Aurèle de faire flotter sur des mers presque inconnues, éloignées de plusieurs milliers de lieues de sa capitale, et pour la prospérité des arts pacifiques et de la féconde industrie, ces enseignes romaines qui avaient parcouru le monde comme des objets d'effroi, des signes sinistres de guerre, des présages funestes de destruction. Et cependant pourquoi, sous ce grand homme, la civilisation était-elle si peu avancée, et la tolérance si méconnue, que les chrétiens furent persécutés à Lyon, à Châlons, à Autun, à Dijon et à Langres?

Sous Commode, Trébellius, qui avait remplacé Calpurnius dans la Grande-Bretagne, fut attaqué par les Écossais et les Pictes, que le mur élevé par Adrien n'arrêta pas; et ayant été abandonné par les Bretons et les Gaulois, qui composaient la meilleure partie de son armée, il fut battu et contraint de se

borner à la guerre défensive. Mais ce qui est horrible à raconter, c'est que la barbarie la plus féroce régna dans les deux armées, et que des deux côtés on fit subir aux prisonniers une mort infâme.

Ulpius Marcellus ramène la fortune sous les aigles romaines. Vainqueur des Écossais et des Pictes, et rappelé par la jalousie de Commode, il a pour successeur Pertinax, qui repousse au-delà du mur calédonien les Pictes et les Écossais.

On a cru que c'était vers la fin du second siècle que la religion chrétienne avait pénétré dans la Grande-Bretagne, par les soins d'un roi Lucius, prince pacifique, soumis aux Romains à l'exemple de son père et de son grand-père, payant exactement les tributs qu'il avait promis à Rome, où il avait été élevé, et baptisé par des envoyés du pape Éleuthère, avec qui il avait été en correspondance. L'introduction du christianisme était celle de la philanthropie.

La discipline militaire s'était de nouveau perdue sous Commode. Les gardes prétoriennes, soulevées par Didius Julianus, se révoltent contre Pertinax, qu'elles avaient proclamé empereur trois mois auparavant; elles accourent pour l'immoler: la présence de Pertinax leur en impose, ses discours les ébranlent; elles reconnaissaient leur crime, lorsqu'il est massacré par un prétorien de Liége.

L'empire était à l'enchère; l'or ou le fer des fac-

[redacted]

tieux en disposaient; le sénat, sans autorité, que les armées avaient avili, et que l'ancienne jalousie des chevaliers et des plébéiens les avait empêchés de défendre, condamnait à mort ceux dont le parti était le plus faible. Trois empereurs sont proclamés à la fois, dans les Gaules, en Illyrie, en Syrie. Tout le monde donnait l'empire, excepté ceux qui auraient eu le droit d'en disposer.

Toutes ces convulsions finirent par le règne de Sévère. Il avait vaincu les Arabes, les Mèdes, les Barbares; égal à César par ses victoires, suivant Bossuet, il avait frappé un grand coup pour délivrer les Romains de la tyrannie, en reprochant leurs crimes aux gardes prétoriennes, et en les dissolvant. Il voulut rétablir la discipline, et relever les institutions romaines : à mesure que ces institutions et cette discipline reprennent de la force, la chute de l'empire est retardée.

Sous son règne, Tertullien et saint Irénée, évêque de Lyon, honoraient par leurs exemples, défendaient par leurs écrits, et faisaient chérir par leurs vertus les chrétiens, qu'il eut la fausse et si malheureuse politique de persécuter.

On a écrit qu'il avait fait construire un second mur pour défendre la Grande-Bretagne contre l'Écosse; mais plusieurs historiens d'Écosse ou d'Angleterre ont pensé qu'il avait seulement réparé celui qu'Adrien avait fait élever, et qu'il avait commencé

et peut-être achevé de le faire revêtir de pierres de taille, de le border d'un fossé large et profond, de le garnir de tours sur lesquelles veillaient des sentinelles. Vaines précautions, dont plusieurs exemples avaient pu lui prouver l'inutilité ! Mais il crut ne devoir rien négliger contre des barbares dont il avait éprouvé par lui-même combien la force était redoutable.

Selon les historiens romains, l'Écosse ne présentait encore à cette époque que des montagnes hautes, stériles et sans eau; des campagnes couvertes de bois sauvages et de lacs qui les inondaient; des contrées sans villes et sans villages; des maisons construites sans symétrie, sans règle, et formées de troncs d'arbres, de branches et d'argile; des habitants rudes, grossiers, farouches, vivant de leur chasse, négligeant une agriculture ingrate, se nourrissant tout au plus de quelques légumes, de racines, de fruits agrestes; supportant patiemment la faim, presque insensibles aux froids rigoureux, presque toujours nus dans leurs cabanes, découverts souvent jusques à la ceinture hors de leurs habitations; se plaisant à montrer les couleurs dont ils étaient peints; n'ayant ni casque ni cuirasse; ne connaissant que le bouclier, la demi-pique, l'épée et le poignard; belliqueux, méprisant le péril, combattant de pied ferme; se servant avec habileté de chariots, et de chevaux petits, mais pleins d'ardeur; et enfin des

chefs féroces, désordonnés, cruels, couverts de crimes, perdus de débauche, et fréquemment assassinés, massacrés, ou chassés par leurs guerriers.

Donald, qui embrassa le christianisme vers le commencement du troisième siècle, fut, suivant l'historien écossais Lesley, évêque de Ross, le premier roi d'Écosse qui ait fait frapper des monnaies d'or ou d'argent.

Ce fut cependant cette nation que Sévère entreprit de soumettre à la domination de Rome. Il se met à la tête d'une des plus belles et des plus nombreuses armées romaines qu'on eut vues depuis Auguste ; il fait rassembler des pionniers pour aplanir et élargir les chemins, des pontons pour traverser les lacs, des claies et des fascines pour passer les marais et combler les fossés. Mais, malgré tous ses soins, les Romains, moins accoutumés que les Écossais à marcher dans l'eau et dans la boue, succombent en grand nombre à leurs fatigues ; plus de cinquante mille y périssent, suivant Dion Cassius. Plusieurs d'eux, accablés de lassitude, sont tués par leurs compagnons, à qui ils demandent la mort, pour ne pas tomber entre les mains des ennemis, qui, retirés en embuscade dans des forêts impraticables ou dans des marais inaccessibles, étaient prêts à fondre sur eux.

Sévère, cependant, surmonte tant d'obstacles, passe comme un foudre d'un bout de l'Écosse à

l'autre, dissipe tout ce qui veut s'opposer à sa marche victorieuse, arrive à l'extrémité de l'Écosse, et, comme on le disait alors, à l'extrémité du monde, dicte les conditions de la paix, et revient triomphant de la Grande-Bretagne.

On croit que c'est au temps qui suivit cette fameuse campagne de Sévère qu'il faut rapporter cette époque ossianique, qu'ont rendue si illustre les noms de Fingal, d'Ossian, d'Oscar, de Malvina; noms héroïques et touchants, qui rappellent tant d'exploits et de malheurs, qui retracent l'auguste majesté d'une nature sauvage et sublime, dont les lyres et les chants écossais ont fait résonner les rochers des hautes montagnes, leurs grottes et leurs sombres vallées, les forêts épaisses, les rivages des mers agitées par la tempête, et dont la poésie, la musique, la peinture et tous les arts modernes ont célébré la gloire.

Le jurisconsulte Papinien florissait sous Sévère, qui lui recommanda en mourant ses deux fils Caracalla et Géta. Il périt avec honneur, pour n'avoir pas voulu justifier le meurtre de Géta, assassiné par son barbare frère, dans les bras de leur mère Julie. Mais qu'on voie quel coup porte à l'empire ce féroce et ridicule Caracalla.

Vers 211, il passe le Rhin, prend les habits et jusques aux cheveux blonds des Germains, imite leurs mœurs, fait semblant de les combattre, et ob-

tient d'eux, à force d'argent, qu'ils se déclarent vaincus, et, se faisant nommer Germanicus, ne rougit pas de la folie sacrilége qui lui fait profaner le nom révéré d'un des plus grands et des plus vertueux Romains.

Cette honteuse comédie acheva d'ôter aux Barbares la crainte des armées romaines; elle fut bien plus funeste à l'empire que plusieurs défaites. On a même assuré qu'il porta la démence jusqu'à dire à des députés barbares, dans des conférences secrètes, dont il ne sortait qu'en faisant mettre à mort, par une abominable politique, les interprètes romains qu'il y avait employés, que s'il lui arrivait quelque malheur, il leur serait aisé de venir jusqu'à Rome : les Barbares s'en souvinrent.

On a écrit aussi que ce fut Caracalla qui, par avarice, et pour recevoir des taxes plus fortes, accorda à tous les sujets de l'empire les droits de citoyen romain. Cette mesure, conçue par Antonin ou par Marc-Aurèle, aurait été d'une haute politique; mais, prise par Caracalla, elle ne fut suivie d'aucune disposition propre à en assurer les avantages et à en écarter les inconvénients. D'ailleurs il était trop tard; l'empire ne pouvait plus vaincre sa destinée. Sous ce tyran, on commença à distinguer les Germains de la Souabe par le nom particulier d'Allemands, que devaient porter tous les habitants de la Germanie proprement dite.

C'est aussi vers cette époque que dom Calmet et d'autres écrivains ecclésiastiques placent l'établissement de la religion chrétienne dans quatre grandes villes du bassin du Rhin et de la première Belgique, Trèves, Metz, Toul et Verdun.

Dans le même temps vivaient Origène, saint Clément d'Alexandrie, et Ammonius, philosophe platonicien et chrétien; et ce fut l'ère remarquable où commença le second grand développement de cette religion chrétienne, déjà répandue sur tout l'empire romain, et qui en avait même franchi les limites.

Cependant Macrin succède au cruel Caracalla, qu'il avait fait tuer; mais à peine veut-il rétablir la discipline militaire que les troupes le chassent du trône.

Héliogabale, qui règne après lui, ajoute à toutes ses cruautés; et portant au plus haut degré l'intolérance religieuse, il veut soumettre tous les cultes de l'empire, et même ceux des chrétiens, des juifs et des samaritains, à celui du soleil, dont il avait été le prêtre à Émèse, qu'on y adorait sous le nom d'Éléagabal, et qu'on y représentait sous la forme d'une pierre noire tombée du ciel, ou d'une de ces aérolithes maintenant si connues, et dont la chute aurait encore, il n'y a que peu d'années, causé tant d'étonnement parmi les nations les plus éclairées, et pu faire naître tant de superstitions chez un peuple

ignorant. Une révolte coupable de ses soldats délivra l'empire de ce tyran insensé, souillé de tous les crimes et de toutes les débauches.

L'empire respira sous Alexandre Sévère, fils de de Mammée. On connaît sa bonté, sa sagesse, sa conduite dans les nominations aux emplois, le soin qu'il avait de proposer aux peuples les gouverneurs qu'il voulait leur donner, et dont il comparait les devoirs aux fonctions paternelles des évêques des chrétiens; sa philosophie, sa tolérance, cet oratoire reculé au fond de son palais, où il avait réuni les statues des meilleurs empereurs, des hommes qu'il vénérait le plus, et où l'on voyait celles d'Apollonius, d'Orphée, d'Abraham et de Jésus; et enfin le plaisir qu'il trouvait à rappeler cette admirable maxime, qui comprend en quelque sorte toute la morale, *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

Artaxerce avait détruit l'empire des Parthes, établi par Arsace deux cent quarante ans avant Jésus-Christ; il avait fait périr Artaban IV, le dernier roi des Arsacides; il avait relevé le trône des Perses; il menaçait l'empire romain. Alexandre défend contre Artaxerce les contrées orientales de l'empire. Il revient victorieux; il s'avance vers les Gaules, où il n'y avait que trois légions romaines, tant on se croyait sûr de la soumission des Gaulois et de leur amour pour la paix. Les Germains avaient

fait des incursions qui avaient donné de l'inquiétude. Alexandre va jusques au Rhin ; il s'arrête sur les bords de ce fleuve, parceque la saison était trop avancée pour qu'il pénétrât dans la Germanie, décidé à attendre le printemps. Il jette cependant un pont sur le Rhin, et ne néglige aucune des précautions qui peuvent influer sur le succès de son entreprise.

Il fait pendant l'hiver une faute qui seule aurait pu lui être funeste, en offrant de l'argent aux Germains, qui faisaient, en quelque sorte, un trafic de la guerre. Il en avait fait une plus grande encore, en introduisant dans son armée trop de soldats des pays soumis à la domination romaine, mais qui avaient pour Rome bien moins d'attachement que de crainte. On comptait parmi ses troupes trop d'Arméniens, de Parthes, de Maures, et d'autres étrangers; il avait été trop séduit par les avantages que leur agilité, leur taille moins élevée que celle des Germains, et leur habileté à tirer de l'arc, leur donnaient sur les Barbares, qui, méprisant la mort, combattaient tête nue; aussi ne trouva-t-il aucune garantie, ni dans l'attachement au prince, ni dans l'orgueil du nom romain, ni dans un reste d'amour de la patrie; et lorsqu'il voulut, comme Macrin, rétablir la discipline; il éprouva le sort réservé même aux meilleurs princes, lorsque les lois et les institutions ne défendent pas leur trône : il succomba, comme

on a vu, dans les temps les plus modernes, succomber les despotes de l'Asie.

Un Goth, nommé Maximin, qui commandait quelques troupes de Pannonie, crut pouvoir profiter du mécontentement des soldats devenus avides d'un changement d'empereur, à cause des sommes d'argent qu'on leur distribuait à chaque avènement. Il fit tuer Alexandre Sévère dans sa tente, auprès de Mayence. On donna aussi la mort à Mammée; l'armée proclama Maximin; et un Barbare élevé sur la chaise curule des Césars vit s'incliner sous sa puissance les aigles romaines, encore ornées des trophées du monde. A quel état de faiblesse, et, ce qui est bien plus déplorable, à quel état d'humiliation était réduit l'empire!

On a écrit que Maximin était d'une taille gigantesque; on a prétendu qu'il avait plus de huit pieds de haut; on a ajouté que sa force égalait la grandeur de sa taille. Sa férocité était bien plus monstrueuse : il fit périr, sans jugement, quatre mille hommes accusés d'avoir conspiré contre lui.

Pendant que les Romains avilis étaient courbés sous cette honteuse tyrannie, les maximes consolatrices du christianisme continuaient de se répandre sur la face du monde, et allégeaient le poids du fardeau des malheurs. De la Palestine, de la Syrie et de l'Égypte, elles avaient pénétré chaque jour de plus en plus en Afrique, et particulièrement

chez les Maures et les Gétules, dans la Grèce, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, la Grande-Bretagne, la Germanie, la Dacie, la Sarmatie, l'Asie Mineure, l'Arabie, l'Arménie, la Perse, les Indes, et jusque dans la Scythie. Partout les opprimés et les malheureux s'empressaient d'adopter cette doctrine libératrice descendue du ciel.

Mais qu'elles devaient être long-temps funestes à l'empire, non seulement l'absence des lois et des institutions protectrices, mais encore la suite, si rarement interrompue, des empereurs qui n'ont été connus que par leurs crimes ou par leurs faiblesses! Et cependant quelle leçon terrible donne la considération de cette longue et effrayante succession!

Depuis Auguste jusqu'à Augustule on compte environ quatre-vingts empereurs, sans y comprendre ceux que les historiens désignent sous le nom de tyrans : le terme moyen de la durée du règne de chacun de ces princes a donc été de six ans à peu près ; tandis que, par exemple, dans la troisième dynastie des rois de France, le terme moyen de la durée de chaque règne est de près de vingt-quatre ans.

Et pourquoi la puissance de chaque empereur romain a-t-elle été en général si courte? Sur ces quatre-vingts empereurs, à peine y en a-t-il eu vingt-six dont la mort ait été naturelle. Tous les autres ont été empoisonnés ou massacrés ; et au milieu de tous ces forfaits la justice divine a permis bien ra-

rement que le fer des conjurés atteignît un de ces princes dont les Romains chérissaient le gouvernement, et dont la postérité honore la mémoire.

Maximin, devenu empereur, fait de grands efforts pour défendre l'empire. Il passe le Rhin, traverse de vastes contrées, ravage plus de cent cinquante lieues de pays, suivant sa lettre au sénat, fait un grand nombre de prisonniers, enlève les blés qui étaient déjà mûrs, brûle tous les villages dans une étendue de trois ou quatre cent mille pas, et force les ennemis à se retirer dans leurs bois et dans leurs marais.

Nous pouvons remarquer dans ces récits de l'histoire les progrès de la civilisation des Germains. De chasseurs, ils étaient devenus pasteurs; et, par un perfectionnement de leurs mœurs et de leurs habitudes, ils s'étaient faits agriculteurs, et avaient construit des villages. Qu'on n'oublie pas cependant, pour ne pas se faire, comme tant d'autres, une idée exagérée de leur population et de l'accroissement de leur civilisation, que c'était au milieu des bois et des marais qu'ils étaient obligés de chercher un asile; ils étaient encore ce que sont de nos jours plusieurs nations sauvages du nord de l'Amérique.

Les Germains, suivant Hérodian et Jules Capitolin, commencent à influer sur les affaires d'Italie: ils contribuent à faire et défaire les empereurs; ils vont contre Maximin, au secours de Pupienus Maxi-

mus. A chaque instant l'empire est ébranlé plus fortement ; les gardes prétoriennes tuent Maxime, et massacrent Balbin, que le sénat avait nommé empereur, mais qu'elles n'avaient pas choisi. Depuis long-temps le gouvernement de Rome était devenu tout-à-fait militaire, par le défaut d'une véritable constitution. Des guerriers usurpateurs en avaient arrangé pour eux le fantôme, en conservant toutes les anciennes places, mais en dénaturant les fonctions et en confondant les pouvoirs, de manière à tout jeter dans le désordre et l'arbitraire, et à ne laisser subsister qu'un despote absolu, et par conséquent dénué de tout appui solide.

Vers 238, les Francs sont distingués des autres Germains; et quelle brillante destinée les attendait! Le nom de Franc signifiait *libre, fier, hardi*. Les Sicambres, les Saliens, étaient Francs, et peut-être les Artuaires, les Bructères, les Camaves, les Chérusques, et les Cauques, dont les dénominations étaient plus anciennement connues, et que l'on a souvent confondus avec eux. La rive droite du Rhin, depuis le Mein jusqu'à la mer, une partie de la Westphalie, du pays de Hesse, et plusieurs contrées voisines ont été la première demeure de ces Germains appelés Francs. Leur langue, leurs armes, leurs mœurs, leur religion, ressemblaient beaucoup à celles des autres Germains, et particulièrement des Allemands. Ils étaient grands, forts.

bien faits; on remarquait leurs cheveux blonds, leurs yeux bleus, et la couleur très blanche de leur teint. Les rois et les chefs avaient de longs cheveux souvent arrangés en tresse; les autres les portaient plus courts, aimaient à les roussir, et conservaient sur le haut de la tête, comme plusieurs sauvages américains, un bouquet de cheveux qu'ils liaient en forme d'aigrette, et qui retombait sur le front. Ils ne gardaient que peu de barbe, mais ils avaient de larges moustaches.

Leurs habits étaient courts et serrés; souvent ils étaient sans casque, et presque toujours sans cuirasse et sans brodequins. Ils se plaisaient à aller nus depuis la tête jusqu'à la ceinture. Des espèces de hauts-de-chausses de cuir, ou d'étoffe de lin, couvraient leurs cuisses.

Leur épée, courte et recourbée, était suspendue à un large ceinturon; ils se servaient avec beaucoup d'adresse d'une hache à deux tranchants, et de javelots garnis vers la pointe de deux fers recourbés, et dont tout le manche était couvert de fer. Ils lançaient ces javelots avec habileté. Si le dard restait attaché au bouclier de l'ennemi, ils sautaient avec vitesse sur l'extrémité du javelot qui traînait à terre, la saisissaient, et, faisant pencher le bouclier, frappaient leur adversaire au visage ou à la gorge, avec la hache ou l'épée qu'ils avaient à la main.

C'était sur un bouclier qu'ils élevaient le roi ou le chef qu'ils avaient choisi, et qu'ils le portaient dans tout le camp.

Ceux des Francs qui combattaient à pied étaient plus nombreux que ceux qui combattaient à cheval.

Ils regardaient l'inaction et la paix comme le plus grand des malheurs, et la guerre comme le souverain bien; et ce n'était pas seulement sur le continent qu'ils la faisaient; ils parcouraient, dans leurs espèces de barques et de vaisseaux, les mers voisines de leurs contrées, et s'y étaient rendus redoutables.

Celui qui avait perdu un membre dans les combats ne restait pas avec moins d'ardeur dans les rangs des guerriers; et presque toujours ils ne quittaient leurs armes, ni pour manger, ni même pour dormir.

Ils partageaient entre eux le butin qu'ils avaient pris sur l'ennemi; et les rois eux-mêmes n'avaient que la part que le sort leur avait assignée.

C'était au mois de mars qu'ils s'assemblaient pour délibérer sur les affaires de la nation, et pour prendre les décisions relatives à la guerre.

Dans leurs mariages, c'était la femme qui recevait une dot.

Ignorants comme tous les peuples à demi sauvages, ils étaient, comme eux, superstitieux, et fort avides de toutes les absurdités relatives à la divina-

tion, aux augures, à la magie. Indépendamment des divinités que l'on a comparées au Saturne, au Jupiter, au Mars et au Mercure des Grecs et des Romains, ils paraissaient rendre une sorte de culte à certains oiseaux, à d'autres animaux, aux arbres, aux fontaines.

Ils se nourrissaient le plus souvent de gibier ou d'autres viandes grossièrement préparées; et on a écrit qu'une boisson qui leur plaisait beaucoup était une sorte de vin d'absinthe mêlé avec du miel.

Mais quels que fussent encore les mœurs et le génie des Germains instruits par plus de deux siècles de mauvais succès, ils avaient senti que leurs divisions entraîneraient bientôt leur destruction totale. Ils avaient cédé à la nécessité, et consenti successivement à adopter une sorte de nouvelle organisation nationale.

Vers le commencement du troisième siècle, ils s'étaient réunis entre le Rhin, le Mein et le Lech, sous le nom d'*Allemands*, et dès l'an 240, entre le Rhin, le Mein et le Wéser, sous le nom de Francs, c'est-à-dire de libres et d'indépendants. A peu près vers la même époque, ils s'associèrent entre le Danube, le Mein et le Hartz, au nord des Allemands, et sous le nom de Thuringiens, avec des Goths venus des rives du Tanaïs; et vers la fin du troisième siècle ils parurent, entre le Wéser et la Trave, sur

les deux rives de l'Elbe, sous la dénomination de Saxons.

La formation de ces ligues fit changer d'autant plus la face des affaires, que, pendant que les Barbares se fortifiaient par ces fédérations, les diverses parties de l'empire tendaient chaque jour davantage à se séparer les unes des autres ; les Romains furent presque toujours réduits à la guerre défensive.

En 244, l'empereur Gordien III, vainqueur des Perses, et prêt à repasser l'Euphrate, est tué par ordre de Philippe, préfet du prétoire, qui se fait proclamer empereur. Quel danger pour un despote qu'une garde distincte de l'armée, et une armée séparée de la nation ! et quel absurde pouvoir que celui d'une armée particulière qui, à plus de sept cents lieues de la capitale, et hors des frontières de l'état, place un assassin sur le trône du plus vaste empire ! Étrange condition que celle de cet empire qui se soumet à ce parricide ! déplorable effet de l'absence de lois fondamentales analogues à toutes les circonstances où se trouvait le monde ! Il ne faut plus chercher les causes de la chute de l'empire, mais plutôt tâcher de découvrir comment il a pu être conservé pendant près de cinq cents ans depuis César jusques à Augustule.

Saint Babylas, évêque d'Antioche, oblige Philippe, le meurtrier de Gordien, à se soumettre à la pénitence publique, avant d'entrer dans l'église où

l'on allait célébrer la fête de Pâques. Comme on est fâché de compter parmi les disciples de Jésus un homme tel que Philippe ! Quel état politique que celui où l'on est bien aise de voir un prêtre punir celui que l'on vient de proclamer son souverain!

Mais quels autres spectacles se succèdent pour le malheur des contemporains et l'instruction de la postérité !

Les légions de la Mœsie et de la Pannonie, qui s'étaient révoltées, proclament Dèce leur empereur, pour éviter la punition qu'elles redoutent. Philippe est tué à Vérone. Les prétoriens, toujours prêts à changer d'empereur, immolent son fils. Le sénat met au rang des dieux du paganisme Philippe, qui était chrétien, et le fils de Philippe, l'un et l'autre immolés par des soldats, comme usurpateurs ou rebelles au souverain légitime. Quelle confusion, quelle dérision, quelle politique absurde, ou plutôt quelle honte! Mais le sénat n'avait jamais eu, par la nature de son institution, un caractère assez national ; il ne s'était jamais soutenu que par des maximes et une sagesse depuis long-temps oubliées.

Sous Dèce, les Goths inondent la Thrace ; il est tué en combattant contre eux. Les empereurs s'associaient leurs enfants pour établir une sorte d'hérédité; vains efforts, le principe de la durée n'y était pas.

En 253 on célébra l'an millième de la fondation de Rome. Quel changement ! Comment les Romains,

s'ils avaient conservé un peu de leur caractère antique, auraient-ils pu se regarder sans rougir, et sans frémir d'indignation? Effets remarquables de la civilisation! seule elle soutenait l'empire contre son propre poids, seule elle le défendait contre les attaques des barbares; et cependant des combats de bêtes féroces firent partie des jeux de la millième année; et la police de l'empire était toujours si mal organisée, qu'une peste meurtrière, qui commença en 250, le ravagea pendant plus de douze ans.

Peu de temps avant, le pape saint Fabien avait envoyé dans les Gaules saint Trophime d'Arles, saint Paul de Narbonne, saint Saturnin de Toulouse, saint Martial de Limoges, saint Austremoine de Clermont, saint Gatien de Tours, saint Denys de Paris. Les associations secrètes se multipliaient, et ne contribuaient pas peu à répandre parmi les peuples les principes de la religion de Jésus, si favorables à l'espèce humaine, si analogues à sa nature, si consolants au milieu de ses malheurs, l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, la charité universelle, l'égalité religieuse.

Émilien est assassiné; les empereurs ne sont plus que les jouets des soldats. Licinius Valérien cependant défend l'empire contre les Perses, pendant que son fils Gallien en protège les frontières contre les Francs ou Germains, voisins du Rhin, dont les flottes menaçaient d'ailleurs les rivages occidentaux

des Gaules; mais d'un côté Gallien est obligé d'acheter l'alliance d'un chef de Barbares; et de l'autre, Valérien, pris par Sapor, roi de Perse, est traité indignement, massacré, et n'est pas vengé par Rome.

Gallien néanmoins fait un moment revivre la fortune de Rome. Les Allemands s'étaient avancés jusqu'à Ravenne. Le cœur de l'empire était attaqué; Gallien les défait auprès de Milan, quoique son armée fût très inférieure en nombre à celle des Barbares. Mais ses succès n'empêchent pas les Francs, qu'on peut déjà nommer Français, de ravager les Gaules, de les traverser, de pénétrer, par terre et par mer, jusques en Espagne, d'y piller Tarragone, de suivre, sur leurs vaisseaux, les côtes occidentales de l'Ibérie, de porter la terreur de leurs armées jusque sur les rivages africains, voisins des colonnes d'Hercule, et de s'avancer vers le midi plus loin qu'aucun peuple du nord n'y était encore parvenu.

Bientôt le trouble, la confusion, le désordre, la révolte, s'étendent sur tout l'empire. Trente empereurs règnent en quelque sorte à la fois. Parmi eux l'on distingue Odenat, prince arabe, vainqueur du roi Sapor, mari de la fameuse Zénobie, roi de la ville de Palmyre, fondée par Salomon, et que Gallien avait déclaré empereur en 269. Cet Arabe seul vengea Rome de Sapor.

Pendant ce temps d'anarchie et de dissolution so-

ciale; c'en était fait de l'empire, si on avait osé l'attaquer assez rapidement, et si les efforts eussent été concertés. Son ancienne renommée en imposa. Les trente empereurs tombèrent les uns sur les autres; Claudius II resta, pour ainsi dire, seul debout. L'empire reparut.

Les Bourguignons Germains, venus des bords de la Baltique et des pays nommés aujourd'hui Poméranie et Brandebourg, s'étaient déjà montrés; les Goths arrivent; leur armée était formidable, quoiqu'il soit difficile de supposer avec les historiens qu'elle fût de trois cent mille combattants; mais Claude II, digne d'illustrer un nom avili par Claude Ier, battit les Goths auprès de Naïsse, en 270.

L'empereur Aurélien, grand capitaine, qui savait multiplier ses forces, en transportant ses armées, avec autant de promptitude que d'habileté, d'Orient en Occident et d'Occident en Orient, est victorieux, le long de ses immenses frontières, des Germains, des Goths et de Zénobie, reine de Palmyre, l'une des plus illustres princesses, célèbre par sa beauté, ses vertus, son courage, ses talents, et qui, depuis la mort d'Odenat, avait porté le sceptre avec gloire, et conquis une grande partie de l'Égypte: un superbe triomphe honore à Rome sa victoire. On y voit Zénobie plus affaissée sous le poids des pierreries dont elle était couverte que sous celui des chaînes d'or que le vainqueur lui avait impo-

[redacted]

sées; Tétricus l'Ancien, l'un des trente empereurs, et qui avait régné plusieurs années dans les Gaules; et parmi les prisonniers goths ou germains, des Francs, des Vandales, et des Sarmates. Les historiens ont remarqué que parmi ces mêmes Goths captifs qui ornèrent ce fameux triomphe parurent dix guerrières prises avec les Goths, au milieu desquels elles avaient combattu, et qui se prétendaient issues des anciennes amazones, dont la postérité se conservait encore sur les bords du Thermodon, aujourd'hui Fazzo, dans la Géorgie.

Aurélien ternit l'éclat de ses trophées, en faisant périr Longin, le maître et ensuite le ministre de Zénobie, auteur de ce traité du Sublime dont Boileau a donné une traduction, célèbre par son érudition, ses écrits, et la constance avec laquelle il supporta l'indigne supplice auquel il fut condamné pour avoir conseillé à sa souveraine une démarche fière, noble et généreuse, mais qui avait blessé l'orgueil d'Aurélien.

Après la mort d'Aurélien, le sénat n'osa pas et l'armée ne voulut pas désigner son successeur. Trois fois ils se renvoyèrent l'un à l'autre l'élection de l'empereur. L'interrègne fut de sept ou huit mois. Le sénat à la fin nomma Marc Claude Tacite. Ce corps, autrefois si auguste et si déchu de son ancien éclat, fut si content d'avoir recouvré, pour un moment, la plus importante de ses prérogatives, qu'il ne put s'empêcher

d'en témoigner sa joie, peut-être d'une manière trop peu digne de son ancienne autorité, dans une lettre qu'il écrivit aux sénateurs des grandes villes de l'empire, de. Trèves, de Milan, d'Aquilée, de Thessalonique, de Corinthe, d'Athènes, d'Antioche, d'Alexandrie et de Carthage.

L'empereur Tacite, qui s'honorait de sa parenté avec l'illustre historien du même nom, fit placer sa statue et ses ouvrages dans un grand nombre de bibliothèques.

Sous son règne et sous celui de son successeur Florian, les Germains, que les grands talents d'Aurélien avaient contenus, passèrent le Rhin, et s'emparèrent de soixante-dix ou soixante-douze villes des Gaules, les plus riches et les plus considérables.

Probus, qui, n'étant encore que général d'armée, avait repoussé ces mêmes Germains au-delà du Rhin, et atteint les Français dans leurs marais, jusque là inaccessibles, ayant été proclamé empereur en 277, marche contre les Français, les Germains nommés Liges, les Bourguignons et les Vandales; leur reprend les soixante-douze villes dont ils s'étaient emparés, les bat plusieurs fois ; leur tue, dans différents combats, un nombre si considérable d'hommes que les historiens n'ont pas vu combien ils exagéraient en le portant à quatre cent mille ; donne une pièce d'or de chaque tête ennemie qu'on lui apporte; les repousse au-delà du Necker et même

de l'Elbe; bâtit, au-delà du Rhin, des forts et des villes ou camps retranchés pour les contenir; oblige neuf rois ou chefs des Germains à venir, à ses pieds, solliciter la paix; leur demande des otages, en exige leurs principales richesses, de nombreux troupeaux de vaches et de brebis, veut avoir de nouveaux gages de leur fidélité, en incorporant dans son armée seize mille Germains, n'en place qu'un très petit nombre dans chacun de ses vieux corps, et peut, en quelque sorte, écrire avec vérité au sénat, en lui envoyant toutes les couronnes d'or que les Gaules lui avaient données, que les Germains ne pouvaient plus semer, moissonner, ni nourrir des troupeaux que pour Rome.

Tant de gloire, tant de services éclatants rendus à l'empire, méritaient bien l'arc de triomphe découvert à Reims en 1677, et qui avait été élevé en son honneur.

Après avoir tant fait pour l'empire, il fit encore plus pour la civilisation; et que pouvait-il tenter de plus utile à la conservation de ce même empire que d'étendre les progrès de cette civilisation chez les Barbares dont Rome avait tout à redouter? Les heureux effets de l'admirable politique introduite dans le gouvernement des États-Unis de l'Amérique septentrionale, par l'illustre M. Jefferson, à l'égard des sauvages leurs voisins, n'en seraient-ils pas seuls une grande preuve?

Probus occupa ses troupes à construire des chemins, des ponts, des temples, à réparer des villes, à creuser des canaux, à dessécher des marais, à planter des vignes sur les collines des Gaules, sur les bords du Rhin, sur les coteaux de la Mœsie et de la Pannonie. S'il avait eu la pensée, le pouvoir, et le temps de donner des institutions convenables à l'empire, il l'aurait peut-être raffermi sur des fondements inébranlables; mais des soldats séditieux, fatigués des travaux de l'armée, le tuèrent à Sirmich, sa patrie. L'armée repentante lui érigea un monument; mais le grand homme n'existait plus, et l'empire continua de marcher vers sa ruine.

Vers 284 Dioclétien est proclamé empereur à la place de Numérien qu'Aper avait mis à mort. Il veut venger Numérien et punir le crime d'Aper; mais il dégrade la majesté royale; il agit en barbare; il tue Aper de sa propre main. Ce premier acte de sa vie impériale semble annoncer les violences de son règne, et les horribles persécutions exercées contre les chrétiens sur presque toute la surface de l'empire. C'est cette coupable et affreuse intolérance, dont l'époque est devenue ce que les chrétiens, et particulièrement ceux de l'Égypte, de l'Abyssinie, et de plusieurs contrées de l'Orient, ont appelé l'ère des martyrs. Comment le souvenir de cette ère funeste n'a-t-il pas renversé les échafauds de cette même intolérance, lorsque dans la suite des siècles

l'ignorance et toutes les passions criminelles qu'elle enfante ont, en les relevant, profané le sacré caractère de disciple de Jésus?

Dioclétien marche contre l'empereur Carin, son rival. Il lui livre bataille vers les bords du Danube, auprès de Viminec, en Illyrie. On dirait que les deux empereurs, pour ébranler de plus en plus l'empire, avaient voulu, en s'approchant des frontières des Barbares, leur donner le plaisir de voir les Romains s'immoler de leurs propres mains. Carin est vainqueur; mais, chose étonnante, et qui montre le dernier degré de l'indiscipline militaire, Carin vainqueur est tué par ses soldats.

Le même désordre règne dans l'administration civile. Les vexations des agents du gouvernement, la dureté des officiers chargés de la levée des impôts, et, ce que les peuples les plus soumis supportent avec le plus de peine, les injustices et les cruautés des juges, excitent des révoltes dans les Gaules et dans les Espagnes. Ces révoltes rendent plus redoutable une grande invasion des Germains, des Bourguignons, des Chaibons et des Hérules sortis de la Poméranie.

Maximien Hercule, que Dioclétien avait associé à l'empire dès l'année 286, détruit cependant les Hérules et les Chaibons. La famine et la peste détruisent les Germains et les Bourguignons, sortis de leur pays en trop grand nombre, et sans précautions pour leur subsistance.

L'empire n'avait pas été aussi heureux dans la Grande-Bretagne. Les Bretons, connaissant enfin leurs véritables intérêts, s'étaient réconciliés et alliés avec les Pictes et avec les Écossais; ils avaient remporté une grande victoire sur Rome, et rétabli l'indépendance au moins d'une grande partie de la Bretagne ; mais cette indépendance dura peu. Les Bretons étaient déjà, comme les Gaulois, façonnés au joug de Rome ; et c'était aux Germains, aux hommes du nord, aux sauvages habitants des bois et des marais de la Germanie, que la destruction de l'empire était réservée.

Les Français et les Germains-Saxons qui s'étaient réunis avec eux, et qui préludaient en quelque sorte à la conquête de la Grande-Bretagne, ravageaient avec leurs flottes les rivages de la Gaule. Maximien Hercule veut les attaquer dans leurs forêts, et passe le Rhin. Atin, un des rois ou des chefs des Francs, lui demande la paix, et par une soumission extraordinaire et dont on ignore la véritable cause, sollicite de l'empereur romain la confirmation de sa puissance.

Maximien apprend que Carause, qui commandait la flotte de l'empire, s'est révolté, qu'il a emmené la flotte romaine dans les ports de la Grande-Bretagne, et qu'il a pris le nom d'Auguste. Il résout de le combattre; et, ce qui peint l'état de la marine des Romains à cette époque, c'est dans l'intérieur

des rivières ou des fleuves qu'il fait construire les vaisseaux avec lesquels il doit attaquer Carause, et c'est par conséquent par ces fleuves ou ces rivières qu'il les fait conduire à l'Océan. Cette flotte, rapidement construite par les ordres de Maximien Hercule, est battue par celle de Carause. Maximien le reconnaît pour Auguste, et lui cède la Grande-Bretagne pour la conserver à l'empire contre les invasions des Barbares.

Vers le temps de cette expédition, les arts et le commerce florissaient à Trèves, et y attiraient de grandes richesses; Trèves était en quelque sorte une seconde Rome, ou du moins une grande capitale où avait résidé le préfet qui gouvernait les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, c'est-à-dire de vastes contrées qui ont formé trois des plus grands royaumes de l'Europe. C'est aussi à Trèves, ville devenue impériale, que l'orateur Mamertin prononce avec solennité le panégyrique de Maximien Hercule.

Cet empereur avait peuplé quelques pays incultes voisins de Trèves, ou situés dans les contrées nommées aujourd'hui le Cambrésis; il y avait établi des Francs, qui s'étaient soumis aux Romains, et des *Lètes*, nation d'origine gauloise qu'on avait transportée dans la Germanie, et qui se retrouvait dans sa première patrie.

En 303, quatre empereurs disposent des diffé-

rentes parties de l'empire, comme de leur domaine; ils donnent ou confirment un funeste exemple, qui a perdu ou affaibli, et les pays qui l'ont suivi, et les dynasties qui l'ont imité; ils partagent l'empire, et achèvent de l'énerver.

Dioclétien a tout l'Orient et la Grèce; Galère, la Thrace et l'Illyrie; Maximien Hercule, l'Italie, une grande partie de l'Afrique, et les îles intermédiaires; et Constance Chlore, les Gaules, la Grande-Bretagne, les Espagnes et la Mauritanie Tingitane. Quel empire! quelles parts immenses! De bonnes lois y auraient maintenu la civilisation, en auraient multiplié les bienfaits, en auraient hâté les progrès, et les Barbares allaient l'envahir!

En 305, Dioclétien, et bientôt après Maximien Hercule, abdiquent l'empire, l'un à Nicomédie, et l'autre à Milan. On renonçait à l'empire pour la première fois; et depuis Sylla on n'avait pas abdiqué volontairement la souveraine puissance. La philosophie ne doit d'éloges qu'à ceux qui déposent le pouvoir suprême pour le bien de leur pays.

Constance Chlore venait de battre les Pictes; il meurt à Yorck. Son fils Constantin, dont le règne devait être l'époque d'évènements si importants, marche contre les Français, qui avaient pénétré de nouveau dans les Gaules; il remporte la victoire. Mais avec quelle barbarie il traite deux de leurs chefs ou de leurs rois, Ascaric et Regaise, qu'il avait

faits prisonniers, et qu'il fait mourir indignement! Après ce premier acte de cruauté, il passe le Rhin, surprend ceux des Français que l'on nommait *Bructères*, avant qu'ils n'eussent pu parvenir à leurs bois et à leurs marais, enlève leurs bestiaux, brûle leurs villages, et, constant dans son horrible système, expose les prisonniers aux bêtes féroces dans un amphithéâtre.

Dès 308, on voit six empereurs à la fois, Maximien Hercule, Galère, Licinius, Maximin, Constantin, et Maxence, tantôt liés, tantôt désunis; tantôt en paix, tantôt en guerre; tantôt quittant, tantôt reprenant la pourpre. Quel désordre! Au reste il n'y avait plus de lois, puisqu'il n'y avait plus aucune garantie de leur observation.

Malgré les cruautés dont Constantin avait déjà souillé son règne, son panégyrique fut prononcé par Eumène d'Autun, à Trèves, dans cette capitale de la partie de l'empire que son père lui avait laissée, et où, par une suite de grandes vues que l'on est toujours fâché de voir mêlées avec des résolutions qui révoltent l'humanité, il faisait élever avec beaucoup de magnificence un grand cirque, une grande place, des basiliques, un palais pour la justice: monuments d'un art porté si haut par les Grecs et les Romains, et qui devaient bientôt s'écrouler sous le fer destructeur des Barbares.

Constantin cependant veut marcher en Italie

contre un rival que son ambition ne peut souffrir. Il part de Trèves, traverse les Alpes, force le Pas-de-Suse, bat les armées de Maxence à Turin, à Bresse, à Vérone, et enfin auprès de Rome, où il gagne une bataille décisive, et où Maxence, vaincu, périt dans le Tibre.

Son génie lui avait montré combien les chrétiens pouvaient être utiles à sa cause. Il s'empresse de rapporter sa dernière victoire à une protection particulière de leur Dieu : une croix resplendissante de lumière lui avait apparu dans les airs ; une voix céleste lui avait annoncé qu'il vaincrait par ce signe éclatant ; il se hâte de le faire représenter sur le *labarum* ou enseigne militaire qu'il fait porter à la tête de son armée. Il fait au moins par ambition ce que la justice seule lui aurait prescrit ; il ordonne qu'on cesse toute persécution contre les chrétiens ; signe avec Licinius un édit solennel en leur faveur ; déclare qu'il est permis à chacun de suivre la religion qu'il croit la meilleure ; s'immortalise par ce premier grand acte de tolérance religieuse et universelle, qui a sollicité si puissamment auprès de la postérité l'oubli de ses cruautés ; se met au rang des catéchumènes : mais, ne voulant renoncer à aucun des appuis d'une puissance dont il voyait mieux que personne combien les fondements étaient peu solides, il garde le titre de grand-prêtre de Jupiter, qu'il conserva jusques à sa mort, et qu'il transmit

même à ses descendants, bien plus chrétiens que lui.

Et néanmoins combien il est loin d'avoir dans le cœur, et pour règle de sa conduite, les admirables maximes de Jésus ! Obligé de revenir sur les bords du Rhin, il bat de nouveau les Français, et traite les prisonniers avec la même barbarie que lors de la première guerre qu'il avait faite à ces Germains.

Nazaire, cependant, orateur célèbre, prononce un nouveau panégyrique de Constantin.

Vers 323, Licinius persécute les chrétiens, malgré l'édit auquel il avait coopéré. Constantin l'attaque, le force de se rendre, le fait étrangler, fait condamner à mort le fils de Licinius, et règne sans concurrent.

Il régla une partie de l'administration civile et militaire; il établit quatre préfets du prétoire, dont un, qui résidait à Trèves, gouvernait les Gaules, les deux Belgiques, et ce qu'on appelait les deux Germanies aux environs du Rhin. Il ordonna de plus qu'un général résiderait à Strasbourg, et que cinq autres généraux ou DUCS veilleraient à la sûreté des frontières: mais il ne s'occupa d'aucune base solide et permanente; il ne donna aucune garantie, ni aux droits du trône, ni à ceux des peuples.

Il bâtit à Rome et dans tout l'empire de somptueux édifices; il fit construire de magnifiques églises; il convoqua un concile général à Nicée; il témoigna de grands égards aux évêques qui s'y réu-

nirent; il fonda, pour ainsi dire, une nouvelle Rome à Bysance : il lui donna le nom de Constantinople; il en fit un nouveau séjour des empereurs; il témoigna une affection particulière à cette ville impériale, que devaient bientôt illustrer par leurs talents et par leurs vertus, saint Basile et saint Chrysostome. Mais, cédant trop facilement à la coupable calomnie de sa seconde femme Fausta, il ordonne qu'on empoisonne le fils de son premier mariage, Crispe, si digne d'un meilleur sort.

Constantin venait de mourir à Nicomédie, après avoir reçu le baptême; ses trois fils partagent l'Europe, l'Asie et l'Afrique romaines. Ce sont les armées qui les reconnaissent et qui les proclament empereurs. L'organisation de l'empire n'avait rien gagné sous Constantin.

Des crimes marquent l'époque de l'avènement de ses fils au trône; ses frères et ses neveux sont mis à mort; la force dispose de tout.

Constantin II, l'aîné des fils de Constantin Ier, et qui avait eu l'empire des Gaules, de la Grande-Bretagne et des Espagnes, consent à l'établissement dans l'empire des Francs ou Français RIPUAIRES, ainsi nommés à cause des rives du Rhin, de la Meuse et de la Moselle, le long desquelles ils habitèrent.

Vers 340 ou 341 commencent de grands troubles parmi les chrétiens. Les sectateurs des opinions de l'Africain Arius, et ceux qui, d'après le concile de

Nicée, les repoussaient comme des impiétés, se séparent les uns des autres.

L'agitation se communique de l'église chrétienne à l'empire, qui l'avait solennellement reconnue sous Constantin Ier. Les dissentiments deviennent des haines; l'ambition les fomente, l'amour-propre les aigrit: le zèle s'aveugle: la douceur du Christ est oubliée; l'intolérance prend la place de ses préceptes divins. Les empereurs ne se bornent pas à maintenir la paix publique et à protéger tous les droits, ils adoptent des partis, ils prononcent, ils décident, ils emploient la violence. Ce qu'on admire dans un des trois empires est en horreur dans un autre. Les persécutions recommencent, et ce ne sont plus des princes païens sous les ordres tyranniques desquels gémissent les chrétiens; les souverains qui ont arboré la croix de Jésus en poursuivent les disciples, si leurs opinions diffèrent des leurs; ils veulent soumettre la conscience même à leurs commandements; et, ariens ou non-ariens, tous les chrétiens donnent les funestes exemples, qui n'ont été que trop imités dans les siècles suivants, des passions humaines en délire, et révoltées contre les saintes lois de l'humanité et les préceptes sacrés de l'Évangile.

En 351, des Germains, et, à ce qu'il paraît, des Allemands de la Souabe, entrèrent dans les Gaules. On a écrit que Constance, qui, après la mort de ses

frères Constantin et Constant, avait réuni sous sa domination tout l'empire de son père, craignant de ne pouvoir réprimer l'insurrection de Magnence, qui s'était fait proclamer empereur dans les Gaules, avait fait la faute énorme d'engager ces Allemands à attaquer ce même Magnence, contre lequel il marchait. Quoi qu'il en soit, ces Germains défirent Décence, César et frère de Magnence, ravagèrent une grande partie des Gaules, pillèrent plusieurs villes et s'y établirent.

Magnence s'avance au-devant de Constance; il perd la bataille de Murse en Hongrie; vingt-quatre mille hommes de son armée y périssent. Constance est vainqueur; et Magnence, après avoir été battu de nouveau dans les Gaules, se donne la mort dans Lyon. Mais Constance avait perdu trente mille hommes à la bataille de Murse; et toute la véritable puissance des armées romaines se trouve en quelque sorte détruite. Combien cependant il a fallu d'imprévoyances, de lois défectueuses, de fautes, de crimes et de malheurs, pour renverser cet empire de Rome!

Gondenade et Vadomaire, princes allemands ou germains, étant entrés dans les Gaules en 354, Constance quitta Arles pour aller les combattre. De grandes pluies ayant empêché que les blés de l'Aquitaine n'arrivassent à Châlons-sur-Saône, l'armée romaine, qui s'y était réunie, se révolta. Lorsque la

révolte fut apaisée, les Germains demandèrent la paix. Ils offrirent même de servir comme auxiliaires dans l'armée romaine, ce qui fut accepté. Constance sacrifiait l'avenir au présent! Mais que l'on voie combien à chaque instant on tombait de faute en faute: dès 355, un grand nombre de Français occupaient des emplois à la cour et dans les armées de Constance.

En 356, ou à peu près, Julien, déjà César, mais non encore Auguste, marche d'Autun à Reims contre les Barbares, qui voulaient de nouveau envahir les Gaules.

Il est important de savoir que, désirant de ne suivre que des chemins couverts, c'est-à-dire garnis de bois, il se rendit d'abord à Auxerre, et passa ensuite par Troyes.

Il est bon de remarquer aussi qu'à cette époque les armées romaines avaient besoin du blé de l'Aquitaine pour subsister dans les Gaules; et voilà pourquoi on ne commençait ordinairement la campagne militaire dans les Gaules septentrionales que vers le mois de juillet, parceque la nature des routes ne permettait d'y transporter ce blé de l'Aquitaine qu'après les frimas.

Les Français, dont Julien avait délivré les territoires de Strasbourg, de Spire, de Worms, de Mayence et de Cologne, rentrent dans les Gaules, et viennent l'assiéger dans Sens. Ce grand capitaine

les repousse, quoiqu'il n'ait avec lui que treize mille hommes, et malgré les abatis d'arbres et les autres moyens de défense qu'ils avaient employés.

Il va auprès de Saverne ; il y bat trente-cinq mille Germains qui l'avaient fait sommer de quitter un pays conquis par les Allemands, et que Constance leur avait cédé. Il traverse le Rhin, rétablit le fort ou les forts de Trajan, et après être rentré dans les Gaules, prend, après cinquante-quatre jours de siége, deux forts élevés par des Germains, et dont il envoie les garnisons françaises à Constance, lequel les incorpore dans ses troupes.

Au printemps de 358, il part de Paris, où il avait passé l'hiver, et va attaquer les Français nommés *Camares*, et les Français saliens établis dans la Toxandrie entre Maestricht, Bolduc, Bréda et Anvers. Il en est vainqueur, et par la même fausse politique que Constance, il forme des corps militaires de Saliens et de Camares. Il ne pouvait pas, sans doute, réunir sous ses aigles des guerriers plus braves ni plus propres à combattre au milieu des forêts inondées, où l'on pouvait être à chaque instant obligé de s'engager ; mais ces Camares et ces Saliens n'étaient pas des Romains, Rome n'était pas leur patrie ; l'empire n'était pour eux que l'objet d'une avide ambition ; et si, par une vue plus militaire que prévoyante, Julien a retardé de quelques années le mouvement qui précipitait l'empire vers

sa destruction, il n'a pas peu concouru à établir une des grandes causes qui ont ensuite accéléré ce même mouvement.

Sa prudence, d'ailleurs, lui fit prendre de grandes précautions contre les tentatives futures des Barbares. Il établit trois forts ou camps retranchés sur la Meuse; il fit construire en Angleterre un grand nombre de bâtiments ou petits vaisseaux, pour être sûr que les garnisons, assez nombreuses, de ces camps retranchés ou de ces forts seraient toujours alimentées; on a même écrit que le nombre de ces bâtiments était de six cents. Il voulut qu'il y eût un grand nombre de greniers publics dans les Gaules; il obligea des Germains à fournir des matériaux et des voitures pour réparer plusieurs villes; et, toujours occupé de réprimer les incursions des Barbares, dont son génie pouvait prévoir facilement les entreprises formidables, il passa de nouveau le Rhin, battit ou intimida les Germains, les contraignit à rendre les Romains qu'ils avaient faits prisonniers, et les poursuivit jusques aux limites des Allemands et des Bourguignons, qui commençaient à s'éloigner de la Poméranie[1], et à se rapprocher du Rhin.

Revenu à Paris, couvert de nouveaux lauriers, il y fut, en 360, proclamé empereur par son armée.

Bientôt après Constance mourut; et l'église chrétienne des Germains, occidentale et méridionale, continua de s'établir par les soins de saint Materne

de Trèves, de saint Servais de Tongres, d'autres évêques établis à Mayence, à Worms, à Spire, à Strasbourg, à Bâle, à Lorch, dans la province Norique ou Bavière, de saint Vigile de Trente, et de saint Cassien de Sabiona.

Pendant que saint Materne gouvernait l'église de Trèves, saint Jérôme encore très jeune alla étudier dans cette capitale de l'empire des Gaules, ou les lettres latines étaient enseignées avec beaucoup d'éclat. Le séjour qu'il y fit nous a valu deux observations précieuses pour la connaissance de l'histoire des migrations successives des Barbares, et des différents degrés par lesquels ils sortirent en Europe de l'état sauvage il y a quinze siècles, comme ils en sont sortis dans les temps modernes, dans le nouveau continent, et particulièrement dans l'Amérique septentrionale.

Premièrement, dans sa préface des Commentaires de l'épître de saint Paul adressée aux Galates, c'est-à-dire aux Gaulois établis dans l'Asie Mineure, il dit qu'étant à Trèves, il avait reconnu beaucoup d'analogie entre la langue de ces Galates et celle que l'on parlait dans les environs de cette capitale des Gaules.

Secondement, il eut occasion de voir à Trèves des Irlandais, qui lui rapportèrent que plusieurs de leurs compatriotes, bien plus rapprochés de l'état sauvage que les Germains, les Pictes et les Écossais,

aimaient encore à se nourrir de chair humaine; que, la préférant à celle des porcs et des autres animaux qui habitaient leurs forêts, ils se jetaient, toutes les fois qu'ils l'osaient, sur les Hibernois ou Irlandais, moins étrangers à la civilisation, et devenus pasteurs; et qu'avec une avide et horrible férocité, ils coupaient les cuisses des hommes et les mamelles des femmes qui ne pouvaient se dérober à leur terrible poursuite.

En 363, Jovien succède à Julien. Il est important de remarquer qu'il fut élevé sur le trône du consentement de l'armée, mais qu'il fut nommé par les grands officiers du palais. On voit déjà dans cette élection le présage de l'autorité que devaient usurper les maires du palais sous la première race des rois français, dont la puissance devait remplacer dans les Gaules celle des empereurs romains.

On y voit aussi un acte semblable à celui par lequel la couronne de l'empire d'Allemagne, ou empire romain d'Occident, était donnée pendant les derniers siècles qui ont précédé le dix-neuvième. Les électeurs de cet empire germanique, ceux de Bavière, de Saxe, de Bohême, de Brandebourg, de Hanovre, de Mayence, de Cologne et de Trèves, étaient titulaires des anciens grands offices du palais, et en remplissaient les fonctions lors du couronnement des empereurs d'Allemagne et de Germanie.

L'empire continue de se diviser. Constantin Ier, en élevant Bysance au rang de capitale, avait pour ainsi dire fait une loi permanente de ce partage. Ni Rome, ni Constantinople, ne voulaient être au second rang; et d'ailleurs, comme il n'y avait presque aucun élément de cette organisation fondamentale, combinée et générale, qui fait la vigueur et la durée des sociétés, et qu'on était bien loin de penser à créer cette organisation, on ne voyait que la faiblesse de la plupart des empereurs qui parvenaient au trône, et on croyait ajouter à la force de l'empire en le séparant en deux.

Valentinien règne en Occident; Valens a l'Orient en partage. Tous les deux sont chrétiens, mais leurs opinions religieuses diffèrent. Valens avait adopté les dogmes d'Arius, que Valentinien repoussait avec force. C'est par l'autorité, et non pas seulement par la persuasion, qu'ils veulent soutenir leur croyance et détruire la croyance opposée. Les persécutions continuent; et par une fatalité qui a contribué plus qu'on ne l'a cru à la perte de l'empire, les états de l'Orient et ceux de l'Occident étaient plus séparés les uns des autres par la diversité des opinions religieuses et les haines qu'elles enfantaient, que par la différence des gouvernements. Les intérêts humains avaient prévalu sur ces sentiments de charité, de fraternité, et de bienveillance mutuelle, que le divin législateur était

venu enseigner au monde; et ce qui était une vertu à Constantinople, était un crime à Rome.

Indépendamment de saint Basile, dont nous avons déjà eu occasion de parler, c'est vers cette époque que brillaient ou commençaient de briller sur leurs chaire[illegible] Grégoire de Naziance, saint [illegible] artin de Tours; et c'est aussi vers l[illegible] l'Aérius répandit sur la nature du [illegible] plusieurs autres points de la doct[illegible] ipline chrétiennes, des idées peu [illegible] s qui ont été, bien des siècles après, adoptées par les disciples de Luther et de Calvin.

Mais pendant ces dissensions, d'autant plus vives que la religion en était la cause ou le prétexte, et qui avaient tant diminué le zèle des Romains ou de leurs alliés pour la défense de l'empire, les Germains, mécontents des présents et du traitement que leurs députés avaient reçus à la cour de Valentinien, se jettent dans les Gaules. Ils y reviennent au mois de janvier 366, avec d'autant plus de facilité, qu'ils peuvent passer le Rhin sur la glace. Après des succès divers, Jovin les repousse, et revient à Paris, d'où l'empereur Valentinien, voulant honorer et récompenser sa victoire, sort pour aller au-devant de lui.

Les Français, réunis aux Saxons, attaquent cependant les Gaules par mer et par terre. Randon, un de

leurs chefs, pille la ville de Mayence. Valentinien et son fils Gratien, qu'il avait déclaré non seulement César, mais encore Auguste, se mettent à la tête de l'armée impériale, pénètrent dans la Germanie, battent les Barbares entre les sources du Necker et celles du Danube, et rentrent en triomphe dans Trèves.

Déjà les grands fonctionnaires civils ou militaires qui environnaient le trône recevaient, comme une marque de leur haute dignité, le titre de *comte*, en latin *comes*, qui, signifiant *compagnon*, était, même dans le palais du souverain, une sorte d'hommage rendu à l'égalité des droits civiques, et un témoignage de la crainte que le despotisme même avait de la blesser. L'histoire a particulièrement transmis les noms de deux de ces comtes du quatrième siècle, le comte Théodose, le père de celui qui fut ensuite empereur, et le comte Sébastien.

Après le triomphe de Valentinien et de Gratien, qui avait eu le bonheur d'avoir pour précepteur le poëte Ausone, de Bordeaux, on acheva de garnir les deux rives du Rhin de forts et de camps retranchés, placés sur les hauteurs, depuis sa source jusqu'à son embouchure. Mais les ingénieurs voulurent trop s'éloigner de la rive droite de ce fleuve, et les soldats romains qui construisaient un fort sur les bords du Necker furent massacrés par les Germains, qui avaient inutilement réclamé contre cette

construction, regardée par eux comme une violation des traités.

En 370, les Saxons qui demeuraient sur les bords de l'Océan, dans des marais inaccessibles, plus ou moins voisins de la contrée nommée aujourd'hui Holstein, s'embarquent, et font plusieurs descentes dans les Gaules. Elles ne sont pas heureuses : ils demandent la paix, on la leur accorde ; mais, par une trahison horrible, on les massacre au-delà du Rhin, vis-à-vis de Cologne, lorsque, confiants dans la foi romaine, ils s'en retournaient dans leurs marais ; et cependant on avait enrôlé une grande partie de leur jeunesse dans les armées de Valentinien. Quels ennemis secrets on se donna sous les aigles de ses défenseurs ! Il semble qu'une main invisible ne cessait de pousser l'empire vers l'abîme ouvert pour l'engloutir.

A mesure que nous avançons, nous découvrons à chaque instant une nouvelle cause de ruine.

Valentinien prolongeait ou multipliait des séjours à Milan. Tout était incertain dans l'empire d'Occident, jusques au centre de son administration suprême.

Depuis long-temps, le Danube formait, avec le Rhin, une des limites de l'empire ; les Germains nommes Guades, et les Sarmates le franchissent, et se jettent dans la Pannonie. Une invasion plus formidable se prepare et commence. Les Huns, ces

Scythes venus des confins de la Chine, et parvenus, de stations en stations, jusques aux rives de la mer Noire et aux bords du Tanaïs, continuent de tendre vers l'empire, et chassent les Alains devant eux. Cet immense torrent, auquel l'empire, sans lois fondamentales, sans institutions convenables, sans amour de la patrie, sans armées nationales et inspirées par de nobles sentiments, ne devait opposer qu'une faible résistance, s'avance lentement, mais sans obstacle, envahissant au loin et l'Asie et l'Europe. Il allait s'étendre sur toutes les contrées policées, et couvrir les produits de la civilisation de ses flots destructeurs; et déjà une irruption de ces Scythes barbares pénètre dans l'Europe.

Vers la fin de 374, saint Ambroise fut sacré évêque de Milan; ce fut un éclatant hommage rendu à la vertu. Peu de temps après, Valens envoya à l'empereur Gratien, qui avait succédé à Valentinien, son père, le philosophe Thémistius, célèbre orateur grec, surnommé *Euphrate*, vénéré pour ses lumières, ses talents, son esprit de tolérance; honoré d'une statue d'airain, de son vivant et sous Constantin, très estimé de l'empereur Julien, très aimé de l'empereur Valens, et ami intime de saint Grégoire de Naziance. Gratien était à Trèves lorsqu'il le reçut, il l'accueillit avec beaucoup d'honneurs, et l'envoya à Rome pour procurer aux habitants de cette capitale de son empire le plaisir de

voir ce grand homme. Thémistius y prononça l'éloge de Gratien, et ce ne fut que malgré les plus vives instances des Romains qu'il en partit, pour retourner à Constantinople, auprès de l'empereur Valens qui l'avait envoyé.

Tous ces tributs de l'Occident et de l'Orient étaient comme les hommages rendus aux derniers rayons du soleil, lorsqu'il va s'éclipser.

Gratien, l'élève d'Ausone, ajoute à ces hommages, après avoir pris les rênes de l'empire, en désignant son instituteur pour le consulat, et en rendant un édit en faveur des professeurs de rhétorique, de grammaire latine et de grammaire grecque, de Trèves, et d'autres villes des Gaules où saint Jérôme a dit que les écoles étaient très florissantes, en ajoutant que ceux qui brillaient dans ces écoles réunissaient dans leurs écrits *la gravité romaine avec l'abondance et l'éclat du discours gaulois.*

En 376, une nouvelle et grande faute fut commise par le gouvernement impérial de Valens. Il permit à des Goths ou Gètes, venus de la Prusse aux environs du Danube, de s'établir dans la Thrace, d'où l'on avait repoussé l'irruption des Huns. Un an ou deux après, Valens est battu par ces mêmes Goths, blessé, et, par suite d'une erreur fatale, brûlé dans une cabane auprès d'Andrinople.

Gratien avait envoyé à son secours des troupes gauloises et pannoniennes; mais ces troupes, bien

éloignées d'avoir l'esprit romain, avaient passé en grande partie à l'ennemi.

Les Français, cependant, étaient puissants dans les armées et à la cour des empereurs; un d'eux, nommé Mérobaud, commanda en chef en Illyrie, et fut nommé consul; Richomer, autre français, fut général de la cavalerie, et élevé au consulat; et Mellobaud, un de leurs chefs, était comte du palais impérial. Le système politique qui traitait ainsi les Français retarda d'abord mais ensuite accéléra la décadence de Rome.

Au milieu de toutes les attaques des Barbares, de toutes leurs invasions, de tous les combats qu'il fallait leur livrer, les campagnes étaient très souvent ravagées et les moissons détruites. Une grande famine régna en Italie, en Illyrie, et jusque dans la Belgique; et comme la police de l'empire, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, était presque nulle, la peste suivit la famine.

Pendant que ces fléaux duraient encore, les Barbares menaçaient. Quelle ligne à défendre que celle qui s'étendait depuis les embouchures du Rhin, dans l'Océan, jusques à celles du Danube, dans la mer Noire! Gratien n'avait pas assez de troupes pour garnir toutes les provinces exposées aux incursions des ennemis. Lorsque ses armées marchaient vers l'Illyrie et la Thrace, les Germains des bords du Rhin faisaient entendre leurs cris de guerre; et

lorsqu'il les ramenait vers la Belgique, les Goths et d'autres Barbares se préparaient à donner le signal des combats, du meurtre et du brigandage. Obligé d'accourir où le danger était le plus pressant, il s'avança vers le Rhin, en 378, livra bataille aux Germains, les défit, leur tua ou leur prit près de quarante mille hommes, ne s'arrêta pas au milieu de ses succès, passa le Rhin, alla jusques aux montagnes chercher les Barbares, les força de se rendre, et les obligea à lui livrer plusieurs de leurs jeunes gens, qu'il destina à être incorporés dans ses cohortes.

D'un autre côté Théodose, dont Gratien avait fait périr le père, immole son ressentiment à son pays, et repousse les Goths au-delà du Danube.

Mais les plus grands dangers menacent de nouveau l'empire; toutes ses frontières sont attaquées à la fois. Indépendamment de ces Goths, que Théodose venait de repousser, les Arméniens, les Perses ou anciens Parthes, les Maures, les Suèves, les Français, les Allemands, les Quades, les Sarmates, les Alains et les Huns se jettent sur ses provinces; Gratien s'associe Théodose, le nomme Auguste et lui cède l'Orient.

Heureusement pour les Romains, la division se mettait à chaque instant parmi des barbares pour qui n'étaient encore rien ni la sainteté des lois, ni la politique prévoyante, ni l'affection pour des pays

qu'ils ne considéraient que comme une station propre à faciliter l'invasion et le pillage de contrées plus riches. Le culte de la patrie avait fini chez les Romains, et n'avait pas encore commencé chez les Barbares.

Les Bretons et les Pictes, réunis aux Romains par une alliance monstrueuse, tournent leurs armes contre les Écossais, dont un grand nombre, chassé de ses montagnes, se disperse en Irlande, dans les Hébrides, dans les Orcades, et jusques en Norwège.

En 381, un renfort envoyé par Gratien à Théodose, et commandé par deux Français, Bauton et Arbogaste, oblige les Goths rentrés dans la Thrace à demander la paix. Mais ce secours accepté des Barbares par les empereurs devient funeste à Gratien. Maxime, Espagnol et allié, disait-il, de Théodose, qui était aussi d'Espagne, est proclamé empereur par les soldats romains réunis dans la Grande-Bretagne, qui accusent Gratien de trop favoriser les étrangers. Ce nouvel empereur vient dans les Gaules, attaque Gratien, qui, abandonné par ses soldats et obligé de prendre la fuite, est arrêté et massacré dans Lyon.

Le jeune empereur Valentinien II, frère et successeur de Gratien, avait cependant conservé l'empire d'Italie, d'Afrique et de l'Illyrie occidentale. Il avait envoyé saint Ambroise, évêque de Mi-

lan, à Maxime, qui régnait à Trèves, capitale des Gaules, des Espagnes et de la Grande-Bretagne, pour négocier, en son nom et en celui de l'impératrice Justine, sa mère, la continuation de la paix. On lit des faits curieux dans la correspondance de cet archevêque avec Valentinien le jeune.

Premièrement saint Ambroise parle d'un eunuque qu'il avait vu dans le palais de Maxime, ce qui seul prouverait combien les mœurs s'étaient dépravées, jusques à quel degré les habitudes, le luxe et les vices de l'Orient avaient pénétré dans la capitale de l'empire des Gaules et des Bretons, et combien, en quelque sorte, tout était prêt pour l'asservissement dont les Barbares menaçaient l'empire de Rome.

Secondement on voit par cette même correspondance, d'un côté, que Maxime se vante de la puissance qu'il croit devoir au grand nombre de Barbares qu'il a dans ses armées; et de l'autre, que ce même Maxime se plaint néanmoins de ce que Valentinien a appelé les Huns et les Alains, pour les opposer aux Allemands qui ravageaient la Rhétie; et que Valentinien s'en excuse en quelque sorte, en disant qu'il a fait compter de l'argent à ces mêmes Alains et à ces mêmes Huns, pour les engager à retourner dans leur pays. Quels encouragements donnés aux Barbares contre la sûreté de l'empire!

Quentin, général romain, ayant, cependant,

passé le Rhin à Nuys, les Français abandonnèrent leurs villages, et se retirèrent dans leurs bois et dans leurs marais, dont ils interceptèrent toutes les routes par de grands abatis. Les Romains, ayant voulu les y poursuivre, y trouvèrent la mort; et, suivant Grégoire de Tours, les Français se servirent de flèches qu'ils avaient empoisonnées par le suc de plantes vénéneuses, et qui même en effleurant la peau rendaient les blessures mortelles.

Mais, presque à la même époque, ce fut avec le secours des Français que Théodose combattit et défit, dans la Pannonie, Maxime qui s'était emparé de presque tout l'empire d'Occident, et qu'il l'assiégea dans Aquilée, où ce même Maxime fut massacré par ses propres soldats.

Il rend ce même empire d'Occident au fils de Gratien, Valentinien II; mais en 392, Arbogaste, devenu général romain, fait assassiner, à Vienne, sur le Rhône, Valentinien II, place sur le trône d'Occident un fantôme d'empereur; passe le Rhin à Cologne pendant la plus grande rigueur de l'hiver, afin que les bois, dénués de feuilles, ne pussent pas servir d'asile aux Germains; entre auprès de l'endroit où Berg a été bâti, dans le pays des Bructères et des Chamaves, et le ravage.

Marcomir, chef des Français, se montre sur les hauteurs avec des Cattes et des Ansibariens, tribus françaises ou germaines; mais Eugène, que Maxime

avait proclamé empereur, paraît sur les bords du Rhin avec une grande armée; la paix se fait; les Romains renouvellent leur alliance avec les Français et les Allemands, et plusieurs de ces Allemands et Français sont enrôlés dans les troupes romaines qui marchent contre Théodose.

On a écrit que ce Marcomir avait eu un fils nommé Priam, et père de Pharamond; d'autres auteurs ont prétendu qu'il était père de Pharamond, et fils de Priam. Il est difficile et bien peu important de donner des preuves de l'une ou de l'autre de ces deux généalogies; mais ce qu'il est plus utile de remarquer pour connaître l'esprit de la fin du quatrième siècle, c'est qu'en 393 saint Ambroise et les prêtres de Milan refusèrent, suivant les écrivains ecclésiastiques, de recevoir les présents d'Eugène, et de l'admettre aux prières de leur église, ainsi qu'à la communion chrétienne, non pas parceque Théodose le regardait comme un usurpateur, mais parcequ'il avait accordé aux païens le rétablissement de l'autel de la Victoire. Le clergé catholique avait oublié les maximes de tolérance qu'il avait invoquées avec tant de raison pendant qu'avant Constantin les disciples de Jésus étaient livrés à de barbares persécutions; et combien il fut malheureux pour l'empire que ce même clergé ne pensât pas à conserver, à purifier, à consacrer au Dieu des armées, à sanctifier, par les cérémonies

augustes du culte des chrétiens, ces autels de la Victoire qui avaient pendant si long-temps inspiré tant de confiance et d'audace aux Romains, et, comme autant de talismans merveilleux, produit tant de succès, et assuré tant de triomphes ! Ce n'était pas le moment, lorsqu'il fallait résister à tant de Barbares, de détruire le principal ressort de la puissance militaire de Rome; il fallait au contraire le fortifier, en le montrant, dans une origine véritablement céleste, comme une faveur divine du maître souverain de toutes les destinées.

Théodose, cependant, s'avance au-devant d'Eugène; il conduit son armée par Héraclée, Andrinople, la Dacie, et les Alpes Juliennes qui séparent de l'Italie la Norique ou la Bavière. Le combat se donne presque au pied des Alpes. On a dit qu'un de ces vents violents qui soufflent souvent avec tant d'impétuosité auprès des grandes montagnes se dirigea contre l'armée d'Eugène et favorisa celle de Théodose. Quoi qu'il en soit, Théodose est vainqueur; il fait massacrer Eugène, et Arbogaste se tue. Quelles mœurs, quelle politique! Qu'auraient dit les Scipions, et même les Césars? Déplorables effets des guerres civiles et des passions qu'elles déchaînent! On croit lire l'histoire des sauvages, et cependant Théodose réunissait presque toutes les qualités d'un grand prince. Plaignons la fragilité humaine.

Peu de temps après, Théodose mourut. Personne

après lui ne réunit sous son sceptre tout l'empire romain.

Vers ce temps brillèrent avec éclat deux hommes de génie, que leurs vertus ont placés au rang des saints, et que leurs ouvrages font compter parmi les plus illustres pères de l'église, saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople, et saint Augustin, évêque d'Hippone.

Arcadius, aidé des conseils de Rufin, occupe le trône de Constantinople, et Honorius que Théodose avait confié aux soins de Stilicon Vandale, et l'un de ses généraux, tient les rênes de l'empire d'Occident.

Les divisions religieuses se réunissent aux dissensions politiques pour relâcher tous les liens qui unissaient les différentes parties de l'empire.

Stilicon, au nom d'Honorius, confirma l'alliance qui existait entre l'empire d'Occident et les Français, les Allemands, les Basternes, les Bructères, les Cimbres, les Chérusques, et d'autres Germains. Marcomir, ayant voulu troubler cette alliance, fut tué par les siens, suivant le poëte Claudien, à qui les empereurs Honorius et Arcadius firent élever une statue; et Honorius donna de nouveaux rois aux Français. Si les Français indépendants ont eu en effet, à cette époque, des rois du choix de l'empereur de Rome, leur destinée devait avant peu être bien différente. Au reste le territoire variable

sur lequel les Germains appelés Français habitaient à cette même époque devait s'étendre au-delà de l'Elbe, puisque des montagnes situées au-delà de ce fleuve étaient nommées montagnes des Francs.

Il n'est pas inutile de rapporter, pour l'histoire des arts, que ce même poëte Claudien a décrit les premières orgues que l'on ait ajoutées aux instruments de musique employés par les Romains.

Mais que pouvaient être les avantages de l'alliance renouvelée par Honorius avec les Germains, au milieu des suites funestes de la jalousie et de la haine qui animaient l'un contre l'autre Stilicon et Rufin, et de celles qui régnèrent entre ce même Stilicon et l'eunuque Eutrope, nommé consul et successeur de Rufin après que ce dernier eut été massacré?

Dans quelles calamités ces terribles et coupables passions entraînèrent les empires d'Arcadius et d'Honorius! Qu'étaient alors devenues la patrie des anciens Grecs et celle des anciens Romains? A qui avaient-elles été livrées depuis que le feu du patriotisme, qu'aucune institution convenable n'avait entretenu, avait cessé d'y brûler.

Malgré les édits d'Honorius, les Gaules gémissaient sous des impôts, à cause des exemptions ou priviléges accordés à des personnages riches, qui les avaient achetés non seulement pour eux, mais pour des clients auxquels ils avaient vendu leur patronage.

Cet état d'injustices et de vexations dura jusques à l'envahissement de ces mêmes Gaules par les Français, et ne contribua pas faiblement à la destruction d'un empire que détestaient le plus grand nombre des Gaulois.

Les Goths étaient devenus presque tous chrétiens; mais les principes du christianisme avaient encore bien peu pénétré dans leurs âmes à demi sauvages. D'ailleurs leur évêque Ulphilas les avait rendus ariens; et d'après le malheureux esprit de ces temps de trouble, de tumulte et de bouleversement, leur christianisme n'était pour eux qu'un motif de plus de haine et de guerre contre les membres de l'empire romain qui étaient fidèles à la croyance du concile de Nicée.

Théodose, pendant qu'il combattait contre Eugène, avait fait une faute énorme, à laquelle, malgré ses grandes vues, il s'était cru forcé par la nécessité. Il avait appelé à son secours Alaric, le roi de ces Barbares. Ce chef des Goths, après la mort de Théodose, avait ravagé la Thrace et la Macédoine; il avait même pénétré jusque dans le Péloponèse. Vers 401, il entra en Italie. Après une bataille que Stilicon lui livra en 402 ou 403, il se retira en Pannonie. On a accusé Stilicon de s'être trop souvenu qu'il était Vandale, d'avoir laissé échapper Alaric, et même d'avoir fait avec lui une alliance secrète.

Quoi qu'il en soit, peu d'années après les Alains.

qui des bords de la mer Noire étaient venus sur les rives du Danube; les Suèves et les Vandales, qui avaient quitté la Prusse et la Poméranie, encouragés secrètement, suivant les uns, par Stilicon, leur compatriote, et poussés, suivant les autres, par la famine qui régnait dans leur pays, se répandent dans les Gaules, et les envahissent presque toutes jusques aux Pyrénées. Les Bourguignons, les Français, et d'autres Germains, suivent leur exemple; et, selon saint Jérôme, auteur contemporain, il n'est aucune province entre les Alpes, les Pyrénées, l'Océan et le Rhin, dont les Sarmates, les Alains, les Gépides de Hongrie, les Pannoniens, les Vandales, les Hérules originaires de la Poméranie, les Bourguignons sortis aussi de la Germanie septentrionale, les Allemands, les Quades, les Français et les Saxons, ne s'emparent tour à tour. Trèves, la capitale des Gaules, des Espagnes et de la Bretagne, est saccagée quatre fois, une fois par les Vandales, et trois fois par les Français. Funeste effet des fausses mesures, de l'anarchie, des trahisons, et des divisions civiles et religieuses! Les Barbares se précipitent les uns sur les autres; le monde en est surchargé; et au milieu des maux épouvantables qui les accablent, les Gaulois comme les Romains, dont les premiers avaient adopté les habitudes et les mœurs, continuent de rechercher avec avidité les spectacles et les jeux du cirque.

Constantin II, proclamé empereur par l'armée romaine de la Grande-Bretagne, passe dans les Gaules, combat avec succès les Barbares qui les avaient envahies, fortifie les bords du Rhin, fait garder les passages des Alpes, déclare Auguste son fils Constans, qui avait remis les Espagnes sous l'obéissance romaine, et force Honorius à le reconnaître pour empereur.

Alaric traverse une seconde fois les Alpes; le Vandale Stilicon, qui s'entendait avec lui, fait compter à ce roi des Goths 4,000 livres pesant d'or (six millions de francs), et Alaric consent à se retirer.

Lorsque Honorius eut fait massacrer Stilicon, les soldats romains, devenant barbares à mesure que les Barbares pénétraient dans l'empire, font main basse sur les enfants et les femmes des Germains, des Vandales et des Goths établis en Italie, en haine de Stilicon qui les avait favorisés. Les époux et les pères, irrités de cette cruauté, vont joindre Alaric au nombre de plus de trente mille, qui demande à Honorius une certaine somme d'argent pour garder la paix : on le refuse ; il entre en Italie pour la troisième fois, traverse sans obstacle un pays où il n'y avait plus de citoyens, et vient camper devant Rome.

On s'empresse alors de lui offrir l'argent qu'on lui avait refusé; il l'accepte, va en Étrurie, mais n'ayant pas reçu les otages qu'on lui avait promis,

il assiège Rome, la prend, oblige les Romains à se soumettre à toutes ses volontés, leur donne pour empereur Attale, préfet de la ville, fait nommer Ataulphe comte du palais, et se fait conférer, par l'empereur qu'il vient de créer, le titre de général des armées de Rome.

Pour la première fois, depuis Brennus, la ville souveraine du monde reconnaît un Barbare pour vainqueur; la reine des cités est réduite en servitude; l'antique enchantement des peuples se dissipe; l'empire d'Occident n'existe en quelque sorte que de nom; bientôt son nom même va périr.

C'est de l'Afrique que Rome tirait des blés dans les temps de disette; Alaric trouvant qu'Attale prend de mauvaises mesures contre la famine qui avait succédé à la guerre, lui enleva les ornements impériaux, et les envoya à Honorius, qui s'était réfugié à Ravenne. Cette dégradation de l'empire toucha peu des Romains qui avaient perdu le sentiment de leur antique dignité; ils ne prirent aucun intérêt à un empereur qui n'avait pas pourvu à leurs premiers besoins, et qu'un vainqueur leur avait imposé.

Que l'on juge d'ailleurs de la terreur qu'inspiraient les Barbares: Alaric avait voulu aller avec cinq cents Goths soumettre l'Afrique. Sarus, l'un de leurs chefs, qui était dans la marche d'Ancône, ayant pris contre Alaric le parti d'Honorius avec trois cents de ses compatriotes, le conseil de cet

[redacted]

empereur crut pouvoir espérer des succès, et la guerre recommença.

Alaric irrité saccagea Rome, et la brûla; n'épargnant que les personnes consacrées au culte, les vases sacrés des temples, et les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Il partit ensuite pour la Sicile; mais il mourut à Reggio, et l'on a écrit qu'afin que son tombeau ne fût pas violé, on l'avait enterré dans le lit d'une rivière dont on avait momentanément détourné le cours, et dont on avait ensuite ramené les eaux dans leur premier canal.

Constantin II était cependant à Arles, qui était devenue comme une seconde capitale de son empire. Géronce, son général en Espagne, se révolte contre lui, et proclame empereur un Maxime. Constantin appelle à son secours les Français et les Allemands; mais les Vandales, les Suèves, et les Alains, répandus dans les Gaules sous le prétexte de soutenir Géronce et Maxime, son empereur, s'emparent de plusieurs villes, ravagent plusieurs contrées, se jettent en Espagne, y commettent de grandes cruautés, et veulent y détruire les Romains commandés par Constans, fils de Constantin. Étrange extrémité où les Romains se trouvent enfin réduits! Honorius, Constantin et Maxime ne sont plus soutenus que par des Barbares. Les Goths sont sous les drapeaux d'Honorius; Constantin appelle les Français et d'autres Germains dans les Gaules; Gé-

ronce attire en Espagne les Vandales, les Suèves et les Alains; les Pyrénées sont franchies; l'inondation des Barbares n'a plus de bornes; il n'y a plus en quelque sorte, en Europe, ni Romains, ni même de Gaulois; il n'y a plus d'autres véritables dominateurs que des hommes du nord (des Nordmans), qui se font la guerre entre eux, et ne s'accordent que pour ravager et détruire.

Et quelle épouvantable confusion nous en voyons résulter! Constance, général d'Honorius, gagne les soldats de Géronce, qui assiégeait Constantin dans Arles. Géronce s'enfuit en Espagne, où il est massacré par les siens. Constance continue le siége d'Arles, commencé par Géronce; il défait les Français et les autres Germains venus au secours de Constantin. Cet empereur est obligé de se rendre; il se réfugie dans une église, et, d'après les idées du temps, il se fait ordonner prêtre, pour ajouter à sa sécurité; mais il n'en est pas moins conduit à Honorius, qui, sans songer qu'il va avilir plus que jamais la dignité impériale, lui fait trancher la tête.

Jovin ou Jovien prend dans la Gaule le titre d'Auguste; il s'avance contre Constance, général d'Honorius, avec une armée d'Alains, de Bourguignons, de Français, d'Allemands, et d'autres Germains. Se faisait déclarer empereur qui voulait l'être; mais ce n'étaient plus que des empereurs de Barbares, que les armées proclamaient.

Ataulphe cependant, successeur d'Alaric, fait la paix avec Honorius, lui promet de lui renvoyer Placidie, sœur de l'empereur, qu'Alaric avait trouvée dans Rome, et qu'on avait gardée en otage; et ce qui peint les horribles effets de tant de pillages, de tant de champs ravagés, et du défaut de toute administration régulière dans un empire livré, sans véritable gouvernement, à des bandes si nombreuses de brigands et de barbares, une des grandes conditions du traité fut qu'Honorius livrerait à Ataulphe une certaine quantité de blé.

Honorius pouvait avoir du blé par la Sicile et par l'Afrique. Si les dangers sans cesse renaissants dont il était environné lui avaient permis d'avoir de grandes pensées, il aurait vu qu'à cette époque celui qui était le maître de la Sicile et de l'Afrique pouvait l'être aisément de l'Europe entière. Lorsque Alaric partit pour la Sicile, il l'avait peut-être entrevu. Le dominateur de cette île si fertile et de l'Afrique pouvait régner par le blé, bien plus que, dans des temps postérieurs, une grande puissance a commandé en Europe par l'or de ses mines, et que plus tard une autre grande puissance y a dominé par l'or de son commerce.

Ataulphe, après s'être arrangé avec Honorius, marcha contre Jovien, le vainquit aisément, le fit prisonnier, et le livra, ainsi qu'un Sébastien, frère de Jovien, à un autre Sébastien, préfet des Gaules.

qui fit décapiter Jovien et son frère à Narbonne.

Il est à remarquer que la tête de Jovien et celle de son frère furent envoyées, ainsi que l'avaient été celles de Maxime et de Constantin, non pas à Rome, mais à Carthage. Honorius se croyait à tous égards plus sûr de Carthage que de Rome, de Ravenne, de Milan, d'Arles ou de Trèves. Il la regardait comme sa véritable capitale. L'empire de Rome n'était plus en quelque sorte que l'empire de Carthage ; les Barbares lui avaient déjà ravi l'Europe : la civilisation s'était pour ainsi dire réfugiée en Afrique; mais la barbarie devait bientôt l'y poursuivre.

Honorius, n'ayant pu fournir au roi des Goths le blé qu'il lui avait promis, Ataulphe ne lui rendit pas Placidie, et la guerre recommença.

Ataulphe entra dans Narbonne, dans Toulouse et dans Bordeaux; d'un autre côté, les Français brûlèrent Trèves, et les Bourguignons s'emparèrent de contrées gauloises voisines du Rhin.

Le roi des Goths cependant épousa Placidie, qu'il avait promis et ensuite refusé de rendre à son frère Honorius. Les historiens ont écrit qu'il avait fait présent à Placidie de cinquante bassins pleins d'or, et de cinquante bassins remplis de pierreries, dépouilles de la ville de Rome, pillée par son prédécesseur Alaric. Telle était la magnificence de ce siècle, où les signes de la richesse l'emportaient sur les chefs-d'œuvre des arts, dont le génie languissait

decouragé par tant de guerres, d'invasions, de dévastations et de meurtres.

Mais voici de nouvelles résolutions d'Ataulphe qui se liaient avec le plan le plus vaste et les idées les plus élevées. Ce roi parut vêtu à la romaine; et ne voulant pas reconnaître pour empereur Honorius, avec qui il était en guerre, il ordonna qu'Attale en reprît le titre. Saint Jérôme va nous faire connaître de quel grand dessein ces deux actes étaient l'annonce.

Le prêtre et historien Orose, envoyé en Palestine par saint Augustin, pour consulter saint Jérôme, rapporte une conversation qu'il avait eue avec ce dernier à Bethléem, en 415. Saint Jérôme lui avait dit, d'après un homme d'un grand mérite, né à Narbonne, et qui avait rempli de grandes places sous Théodose, qu'Ataulphe avait d'abord voulu effacer la réputation des Romains, substituer à leur empire celui des Goths, et être pour ces derniers ce qu'Auguste avait été pour Rome; mais que, trouvant les Goths trop farouches, trop barbares, trop peu susceptibles encore de recevoir de bonnes lois, il n'avait plus pensé qu'à rendre son nom illustre, à donner à la puissance romaine son ancien éclat par les armes des Goths, à être le restaurateur et non le destructeur de cette puissance.

La puissance romaine était donc presque anéantie, et la nature avait donné un grand génie à Ataul-

phe : mais qu'auraient éprouvé les Romains, qui avaient commandé au monde, s'ils avaient pu prévoir les pensées du roi des Goths?

Ces Barbares cependant traversent la Gaule méridionale, saccagent Bordeaux vers 416, et passent en Espagne. Ataulphe est assassiné. Sigéric, élu à sa place, fait périr tous les enfants de ce roi, digne d'un meilleur sort. Vallia, élu après Sigéric, fait la paix avec Honorius, à qui il rend Placidie, et qui rentre triomphant dans Rome, faisant marcher Attale devant son char.

Mais déjà les Bourguignons occupaient non seulement une partie de la haute Germanie, mais encore la Bourgogne proprement dite, à laquelle leur nom est resté. C'est vers cette époque que le poëte Rutilius, retiré dans les Gaules, sa patrie, déplora l'état de ce malheureux pays, ruiné, désolé, brûlé, comme presque toutes les contrées de l'empire où les opinions théologiques de Pélage répandirent de nouveaux troubles et de nouvelles dissensions.

Trèves, perpétuellement saccagée ou pillée, ne peut plus être défendue par les Romains et maintenue sous leur domination; elle cesse d'être la capitale des Gaules : ce titre passe à la ville d'Arles, où un édit d'Honorius fixe l'assemblée des sept grandes provinces gauloises. Comme les limites de l'empire reculaient devant les Barbares!

A peu près dans le même temps, Vallia, roi des

Goths en Espagne, ne pouvant soumettre les Vandales, les Suèves et les Alains qui occupaient cette péninsule, ramena les Goths en-deçà des Pyrénées, s'établit dans l'Aquitaine, la Gascogne, le haut Languedoc, du consentement des Romains, et fit de Toulouse la capitale du royaume des Wisigoths ou Goths occidentaux. Les Français, les Bourguignons, les Visigoths, remplissaient donc les Gaules; l'empire se rétrécissait de plus en plus, et les empereurs ne pouvaient que paraître y consentir.

Mais non seulement les Francs occupaient la rive gauche du Rhin, jusques au-delà de Tongres du côté des Gaules, mais encore ils possédaient la rive droite jusques au-delà de la Thuringe. Ils avaient plusieurs chefs ou rois: dans certaines contrées on en comptait autant que de cantons, et même que de villes, ou plutôt de villages. Pharamond, fils de Marcomir et petit-fils de Priam suivant les uns, et fils de Priam et petit-fils de Marcomir selon les autres, fut élu, vers 420, roi des Francs de la rive gauche du Rhin.

Theudemer, fils de Richemer, ayant été tué dans un combat contre les troupes de l'empire, qui faisait un dernier effort pour retarder sa chute, les Français choisirent pour leur roi Clodion, dit particulièrement le Chevelu, qui faisait son séjour à Esbarge ou Disbarge, vers les frontières de Thuringe. Clodion ajouta aux conquêtes des Français dans les Gaules.

Cependant Valentinien III, fils du général Constance et de Placidie, veuve d'Ataulphe et sœur d'Honorius, avait succédé à son oncle vers 428.

Les Vandales cèdent les Espagnes aux Goths; ils passent en Afrique, où les appelaient le mécontentement et la trahison, ces terribles fléaux des empires voisins de leur chute. Boniface, comte ou gouverneur en Afrique, révolté contre Valentinien III, les y attire. Genséric, leur roi, et fameux conquérant, s'empare de presque toute l'Afrique septentrionale en 428.

Malgré ce grand coup porté, par la perfidie de Boniface, la valeur des Vandales et l'habileté de Genséric, à l'empire de Rome, le talent et le courage du grand capitaine Aétius soutiennent cet empire sur le bord du précipice; il fait briller de quelque gloire ce grand corps près de se dissoudre; il va jusques auprès du Rhin, bat les Français, et leur reprend, pour quelques moments, une partie de leurs conquêtes. A ces dernières clartés d'un état qui allait s'éteindre se joint l'éclat que répandent, vers cette époque, le pape saint Léon, surnommé le Grand; Théodoret, évêque de Cyr en Syrie; le poëte latin Caius Célius ou Cécilius, qui, né en Écosse, avait voyagé dans les Gaules, en Italie, dans la Grèce, et jusque dans l'Asie; Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont; saint Hilaire et saint Honorat, archevêques d'Arles; le prêtre saint Sal-

vien de Marseille; saint Vincent de Lérins; saint Eucher, archevêque de Lyon; saint Salone et saint Véran, fils de saint Eucher; saint Loup, évêque de Troyes; son disciple saint Germain, évêque d'Auxerre; saint Sévère, archevêque de Trèves; saint Auspice, évêque de Toul, auteur d'un poëme adressé à Arbogaste, qui commandait à Trèves, et qui avait conservé, dit Sidoine, toute la pureté de la langue latine; saint Pulcrone de Verdun; saint Rufe et saint Adelphe de Metz. Les lettres n'étaient presque plus cultivées que dans des monastères, tels que celui de Lérins, et par des évêques que leurs vertus ont fait canoniser: mais qu'il y avait loin de leurs ouvrages à ceux de Cicéron et de Virgile! Tout tendait vers la décadence.

Quoique nous n'écrivions qu'un discours, nous ne croyons pas devoir passer sous silence un fait qui rappelle des expériences auxquelles s'attache le nom d'un des physiciens et des hommes d'état les plus illustres du dernier siècle, l'immortel Franklin. On trouve dans une ancienne Vie de saint Loup, évêque de Troyes, que nous venons de citer, que lorsque ce saint évêque alla en Angleterre avec son disciple saint Germain, pour y combattre la doctrine des pélagiens, une tempête s'éleva, et que saint Germain calma les flots qui assaillaient le bâtiment, en répandant de l'huile sur la mer.

Mais il n'est pas de notre sujet de parler de Nes-

torius, patriarche de Constantinople, d'Eutychès, abbé d'un monastère de la même ville, ni des autres évêques ou abbés qui adoptèrent ou condamnèrent leurs opinions théologiques.

Aétius, après avoir battu les Français, est vainqueur des Bourguignons en 435. Plus tard il fait lever le siége de Narbonne aux Visigoths de l'Aquitaine et de Toulouse; partout il repousse les Barbares, et tâche de les éloigner de l'empire expirant. Mais avec quels soldats combattait-il les nations sorties de la Germanie? avec des Huns, c'est-à-dire avec des Scythes ou des Tartares qu'il avait dans ses armées. Quelle dégradation de la vertu romaine! Les Romains ne pouvaient repousser les Barbares que par les Barbares.

Il faut compter parmi les attaques de ceux-ci, dont l'empire était l'objet, l'irruption d'un chef de Germains, nommé Chrocus, qui ruina Mayence, Metz, plusieurs autres villes, détruisit les plus beaux et les plus anciens monuments, passa comme un torrent dévastateur, pénétra jusques en Auvergne, et y renversa un temple fameux consacré à Mars ou à Mercure, et apparemment celui où Zénodore, célèbre statuaire romain, avait élevé une statue, la plus grande connue du temps de Pline. Ce temple avait des murs de trente pieds d'épaisseur, ornés en dedans de marbre et de mosaïque, et en dehors, de pierres de taille travaillées; le pavé était de marbre,

et le toit couvert de plomb. Tout cela se ressentait de l'esprit de l'ancienne Rome. Un Barbare l'anéantit. Il fut vaincu trop tard, pris et conduit à Arles, où, traité comme un brigand, il périt dans les supplices.

Vers 445, Clodion-le-Chevelu, roi des Français, s'empare de Cambrai, s'avance vers Arras, et étend la domination des Français jusques à la Somme.

Les Bretons, qui traitaient les Pictes et les Écossais de Barbares, contre lesquels ils ne pouvaient pas se défendre, réclament le secours d'Aétius. Ce général de Rome, trop occupé contre les Germains, ne peut les secourir. Il n'y eut plus d'empire romain pour eux; et bientôt les Anglo-Saxons débarquent dans la Grande-Bretagne, la soumettent, et la divisent en sept royaumes. Des Bretons opprimés par les Pictes et les Écossais, ou par les Anglo-Saxons, se réfugient dans la Gaule armorique, s'y établissent d'abord auprès de Vannes et de Cornouailles, et ensuite dans le territoire de Léon, dans celui de Tréguier, et dans le voisinage de l'embouchure de la Loire.

Dès 447, Mérovée avait succédé à son père Clodion; et Marcien, époux de Pulchérie, sœur de Théodose, second empereur d'Orient, était monté sur le trône impérial en 450. Il assista en 451, à l'exemple de Constantin Ier, au quatrième concile général tenu à Calcédoine.

Dès cette même année, Attila, roi des Huns, de ces Scythes originaires des environs de la Chine, et dont Aétius avait cru devoir rechercher le secours funeste, entre dans les Gaules à la tête d'une armée. Nous n'avons pas besoin de réfuter ceux qui l'ont supposée de cinq cent mille hommes. Des nations barbares, errantes dans des déserts, ou vivant, au milieu des marais et des bois, du produit de leur chasse, de leur pêche, ou de champs mal cultivés et souvent ravagés, ne fournissent pas cinq cent mille combattants, même lorsqu'elles se déplacent en masse; mais il est difficile de ne pas supposer qu'Attila avait un grand nombre de soldats sous ses ordres. Sorti des environs des Palus Méotides, et vainqueur de l'empire d'Orient, peu de temps avant la mort de Théodose II, il avait flétri les lauriers de Rome; les Romains orientaux et leur empereur avaient eu la lâcheté de devenir tributaires d'un Scythe. Venant de traverser en conquérant la Pannonie et la Germanie méridionale, traînant pour ainsi dire la gloire romaine enchaînée à son char, il traverse le Rhin, s'avance comme un orage destructeur, ruine Mayence, Trèves qui avait été si souvent la proie des barbares, Metz, Dieuse, Reims, Châlons, Cambrai devenu ville française, Auxerre, Langres, villes bourguignones, Besançon, et plusieurs autres cités, et descendant la Loire, il assiège Orléans.

Aétius était à Arles. Il apprend l'arrivée d'Attila au centre de la Gaule ; il veut venger la dignité de Rome si honteusement abandonnée par Théodose II, et sauver l'empire d'Occident. Ce grand capitaine et Théodoret, roi des Visigoths de Toulouse, accourent au secours d'Orléans, et en font lever le siége. Attila se retire à Mauriac, ou Méri ; Aétius et Théodoret, soutenus par Mérovée et ses Français qui se réunissent à eux, suivent le roi des Huns ; il est vaincu dans les vastes plaines de Châlons-sur-Marne.

Le grand nombre de Scythes ou Tartares, bien plus sauvages encore que les Cosaques de nos jours, cède au génie d'Aétius, à la tactique que les Romains avaient pu conserver, à celle que les Français et surtout les Visigoths avaient commencé d'acquérir, et au genre particulier de courage qui distinguait non seulement les Romains, mais encore les Goths, et particulièrement les Français. Attila est forcé de repasser le Rhin.

Les Tartares se jettent vers l'Italie. Plusieurs habitants des pays arrosés par l'Adige, la Piave, le Tagliamento, se réfugient dans les lagunes du fond de l'Adriatique, et y jettent les fondements de cette république vénitienne qui devait jouer un si grand rôle. Le Scythe Attila poursuit vers Rome sa marche dévastatrice. Saint Léon va au-devant de lui ; les promesses qu'il lui fait au nom de Valentinien III, les trésors qu'il lui fait remettre, son éloquence,

l'ascendant de ses vertus, de la supériorité de son esprit, de la force de son caractère, arrêtent le Barbare. Attila se retire en Pannonie, à la tête d'une armée de Tartares chargés des richesses et des dépouilles de l'Orient et de l'Occident. Peu de temps après il y mourut, et le fléau de l'Europe fut brisé.

Childéric, fils et successeur de Mérovée, avait irrité les Français par ses débauches et par les violences qu'elles lui avaient inspirées. Obligé de quitter ses états de la rive gauche du Rhin, il s'était réfugié chez Basin, roi de Thuringe, que quelques auteurs ont regardé comme son feudataire, mais que l'on doit plutôt, avec d'autres auteurs, considérer comme son allié, les Francs de la Thuringe ou Franconie ayant dû aisément se soustraire à l'autorité du roi des Français proprement dits, qui habitaient dans un bassin différent du leur, et étaient séparés d'eux par des limites naturelles, d'autant plus fortes, que le pays était plus sauvage.

Grégoire de Tours prétend que les Français, après l'expulsion de Childéric, choisirent pour leur roi un comte nommé Égidius, ou Gilles, ou Gilon, qui avait été envoyé par les Romains pour maintenir leur autorité dans les Gaules septentrionales. On ne conçoit pas trop cependant comment les Français purent confier le commandement suprême à un envoyé dans lequel ils ne devaient voir qu'un étranger ou un traître.

En 454, Valentinien III, animé par une basse jalousie contre Aétius, lui reproche de n'avoir pas profité de la victoire qu'il avait remportée contre les Huns, dans les plaines de Champagne, et de n'avoir pas poursuivi Attila vaincu au-delà du Rhin, et des Alpes des Grisons et du Tyrol, et par un crime que rien ne peut excuser, il dégrade la majesté de la pourpre romaine jusques au point de tuer, de sa propre main, le sauveur de son empire.

Ce crime est bientôt vengé par un autre. Le consul Pétronius Maxime, indigné de la violence que Valentinien III avait faite à sa femme, profite de la terrible impression qu'avait produite l'assassinat d'Aétius, suscite un des serviteurs de ce grand général, fait tuer l'empereur dans le champ de Mars, en 455, s'empare du trône, et contraint Eudoxie, la veuve de Valentinien III et la fille de Théodose II, à lui donner sa main.

Les Vandales, cependant, possesseurs de l'Afrique, avaient reflué vers les Espagnes, dont ils regrettaient la conquête, et sur lesquelles Genséric voulait régner comme sur l'Afrique septentrionale. Eudoxie, dans son profond ressentiment, ne voit que Genséric qui puisse la délivrer du meurtrier de son premier époux. La haine pour son tyran l'emporte sur l'amour de son pays; elle oublie que le sang de Théodose coule dans ses veines, qu'elle est Romaine, qu'elle doit tout immoler à son devoir, à

sa patrie; elle appelle Genséric : et c'est ainsi qu'un enchaînement de forfaits va livrer la capitale du monde au fer d'un Barbare.

Le grand Léon était encore sur la chaire pontificale. Cette fois il ne peut sauver Rome; tout conspirait contre cette reine de l'Occident. Genséric accourt; Rome n'oppose aucune résistance. Le peuple ne sut pas séparer son intérêt de celui de Maxime; il détestait l'usurpateur; il imite Eudoxie; il laisse prendre la ville; il met en pièces Maxime. Rome est pillée pendant quatorze jours. Saint Léon, qui conserve cependant l'influence que lui avaient donnée ses lumières, ses vertus et son siége, obtient du vainqueur que les maisons ne seront pas brûlées, et qu'on épargnera les trois grandes basiliques. Genséric se croyait chrétien, et quoique arien, il respecte dans Léon le caractère du premier évêque de l'empire. C'est un beau spectacle dans l'histoire, que de voir un pontife, sans autre force que son génie et la vénération qu'on a pour lui, s'avancer seul, tantôt au-devant du roi des Tartares, et tantôt au-devant de celui des Vandales, et toujours parvenir à tracer une limite aux flots irrités des Barbares du nord ou de ceux du midi.

Eudoxie n'eut que l'affreux plaisir de la vengeance : contrainte de suivre le Barbare à qui elle avait abandonné l'empire, elle voit en partant les ruines de Rome qui l'accusent, et va terminer sur les bords

africains, dans les regrets, les larmes et la captivité, une vie d'autant plus infortunée, qu'elle ne pouvait se dissimuler les reproches que la postérité adresserait à sa mémoire! Quelle différence entre Eudoxie et Léon.

Avitus, né en Auvergne, fut proclamé empereur après Maxime. Son nom devait être conservé dans l'histoire : Sidoine Apollinaire était son gendre.

Jules Valère Majorien reçut le titre d'empereur à Ravenne, en 457. Léon, empereur d'Orient le reconnaît; Avitus, qu'il avait, avec Ricimer, forcé à abdiquer l'empire, devient évêque de Plaisance.

Majorien réunissait à une grande valeur beaucoup d'habileté et de talents; il chasse les Vandales de l'Italie, il défait les Visigoths, il bat les Bourguignons : on espère un moment que l'empire peut retrouver son ancienne splendeur; mais la jalousie et la perfidie de Ricimer font déposer et massacrer Majorien en 461.

Après tant de désordres, entraînés par tant de guerres, comment pourrait-on s'étonner qu'une peste terrible ait ravagé les Gaules en 464?

Childéric était cependant réfugié depuis longtemps chez Basin, roi de Thuringe. Viomade, son confident, et peut-être son ancien ministre, n'avait rien négligé pour préparer son retour. Lorsqu'il crut les circonstances favorables à ses désirs, il envoya, dit-on, à Childéric la moitié d'un anneau,

dont ce dernier avait conservé l'autre moitié. Childéric se hâta de quitter la Thuringe, et de rentrer dans la Gaule française; il fut cependant obligé de combattre, pour remonter sur le pavois que tâchait de retenir le valeureux et expérimenté Gilon. Il courut de grands dangers devant Paris, dont il forma le siége. Le succès couronna enfin son entreprise, et il fut de nouveau reconnu roi des Français.

Bientôt la femme du roi de Thuringe abandonna Basin, et vint trouver Childéric, qui l'épousa. Telles étaient les mœurs de ces barbares. De leur mariage naquit Clovis.

Childéric justifia le nouveau choix des Français, en remportant plusieurs victoires sur les Saxons, qui menaçaient les environs de la Loire, en soumettant des Alains qui s'étaient établis sur les bords de ce fleuve, et en comprenant dans le royaume de ces mêmes Français les contrées nommées aujourd'hui l'Anjou et l'Orléanais.

Cependant le dernier moment de la puissance de Rome était près d'arriver; on aurait dit que l'empire des Romains et celui des Français n'auraient pu subsister ensemble, et que l'un allait être effacé de dessus la terre pour faire place à l'autre.

Oreste, général des armées romaines dans les Gaules, se révolte contre l'empereur Julius Népos, le chasse de Ravenne, et fait proclamer empereur son fils, nommé Auguste Romulus, mais auquel la

postérité n'a voulu donner que le nom d'Augustule.

Ce jeune fils d'Oreste ne portait le titre d'empereur que depuis quelques mois, lorsque Odoacre, roi des Hérules, Barbares originaires des bords de la Baltique, et venus des environs du Pont-Euxin, le détrôna, et s'empara de l'Italie. Odoacre laissa vivre Augustule, mais il brisa le trône d'Occident. L'énorme colosse de la puissance de Rome fut renversé; ses cendres et ses débris couvraient au loin la terre. Cependant le nom de Rome était encore prononcé avec étonnement; son antique gloire vivait dans les souvenirs des peuples; ses aigles, entourées de vieux lauriers, étaient encore portées à la tête de quelques cohortes, particulièrement dans les Gaules: il semblait que l'empire allait se relever, et faire encore trembler la terre.

Pendant que les peuples étonnés contemplaient ses ruines gigantesques, les fléaux des dévastations militaires et des révolutions politiques s'étendaient sur presque toute l'Europe et sur le nord de l'Afrique. Ces deux parties du monde ne cessaient d'être agitées. L'empire d'Orient subsistait, mais il gémissait sous un tyran; et, par un malheur plus déplorable encore, ce tyran, nommé Zénon, et Hunneric, le roi vandale successeur de Genséric, qui tous les deux se disaient chrétiens, et qui suivaient la doctrine d'Arius, comme les Goths, et un grand nombre d'autres Barbares, persécutaient les chrétiens restés

fidèles à la foi de Nicée. Quelle horrible époque!

Childéric, cependant, meurt en 481; on l'enterre à Tournai. On renferme dans son tombeau des pièces d'or et d'argent, des ornements d'or, ou des signes superstitieux du même métal, ses armes, et son anneau, sur lequel son buste était représenté avec de longs cheveux : objets curieux, retrouvés avec le squelette de son cheval de bataille, dans ce même tombeau, ouvert en 1653.

Clovis, son fils, lui succède. Il était encore très jeune : peut-être n'avait-il que quinze ans. La nature l'avait doué d'un grand caractère; il était destiné à faire de grandes choses; il devait fonder la monarchie française : mais il avait toute la férocité des Barbares.

A peine eut-il été élevé sur le pavois, qu'il ne pensa qu'à préparer le succès des grands projets à l'exécution desquels il se sentait appelé. Il eut l'habileté de bien juger des circonstances dans lesquelles il se trouvait placé : il prévit que la gloire militaire des Romains pouvait passer dans le nord des Gaules. Il résolut de dissiper ce qui restait encore dans ces mêmes Gaules de la puissance de cet empire renversé. Son orgueil fut flatté de porter les derniers coups à cet empire, et de venger les Français et les autres Germains, tant de fois poursuivis jusque dans leurs asiles les moins accessibles. Son ambition s'alluma; il voulut régner sur toutes les Gaules.

Ayant recours à tous les moyens d'animer le courage de ses soldats, de les endurcir à la fatigue, de les accoutumer à braver tous les dangers, il les exerçait, dans des jeux publics, à courir avec vitesse, à dompter les [illegible] fougueux, à combattre contre de re[illegible] éroces.

Les Romai[illegible] gnons et les Visigoths partageaient a[illegible] s; il crut devoir commencer par [illegible] omains. Lorsqu'il put compter sur s[illegible] nouvelant un ancien usage des Germains, et voulant donner une haute idée de la valeur de ses troupes, il déclara la guerre à Siagrius, lieutenant dans les Gaules, non pas d'un empereur, il n'y en avait plus, mais de cet empire qui n'existait en Occident que dans quelques soldats, et lui demanda de choisir un jour et un terrain pour la bataille qu'il voulait lui livrer.

On dit que ce Siagrius était fils de Gilon, qui avait régné sur les Français pendant l'exil de Childéric.

Le combat qui devait décider de tant de destinées, et que l'on doit regarder comme un évènement si important dans l'histoire de la civilisation, fut donné auprès de Soissons, en 486. La victoire fut à Clovis; Siagrius prit la fuite. Clovis le poursuivit avec ardeur; mais n'ayant pu l'atteindre, et voulant cependant terminer promptement une guerre dont le succès lui paraissait devoir assurer toutes

ses autres entreprises, il fit sommer Alaric II, roi des Visigoths, de lui livrer Siagrius, qui s'était réfugié dans Toulouse, sa capitale, et le menaça de lui déclarer la guerre s'il refusait de lui envoyer le général romain.

Alaric eut la lâcheté d'abandonner Siagrius. On conduisit le général romain à Clovis, qui lui fit trancher la tête. C'est de cette époque que date la fin de l'empire d'Occident; et c'est à cette même époque que commence l'histoire générale, physique et civile de l'Europe que nous allons publier.

Voyons de près tous les évènements qui vont se passer devant nous. Ils vont continuer de nous présenter le grand tableau de ces combats de la clarté contre les ténèbres, revêtus par les anciens poëtes de tout le charme de l'allégorie, objets de la méditation de la philosophie élevée jusques aux idées sublimes de la cosmogonie, et consacrés par les fondateurs des premières religions.

Par combien de nuances successives nous verrons le monde passer de l'état de barbarie au degré où la civilisation est maintenant parvenue! Les évènements que l'histoire raconte ne seront à nos yeux que des causes ou des effets de ces changements si vastes, si profonds, si puissants, plus ou moins accélérés ou retardés par l'habileté ou par les fautes de ceux dont le génie, les lumières ou les armes ont influé sur l'espèce humaine. Cet immense courant

entraînera devant nous tous les gouvernements, tous les règnes, tous les peuples; et ce seront leurs apparitions ou leurs disparitions régulières ou irrégulières qui serviront à marquer les grandes phases objets principaux de nos méditations.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

DEPUIS 490 JUSQUES EN 527.

L'an 490 venait de finir; Clovis régnait sur les Français; l'empire d'Occident n'existait plus. La bataille de Soissons, la défaite et la mort de Siagrius, dernier général de cet empire, et qui, en reconnaissant celui de Constantinople, avait en vain cherché à conserver dans les Gaules quelque ombre de la puissance impériale; la dispersion de ce qui restait de troupes romaines dans ces Gaules si souvent envahies, perdues et reconquises; la terreur des Gaulois, et tout ce que la renommée publiait des Français, avaient étendu la domination de Clovis jusques au-delà de la rive gauche de la Loire. Alaric, roi des Visigoths qui occupaient les provinces méridionales des Gaules, tremblait dans Toulouse, et semblait prévoir le sort qui l'attendait. Rome, cette reine du monde, honteusement détrônée, gémissait dans les fers. Les Hérules étaient les maîtres de presque toute l'Italie; Odoacre, leur roi, était encore assis sur le trône des Césars, mais il entendait gronder l'orage qui se formait sur les rives du Danube et qui allait fondre sur sa tête. L'empereur de Constantinople, inquiet pour la Thrace et l'Asie, ne pouvait jeter

sur l'Occident que des regards impuissants. Les Vandales de l'Afrique et les Goths de l'Espagne ne s'occupaient pas de Clovis. Tout paraissait favoriser les projets de conquête de ce roi des Français. Mais la nuit de la barbarie s'épaississait à chaque instant ; l'éclat des armes brillait presque seul au milieu [illegible] La civilisation paraissait suivre la d[illegible]me, et s'être réfugiée à Constant[illegible]et les Gaules étaient couvertes [illegible]ines sans nombre attestaient les [illegible]uerre dans ces belles provinces, q[illegible] Romains avaient ornées de tant [illegible], et dans ces contrées encore trop peu éloignées d'un état à demi sauvage, et où les fleuves, les marais et les bois laissaient trop peu de place aux champs fertilisés par la culture.

Le génie de Clovis lui fit bientôt sentir tous les avantages de sa position. A peine âgé de vingt-trois ans, ardent, courageux, entreprenant, avide de conquêtes, vainqueur ou plutôt exterminateur des restes des Romains ; chef redouté d'un peuple belliqueux, agité par ces mouvements secrets qui avaient plus d'une fois fait désirer aux rois des Barbares de succéder aux empereurs de Rome ; infatigable, dur, féroce même comme un sauvage des forêts septentrionales, mais aussi grand guerrier et aussi bon politique que le lui permettaient son siècle et son pays, il prépara avec soin tout ce qui pouvait seconder son ambition toujours croissante, et que favorisaient ou plutôt enflam-

maient si vivement les habitudes, les mœurs, l'esprit et les vœux d'un peuple envahisseur.

Basin, roi de Thuringe, le servit aussi bien qu'il aurait pu le désirer. Ce roi fit une irruption dans les terres des Français situées sur la rive droite du Rhin; il y commit des cruautés. Clovis, ravi de trouver un prétexte de prendre les armes, se hâta de passer le Rhin, défit Basin, repoussa ses soldats, délivra les contrées françaises; et, poussé par la même ardeur dans cette expédition que dans celle où il avait vaincu Siagrius, il poursuivit ses ennemis jusque dans leur pays, mit, en digne chef de Sicambres, tout à feu et à sang dans la Thuringe, et allait la réunir à ses états comme une province sujette, lorsque l'intervention de Théodoric, roi des Ostrogoths ou Goths de l'Orient, l'engagea à se contenter d'un tribut annuel et à revenir dans les Gaules, sans satisfaire davantage sa vengeance, ou plutôt son ambition.

Clovis ajourna l'exécution de son vaste plan. Et quel était cependant ce Théodoric, dont la prière désarma ainsi le ressentiment du roi des Français, et l'obligea à suspendre la marche de sa politique guerrière?

La mort du fameux Attila avait détruit la puissance de ces hordes de Huns ou de Scythes originaires des confins de la Chine, et qui ensuite avaient quitté les bords du Tanaïs et les rivages de la mer Noire, pour ravager les provinces arrosées par l'Adriatique et parvenir jusque dans l'Italie. Ils n'avaient dû leurs funestes victoires qu'à la terrible audace de

leur roi, et leur force avait disparu avec son génie destructeur. Les Ostrogoths établis entre le Danube et l'Adriatique, et qui avaient été obligés de courber leur tête sous la violence de ce fléau irrésistible, l'avaient relevée lorsque leur vainqueur avait cessé ient recouvré leur indépendance d'inspirer des craintes au timide et uel gouvernement de Constantin heudemir avait repris leurs ancie quête. Entré dans la Souabe, il s Germains qui l'habitaient sous le no mands, et marchait de succès en succès; il ne s'était arrêté qu'au pied des Alpes.

L'empire d'Orient, se croyant obligé de suivre les exemples funestes de plusieurs empereurs romains, s'était engagé à leur payer tous les ans une somme d'argent, et devait en recevoir des otages, comme garants de la continuation de la paix. Theudemir, par une politique assez fine pour un roi de Barbares, donna pour otage son propre fils Théodoric.

Très jeune encore lorsqu'il fut conduit à Constantinople, Théodoric y étudia avec soin les institutions civiles et militaires que les souverains de Bysance avaient reçues des empereurs de Rome. Ces produits de l'ancienne civilisation, exilée pour ainsi dire dans l'Orient, agrandirent et élevèrent ses pensées. De retour dans sa patrie, à l'âge de dix-huit ans, il obtint de son père un consentement secret pour rassembler des soldats d'élite et marcher à leur tête contre les Sarmates, qu'il vain-

quit. Les Ostrogoths, animés par ce nouveau succès, ne respirent que conquêtes; ils pressent leur roi de les conduire dans des contrées mieux traitées par la nature que celles qu'ils habitaient. Theudemir s'empresse de céder à leurs instances, s'empare de la Macédoine, et contraint l'empire de Bysance à augmenter l'espèce de tribut annuel qu'il lui payait.

Quelque temps après il meurt, et Théodoric lui succède. Zénon, qui régnait à Constantinople, redoute un prince qui réunit à l'ardeur de ses compatriotes une éducation presque romaine; il veut le séduire, et retenir son bouillant courage, par des honneurs auxquels les grands souvenirs d'un empire qui avait commandé au monde faisaient encore attacher beaucoup de prix : il lui conféra le titre de consul, qu'il voulut d'ailleurs partager avec lui ; et ajoutant à cette dignité un don bien extraordinaire, et comme si son inquiétude secrète l'avait forcé à consentir à regarder Théodoric comme un vainqueur, il permet que ce roi entre en triomphe dans la Rome de l'Orient, et il lui consacre une statue équestre.

Tous ces honneurs, ou plutôt cet abaissement de Zénon, bien loin de satisfaire les Ostrogoths, impatients de conquérir une terre plus fertile que la leur en blé et en pâturages, augmenta leurs désirs et leurs prétentions.

Zénon leur céda l'Italie, qui n'était plus à lui, et que les Hérules, ces anciens habitants de la Poméranie, conduits par Odoacre, avaient enlevée à l'empire romain.

Théodoric ne fut pas difficile sur le droit que lui abandonnait Zénon, et, comptant sur son épée beaucoup plus que sur le titre impérial, il marche vers cette malheureuse Italie, si récemment et si cruellement ravagée par Alaric, roi des Goths, Attila, roi d[illegible]éric, roi des Vandales, et Odoacre [illegible]s. Ce ne fut pas seulement à la [illegible] qu'il s'avança pour l'arracher à la [illegible] ces Hérules, mais il paraît que la [illegible] laquelle il commandait s'ébranle po[illegible]er une nouvelle patrie ; ils quittèrent les [illegible]mps arrosés par le Danube et par la Save, avec leurs vieillards, leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux, et tout ce qu'ils possédaient : ils renouvelèrent l'exemple d'une émigration complète.

Ce fut dans les plaines du comté de Gorice et sur les bords du Lisonzo qu'ils rencontrèrent les troupes d'Odoacre. La vue des belles contrées qu'ils étaient venus conquérir augmenta leur ardeur et leur force; et d'un autre côté les Italiens qui se trouvaient dans les rangs de l'armée d'Odoacre défendirent mal un prince étranger, que la violence leur avait donné pour roi, et qu'ils ne regardaient que comme un tyran. Théodoric fut deux fois vainqueur. Odoacre voulut se renfermer dans Rome; les habitants lui en fermèrent les portes. Plusieurs provinces d'Italie secouèrent son joug. Il se réfugia dans Ravenne. Une garnison nombreuse qui lui resta fidèle, les murs et les tours de la ville, aussi fortifiée que le permettait la manière dont on fai-

sait alors la guerre, et les marais qui en défendaient les approches, donnèrent à Odoacre les moyens de soutenir un long siége ; mais à la fin, forcé de se rendre et de capituler, il fut mis à mort par l'ordre de Théodoric.

Le roi des Goths traita son ennemi comme plusieurs empereurs d'Occident avaient traité leurs rivaux. Depuis Sylla, la politique romaine avait si souvent été cruelle! Elle entraîna Théodoric d'autant plus facilement, que la férocité était encore un des traits distinctifs du caractère des Barbares. On dirait qu'il ne vit ni l'humanité blessée, ni la foi violée, ni la dignité royale flétrie; et ce qui ne montre que trop l'esprit de son siècle, où la civilisation était si près de sa perte, c'est que ses contemporains ont loué sa sagesse et sa modération.

Mais tel était cependant l'effet de l'ancienne gloire de Rome et de ce qui restait encore de cette civilisation si affaiblie et si ternie dans les anciennes provinces de l'empire, que tous les vainqueurs du grand peuple voulaient se faire Romains. A peine Théodoric eut-il pris Ravenne qu'il se revêtit de la pourpre des empereurs. Maître de Rome, il rétablit les charges de la cour impériale, les traitements des fonctionnaires publics, et les distributions que le peuple était accoutumé à recevoir des Césars. Il ne permit pas que le clergé méconnût sa puissance; il se réserva de prononcer comme les empereurs au sujet des élections des évêques; mais d'ailleurs, quoique arien, comme presque tous les Goths, il traita avec douceur, avec justice,

et même avec respect, ceux qui ne reconnaissaient que le symbole de Nicée.

Il maria sa sœur avec Hunneric, roi des Vandales d'Afrique, fils et successeur du fameux Genséric; une de ses filles avec Sigismond fils de Gondebaud, r[illegible] une autre de ses filles avec Alari[illegible]oths; et sa nièce Amalberge ave[illegible]ngiens.

Tel é[illegible]is, dont il avait épousé la sœur; to[illegible]x, entreprenants, guerriers courage[illegible] concevoir et d'exécuter de grands proje[illegible]x incapables de se soustraire à la m[illegible]ureuse influence de leur siècle, tous deux enclins à une sauvage cruauté. Mais Clovis avait passé sa jeunesse sous un âpre climat, parmi les soldats d'un roi de Germains, au milieu des ruines et des champs ravagés de la Gaule septentrionale; et Théodoric avait été élevé à Constantinople, sous la plus douce température, au milieu du luxe et des plaisirs de la cour impériale, et parmi ceux qui, à cette époque, cultivaient les sciences, les lettres et les arts. Théodoric, plus éclairé, était donc moins barbare; et si la postérité ne lui a que trop justement reproché des actes de cruauté et de tyrannie, il connut le repentir, et expia, en quelque sorte, ses crimes par ses remords.

Clovis, cependant, voulut s'allier avec un des princes les plus puissants de ceux qui régnaient dans les Gaules.

Gondebaud était roi des Bourguignons. Ces peu-

ples, originaires du nord de la Germanie, et particulièrement des contrées appelées aujourd'hui Poméranie et Brandebourg, occupaient ce qu'on a nommé depuis la haute et la basse Bourgogne, ou le duché de Bourgogne, et la Franche-Comté, la Suisse occidentale, le Lyonnais, la Savoie et le Dauphiné. Gondebaud ne régnait pas seul dans ces anciennes Gaules lyonnaise et séquanienne, son frère Gondegisille en gouvernait une partie; mais aussi barbare que presque tous ceux qui commandaient aux nations arrivées des forêts ou des marais de l'Europe septentrionale, il avait fait périr un autre de ses frères nommé Chilpéric, et s'était emparé de ses états.

Les lois et les usages des nations issues de la Germanie ne permettant pas aux femmes de régner, Gondebaud avait laissé vivre la fille de son frère; elle se nommait Clotilde; elle était belle, spirituelle; elle réunissait toutes les grâces et toutes les vertus de son sexe: sa réputation séduisit Clovis, ou plutôt il vit combien son union avec elle pourrait favoriser ses vues cachées d'agrandissement et de conquête; il fit demander sa main à Gondebaud. Le roi des Bourguignons ne vit qu'avec effroi que le redoutable Clovis pourrait un jour désirer de venger la mort du père de Clotilde; il prétexta pour lui refuser sa nièce la différence de leur religion: Clotilde était chrétienne, et Clovis adorait encore les dieux des Francs et des Germains. Mais Clovis promit d'embrasser le culte de la jeune princesse: Gondebaud craignit son courroux; et le roi des

Français épousa la belle et vertueuse Clotilde.

Elle ne négligea rien pour engager Clovis à devenir chrétien; elle obtint que ses enfants recevraient l'eau du baptême; mais son fils aîné étant mort peu de temps après cette cérémonie, et son second fils ayant été près de périr, ses vœux et sa prière ne purent toucher le roi.

Les Suèves et les Allemands menaçaient cependant de passer le Rhin et de se jeter sur les terres des Français. Clovis marcha contre eux; une grande bataille eut lieu à Tolbiac, nommé depuis Zulch, ou Kulpich, à quelques lieues du Rhin. Sigebert, un des chefs ou des rois des Français, car Clovis n'était pas leur seul roi, fut blessé grièvement au milieu du combat. Cet évènement consterna l'armée, et la victoire allait se décider pour les Allemands, lorsque Clovis, redoublant d'effort, faisant des prodiges de valeur, et inspirant une nouvelle ardeur à ses soldats, taille en pièces les Allemands et les Suèves, dont le chef ou le roi fut tué sur le champ de bataille. Habile à profiter de ses succès, et croyant, suivant la maxime de tous ceux qui ont fait de grandes choses, qu'on n'a rien fait tant qu'il reste à faire, il dissipa tous les ennemis qui pouvaient résister encore, ravagea la Souabe, et assujettit à son pouvoir toutes les contrées de la Germanie jusque vers le lac de Constance et le pays actuel des Grisons.

Grégoire de Tours a écrit que ce fut au milieu de ce combat fameux, et lorsque la victoire était près de lui échapper, que, se ressouvenant du Dieu



des chrétiens, ou plutôt du Dieu de Clotilde, il implora son appui, et que, par un de ces vœux conditionnels que repousse le véritable esprit de l'Évangile, mais que tant de religions ont admis, et que celle des Germains avait dû consacrer, il promit, s'il était victorieux, de recevoir le baptême et de se soumettre à la loi du Christ (496).

La politique qu'il croyait devoir suivre favorisait d'ailleurs cette résolution, bien loin de la contrarier; et sa soumission au christianisme devait lui donner, non seulement dans la Gaule française, mais dans les Gaules méridionales et en Italie, une influence bien importante pour l'exécution de ses projets. Son baptême devait accroître sa puissance, comme celui de Constantin avait ajouté au pouvoir de cet empereur.

Ayant repassé le Rhin, et revenu dans les Gaules, il voulut que saint Wast, qu'il rencontra à Toul, l'instruisît de la foi qui allait être la sienne; et arrivé à Reims, où la reine Clotilde l'avait précédé, il y reçut solennellement le baptême des mains de saint Remi.

Presque tous les historiens ont rapporté avec plus ou moins d'exactitude les paroles remarquables que lui adressa cet archevêque au moment où il répandait l'eau sainte sur la tête du roi; elles peignent l'esprit de la fin du cinquième siècle: « Humiliez-vous, Sicambre, sous la main du Très-Haut, » lui dit Remi, suivant la version adoptée par dom Calmet; « adorez ce que vous brûliez autrefois, et brûlez ce que vous adoriez. »

Un grand nombre de Sicambres ou de Francs suivirent l'exemple de leur roi; et c'est ainsi que le christianisme continua plus que jamais de se répandre dans la Gaule septentrionale.

Anastase, qui occupait la chaire pontificale, et tous les évêques qui étaient restés fidèles aux dogmes du concile de Nicée, témoignèrent d'autant plus de joie du baptême de Clovis, que Clotilde, saint Wast et saint Remi, qui partageaient leur croyance, avaient fait adopter leurs opinions religieuses par le roi des Français. Et il est bon d'observer que, sans la protection de ce roi, on ne sait où se seraient arrêtées les conquêtes de l'arianisme, si vivement professé et défendu par Gondebaud, roi de Bourgogne, Théodoric, roi d'Italie, Alaric II, roi des Visigoths, Trasimond, roi des Vandales africains, les Suèves de l'Espagne, les Lombards de la Pannonie, les Gétules de la Dacie, plusieurs évêques de l'Orient, et Anastase, empereur de Constantinople; Clovis était le seul prince chrétien qui ne l'eût pas embrassé.

Théodoric, qui avait obtenu de Clovis qu'il traiterait les Thuringiens avec moins de rigueur qu'il ne l'avait résolu, parvint aussi à calmer le ressentiment du roi des Français contre les Allemands et les Suèves. Les Germains ne subirent pas le sort horrible auquel, dans ce temps de férocité, le vainqueur condamnait si souvent le vaincu; ils ne furent ni exterminés, ni chassés de leurs forêts : Clovis leur laissa leur culte et leurs lois; il ne se réserva qu'un tribut, et le droit de confirmer l'élection de

leur chef, à qui il ne voulut conserver que le titre de duc: et cette médiation de Théodoric ne contribua pas peu à la réputation de prince modéré dont jouit le roi des Ostrogoths.

Les Suèves et les Allemands avaient toujours été comptés parmi les plus braves des Germains. Dès le temps de César leur valeur était redoutée. Leur défaite donna une haute idée de la puissance de Clovis et de celle des Français; il voulut profiter de l'effroi que répandaient ses armes.

Clotilde n'avait pu pardonner à Gondebaud la mort de son père, ni celle de sa mère, qu'il avait fait noyer après avoir ordonné le massacre de l'auteur de ses jours : la tendresse filiale ne cessait de lui rappeler ce double assassinat; elle avait souvent pressé Clovis de le venger. Le roi des Français crut trouver une occasion d'autant plus favorable de satisfaire le ressentiment de Clotilde et d'agrandir ses états, que le frère de Gondebaud, Gondegisille, qui régnait sur une partie de la Bourgogne, mais qui depuis long-temps nourrissait dans son cœur une haine violente contre son frère, le fit solliciter de marcher contre le roi des Bourguignons.

Clovis prend les armes, s'avance vers la Bourgogne, et rencontre les deux rois sur les bords d'une petite rivière que l'on nomme l'Ousche et qui se jette dans la Saône. Le succès ne fut pas douteux; et ce ne fut pas seulement la valeur des Français qui l'emporta, une trahison des plus noires décida du sort du combat. Au milieu de la

bataille, Gondegisille tourne ses armes contre son frère et l'attaque en flanc, pendant que Clovis le presse avec impétuosité. Gondebaud est défait, fuit vers le Rhône, et ne se croit en sûreté que dans Avignon. Clovis en forme le siége, et force Gondebaud à capituler. Le roi de Bourgogne cède quelques villes à son frère, et consent à être tributaire du roi des Français.

La guerre paraissait finie; mais quelque temps après la convention d'Avignon, Gondebaud surprend son frère dans la ville de Vienne, sur les bords du Rhône, et ne voyant en lui qu'un traître qui l'avait livré à son ennemi, il le fait massacrer, ainsi que quatre mille Français que Gondegisille avait reçus comme auxiliaires, et que leur valeur ne peut dérober à la mort. Dans ces temps déplorables, où les passions ardentes d'un état à demi sauvage étouffaient la voie de la nature, par quels crimes les crimes étaient punis!

Clovis apprend avec indignation le meurtre de ses soldats; son ambition irrite sa vengeance; Théodoric lui-même paraît partager son ressentiment: ils se liguent contre Gondébaud. Mais le roi des Goths, ou plutôt le roi d'Italie, craint trop l'agrandissement de celui des Français pour le seconder avec énergie; il ne fait avancer ses troupes que trop tard. Clovis, réduit à ses propres forces, remporte néanmoins une victoire éclatante sur Gondebaud, et ne lui accorde la paix qu'après avoir réuni à la monarchie française une grande partie des états de Bourgogne.

Bientôt après Clovis soumit à sa domination les Armoriques ou la Bretagne, et ne voulut y souffrir que des ducs pour la gouverner.

Presque toutes les Gaules obéissaient donc à Clovis, excepté les provinces occupées par les Visigoths, et dont Toulouse était la capitale.

Dans ces belles provinces régnait toujours Alaric II. Ce prince était, comme Clovis, jeune, vaillant, ambitieux. Il ne chercha pas uniquement sa gloire dans les armes; il s'occupa des lois; il fit recueillir les principales dispositions du code théodosien par Arien, grand jurisconsulte de son temps; il en publia un abrégé que l'on nomma le Code Alaric, et qui a été long-temps en vigueur dans les provinces françaises où les Visigoths avaient dominé. Il rendait la justice lui-même, mais ses jugements étaient sévères, ses décisions barbares comme son siècle et sa nation; et, par une atrocité dont Phalaris seul avait donné l'abominable exemple, il avait fait brûler vif un rebelle dans un taureau d'airain.

Il paraît qu'il avait donné des secours au roi de Bourgogne. Il jalousait les succès de Clovis; il était ennemi secret de sa puissance. Le roi des Français crut voir venir le moment d'abattre ce rival redoutable: il ne chercha pas long-temps des motifs pour l'attaquer. Alaric avait renvoyé un évêque de son siége. Le roi des Visigoths était arien; Clovis, qui professait la foi de Nicée, prit le parti de l'évêque. Il se déclara non seulement son protecteur, mais encore le défenseur de la doctrine

orthodoxe, et, dans l'espoir d'être fortement soutenu par le pontife de Rome et tout le clergé de sa communion, il arbora en quelque sorte les enseignes de la foi, en prenant les armes contre Alaric; et ce furent les terribles feux d'une guerre de religion qu'il alluma dans des contrées qui devaient être tant de fois ravagées au nom d'un Dieu de paix.

Alaric, malgré sa puissance, redouta l'issue de cette guerre que Clovis préparait contre lui avec tant d'appareil. On aurait dit que de sinistres pressentiments le troublaient : il craignait que ses Visigoths n'eussent perdu, dans une longue paix, une trop grande partie de leurs forces ; il eut recours à des négociations. Clovis attachait trop de prix à la victoire dont il se croyait sûr. Il paraît qu'il résolut d'être inflexible. Il consentit cependant, suivant Grégoire de Tours, à une entrevue qui eut lieu, avec Alaric, auprès d'Amboise, dans une île de la Loire. Les deux rois se retirèrent en apparence assez contents l'un de l'autre. Mais Clovis apprit que le roi de Toulouse faisait des préparatifs secrets; il crut, a-t-on écrit, ou fit semblant de croire, qu'Alaric avait voulu le faire assassiner, et il resta implacable.

En vain Théodoric, beau-père du roi des Visigoths, et dont la secrète jalousie contre les Français s'accroissait chaque jour, écrivit-il à Clovis, son beau-frère, les lettres les plus pressantes pour le détourner de sa résolution. Il avait tout obtenu du roi des Français lors de la guerre de Thu-

ringe, et même lors de celle de Souabe; mais depuis ces deux époques la puissance de Clovis s'était trop accrue, et ses désirs de conquête avaient augmenté avec sa puissance. Rien ne calma son indignation, vraie ou affectée, contre le roi de Toulouse; d'ailleurs, il soupçonnait les intentions de Théodoric, et il voulut prévenir l'un et l'autre.

Et quelles précautions cependant ne prend-il pas pour accroître son influence, exalter le courage de ses soldats, rassurer les peuples, avoir pour lui les bénédictions du clergé, et s'assurer du succès de ses armes! Ses troupes renouvelèrent un de ces vœux sauvages que faisaient souvent, lors des grandes expéditions, les Celtes, qui composaient une des principales tribus des Francs: elles jurèrent de ne couper ni leurs cheveux ni leur barbe que sur les cadavres sanglants des Visigoths; il vaudrait mieux dire des ariens, car une sorte de fanatisme était entrée dans leur âme. Clovis promit de bâtir dans Paris, en revenant vainqueur, une église qui porterait le nom de saint Pierre et de saint Paul. Non seulement il défendit de commettre aucune violence contre les personnes dévouées au service des autels, mais encore il établit la discipline la plus sévère, ordonna, sous les peines les plus fortes, de respecter toutes les propriétés, et, politique mais barbare dans presque toutes ses actions, il tua de sa propre main un soldat qui avait pris un peu de foin dans une terre des ennemis.

Les peuples encore à demi sauvages sont supers-

titieux. L'imagination des Français était facile à séduire ; leur ardeur était extrême : le ciel devait favoriser des guerriers armés pour défendre sa cause. On répandit le bruit de plusieurs signes éclatants de la protection divine. Des prodiges se manifestaient, disait-on, de toutes parts ; les évènements qu'on aurait pu regarder comme les plus simples parurent des miracles. Une biche, effrayée par le tumulte de l'armée, traversa la Vienne au moment où les Français se préparaient à passer cette rivière : une puissance surnaturelle l'avait envoyée pour indiquer un gué. Une vive rougeur paraît dans le ciel, du côté de l'église de Saint-Hilaire de Poitiers : on s'écrie que le saint manifestait la faveur toute-puissante qu'il accordait aux Français orthodoxes, contre les Visigoths ariens. C'était au milieu de toutes ces marques extraordinaires d'un secours céleste, bien supérieur à toutes les forces humaines, que Clovis s'avançait à la tête de ses Français, bouillants de courage et impatients du combat.

Alaric, peu confiant dans ses troupes, si inférieures à des soldats expérimentés et enflammés par tant de victoires, croyait devoir éviter un engagement décisif ; il voulait donner le temps à ses Visigoths de se rassurer et de s'aguerrir. Il se retirait vers l'Auvergne ; mais l'ennemi le suit, et il est obligé de combattre auprès de Voclade, aujourd'hui Vouillé, à peu de distance de Poitiers (507). Le sort des armes allait décider de l'empire des Gaules. La bataille commence. Clovis et Alaric,

se battant chacun à la tète de son armée, se rencontrent au milieu de la mêlée; ils s'élancent l'un sur l'autre et combattent avec acharnement pour la gloire et l'empire. Clovis enlève Alaric de dessus son cheval, et lui porte un dernier coup qui lui donne la mort. Des cavaliers visigoths veulent venger leur roi : ils se jettent sur Clovis; sa valeur le dégage. La bataille recommence : les Français redoublent d'ardeur; les Visigoths découragés prennent la fuite; malgré la résistance des Auvergnats, ils sont taillés en pièces. La victoire de Vouillé fait passer sous la domination de Clovis la Touraine, le Poitou, la Saintonge, le Bordelais, le Limousin, le Quercy, l'Albigeois, le Rouergue, l'Auvergne. Son fils Thierry compléta la conquête de son père; et il ne resta aux Visigoths, vers les Pyrénées, qu'Angoulême, Toulouse, Carcassonne, Narbonne, Arles, et quelques autres places, où ils proclamèrent roi Gésalaïc ou Gésalcie, fils naturel d'Alaric II. Gondebaud, roi de Bourgogne, allié de Clovis, s'empare même de Narbonne, et contraint Gésalaïc de s'enfuir en Espagne, où l'on avait cru devoir aussi mettre en sûreté Amalaric, fils légitime d'Alaric II.

Le bruit de tant de victoires retentit jusque dans Constantinople.

Anastase Ier y occupait le trône de l'Orient depuis 491. Les intrigues d'Ariadne, cette veuve de Zénon, qu'on a accusée d'avoir fait enterrer son mari pendant qu'après une attaque violente d'apoplexie il pouvait être encore en vie, avaient

élevé à la suprême puissance Anastase, pour lequel elle a été soupçonnée d'avoir ressenti depuis long-temps une passion coupable. Détesté pour ses violences, il ne sut qu'à prix d'argent garantir ses états, d'un côté, des Perses, et de l'autre, des Bulgares, qui habitaient près de la mer Noire, sur les bords du Danube, ni apaiser les séditions que par l'hypocrisie.

Voulant paraître le véritable successeur des empereurs d'Occident et se ménager quelque reste d'autorité ou d'influence dans l'Europe occidentale, à peine apprit-il les succès de Clovis, qu'il crut devoir se conduire avec le roi des Français comme son prédécesseur Zénon s'était conduit avec le roi des Goths. Il lui envoya des ambassadeurs, qui lui présentèrent les ornements et les titres de patrice et de consul, et, ce qui est bien plus remarquable, l'engagèrent à continuer la guerre contre les Visigoths et les autres peuples qu'Anastase appelait les ennemis de l'empire (508).

Ce fut à Tours que Clovis reçut, en 508, les ambassadeurs d'Anastase. Parmi les ornements de consul et de patrice, ils lui offrirent une couronne d'or; et il n'est pas inutile d'observer que, de même que la protection accordée aux orthodoxes fit donner par le pape au roi des Français le titre de *très chrétien*, qui a passé à ses successeurs, Clovis envoya au pape Symmaque la couronne d'or que lui avait adressée l'empereur d'Orient. On a écrit que cette couronne fut la première des trois qui décorent la tiare pontificale,

à laquelle le fameux Boniface VIII ajouta la seconde, et Jean XXII la troisième.

Au reste, Anastase était arien; il persécuta les chrétiens attachés à la foi du concile de Nicée; il chassa du siége patriarcal de Constantinople Euphémius, qui défendait les décisions de ce même concile. Le pape Symmaque le déclara étranger à la communion des fidèles; et, dans un temps où les opinions religieuses étaient de grands mobiles de la politique, c'est à Clovis, le défenseur des orthodoxes, qu'il envoya une ambassade solennelle, pour le porter à faire la guerre à des princes ariens. Combien d'exemples semblables l'histoire fournit aux réflexions de la sagesse!

Les grands projets de Clovis n'étaient pas cependant entièrement exécutés; son ambition n'était pas satisfaite. Il y avait encore, dans les Gaules méridionales, un royaume de Visigoths qui résistait à sa puissance; il résolut de le soumettre. Les portes d'Angoulême s'ouvrirent devant lui, et il fit marcher son armée contre la ville d'Arles. Toutes les craintes de Théodoric se réveillèrent avec force. Il vit aisément quelle faible résistance pouvaient opposer aux attaques des Français les états du jeune Amalaric, fils de sa fille et d'Alaric II, qu'il regardait comme le seul roi légitime des Visigoths. La sûreté de l'Italie lui parut compromise. L'empire des Goths pouvait tomber sous la domination de son rival; Clovis pouvait relever les aigles de Rome, en entourer le pavois des Fran-

çais, rétablir cet empire d'Occident dont il avait accepté le titre de consul et de patrice. La jalousie de Théodoric augmenta les alarmes de sa politique; et, comme s'il avait pu soupçonner ce qu'un autre Français, plus grand homme que Clovis, devait faire deux siècles plus tard, il se décida à envoyer une armée au secours des Visigoths et de son petit-fils (509). Ibba ou Ibbas, ou Helvan, fut choisi pour commander cette armée. Clovis fut battu pour la première fois; la perte qu'il éprouva fut énorme : près de trente mille Français restèrent sur le champ de bataille. La plus grande partie des conquêtes qu'il avait faites en Provence et en Languedoc, ou dans la Gaule narbonnaise, lui échappèrent. Ses projets furent presque anéantis, et les Goths repoussèrent ce torrent qui menaçait une grande partie de l'Europe, et qu'aucune puissance n'avait encore pu arrêter.

Ne pouvant pas étendre sa domination du côté du midi, Clovis chercha à régner sans partage sur toutes les Gaules françaises. La défaite qu'il avait éprouvée avait aigri son caractère trop barbare; il s'abandonna plus que jamais à sa sauvage férocité. Il n'était pas le seul roi des Français, quoiqu'il en fût le chef suprême. Regnacaire régnait à Cambrai, Sigebert à Cologne, Riquiomer au Mans, Cararic dans une partie de la Flandre; plusieurs autres de ses parents commandaient dans d'autres endroits. Les Francs avaient conservé dans les Gaules le fond de leurs institutions sociales ou plutôt militaires, car ils n'étaient organisés que

pour l'envahissement et la conquête. Jusqu'à ses revers, Clovis avait vécu dans la meilleure intelligence avec ces chefs subalternes, il en avait reçu de puissants secours. Oubliant et la foi et la reconnaissance, il résolut de les sacrifier à son ambition, que sa défaite avait rendue plus ardente en détournant son cours. Il conçut de grands crimes et, ce qui est plus horrible encore, de noires perfidies. Il séduisit le fils de Sigebert, l'invita à porter sur son père une main criminelle, et le fit assassiner quand le parricide fut commis. Devenu maître, par trahison, de la personne de Cararic, il le contraignit à renoncer au monde, à se faire prêtre ou diacre, lui et son fils; et, peu rassuré par cette sorte de garantie, il craignit des projets de vengeance, et les fit massacrer. Des traîtres qu'il avait corrompus lui livrent Regnacaire. « As-tu fait ce tort à ta race, lui dit-il avec la » plus affreuse ironie, de te laisser ainsi lier comme » un esclave? Ne devais-tu pas prévenir cette » honte par une mort honorable? » Et il lui partagea la tête d'un coup de hache; un second coup immola le frère de l'infortuné prince, à qui il reprocha de n'avoir pas défendu son frère et son roi. D'autres forfaits le débarrassèrent de Riquiomer et de tous ceux dont les prétentions pouvaient lui faire ombrage. Et ce fut après s'être ainsi couvert de sang qu'il cessa de vivre en 511, à l'âge de quarante-cinq ans, et après en avoir régné trente. Pourquoi n'avait-il pas péri la veille de la défaite de son armée par le général de Théodoric! Et qu'on

ne dise pas, pour atténuer l'horreur que ses crimes inspirent, qu'il voulut, en les commettant, réunir tous les Français sous une seule monarchie : il partagea le royaume entre ses enfants.

Il bâtit plusieurs églises ; il leur donna des bois ou d'autres terres très étendues. Les écrivains ecclésiastiques de son temps ou des siècles postérieurs, reconnaissants de ses bienfaits, ont vanté ses largesses, exalté ses grandes qualités, célébré ses hauts faits, pallié ses crimes ; mais le temps dévoile toujours l'austère vérité. Disons cependant qu'il paraît s'être occupé d'une sorte de recueil ou de rédaction des lois saliques; qu'il fit pour ses peuples ce qu'Alaric II avait fait pour ses Visigoths ; et, pour achever d'être juste envers lui, ne perdons de vue ni les habitudes sanguinaires, ni les passions effrénées, ni les maximes atroces de ces peuples venus du nord, et encore si barbares.

Sainte Geneviève, cette douce et vertueuse bergère de Nanterre, si célèbre parmi les Français, était morte deux ans avant Clovis. Elle avait été enterrée près de la rive gauche de la Seine, en face de l'île qui renfermait Lutèce, aujourd'hui Paris, et sur le mont *Lucotitius*, auquel elle a donné son nom. Les chrétiens avaient construit un oratoire de bois sur sa tombe : les peuples allaient y prier ; ils aimaient à rendre hommage à celle qui, de l'état le plus humble, était parvenue à la couronne céleste, et que tant de voix, en racontant les prodiges que son nom opérait, pro-

clamaient comme la protectrice de la France et du trône des Français. A la prière de Clotilde, Clovis fit bâtir, à la place de l'oratoire, cette église qu'il avait promis d'élever lorsqu'il marchait contre Alaric II, qu'il dédia, ainsi qu'il l'avait annoncé, à saint Pierre et à saint Paul, et qui fut consacrée au culte des chrétiens par saint Remi, archevêque de Reims, auquel il avait donné, en le nommant son chancelier, la place qui supposait le plus de lumières et de talents.

Ce prince fit aussi construire, auprès de l'église, un palais où il logea, et qui remplaça le palais des Thermes, situé plus près de la rivière, que l'empereur Julien avait habité, et dont on voit encore des restes dans le quartier Saint-Jacques de la capitale de la France.

L'architecture à laquelle on a donné le nom de *gothique* n'existait pas encore. Les Barbares du nord n'avaient pas encore imaginé de nouvelles modifications d'un art qui leur avait toujours été étranger. Les Romains asservis régnaient toujours par leurs arts. C'est à ces arts, plus ou moins dégradés par le mauvais goût que font naître la corruption et la servitude, qu'avaient recours les Ostrogoths en Italie, les Visigoths dans la Gaule méridionale ou en Espagne, les Vandales en Afrique, et les Français dans les Gaules du nord. Les églises, les palais, les grands monuments, qu'on élevait dans ces pays conquis, devaient être presque tous construits en pierre ou en granit, dans les Gaules françaises comme dans les autres

pays enlevés aux Romains; mais dans des contrées telles que celles qu'arrosaient la Loire, la Seine et les autres rivières de la Gaule septentrionale, il était encore assez difficile d'extraire, ou de faire venir des carrières éloignées, ces matériaux solides et durables; et les forêts y étaient trop nombreuses, trop étendues, et trop garnies de beaux arbres, pour qu'on ne préférât pas d'employer le bois à la construction des habitations particulières, et même d'un grand nombre d'enceintes dont la courte durée donnait peu d'inquiétudes, parceque les forêts paraissaient une ressource inépuisable. Et voilà pourquoi, pendant un si long temps, tant de villes des Gaules septentrionales ont pu si facilement être ravagées, détruites, brûlées, et ne laisser à leur place que des cendres qui bientôt devenaient le jouet des vents.

Ce fut dans ce même temple dédié à saint Pierre et à saint Paul que Clovis fut enterré. On y déposa bien des années après le corps de sainte Clotilde; on l'y renferma dans une châsse, et on y conserva aussi dans une châsse précieuse les reliques de sainte Geneviève, dont le nom fut donné à cette église, rebâtie vraisemblablement vers la fin du onzième siècle, et après les ravages des Normands, ainsi que le monastère qu'on y avait ajouté.

Clovis, peu de temps avant sa mort, avait partagé son royaume entre ses enfants, comme un simple domaine héréditaire. Les femmes furent exclues du partage; il appliqua au royaume la loi ou l'usage relatif aux terres saliques, dont les proprié-

taires devaient à l'état le service militaire. C'est un grand malheur pour les peuples que ce partage des états qui livre les nations à la fluctuation la plus incertaine, et fait dépendre de la stérilité ou de la fécondité d'un mariage le sort de provinces qu'un hasard inattendu peut rendre à chaque instant amies ou ennemies.

Thierry, fils aîné de Clovis, et que ce prince avait eu avant son union avec Clotilde, fut roi de la Germanie française, des contrées situées entre la Meuse et le Rhin, et d'une partie de la Champagne. Son royaume fut connu dans la suite sous le nom d'Austrasie, qui désignait la France orientale. On doit le regarder comme l'origine du royaume de Germanie: Thierry doit en quelque sorte être considéré comme le premier roi d'Allemagne; et ce qui est remarquable, et ne pourrait être expliqué que par l'affection particulière de Clovis, ou par une vue politique de ce prince sur laquelle on pourrait à peine établir de faibles conjectures, c'est que l'Auvergne et même l'Aquitaine firent partie des états de Thierry, malgré leur éloignement des rives du Rhin et de la Meuse.

Trois autres princes, fils de Clovis et de Clotilde, régnèrent dans le reste de la France ou de la Gaule française.

Childebert, roi de Paris, compta dans ses états les environs de cette capitale, le territoire de Melun, le pays chartrain, le Perche, le Maine.

La Sologne, la Beauce, le Blaisois, le Gâtinais, et d'autres contrées, formèrent les états de Clodo-

mir, roi d'Orléans; et Clotaire, roi de Soissons, régna sur la Picardie, la Normandie, l'Artois, et les contrées de Flandre encore si marécageuses, et que l'industrie d'aucune nation n'avait encore disputées aux rivières et à la Meuse.

Les quatre rois étaient entièrement indépendants l'un de l'autre; mais on a donné particulièrement à celui de Paris le nom de roi de France ou de roi des Français.

Ces quatre royaumes et celui de Bourgogne contenaient toutes les Gaules et une grande partie de la Germanie, excepté la portion de la Gaule méridionale sur laquelle régnaient les Visigoths ou les Ostrogoths. Mais combien, pendant plus d'un siècle, nous allons voir les barrières de ces différents états transportées, supprimées ou relevées !

Thierry, roi d'Austrasie, dont Metz fut la capitale, n'avait que dix-huit ans lorsqu'il monta sur le trône; Clodomir n'en avait alors que dix-sept, Childebert que treize, et Clotaire que douze. Leur grande jeunesse donna à la France quelques années de repos; mais bientôt, avec bien moins d'habileté que leur père, les fils de Clovis montrèrent la même ambition; et de quels crimes l'histoire est encore obligée de s'occuper!

Pour pouvoir exposer plus rapidement et avec plus de clarté les principaux évènements qui ont agité la France pendant le règne de ces fils et des autres descendants de Clovis, et dont la philosophie doit considérer attentivement les rapports avec les diverses époques de la civilisation, nous



avons cru devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le tableau suivant, qui montrera les différentes divisions ou réunions successives des royaumes français.

Tableau des rois de Paris, d'Orléans, de Soissons, de Metz ou Austrasie, et de Bourgogne, depuis 511 jusques en 690.

	NEUSTRIE.			Metz ou Austrasie.	Bourgogne.
En	Paris.	[illegible]	[illegible]		
511.	Childebert I, fils de Clovis [illegible] de ste. Clotild[illegible]	[illegible]	[illegible] fils [illegible] de [illegible]lde.	Thierry I, fils de Clovis.	Gondebaud, oncle de sainte Clotilde, roi depuis 491.
516.					Sigismond, fils de Gondebaud.
524.					Gondemar, frère de Sigismond.
534.				Théodebert, fils de Thierry I.	Mort de Gondemar.
548.				Théobalde ou Théodebalde.	
558.	Clotaire I, fils de Clovis.	Clotaire I, fils de Clovis.		Clotaire I, fils de Clovis.	Clotaire I, fils de Clovis.
562.	Charibert I, fils de Clotaire I.	Gontran, fils de Clotaire I.	Chilpéric I, fils de Clotaire I, et époux de Frédégonde.	Sigebert I, fils de Clotaire I, et époux de Brunehaut.	Gontran, fils de Clotaire I.
584.			Clotaire II, fils de Chilpéric I.		
575.				Childebert II, fils de Sigebert I et de Brunehaut, neveu et fils adoptif de Gontran.	
593.		Childebert II, fils de Sigebert I et de Brunehaut, neveu et fils adoptif de Gontran.			Childebert II, fils de Sigebert I et de Brunehaut, neveu et fils adoptif de Gontran.
595 ou 596.				Théodebert II, fils de Childebert II.	Thierry II, fils de Childebert II.
612.				Thierry II, frère de Théodebert II.	
613.	Clotaire II.	Clotaire II.		Clotaire II.	Clotaire II.
628.	Dagobert I, fils de Clotaire II.	Dagobert I, fils de Clotaire II.	Dagobert I, fils de Clotaire II.	Dagobert I, fils de Clotaire II.	Dagobert I, fils de Clotaire II.

En	Neustrie. — Paris.	Neustrie. — Orléans.	Neustrie. — Soissons.	Metz ou Austrasie.	Bourgogne.
638.	Clovis II, fils de Dagobert I et de sainte Nantilde.	Clovis II, fils de Dagobert I et de sainte Nantilde.	Clovis II, fils de Dagobert I et de sainte Nantilde.	Sigebert II, fils de Dagobert I et de Ragnetrude.	Clovis II, fils de Dagobert I et de sainte Nantilde.
656.	Clotaire III, fils de Clovis II et de sainte Batilde.	Clotaire III, fils de Clovis II et de sainte Batilde.	Clotaire III, fils de Clovis II et de sainte Batilde.	Clotaire III, fils de Clovis II et de sainte Batilde	Clotaire III, fils de Clovis II et de sainte Batilde.
660.				Childéric II, frère de Clotaire III, et fils de Clovis II et de sainte Batilde.	
670.	Childéric II, frère de Clotaire III, et fils de Clovis II et de sainte Batilde.	Childéric II, frère de Clotaire III, et fils de Clovis II et de sainte Batilde.	Childéric II, frère de Clotaire III, et fils de Clotaire II et de sainte Batilde.		Childéric II, frère de Clotaire III, et fils de Clotaire II et de sainte Batilde.
673.				Dagobert II, fils de Sigebert II, souverain de l'Alsace depuis 670.	
673.	Thierry III, frère de Clotaire III et de Childéric II, et fils de Clovis II et de sainte Batilde.	Thierry III, frère de Clotaire III et de Childéric II, et fils de Clovis II et de sainte Batilde.	Thierry III, frère de Clotaire III et de Childéric II, et fils de Clovis II et de sainte Batilde.		Thierry III, frère de Clotaire III et de Childéric II, et fils de Clovis II et de sainte Batilde.
678.				Thierry III, frère de Clotaire III et de Childéric II, et fils de Clovis II et de sainte Batilde.	
690.	Clovis III, fils de Thierry III.	Clovis III, fils de Thierry III.	Clovis III, fils de Thierry III.	Clovis III, fils de Thierry III.	Clovis III, fils de Thierry III.

Gonbaud ou Gondebaud, roi de Bourgogne, que nous venons de voir à la tête du tableau des princes qui régnaient dans les Gaules françaises ou bourguignones, à l'époque dont nous nous occupons, venait de terminer sa vie, en 516. Comme

Clovis et Alaric II, il avait fait recueillir les lois et les coutumes qui formaient de son temps le droit public des Bourguignons; et le recueil ou code qu'on appelait *loi Gombette*, à cause du nom de son auteur, peut être regardé comme à peu près contemporain du [illegible] lu code salique.

Sigism[illegible] avait succédé. Il avait épousé, a[illegible] vons vu, une fille de Théodoric, [illegible] ths, et en avait eu un fils, nomm[illegible] séduit par la beauté ou les intrigues [illegible] acée dans les derniers rangs de celles q[illegible] ttachées au service du palais, il l'avait épousée. Les adroites calomnies de cette femme ambitieuse, méchante et jalouse, irritèrent tellement Sigismond contre Sigebert, qu'en digne fils du meurtrier du père de Clotilde, il fit étrangler le jeune prince en 522. Il alla ensuite le pleurer dans un monastère, et, pour se faire pardonner son crime, il fit de si grandes largesses aux moines, qui influaient le plus sur les idées d'une nation ignorante et superstitieuse, qu'ils célébrèrent ses vertus comme celles d'un saint, et lui témoignèrent d'autant plus de respect qu'il avait renoncé à l'arianisme.

Mais ces regrets sincères ou simulés ne satisfirent pas les rois français fils de Clotilde. Brûlant du désir d'agrandir leurs états, ils résolurent de venger la mort de Sigebert, petit-fils de la sœur de leur père Clovis. Ils prétendaient d'ailleurs que Sigismond, à l'exemple de son père Gondebaud, retenait ce qui appartenait à leur mère, sa cousine.

Clodomir, roi d'Orléans et le plus âgé des trois,

commence le premier la guerre. Sigismond vaincu tombe en sa puissance, avec cette femme qui avait causé la mort de Sigebert, et les enfants qu'elle avait donnés au roi de Bourgogne. Par une horrible barbarie Clodomir les fait égorger et jeter dans un puits. (523) Les Français s'emparent du royaume de Bourgogne.

Gondemar, frère de Sigismond, les repousse, et monte sur le trône de son frère. Clodomir le joint, en 524, auprès de Vienne, sur le Rhône; il est vainqueur; mais, poursuivant les fuyards avec l'ardeur de sa nation et le courage imprudent de son siècle, il reçoit la mort d'un coup soudain et imprévu.

Ses frères, Childebert et Clotaire, continuent la guerre. Gondemar, déjà épuisé, ne peut leur résister; les deux rois le font prisonnier, et l'enferment dans une tour où il meurt.

Dès lors la Bourgogne fut réunie à l'empire des Français. Mais une nouvelle tragédie va signaler le partage de cette Bourgogne. La justice, l'humanité, la nature, tout est étouffé par la force qui tend à s'agrandir. Les rois de Paris et de Soissons, non seulement ne veulent rien céder de la Bourgogne vaincue aux trois enfants qu'avait laissés leur frère Clodomir, dont les efforts et les succès avaient préparé et assuré leur conquête, mais encore ils veulent les dépouiller de l'héritage de leur père. Il fallait, dans ces temps de barbarie, pour priver ces jeunes princes du trône d'Orléans, les consacrer à la vie monastique en leur coupant les che-

veux, que les Français regardaient comme le symbole de leur valeur, ou les faire immoler. Childebert et [illegible]lotaire, sous le prétexte d'établir leurs neveux dans le royaume de Clodomir, avaient obtenu de Cl[illegible]de, la veuve de Clovis et la grand'mère des troi[illegible]emît entre leurs mains.

La vi[illegible]ée ne coûte rien à Clotaire ni à [illegible]voient à Clotilde des ciseaux et [illegible]te malheureuse princesse s'ind[illegible]moment d'irritation irréfléchie, [illegible]eux les voir morts que » tondus. [illegible]'apprennent. Clotaire saisit lui-[illegible]vait dix ans, et le perce de son glaive. Le second se jette aux pieds de Childebert; il embrasse ses genoux: le roi de Paris paraît ému. L'impitoyable Clotaire, comme un des monstres les plus féroces des bois d'où sont sortis ses aïeux, reproche à son frère sa faiblesse, et massacre son neveu. On croit lire l'horrible histoire des Atrides. Tels sont les affreux résultats de la barbarie, quelque part qu'elle règne.

Le troisième fils de Clodomir échappa au fer assassin de Clotaire. On ne sait comment il fut sauvé. Il se consacra aux autels; il se nommait Clodoalde. Ses vertus lui donnèrent une douce paix dans le cloître; elles lui ont mérité la couronne immortelle des saints. Son nom est resté près de la Seine et de Paris, à l'endroit où il avait trouvé un heureux asile. Qu'on a besoin de penser à ces mêmes vertus et à leur récompense pour pouvoir supporter l'histoire de Clotaire!

Clotilde eut le malheur de vivre encore près de dix ans après le massacre de ses deux petits-fils : elle passa ces années de douleur dans le monastère où elle s'était retirée auprès de Tours.

Thierry n'eut aucune part au meurtre de ses neveux ; mais il avait, à beaucoup d'égards, des intérêts différents de ceux de ses frères qui étaient fils de Clotilde; et au milieu des arrangements que firent Childebert et Clotaire pour partager les états de Gondemar et de Clodomir, il voulut qu'on lui cédât l'Anjou. Voilà donc l'Auvergne, l'Aquitaine et l'Anjou réunis à l'Austrasie.

Thierry s'occupa cependant beaucoup moins des contrées occidentales et méridionales de la France que de la Germanie.

Il crut devoir s'allier avec les Saxons contre Hermenfroy, roi de Thuringe (522). Aidé de leurs soldats, il défit Hermenfroy, soumit les Thuringiens, et, fidèle à sa promesse, partagea avec ses alliés les terres des vaincus; mais de nouvelles circonstances ayant fait changer sa politique, il fit la guerre à ces mêmes Saxons et leur imposa un tribut. Sa domination s'étendit depuis le fond de l'Aquitaine, les montagnes de l'Auvergne et les rives angevines de la Loire, jusques aux bords de l'Elbe et aux limites de la Thuringe.

L'accroissement de la puissance de Thierry et ses succès contre les Thuringiens avaient fixé l'attention du prévoyant et habile Théodoric, roi d'Italie, ou plutôt roi des Ostrogoths, auxquels elle était soumise. Ce dernier prince, qui n'avait rien

négligé pour arrêter les conquêtes toujours croissantes de Clovis, et dont l'armée avait préservé le royaume des Visigoths, et par conséquent une grande partie des Gaules méridionales, de la hache victorieuse du roi des Français, n'avait pas perdu de vue les enfants de ce roi. Les débats sanglants et les crimes des fils de Clotilde l'avaient rassuré sur les effets de leur pouvoir et de leur ambition. Clotaire même, ce roi de Soissons dont l'ascendant terrible avait subjugué son frère Childebert, et que l'on pouvait regarder comme le véritable possesseur des quatre couronnes de Paris, de Soissons, d'Orléans et de Bourgogne, ne lui inspirait point d'inquiétude; ses états étaient séparés de ceux d'Italie par de trop grands intervalles. Thierry lui paraissait plus redoutable. Il ne chercha pas cependant à le détourner de la guerre contre les Thuringiens; il ne lui adressa pas, en faveur de ce peuple, les mêmes réclamations que celles qu'il avait adressées à Clovis. Les temps étaient changés; les hommes n'étaient plus les mêmes; il eut d'autres pensées. Il ne fut pas fâché que Thierry, fortement occupé près du centre de la Germanie, ne pût pas songer à porter ses armes vers les contrées voisines de l'Aquitaine, de l'Auvergne ou du Dauphiné qui appartenaient au royaume de Bourgogne. Il profita de la sécurité que lui donnaient les entreprises de Thierry pour affermir sa domination et agrandir ses états. Il réunit à son royaume, d'un côté, la Sicile, et de l'autre une partie des Alpes, Genève, et la Rhétie ou le pays des Grisons. Il établit dans les

portions de ses états qui avaient été ravagées, et qu'il désirait de repeupler, les Allemands ou Souabes, et les autres étrangers qui cherchaient à se soustraire aux malheurs de la guerre, ou qui étaient forcés de quitter le pays qui les avait vus naître, et où ils ne trouvaient plus que des dangers. Il les plaça particulièrement sur les bords du Pô, dans cette belle Gaule cisalpine qu'il affectionnait et dont il embellit avec soin une des principales villes, Pavie, où il se plaisait à résider. Il orna de monuments plusieurs autres cités.

Ayant rétabli son petit-fils Amalaric sur le trône des Visigoths de la Gaule méridionale, sur lequel nous avons vu que Gésalaïc, fils illégitime d'Alaric, s'était assis pendant l'enfance de ce jeune prince, il eut l'adresse de conserver sur le gouvernement de ces belles contrées, et en qualité de tuteur ou de protecteur de son petit-fils, une influence qui semblait présager et préparer la réunion à ses états de ces pays si favorisés par la nature.

Il encouragea la culture des lettres. Il sentit combien son propre intérêt, celui de sa nation et de sa dynastie, demandaient qu'il travaillât, non seulement à conserver, mais à augmenter et à répandre, même chez les nations étrangères, l'éclat dont elles pouvaient briller encore. Il voulut hâter les progrès de la civilisation des peuples encore trop barbares qui l'entouraient. Il avait adressé à Clovis des musiciens habiles de l'Italie, et envoyé des clepsydres, ou horloges d'eau, à Gondebaud, roi de Bourgogne.

On a prétendu qu'il ne savait pas écrire. Il est difficile de le croire d'un prince ostrogoth à la vérité, mais qui avait été élevé à Constantinople par les soins de l'empereur Zénon, intéressé à le familiariser avec les lettres grecques et latines, comme avec les usages, les habitudes et les sentiments romains.

Mais, quoi qu'il en soit, il s'entoura des hommes les plus instruits de l'Italie. Il accorda particulièrement sa confiance à Magnus Aurélius Cassiodore, l'un des hommes les plus savants et les plus habiles de son siècle. Ce ministre avait régi les finances de l'état avec autant de désintéressement que de succès, sous Odoacre, roi des Hérules. Lorsque Théodoric eut vaincu Odoacre, il eut le bon esprit de rechercher Cassiodore : trouvant en lui la même fidélité qu'Odoacre son ennemi, lui devant la soumission et la tranquillité de la Sicile et de la Lucanie, que l'empereur de Constantinople avait fait exciter à l'insurrection, il le nomma successivement questeur du palais, maître des offices de ce même palais impérial ou royal, préfet du prétoire, et enfin patrice. En lui conférant la première de ces grandes dignités, il lui dit : « Je vous donne une » place dont la naissance ne peut rendre digne ; c'est » la science et la probité qui ont dicté mon choix. » Il tâcha de compenser par ses largesses le généreux emploi que faisait Cassiodore de la fortune de ses pères et des richesses qu'il y avait ajoutées par ses économies, pour fournir des armes aux soldats, des chevaux à la cavalerie, et des secours aux in-

digents. Non seulement il lui pardonna de s'être retiré de la cour, plutôt que d'exécuter les ordres qu'il avait reçus contre les chrétiens qui professaient les dogmes de Nicée, et dont ce ministre partageait les opinions religieuses, mais encore il sentit bientôt qu'il ne pouvait se passer des conseils et des lumières de cet homme d'état, le rappela à sa cour, et lui rendit toutes ses places. Il appela auprès de lui deux hommes que leur savoir, leurs vertus et leur philosophie ont rendus chers à la postérité, Boëce et son beau-père Symmaque. Il nomma même Boëce un de ses ministres. Mais voyez le caractère de sa nation se montrer au milieu de tant de belles qualités !

Il laissa persécuter ceux des chrétiens qui n'étaient pas ariens comme lui. D'un autre côté, on a prétendu qu'il fit mettre à mort un de ses officiers qui avait embrassé l'arianisme, et qu'il lui dit : « Si » tu n'as pas été fidèle à ton Dieu, comment le serais- » tu à moi qui ne suis qu'un homme ? » Il crut à la calomnie qui osa accuser Boëce et Symmaque d'être entrés dans une conspiration en faveur de l'empereur d'Orient. Il les fit renfermer dans une prison, où Boëce composa son célèbre traité *De la consolation de la philosophie*, et bien loin de revenir à leur égard à des sentiments que lui commandaient leur gloire, la sienne, et la justice, il leur fit trancher la tête. Que nos lecteurs, cependant, soient justes envers Théodoric. L'historien militaire Procope, le secrétaire du fameux Bélisaire, qui n'aimait pas les Goths, rapporte néanmoins que ce

prince ayant reconnu son injustice, en éprouva des remords si violents, que sa raison en fut troublée; que ses serviteurs lui ayant un jour présenté la tête d'un poisson monstrueux, il crut, dans un nouvel accès de son égarement, voir la tête de Symmaque q [illegible] 'il se leva avec effroi, comme po [illegible] me qui le poursuivait, et que l [illegible] t dans ce moment d'un délire extr [illegible] au tombeau. Ceux qui sont au-de [illegible] ance des lois ne peuvent échapp [illegible] ords.

Il paraît cepe [illegible] e peu de moments avant d'expirer il recouvra la raison, et voulut pourvoir à la destinée future de son royaume.

Il rassembla autour de son lit les comtes et les autres grands de son empire; il leur recommanda sa fille, l'illustre Amalasuinde, et son petit-fils, le jeune Athalaric, qu'elle avait eu d'Évaric de Mésie, mort depuis quelque temps, et les exhorta à observer les lois, à conserver l'union avec le sénat et le peuple de Rome, et à maintenir la paix avec l'empereur de Constantinople (524). Après sa mort il fut convenu entre ses deux petits-fils, Athalaric, roi des Ostrogoths ou d'Italie, et Amalaric, fils d'Alaric II, et roi des Visigoths du Languedoc et d'une partie de l'Espagne, que le Rhône serait la limite commune de leurs états.

Quelque temps auparavant, Amalaric avait épousé une fille de Clovis, nommée Clotilde, comme sa mère. Amalaric était arien, et Clotilde orthodoxe. Cette diversité dans les opinions reli-

gieuses produisit, suivant l'esprit de ce temps, où les maximes de l'Évangile avaient trop peu de puissance, une division funeste entre le roi et son épouse française. Amalaric employa la violence pour contraindre Clotilde à abjurer ce qu'il appelait ses erreurs : ne résistant plus à cette férocité barbare, qui n'avait encore que trop d'empire sur les peuples venus du nord, il devint dur, emporté, cruel envers sa malheureuse compagne, qui, ne pouvant plus supporter les persécutions de son tyrannique époux, envoya à son frère Childebert, roi de Paris, un mouchoir teint du sang de ses blessures.

Childebert rassembla une grande armée et marcha contre Amalaric. Le désir de venger sa sœur ou de la préserver de nouveaux dangers lui fit prendre les armes; mais, indépendamment de ce motif, qui ne pouvait pas agir avec une grande force sur l'âme de celui qui était encore couvert du sang de ses neveux, il saisit avec avidité une occasion de réparer la fameuse défaite de son père et d'exécuter les projets de Clovis.

Amalaric ne put lui résister. Les Visigoths furent taillés en pièces. Quelques historiens ont écrit que leur roi avait péri dans la bataille; mais, suivant d'autres auteurs, Amalaric n'ayant plus ni armée ni espérance, et ayant voulu s'embarquer avec ses trésors pour l'Espagne, où il régnait sur plusieurs contrées conquises par les Visigoths, il fut dépouillé par ses propres soldats (531), obligé de se réfugier dans une église, et percé d'un javelot au

moment où il allait entrer dans cet asile. En lui finit le premier empire des Visigoths dans la Gaule méridionale. Clotilde suivit son frère Childebert; mais elle mourut avant d'arriver à Paris, et elle fut enterrée à côté de Clovis son père, dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, ou de Sainte-Geneviève. Presque tous les Visigoths sur lesquels régnait Amalaric se retirèrent en Espagne, avec leurs femmes et leurs enfants; et la Gaule qu'ils avaient occupée fut partagée entre les Français et les Ostrogoths, ou Goths de l'Italie.

Voilà un nouvel exemple de la rapidité avec laquelle le ressentiment qu'inspire un outrage fait à un sexe si faible et si puissant peut servir de raison ou de prétexte, même dans les siècles barbares et où la force connaît si peu de frein, pour allumer tout ce qui se trouve d'inflammable sur la surface d'un empire, et produire un vaste incendie qui la couvre de cendres et de débris. La violence faite à Lucrèce est le signal de la destruction de la royauté à Rome; Eudoxie offensée par Maxime appelle en Italie Genséric, qui dépouille l'empire romain, et lui porte un coup mortel; et le mouchoir sanglant de Clotilde est, pour ainsi dire, l'étendard de l'armée qui renverse le trône des Visigoths.

Et d'un autre côté, qu'on ne soit pas étonné de voir une seule bataille détruire l'empire de ces Goths occidentaux. Leur puissance n'avait aucune racine ni dans des lois fondamentales ni dans l'affection des peuples asservis; ils ne formaient, en quelque sorte, qu'une armée qui tenait sous le

joug les Gaulois du midi, mais qu'une grande défaite pouvait dissiper. Toutes ces nations de Barbares, qui se succédaient pour ravager l'Europe, étaient comme ces orages terribles qui lancent la foudre sur d'immenses contrées, mais qu'un vent violent transporte avec vitesse, et remplace par d'autres nuées orageuses, auxquelles succèdent à leur tour de nouveaux orages destructeurs.

Pendant ce temps, la liberté bretonne expirait sous le fer des Anglo-Saxons, qui avaient envahi la Grande-Bretagne. Arthur, ou Artus, le dernier roi de ces Bretons subjugués, méritait, par le courage avec lequel il combattait pour l'indépendance, cette gloire qui ne manque jamais à ceux qui se sacrifient pour leur patrie, cette renommée qui a traversé tant de siècles, et l'honneur d'être le héros de tant de fables, de romans et de poésies. Mort les armes à la main au moment où, dans une bataille mémorable, il venait d'immoler le chef de ses ennemis, il fut enterré dans l'ancienne église de Glastenbury, auprès de sa seconde femme et entre deux pyramides. Son tombeau fut ouvert par les ordres du roi d'Angleterre Henri II en 1189. On remarqua sur son crâne dix blessures, dont neuf s'étaient fermées, et dont la dixième était restée ouverte; et on trouva près du squelette de la reine, de ces tresses d'or curieusement travaillées, suivant un témoin oculaire (Girold Cambrensis), et dont les femmes des princes et des hommes puissants avaient orné leurs cheveux dans plusieurs pays du nord de l'Europe. Ces tresses d'or

devaient avoir beaucoup de rapports avec ces petites chaînes ou tresses du même métal trouvées en Sibérie vers la fin du dernier siècle, et dont j'ai vu une ou deux entre les mains de Buffon, à qui l'impératrice de Russie, Catherine II, les avait envoyées.

Les pro[illegible] chrétienne furent suspendus, ou [illegible]tis, par l'invasion des Saxons, don[illegible]euses étaient celles de l'ancienne [illegible] on veut savoir quel était, dans la G[illegible]e, l'état de la civilisation, ou plutôt de [illegible]ie, dans ces temps de trouble, de guerre, d'envahissement, de désordre, de pillages, de massacres, de destruction, d'oppression et de servitude, que l'on écoute ce qu'en disent les historiens bretons contemporains. Voici le fond de ce qu'adressait à ce sujet à un des successeurs d'Artus le saint abbé fondateur du monastère de Ruis près de Vannes, Gildas, né en Écosse, et dont on trouve un discours dans la Bibliothèque des pères et dans le recueil de Thomas Gale. « Les rois, la noblesse, le peuple, tout est corrompu. La tyrannie est sur le trône, l'injustice dans les tribunaux, l'infidélité dans les mariages; on ne voit qu'extorsions, que meurtres, qu'adultères. »

L'instruction était reléguée dans quelques couvents et dans quelques églises principales.

La civilisation était bien moins avancée encore en Écosse, au sujet de laquelle nous n'avons qu'une observation à ajouter dans ce moment à ce que

nous en avons dit dans notre discours préliminaire. Des historiens de cette contrée, qui a obtenu de si grands droits à l'estime et à la reconnaissance des vrais philosophes, ont compté quarante-trois rois jusqu'à un Constantin monté sur le trône avant 466; prince méprisable, plongé dans la débauche, uniquement occupé à corrompre les femmes de son royaume, et qui fut tué par un habitant des îles Hébrides, dont il avait violé la fille.

Il paraît que, vers le milieu du cinquième siècle, les Pictes envahirent une grande partie de l'Irlande, et on a prétendu qu'ils avaient été secondés par les Écossais proprement dits.

On a écrit aussi que les premiers rois d'Écosse étaient venus de l'Irlande. Mais voyez combien, vers la fin du cinquième siècle, et peut-être plus tard, les Irlandais étaient plus rapprochés de l'état sauvage que les Écossais : les maximes philanthropiques du christianisme n'y régnaient point; et plusieurs des historiens de l'Irlande ont rapporté de tels usages des peuples de ce royaume, et particulièrement de telles coutumes adoptées pour l'inauguration des rois, que nous croyons devoir en épargner à nos lecteurs la dégoûtante description, et qu'on ne saurait les expliquer, si on était obligé de n'en révoquer aucun détail en doute, que par cette hideuse brutalité sous laquelle les passions de l'homme sauvage peuvent le tenir asservi.

Mais du territoire de ces insulaires encore si

féroces et de l'extrémité de l'occident de l'Europe, passons à l'Europe orientale, et à cet empire de Constantinople où s'était en quelque sorte réfugié ce que les Barbares n'avaient pu détruire de la civilisation grecque et romaine. Allons rapidement d'un extrême à l'autre.

L'empereur Anastase venait de mourir: les querelles théologiques avaient continué d'agiter l'église sous son règne; l'esprit d'intolérance et l'ambition publique ou secrète de plusieurs successeurs des apôtres ne l'emportait que trop sur la charité évangélique; les violences aigrissaient les passions; et on était encore si loin de reconnaître la barrière qui sépare les affaires civiles des opinions religieuses, que l'état ressentait les contre-coups des violentes secousses que l'église chrétienne éprouvait si fréquemment.

Zonare a écrit que, sous cet Anastase, le souvenir des miroirs ardents avec lesquels Archimède avait mis le feu à des vaisseaux romains pendant le siége de Syracuse, était encore assez conservé pour que Proclus, célèbre philosophe et mathématicien de Lycie, en employât de semblables à brûler la flotte de Vitalien, qui s'avançait contre Constantinople, en 514. Nous avons dû d'autant plus parler de cette tradition remarquable, que ces miroirs d'Archimède, renouvelés par Proclus, ont été inventés de nouveau par le génie de Buffon, douze siècles après.

Justin Ier succéda à Anastase. Né dans un village de la Thrace, il avait, comme son père, gardé

pendant son enfance des pourceaux et des bœufs. Plus âgé, il voulut être charpentier; mais cet état étant peu conforme à ses goûts, il s'enrôla dans l'armée, où, par son courage et son habileté, il parvint de grade en grade jusques au premier rang des guerriers. Élevé sur le trône impérial par une nomination du sénat, il y montra des talents d'autant plus remarquables qu'il ne les devait qu'à lui-même. Il adoucit les impôts, réforma plusieurs lois, corrigea plusieurs abus; il rappela du fond des déserts ceux que leur attachement à la foi de Nicée y avait fait si injustement envoyer. Mais les évêques orthodoxes oublièrent les préceptes de leur divin législateur: la faiblesse humaine l'emporta; leur ressentiment ne fut pas calmé; Justin n'eut pas le courage de leur résister; et comme s'ils n'avaient eu aucune connaissance de la situation des affaires et de la disposition des esprits dans le reste de l'Europe, ils provoquèrent contre les ariens des persécutions qui retombèrent sur les orthodoxes de l'Occident. Théodoric, qui était arien, et qui régnait en Italie, crut devoir traiter ceux qui, dans ses états, suivaient les décisions de Nicée, comme les orthodoxes traitaient en Orient les disciples d'Arius; et dans les deux empires les passions humaines firent gémir l'humanité et la justice, en invoquant, par une sorte de sacrilége, le nom de la religion la plus humaine.

On a écrit qu'après avoir fait la paix avec les Perses, séduit par la valeur de Chosroès, l'un des fils de leur roi Cabade, et entraîné par d'autres

motifs secrets, Justin avait été sur le point de l'adopter et de le désigner pour successeur; mais ce fut Justinien, fils de sa sœur, qu'il adopta et qui monta après lui sur le trône de Constantinople.

Quelle [illegible] vers cette époque, l'organisatio [illegible] ts européens et la constitution [illegible]

On éta [illegible] une idée de la théorie de la [illegible] telle qu'elle a été conçue, ou r [illegible] oppée, et mise hors de toute atte [illegible] mmes de génie dont se glorifient [illegible] temps moder nes. Cette théorie était même confuse, à peine entrevue, et imparfaite pour les immortels auteurs des lois et des institutions les plus mémorables des peuples anciens, et particulièrement de celles d'Athènes, de Lacédémone et de Rome.

Un trait bien remarquable doit nous frapper dans le caractère des lois ou plutôt des usages des Barbares qui venaient d'envahir l'Europe au commencement du sixième siècle, et qui voulaient, au milieu de nouvelles contrées, de nouvelles jouissances, de nouveaux besoins, de nouvelles habitudes, de nouvelles mœurs, de pays conquis, de propriétés ravies, de richesses enlevées, d'individus, de tribus, de peuples asservis, conserver le pouvoir qu'ils exerçaient au milieu de leurs montagnes stériles, de leurs forêts fangeuses, et de leurs agrestes demeures. Ceux qui étaient libres et armés se croyaient seuls la nation, participaient

seuls à l'exercice de la souveraineté, et ne cessaient de lutter pour une jouissance plus ou moins grande de l'autorité suprême, et particulièrement de la puissance législative, contre le chef qu'ils avaient élevé sur le pavois.

Ainsi se renouvelaient déjà, avec plus ou moins de force et sous des formes plus ou moins différentes, ces prétentions, ces oppositions et ces combats des classes privilégiées, dont l'histoire de la Grèce et celle de Rome avaient présenté tant de funestes résultats.

Les hommes libres parmi les Français se réunissaient tous les ans, soit pendant le mois de mars, soit pendant celui de mai; ils se rassemblaient aussi très souvent en automne, et lorsque des circonstances extraordinaires rendaient leur convocation nécessaire. Ils formaient ces assemblées nationales connues sous le nom de *champ de mai* ou de *champ de mars*, sans lesquelles les rois des Français, même les plus redoutés, n'auraient pas toujours pu ou voulu commencer des hostilités. C'étaient ces assemblées qui, indépendamment du droit de décider de la paix et de la guerre, pouvaient seules donner la force de l'autorité publique aux lois qui leur étaient présentées, et qui avaient été préparées, méditées et rédigées par des hommes moins ignorants que leurs contemporains, et que le roi avait désignés pour ce travail si honorable et si important. Les hommes libres représentaient le peuple dans ces assemblées de guerriers, et voilà pourquoi on a tant de fois répété que la loi

se faisait par la volonté du roi et le consentement du peuple.

Il est à remarquer cependant que les recherches de plusieurs auteurs paraissent prouver que des ordonnances ou autres actes émanés de ces assemblées géné ervés comme des lois, quoique le n'y fût pas employé, et que rie nction royale donnée aux déci

Les Fra issants après le roi assistaient à c leurs suffrages étaient d'autant p ns, qu'ils l'emportaient sur les autres ais par leur rang, leurs dignités, leurs fonctions, leurs richesses, leur pouvoir et leur crédit. Les évêques, à l'exemple des druides qui avaient toujours exercé une si grande influence dans les conseils des Gaulois et des Germains, paraissaient aussi dans les réunions nationales françaises; et c'est à leurs avis qu'on doit plusieurs de ces actes nommés *capitulaires*, et dont le but était d'épurer les mœurs si corrompues de ces barbares victorieux, qui ne réunissaient que trop souvent les abus de la force aux effets des habitudes dépravées de tribus à demi sauvages.

On a écrit que le peuple français, ou plutôt l'assemblée des guerriers de France, s'était réservé, avant l'époque qui nous occupe, le droit d'élire celui qui devait les conduire à la victoire, et du moins de le choisir dans la famille de Clovis qu'ils avaient adoptée. Il paraît néanmoins que les Français n'ont point exercé ce droit, depuis Clovis

jusques aux temps qui ont précédé celui où sa famille a cessé de régner. Et l'on ne peut voir sans étonnement ce roi et ses descendants partager leurs états entre leurs enfants, assigner à chacun d'eux la part qui convenait le mieux à leurs vues personnelles, établir ou confirmer un des usages les plus funestes à la prospérité des états, et disposer des peuples, des villes, des provinces, des royaumes, et du corps social tout entier, comme de propriétés privées et étrangères à tout autre intérêt qu'à celui de leurs possesseurs, sans que ces assemblées nationales, si jalouses de leurs droits, si souvent tumultueuses dans l'expression de leurs désirs, si fières de leur puissance, paraissent avoir formé aucune réclamation contre ces divisions arbitraires et si dangereuses, lorsque les rois ne leur proposaient pas eux-mêmes de concourir à ces partages, et ne leur demandaient pas de reconnaître leurs fils comme leurs co-régents et leurs successeurs éventuels.

Et ce qui peint bien vivement la férocité des mœurs de ces temps si éloignés de la civilisation moderne, c'est l'indifférence avec laquelle ces mêmes assemblées ont vu les crimes de Childebert, et surtout de Clotaire, faire couler sur les marches du trône le sang royal et innocent de leurs neveux, sans aider de leur assentiment généreux et de leur force irrésistible le courage de Clotilde invoquant la justice, l'humanité et les lois, pour conserver les jours et l'héritage de ses infortunés petits-fils.

A mesure que les Français abandonnèrent une partie des mœurs qu'ils avaient eues pendant que leurs asiles n'étaient que des grottes ou de grossières cabanes, au milieu des lacs, des fleuves et des forêts de la Germanie, pour prendre celles des Gaulois qu'ils avaient vaincus, et par conséquent des Romains, qui, après avoir soumis les Gaulois, leur avaient donné presque toutes leurs habitudes, ils mirent un plus grand nombre d'actes écrits à la place des usages et des traditions. Une portion des statuts qu'ils adoptèrent présenta l'aspect des lois romaines, se trouva bien en avant du degré de leur civilisation, et forma un mélange extraordinaire et souvent bizarre avec les autres lois, qui n'étaient que la promulgation de leurs anciennes coutumes.

La collection de toutes ces lois montre le véritable état de la société parmi eux ; et leur considération générale donne lieu à deux observations importantes.

Premièrement, il y a peu de règlements pour déclarer des droits, promulguer des institutions, créer ou développer des organisations utiles, encourager au bien, récompenser les belles actions, faire naître ou entretenir la concorde, l'union, une sorte de bienveillance nationale, et l'amour de la patrie. Presque toutes les lois étaient des lois pénales, et il semble qu'on n'était occupé qu'à réprimer des délits ou à punir des crimes.

Secondement, tous les crimes pouvaient être rachetés par des amendes, toutes les punitions

remplacées par de l'argent. On croirait d'abord lire la législation du peuple le plus doux et le plus ennemi de l'effusion du sang : mais lorsqu'on a, au contraire, sous les yeux un peuple féroce qui ne redoute ni les fatigues, ni la douleur, ni les blessures, ni la mort, dont les individus de tous les rangs croient pouvoir se faire justice eux-mêmes et venger l'assassinat par l'assassinat, et qui ne respire en quelque sorte que pour des chasses périlleuses, des guerres meurtrières, ou des querelles sanglantes, on est tenté de croire que les auteurs des lois de ce peuple ont pensé qu'il serait moins retenu dans ses penchants désordonnés par la crainte de perdre une vie exposée si volontairement à chaque instant, que par celle d'être privé de ces richesses pour lesquelles il avait abandonné ses huttes et ses retraites sauvages, et pour l'accroissement ou la conservation desquelles il était sans cesse prêt à tout entreprendre.

Une autre raison put contribuer à établir ou maintenir ces amendes : elles n'appartenaient pas en entier aux individus à qui on cherchait à donner une sorte de dédommagement ; une partie des sommes qu'elles produisaient était pour le gouvernement.

Peut-être cependant faut-il penser, avec quelques écrivains, que quelques auteurs de ces dispositions, supérieurs à leur siècle, avaient voulu tâcher d'adoucir les mœurs sanguinaires des peuples, en leur donnant des lois dont la douceur

devait influer sur leurs sentiments, sur leurs idées, sur leurs opinions, sur leurs habitudes, et, par conséquent, sur leur caractère.

Et que l'on examine, pour avoir une idée encore plus nette de l'esprit public des Français vers le sixième si [illegible] manière étaient réglées ces amen [illegible] e les véritables peines des délits.

Elles ét [illegible] s fortes, suivant qu'on avait ba [illegible] Plus faibles lorsqu'on avait ôte [illegible] ve que lorsqu'on avait massacré u [illegible] un Romain libres, elles s'accroissaient [illegible] esure qu'on avait porté une main homicide sur un Français, sur un Français revêtu d'un titre, sur un fonctionnaire élevé en dignité, sur un prince, et enfin sur un évêque. Les délits envers les femmes, et les peines qui devaient les punir, étaient gradués depuis la plus légère offense jusques au dernier outrage. L'adultère était puni avec une grande sévérité, et la femme qui s'en était rendue coupable était étouffée dans une sorte de cloaque.

Les Français, toujours armés, étaient d'autant plus accoutumés à terminer leurs différents par des combats, que la vengeance était dans leurs cœurs une passion ardente, et se transmettait, sans perdre de sa violence, de génération en génération; et voilà pourquoi, lorsque l'autorité des lois ne pouvait ni proscrire ces combats ni leur substituer des épreuves judiciaires, comme celle des serments, ou celle de l'eau, ou celle du feu,

elle tâcha d'en déterminer les motifs, les circonstances et les conditions.

Un besoin impérieux les avait tellement habitués à la chasse lorsqu'ils étaient encore confinés dans les contrées incultes de la Germanie, que cet exercice était toujours pour eux une passion irrésistible. Des lois ridicules et cruelles garantissaient la propriété de ce qui était relatif à cette espèce de guerre; et nous apprenons par ces lois qu'ils étaient parvenus à élever plusieurs espèces d'animaux pour les aider dans ces chasses, qui leur avaient été si nécessaires, et qui leur étaient toujours si utiles, ou si agréables, et que, par exemple, ils avaient dressé pour cet objet des chiens et des éperviers.

Une sorte de grande université fortement organisée était conservatrice du dépôt des sciences et des lettres échappées aux tempêtes civiles, religieuses et politiques; mais malheureusement pour le progrès des lumières, elle en était la gardienne presque exclusive. L'instruction publique, réglée par les évêques, était transmise aux pasteurs du second ordre, qui la répandaient parmi les habitants des villes et des campagnes. Ces communications, régulièrement et uniformément ordonnées, n'auraient pas pu être mieux faites que par un corps hiérarchiquement constitué, et dont les membres étaient presque les seuls qui, à cette époque, cultivassent les lettres. Mais quel pouvoir cette sorte de possession privilégiée donnait au clergé, qui pouvait seul déterminer, et les connaissances

qui seraient communiquées aux laïques, et celles qui seraient réservées pour tel ou tel degré de l'organisat[illegible]n ecclésiastique ! Que l'on réunisse à ce pouvoir immense celui que les prêtres tiraient de leur caractère sacerdotal, de la pompe des cérémonies, [illegible]nt jouissaient les temples chrét[illegible]ces et des craintes religieuses [illegible]les dispensateurs, des prodiges [illegible]'eux étaient regardés comme le[illegible]pinions superstitieuses si facilem[illegible]les nations à demi sauvages; qu'on [illegible]leurs l'influence que les évêques exerçaient dans les assemblées nationales; qu'on réfléchisse aux réclamations d'un roi des Français, rapportées par plusieurs historiens, et dans lesquelles il se plaignait, vers 584, de ce que les richesses de la couronne étaient devenues celles des églises, et de ce que l'autorité royale avait passé entre les mains des évêques, et l'on pensera peut-être que sous les voiles d'un gouvernement militaire existait réellement parmi les Français un véritable gouvernement théocratique, ayant quelques rapports avec l'ancienne théocratie égyptienne, et surtout avec celle que les druides avaient exercée dans les Gaules, et dont la puissance était d'autant plus grande qu'elle était mystérieuse, cachée, et liée avec des idées surnaturelles.

Pourquoi le clergé de ces siècles à demi barbares n'a-t-il pas été assez instruit lui-même pour voir tout le bien qu'il pouvait faire à l'humanité ?

Au reste, ce qui tempérait cette théocratie, et

rendait au prince une partie du pouvoir qu'elle lui ôtait, c'est que le roi concourait à la collation des grands bénéfices. Son consentement était nécessaire pour la validité des élections des évêques, que nommaient le clergé et le peuple. Il les choisissait souvent parmi les candidats que lui présentaient les prêtres et les fidèles des églises vacantes, et même il les nommait quelquefois sans le concours du clergé ni du peuple; et ces actes de l'autorité royale s'appelaient *élections émanées du palais* (*electiones de palatio*). Un édit de Clotaire II, de 615, porte : « Que l'évêque soit élu par le clergé » et le peuple, et si l'élu en est digne, qu'il soit *or-* » *donné* (*ordinatur*) par une ordonnance du prince; » ou s'il est *élu du palais*, qu'il soit ordonné pour » le mérite de sa personne et de sa doctrine. » Un décret du concile de Soissons, tenu en 644, s'exprime à peu près de même, et parmi plusieurs exemples, on peut citer le décret rendu à Ratisbonne, en 742, par Carloman, fils aîné de Charles Martel, et duc ou prince d'Austrasie, et dans lequel Carloman déclare que, par le conseil de ses prêtres et de ses grands, il a établi, *ordonné* (*ordinavimus*), des évêques dans plusieurs villes, et qu'il les a placés sous l'autorité de l'archevêque Boniface.

Souvent, par une mesure fort remarquable, les rois disposaient en faveur de laïques de la jouissance des domaines des abbayes, et même des évêchés. Ils exerçaient une souveraineté absolue sur les biens que les ecclésiastiques tenaient de la

libéralité des fidèles et de celle de leurs prédécesseurs. Ces domaines étaient assujettis à toutes les charges de l'état ; on prenait sur leurs produits les denrées nécessaires à la maison du prince pendant les voyages qu'il faisait, et souvent le roi s'emparait, pour [illegible]s, et à titre de *precarium*, de [illegible]ons des églises, en se contentant [illegible] leur faire compter un cens annu[illegible]

A mes[illegible]ation des Français se forma da[illegible]ans la Germanie, il y eut des ducs, d[illegible]ntes, des margraves, des commissaires ou envoyés royaux (*missi dominici*).

Dans les premiers temps de la monarchie française, les ducs étaient des gouverneurs de province, chargés de faire exécuter les ordres du roi et les lois promulguées par le prince, de lever les impôts déterminés, de commander les hommes armés, de veiller à la défense du pays. Leur traitement consistait dans le revenu de domaines qui leur étaient assignés.

Les comtes administraient la justice dans l'arrondissement qui leur était confié ; et c'est parceque cet arrondissement se nommait, dans plusieurs contrées, et particulièrement dans celles qui avoisinaient le Rhin, *pagus* ou *gau*, que les noms de tant de pays de l'Allemagne ou de l'Alsace sont encore terminés par *gau*, comme le *Nordgau*, le *Brisgau*, le *Sundgau*, le *Rhingau*.

Lorsque ces comtes rendaient la justice, ils avaient des assesseurs, dont le nombre s'élevait

quelquefois jusqu'à douze, et que dans plusieurs endroits l'on nommait *échevins;* et des officiers inférieurs, nommés *centeniers* à cause du nombre des hameaux, ou des maisons, ou des hommes libres sur lesquels ils étaient préposés, jugeaient en première instance les affaires dont on pouvait appeler au tribunal des comtes. On appelait aussi des jugements de ces mêmes comtes, et de ceux des ducs, lorsque ces derniers se mêlaient de rendre la justice, au tribunal du grand juge, qui, placé auprès du roi, représentait le monarque, et qu'on appelait le *comte palatin.*

Les comtes jouissaient, comme les ducs, du revenu de domaines attachés à leur place; ils commandaient les guerriers de leur arrondissement, et lorsqu'ils étaient chargés de la défense de quelque frontière, on les nommait *marckgrafs*, en français moderne *margraves*, c'est-à-dire comtes de marche ou frontière, et c'est de cette dénomination qu'est venue celle de *marquis.*

Les duchés, cependant, ni les comtés n'étaient point héréditaires, et les enfants ne succédaient à leurs pères dans ces dignités que par un nouveau choix du roi.

Les *missi*, ou commissaires du prince (missi dominici), n'avaient point de fonctions permanentes, comme les comtes et les ducs. Ils parcouraient les provinces, pour veiller, au nom du prince, à l'observation de ses ordres, à l'exécution des lois ou capitulaires, à l'exacte administration de la justice. Ils n'avaient pour traitement le revenu d'aucun do-

maine; mais les contrées qu'ils parcouraient pourvoyaient aux dépenses de leur table, et il est bon de rapporter, d'après plusieurs capitulaires, et pour faire mieux juger des mœurs des peuples, qu'un délégué du roi devait recevoir par jour deux moutons ou cochons, un agneau, quatre poulets, vingt œufs, neuf setiers de vin, deux muids de bière, quarante pains, et deux muids de blé.

Observons aussi que ce qui ne contribua pas peu à établir ou propager cette théocratie si puissante, dont nous venons de parler, c'est que les évêques, consultés d'abord à cause du respect et de la confiance qu'inspiraient leurs lumières et leurs vertus, sur la conduite des comtes, et même des délégués royaux, finirent par s'arroger, dans beaucoup de circonstances, un droit d'inspection sur ces grands fonctionnaires.

Indépendamment des ducs, des comtes, des centeniers, des *missi dominici*, on distinguait parmi les Français, les *barons*, ou hommes puissants par leurs terres, leurs richesses, leurs serfs et leurs clients. Les propriétés de ces barons étaient de deux sortes, et c'est pour ne les avoir pas distinguées qu'on a laissé bien des erreurs, des contradictions ou des obscurités dans l'histoire des temps que nous examinons. Leurs terres leur appartenaient en propre, sans aucune obligation ou condition particulière; et portant le nom de franc-aleu, de terres franches, elles faisaient nommer leurs possesseurs, non pas *lidi*, ce qui aurait désigné une espèce de servage, mais *leudes;* ou elles compo-

saient des fiefs assujettis à des prestations, à des redevances, à des services; et ceux qui en jouissaient étaient les *vassaux* du roi. Une très grande différence séparait ces deux espèces de propriétés : les premières étaient héréditaires; les secondes ne l'étaient pas.

On a donné, à des époques plus ou moins récentes, le nom de haute noblesse à ces vassaux et à ces leudes.

On a de même appelé noblesse ordinaire les hommes libres et guerriers qui faisaient la force des armées.

Deux sortes de fiefs de même nature que ceux des grands vassaux quant aux obligations qui y étaient attachées, mais beaucoup moins considérables, étaient la récompense, et pour ainsi dire la noble solde des services militaires que devaient ces guerriers. Les premiers étaient des *bénéfices militaires* que le roi ne donnait qu'à vie, et dont les possesseurs, vassaux de la couronne, prenaient les armes dès que le prince avait besoin de leur secours. Les seconds étaient des terres héréditaires que le roi conférait sous la condition d'une redevance annuelle, indépendamment du service militaire. On les nommait saliques, parcequ'elles étaient régies d'après les anciennes lois des Francs ou Français saliens; les femmes ne pouvaient pas les posséder, et elles revenaient à la couronne à l'extinction des descendants mâles de celui à qui l'on avait conféré ce fief ou bénéfice, dont la nature ressemblait beaucoup à celle des majorats modernes.

Les Français avaient donc pour leurs juges, leurs administrateurs ou leurs chefs militaires, des ducs, des comtes, des marquis, des assesseurs ou échevins, des centeniers, des envoyés, inspecteurs ou délégués royaux. Les barons étaient leudes et propriétaires de francs-aleux, ou grands vassaux, et possesseurs pendant leur vie de fiefs plus ou moins considérables. Les autres Français libres et guerriers avaient ou pouvaient avoir des bénéfices militaires à vie, ou transmissibles de droit à leurs descendants mâles.

Que l'on ne soit pas surpris de cette quantité de domaines affectés à l'entretien des fonctionnaires publics, ou de fiefs grands ou petits, et de bénéfices héréditaires ou viagers dont la couronne pouvait disposer soit après la mort de ceux à qui elle les avait accordés, soit lorsqu'il ne restait plus de descendant mâle des premiers titulaires. Ce grand nombre de domaines, en quelque sorte royaux, aurait seul prouvé que les Français étaient les conquérants des Gaules; la conquête seule avait pu mettre tant de terres entre les mains de leur roi. Et quelle destinée que celle de ces Gaulois qui avaient si mal défendu leur indépendance!

Outre tous les hommes libres et militaires dont nous venons de parler, la France renfermait des artisans dont le plus grand nombre était étranger; mais combien elle comprenait de serfs ou d'esclaves!

On distinguait plusieurs classes parmi ces êtres dont la civilisation était encore bien loin de briser les fers.

Les plus malheureux étaient ceux que l'abus de la force avait réduits à l'esclavage, et dont le sort dépendait entièrement de la volonté ou du caprice de leurs maîtres.

Les autres voyaient leur servage tempéré par quelques conditions favorables à leurs intérêts. C'étaient ceux qu'une dévotion insensée avait portés à dévouer leur personne au service d'une église, ou qui, pour échapper à une oppression trop violente dont ils ne croyaient pas pouvoir être garantis par l'autorité publique, ou pour se procurer un paiement annuel nécessaire à leurs besoins, s'engageaient à servir un homme libre, riche ou puissant. Leur condition était déterminée par les termes de leur contrat, la formule de leur assujettissement, les services auxquels ils s'engageaient, et les obligations qu'on contractait envers eux. Parmi ces serfs, les uns devaient exercer des métiers ou cultiver des champs au profit de leurs maîtres; les autres n'étaient tenus qu'à un service militaire, ou à remplir divers offices auprès du baron ou de l'homme libre, que l'on nommait leur maître, leur seigneur (*dominus*). Ces derniers serfs étaient appelés *ministériaux;* ils devenaient quelquefois des vassaux de leur seigneur ou maître, et voilà pourquoi on a souvent confondu le *vasselage* avec la *ministérialité;* mais les ministériaux différaient toujours des vassaux, en ce que, considérés comme une propriété de leur seigneur, ils pouvaient être cédés, vendus ou échangés, et que leurs enfants, comme ceux de tous les autres serfs ou esclaves,

étaient soumis aux mêmes conditions que leurs pères, quoiqu'ils n'eussent consenti à aucune aliénation de leur liberté naturelle.

C'est en distinguant avec soin toutes ces différentes nuances dans la nature et la durée des dignités, des fonctions, des propriétés, des fiefs, des bénéfices, des droits, des devoirs, de la liberté et de la servitude, que l'on peut dissiper une partie de l'obscurité qui couvre l'organisation des nations dans le seizième siècle, et qui a introduit tant de fausses conséquences, d'erreurs et de contradictions apparentes dans les récits des événements de ce temps.

Mais en rappelant les résultats que nous venons d'offrir des recherches et des comparaisons que nous avons cru devoir faire à ce sujet, il ne faut pas perdre de vue les développements, les restrictions, les modifications, les altérations, les suspensions que cette organisation a subis dans tant de circonstances et dans tant de contrées, suivant les caprices de la force, l'indépendance des ducs, la puissance des comtes, la richesse des barons, la résistance des guerriers, l'influence des évêques, le caractère du prince, ses besoins, son pouvoir, ses succès, ses victoires.

L'organisation des Germains ou Allemands avait beaucoup de rapports avec celle des Français. Les cantons, auxquels on avait donné le nom de *centaines*, étaient administrés par les habitants de ces arrondissements ou par leurs représentants, qui se réunissaient souvent, et qui ordinairement étaient au nombre de cent, vraisemblablement à cause des



cent habitations dont il paraît que primitivement les cantons avaient été composés. L'assemblée générale de la nation avait lieu tous les ans au mois de mars.

On comptait parmi les Allemands, comme parmi les Français et les Bourguignons, des barons ou nobles de première classe, des hommes libres et des serfs. Ceux de ces serfs qui cultivaient la terre avaient communément pour leur salaire la moitié du produit de leur travail, ou la faculté de labourer pendant la moitié de la semaine les terres dont on leur avait cédé la jouissance. Les bergers étaient moins assujettis que les laboureurs; on aurait dit que les Allemands voulaient montrer qu'ils avaient été pasteurs avant de manier la charrue.

De grandes différences distinguaient l'organisation des Goths, de celle des Français, des Bourguignons et des Allemands. Originaires de la Prusse et des bords méridionaux de la Baltique, ces Scythes ou Celtes en étaient partis pour aller habiter successivement les contrées situées entre le Dniester et le Danube, la Pannonie, l'Italie et la Gaule méridionale, pendant qu'un grand nombre de leurs compagnons s'étaient répandus dans la Scandinavie, où, lorsque le moment en sera venu, nous tâcherons de suivre le cours de leurs migrations, ainsi que de celles des Vandales. La nature des territoires sur lesquels ils avaient établi leurs demeures passagères, celle des climats à l'influence desquels ils avaient été soumis, les besoins, les désirs, les habitudes qui en étaient résultés, avaient introduit dans leurs

rapports sociaux une partie de ces différences d'organisation qui les séparaient des Allemands, des Bourguignons et des Français. Mais une autre cause non moins puissante avait complété ces différences, et cette cause remarquable était leur séjour en Italie ou dans les provinces romaines de la Gaule méridionale qu'ils avaient soumises, au milieu de Romains et de Gaulois qu'ils avaient vaincus, mais dont ils avaient adopté tant de lois, d'institutions, d'usages et de coutumes. Les Romains et les Gaulois, devenus presque Romains depuis long-temps, avaient exercé sur les Goths ou Visigoths cette influence, en quelque sorte nécessaire, qui finit presque toujours par soumettre l'esprit et les mœurs du vainqueur à ceux du vaincu, lorsque la civilisation de ce dernier est beaucoup plus avancée que celle de l'ennemi victorieux.

Les formes de l'empire existaient encore à Constantinople; quelques unes de celles de la république y avaient même été conservées; on les croyait des garanties du pouvoir qui voulait être considéré non seulement comme le successeur, mais comme le représentant de l'autorité du peuple et de la république.

Presque toutes les lois subsistaient; elles n'avaient pas été abrogées; mais leur force dépendant du caprice du prince et de ses ministres, elles étaient par elles-mêmes de vains simulacres. La volonté du prince leur donnait ou la mort ou la vie; le gouvernement était absolu.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 527 JUSQUES EN 568.

(527) Justinien monta sur le trône de Constantinople au commencement de cette période. Théodoric vivait encore. Clotaire, Childebert et Thierry, fils de Clovis, régnaient sur les Français; le premier à Soissons, le second à Paris, et le troisième dans l'Austrasie. Mais si je devais donner le nom d'un homme à notre seconde époque, ce ne serait celui d'aucun de ces rois; je choisirais celui de Bélisaire, dont les hauts faits et les belles actions ont rempli presque tout cet intervalle.

Justinien, fils d'une sœur de Justin Ier ou l'ancien, avait été désigné par cet empereur pour lui succéder. Il était né dans la Dardanie, et, comme son oncle, il avait reçu le jour de parents qui vivaient du travail de leurs mains. Aidé par de grands généraux et d'habiles ministres, il aurait pu acquérir des droits à une belle renommée. La gloire de ces ministres et de ces généraux n'a pas sauvé sa mémoire.

Avant même la mort de l'empereur Justin, il était devenu si passionnément amoureux d'une femme nommée Théodora, qui, dès l'âge de douze ans était montée sur le théâtre, que, malgré la con-

duite scandaleuse qu'elle avait tenue dès sa première jeunesse, il obligea son oncle à consentir à son mariage avec elle. Devenu empereur, il voulut qu'elle partageât son trône; une si grande élévation ne changea pas les mœurs de cette femme, plus célèbre par ses [illegible] que par ses talents; elle ne cessa de [illegible] urpre par ses dérèglements, et Ju[illegible] rs asservi à sa passion honteuse, fu[illegible] pour ne pas voir ses débauches, [illegible] pour les supporter. Qu'aurait pu [illegible] re d'une courtisane couronnée, si ce n'est [illegible] ne empereur?

Heureusement pour l'empire de Constantinople, Bélisaire commanda ses armées. Les premières victoires de ce grand général furent remportées sur les Perses, les perpétuels ennemis de l'empire d'Orient. Il les battit dans plusieurs combats; il en fit un grand carnage dans plusieurs batailles; il vainquit leur roi *Cabade, Cabadez* ou *Kobad,* et son successeur Chosroès I[er]; il força ce dernier de repasser l'Euphrate, et de se renfermer dans les anciennes possessions de ses prédécesseurs. Vainqueur des Perses, vengeur de l'empire, pacificateur de l'Orient, couronné de ses premiers lauriers, il rentra en triomphe dans Constantinople.

Son génie et ses succès lui inspirèrent la grande idée de rétablir l'empire d'Occident, de le réunir à celui de Constantinople, de délivrer Rome des Barbares, de briser le joug qu'ils avaient imposé à l'Italie, de les repousser dans les contrées d'où ils s'étaient précipités sur l'empire. La faiblesse peut

s'allier avec l'ambition. Le désir d'accroître sa puissance fit adopter par Justinien le projet généreux dicté à Bélisaire par l'amour de la gloire et celui de son pays. La guerre que Bélisaire allait entreprendre était sacrée; il allait combattre pour la civilisation. C'est en concevant et en exécutant ce vaste plan qu'il mérita d'être comparé, par plusieurs historiens, aux Scipions et aux Paul Émile de l'ancienne Rome. Il voulait les faire revivre.

Il crut devoir commencer par rétablir en Afrique la puissance des empereurs; les Vandales y régnaient. Lorsque le fameux Genséric revint sur les bords africains, chargé des dépouilles de Rome qu'il avait pillée, et vainqueur de tous ceux qui, en Italie, avaient voulu opposer quelque effort à ses armes, il y avait conduit la jeune Eudoxie, fille de l'impératrice du même nom, et de l'empereur Valentinien III. Il la maria avec son fils Hunneric. Ce dernier prince succéda à son père. Arien comme Genséric, et barbare comme lui, il persécuta les orthodoxes. De son mariage avec Eudoxie il eut un fils nommé Hilderic, et petit-fils par sa mère de l'empereur Valentinien III.

Cet Hilderic était devenu roi des Vandales, après la mort de Hunneric. Gélimer ou Gilimer, descendant comme lui de Genséric, et héritier présomptif du trône des Vandales, fut impatient de régner. Il fit massacrer son roi, et s'empara de sa couronne.

(532) Justinien, ou plutôt Bélisaire, dut saisir avec avidité le prétexte que lui fournissait le crime de

Gélimer, pour commencer sa grande et si importante entreprise. L'empereur envoya demander [illegible] au prince vandale de la mort d'Hilderic. [illegible]r répondit avec fierté : Il avait un grand c[illegible]e. Il déclara qu'il ne craignait pas la guerre. Justinien dit qu'il voulait venger le sang de Valentinien. Bélisaire passa en Afrique à la tête d'une armée. Tout y rappelait la gloire des Scipions ; il voulut les imiter. Il prit Carthage et presque toute l'Afrique [illegible]

Gélimer [illegible]c beaucoup de valeur ; mais il fut [illegible]er au génie de Bélisaire : retiré da[illegible]erts brûlants si voisins dans be[illegible]s des côtes septentrionales de [illegible]au milieu des montagnes stériles, [illegible], toutes les horreurs de la faim ; [illegible]s du général de l'empire lui fit prop[illegible]onner à la générosité du vainqueur. « [illegible] est pire que la mort, » répondit le Vandale détrôné. Et voici ce qu'on a raconté à ce sujet : Gélimer ajouta : « Je ne demande qu'un pain, il y a trois mois que je n'en ai vu ; une éponge pour essuyer mes plaies, et une lyre pour soulager mon malheur. » Si cette âme vandale, changée par l'infortune, corrigée par les revers, adoucie au lieu d'être aigrie par tous les sentiments et toutes les idées qu'a pu lui donner la plus grande des chutes, pouvait être encore émue par un art consolateur ; si Gélimer, désabusé des grandeurs humaines, supérieur au rang dont il était descendu, à ses richesses dispersées, à sa

puissance évanouie, a appris, dans son cruel abandon, et dans son affreuse solitude, à écouter la raison, à reconnaître la justice, à se soumettre à son sort, à éprouver le repentir, combien tout ce qu'il a souffert demande grâce pour son premier crime !

Il désespéra cependant de pouvoir résister plus long-temps aux horreurs du dénuement; il eut confiance dans la foi et dans la bonté de Bélisaire; il se livra à sa destinée; il se rendit à son vainqueur.

(534) Bélisaire emmena Gélimer prisonnier à Constantinople. Justinien voulut qu'un nouveau triomphe honorât de nouveaux succès si éclatants. Bélisaire fit son entrée dans la capitale impériale avec une pompe presque semblable à celle des anciens triomphateurs; il marcha précédé des captifs qu'il avait faits, et à la tête desquels on voyait le roi vaincu et détrôné; il s'avança ainsi jusques à l'hippodrome, où Justinien l'attendait sur un trône magnifique, et où il présenta le roi vandale à ce prince; Gélimer plia les genoux devant l'empereur de Constantinople, et en baissant devant le souverain de l'armée victorieuse cette tête naguère couronnée et maintenant humiliée dans la poussière, « O vanité des vanités, s'écria-t-il, et tout n'est que vanité ! »

On tint à Gélimer la parole qui lui avait été donnée par Bélisaire; non seulement il eut la vie sauve, mais Justinien lui donna des terres dans la Galatie ou dans la Cappadoce : l'empereur eut pour lui des égards particuliers; il lui offrit même de le

créer patrice, comme l'étaient ou l'avaient été des rois des Français et des Goths, à condition qu'il renoncerait à l'arianisme; Gélimer refusa, et se retira avec sa famille dans l'Asie Mineure.

Bélisaire avait déjà exécuté une partie importante de ses projets; une grande conquête avait ajouté un vaste territoire aux possessions de l'empire; mais les Goths régnaient en Italie, cette belle partie de l'Europe leur obéissait. Rome, cette souveraine du monde, était dans les fers; l'ancienne capitale de l'empire était au pouvoir des Barbares; il fallait la délivrer, il fallait relever les aigles de l'empire, sur ce Capitole d'où étaient descendues tant d'armées victorieuses; c'était la plus brillante portion du plan que devait avoir conçu le génie de Bélisaire : les circonstances servirent encore ses projets. Les passions ardentes et inconsidérées, qui ont dérangé si souvent les calculs de la prudence et de la politique, secondèrent cette fois les vues de l'homme d'état; et combien il est important, pour l'utilité de l'histoire, de reconnaître ces ressorts secrets et toujours si puissants, dont le jeu inattendu produit les évènements les plus extraordinaires, pendant que le vulgaire ne les attribue qu'à d'habiles et vastes combinaisons d'un esprit supérieur qui, dans un si grand nombre de circonstances, ne peut que préparer ou détourner ces mêmes évènements, ou les faire servir à l'accomplissement de ses desseins.

Théodoric, roi des Ostrogoths, en terminant son règne remarquable, avait laissé la couronne d'Italie



à son jeune petit-fils Athalaric, que sa fille Amalasonte avait eu d'Évaric, l'époux qu'elle avait perdu. Les Goths, comme tous les autres peuples guerriers venus du nord, ne pouvaient pas placer une femme sur leur trône, où ils ne voulaient voir assis qu'un roi digne de marcher à leur tête, et de seconder leur désir insatiable d'envahissements et de conquêtes; mais ils voyaient sans peine une femme gouverner sous le nom d'un prince, et exercer une puissance qui leur déplaisait d'autant moins, que les idées qu'ils avaient de son sexe ressemblaient encore beaucoup à celles des anciens Gaulois et des anciens Germains.

Amalasonte se montra digne de la confiance des Goths : sous son gouvernement, l'Italie n'éprouva ni agitation ni malheurs; elle sut conserver un royaume qui, très récent encore, aurait pu être facilement détruit; et, alliant la fermeté à la sagesse, elle soutint, contre Justinien lui-même, la dignité et l'indépendance de sa couronne.

Ayant perdu le fils sous le nom duquel elle gouvernait avec tant de succès et de gloire, elle crut devoir faire passer la couronne sur la tête d'un neveu de Théodoric, nommé Théodat; il s'était engagé à lui laisser l'administration suprême d'un état qui lui devait tant de paix, de tranquillité et de bonheur. Mais l'ambition le fit bientôt repentir de sa promesse; il voulut réunir le pouvoir souverain au titre qu'il portait : on a ajouté qu'Amalasonte, encore aussi belle que grande princesse, avait inspiré à Justinien une affection qui donna à l'impé-

ratrice Théodora une jalousie d'autant plus vive qu'Amalasonte réunissait les qualités les plus recommandables aux charmes et aux grâces de son sexe. L'union d'Amalasonte et de Justinien aurait réuni les deux empires, et complété, sans effusion de sang, l[illegible]t que Bélisaire avait fait adopter [illegible]nstantinople. Théodora frémit; [illegible]apper de ses mains déshonorée[illegible] qui lui était si chère; elle rés[illegible]lasonte. Elle fit exciter secrètem[illegible]mbitieuses de Théodat, qui, oubl[illegible]devait à sa bienfaitrice, osa la reléguer dans une île du lac de Balsère; indignée contre Théodat, elle s'adressa à Justinien; cédant à son ressentiment, aveuglée par sa colère sur les devoirs sacrés dont rien ne pouvait la dégager envers sa nation, elle ne pensa qu'à détrôner le perfide successeur de son fils : elle proposa à Justinien la conquête de l'Italie; on dit qu'un traité la lia à l'empereur. Théodat en fut instruit, et fit périr Amalasonte.

Cet attentat détacha de Théodat plusieurs Goths fidèles au sang du roi Théodoric. L'empereur de Constantinople ne balança pas à saisir une occasion favorable pour recouvrer l'Italie. Théodora, ne craignant plus de rivale, abandonna Théodat; et le dénouement de cette double intrigue fut la guerre de l'empire d'Orient contre celui des Ostrogoths.

On a écrit qu'Amalasonte en couronnant Théodat lui avait donné sa main; cette union, en ren-

dant l'ingratitude de Théodat plus coupable, aurait diminué les craintes de Théodora; mais quoi qu'il en soit de ce mariage, ce fut vers 535 que Bélisaire, le vainqueur des Perses et des Vandales, partit pour conquérir l'Italie. En publiant les motifs de la guerre que l'on commençait contre Théodat, on ne manqua pas de déclarer qu'on allait venger la mort d'une princesse qui, lors de la guerre contre Gélimer, avait donné des secours utiles à l'armée de Justinien. Et combien il est remarquable que, depuis l'existence des royaumes des Bourguignons, des Goths, des Visigoths, des Vandales et des Français, au milieu de toutes ces invasions et de tous ces établissements de Barbares, ce soit presque toujours, au moins en apparence, pour venger les outrages ou les assassinats de reines ou de princesses infortunées qu'on ait entrepris de grandes expéditions et renversé des empires.

Il était trop important pour Justinien de réussir dans la guerre qu'il venait d'entreprendre, pour ne pas tâcher de réunir tous les moyens de succès: il s'adresse aux rois français d'Austrasie, de Paris et de Soissons, et forme avec eux une ligue contre le roi des Goths; il les y engage d'autant plus aisément qu'il leur fait de grandes promesses, et qu'Amalasonthe était fille d'une sœur de Clovis.

Thierry, roi d'Austrasie, comptait l'Auvergne parmi ses états; les peuples de cette province avaient refusé de payer les impôts, Thierry avait marché contre eux et abandonné leur pays au pillage. Les Auvergnats irrités s'étaient défendus avec

acharnement; il avait été obligé de former le siége de Clermont, leur capitale, et de plusieurs autres villes; mais étant parvenu à soumettre les contrées révoltées, il était revenu à Metz, et y était mort vers 534.

Théodebe[illegible] avait succédé; ce jeune prince ét[illegible] lorsque la maladie de son père a[illegible]hildebert, roi de Paris, et Clotaire [illegible], dont l'ambition était insatiable, a[illegible]ofiter de son absence pour s'em[illegible] r[illegible]sie; mais Théodebert, arrivé à Me[illegible]rs avant la mort de son père, avait déjoué leurs projets, leur avait envoyé de riches présents, et avait été reconnu roi d'Austrasie.

A peine monté sur le trône, il s'était empressé de céder à la passion violente qu'il avait conçue en Auvergne pour une belle Gauloise, nommée *Deuterie*, et dont il avait déjà eu un fils adultérin; il avait répudié sa femme, Wisigarde ou Wisiegarde, fille de Wachon, roi des Lombards, et donné sa main à Deuterie; c'est cette femme que la jalousie rendit dénaturée, et qui, plusieurs années après, craignant une rivale trop dangereuse dans une fille qu'elle avait eue de son premier mari, et dont la beauté pouvait paraître supérieure à la sienne, résolut de la faire périr: on a écrit qu'elle gagna le conducteur du char de sa fille, et que ce cocher, séduit par l'or de Deuterie, versa dans la Meuse, du haut du pont de Verdun, la jeune et belle princesse, qui trouva dans les eaux du fleuve la mort à laquelle

sa barbare mère l'avait condamnée. D'autres auteurs ont raconté que Deuterie, pour être plus sûre du succès de son forfait, fit atteler au char de sa fille infortunée deux taureaux que l'on avait privés de toute boisson pendant plusieurs jours, qu'on les conduisit vers la Meuse, et qu'emportés par une soif ardente, ils se précipitèrent dans le fleuve où la fille de la reine fut engloutie. Quelles mœurs que celles de ce siècle !

Théodebert ne put plus supporter celle qui avait tranché les jours de sa propre fille ; forcé d'ailleurs de céder à l'indignation publique, il la renvoya et rappela sur le trône sa première femme, Wisigarde.

Un an s'était à peine écoulé depuis l'avènement de Théodebert sur le trône d'Austrasie, qu'il s'était joint à ses oncles Childebert et Clotaire, contre Godemar ou Gondemar, qui régnait encore sur une partie de la Bourgogne ; ce frère de Sigismond était fils de Gombaud ou Gondebaud, roi de Bourgogne, et oncle de sainte Clotilde. Childebert et Clotaire étaient neveux issus de germain de Godemar ; mais comment leur parenté aurait-elle arrêté leur dévorante ambition ?

Godemar avait succombé sous la ligue des trois rois ; on l'avait fait prisonnier et enfermé dans un château où il finit ses jours : le royaume de Bourgogne avait entièrement cessé d'exister avec la dynastie de Gombaud.

Bientôt après Justinien parvint à engager les trois princes français à se lier avec lui contre Théodat, ce roi des Ostrogoths qui avait fait périr Amala-

sonthe, fille de Théodoric et d'une sœur de Clovis, et par conséquent cousine germaine de Clotaire et de Childebert. Théodat, effrayé du nombre et de la puissance des ennemis qu'il allait voir réunis contre lui, se hâta de négocier auprès des rois d'Austras [illegible] Soissons; l'or l'emporta sur les i [illegible] sur les promesses de Justinien. [illegible] pièces d'or tirées du trésor des [illegible] uits des dépouilles de l'Italie, ac [illegible] et la neutralité; et on ne sait pas [illegible] odebert et Childebert partagèrent [illegible] quante mille pièces, et comment le farouche Clotaire ne réclama aucune part dans le prix de la paix.

Quoi qu'il en soit, Bélisaire, quoique réduit aux seules forces de l'empire d'Orient, n'en commença pas moins sa grande et nouvelle entreprise; il s'empara d'abord de la Sicile. Bientôt Théodat subit la peine de son crime; plusieurs de ses soldats l'abandonnèrent; il ne put résister à l'ascendant de Bélisaire. Les Goths, que Théodoric avait accoutumés à ne voir à leur tête qu'un roi favorisé de la victoire, et qui n'avaient pu pardonner à Théodat la mort d'Amalasonthe, déposèrent et massacrèrent ce prince ingrat, coupable, malheureux, et que le destin semblait avoir condamné. On a écrit d'ailleurs qu'ils y avaient été excités par Vitigès, un de leurs plus habiles généraux, qu'ils élurent à la place de Théodat.

Le sang d'Amalasonthe était vengé; l'un des prétextes ou des motifs de la guerre n'existait plus;

mais les vues d'agrandissement et de restauration de l'empire subsistaient toujours dans la tête de Justinien et dans celle de Bélisaire. Ce général de l'empire d'Orient prétendit que les Ostrogoths n'avaient pas le droit d'élire un roi sans le consentement de l'empereur, et il marcha contre Vitigès.

L'empereur Justinien envoya cependant le comte André à Théodebert, pour faire une nouvelle tentative, obtenir son alliance, et lui demander un secours puissant; on était déjà à la fin de septembre, et Théodebert, qui croyait plutôt de sa politique de soutenir Vitigès et de maintenir le royaume des Ostrogoths, que de concourir à l'agrandissement de l'empire d'Orient, s'excusa sur ce que la saison était trop avancée pour faire passer les Alpes à ses soldats; en vain le comte André lui dit-il que Justinien le regardait comme son fils, ses efforts, ses instances, ses flatteries, tout fut inutile: Théodebert, dans sa réponse, donna à Justinien le titre de père [1], mais il persista dans ses refus.

Vitigès, instruit de l'ambassade du comte André, se hâta de céder aux rois français la Provence, et plusieurs villes de la Gaule méridionale. Clotaire et Charibert promirent d'être neutres, et Thierry s'engagea à envoyer des troupes au roi des Ostrogoths.

Justinien ne fut informé de cet arrangement que lorsqu'il fut terminé; mais Bélisaire crut avoir assez

[1] Duchesne, tom. I, pag. 862.

des armées de Constantinople pour vaincre Vitigès.

Il entra dans Naples : et quelle n'était pas la férocité de ce siècle, puisque Bélisaire lui-même, par un horrible abus de la victoire, dont nous ne voudrions pas voir sa mémoire souillée, fit passer au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe, tous les habitants de cette ville infortunée ! Qu'aurait fait de plus Attila ?

A l'approche de Bélisaire, les Goths abandonnèrent Rome ; les aigles romaines brillèrent encore au milieu de ces places jadis témoins de tant de gloire et de triomphes.

Bélisaire ajouta aux fortifications de cette cité qu'il venait, pour ainsi dire, de retirer de dessous les cendres et les débris ; il l'environna de murs, dont très récemment encore on pouvait voir quelques restes ; et se hâtant de profiter de l'enthousiasme de ses soldats et de la terreur de ses ennemis, il conquit la Toscane, et remporta sur les Goths, auprès de Péruse, une victoire éclatante.

Vitigès, cependant, près de voir la puissance des Goths entièrement détruite, se montra digne d'un meilleur sort. Bien loin de désespérer du salut de sa nation, il voulut que sa résistance égalât l'attaque et le danger. Il appela tous les Goths à la défense du pays qu'ils avaient conquis, qui était devenu leur patrie, et qu'ils étaient menacés de perdre.

Nous venons de voir qu'afin de contre-balancer les efforts des anciens habitants de l'Italie, pour qui le nom romain était encore si cher, il avait eu

recours à des forces étrangères, et obtenu des secours de Théodebert. Dix mille Bourguignons, envoyés par le roi d'Austrasie, joignirent les étendards de Vitigès. Il attaqua avec eux Milan, qui avait reçu un lieutenant de Bélisaire, et plusieurs autres villes qui avaient, comme Milan, reconnu l'autorité de Justinien. Bélisaire eut à combattre un adversaire digne de lui.

Vitigès éprouva de la part des Milanais la plus grande résistance : ils ne cédèrent qu'à la famine; et à quoi leur servit de ne pas chercher à périr les armes à la main, ou à se sauver par un courageux désespoir? ils furent tous immolés. Les barbares vainqueurs donnèrent impitoyablement la mort, et aux enfants qu'ils massacraient sur le sein de leurs mères, et à ceux qui, réfugiés au pied des autels, imploraient la pitié au nom du ciel. On frémit lorsqu'on voit les historiens des Bourguignons raconter que le fer égorgea trois cent mille victimes; et comme l'idée que l'on se forme de ce sixième siècle devient de plus en plus horrible, lorsqu'on pense que Bélisaire avait, à Naples, donné l'exemple de cet affreux carnage!

Vitigès, vainqueur de Milan, et précédé de l'effroi qu'inspiraient ses armes, voulut reprendre Rome et y rétablir le trône des Ostrogoths. Il l'assiégea; quatorze mois s'écoulèrent sans qu'il pût s'en emparer; les Romains devaient avoir trop présent le sort des Milanais.

Bélisaire le contraignit enfin à lever le siége.

Mais s'il préserva Rome des fers de Vitigès, les

su s d une guerre cruelle et d'un siége de quat is détruisirent la plus grande partie de sa po on, et effacèrent presque tout l'éclat qui po ait lui rester encore.

La g erre continuait cependant avec acharnement itigès, lorsque tout-à-coup l'Austrasie à qui Vitigès avait ix mille Bourguignons, si funeste sse les Alpes et arrive en Italie mée formidable, composée, sui s, de cent mille combattants.

Les Goths cr it q vient à leur secours, et, bien loin de lui opposer la plus légère résistance au passage des Alpes, ils le voient arriver avec joie. Il s'avance jusqu'à Pavie, se saisit d'un pont sur le Pô, passe la rivière, et range son armée en bataille, sans que Vrayas, beau-frère de Vitigès, cesse de croire que les Austrasiens viennent pour se réunir à lui; mais au moment où les Goths se préparent à recevoir Théodebert en ami, le roi d'Austrasie tourne ses armes contre eux : l'effroi les saisit; ils prennent la fuite, et dans le trouble où les jette une attaque si imprévue, plusieurs d'eux s'échappent au travers d'un camp de troupes de l'empire établi auprès de Tortone, et que commandait un lieutenant de Bélisaire. Les soldats de Justinien prennent les fuyards pour des Goths surpris et dispersés par Bélisaire; et quel est leur étonnement, lorsqu'ils reconnaissent l'armée française qui tombe sur eux. Ils abandonnent leur camp,

se sauvent dans Tortone, et dépêchent des courriers à leur général.

Bélisaire se tient sur la défensive, prend toutes les précautions d'un grand capitaine, écrit à Théodebert, lui reproche la violation du traité fait avec Justinien. Une bataille gagnée par Théodebert aurait pu produire de bien grands changements en Europe; mais les maladies qui se déclarèrent dans son armée, et la disette de vivres dans un pays ravagé par tant de troupes, obligent le roi d'Austrasie à repasser en France, et à ne laisser en Italie que Bucelin, un de ses généraux, qu'il charge de garder plusieurs postes importants.

Tel fut le résultat de cette grande invasion des Français en Italie. Combien de fois nous les verrons, dans le cours de cette histoire, porter leurs armes, à l'exemple des Gaulois, vers cette belle Italie, où tant de monuments retracent, et la puissance de la nature, et le pouvoir du génie de l'homme; qui a régné successivement sur la terre, par la victoire, la religion, le commerce, et le charme des lettres et des arts, et dont la conquête a paru pendant si long-temps décider de la destinée du monde!

Bélisaire, ne craignant plus les Français, serre de près Vitigès. Les rois de Paris, de Soissons et de Metz, ou d'Austrasie, plus éclairés sur leurs véritables intérêts, font proposer à Vitigès d'aller à son secours avec les forces les plus nombreuses. On a écrit qu'ils avaient offert de passer les Alpes avec cinq cent mille hommes : ou le nombre de

leurs soldats a été bien exagéré, ou, si l'on se rappelle ce que nous avons dit dans notre discours préliminaire de la population de l'Europe dans les siècles rapprochés de l'ère chrétienne, et si on pense à la quantité de forêts incultes qui couvraient encore la Fra [illegible] de Clovis, il faudrait supposer qu [illegible] les Français en état de porter les a [illegible] pporter de longues et dures fatigue [illegible] ompagner leurs rois.

Vitigès, tr [illegible] ompé par Théodebert, n'ose pas se [illegible] des Français; il craint d'introduire en It [illegible] nouveaux vainqueurs; il ne se confie qu'à ses propres forces. Retiré dans Ravenne, il y est assiégé par Bélisaire, qui le contraint à se rendre prisonnier, et qui termine ainsi avec une nouvelle gloire la guerre contre les Goths.

Bélisaire conduisit Vitigès à Constantinople; c'était le second roi que le vainqueur de la Perse, de l'Afrique et de l'Italie, présentait au pied du trône de l'empereur.

Justinien traita Vitigès comme il avait traité Gélimer, le roi des Vandales. Il lui témoigna des égards. Le roi des Ostrogoths vécut en paix dans Constantinople, comme Gélimer dans ses domaines de l'Asie Mineure. L'empereur ne redouta ni le second, retiré dans une province éloignée du centre de l'empire, ni le premier, resté dans la capitale et à côté de la cour. Il suivit la politique commandée par la loyauté, la foi des traités, l'humanité, le véritable intérêt des souverains; il s'y conforma envers deux princes qui avaient eu un grand pouvoir,

une grande renommée, une influence redoutable; il se confia et à leurs paroles et à sa propre puissance : il n'eut jamais occasion de s'en repentir.

Lorsque Bélisaire eut quitté l'Italie, les Ostrogoths reprirent de nouvelles forces, et recommencèrent la guerre. On aurait dit que la fortune de l'empire était partie avec Bélisaire, et avait abandonné les troupes de Justinien. Ils élurent un successeur de Vitigès. Il fut assassiné, ainsi que le second roi qu'ils choisirent.

Le troisième fut plus heureux : on le nommait Totila. Il acquit bientôt une grande renommée, remporta deux victoires éclatantes sur les troupes impériales, reconquit une grande partie de l'Italie, s'empara de la Sicile, de la Corse, de la Sardaigne, releva avec éclat le trône de Théodoric, prit Rome, la pilla, et marcha vers Naples (546). Cette dernière ville soutint un siége très long, mais elle fut forcée de se rendre. Les Napolitains avaient souffert pendant si long-temps de la faim, que Totila, par une attention bien rare dans un conquérant barbare, leur fit distribuer des vivres avec tous les soins que la prudence pouvait demander.

Malgré tous les efforts de l'envie, si blessée de la gloire de Bélisaire, Justinien fut obligé de le renvoyer en Italie; lui seul paraissait pouvoir arrêter les progrès du roi des Goths.

Totila désespérant de pouvoir garder la ville de Rome contre un si fameux adversaire, résolut d'en démolir les fortifications. Il en fit sortir un grand nombre de citoyens; il emmena avec lui les séna-

teurs et les autres grands fonctionnaires qui y étaient restés; et cette cité souveraine, qui avait pe[illegible]nt tant de siècles donné des lois à l'Europe, à [illegible], à l'Afrique, ne fut plus, en quelque sorte, qu'une vaste solitude, au milieu de laquelle s'élevaient [illegible]s monuments que le fer et la flan[illegible]ctés; antiques, tristes et admiral[illegible] prospérité évanouie et d'une g[illegible]mme ces pyramides colossales qu[illegible]e au milieu des sables et des dése[illegible]

Bélisaire cepe[illegible]nt eut des succès divers. Il fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un aussi célèbre capitaine; mais les intrigues de la cour de Constantinople l'empêchèrent de recevoir les renforts nécessaires. On redoutait trop l'influence de sa gloire, de ses services, de ses vertus; il fut rappelé.

Dès que Totila n'eut plus à combattre Bélisaire, il se crut paisible possesseur de l'Italie. Quel éloge du général de Justinien!

Il avait demandé la main de la fille de Théodebert, roi d'Austrasie. Le petit-fils de Clovis lui avait fait répondre qu'il ne reconnaissait pas pour roi d'Italie celui qui n'avait pas cru pouvoir garder sa capitale, et que sa fille n'épouserait qu'un roi.

Totila, noblement sensible à cette espèce de reproche, ne négligea rien pour rendre à Rome au moins une partie de son ancienne splendeur. Il en rappela les anciens habitants; il y vécut au milieu d'eux; il les gouverna en père. Naples fut aussi rebâtie. Le pape Sylvérius réunit tous ses efforts à

ceux de Totila pour y donner des asiles aux malheureux dont les propriétés avaient été ravagées et les habitations détruites, digne et apostolique emploi du pouvoir que donnait aux évêques de Rome l'éminence de leur siége pontifical.

Il paraît au reste que pendant la guerre de Bélisaire contre les Goths, Sylvérius avait embrassé le parti des Barbares, et qu'il fut exilé par ce général.

(547) Théodebert cependant envoya une armée en Italie sous la conduite de Bucelin. On pourrait croire que le plus puissant des rois français, jaloux de réunir à ses états les plus belles contrées de l'ancien empire d'Occident, n'avait refusé sa fille à Totila que pour ne pas le reconnaître, ne pas s'obliger à le défendre, et tâcher de faire passer sur sa tête la couronne d'Italie.

Bucelin s'empara de plusieurs places dans les pays auxquels on a donné depuis le nom de Grisons et d'états de Venise. Il s'assurait ainsi des passages au travers des Alpes dont il pouvait avoir besoin.

Il allait s'étendre dans cette Italie, où il avait déjà si facilement pénétré, lorsque Totila, voyant qu'il lui serait impossible de résister aux forces de l'Orient et à celles d'Austrasie, se hâta d'envoyer auprès de Théodebert, de lui demander une alliance intime, de réclamer ses secours, et de tâcher de le porter à se déclarer contre l'empereur de Constantinople. Il lui offrit non seulement de ne jamais inquiéter les rois français dans ce qu'ils occupaient dans les Gaules, mais même de céder à Théodoric

en-deçà des Alpes ce qui pourrait lui convenir lorsqu'ils seraient parvenus à délivrer entièrement l'Italie de la domination des Impériaux. Ces conditions furent acceptées, et Théodebert, offensé d'ailleurs des titres de *Francique* et d'*Allemanique* que l'empereur c [illegible] s à cause des avantages remportés par [illegible] les troupes allemandes et françaises, [illegible] marcher en personne contre Justin [illegible] r jusque dans le cœur de son empir [illegible] l'Illyrie, et à se jeter dans la Thrace, lorsq [illegible] attaqué d'une longue maladie qui ne se termina que par sa mort.

(548) Théodebald ou Thiébaud, que Théodebert avait eu de Deuterie avant de l'avoir épousée, et dont par conséquent la naissance avait été illégitime, n'en succéda pas moins à son père. Il fut reconnu par ses deux grands oncles, Childebert, roi de Paris, et Clotaire, roi de Soissons, et par tous les peuples qui composaient le royaume d'Austrasie.

Justinien, qui ne craignait pas de voir se renouveler l'orage dont Théodebert l'avait menacé, envoya à Thiébaud le sénateur Léontius pour lui demander de s'unir avec lui contre les Ostrogoths et de rendre à l'empire d'Orient les places d'Italie dont Théodebert s'était emparé. Le jeune prince répondit qu'il ne pouvait ni se séparer des Goths, les anciens alliés des Français, ni rendre des places que le droit de la guerre avait données à son père.

Il parut cependant changer de politique quelque temps après. Il envoya des ambassadeurs à Constantinople; la paix fut signée avec Justinien. Thiébaud

conserva ce qu'il possédait en Italie, et, à la prière du roi français, l'empereur parut vouloir traiter avec plus de douceur le pape Vigile, et Dace, archevêque de Milan, qu'il retenait à Constantinople, à cause de leur opposition aux édits qu'il avait publiés contre des opinions théologiques trop fameuses dans le sixième siècle.

Heureusement pour les peuples de l'Europe et pour la mémoire de Justinien, cet empereur ne s'occupa pas toujours de ces querelles théologiques qui devaient être un jour si funestes à la religion et à l'humanité. Tribonien, questeur ou surintendant des finances de l'empire, était en même temps un très grand jurisconsulte. Il recueillit, composa, arrangea, rédigea, compléta ce recueil de lois ou décisions romaines qui a été la base du droit civil dans toute l'Europe, et que l'on a toujours conservé avec respect comme l'oracle de la sagesse des nations. Justinien rendit son nom impérissable en l'attachant à l'ouvrage de Tribonien, et en revêtant ce recueil, ou plutôt ce code, du caractère auguste que pouvait lui donner son autorité impériale.

Jean de Cappadoce partageait la confiance de Justinien. Il était préfet du prétoire et renommé pour sa politique.

Jean et Tribonien furent accusés d'avoir trop pensé à amasser des richesses. Ils éveillèrent trop fortement l'envie. On les dépouilla de leur fortune; on les envoya en exil. Tribonien fut rappelé; on lui rendit ses places, mais il mourut bientôt après cette justice trop tardive. Jean de Cappadoce, qui

avait déplu d'une manière plus particulière à l'impératrice, crut ne pouvoir sauver sa vie qu'en se vouant au service des autels. Il se fit prêtre, il désira même, on ne sait pourquoi, de recevoir une seconde consécration du patriarche de Constantinople quelques années après : et ce qui achève de peindre l'esprit du temps, ni sa chute, ni son exil, ni l'inimitié de l'impératrice, ni son nouveau caractère, ne purent éteindre l'ambition qu'avait fait naître dans son âme une prédiction frivole d'après laquelle il ne devait mourir qu'après avoir été revêtu de l'habit d'Auguste; l'espoir ne sortit de son âme que lorsque, dans sa seconde ordination, le hasard fit qu'un prêtre nommé Auguste lui prêta son habit sacerdotal.

Mais c'est la disgrâce de Bélisaire qui sera éternellement reprochée à Justinien.

En vain ce grand homme, vainqueur des Perses, des Vandales et des Goths, le libérateur de l'empire, le héros de l'Orient, de l'Afrique et de l'Italie, avait-il, depuis son rappel, mérité le titre de sauveur de la capitale, en repoussant loin de Constantinople, et en dispersant des hordes de Barbares qui, composées en grande partie de ces Scythes ou Huns qu'Attila avait rendus fameux, et des Slaves venus de la Sarmatie, s'étaient jetés comme des furieux sur la Thrace, et portaient dans toutes les malheureuses contrées qu'ils traversaient le ravage et la mort; en vain, ajoutant à la gloire éclatante dont il brillait la modération la plus vertueuse et la plus rare, général d'une armée victorieuse qui



l'adorait et qui n'aimait ni n'estimait l'empereur, avait-il refusé la couronne d'Italie que les peuples de cette belle péninsule avaient voulu lui décerner. Plus il jouissait de l'admiration de l'Europe, et plus on parvint facilement à le perdre dans l'esprit d'un prince tel que Justinien, et d'une femme telle que l'impératrice. On lui fit un crime de ce refus d'une couronne que sa vertu lui avait dicté; (561) et, à l'éternelle honte de l'empereur, il fut privé des emplois dans lesquels il rendait tant de services, et des honneurs qu'il avait si bien mérités.

On a écrit que celui à qui l'état et l'empereur devaient tout avait été dépouillé de tout; que, joignant la cruauté à la plus noire ingratitude, on lui avait crevé les yeux; que, réduit à la plus affreuse misère, le plus grand homme de l'Europe mendiait son pain dans les rues de Constantinople; qu'un faible enfant guidait seul les pas de celui qui avait sauvé l'empire; et que, tendant un vieux casque qui rappelait tant de triomphes, il tâchait d'exciter la pitié publique en disant : « Donnez l'aumône au » pauvre Bélisaire. » On a ajouté qu'il avait enfin perdu toute liberté, et qu'on l'avait renfermé dans une tour voisine de la mer, et qu'on a nommée pendant long-temps la tour de Bélisaire. Il semble que la philosophie, la poésie et les beaux-arts se soient plu à confirmer et à répandre ce récit si touchant et si instructif; ils ont voulu donner cette grande leçon au monde; ils ont multiplié ce tableau si attachant de l'instabilité de la fortune, du vain éclat de la puissance, du contraste si frappant de

la plus grande gloire et de la plus grande infortune, de la vertu sublime aux prises avec l'extrême adversité. Les talents d'un homme de lettres célèbre, mort depuis quelques années, d'un poëte également célèbre, et de deux grands peintres, ont immortalisé [illegible] its qu'ils retracent passeront de [illegible] comme ces fables antiques des [illegible] n des peuples; mais la vérité de [illegible] lire que Bélisaire ne fut pas rédu [illegible] énuement; que la vue ne lui fut p [illegible] pinion publique et une sorte de re [illegible] s que la basse envie et toutes les méprisables intrigues des courtisans ne permirent pas que sa disgrâce fût prolongée; que cette disgrâce, trop longue pour l'honneur de Justinien et de l'Empire, ne dura qu'un an, et qu'il mourut à Constantinople en 566, rendu depuis trois ans à toutes ses dignités.

Dès 552, ce général si favorisé par la victoire, et que l'ancienne Rome aurait surnommé l'Asiatique, l'Africain et l'Italique, avait été remplacé par Narsès. C'était un eunuque né dans l'Arménie, près des frontières de la Perse, et qui jouissait d'un grand crédit dans le palais de Constantinople. Ses talents lui ont valu une grande rênommée, que la gloire éclatante de Bélisaire n'a point éclipsée. Il arriva en Italie avec de nouvelles troupes et beaucoup d'argent. La guerre recommença entre Totila et les Impériaux. Le roi des Ostrogoths donna de nouvelles preuves de valeur et d'habileté. Il sollicita en vain Thiébaud, roi d'Austrasie, d'ordonner

aux garnisons des places que les Français occupaient en Italie de se réunir à lui contre Narsès; Thiébaud voulut garder une exacte neutralité.

Cependant Narsès et Totila s'étant joints auprès des Apennins, se livrèrent une bataille sanglante, au milieu de laquelle Totila, blessé d'un coup de lance, périt glorieusement les armes à la main, et laissant à la postérité le souvenir d'un grand courage, et de qualités bien rares parmi les rois barbares de ces temps si malheureux.

Teias ou Téja fut élu à sa place et perdit bientôt la vie, après avoir été vaincu à Nocéra. La puissance des Ostrogoths fut presque anéantie avec l'armée de Téja; le trône resta vacant.

Indulphe, général des Goths, ayant néanmoins réuni quelques restes des armées de sa nation, adressa de nouveaux envoyés à Thiébaud, le conjura de ne pas abandonner d'anciens alliés, dont la perte était certaine s'il ne les secourait, et parut n'avoir rien obtenu.

Mais peu de temps après, Narsès, qui faisait le siége de Cumes, apprend que Bucelin, général d'Austrasie, et son frère Leutharis ou Lantachar, qui jouissaient du plus grand crédit à la cour de Thiébaud, venaient de passer les Alpes à la tête d'une armée française de près de quatre-vingt mille hommes, et qu'ils étaient déjà arrivés sur les rives du Pô. Il envoie aussitôt un de ses lieutenants nommé Fulcaris pour disputer le passage de ce fleuve aux Français. Bucelin était campé auprès de Parme, où il y avait une garnison française.

Fulcaris donne dans une embuscade, et y périt avec une grande partie du corps qu'il commandait. Les Goths, encouragés par ces premiers succès, vont grossir l'armée française, et plusieurs villes d'Italie leur ouvrent leurs portes.

Bucelin [illegible] t la faute de secourir trop tard la [illegible] s, assiégée par Narsès. Il v [illegible] re lever le blocus de [illegible] Teias ou Téja, et qui avait défe [illegible] it préféré le parti des Impériaux [illegible] çais, et porté lui-même les clefs de c [illegible] lle à Narsès, qu'il avait rencontré à Rav[illegible], et l'armée française est battue près de Rimini par celle de Justinien.

Dans la campagne suivante, Bucelin s'avance au-delà de Rome, jusque dans le Samnium. Là il se sépare de son frère, avec qui il avait concerté ses opérations; il suit la Méditerranée jusques au détroit de Messine, portant partout le ravage; et Leutharis s'étend le long de l'Adriatique jusques à Otrante.

Les chaleurs de ces contrées, qui forment aujourd'hui le royaume de Naples, étaient devenues violentes. Les Français étaient parvenus jusques à l'extrémité de l'Italie. Leutharis propose de retourner dans les pays plus tempérés qu'arrose le Pô, et d'y faire reposer l'armée. Bucelin dit qu'il est lié par un serment, qu'il doit chercher Narsès, le combattre et le vaincre. Il consent néanmoins à laisser partir son frère pour les rives du Pô; mais il lui demande ses meilleures troupes.

Leutharis perd en chemin une partie de ses sol-

dats, de son butin et de ses captifs; il parvient jusques au Pô: mais cette maladie si terrible et si commune dans ces temps de désordre, de barbarie et de destruction, la peste, attendait sur les bords de ce fleuve Leutharis et son armée; le général et presque tous ses soldats tombent ses victimes. Une autre maladie, de tous les temps si funeste aux troupes, la dyssenterie, fait de grands ravages dans l'armée de Bucelin. Le général d'Austrasie voit qu'il doit se presser de livrer bataille à Narsès. Il arrive auprès de Capoue, et se retranche sur le Casilin. Narsès sort de Rome, et vient camper vis-à-vis l'armée française. Le destin de l'Italie va se décider près de ce champ de bataille où Rome et Carthage avaient combattu pour l'empire du monde. Les deux généraux rangent leurs troupes; on donne le signal: les Français se jettent sur les ennemis avec une furie à laquelle les premiers rangs des Impériaux ne peuvent résister. Mais Narsès, qui avait prévu les effets de cette première impétuosité, avait tenu à l'écart un corps de réserve qui prend les Français en flanc et par-derrière. Bucelin est défait; son armée est dispersée ou anéantie; les Français perdent tout ce qu'ils possédaient en Italie. Quelle grande leçon! et combien de fois malheureusement elle a été inutile!

L'anéantissement de l'armée française ôte aux Ostrogoths jusques à l'espérance. Leur empire est détruit, comme l'avait été celui des Hérules.

La domination des Vandales d'Afrique avait été aussi brisée.

Tous ces grands évènements ont immortalisé le règne de Justinien, mais ils n'ont rien fait pour sa gloire. Il avait élevé le temple de Sainte-Sophie, qui fait encore l'un des plus beaux ornements de Constantinople : il l'avait dédié à la Sagesse éternelle. Mais on l'[illegible] déshonoré le trône par ses vic[illegible] facilité à écouter les délateur[illegible] iplier les confiscations, sa coup[illegible] l'indigne femme qu'il avait rev[illegible]. Il ne sut ni réprimer les ri[illegible] que, ni imposer silence aux aute[illegible] éologiques, bien plus dangereu[illegible] ion et pour l'état. Il semble que ce qu'on peut dire de plus favorable pour lui, c'est que l'empire dut à Bélisaire, à Narsès, à Tribonien, à Jean de Cappadoce, presque tout le bien qui se fit sous son règne, et que tout le mal qui lui a été tant reproché a été l'ouvrage de la trop fameuse Théodora. Il lui resterait un grand mérite, celui d'avoir choisi de grands ministres et de grands généraux.

Il mourut en 565.

Justin II, son gendre ou son neveu, lui succéda.

Mais si l'empire des Goths orientaux avait cessé en Italie, celui des Goths occidentaux ou Visigoths subsistait toujours en Espagne.

Amalaric n'ayant pas laissé d'enfants, les Visigoths s'assemblèrent et élurent pour leur roi Theudis ou Theudes, Ostrogoth que Théodoric, roi d'Italie, avait, comme tuteur de son petit-fils

Amalaric, nommé, dès 510, vice-roi ou gouverneur d'Espagne, et qui s'était allié avec une des plus riches et des plus puissantes familles établies dans la Péninsule avant l'invasion des Barbares du nord.

Theudis ayant été assassiné en 548, les Visigoths nommèrent pour son successeur Théodiscle, ou Théodicelle, ou Théodigile, ou Théodigis, qui avait commandé leurs armées. Mais à peine ce nouveau monarque fut-il monté sur le trône, qu'il s'abandonna à une débauche sans frein, attenta, par ses violences, à l'honneur des familles les plus distinguées, et fit mourir plusieurs des principaux Visigoths dont les femmes lui avaient inspiré une passion criminelle. Une si atroce et si insolente tyrannie ne put être supportée par ceux qui en étaient l'objet; et, dans un banquet solennel qui eut lieu à Séville, les grands du royaume, qui avaient secrètement conspiré sa perte, se jetèrent sur lui et le poignardèrent.

Agila fut élu à sa place en 549, mais il paraît que ce ne fut pas d'un consentement général. Son gouvernement fut d'ailleurs tyrannique. Les habitants de Cordoue se soulevèrent contre lui en 550, et il ne put les réduire à l'obéissance. D'autres villes imitèrent l'exemple de Cordoue, et bientôt toutes celles d'Andalousie secouèrent la domination d'Agila, qui leur était devenue trop odieuse, et proclamèrent Athanagilde.

Agila marcha contre lui. Athanagilde, trop peu confiant dans ses forces, crut avoir besoin d'un

secours étranger. Combien il eut à se repentir de cette fau te!

Il s'adressa à l'empereur Justinien ; il réclama sa protection. Le gouvernement de Constantinople se garda bien de refuser une intervention qui pouvait dever [illegible] litique. L'empereur lui envoya [illegible] andées par un patrice nomme [illegible]

Agila [illegible] Séville, obligé de se retirer à [illegible] né par les grands qui l'avaient s [illegible] lurent plus supporter sa tyrannie, [illegible] aient de voir la guerre civile et l'inter [illegible] des Impériaux amener la ruine de leur nation.

Le souvenir de sa barbarie n'aurait pas été nécessaire pour faire chérir le règne de son successeur. On aima Athanagilde, on admira ses vertus, son courage, sa bonté ; il fit régner l'ordre dans ses états, dont Tolède était la capitale ; il fut le père de son peuple.

Quelques années avant, et dès 559, Théodomir avait succédé, dans le royaume des Suèves, à son père Carriaric ; et, dès 563, ayant convoqué à Brague, dans la Lusitanie, qui faisait partie de ses provinces, un concile auquel assistèrent le métropolitain de Brague, saint Martin, évêque de Dume, auteur de plusieurs ouvrages historiques ou pieux, et les autres évêques de son royaume, il renonça solennellement à l'arianisme.

Les troupes impériales, cependant, répandues dans les états d'Athanagilde, et fidèles aux vues

de leur gouvernement, ne se contentèrent pas d'occuper les places espagnoles situées sur le bord de la Méditerranée, depuis Gibraltar jusqu'à Valence, et qu'Athanagilde avait promis de leur céder comme le prix du secours qu'il en devait recevoir, elles se saisirent par force des places les plus considérables du royaume. Bientôt leurs prétentions devinrent excessives, leurs déprédations n'eurent plus de bornes. Toutès les réclamations d'Athanagilde furent inutiles; il fut contraint de céder à la nécessité: la guerre éclata entre les soldats de Justinien et les Visigoths indignés.

Le roi, par ses hauts faits, fit oublier sa démarche si imprudente; il se couvrit de gloire, il mit un terme aux projets des Impériaux; mais, malgré tous ses efforts, il ne put les contraindre à abandonner la péninsule: ils restèrent possesseurs d'une partie de ce qu'ils avaient envahi, et ils s'y maintinrent pendant long-temps après la mort d'Athanagilde.

Pendant que le roi des Visigoths défendait, contre l'empire d'Orient, l'indépendance de son pays, les efforts des Bretons, pour la liberté de leur patrie, devenaient chaque jour plus vains.

Les sept royaumes fondés dans la Grande-Bretagne par les Saxons étaient déjà formés ou achevaient de s'établir; et cette division, qui aurait pu sauver les pays envahis en affaiblissant la puissance des conquérants, ne produisit pas cet effet si favorable à la cause des indigènes, parcequ'elle ne fut en quelque sorte qu'apparente, et que les

sept rois étrangers sentirent, dans ce commencement d'occupation, combien il était de leur intérêt de se soutenir mutuellement, et d'agir de concert contre l'ennemi commun.

Cerdic, l'un des plus valeureux et des plus habiles de [illegible] l'Arthus avait vaincu, venait de [illegible] es, d'augmenter ou de consolider [illegible] d'être couronné une seconde f[illegible] r, à Winchester, le serment des [illegible] arrivés de la Germanie pour co[illegible] s enseignes.

Les Bretons, [illegible] s dans les rochers et les bois du pays de Galles et de Cornouailles, essayaient de lutter encore contre leurs ennemis et de leur disputer quelques lambeaux de leur misérable patrie.

C'est vers les bois, les marais, les déserts, ou les montagnes, que l'indépendance et la liberté se réfugient, lorsque le sort les abandonne; c'est dans ces asiles, qu'elles tâchent de rendre impénétrables, qu'elles entretiennent la noble flamme qui les anime; et c'est de ces sanctuaires qu'elles s'élancent de nouveau vers la victoire, lorsque le temps de la justice est arrivé.

Les Bretons, repoussés dans ces contrées de Cornouailles et de Galles, ne désespéraient pas de voir la délivrance de leur patrie. Combien peu de succès suivirent cependant leurs généreuses tentatives! et pourquoi faut-il que l'on doive en accuser leurs funestes divisions, plutôt que les armes de leurs ennemis! Comment le sentiment d'un grand malheur commun laisse-t-il dans des âmes coura-

geuses quelque place pour des intérêts privés? Si les Bretons, imitant l'union de leurs conquérants, n'avaient tourné leurs armes que contre les Saxons, ces nombreuses monarchies étrangères, encore trop peu enracinées dans leur nouveau sol, auraient facilement cédé, malgré les nœuds qui les fortifiaient en les liant les unes aux autres, aux attaques sans cesse renouvelées de braves combattant pour ce qu'ils devaient avoir de plus cher. Mais quel aveuglement produisent l'ambition et les autres passions tyranniques, même au milieu des plus grands dangers!

Constantin, fils de Cador, duc de Cornouailles, succède à Arthus, qui avait épousé une parente de son père. Il massacre lui-même ses deux frères au pied des autels, où ils avaient cru trouver un asile. Aurélius Conan, leur parent, veut venger le meurtre de ces malheureux frères : il prend les armes, et ôte la couronne et la vie au féroce Constantin. Aussi ombrageux, aussi cruel que son prédécesseur, il fait périr son oncle et ses deux fils, dont il craignait les droits ou l'ambition, et tâche d'assurer sur sa tête, par ce triple meurtre, la couronne qu'il avait conquise par un assassinat.

Vortipère, successeur et peut-être fils de Conan, marque son long règne par des meurtres et des adultères. Le trône d'Arthus ne cesse d'être teint de sang. Et comment supporter la vue de ce siècle, où les pasteurs des peuples étaient eux-mêmes les bourreaux de leurs proches !

Cette violation des devoirs les plus sacrés de la

nature, nous l'avons déjà vue, et nous la retrouvon[illegible]r les trônes des descendants de Clovis.

En 539, Clotaire, roi de Soissons, fait la guerre à son frère Childebert, roi de Paris. Théodebert, roi d'Austrasie, qui régnait encore, va au secours de son on[illegible] Ils marchent ensemble contre le [illegible] Clotaire, n'osant pas hasarder [illegible]e les deux rois réunis, se retire [illegible]e de la Seine. Et que l'on vo[illegible]te époque, l'état physique d[illegible]cidentale, ou plutôt de presque tou[illegible]eptentrionale.

Clotaire se retire dans une grande forêt nommée *Aurelaunum*, voisine du fleuve, située en face de Caudebec, dans une sorte de péninsule formée par un contour très sinueux de la Seine; et pour défendre l'isthme de cette presqu'île, ou le côté méridional de la forêt, le seul que le fleuve ne garantissait pas, il fait faire des retranchements protégés par d'énormes abatis. Childebert et le roi d'Austrasie étaient cependant près d'attaquer ces retranchements et de traverser ces abatis, lorsqu'une tempête soudaine fondit avec une furie extraordinaire sur les deux armées, et, remplissant de crainte les trois rois, les porta à se réconcilier.

Quelques années auparavant, et pendant que Thierry vivait, les Germains septentrionaux et voisins de l'Océan, connus sous le nom de Normands ou de Danois, avaient fait une descente sur les côtes d'Austrasie. Théodebert, chargé par

son père de repousser ces pirates, les avait forcés de se rembarquer, et, les poursuivant sur une flotte française, avait détruit ou dispersé celle des Danois, dans un combat naval où avait été tué Cochiliac, roi ou chef de ces hommes du nord.

Cette expédition des Normands fut un des préludes de ces descentes et de ces incursions qui ont été, pendant plusieurs siècles, si funestes aux contrées de l'Europe voisines de la mer. Et si nous voulons examiner les principales causes qui les rendaient si fréquentes, remarquons l'audace avec laquelle ces sauvages habitants des rives boréales affrontaient les tempêtes, l'adresse qu'ils montraient en conduisant, au milieu des écueils, leurs légères embarcations; l'habileté avec laquelle ils se sauvaient sur des rivages peu éloignés, lorsque la fureur des vents et des flots avait brisé leurs frêles barques; et enfin la facilité avec laquelle, après avoir construit leurs petits vaisseaux dans des contrées couvertes des plus beaux arbres, ils les conduisaient à l'Océan par les rivières et les fleuves, et les abritaient dans ces mêmes fleuves ou rivières, auprès de hautes forêts ou de grandes montagnes, lorsque les orages les poursuivaient, ou que leurs courses maritimes étaient terminées.

Quelque temps après la réconciliation de Childebert et de Clotaire, ils résolurent d'étendre leurs états vers le midi, de passer les Pyrénées et de conquérir une partie de l'Espagne. Le prétexte de leur expédition fut, dit-on, d'aller au secours

des orthodoxes que ne cessaient de persécuter les Visigoths ariens.

Il est parvenu jusqu'aux temps modernes des relations très diverses au sujet du véritable succès de cette invasion. Il paraît cependant qu'après s'être emparés de Pa [illegible] lahorra et de quelques autres places [illegible] ais mirent en vain le siége devant Sa [illegible] 'ils furent obligés d'adopter un arr [illegible] rès lequel ils abandonnèrent leurs [illegible] vinrent en France.

Par une s [illegible] ngement, Childebert remporta dans s [illegible] me des objets dont la possession était, à cette époque, plus enviée que jamais, et pour lesquels l'habitude de commettre les plus grands crimes ne faisait qu'augmenter une vénération que, dans ces temps d'ignorance, on regardait comme une sauvegarde contre les châtiments éternels mérités par ces forfaits.

Childebert arriva à Paris avec une croix d'or enrichie de pierreries et renfermant, disait-on, un morceau du bois de la croix de Jésus, et avec des reliques d'un saint célèbre d'Arragon ou de la province de Tarragone, saint Vincent, diacre et martyr de Sarragosse.

Ce fut en l'honneur de ces reliques qu'en 555 il fit bâtir, sous l'invocation de saint Vincent, l'église qui a porté ensuite le nom de saint Germain, évêque d'Auxerre, et qu'en 557 il fit construire, sous l'invocation du même saint, celle que l'on a nommée depuis l'église de Saint-Germain-des-Prés.

Il n'est pas inutile, pour tâcher de faire connaître l'état de plusieurs arts dans le sixième siècle, de dire combien on célébra dans le temps la magnificence de cette église, ses grandes fenêtres, ses colonnes de marbre, son pavé de mosaïque, ses lambris dorés, ses murailles ornées de peintures à fond d'or, les lames de cuivre doré qui recouvraient son toit. Ce n'étaient pas les premiers développements d'un art renaissant ou nouvellement créé, mais les restes des arts des anciens que les Barbares n'avaient pas encore entièrement anéantis.

Saint Germain, évêque de Paris, assisté de plusieurs évêques, dédia cette église qui devait un jour porter son nom. Trois fois ravagée et brûlée vers la fin du neuvième siècle par les Danois ou Normands, elle fut rebâtie par les soins d'un abbé bénédictin nommé Morand, et consacrée par le pape Alexandre III; mais on conserva la partie inférieure d'une tour et le portail bâtis dans le sixième siècle. Ils subsistent dans le moment où j'écris; et autour de ce portail on voyait encore vers la fin du siècle dernier huit statues qui représentaient Clovis, Clotilde, son épouse; ses quatre fils, Childebert, Clotaire, Clodomir et Thierry; Ultrogolte, femme de Childebert, et saint Remi ou saint Germain.

Un an auparavant, Childebert avait fait rebâtir l'église de Notre-Dame, que saint Denys avait fondée, et qui avait porté le nom de ce saint jusqu'en 556. Le roi de Paris avait dédié à la Vierge le nou-

veau temple que le poëte Fortunat a vanté particulièrement pour ses trente colonnes de marbre, en le comparant au temple de Salomon, mais dont aucune portion n'existe maintenant.

En 555, Thiébaud ou Théodebalde, roi d'Austrasie, fils et successeur de Théodebert, mourut après un règne de sept ans ou environ. Il ne laissa pas d'enfants; ses vastes états paraissaient devoir être le partage de ses deux grands-oncles, Childebert et Clotaire; mais Childebert, qui n'avait que des filles, et qu'une maladie très grave faisait regarder comme très près du tombeau, ne voulut pas ou n'osa pas s'opposer aux vues ambitieuses de Clotaire, qui avait cinq fils déjà en état de porter les armes. Le roi de Soissons fut seul reconnu roi d'Austrasie.

Ce prince, dont les passions violentes ne connaissaient aucun frein, voulut en montant sur le trône de Thiébaud épouser la veuve de son petit neveu; il avait déjà eu cinq femmes ensemble ou successivement.

La première de ces femmes, nommée Radegonde, a laissé une mémoire vénérée, et a été honorée comme sainte par l'église catholique. Fille de Berthier, ou de Berthaire, roi de Thuringe, elle avait vu périr son père par les mains de son oncle, Hermanfroy, qui, devenu roi des Thuringiens, avait succombé, ainsi que nous l'avons vu, sous les armes du roi d'Austrasie, aidé peut-être du secours de Clotaire. Berthier n'avait laissé que Radegonde et un fils nommé Amalafroy. Clotaire

avait épousé la jeune princesse et fait assassiner le fils de Berthier. Lorsque la beauté de Radegonde avait cessé de plaire à cet homme horrible, elle avait obtenu la grâce de ne plus vivre avec le monstre qui avait immolé son frère, elle avait reçu le voile de religieuse de la main de saint Médard, et fit bâtir ensuite, à Poitiers, l'abbaye de Sainte-Croix.

Une autre des femmes de Clotaire se nommait Ingonde; elle avait une sœur qu'elle pria Clotaire de marier d'une manière digne d'elle. Clotaire alla voir la sœur; elle eut le malheur de lui plaire, il l'épousa; il dit froidement à Ingonde: « Vous » avez demandé pour votre sœur un mari convenable; je n'en ai pas trouvé qui le fût plus que » moi. » Et il garda les deux sœurs.

Quel mélange d'adultères, d'incestes, de cruautés, d'horreurs! et cependant Clotaire bâtit des églises et fonda des monastères. Ignorant et barbare comme son siècle, croyait-il expier ses crimes par ces donations? Et dans ce temps vivaient en France saint Germain, évêque de Paris; saint Médard, évêque de Soissons; saint Tétricus, évêque de Dijon, et plusieurs autres pontifes fameux de l'église de Jésus. Mais tel est le redoutable effet des ténèbres de l'ignorance, que la voix de l'humanité, celle de la morale, et même celle de la religion la plus pure et la plus douce, sont étouffées par la force et la violence. Les peuples barbares ont eu, d'ailleurs, une tendance plus ou moins grande vers la polygamie, surtout lorsque

la population a été trop faible relativement à l'étendue du territoire, à la difficulté de le cultiver, au nombre nécessaire pour le défendre.

Cependant les Saxons tributaires des rois d'Austrasie crurent pouvoir profiter du changement de règne, s[illegible] s Thuringiens, se réunirent en g[illegible] formèrent une armée considérable, [illegible] ne reconnaître Clotaire, et ravagère[illegible] des contrées françaises situées sur la [illegible] Rhin. Clotaire marcha contre eux, l[illegible] ravagea la Thuringe, et les soumit de nou[illegible] à l'obéissance et au tribut.

(556) Il fut cependant obligé de repasser le Rhin dès l'année suivante et de leur faire encore la guerre; de nouveaux succès assurèrent leur soumission. Mais que l'on juge des mœurs et de la férocité de ces Français si braves mais encore si sauvages, dont la civilisation n'avait point épuré et ennobli le courage, dont l'ignorance la plus profonde tenait la raison enchaînée, et qui ne pouvaient voir dans la religion qu'ils professaient qu'un mélange de cérémonies et de pratiques auxquelles ils savaient bien se soustraire.

L'armée de Clotaire ne se contente pas d'avoir vaincu les Saxons, elle veut les exterminer. En vain leurs députés offrent la moitié de tout ce qu'ils possèdent pour qu'on leur laisse l'autre moitié, la vie et la liberté. Les soldats de Clotaire s'écrient en fureur qu'il faut massacrer des perfides qui violeraient sans cesse leurs promesses. Les Saxons désespérés veulent tout abandonner aux vain-

queurs; ils ne réclament que la vie: l'armée de France les refuse. Clotaire renvoie malgré lui les députés. Il déclare à ses troupes qu'elles peuvent marcher contre l'ennemi, mais qu'il n'ira pas à leur tête. Elles ne respectent plus rien; elles se jettent sur leur roi, renversent sa tente, l'accablent d'injures, menacent de le tuer s'il ne les conduit à l'instant contre les ennemis. Clotaire est forcé de les suivre; mais les Saxons doivent vaincre ou périr. Le combat est opiniâtre; la mort vole dans tous les rangs; les Français sont repoussés; ils demandent la paix à leur tour; les Saxons en règlent les conditions, et Clotaire ramène en-deçà du Rhin le reste de son armée.

Ce roi de Soissons et d'Austrasie avait confié le gouvernement de l'Auvergne à un de ses fils nommé Chramne; il lui avait donné pour conseiller un homme sage et estimé nommé Ascovinde: mais le jeune prince se lassa bientôt d'un tel guide, et donna toute sa confiance à un Léon de Poitiers, homme sans foi, qui l'entraîna dans de très grands désordres. Clotaire, informé de la conduite de son fils, le rappela auprès de lui; mais Chramne refusa d'obéir; il épousa même la fille d'un duc d'Aquitaine nommé Wiliachart, suivant Grégoire de Tours, sans demander ou du moins sans attendre le consentement de son père; et décidé à soutenir sa révolte contre son roi, il rassembla une armée et réclama secrètement le secours de son oncle le roi de Paris.

Childebert, jaloux de la puissance de Clotaire,

non seulement promit à Chramne de prendre les armes en sa faveur, mais, sacrifiant à sa passion les intérêts de sa famille et ceux de la nation française, il fit engager les Saxons à se soulever de nouveau contre son frère.

Clotaire crut devoir commander lui même les troupes destinées à réprimer le soulèvement des Saxons; et il envoya deux de ses fils, Charibert et Gontran, combattre leur frère rebelle: nous ne voyons que des frères faire la guerre à leurs frères, des pères à leurs fils, des fils à leurs pères, des parents à des parents, des alliés à des alliés. Que sont les liens du sang dans cet état à demi sauvage, où les passions humaines ressemblent aux appétits violents des animaux féroces?

Gontran et Charibert ayant appris en Auvergne que Chramne était dans le Limousin, allèrent au-devant de lui, et le firent sommer de mettre bas les armes; Chramne fit témoigner beaucoup de respect pour son père, mais déclara qu'il ne voulait point abandonner les contrées qui étaient sous sa domination. Cette réponse fut le signal de la bataille que Gontran et Charibert allaient lui livrer, lorsqu'une violente tempête les contraignit à différer le combat jusques au lendemain. Nous avons déjà vu et nous verrons plusieurs fois des tempêtes suspendre les combats, et influer sur le sort des batailles; et l'on doit en être peu surpris. Indépendamment des idées superstitieuses vers lesquelles les peuples barbares sont entraînés avec tant de facilité, quelque religion qu'ils professent,

et qu'inspirent si aisément les tonnerres, les foudres, et tous les grands bouleversements de la nature, il ne faut jamais perdre de vue l'état de la Germanie, des Gaules, des pays situés au midi du Danube, et de plusieurs contrées voisines. Dans les premiers siècles qui ont suivi l'ère chrétienne, il y avait encore dans la Pannonie, dans la Germanie, dans les Gaules, tant de rivières presque toujours débordées, tant de lacs, de marais, de terrains inondés et dont les eaux ne pouvaient être enlevées que par une lente évaporation, tant de bois d'une grande hauteur, tant de montagnes couvertes d'antiques et sombres forêts, tant de pluies, de brouillards et de brumes, tant de variations subites dans la température, tant de chaleurs étouffantes dans des vallées étroites, tant de vents froids descendant des hautes montagnes, tant de gaz ou vapeurs s'élevant de terres à demi noyées et couvertes de végétaux pourris et d'autres débris de corps organisés, que l'atmosphère y renfermait fréquemment dans une très grande abondance tous les éléments des orages, des tonnerres, des tourbillons, des trombes, de la grêle, et de ces grandes averses presque aussi fortes que celles des environs de la zone torride.

Pendant la nuit qui suivit la suspension forcée du combat, Chramne fit parvenir dans le camp de ses frères un courrier qui s'annonça comme venant de l'armée de Clotaire pour porter aux jeunes princes la nouvelle de la mort de leur père. Charibert et Gontran, trompés par ce courrier supposé,

s'empressèrent de se retirer vers la capitale d'Austrasie; Chramne les suivit jusques en Bourgogne, s'y empara de Châlons-sur-Saône, et se présenta même devant Dijon, dont l'évêque, Tétricus, ne voulut pas lui faire ouvrir les portes, mais n'osa pas lui refuser des vivres.

Pendant le même temps, Childebert, entré en Champagne, avait fait des courses jusques aux environs de Reims, et les Saxons, ravageant la Germanie française, s'étaient avancés jusques auprès de Cologne.

Ces guerres civile et étrangère durèrent; Chramne vint à Paris avec son épouse, la fille du duc d'Aquitaine; son oncle le roi Childebert et lui jurèrent de ne jamais faire la paix avec Clotaire : ce serment impie fut rejeté. Childebert mourut en 558; et comme il ne laissa pas d'enfants mâles, Clotaire réunit sur sa tête toutes les couronnes françaises.

Il paraît cependant qu'il ne se contenta pas du droit que pouvait lui donner l'usage ou la loi Salique, qui considérait le trône des Français comme une de ces propriétés qui ne pouvaient appartenir qu'à des guerriers, et qu'il crut devoir prendre une précaution barbare, que sa cruauté lui fit aisément adopter. D'abord, après la mort de Childebert, il fit renfermer Ultrogotte, la veuve de son frère, et les deux filles qu'elle avait eues du roi de Paris, dans une prison où elles moururent.

Childebert, et quelque temps après sa femme Ultrogotte, furent enterrés dans l'église de Saint-

Vincent, qu'il avait élevée près de la rive gauche de la Seine, et à laquelle on a donné le nom de Saint-Germain-des-Prés, parceque saint Germain, évêque de Paris, qui l'avait consacrée, y fut enterré en 576.

L'empire français, sur lequel régnait Clotaire, après la mort du roi de Paris, était plus vaste que du temps de Clovis; il s'étendait, d'un côté, jusques aux Pyrénées, et de l'autre jusques au-delà des pays des Souabes, et aux limites de ceux des Bavarois auxquels son frère Thierry, roi d'Austrasie, avait donné des lois.

Chramne, se voyant sans assistance, recourut à la clémence de son père; Clotaire lui pardonna: mais le jeune prince, emporté par des passions trop impétueuses, et trop avide de commander pour attendre le royaume que son père devait un jour lui laisser, machinait une nouvelle révolte, lorsqu'apprenant que sa conjuration avait été révélée au roi, il s'empressa de fuir avec sa femme et les filles qu'elle lui avait déjà données, et d'aller chercher un asile auprès de Chonober, comte de l'Armorique, ou de la péninsule à laquelle on a donné le nom de Bretagne.

Clotaire le suit avec une armée; les Bretons prennent les armes, se rassemblent à la voix de leur comte; ils vont au-devant de Clotaire; la nuit suspend le combat; Chonober veut en vain engager Chramne à ne pas se montrer dans la mêlée contre son père et son roi: le jour paraît, la bataille se donne; les Bretons sont mis en fuite. Chramne

aurait pu se sauver en gagnant le rivage de la mer, et en se jetant dans les petits bâtiments destinés à le recevoir; mais il ne veut abandonner ni sa femme ni ses filles : on le prend, on le charge de fers, on le conduit à son père; Clotaire ordonne son suppl [illegible] sa famille ; on étend Chramne s [illegible] l'étrangle, on le brûle avec sa fem [illegible].

Cette c [illegible] impunie; la férocité de Clotaire r [illegible] remords dans son âme.

Il vécut [illegible] lans des tourments affreux; on l'a [illegible] ant de solitude en solitude, ou courant d'une ville dans une autre, demandant des consolations à tous ceux que distinguaient quelques lumières ou des vertus, n'en trouvant nulle part, sans cesse environné des images de ses victimes, dévoré enfin par une fièvre brûlante, mourant désespéré, et reconnaissant trop tard cette foudre vengeresse dont aucune couronne ne peut garantir.

Ses quatre fils conduisirent son corps avec une grande pompe de Compiègne, où il était mort, à Soissons, où il fut enterré dans l'église de Saint-Médard.

L'empire français fut divisé, à beaucoup d'égards, comme après la mort de Clovis : les royaumes de Paris, de Soissons, d'Orléans et d'Austrasie furent rétablis, mais avec des dépendances et des démarcations différentes.

Charibert eut celui de Paris, Chilpéric celui de Soissons, Gontran régna à Orléans, Sigebert en

Austrasie, et Gontran réunit au royaume d'Orléans au moins une grande partie de celui de Bourgogne.

En 562, des Huns ou Scythes établis sur les bords du Danube, appartenants à cette nation qui, sous Attila, avait fait trembler l'Europe, mais distingués par le nom particulier d'*Abaves*, ou d'*Abares*, firent une irruption vers les contrées de la Germanie soumises au roi d'Austrasie. Les Thuringiens, toujours prêts à faire la guerre aux Français, se joignirent aux Abaves; Sigebert se hâta de marcher contre eux, et de leur livrer une bataille dans laquelle il donna des preuves d'habileté autant que de courage; les ennemis, entourés de toutes parts, furent repoussés jusques au-delà de l'Elbe, et obligés de demander la paix, que Sigebert leur accorda.

Mais cet esprit d'ambition, de division et de discorde, qui avait armé les fils de Clovis les uns contre les autres, devait aussi agiter les fils de Clotaire. Chilpéric, roi de Soissons, peut-être le plus avide de ces rois, s'était trouvé auprès de son père lors de sa mort, s'était emparé de ses trésors, et avait espéré un moment, quoiqu'il fût le plus jeune, de parvenir, par le moyen de ces trésors très considérables, à se faire reconnaître seul monarque de l'empire français; il céda le premier au désir d'agrandir ses états en usurpant ceux de ses frères. Dès qu'il vit Sigebert occupé à combattre les Abaves, il se présenta devant Reims, l'assiégea, la prit, s'empara de quelques autres villes de l'Aus-

trasie, et ravagea toutes les contrées qui ont porté depuis le nom de Champagne.

Mais Sigebert avait fait la paix avec les Abaves et les Thuringiens; il revient vainqueur, rassure les Austrasiens par sa présence, assiège Soissons, la capitale [illegible] soumet, fait prisonnier Théodebert [illegible]issons, l'envoie à Pont-Yon dans l[illegible] Chilpéric dans une bataille, rep[illegible]t les autres villes qu'il avait perd[illegible]n absence, accepte la médiation de s[illegible]ois de Paris et d'Orléans, se réconcilie a[illegible]ric, lui rend Soissons, délivre Théodebert, qu'il avait toujours traité avec beaucoup de douceur, se contente de lui faire promettre qu'il ne prendra jamais les armes contre lui, et le renvoie à son père comblé de présents.

Quel contraste que le commencement du règne de Sigebert avec ceux de tant de rois du sixième siècle! il soulage l'âme fatiguée de tant d'horreurs.

(565) Sigebert, cependant, désira de s'unir à une compagne. Il s'avait qu'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, avait deux filles renommées pour leur beauté. Sigebert, plein d'estime pour Athanagilde, et enchanté de tout ce qu'il avait entendu dire de ces jeunes princesses, et particulièrement de la célèbre Brunichilde, ou Brunehaut, envoya au roi des Visigoths une ambassade solennelle à la tête de laquelle il plaça Gogon, maire de son palais, ou son principal ministre, pour demander la main de Brunehaut. Athanagilde accorde avec empressement sa fille au vaillant, habile et bon Sigebert; et Bru-

nehaut, emportant avec elle une très riche dot, et conduite par Gogon, partit pour la capitale de l'Austrasie. D'abord après son mariage, qui fut célébré avec beaucoup de magnificence, elle quitta l'arianisme professé par son père, et adopta comme son mari les dogmes du concile de Nicée.

Chilpéric, roi de Soissons, et frère de Sigebert, avait distingué parmi plusieurs femmes de condition servile qu'il entretenait, *Audouère*, ou *Audovèse*, qui lui avait donné trois fils. On a écrit qu'au nombre des suivantes de la reine était la fameuse Frédégonde, pour qui le roi avait ressenti une inclination très vive. Audouère, venant d'accoucher d'une fille pendant l'absence du roi, avait voulu assister au baptême de son enfant, et ordonné qu'on en différât la cérémonie. La marraine qu'on avait choisie n'étant pas arrivée au jour déterminé, Frédégonde, par une perfidie qui semblait annoncer tout le reste de sa vie, avait persuadé à la reine de remplacer elle-même la marraine. Chilpéric devant revenir bientôt après, Frédégonde était allée au-devant du roi; elle lui avait dit que la reine ayant été la marraine de sa fille devait cesser d'être l'épouse de Chilpéric, d'après les règles religieuses suivies à cette époque; le roi séduit par les charmes de cette femme ambitieuse et perfide, avait repris son premier amour pour elle, et envoyé Audouère dans un monastère.

Mais tous les artifices de Frédégonde ne purent empêcher Chilpéric de se dégoûter passagèrement

de sa beauté. Son amour pour le changement, ce qu'il avait entendu dire de la sœur de Brunehaut, l'admiration qu'on avait pour les grandes qualités de la reine d'Austrasie, les conseils de son frère Sigebert et la politique l'engagèrent à faire demander la m[illegible], ou Galasonthe, fille cadette du roi [illegible] Athanagilde, qui connaissait le c[illegible]assions et les mœurs déréglées de [illegible] autant de peine à lui accorder Ga[illegible]t eu de plaisir à donner Brunehaut au [illegible]. Il consentit enfin à ce fatal mariage, [illegible]nt des principaux Français du royaume de Soissons qu'ils jurassent que Chilpéric n'aurait point d'autre femme que sa fille.

Galsuinde arriva sur un char orné d'argent et traîné par des taureaux d'une grande blancheur. Elle fut reçue par son époux et par toute sa cour avec toutes les marques de la joie la plus vive. Mais il était de la destinée de Chilpéric d'être asservi par Frédégonde. Galsuinde fut bientôt négligée; ne pouvant supporter une indigne rivale, elle s'adressa à l'assemblée générale du royaume. Les Français furent fidèles à la promesse qu'ils avaient faite au roi des Visigoths. Chilpéric fut obligé d'éloigner Frédégonde; mais quelques jours après, Galsuinde fut trouvée morte dans son lit, où on l'avait étranglée. L'indignation publique accusa Frédégonde et le roi, d'autant plus fortement que, bravant cette indignation, Chilpéric rappela Frédégonde, et la déclara reine. Brunehaut appela la vengeance sur leurs têtes. Les rois d'Or-

léans et d'Austrasie prennent les armes; mais Gontran, roi d'Orléans, ménage la paix; et Chilpéric, comme en expiation de son crime, cède à Brunehaut les villes dont il avait fait présent à Galsuinde, le lendemain de ses noces, en don nommé par les Allemands *morgangebe*, ou *don du matin*.

Depuis cette funeste époque, Brunehaut et Frédégonde furent cependant irréconciliables, ne cessèrent d'inspirer leur haine à leurs époux; et combien de terribles mouvements leur inimitié imprima à l'empire français!

Pendant ces évènements, Charibert ou Caribert, roi de Paris, était mort. Sa femme Ingoberge et ses concubines ne lui avaient laissé que des filles qui se firent religieuses, excepté une fille de la reine, qui épousa Éthelbert, Saxon et roi des Cantiens dans la Grande-Bretagne.

Ses états devant revenir à ses frères, Gontran, Chilpéric et Sigebert se réunirent pour le partage des contrées qui avaient formé le royaume de Paris. L'assemblée des Français fit de ces contrées une distribution qui paraîtrait prouver que pour ne pas laisser un trop grand pouvoir à leurs rois, ils étaient bien aises que leurs états fussent morcelés. Avranches, par exemple, fut placé dans le lot du roi de Metz, ou d'Austrasie; et quoique Paris renfermât encore beaucoup de maisons de bois, et ne s'étendît que par des espèces de faubourgs très peu peuplés, au-delà de l'île que l'on nomme aujourd'hui la Cité, et vers les prés de Saint-Germain, la montagne de Sainte-Geneviève

et les bois de la rive où s'élève le Louvre, une telle influence paraissait attachée à la possession de cette capitale du royaume, que l'on regardait spécialement comme celui des Français, que l'assemblée de la nation en partagea le territoire entre les trois [illegible] ıême convenu que chacun d'eux p[illegible]t de n'entrer dans cette ville qu'ave[illegible] des deux autres monarques.

A peine [illegible] fut-il terminé, que Sigebert fut co[illegible]ser de nouveau le Rhin, pour repousse[illegible], ou Scythes, connus sous le nom d'Abaves, qui avaient recommencé de faire des courses dans la Germanie française, et qui menaçaient de se jeter sur les Gaules orientales et septentrionales.

Il paraît que Sigebert marchait contre eux pour la troisième fois. Cette expédition ne fut pas aussi heureuse que les deux autres. Une de ces terreurs paniques dont les peuples les plus braves ne sont pas toujours exempts, parceque leur imagination s'exalte avec trop de facilité, saisit les Français au moment du combat. On voit l'esprit crédule et superstitieux de ce siècle ignorant et barbare, en lisant dans l'historien contemporain Grégoire, évêque de Tours (liv. IV, chap. XXIX), que les Abaves, habiles dans la magie, firent paraître aux yeux des Français des fantômes, dont la vue les saisit d'effroi.

Les Huns taillèrent en pièces l'armée de Sigebert; ce roi plein de valeur, et qui ne voulut pas

se sauver par la fuite, fut enveloppé par les Abaves, et fait prisonnier malgré sa courageuse résistance. Mais son habileté et ses autres qualités personnelles réussirent si bien auprès du chef ou roi des Huns, à qui il promit des dons considérables, qu'il en obtint une heureuse paix, et s'en retourna dans ses états, chargé des présents que lui avait faits ce roi des Abaves. Ici se terminent les événements compris dans notre seconde époque; nous en verrons la suite remarquable dans la troisième.

Pendant cette seconde époque, on vit naître en Europe une influence dont nous aurons plus d'une fois l'occasion d'observer les effets, en tâchant de donner une idée claire et précise des progrès des lumières et des idées religieuses, dont les résultats ont été importants. Cette influence est celle que l'on doit rapporter aux différents ouvrages, lois, ou traditions, recueillis, restaurés, ou composés par les Juifs depuis la prise de Jérusalem et la destruction de leur temple. Un des chefs des écoles que les Juifs avaient conservées, nommé Juda, et que ses coreligionnaires ont surnommé le Saint, avait déjà publié dès le troisième siècle un code du droit civil et canonique de sa nation, que les Juifs respectent encore, qu'ils appellent *Misnah*, qui renferme les principales traditions orales parvenues jusqu'à son auteur, et qui fut enseigné dans les académies juives. Un autre Juif, nommé Jochanan, aidé de Rab et de Samuel, deux disciples de Juda dit le Saint, firent sur l'ouvrage de leur maître un commentaire que l'on nomme *Thalmud*,

ou *rine* de Jérusalem; un nouveau commentair t composé à Sora, près de Babylone, par un d juif nommé Ase, ses enfants et ses disci On lui a donné le nom de *Thalmud de Babylone*, et de *Gémare* qui veut dire *perfection*. Ce sont cette *lmud* et cette *Misnah*, dont pl itions, portant plus ou moins inions et des idées de l'Égypte, orientales et babyloniennes a guerres, les malheurs, la captivité, la dispersion, avaient donné aux ju e rapports, se sont répandues en Europe, s'y sont alliées avec d'autres idées ou d'autres traditions, restes de la philosophie grecque, ou produits de l'ignorance superstitieuse des siècles de ténèbres, et y ont donné naissance à plusieurs sectes secrètes dont on a trop négligé de rechercher l'action sur les progrès de la civilisation et sur de grands évènements historiques.

Dans cette même et seconde époque vivait saint Nicet, archevêque de Trèves, qui jouit de beaucoup de crédit et de considération sous les rois d'Austrasie, Thierry, Théodebert, Thibaud et Sigebert, et qui fit bâtir auprès de Coblentz, sur une montagne au pied de laquelle coulent la Moselle et une autre petite rivière, un château dont le site porte encore le nom de *Biscapstein* ou *Rocher de l'évêque*, et dont le poëte Fortunat a célébré dans un petit poëme les agréments et la belle vue; et ce qu'il n'est pas inutile de rapporter, parceque cela peint les mœurs du temps, c'est que ce château

était orné de colonnes de marbre, que l'enceinte en était garnie de trente tours, et que saint Nicet voulut qu'elle fût défendue par un grand nombre de machines de guerre.

Ce fut pendant cette même période que le cinquième concile d'Orléans, tenu en 549, décréta que les évêques seraient élus par le clergé et le peuple, agréés par le roi, ordonnés par le métropolitain et par les évêques de leur province; qu'un évêque qui serait donné aux peuples malgré eux serait regardé comme intrus, et privé pour toujours de l'épiscopat, et qu'on ne pourrait nommer le successeur d'un évêque vivant, qu'autant que ce dernier aurait été légitimement déposé.

Ce fut aussi vers 532 que les évêques déclarèrent nulle la nomination que le pape Boniface II avait essayé de faire de son successeur, pour ajouter aux priviléges de l'église de Rome, et que le prince goth qui régnait en Italie défendit, suivant J.-J. Mascovius, auteur de l'Histoire des Germains, d'élever quelqu'un sur le siége pontifical de Rome sans son approbation.

Mais un évènement, qui n'intéressait pas seulement l'église chrétienne, a eu pendant long-temps des résultats remarquables relativement à la civilisation, c'est l'institution de l'ordre de Saint-Benoît. Ce pieux religieux, né dans le territoire de Nursie, dans le duché de Spolette, en 480, avait été élevé à Rome. Dégoûté du monde, il s'était retiré dans une caverne, au milieu d'un désert sauvage. Quelques disciples s'étaient joints à lui, et

avaient cherché, à son exemple, dans la solitude le calme et la paix que les horreurs des invasions et de erres ne permettaient de trouver que loin des villes et des endroits habités. Le nombre de ceux que ses vertus et sa douceur attiraient auprès de lui aug it chaque jour, il fut obligé de qu et sa grotte, et d'aller former un s considérable, pour lequel il cho n, au milieu des montagnes les s des Apennins. C'est de ce chef- re que se répandirent en Europe les colonies des religieux qui avaient embrasse son genre de vie. La règle qu'il leur donna fut regardée comme l'une des plus douces de celles qui dirigeaient alors les monastères, et comme une des plus propres à entretenir parmi ses religieux les mœurs les plus pures, et à les rendre le plus utiles à la société. Cet homme vertueux et éclairé, qui inspirait tant de respect que le roi Totila désira vivement de s'entretenir avec lui, voulut que ses disciples associassent à la prière, l'étude, l'éducation de la jeunesse, et le travail des mains.

Les uns multiplièrent les manuscrits, conservèrent les précieux monuments de l'antiquité, sauvèrent les lettres de la destruction totale dont elles étaient menacées; et leur esprit, existant encore dans les siècles les plus récents, a inspiré parmi leurs successeurs des écrivains aussi recommandables par l'assiduité et l'exactitude de leurs recherches ainsi que par l'étendue de leurs travaux, que respectables par leurs vertus.

D'autres disciples de saint Benoît abattirent autour de leurs asiles une partie de ces antiques forêts dont la terre était surchargée, donnèrent un libre cours aux eaux stagnantes, assainirent les vallées marécageuses, desséchèrent les terrains inondés, défrichèrent les champs stériles. Leurs bienfaits se répandirent avec leurs maisons, en Italie, en France, en Espagne, dans la Grande-Bretagne, en Germanie. Et les services qu'ils ne cessaient de rendre furent d'autant plus grands, que l'état physique de l'Europe et les besoins de la société étaient alors bien différents de ce qu'ont produit les divers résultats de la civilisation. Alors il fallait, pour repousser la barbarie, débarrasser la terre de ses vieilles, immenses et humides forêts; aujourd'hui il faut, par des plantations dirigées avec art, et réglées avec prudence, empêcher que les effets toujours croissants d'une civilisation que rien ne peut arrêter ne réduisent notre Europe à cet état de dépérissement et de stérilité dont le plus beau climat n'a pu préserver des contrées orientales depuis trop long-temps privées de leurs bois, et par conséquent de leurs pluies, de leurs sources et de leurs rivières.

Indépendamment des écoles établies dans les monastères, il y en avait auprès de la plupart des cathédrales, où un professeur choisi par l'évêque, et souvent l'évêque lui-même, enseignaient à la jeunesse ce qu'on appelait alors les sept arts libéraux.

Mais la manière dont on cultivait les sciences ne pouvait que les empêcher de périr. La littérature

grecque était presque entièrement négligée en Occident. Ceux qui étudiaient les anciens auteurs latins n'employaient que trop de temps à de vaines subtilités grammaticales, ou à de ridicules jeux de mots. La véritable éloquence avait disparu, et n'avait été le [illegible] emplacée que par de froides décla[illegible] ds mots vides de sens, des allégorie[illegible] es phrases composées d'expressio[illegible] ilosophie proprement dite, qui ava[illegible] grand honneur dans la Grèce et en [illegible] nie de la plupart des écoles dirigées [illegible] ou par les religieux. On conserva ou on adopta cependant en Occident celle d'Aristote, dont le succès fut dû en grande partie à la manière dont Boëce l'expliqua et la recommanda; et cette philosophie fut cultivée avec encore plus d'ardeur dans l'Orient, où de funestes disputes théologiques, sans cesse renaissantes, firent malheureusement éprouver le besoin ou donnèrent le désir d'employer les armes déliées du fameux dialecticien.

Un grand chronologiste, Denys, surnommé le petit, né en Scythie, et nommé à Rome abbé d'un monastère, renouvela le cycle, nommé le cycle pascal; introduisit la manière de compter les années depuis la naissance de Jésus, et fixa le commencement de cette ère chrétienne si fameuse, et suivie en Europe, en Amérique, et dans une grande partie de l'Asie et de l'Afrique.

Saint Gildas, dit le sage, né à Dumbritton en Écosse, vers 520, prêcha en Angleterre et en Ir-

lande, passa en France, établit auprès de Vannes le monastère de Ruis, dont il fut abbé, et composa, indépendamment d'autres ouvrages, un livre curieux sur la ruine de la Grande-Bretagne. Dans le même espace de temps vivaient, indépendamment de Grégoire de Tours, que l'église a canonisé, et que nous avons déjà cité, Césaire, archevêque d'Arles; Montan, métropolitain de Tolède; Fulgentius Ferrandus, évêque de Carthage; Procope de Gaza; l'historien goth Jornandès, de Ravenne.

La médecine s'honorait du célèbre Alexandre de Tralles, qui avait hérité de la grande renommée du savant médecin Aétius d'Amide.

Arator, attaché à l'église de Rome, imagina de traduire en vers latins les Actes des apôtres.

Venance Fortunat (Venantianus-Honorianus-Clementianus-Fortunatus), littérateur et poëte, né en Italie, et élevé à Ravenne, vint en France en 562, sous le règne de Sigebert, fils de Clotaire Ier, et roi d'Austrasie. Il a laissé un récit du voyage qu'il fit par la Moselle et le Rhin, depuis Metz jusques à Trèves, Coblentz et Andernach. Sigebert l'accueillit à Metz, et lui donna un de ses principaux officiers pour le conduire. Il eut des rapports particuliers avec saint Nicet de Trèves, Sidoine de Mayence, Giles de Reims, Charentin de Cologne, Villicus de Metz, Airy de Verdun. Il célébra par des vers, et les endroits remarquables qu'il avait visités, et les hommes célèbres qui l'avaient bien reçu. Après avoir parcouru une grande partie de la France, il s'arrêta à Poitiers,

dont il fut nommé évêque en 599, étant déjà très vieux. Il a loué Sigebert de bien parler la langue latine, quoique Français ou *Sicambre*. Né et élevé dans la patrie de cette langue latine, il devait être plus frappé que beaucoup d'autres de la difficulté qu'éprouv[illegible]rançais à la parler purement; et [illegible]ar une suite d'une difficulté sem[illegible]nt éprouver les Goths, les Hérul[illegible]rbares répandus en si grand nom[illegible]e la langue latine s'altérait même [illegible]ne, et que de son altération comme[illegible]re une langue vulgaire.

On peut, pendant le cours de cette seconde époque, remarquer comment a été modifié, suspendu ou perdu parmi les peuples venus du nord, le droit d'élire ou de confirmer les rois; comment il s'est conservé parmi les Visigoths d'Espagne, et comment la déposition d'un roi était suivie d'une sorte de dégradation, qui consistait à lui couper ces longs cheveux, dont les anciens Francs étaient si jaloux.

Les chevaux, si chers aux anciens Germains, et par conséquent aux Français, n'étaient pas les seuls animaux employés dans les usages de la vie civile. Il semble qu'ils étaient souvent réservés pour la guerre et pour les chasses, que l'habitude des fatigues militaires, le besoin d'exercices violents, un souvenir d'anciens usages, indispensables au milieu des forêts de la Germanie, un reste de barbarie et de coutumes sauvages, la nécessité de se délivrer des sangliers, des loups et des autres bêtes féroces multipliées dans les bois, et l'influence des

substances alimentaires fournies par l'agriculture et par la pêche, rendaient encore si fréquentes dans le sixième siècle. Des chars attelés de bœufs, très communs en France et en Allemagne, et même de taureaux, servaient pour les transports, comme les charrettes de nos provinces méridionales pour les voyages, et même pour les promenades des plus grandes princesses. Nous n'avons pas besoin de rappeler à ce sujet ce que nous avons dit de Deuterie et de sa fille; et nous verrons, dans une des époques suivantes, cet usage des femmes passer à ces rois efféminés qui avaient laissé si facilement usurper leur puissance, qui, sans courage comme sans pouvoir, étaient si peu dignes de commander aux valeureux Français, et que la postérité a flétris du nom de *rois fainéants*.

Au reste, il ne faut pas négliger de remarquer que ce fut dans le temps dont nous nous occupons, et pendant le règne de Justinien, que la fabrique des étoffes de soie passa des Indes à Constantinople. Deux moines, envoyés à Ceylan, cette île nommée alors *Selediba* et *Serendik*, et qu'ils avaient déjà visitée, en rapportèrent dans la capitale de l'empire d'Orient, des œufs de cette phalène dont la chenille donne la soie, ou plutôt les cocons. On parvint à les y faire éclore, à tirer de l'enveloppe du cocon des fils déliés, avec lesquels une étoffe de soie fut fabriquée; et c'est de Constantinople que les phalènes, l'art de les élever, et celui de travailler leurs produits ont passé avec le temps en Italie, et dans les différentes contrées de l'Europe, où

ils ont formé des branches de commerce si importantes.

Mais cette soie si recherchée n'était qu'une branche du grand commerce que les divers pays européens n'avaient jamais cessé d'entretenir avec l'orient [illegible] nous verrons la conservation, l[illegible] l'indépendance, être si souvent l[illegible] grandes entreprises des peuples o[illegible] le Ceylan, ou la Taprobane, étai[illegible] pôt, non seulement de la soie de [illegible] encore de l'aloès, du girofle, de la musc[illegible] bois de sandal, des pierreries; le poivre venait de Mahé et de plusieurs autres ports; les Indes envoyaient en Europe, par la Perse ou l'Arabie, de l'ivoire de ses éléphants, et de celui des éléphants d'Afrique qu'elles recevaient des Éthiopiens, avec des pierres précieuses. On portait du sel et du fer à *Zingium* sur les côtes africaines, et on en rapportait de l'or, de l'encens, et d'autres aromates. Cette soie et ces pierreries, que l'on devait au commerce avec l'Orient, étaient même devenues assez communes pour que saint Éloi crût pouvoir en porter, ainsi que l'a écrit saint Ouen, l'auteur de sa vie. Les Syriens jouaient un grand rôle dans cette communication de l'Orient avec l'Occident; ils étaient très répandus dans tous les pays de l'Europe, et si nombreux en France, que des marchands de Syrie s'étaient chargés de la correspondance de sainte Geneviève avec saint Siméon d'Antioche, dit le Stylite; que, suivant saint Grégoire de Tours, on entendit pendant une entrée

solennelle du roi Gontran, dans la ville d'Orléans, les louanges de ce prince, chantées non seulement en latin, mais encore en syrien; et que, d'après le même historien, un marchand syrien fut nommé évêque de Paris, après *Ragnemod*, et remplit de ses compatriotes l'école dépendante de son église.

TROISIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 568 JUSQUES EN 622.

Deux gra [illegible] ont marqué la seconde époque de [illegible]e, la destruction des Vandales d'Afriq [illegible] avaient subjugué Rome, et celle des Ostrogoths qui régnaient en Italie. Mais cette belle contrée, qui avait donné des lois au monde, ne pouvait échapper à sa destinée; le caractère de ses habitants était dégradé, l'ignorance et la barbarie y avaient fait reculer la civilisation. Depuis long-temps il n'y avait plus de sentiments généreux, d'idées romaines, d'ardeur pour la gloire, d'amour de la patrie; elle devait être de nouveau asservie par des Barbares. Le ressentiment et la trahison ont pu accélérer cette nouvelle catastrophe; mais ces grandes causes secrètes qu'il faut aller chercher dans la disposition des esprits et dans le fond des cœurs l'avaient rendue inévitable. L'Italie ne devait que changer de maître, et marcher encore pendant long-temps vers la barbarie. Ce mémorable évènement est un des principaux de cette troisième époque, où, pour des yeux attentifs, se prépare d'ailleurs un de ces grands changements qui influent sur la face du monde. On peut, dès cette

troisième époque, saisir les premiers anneaux de ces nombreux évènements qui devaient élever sur les ruines du trône de Clovis une nouvelle dynastie française, à laquelle donnerait son nom un grand homme, à qui il n'a manqué que des successeurs dignes de lui pour être le sauveur et le restaurateur de la civilisation.

Sigebert, roi d'Austrasie, avait échappé par sa prudence et son habileté aux fers du roi des Huns Abaves ou Abares. Son frère Gontran était occupé à défendre quelques unes de ses provinces contre les Germains originaires des environs de l'Elbe, qui étaient venus s'établir dans la Pannonie, où ils avaient pour ainsi dire remplacé les Ostrogoths, et qui venaient, sous le nom de Lombards, d'envahir une grande partie de l'Italie. Sigebert, que ses grandes qualités ne pouvaient préserver de l'esprit d'agrandissement, si puissant dans le sixième siècle, crut l'occasion favorable pour faire valoir des droits qu'il disait avoir sur la ville d'Arles, comprise dans les états de Gontran. Il fit avancer vers la Provence Firmin, gouverneur de l'Auvergne, à la tête d'un corps considérable de troupes, auxquelles il ordonna à Édouard, un autre de ses généraux, de réunir les siennes. Ces deux chefs surprirent la ville d'Arles, et l'obligèrent à prêter serment de fidélité au roi d'Austrasie. Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, se hâta d'envoyer attaquer Avignon, qui fut pris sur les Austrasiens par le patrice Celse, et marcha en personne pour aller investir dans Arles les deux généraux de Sigebert.

Les Austrasiens manquant de vivres furent obligés de sortir de la ville pour combattre Gontran; ils perdirent la bataille, voulurent se réfugier de nouveau dans Arles, en trouvèrent les portes fermées, malgré la promesse que leur avait faite l'évêque Sabaudius, furent assaillis à coups de pierres par les Arlésiens qui bordaient les murs, se jetèrent dans le Rhône pour le traverser à la nage, et périrent en grand nombre, soit dans les flots de ce fleuve, si large et si rapide, soit par le fer de l'ennemi.

Gontran cependant n'abusa pas de sa victoire; il ne voulut pas retenir les deux généraux austrasiens; la paix se fit bientôt entre les deux frères, et Sigebert recouvra la ville d'Avignon.

(570) Mais, pendant que les rois d'Austrasie et d'Orléans se faisaient encore la guerre, Chilpéric, roi de Soissons, voulut profiter de leur division pour usurper une partie de leurs états. Il fit attaquer la Touraine et le Poitou, qui obéissaient à Sigebert, par une armée dont il donna le commandement à son fils Clovis. Ce jeune prince s'empara de Tours, de Poitiers, et de la plus grande partie des deux provinces dont ces deux villes étaient la capitale. Mais Sigebert et Gontran ayant réuni leurs forces, envoient contre Clovis un général nommé Mummole, qui reprend Poitiers ainsi que Tours, met en fuite le jeune fils du roi de Soissons, et l'oblige à se retirer vers Bordeaux. On marche contre lui, plutôt comme pour une chasse, ont écrit les historiens, que comme pour une guerre; on le pour-

suit au son des cors et des trompes. On ne parvient pas cependant à le prendre, et par de grands détours Clovis réussit à gagner les bords de la Loire, à traverser l'Anjou, et à joindre son père.

En 573, Chilpéric mit à la tête des armées qui devaient marcher contre le roi d'Austrasie, Théodebert, son fils aîné. C'était le même Théodebert qui, fait prisonnier par Sigebert son oncle, et renvoyé par lui comblé de présents, avait juré qu'il ne porterait jamais les armes contre le roi d'Austrasie. Cette violation d'un serment solennel était digne d'un siècle d'adultères, d'incestes, de meurtres et d'assassinats.

Le fils de Chilpéric taille en pièces auprès de Poitiers l'armée de Gondebaud, général de Sigebert, et porte la désolation dans la Touraine, le Poitou, le Limousin et le Querci.

Sigebert fit une faute qui faillit à lui être aussi funeste qu'à plusieurs de ceux dont il imitait l'impolitique. Il fit venir de l'Allemagne des Suèves, des Bavarois, des Thuringiens, et même des Saxons allemands, dont plusieurs étaient ses tributaires, mais dont aucun ne pouvait avoir le cœur français. Il paraît que Gontran avait cessé de faire cause commune avec lui contre le roi de Soissons; Chilpéric, effrayé de l'arrivée d'un si grand nombre d'Allemands, essaya d'inspirer à Gontran de l'inquiétude pour les provinces de son royaume; il y parvint. Gontran marcha au secours de Chilpéric.

Sigebert, à la tête des Austrasiens et des Alle-

mands, s'avance contre ses deux frères; il n'est plus séparé d'eux que par la Seine; il n'ose la passer; il menace Gontran de se jeter sur ses états de Bourgogne avec toutes ses troupes (574). Gontran intimidé lui livre un libre passage. Chilpéric se retire vers l[illegible]. Sigebert, qui n'en veut qu'au roi [illegible]teur de cette guerre, le suit, et p[illegible]dre. Chilpéric n'ose se mesurer [illegible] veut éviter le combat qui se p[illegible] à Sigebert des propositions de pa[illegible]ceptées. Théodebert est rappelé d'au-[illegible]re; toutes les places enlevées au roi d'Austrasie lui sont rendues. Mais les Allemands que Sigebert avait fait venir de la Bavière, de la Thuringe et de la Saxe, irrités d'être privés par la réconciliation des deux frères du pillage du camp de Chilpéric, et des villes les plus considérables du royaume de Soissons, se révoltent contre le roi dont l'imprudence les avait appelés. Le courage, la présence d'esprit, et la modération du roi d'Austrasie, le sauvent. Il monte à cheval, se présente devant les soldats mutinés, fait punir de mort les plus audacieux, et apaise les autres par la fermeté et la clémence avec lesquelles il leur parle.

Il est à remarquer que les Allemands qui expièrent leur rébellion par la perte de la vie ne périrent pas par le fer, par la mort des guerriers, mais furent écrasés sous des pierres.

Chilpéric, cependant, rompt une paix qu'il n'avait faite que malgré lui; il viole le serment que

les trois frères avaient prêté; il entraîne Gontran dans une nouvelle alliance, entre en Champagne, et y porte le ravage. Sigebert, surpris et indigné, rappelle ses troupes d'Allemagne, réunit les autres, et s'avance jusqu'à Paris. Deux de ses généraux vont chercher au-delà de la Loire le prince Théodebert qui vient au-devant d'eux. Une partie de l'armée du jeune prince l'abandonne; mais il n'en livre pas moins la bataille, au milieu de laquelle il est tué; son corps est trouvé nu parmi les morts.

Sigebert, cependant, venait de faire la paix avec Gontran, dont le caractère faible et versatile ne peut résister à l'ascendant du roi d'Austrasie.

Chilpéric, consterné de la mort de son fils et de la défection de Gontran, perd courage, abandonne ses provinces, et court, avec Frédégonde sa femme, se renfermer dans Tournai.

Sigebert, toujours prudent et sage, ne se hâte pas de poursuivre Chilpéric, mais, profitant avec habileté de la faute du roi de Soissons, il conduit son armée le long de la Seine, va jusqu'à Rouen, s'empare de toutes les places voisines, revient à Paris, où la reine Brunehaut lui amène ses trois enfants. Ses succès, sa renommée, l'amour qu'il inspirait, la haine qu'on avait pour Chilpéric, font naître un grand mouvement dans les esprits. Des députés de plusieurs villes du royaume de Soissons et des autres états de Chilpéric arrivent à Paris, et offrent à Sigebert de le reconnaître pour roi. Sigebert ordonne qu'on investisse Tournai. Il va partir pour en faire le siége. Saint Germain,

évêque de Paris, tâche de le détourner de ce projet; il intercède pour Chilpéric. Respectable par son âge, vénéré pour ses vertus, ce saint évêque parle de paix et de conciliation; il adresse à Brunehaut une lettre que l'on a conservée. Il est secondé par sainte Radegonde, une des femmes de Clotaire Ier. Cette reine, qui, ainsi que nous l'avons vu, s'était retirée dans un cloître, écrit aux deux fils de celui dont elle avait été l'épouse. Sigebert persiste dans ses résolutions.

Chilpéric apprend que son frère est inébranlable; il se trouble, il croit sa perte assurée; mais le génie infernal de Frédégonde lui reste.

Le roi d'Austrasie s'avance glorieux et triomphant jusques à Vitri, entre Arras et Douai. L'armée du royaume de Soissons et tous les grands de ce royaume reconnaissent Sigebert pour leur roi. Ils l'élèvent sur le bouclier, suivant l'usage de leurs ancêtres. La trahison l'environnait. Deux jeunes gens séduits par Frédégonde, *maleficati*, dit Grégoire de Tours, par cette reine, s'annoncent pour avoir à révéler au roi des secrets importants, s'approchent de Sigebert, qui est sans précaution parcequ'il est sans crainte et sans méfiance, et chacun d'eux de son côté lui enfonce dans les flancs un large couteau empoisonné. Le roi s'écrie, tombe, et meurt peu de moments après (575). Trop ambitieux peut-être, trop sensible aux manquements de foi de Chilpéric, trop constant dans son ressentiment contre ce frère, mais bon, bienfaisant, généreux, habile général, vaillant soldat, recher-

chant l'instruction, éloquent, aussi éclairé qu'on pouvait l'être alors sur le trône, réglé dans ses mœurs, adoré de ses sujets, supérieur à son siècle, il aurait été, dans des circonstances plus heureuses, l'un des plus grands rois dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Deux seigneurs de la cour de Sigebert veulent arrêter les deux assassins : l'un de ces fidèles Français est tué, et l'autre blessé grièvement; les gardes accourent et mettent les scélérats en pièces. On croit lire plusieurs circonstances de l'horrible parricide commis à Saint-Cloud, pendant la ligue du seizième siècle.

Sigebert fut enterré auprès de Douai, dans un endroit nommé *Lambre*, et transporté ensuite dans l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, où était le tombeau de son père.

Les Austrasiens, cependant, troublés par la mort de leur roi, se retirent en désordre. Chilpéric ne croit pas nécessaire de les poursuivre; mais Frédégonde se hâte d'envoyer à Paris arrêter Brunehaut et les enfants de la reine d'Austrasie, Childebert II, qui n'avait encore que cinq ans, et les deux jeunes princesses Ingonde et Clodosvinde. Brunehaut n'est pas instruite assez tôt de l'assassinat de son époux, pour échapper aux émissaires de sa cruelle ennemie. On lui donne des gardes, ainsi qu'à ses enfants; mais un des braves généraux de Sigebert, Gondebaud, est assez heureux pour pouvoir enlever le jeune roi, le faire descendre le long des murs de Paris, dans une sorte

de sac ou de corbeille couverte, et le conduire à Metz, où il le fit reconnaître roi d'Austrasie le jour de Noël 575.

Brunehaut chercha un asile dans l'église de Notre-Dame ; mais si Frédégonde, malgré sa sanguinaire b[illegible] t de blesser trop vivement l'o[illegible] nents des Français, en ôtant la [illegible] létestait, la reine Brunehaut n'[illegible] emmenée prisonnière à Rouen, [illegible] les de Sigebert furent reléguées à [illegible]

Chilpéric [illegible] roupes pour s'emparer de la Touraine et du Poitou. Rocolène, qui commandait les soldats du roi de Soissons, marcha vers Tours, où s'était retiré Boson ou Gontran Boson, un des deux généraux de Sigebert qui avaient remporté la victoire le jour où Théodebert, fils de Chilpéric, avait été trouvé mort et dépouillé sur le champ de bataille. On avait accusé Boson d'avoir massacré le jeune prince, et Chilpéric avait juré sa perte. Boson n'espérant pas, après l'assassinat de Sigebert, de pouvoir se défendre contre les troupes du roi de Soissons, se sauva dans l'église de Saint-Martin, que l'on regardait comme un asile inviolable. Rocolène demanda en vain à l'évêque et aux habitants de Tours qu'on lui livrât Boson. Blessé de leur refus, il n'osa pas l'arracher de force de l'enceinte consacrée à saint Martin, mais il témoigna son mécontentement en faisant enlever et distribuer à ses soldats un grand nombre de clous de fer

dont étaient parsemées les parois d'une maison qu'il occupait et qui dépendait de l'église.

Cette maison devait être construite en bois, comme un grand nombre d'édifices et même de ponts et d'autres monuments publics, à une époque où les forêts étaient si étendues et si nombreuses, et où les arbres qui les composaient étaient si vieux, si gros et si élevés. On garnissait les murs, qui n'étaient que de bois, comme on a garni plus récemment de grandes portes de clous très rapprochés ; on les incrustait pour ainsi dire en fer, pour les mettre à l'abri de la hache ; et on voit, dans dom Calmet ainsi que dans d'autres auteurs, qu'à une époque très reculée, la ville de Verdun s'appelait *la ville des clous*, parceque ses murailles ou une partie de ses murailles étaient recouvertes de clous de fer. Nous avons cru devoir rapporter l'anecdote, fort peu importante d'ailleurs, de Rocolène, parceque nous ne devons omettre aucune circonstance propre à faire connaître les usages des divers temps dans les différentes contrées de l'Europe.

Brunehaut, cependant, était toujours à Rouen, prisonnière de Chilpéric ou plutôt de Frédégonde. Mais elle n'avait que vingt-huit ans ; elle était belle, et les charmes de son esprit égalaient ceux de sa figure. Un jeune prince, nommé Mérovée, fils de Chilpéric et d'Andovèse, sa première femme, alla à Rouen, vit la reine d'Austrasie, et en devint éperdument amoureux. Brunehaut ne fut pas insensible à son amour. Obligé de s'éloigner d'elle,

l'absence ne fit qu'augmenter sa passion. Chargé d'une mission de son père, en Bretagne, il ne put résister au désir de revoir la belle reine : il passa par Rouen, offrit sa main à Brunehaut, et ne fut pas refusé. Les lois canoniques, qui composaient alors la [illegible] au mariage, s'opposaient à l[illegible] avec sa tante ou avec la veuve [illegible]érovée était le fils du beau-frère [illegible]nais Prétextat, évêque de Rouen, [illegible] dispenser de l'observation de [illegible]n ne retarda plus le bonheur du [illegible], et il épousa celle qu'il adorait.

Mais de quel œil Frédégonde aurait-elle pu voir son beau-fils dans les bras de son ennemie? Les passions de ces deux femmes et leur rivalité faisaient alors le destin de la France.

A peine Chilpéric eut-il appris le mariage de son fils qu'il courut à Rouen. Mérovée et Brunehaut n'eurent que le temps de se réfugier dans une église. Les crimes ne coûtaient rien ni à Frédégonde ni à Chilpéric. Mais telles étaient les idées du siècle, que le roi de Soissons, ou, si l'on veut, de Neustrie, car c'était le nom général qu'on donnait à une grande partie de ses états, n'osa pas attenter à la sainteté de l'asile. L'opinion, toujours victorieuse, même de la force, dans tous les temps comme dans tous les pays, arrêta toute la puissance de Chilpéric. Toujours fidèle à son caractère, il trompa son fils, l'attira hors de sa retraite par des promesses qu'il viola, le fit raser, ordon-

ner prêtre malgré lui, et décida qu'il serait confiné dans le monastère de Saint-Calais. Comme Frédégonde saisit avec avidité cette occasion de perdre un prince qui aurait disputé la couronne à un de ses fils !

Brunehaut fut renvoyée à Metz, avec ses deux filles.

Pendant que l'on conduisait Mérovée à Saint-Calais, il s'échappa des mains de ceux qui le gardaient, et se retira à Tours, dans l'église ou était le tombeau de saint Martin, et où Boson était encore réfugié. Ils sortirent tous les deux de cet asile, et se sauvèrent vers l'Austrasie. Boson obtint la protection de saint Airy, alors évêque de Verdun. Mérovée fut moins heureux : les grands d'Austrasie, qui gouvernaient ce royaume pendant la minorité de Childebert II, craignirent d'allumer une nouvelle guerre, et l'obligèrent à s'éloigner. Ce prince infortuné erra sans savoir où trouver un refuge. Déshérité, dégradé, proscrit, fugitif, obligé de se cacher dans les états de son père, dans ceux qu'il avait été appelé à gouverner un jour, repoussé du royaume sur le trône duquel était assise la reine qui lui avait donné sa main, entouré de dangers, persécuté par une barbare marâtre, séparé pour jamais de celle qu'il aimait, ne recevant aucune consolation, pas même de l'espérance, il trouva la fin de ses maux auprès de Térouenne, où une trahison l'avait attiré, et où des scélérats le massacrèrent. On est révolté, quand on lit qu'il fut assassiné presque sous les yeux de son père.

(577) Vers le temps où périssait cette intéressante victime de Frédégonde, Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, ayant perdu ses deux fils, Clodomir et Clotaire, se décida à adopter son neveu, le jeune Childebert, roi d'Austrasie. Il lui proposa une entrevue, qu 'ierre, village situé sur la rivière d La Mothe et Neufchâteau.

Gontran eveu : « Puisque Dieu, » pour pu i dit-il, m'a enlevé mes » deux enfa désormais vous me te» niez lieu d asseoir à côté de lui sur son trône : « Je vous donne tout mon royaume, » continue-t-il ; le même bouclier nous couvrira, la » même lance nous défendra. Si dans la suite Dieu » me donne des enfants, vous serez, à mon égard, » comme l'un d'eux, afin qu'il y ait entre vous et » moi et nos deux familles une concorde éter» nelle. »

Childebert témoigne à Gontran sa reconnaissance autant que son âge de sept ou huit ans peut le lui permettre. Il lui promet une union indissoluble. Les régents et les autres seigneurs d'Austrasie qui l'avaient accompagné confirment sa promesse ; et, avant de se séparer, les deux rois scellent pour ainsi dire leur nouvelle alliance, en prenant place à la même table et en partageant le même repas.

Le crime par lequel Frédégonde avait sauvé la couronne de son mari enfermé avec elle dans Tournai lui avait donné sur l'esprit de Chilpéric un em-

pire plus grand que jamais. Elle s'en servit pour assouvir ses haines et ses vengeances. Ses fils encore très jeunes avaient été enlevés par une maladie pestilentielle qui ravageait la France. Clovis, frère du malheureux Mérovée, se voyant par ces deux morts unique successeur de son père, eut l'imprudence de laisser échapper quelques mots qui montraient son inimitié contre sa belle-mère. Sa perte fut jurée.

Frédégonde va trouver Chilpéric; elle lui persuade que ses enfants n'ont péri que par un de ces maléfices si redoutés à cette époque. Elle accuse Clovis d'en être l'auteur. « Sa main criminelle, ajoute-» t-elle, s'étendra jusqu'à vous. » Elle jette un soupçon terrible dans le cœur de Chilpéric; et ce roi faible, lâche et sanguinaire consent à voir livrer son fils et ses complices aux tortures pour découvrir l'affreuse vérité. Les prétendus complices meurent dans les tourments; Clovis est trouvé sur son lit, baigné dans son sang; et on avait laissé auprès de son cadavre le poignard sanglant qui l'avait immolé, pour faire croire que la crainte du supplice l'avait porté à se donner la mort.

Audouère ou Andovèse, cette première femme de Chilpéric, que Frédégonde était parvenue à faire descendre du trône et à renvoyer, cette mère si malheureuse du Mérovée et de Clovis, vivait retirée dans un monastère. Frédégonde croit le moment venu de satisfaire la haine implacable qu'elle lui conserve; elle la fait étrangler. Audouère avait eu aussi de Chilpéric une fille nommée Basine. Frédé-

gonde ne lui arrache pas la vie, mais par un crime plus horrible encore, et dans la crainte de la voir trouver un mari qui veuille venger un jour Mérovée, Clovis et Audouère, elle la fait violer par d'affreux satellites, avant de la renfermer dans un couvent. C [illegible] sible à toutes ces atrocités; il [illegible] érir ou outrager et ses fils, et [illegible] e.

Cepend [illegible] nion entre Gontran et le ro [illegible] mmença à être troublée. La [illegible] e de Marseille faisait partie de [illegible] n, et l'autre moitié de ceux de C [illegible] roi de Bourgogne fit demander au gouvernement d'Austrasie la moitié de la ville de Marseille qui n'appartenait pas au royaume de Bourgogne. Les régents d'Austrasie ne crurent pas devoir le refuser; mais ils recherchèrent l'alliance de Chilpéric, et dès qu'ils eurent traité avec lui, ils envoyèrent redemander à Gontran la portion de Marseille qu'ils lui avaient cédée, le menacèrent de la guerre s'il voulait la retenir; et, presque en même temps, des troupes d'Austrasie surprirent cette partie de la ville dont le roi de Bourgogne avait été mis en possession.

Mais pendant ces hostilités une guerre civile allait éclater au milieu du royaume d'Austrasie. Lupus, duc ou gouverneur de la Champagne, et à qui la reine Brunehaut témoignait beaucoup de confiance, était devenu l'objet de la jalousie de deux autres ducs ou gouverneurs, Ursion et Berthefrède. Redoutant leur puissance, et ayant appris qu'ils en

voulaient non seulement à son crédit, mais encore à sa vie, il arma pour se défendre. Ursion et Berthefrède marchèrent contre lui. Au moment où le combat va commencer, Brunehaut paraît à cheval entre les deux armées: « Français, s'écrie-t-elle, » épargnez le sang de tant de guerriers valeureux, » ne livrez pas votre pays à tous les dangers qui vont » l'environner. — Femme, lui répond le féroce Ur» sion, éloignez-vous de nous; qu'il vous suffise d'a» voir régné sur le roi votre époux; à présent, c'est » votre fils qui règne, et c'est à nous à défendre le » royaume: retirez-vous, de peur que nos chevaux » ne vous écrasent sous leurs pieds. » La reine dévore son injure, elle veut éteindre une guerre funeste; elle veut sauver le duc de Champagne, qui peut-être avait remplacé dans son cœur Sigebert et Mérovée; elle parle aux chefs, elle harangue les soldats, elle les conjure de ne pas déchirer le sein de l'Austrasie. Son intrépidité, son éloquence, sa beauté, l'emportent; elle apaise ces féroces courages : le combat n'a pas lieu. Ursion et les autres chefs emmennent leurs troupes, et Lupus se retire chez le roi de Bourgogne qui l'accueille favorablement. Pourquoi la carrière de Brunehaut fut-elle prolongée !

Dès 581, le gouvernement d'Austrasie s'était ligué avec Gontran contre Chilpéric et Frédégonde; leur union n'avait pas duré, et au lieu de cette alliance, on ne sait par quels motifs et par quelles intrigues un traité secret avait lié contre Gontran ce même gouvernement d'Austrasie et Chilpéric.

Ce traité cependant n'avait fait aucun effet, et n'était connu, en 584, que de ceux qui y avaient coopéré.

Chilpéric était à Chelles, résidence royale voisine de Paris, et où il aimait à séjourner. Cette espèce de palais e [illegible] bois dans lesquels il se plaisait à [illegible] très vif qu'il avait pour la chasse, [illegible] lescendants des anciens habitants c [illegible] iques. Un matin il sortait de h [illegible] chambre de la reine, à qui il ven [illegible] il allait partir pour une chasse qui du [illegible] jour. Un de ces hasards qui produisent souvent de si grands évènements, fait que ses chevaux ne sont pas prêts. Il les attend pendant quelque temps, et rentre ensuite dans l'appartement de la reine.

Frédégonde aimait le jeune Landry : sa passion n'était ignorée que du roi. Croyant ne pas revoir Chilpéric avant la fin du jour, elle avait mandé Landry : elle rajustait sa parure en attendant son amant. Le roi entre dans sa chambre, s'approche doucement, va jusqu'à elle sans être aperçu, et lui donne sur l'épaule un léger coup d'une baguette qu'il avait à la main. « Tout beau, » Landry, » dit la reine, sans voir Chilpéric, et sans paraître s'étonner d'un jeu qu'aucun autre que le roi n'aurait dû se permettre. Des expressions d'amour lui échappent; elle se retourne, voit le roi, reste interdite. Chilpéric sort sans rompre un silence terrible: un geste du roi la remplit de terreur. Elle envoie chercher de nouveau Landry; il

accourt : « Nous sommes perdus! » lui dit-elle : elle lui raconte tout ce qui vient de se passer. Le soir, au moment où Chilpéric revient de la chasse, triste, soucieux et rêveur, il tombe expirant sous le fer de plusieurs meurtriers. Les assassins s'enfuient en criant : « Trahison, trahison, arrêtez; ce sont des » gens de Childebert; » et personne ne les poursuit.

Les soupçons néanmoins ne se portent que sur Frédégonde et sur Landry. La reine n'avait pu rien prévoir, ni préparer; le plus grand trouble règne autour d'elle; les officiers du palais l'évitent, les guerriers murmurent, le peuple menace. On se répand en tumulte dans les appartements, on les pille, on enlève devant elle les meubles les plus précieux. Childebert, dit-on de tous côtés, le jeune fils de Brunehaut, n'est plus qu'à quelques lieues de Paris; il arrive à la tête de son armée. Clotaire II, le seul fils de Chilpéric et de Frédégonde, n'a que quelques mois; il est nourri dans un château éloigné; la reine ne peut pas le montrer au peuple. Dans cette extrémité elle ne s'abandonne pas; elle se réfugie dans cette cathédrale de Paris où, lors de la mort de Sigebert, Brunehaut avait cherché un asile; elle écrit à Gontran, elle cherche à l'animer contre Childebert; elle lui révèle le traité secret fait contre lui entre Chilpéric et le gouvernement d'Austrasie. Gontran arrive le premier dans Paris; sa politique ne lui permet pas de consentir à un trop grand agrandissement du royaume d'Austrasie. Childebert se présente sous les murs de la ville; Gontran lui en fait refuser les portes. Childebert,

renonçant à toute alliance avec la parricide Frédégonde, demande qu'on la lui livre; il veut venger la mort et de son père Sigebert, et de son oncle Chilpéric. Gontran renvoie le jugement du crime à l'assemblée de la nation: il fait proclamer Clotaire II roi de Sois [illegible] trie, et pour forcer l'armée de [illegible] gner de Paris, il veut qu'on s'en [illegible] aine et du Poitou, qui dépenden [illegible]

L'art [illegible] e était parvenue à persuader à [illegible] ait innocente du meurtre de son [illegible] un nouveau forfait bien digne de son âme atroce, elle imagina de faire retomber l'assassinat sur un ancien chambellan de Chilpéric, qu'elle avait toujours détesté, et qu'à force de calomnies et de machinations elle trouva le moyen de faire périr, ainsi que les officiers du palais qui avaient paru l'abandonner après la mort de Chilpéric. Tant de crimes lassèrent les Français.

Dès 581, une conspiration avait été ourdie entre ce Boson, que nous avons vu quitter l'asile de Saint-Martin de Tours avec Mérovée, le malheureux fils de Chilpéric, Mummol, général du roi de Soissons ou de Neustrie, et Didier, gouverneur de Marseille. Enhardis par la faiblesse de Gontran, la jeunesse de Childebert, et l'exécration publique dont Chilpéric était l'objet, ils avaient résolu d'élever un nouveau roi sur le pavois des Français. Ils avaient jeté les yeux sur Gondebaud ou Gombaud Ballomer, qui se disait fils de Clotaire Ier, et par conséquent frère de Chilpéric et de Gontran, mais que

les rois, fils de Clotaire, n'avaient pas voulu reconnaître. Les prétentions de ce Gondebaud l'avaient fait arrêter en Austrasie, sous le gouvernement de Sigebert. Il s'était échappé, avait erré déguisé dans le royaume de Bourgogne, avait ensuite parcouru l'Italie, l'Allemagne, et était parvenu jusques à Constantinople. C'était dans cette capitale de l'empire d'Orient que Boson était allé proposer à Gondebaud de se mettre à la tête des conjurés; Gondebaud avait accepté, et était débarqué à Marseille; mais Boson, par une indigne et impolitique trahison, lui ayant arraché tout l'or et tout l'argent qu'il avait pu se procurer, ayant enlevé Théodore, archevêque ou évêque de Marseille, qui avait accueilli Gondebaud, et l'ayant conduit à Childebert, le prétendu fils de Clotaire avait été obligé de se retirer dans une île voisine des côtes de Provence, et d'y attendre les évènements.

Gontran informé, en 583, des crimes de Boson, l'avait fait arrêter. Boson avait tout nié, et ayant par une lâche perfidie tout rejeté sur Mummol, qui avait passé au service de Bourgogne, et commandait dans Avignon, il avait promis de le livrer à Gontran; Mummol, bien loin de se laisser attirer hors d'Avignon, avait failli faire Boson son prisonnier; la conspiration favorable à Gondebaud avait été déjouée, ou du moins suspendue.

Lorsqu'après la mort de Chilpéric Gondebaud vit la France entière dans le désordre, Frédégonde régnant dans la Neustrie en tyran barbare, sous le nom de Clotaire II, encore au berceau; Brunehaut

dirigeant le sceptre de Childebert II, qui n'avait que quinze ans; Gontran embarrassé dans les rets de la politique de Brunehaut et de Frédégonde, redoutant les projets ambitieux de Brunehaut, effrayé des crimes de Frédégonde, tenant d'une main faibl[illegible]ans et de Bourgogne; et les homme[illegible] trois royaumes prêts à prendre le[illegible]lui dont la cause favoriserait le [illegible], il crut voir arriver le moment [illegible]s prétentions. Un parti l'éleva su[illegible], en 565.

Childebert[illegible]Brunehaut, bien loin de se réunir à Gontran pour combattre Gondebaud, et détruire dès sa naissance un pouvoir qui pouvait devenir dangereux, approuva son entreprise, reconnut ses droits, et mit à sa disposition une armée commandée par ce Mummol, qui avait dans le temps conspiré avec Boson en faveur de ce même Gondebaud, et résisté ensuite dans Avignon au pouvoir de Gontran.

Gondebaud, à la tête de cette armée, s'empara de plusieurs villes dépendantes du royaume de Paris, de Soissons ou de Neustrie; il prit Angoulême, Périgueux, Cahors, Bordeaux, Toulouse; et, fier de ses succès, il envoya à Gontran des hérauts pour le sommer de lui livrer toutes les places qui avaient appartenu à Chilpéric, et, suivant l'usage des Français à cette époque, il donna à ces envoyés des baguettes bénies qui devaient rendre leurs personnes inviolables. Les hérauts de Gondebaud ayant eu l'imprudence de quitter leurs ba-

guettes protectrices, Gontran les fit arrêter; et la violence des tortures leur fit déclarer que les intrigues de Boson avaient produit l'entreprise de Gondebaud, et que plusieurs grands d'Austrasie la secondaient par leurs efforts ou par leurs vœux.

Cette déclaration inspire de nouvelles craintes à Gontran, et lui fait prendre un nouveau parti (585). Il écrit à son neveu Childebert qu'il est indispensable qu'il ait avec lui une nouvelle entrevue. Le roi d'Austrasie arrive. Gontran met sa lance dans ses mains, l'adopte de nouveau, le déclare de nouveau son successeur.— « Ce fer que je vous donne, » lui dit-il, est le signe de la cession que je vous » fais de tout mon royaume. Allez; prenez posses» sion de toutes les villes qui reconnaissent mon » autorité; je ne veux point d'autre héritier que » vous. » — Il le conduit ensuite dans l'intérieur de son palais, lui donne en secret les avis qu'il croit les plus salutaires, lui fait connaître le caractère de ses conseillers, des grands de sa cour, de ceux qui exercent les emplois les plus importants, lui indique le degré de confiance qu'il doit leur accorder, ne se sépare de lui qu'après lui avoir rendu les trésors de Sigebert, ne le quitte qu'en lui donnant et en recevant de ce jeune prince les témoignages d'une tendre affection.

Gondebaud, en apprenant l'entrevue de Gontran et de Childebert, ne voit que trop promptement combien la ruine de ses affaires est prochaine. Le gouvernement d'Austrasie non seulement cesse de le favoriser, mais lui devient contraire; il se voit

bientôt abandonné de la plupart des Austrasiens qui l'avaient suivi, et de Didier qui lui avait livré Toulouse. N'ayant plus avec lui que Mummol, quelques autres chefs, et quelques troupes, il passe la Garonne, et va se renfermer dans Comminges, où l'assiège l'armée de Gontran, commandée par Leudegisile. La plupart des chefs qui l'avaient suivi ayant fait leur accommodement avec ce général, il est forcé de se rendre; on part pour le conduire à Gontran; mais à peine est-il hors des murs de Comminges, que Boson, voulant cacher ses perfidies par une nouvelle noirceur, le tue d'un coup de pierre. Ce Boson, si remuant, si dangereux, si prompt à violer sa foi, si couvert de crimes, et poursuivi par l'implacable Frédégonde, osa cependant, en 587, implorer de nouveau l'intercession de saint Airy, évêque de Verdun, parrain ou père spirituel du jeune roi Childebert. Cet évêque eut pitié de Boson, alla trouver le roi d'Austrasie, lui demanda la grâce du coupable : le roi consentit à le voir. Boson fut amené devant Childebert; il était sans armes; ceux qui le conduisaient le tenaient par la manche. L'évêque le présenta: Boson se jeta aux pieds du roi, avoua ses crimes, en implora le pardon. Le roi ordonna que l'évêque le gardât jusques au moment où il devrait paraître devant le roi Gontran.

Peu de temps après, Gontran, Childebert et Brunehaut se virent à Andlau, dans le territoire de Langres. Magneric, archevêque de Trèves avait accompagné le roi d'Austrasie; Boson y était venu. Magneric devait intercéder en sa faveur, à la place

de saint Airy, de Verdun. Il fut résolu cependant, par les deux rois, que Boson serait mis à mort.

A peine Boson est-il informé de cette résolution, qu'il se précipite dans la chambre où était Magneric. — « Je suis perdu, lui dit-il : vous seul pouvez » me sauver ; si vous me refusez, vous périrez ici » avec moi. — Laissez-moi, lui répond l'archevêque, » aller vers Childebert ; je le prierai d'avoir pitié » de vous. — Non ; envoyez au roi quelques uns de » vos clercs. — On va de la part de Magneric auprès du roi d'Austrasie. Gontran s'écrie : « Qu'on mette » le feu à la maison où Boson est auprès de l'arche- » vêque ; et si Magneric ne veut pas en sortir, qu'ils » soient brûlés tous deux. » — Les clercs de l'archevêque de Trèves l'arrachent de la maison que l'incendie dévore. Boson, pressé par les flammes, s'élance en dehors ; on le frappe d'un coup de lance ; il veut tirer son épée, mais il est à l'instant percé de tant de lances et de dards, que son cadavre, hérissé de ces javelots, reste debout et ne peut tomber par terre. Tel fut le châtiment de ses trahisons, telles étaient les mœurs de ce siècle.

La jeunesse du roi d'Austrasie, et l'enfance du fils de Frédégonde, faisaient regarder Gontran comme le véritable chef de la monarchie française. Childebert avait pour lui la déférence d'un fils pour son père, et d'un héritier présomptif pour son roi. Gontran, satisfait de la conduite du roi d'Austrasie, crut se voir renaître dans la personne de l'enfant que Childebert, déjà âgé de dix-huit ans, eut en 588, et qui fut nommé Théodebert. La naissance

de ce jeune prince lui causa une si grande joie, que dès qu'il en reçut la nouvelle, il envoya à Childebert les plus riches présents.

Brunehaut profita de cet heureux évènement pour faire proposer à Gontran de terminer un traité d'une grande importance pour l'Austrasie, et dont les bases avaient été concertées à Andlau, l'année précédente, lorsque les deux rois et la reine Brunehaut s'y étaient réunis. Saint Grégoire, évêque de Tours, celui qui nous a laissé l'histoire du sixième siècle, et un autre évêque nommé Félix, étaient allés à la cour d'Austrasie. Brunehaut et son fils les chargèrent de porter à Gontran le projet de ce traité; il tendait à assurer de plus en plus à Childebert la succession de Gontran, et à terminer tous les différents que la mort de Chilpéric avait pu faire naître entre les deux monarques. Le roi de Bourgogne s'empressa de le signer.

L'évêque Félix entama alors une autre négociation.

Les Lombards, ces Scythes ou Germains qui, après avoir habité pendant long-temps sur les bords de l'Elbe, étaient venus pour ainsi dire remplacer les Goths dans la Pannonie, avaient voulu aussi les remplacer dans la possession de l'Italie. L'histoire de leur invasion et de leurs conquêtes dans cette malheureuse Italie, où la trahison les appela et leur donna tant de force, va bientôt nous présenter un des plus grands évènements de notre troisième époque.

L'empire d'Orient luttait contre ces Barbares.

En 583 Maurice, qui régnait à Constantinople, avait recherché contre les Lombards l'alliance du roi d'Austrasie, qui, étendant sa puissance sur plusieurs contrées de la Souabe ou des pays voisins, pouvait prendre à revers les troupes lombardes, et arrêter les progrès de leurs hordes. Childebert, ou plutôt son conseil, avait reçu une somme d'argent considérable de l'empereur Maurice, et promis d'envoyer en Italie un secours redoutable. Le jeune roi s'était même avancé à la tête de son armée jusques aux Alpes, lorsque les Lombards lui offrirent tant d'argent qu'il revint sur ses pas. Maurice s'en plaignit; mais que pouvaient avoir à craindre la France et l'Austrasie de l'empereur d'Orient ?

Peu de temps après, Childebert avait reçu une ambassade solennelle d'Autharis, roi des Lombards, conclu la paix avec ce prince, et lui avait même promis de lui donner en mariage sa sœur Clodosvinde; mais Brunehaut, qui avait d'autres vues pour sa fille, avait trouvé le moyen de faire rompre ce traité, et proposé le mariage de la sœur de Childebert avec Recarède, roi des Visigoths dans la péninsule espagnole. L'amour qu'elle avait conservé pour son pays, et sa politique qui la portait à se lier avec l'Espagne, lui faisaient désirer vivement cette union de Clodosvinde avec Recarède. Childebert avait fait dire à l'empereur Maurice qu'il allait agir avec vigueur contre les Lombards.

L'évêque Félix tâcha d'engager Gontran à réunir une partie de ses troupes à celles que Childebert

devait envoyer en Italie, et à trouver bon que sa nièce Clodosvinde épousât le roi des Visigoths (588). Gontran ne voulut pas se joindre à Childebert pour faire la guerre aux Lombards; il donna pour raison ou pour prétexte la crainte de voir ses soldats périr par la peste qui ravageait l'Italie; mais il ajouta que quoique le mariage de sa nièce avec Recarède ne lui convînt pas beaucoup, il s'en rapporterait à ce sujet à la décision de Childebert.

Quelque étroites que fussent les liaisons du royaume de Bourgogne avec celui d'Austrasie, quelque dévouement que Childebert témoignât à son père adoptif, quelque peu redoutable que parût être le gouvernement de Soissons ou de Neustrie, dont le roi n'avait que quatre ans, Gontran conservait au fond de son âme une inquiétude terrible. La tendance des peuples au mécontentement, celle des grands à la révolte, la férocité de tous, et principalement l'horrible et sanguinaire perfidie de Frédégonde, le remplissaient d'effroi. Une sorte de rêverie sinistre dominait quelquefois ses esprits : il croyait voir tomber de nouveau autour de lui toutes les victimes immolées par le fer ou par le poison de la veuve du roi de Neustrie; il lui semblait distinguer dans les ténèbres les ombres sanglantes de ses frères, Sigebert et Chilpéric, qui lui montraient le poignard parricide dont Frédégonde avait percé leurs flancs. Souvent il croyait voir dans les inconnus qui se présentaient à lui des satellites envoyés par celle qui s'était permis tous les crimes. La sainteté des autels, la célébra-

tion des mystères, la présence des objets les plus sacrés de la vénération des peuples, ne pouvaient pas toujours calmer le trouble qui l'agitait ; et dans un de ces moments d'égarement et de terreur, on le vit, pendant une messe solennelle, et au moment le plus imposant de l'auguste cérémonie, se lever, se tourner vers les assistants, oublier la dignité de son rang, et s'écrier : — « Je vous conjure, au nom » de Dieu, de ne pas m'assassiner comme mes frères. » Laissez-moi trois ou quatre ans de vie pour que » je puisse élever mes deux neveux, et qu'au moins » un de mes pupilles soit capable de gouverner la » France. »

Combien ce trait peint et le temps et le roi !

Tourmenté par ces craintes presque perpétuelles, il lui fut facile de se déterminer à éloigner des affaires cette Frédégonde qu'il redoutait. Il usa des droits que lui donnait sa qualité d'oncle et de tuteur de Clotaire II, et ordonna qu'elle fût reléguée dans un château situé au confluent de la Seine et de l'Eure. Le désœuvrement de Frédégonde dans cette espèce de prison, et le voisinage de Rouen, la firent penser à Prétextat, évêque ou archevêque de cette ville. Sa haine contre lui se réveilla ; elle médita un nouveau crime (589).

C'était Prétextat qui avait marié avec Brunehaut, qu'elle détestait, Mérovée, le fils de son mari Chilpéric. Il avait été exilé suivant certains écrivains, et déposé selon d'autres ; mais depuis la mort de Chilpéric, Gontran, comme gouvernant la Neustrie au nom de son neveu Clotaire II, l'a-

vait rétabli sur son siége. Elle trouva le moyen de gagner deux assassins qui le poignardèrent au pied de l'autel de son église; et comme, malgré les blessures qu'il venait de recevoir, son agonie fut longue, on l'a accusée d'avoir poussé son inutile et barbare hypocrisie jusqu'à lui offrir ses propres chirurgiens pour le panser. Cette perfide cruauté aurait été digne de celle qui livrait souvent aux tortures et au supplice les complices de ses crimes et les exécuteurs de ses complots, dans la folle espérance de ne pas paraître avoir commandé ou partagé leurs forfaits.

Childebert avait fait marcher une armée contre les Lombards; mais une bataille sanglante perdue par les Français, les maladies et le défaut de subsistance, avaient rendu cette expédition aussi vaine que funeste.

Autharis, ce roi des Lombards dont nous avons déjà parlé, craignit cependant d'être moins heureux lorsque Childebert tenterait de nouveau contre lui les hasards de la guerre. Il redouta l'ardeur d'un jeune prince déjà roi d'Austrasie et héritier de la Bourgogne. Il envoya vers Garibalde, duc de la Bavière, qui relevait du royaume d'Austrasie, pour l'engager à secouer le joug des Français, à se jeter sur les contrées austrasiennes, à contracter avec lui une alliance étroite et durable, et à lui donner en mariage Théodelinde sa fille.

Garibalde se laissa séduire; il consentit à tout ce que demandait Autharis; mais l'actif et vaillant Childebert entra brusquement en Bavière à la



tête d'une armée, la ravagea, et fut sur le point d'enlever Théodelinde, qui s'enfuit en Italie avec son frère, et y épousa le roi des Lombards.

Childebert, ne craignant plus de diversion de la part des Bavarois, faisait de grands préparatifs pour porter de nouveau la guerre au-delà des Alpes et y effacer la honte de la défaite des Français. Une grande conspiration faillit rendre vains tous ces préparatifs. Nous avons déjà vu Ursion armé avec Berthefrède contre Lupus, duc ou gouverneur de Champagne, traiter avec insolence la reine Brunehaut et jeter le trouble dans l'Austrasie. Ces mêmes Ursion et Berthefrède, dont il était si difficile de contenir l'ambition inquiète, se soulevèrent de nouveau contre leur roi (590). Ils ravagèrent la Champagne et les pays voisins; ils engagèrent dans leur parti le duc Ranchingue, un des hommes les plus puissants de la Neustrie; et leur résolution était non seulement de faire assassiner Childebert, mais encore de se défaire de Gontran, de faire déclarer les deux enfants de Childebert, l'un roi d'Austrasie, et l'autre roi de Bourgogne, et de donner la régence de Bourgogne à Ursion et à Berthefrède, et celle d'Austrasie au duc Ranchingue.

Childebert ne connaissait encore que le ravage de la Champagne; mais Gontran, qu'on venait d'informer de tout le complot des conjurés, l'appela auprès de lui, et lui apprit tout ce qu'on lui avait découvert.

Childebert revient à Metz, et mande Ranchingue,

Le duc ignorait que sa complicité avec les révoltés fût connue du roi d'Austrasie; il se présente au roi, qui l'entretient de plusieurs affaires; mais comme il sort de la chambre royale, les gardes le renversent, le massacrent, jettent son corps par la fenêtre: et ce qui prouve que Childebert, vraisemblablement au nom de Gontran son père adoptif, exerçait une sorte de tutelle dans le royaume de Neustrie, il envoie à Soissons fouiller dans la maison du duc. L'on y trouve une somme énorme d'or et d'argent, qu'on suppose destinée à favoriser les projets des révoltés. On voit ici la barbarie du siècle, et l'ignorance de la véritable nature de la justice publique: faire punir pour une trahison et un assassinat un crime que Ranchingue n'aurait dû expier qu'après avoir été accusé, entendu et jugé solennellement.

Pendant que ce duc subissait la peine de sa criminelle entreprise, Ursion et Berthefrède, qui ignoraient son sort et qui attendaient à chaque instant la nouvelle de la mort de Childebert, s'avançaient vers Metz avec un corps de troupes. Le bruit se répand bientôt autour d'eux que Ranchingue a péri par les mains des gardes du roi d'Austrasie. Ils se hâtent d'appeler à eux tous les hommes armés dont ils peuvent disposer, se retirent dans une forte position auprès du château ou du village de Vaivre et des terres du duc Ursion, et se préparent à s'y défendre. Les troupes de Gontran et de Childebert les y suivent; Brunehaut aurait voulu sauver Berthefrède, dont elle avait tenu

une des filles sur les fonts baptismaux; elle disait qu'il n'avait été entraîné que par les mauvais conseils d'Ursion: elle veut l'engager à se séparer de son complice; mais il répond qu'il ne le quittera qu'à la mort.

Childebert se met à la tête de l'armée; les deux chefs révoltés, leurs femmes, leurs enfants et les plus courageux de leurs amis, se renferment dans une église. Un des généraux du roi, Godegisile, gendre du duc Lupus, ordonne qu'on mette le feu à l'édifice. Ursion sort l'épée à la main, fait périr sous ses coups plusieurs soldats du roi; mais blessé à la cuisse, il tombe et expire, comme Boson quelque temps auparavant, sous les lances des guerriers austrasiens.

Godegisile s'écrie qu'on épargne Berthefrède. On pénètre dans l'église; on ne redoute pas de violer cet asile; on veut piller les trésors d'Ursion qu'on y suppose; et pendant le tumulte, Berthefrède, qu'on ne reconnaît pas, s'échappe, monte à cheval, et va se cacher à Verdun dans l'oratoire de la maison épiscopale de saint Airy.

Childebert, qui ne sait de quel côté Berthefrède s'est sauvé, ordonne sous peine de mort à Godegisile de le lui amener. Godegisile découvre son asile, entoure de soldats la maison épiscopale, veut en arracher celui qu'il cherche; l'évêque s'y oppose, mais les soldats montent sur le toit de l'oratoire, le découvrent, et écrasent Berthefrède sous un monceau de tuiles. Saint Airy se récrie contre la profanation de son oratoire. Childebert

tâche [illegible]e le consoler par de grands présents; mais il fait poursuivre les complices d'Ursion. La voix publique accusait Giles, évêque ou archevêque de Reims; Childebert le fait arrêter et juger par un concile, qui, d'après les ordres du roi, se réunit à Metz au [illegible]re 590. Giles est convaincu de [illegible] son crime; les évêques le déposen[illegible]t aux canons de l'église chrétienn[illegible]nsuite aux pieds du roi, et lui dem[illegible] archevêque: Childebert la leur ac[illegible]relégué à Strasbourg et ses biens [illegible]

Peu de temps auparavant, une armée nombreuse du roi d'Austrasie avait traversé les Alpes rhétiques ou des Grisons, et passé en Italie contre les Lombards. Les historiens se sont plaints de ce que cette armée était si peu disciplinée, que la ville de Metz et les autres villes d'Austrasie souffrirent de leur férocité autant que de celle d'une armée ennemie. Audoualde, un des généraux de Childebert, s'avança jusques à Milan, et Cedin, autre général français, prit plusieurs places dans le Trentin. Les Lombards, pressés par les Austrasiens et par les troupes de l'empereur Maurice, paraissaient près de succomber; mais une chaleur excessive et la nature des aliments occasionèrent dans l'armée française une dyssenterie funeste. Cette cruelle maladie emporta un si grand nombre de Français, que l'armée de Childebert fut obligée de repasser en France avec les prisonniers et le butin qu'elle avait faits.

L'exarque de Ravenne, qui commandait en Italie l'armée impériale, se plaignit vivement d'un retour qu'il regardait comme funeste aux intérêts de Maurice. Il prétendit que les généraux français n'avaient refusé de faire le siége de Pavie, où le roi des Lombards s'était renfermé, que parcequ'ils avaient traité en secret avec ce prince. Childebert parut partager le mécontentement du lieutenant de Maurice; il disgracia quelques uns de ses généraux. Mais les ambassadeurs d'Autharis étant arrivés auprès du roi d'Austrasie, et Gontran ayant intercédé pour eux, ils obtinrent la paix en se soumettant à payer à Childebert un tribut annuel de douze mille sous d'or, qu'ils rachetèrent en 617 pour une somme de trente-six mille.

Le jeune roi de Neustrie, fils de Chilpéric et de Frédégonde, avait déjà sept ans. La haine qu'on portait à Frédégonde, et le peu de soin qu'elle avait eu de cacher ses vices, avaient répandu des soupçons sur la légitimité de cet enfant. Frédégonde, d'autant plus intéressée à les dissiper que Gontran avait paru les partager, crut devoir invoquer le témoignage de trois évêques et de cent témoins, qui attestèrent avec serment que son fils était né *sous la couverture du mariage*. Il n'avait pas encore été baptisé, et Frédégonde, qui ne négligeait plus aucune occasion de se ménager la protection de Gontran, engagea le roi de Bourgogne à être le parrain de celui de Neustrie (591). Gontran vint à Ruelle près de Paris; le baptême se fit à Nanterre; le jeune prince y reçut solennellement le nom de

[redacted]

Clotaire; Gontran le combla de bénédictions et de présents. Childebert fut inquiet de ces marques d'affection; il crut devoir rappeler à Gontran ses promesses; Gontran dissipa ses craintes.

Deux ans après (593) mourut le roi de Bourgogne. Les crimes de Frédégonde, de Chilpéric, et de tant d'a [illegible] ces temps malheureux, firent don [illegible] nom de *bon*. Peut-être aurait-il m [illegible] plus touchant de ceux qui peuve [illegible] oi, s'il était venu à une époque m [illegible] ais il n'avait ni assez de génie, ni a [illegible] i assez de force dans le caractère [illegible] u-dessus de son siècle. Il fut soumis à l'influence de l'esprit de férocité qui régnait alors; il se laissa subjuguer par des passions violentes; il fut très souvent asservi à de mauvais ministres; il ne sut pas réprimer sa colère, qui plus d'une fois lui dicta des arrêts cruels : il fit périr deux médecins qui n'avaient pu sauver une de ses femmes.

Il avait fait des largesses à des couvents ou à des églises; quelques couvents l'inscrivirent dans le catalogue des saints bienfaiteurs.

Le roi d'Austrasie, désigné depuis long-temps successeur de Gontran, monta sur le trône d'Orléans et de Bourgogne. Les trois royaumes furent réunis sous sa lance royale. Childebert, à la tête de l'état le plus puissant de l'Europe, animé par sa mère la reine Brunehaut, et par le souvenir de l'assassinat de Sigebert son père, ne pouvant redouter un roi encore enfant, crut pouvoir se

livrer à tout son ressentiment contre Frédégonde. Il assembla une grande armée, qui entra dans le Soissonnais et le ravagea.

Frédégonde voit le danger dont elle est menacée. Elle convoque tous les grands du royaume de Clotaire ; elle réunit toutes ses forces : elle en donne le commandement au trop fameux Landry, qu'elle avait eu l'impudeur de nommer duc. Elle en passe elle-même la revue à Brenne; elle conduit son fils dans tous les rangs; elle fait distribuer de l'argent aux soldats; elle les harangue, les encourage, les anime.

Craignant la grande supériorité de l'armée de Childebert, elle a recours à une ruse. Elle ordonne que chaque cavalier porte une branche d'arbre, et qu'on attache une sonnette au cou de chaque cheval. Elle s'avance pendant la nuit jusques auprès des Austrasiens, qui étaient campés sur la petite rivière de Delette, à quelques lieues de Soissons; elle place son infanterie derrière sa cavalerie. Dès le commencement du jour, les gardes avancées d'Austrasie voient de loin, avec surprise, cette espèce de bois qu'ils n'avaient pas remarqué la veille; ils n'aperçoivent pas d'ennemi; ils croient entendre les sonnettes des chevaux de leur armée paissant le long du bois qui les avait étonnés; ils ne donnent pas de signal d'alarme; les Austrasiens restent dans la sécurité; la plupart sont encore endormis. Tout d'un coup, et avant que l'illusion se dissipe, les troupes de Frédégonde sonnent de la trompe, et se précipitent sur celles

de Childebert. Frédégonde est à leur tête, portant son fils sur son cheval. Les Neustriens font un grand carnage des Austrasiens surpris, et que ne commande pas leur roi, resté à Metz. Les généraux de Childebert prennent la fuite; les Austrasiens qui peuvent échapper au fer des Neustriens se dispersent; Frédégonde les poursuit, entre dans la Champagne, s'avance jusqu'à Reims, met tout à feu et à sang, et ramène à Soissons son armée victorieuse et chargée de butin.

Ainsi finit cette guerre civile de Français contre Français, où tant de sang coula, et tant de feux furent allumés par des mains fratricides; guerre impie qui n'aurait pas désolé la France, si l'ignorance des droits des peuples et des véritables intérêts des nations et des rois n'avait, à cette époque, consacré le malheureux partage des monarchies.

Childebert vécut encore deux ou trois ans, pendant lesquels il ne paraît pas qu'il ait pensé à réparer la défaite de son armée.

Il mourut en 596.

Théodebert, l'aîné de ses fils, fut couronné roi d'Austrasie; et Thierry, le plus jeune, eut le royaume d'Orléans et de Bourgogne, c'est-à-dire les états de Gontran, auxquels on ajouta, on ne sait pourquoi, l'Alsace le Sundgau, le Turgau, et une partie de la Champagne. Il ne manquait à toutes les causes qui s'opposaient à l'organisation d'un bon gouvernement que cette distribution de territoires sans aucun rapport avec les limites naturelles, dont peut-être on n'avait aucune idée, et



ces morcellements si variables des différents bassins que présentent la France et l'Allemagne.

La capitale de Théodebert fut la ville de Metz, et Orléans celle des états du roi Thierry. Brunehaut se chargea de la tutelle de Théodebert, qui n'avait que dix ou onze ans; elle confia le soin de la personne et des affaires de Thierry à Siagre, évêque d'Autun, et à Garnier, qui avait le titre de *maire* ou de premier fonctionnaire du palais: mais Siagre et Garnier étaient sous sa dépendance, et elle gouvernait l'Austrasie et la Bourgogne sous le nom de ses deux petits-fils.

Frédégonde était régente de Neustrie. Ces deux femmes tenaient les rênes de la monarchie française: elles étaient ennemies irréconciliables l'une de l'autre. Toutes les deux avaient de l'ambition, de l'audace, une tête forte. Mais Frédégonde avait franchi toutes les barrières du crime: elle avait immolé Sigebert et Chilpéric; elle avait dû redouter la puissance, l'activité et les projets de Childebert. Ce roi d'Austrasie était mort subitement, à peine âgé de vingt-cinq ans; une mort aussi prompte avait frappé sa jeune femme quelques heures avant ou après celle de Childebert. On crut que le poison avait terminé leurs jours: on accusa Frédégonde. Les ennemis de Brunehaut voulurent détourner les soupçons sur cette reine impatiente de commander, et qui ne pouvait retrouver que pendant la minorité de ses petits-fils l'autorité que Childebert lui avait enlevée.

Quoi qu'il en soit de l'accusation portée contre

Frédégonde, elle se hâta de profiter de la mort de Childebert (596).

Elle rassembla ses guerriers, s'empara de Paris, et, sans déclaration de guerre, se jeta sur les terres des rois Théodebert et Thierry. Brunehaut fit marcher ses troupes contre celles de Neustrie. Une bataille fut livrée près de la Meuse : la victoire resta à l'armée du jeune Clotaire II, ou plutôt de Frédégonde; mais il paraît que des pillages plus ou moins destructeurs, et la prise de quelques places, furent les seules suites de ce succès.

Peu de temps après, la mort de Frédégonde délivra la France d'un monstre (597). Celle qui avait assassiné son mari, son beau-frère, et tant d'autres victimes, mourut dans son lit ; mais la voix terrible du remords, qui, à sa dernière heure, dut lui annoncer l'exécration de la postérité, suffirait pour justifier la justice éternelle.

Elle fut enterrée dans l'église de Saint-Vincent, ou plutôt de Saint-Germain-des-Prés, à côté de Chilpéric. Le même tombeau renferma l'assassin et la victime. Sur la pierre qui recouvrait Frédégonde, on voyait encore, en 1789, des espèces de fleurs de lis ou de fers de lance, et la figure de cette reine, exécutée en mosaïque quatre ou cinq ans après sa mort : ouvrage curieux pour l'histoire des arts en France à la fin du sixième siècle.

Cependant trois enfants, dont Clotaire II, le plus âgé, n'avait guère que treize ou quatorze ans, portaient les couronnes de France. Ici commence cette autorité des *maires du palais*, qui

devait lutter avec tant de force contre celle des rois et finir par l'anéantir. Tout conspirait pour la rendre dangereuse et bientôt absolue. Les grands officiers du palais du roi devinrent insensiblement soumis à leur influence, et même à leurs décisions. Le comte du palais, ou le comte palatin, qui rendait la justice dans le palais du roi, et avait sous ses ordres le grand panetier, le grand échanson, le grand queux, et plusieurs autres officiers; le comte de l'étable, *comes stabuli* (*connétable*), dont l'inspection s'étendait sur tous les officiers qui surveillaient les nombreuses écuries royales, ainsi que sur les rois d'armes, les poursuivants d'armes; et les hérauts, le référendaire, qui gardait l'anneau ou le cachet du roi, scellait les chartes, et veillait à la conservation des actes et des archives; et le chambrier, qui présidait à tout ce qui concernait le service personnel du prince, et recevait les revenus que transmettaient dans les coffres du roi les régisseurs ou receveurs des terres, fermes ou métairies royales, se trouvèrent les subordonnés du maire. Véritable premier ministre, tuteur presque de droit des rois mineurs, commandant les armées, disposant des places et des revenus, il fut souvent nommé par les assemblées nationales, et alors presque entièrement indépendant de la volonté du roi, qui ne pouvait ou n'osait lui ôter la place éminente qu'il ne lui avait pas donnée. Ce fut particulièrement sous les trois rois mineurs de Paris ou de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne, que la puissance des

maires fut souvent si prépondérante, tantôt soutenue par les grands qui voulaient prévenir le despotisme royal, tantôt agrandie ou maintenue par les conseils du roi, qui cherchaient à réprimer les entreprises ambitieuses des grands.

Landry [illegible] ılais de Neustrie après la mort d[illegible]

Bruneh[illegible] cette mort de l'ennemie la plus [illegible] redoutable, ne pensa qu'à rétal[illegible] rmir son autorité dans les royaum[illegible] de Bourgogne.

Les Abaves [illegible] rt de Childebert, avaient fait des courses dans les contrées austrasiennes ou françaises situées à l'orient du Rhin. Brunehaut fit la paix avec eux. Elle confirma celle que son fils Childebert avait faite quelques années auparavant avec les Lombards. Elle voulut terminer sans le secours des armes les difficultés qui existaient entre l'empire de Constantinople et le royaume de Bourgogne, à l'occasion de quelques places possédées par les Français, dans le pays de Suse, dans le val d'Aoste, et dans le Trentin; et elle pria le pape saint Grégoire, ou Grégoire-le-Grand, d'interposer ses bons offices à ce sujet.

C'est ce même saint Grégoire qui avait écrit à Childebert, le fils de Brunehaut, cette lettre tant citée, que l'éloquence de Bossuet aurait seule rendue fameuse, et dans laquelle ce pontife de Rome dit que la couronne de France est autant au-dessus des autres couronnes royales, que les rois sont élevés au-dessus des autres hommes. Et en effet,

dès cette époque de la fin du sixième siècle, la monarchie française s'étendait depuis les Pyrénées et l'Océan jusques au Danube, et même, à certains égards, jusques à l'Elbe; et, au-delà des Alpes, les places du pays de Suse, du val d'Aoste et du Trentin lui livraient les portes de l'Italie.

Cependant la paix que Brunehaut avait établie dans les royaumes de ses petits-fils dure bien peu de temps. L'ambition des grands d'Austrasie se réveille avec une nouvelle fureur; ils prétendent que Brunehaut souille le trône par ses déréglements; ils l'accusent d'avoir fait périr, sous les plus faux prétextes, des hommes riches dont elle avait confisqué les biens, pour les donner aux objets de ses passions honteuses et désordonnées: elle favorisait, disaient-ils, toutes les débauches de son fils Théodebert, pour exercer sur lui une plus grande et plus longue influence. Ils parviennent à la rendre odieuse; leurs complots réussissent; et, ne se contentant pas d'arracher la régence à Brunehaut, ils lui inspirent une telle crainte, qu'elle se croit obligée de s'éloigner secrètement de la cour d'Austrasie.

Elle s'échappe seule et déguisée: elle erre sans asile. A chaque instant environnée de nouveaux dangers, redoutant tout de ses puissants ennemis, elle parvient incertaine sur les bords de l'Aube. Elle ne sait où trouver un refuge, lorsqu'un des seigneurs d'Austrasie, parent de la famille de Clovis, et qui n'avait partagé ni la révolte ni les sentiments des autres grands du royaume, arrive

jusqu'à elle. Il se nommait Didier : il s'était déguisé en pauvre, pour la sûreté de la reine. Ils se concertent ; et tous les deux, cachés sous les haillons de la misère, se rendent sans être découverts dans le royaume de Bourgogne, où Thierry et son conse [illegible] nehaut avec respect. Bientôt aprè [illegible] lutôt Brunehaut, fait avoir l'évêc [illegible] dier.

Le jeune [illegible] ehaut la même déférence qu'avai [illegible] et si Théodebert fait un mariage [illegible] veuve de Sigebert, si, dans sa corresp [illegible] avec la nouvelle reine d'Austrasie, elle montre une hauteur difficile à satisfaire, il paraît que bientôt elle ne fut pas sans influence à la cour d'Austrasie et auprès de son petit-fils Théodebert.

(600) On a cru que c'était par ses avis que les rois de Bourgogne et d'Austrasie se réunirent, en 600, pour faire la guerre à Clotaire II, roi de Paris et de Neustrie, cousin de leur père, et qui voulait retenir les places situées sur la Seine, dont Frédégonde sa mère s'était mise en possession après la victoire remportée près de la Meuse. Ils marchèrent contre lui avec une nombreuse armée : Clotaire vint au-devant d'eux. Ces trois rois, dont Clotaire, le plus âgé, n'avait que seize ans ou environ, se rencontrèrent au village d'Ormeille, auprès de la petite rivière d'Ouaine, qui se jette dans la Loire au-dessus de Moret. Clotaire, entièrement défait, obligé de fuir et de se retirer à Melun, et de là à Paris, obtint la paix, en cédant

au roi de Bourgogne tout ce qu'il possédait entre la Seine, la Loire, les frontières de la Bretagne et l'Océan, et au roi d'Austrasie une grande partie des contrées renfermées entre la Seine, la mer, et l'Oise, et qui composaient le duché de Dentelin. [1]

Voilà de grandes cessions, et par conséquent un nouveau partage de la France, déterminés par la force des armes, et sans qu'à cette époque, où les passions tenaient si souvent lieu de raison, et la violence de droits, les grands des trois royaumes, si jaloux de leur pouvoir, si remuants, si portés à secouer ou à usurper l'autorité royale, aient réclamé contre une disposition si importante, et adoptée sans le consentement des assemblées de la nation, et même sans leur propre assentiment.

On a écrit que, pendant cette guerre, les rois d'Austrasie et de Bourgogne prirent un fils de Clotaire, un enfant qui n'avait encore que six mois, et qu'ils le firent massacrer. De quelque côté qu'on détourne les yeux à cette malheureuse époque, on ne voit que des crimes ; la civilisation, et par conséquent les lumières et les vertus, étaient presque évanouies.

En 602, les deux rois Théodebert et Thierry combattirent à la tête de l'armée d'Austrasie et de Bourgogne, qui franchit les Pyrénées, et alla dans la péninsule espagnole attaquer les Gascons. L'ardeur de ces princes, encore si jeunes, fut secondée par des généraux plus expérimentés qu'eux; les Gascons furent battus, promirent un tribut, et les

princes leur donnèrent un duc nommé Génialis.

S'il faut en croire un grand nombre d'historiens, c'est après leur retour que l'ambition de Brunehaut, son caractère inquiet, son besoin de dominer, sa soif du pouvoir, commencèrent à se manifester par [illegible]s symptômes. Elle devint profondém[illegible]bl[illegible] on dirait que le funeste génie q[illegible]é Frédégonde avait saisi une nouv[illegible] était emparé de Brunehaut.

(605) Elle n[illegible]ner à Théodebert de ne l'avoir pas défe[illegible]souffert, sans la venger, l'affront qu'elle a[illegible] reçu en Austrasie; elle veut armer Thierry contre lui, et, pour l'y déterminer, elle invente une affreuse calomnie.

Elle persuade à Thierry que Théodebert n'est pas son frère, qu'il n'est pas fils de Childebert, que ce n'est qu'un enfant supposé, que le royaume d'Austrasie ne lui appartient pas, que Thierry en est seul le roi légitime. Thierry, qui n'avait pas encore dix-huit ans, cède facilement aux insinuations de son habile grand'mère : le désir de réunir les deux plus belles couronnes de l'empire français le séduit ; il ne croit plus Théodebert son frère ; il déclare la guerre à celui qu'il regarde comme un usurpateur d'un trône de son père.

Il avait nommé Protade maire du palais de Bourgogne. Ce ministre était un Romain qui avait gouverné les contrées situées des deux côtés du Jura : créature de Brunehaut et entièrement dévoué à sa protectrice, il n'avait pas peu servi au succès

du complot de la reine. Les grands le haïssaient, d'autant plus qu'il avait tâché de diminuer leur pouvoir, et qu'il en avait dépouillé plusieurs des biens qu'ils possédaient. La guerre qu'on venait de déclarer est regardée comme son ouvrage; ils la blâment avec plus de force.

Les armées de Bourgogne et d'Austrasie s'avancent l'une contre l'autre; elles se rencontrent à *Carisiacum*, aujourd'hui *Kiersy*, sur les bords de l'Oise. Les principaux chefs conjurent Thierry de préférer la paix à la guerre; Protade seul veut qu'on donne la bataille. L'armée de Thierry, excitée par ses généraux, se soulève; elle entoure la tente royale, où Protade jouait avec le premier médecin du roi, nommé Pierre. Les soldats demandent la tête de Protade; le roi veut se montrer aux mutins, les seigneurs qui l'environnent l'en empêchent. Il charge Ancelin, un des grands de sa cour, de parler en son nom aux guerriers; mais Ancelin partageait les sentiments de l'armée: le favori lui était odieux. Le roi lui avait prescrit d'ordonner aux soldats de se retirer; Ancelin leur dit au contraire que le roi a commandé que Protade soit mis à mort; ils se précipitent dans la tente : Protade est mis en pièces; et Thierry, obligé de déférer à l'avis des grands, fait la paix avec son frère.

(610) Quelques années s'étaient écoulées, lorsque Théodebert résolut de recouvrer l'Alsace, le Sundgau et le Turgau, que Childebert, son père, avait détachés du royaume d'Austrasie pour les donner à Thierry. Il s'empara de l'Alsace en 610, sans au-

cune déclaration de guerre. Le roi de Bourgogne demanda du secours à Clotaire II, roi de Paris, de Neustrie et de Soissons; mais saint Colomban, qui avait quitté la cour de Thierry pour éviter les persécutions de Brunehaut, et s'était réfugié à celle de Clotaire, en[illegible] Neustrie à garder la neutralité.

Les deux fr[illegible]nt à négocier. Il fut même décidé [illegible]ne entrevue l'un avec l'autre à Seltz s[illegible]rry s'y rendit avec dix mille cavalier[illegible]ert y étant venu avec une armée be[illegible] considérable, entoura Thierry, et le co[illegible]nt à le laisser en possession des pays dont il s'était emparé.

(612) Thierry, cependant, ne crut pas devoir observer une convention que la violence avait dictée. S'étant assuré de la neutralité de Clotaire, en promettant de lui rendre le duché de Dentelin lorsqu'il serait vainqueur de Théodebert, il rassembla son armée à Langres, dès le mois de mai 612, et s'avança jusqu'à Toul, où il trouva le roi d'Austrasie. La bataille fut sanglante, et Théodebert défait. Ce prince se réfugia à Metz, et ensuite à Cologne. Thierry le poursuivit. Théodebert rassembla une nouvelle armée, composée d'Allemands, de Thuringiens et de Saxons; il vint à Tolbiac, dans le même champ de bataille où son trisaïeul Clovis avait vaincu, à la tête des Français, ces mêmes Allemands qui combattaient aujourd'hui pour Théodebert contre les Français de Bourgogne.

Thierry traverse la grande forêt des Ardennes, et

arrive à Tolbiac. Le combat est un des plus sanglants que les Français aient livrés. On a rapporté de ce combat, comme de quelques autres où le fer avait moissonné un grand nombre de victimes, qu'après la bataille on voyait des cadavres soutenus debout par les tas de corps morts qui les environnaient. Tous avaient combattu avec acharnement; mais les Allemands ne peuvent venger la défaite qu'ils avaient éprouvée sous Clovis : les Français sont une seconde fois leurs vainqueurs à Tolbiac. Théodebert s'enfuit vers Cologne; Thierry le poursuit. Le roi d'Austrasie s'empresse de passer le Rhin; Thierry le suit en Souabe. Un de ses officiers, nommé Berthaire, atteint Théodebert, le dépouille des marques de la royauté et le conduit à Thierry. Le roi de Bourgogne fait présent à Berthaire du cheval et de l'équipage du roi qu'il vient d'arrêter dans sa fuite, et ordonne que ce malheureux prince soit conduit prisonnier à Châlons-sur-Saône. On lui amène son neveu, le jeune Mérovée, encore enfant et revêtu des habits blancs qu'on lui avait donnés pour son baptême, et un autre prince d'un âge encore plus tendre. Digne de la race dont le sang coule dans ses veines, il ordonne impitoyablement qu'on poignarde le second, et qu'on écrase contre une pierre la tête de l'autre faible et innocente créature. Il n'a que vingt-trois ans, et la férocité de son siècle est déjà dans son cœur. Brunehaut, fidèle à son ressentiment contre Théodebert, fait couper les cheveux à ce prince infortuné, lui ôte par cette dégradation tout espoir de remon-

ter sur le trône, et parvient enfin en 613, suivant quelques historiens, à l'horrible succès d'obtenir d'un de ses petits-fils qu'on donne la mort à l'autre.

(613) Thierry réunit définitivement la couronne d'Austrasie à c rgogne.

Clotaire s'étai duché de Dentelin, que Thierry is comme le prix de sa neutralité. ion déplut à Thierry. Devenu plus ne voulut plus tenir la promesse q v à Clotaire, et l'envoya sommer d'abandonner le duché qu'il avait occupé. Clotaire résolut de se défendre. Mais on a écrit qu'une querelle violente eut lieu entre Thierry et son impérieuse grand'mère. Il lui reprocha, a-t-on ajouté, de l'avoir entraîné, par ses insinuations perfides, à donner la mort à son frère et à ses neveux. Dans un transport de colère, il tira l'épée contre son aïeule, et allait, par ce parricide, montrer son repentir des crimes qu'elle lui avait fait commettre, lorsque les spectateurs de cette scène terrible arrêtèrent son bras, et se jetèrent entre Brunehaut et son petit-fils. Peu de jours après cet évènement, et les ennemis de Brunehaut n'ont pas manqué de le remarquer, Thierry fut attaqué à Metz d'une dyssenterie qui l'emporta en peu de jours, et Clotaire fut délivré de son redoutable adversaire.

Thierry laissa quatre enfants très jeunes, au nom desquels Brunehaut, leur bisaïeule et leur tutrice, commença de gouverner les royaumes de Bour-

gogne, d'Orléans et d'Austrasie. Mais quoique Clotaire II ne fût roi que de Neustrie, il conçut l'espérance d'écarter du trône les petits-fils de son cousin Childebert, et de régner seul sur toute la France, comme Clovis son bisaïeul, et comme son aïeul Clotaire Ier. Il avait dans les deux royaumes d'Austrasie et de Bourgogne des partisans nombreux et puissants; les enfants de Thierry n'avaient pu exciter aucun vif intérêt; ils ne pouvaient, avant beaucoup d'années, être en état de commander à une nation belliqueuse; Brunehaut était détestée de la plupart des grands, même de Bourgogne et du royaume d'Orléans; et l'armée de Clotaire était redoutable.

Il se décida, en conséquence, à attaquer les états de Thierry, et commença par l'Austrasie, où Arnou et Pepin, qui exerçaient une grande influence dans ce royaume, devaient favoriser ses projets. Pepin et Arnou le firent recevoir en effet dans plusieurs villes austrasiennes; il s'avança jusqu'à Andernach sur le Rhin, entre Bonn et Coblentz, et il y entra sans résistance. Brunehaut, prévenue par la marche de Clotaire, étonnée de ses succès, effrayée de la rapidité de sa marche, chercha à l'arrêter par des négociations, le pressa par des envoyés de retirer ses troupes des états qu'il avait envahis, et qui n'appartenaient qu'aux enfants de Thierry; alla de Metz à Worms, et envoya au-delà du Rhin, et jusques en Thuringe, Alboin et Garnier ou Warnachaire, avec Sigebert, l'aîné de ses arrière-petits-enfants, pour le faire reconnaître par les provinces

austrasiennes de l'Allemagne, et le ramener ensuite à la tête d'une armée. Clotaire répondit qu'il s'en rapporterait à ce que déciderait, au sujet de ses prétentions, l'assemblée nationale des Français.

Mais, sur ces entrefaites, Brunehaut apprend que Warnach[illegible]ar Clotaire; elle écrit secrètement à [illegible]rnachaire n'est qu'un traître entière[illegible]x ennemis des enfants de Thierry, e[illegible] défaire. Alboin lit les tablettes end[illegible]ie Brunehaut lui fait parvenir, les [illegible]e les morceaux. Ces fragments sont [illegible] un serviteur de Warnachaire, qui les rassemble et les porte à son maître. Warnachaire, informé du péril qu'il court, résout plus que jamais de sacrifier à Clotaire les enfants de Thierry; il dissimule avec soin; il prend les précautions nécessaires pourqu'Alboin ne puisse pas exécuter les ordres de Brunehaut, et que cependant on ne soupçonne pas la conservation des tablettes et la découverte du secret de la reine. Il revient de Thuringe avec Alboin, avec Sigebert, l'aîné des fils de Thierry, et le secours que la reine avait demandé; il continue de cacher sa perfidie, et la reine ne croit pas pouvoir se dispenser de le conduire en Bourgogne, où elle veut faire reconnaître ses arrière-petits-fils par les grands du royaume.

Ces grands, les évêques, les barons, les vassaux, les leudes, ne peuvent cependant supporter le gouvernement de Brunehaut, qu'ils haïssent. Ils résolvent secrètement de reconnaître Clotaire II pour

leur roi. Lors donc que l'armée du jeune Sigebert se fut avancée jusque dans les plaines de Châlons-sur-Marne, et que Clotaire, qui avait avec lui plusieurs seigneurs austrasiens, eut passé l'Aisne pour la combattre, les généraux de Bourgogne font sonner la retraite, et les troupes de Sigebert, auxquelles leurs chefs avaient inspiré leur mécontentement, tournent le dos, se débandent et se dispersent. Clotaire, fidèle à la convention qu'il avait faite avec les grands et les principaux leudes et vassaux de Bourgogne, ne poursuit pas vivement ces troupes qui se retirent en désordre; il se contente de les suivre lentement et de loin. Il donne le temps à l'armée bourguignonne de se dissiper tout-à-fait; et lorsqu'il est sûr de ne pas trouver le plus faible obstacle, il s'empare des principales contrées des états sur lesquels Thierry avait régné, s'approche de la Saône, prend Sigebert et deux de ses frères, sauve Mérovée, le plus jeune de ces trois princes, et dont il avait été le parrain, le fait conduire secrètement dans la Neustrie, où ce Mérovée vécut assez long-temps dans un état privé; fait mettre à mort Sigebert et son autre frère, et ne craignant rien du quatrième fils de Thierry, qui avait disparu, et dont en effet le sort resta toujours inconnu, il règne seul sur toute la monarchie française.

Le nom de roi des Français, titre que prenaient les rois de Paris, de Soissons, d'Orléans, d'Austrasie et de Bourgogne, ainsi que le prouvent les chartes de ces princes, n'est plus porté que par

Clotaire, et sa puissance s'étend depuis les bords de l'Elbe jusques au-delà des Pyrénées, puisque les Gascons, qui habitaient au midi de ces hautes montagnes, étaient ses tributaires.

Il n'avait pas craint de cimenter ce grand pouvoir par le sa [illegible] e Thierry; mais il va montrer d'une [illegible] éclatante encore combien on avait e [illegible] ecter la légitimité de sa naissance, e [illegible] t le digne fils de Chilpéric et de Fr [illegible]

Brunehaut [illegible] dans la ville d'Orbe, entre le mont J [illegible] et [illegible] de Genève. Clotaire avait hérité de toute la haine de sa mère contre cette reine. On l'arrache de son asile, on la conduit devant Clotaire; on la fait paraître au milieu de plusieurs grands du royaume. Violant la majesté du trône, dégradant la dignité de juge suprême, profanant la justice, il accuse lui-même une reine, veuve de son oncle, fille, mère, aïeule, bisaïeule de rois. Il ne respecte ni ses cheveux blanchis par l'âge, ni la couronne qui orne encore son front; il l'outrage. Il ne se contente pas de répéter les bruits semés par les ennemis de cette princesse trahie et abandonnée; il ne lui reproche pas seulement la mort de Théodebert, celle de deux enfants de ce prince, et celle de Thierry; mais, par une audace inconcevable et une sorte de délire, il ose rappeler les crimes de Frédégonde et en charger Brunehaut : il veut faire croire que c'est la reine d'Austrasie qui a immolé Sigebert, Chilpéric et les deux Mérovée. Il fait plus : il l'accuse d'avoir fait périr

les deux fils de Thierry, dont le sang découle encore de ce bras homicide qui menace sa captive.

A la suite de cette scène que l'on a peine à croire, il la livre aux bourreaux, qui la tourmentent pendant trois jours. On la fait monter sur un chameau, on la conduit au milieu du camp, on l'abandonne à toutes les insultes, et on finit par l'attacher à la queue d'un cheval indompté, qui la traîne, l'écrase, et la met en pièces. Détournons les yeux de cette horrible tragédie; et, obligés plus que jamais de conserver l'impartialité de l'histoire, n'oublions pas que saint Grégoire-le-Grand a loué cette reine infortunée; qu'elle fonda en France tant d'hôpitaux, d'établissements consacrés au rachat des captifs, d'édifices utiles, de grands monuments, que l'historien Aimoin s'étonnait qu'une seule reine eût pu faire tant et de si grandes choses; que plusieurs contrées présentent encore de magnifiques restes de ces routes qu'elle fit construire ou rétablir, et dont les ruines imposantes s'appellent *Chaussées de Brunehaut;* et rappelons surtout que ceux de ses contemporains qui ont voulu flétrir sa mémoire étaient dévoués à ses barbares vainqueurs, que la terreur inspirée par un tyran féroce retenait ceux qui auraient désiré de la justifier, et que plusieurs siècles devaient s'écouler encore avant que la puissance irrésistible de l'imprimerie assurât des vengeurs à l'innocence persécutée.

(613) A peine Clotaire II fut-il roi de toute la France, qu'il voulut témoigner sa reconnaissance à

ce Warnachaire qui avait trahi pour lui Thierry et Brunehaut; il le déclara maire perpétuel du palais de Bourgogne. Il ne vit point quel coup il portait à l'autorité royale. Combien peu il restait à faire aux maires du palais pour usurper tout le pouvoir des rois, et ... nsuite du trône!

Clotaire ... iaire du palais d'Austrasie, et Gc ... lu palais de Neustrie.

En 622, ... fils aîné Dagobert le gouverneme... 'Austrasie, et par conséquent de t... es transrhénanes soumises à son ... ara cependant de ce royaume la foı ... nes, les montagnes des Vosges, l'Auvergne, le Poitou et la Touraine; et comme Dagobert était fort jeune, il lui donna pour ministres Pepin, maire du palais, et saint Arnoud, évêque de Metz.

Ce saint Arnoud, fils d'un grand seigneur d'Austrasie, s'était distingué par sa valeur à la tête des armées, et par son habileté dans l'administration des domaines royaux de plusieurs provinces. Il était marié et avait deux enfants, lorsque le clergé et le peuple de Metz le demandèrent pour évêque à Clotaire II. Sa femme prit le voile de religieuse dans la ville de Trèves. Nous devons faire observer que son second fils Ansigise fut père de Pepin d'Héristal, bisaïeul de Charlemagne.

Nous venons, en rapportant cette espèce d'association de Dagobert au trône, de commencer le récit d'évènements qui appartiennent à la quatrième époque; mais nous croyons devoir conti-

nuer cette sorte de courte anticipation pour ne pas morceler un ensemble de faits que leur nature ne permet pas de diviser.

En 625, Clotaire marie son fils Dagobert avec une sœur de Sichilde, sa troisième femme. La cérémonie eut lieu à Clichy, ou à Reuilly, près Paris, et le roi voulut qu'on y déployât une grande pompe. Mais très peu de jours après son mariage, Dagobert demanda à son père les places et les provinces que Clotaire avait démembrées du royaume d'Austrasie; le roi, offensé des prétentions du jeune prince, s'empressa de les rejeter. Dagobert supporta avec impatience le refus de Clotaire. Un différent très grave allait s'élever entre les deux rois, lorsque les plus sages des leudes et vassaux tâchèrent de l'arranger. Ils obtinrent de Clotaire et de Dagobert que les deux rois nommassent pour arbitres de leur différent douze des principaux seigneurs, parmi lesquels on compta le saint évêque Arnould, et d'après l'avis desquels Clotaire accordant à son fils les Ardennes et les Vosges, Dagobert cessa de gouverner des contrées de la Neustrie qui avaient été comprises dans le royaume d'Austrasie.

Vers le même temps, Clotaire tint une assemblée particulière qu'il ne faut pas confondre avec les véritables assemblées nationales des Français, dont nous avons parlé, et à laquelle il convoqua trente-trois évêques, trente-quatre ducs et soixante-douze comtes. Si l'on en excepte les évêques, elle ne fut composée que des délégués royaux dépen-

dants de la volonté du monarque, puisque les co[illegible] et les ducs, c'est-à-dire les gouverneurs des [illegible]icts et des provinces, n'avaient pas encore usurpé l'hérédité, et venaient à peine d'obtenir d'être [illegible] réunion formait un conseil re[illegible] mais non pas une assemblée rep[illegible]ation; aussi n'accorda-t-elle s[illegible]cune loi nouvelle; elle donna s[illegible] de la doctrine des évêques [illegible] quelques laïques au recueil que [illegible]ire de lois allemandes déjà exist[illegible]t écrites et rassemblées dans un code particulier.

Le trait suivant, en contribuant à jeter quelque jour sur les mœurs du septième siècle, donne une idée de la nature du pouvoir que Clotaire avait abandonné à son fils.

Un des courtisans de Dagobert, nommé Crodoalde, avait encouru l'indignation du roi; son conseil, et particulièrement l'évêque Arnould et le maire du palais Pepin, furent d'avis qu'il méritait la mort: il s'enfuit vers Clotaire, qui demanda sa grâce à Dagobert; et le roi d'Austrasie l'accorda, à condition qu'il réparerait le mal qu'il avait fait. Crodoalde revint à la cour du prince, qui lui fit couper la tête par un de ses gardes, au moment où, sans méfiance, il sortait de la chambre du roi.

Rapportons encore un de ces traits qui peignent ce siècle barbare.

Warnachaire, maire du palais de Bourgogne, était mort. Godin, son fils, épousa sa belle-mère, la

veuve de Warnachaire, nommée Bertanne, malgré les lois canoniques de l'église qui le lui défendaient, et qui avaient alors la même force que les lois civiles. Clotaire, irrité de ce mariage, ordonna au duc Arnebert, beau-frère de Godin, de le tuer. Godin se sauva dans le royaume d'Austrasie, et chercha un asile dans l'église de Saint-Èvre, près de Toul. Dagobert demanda plusieurs fois la grâce de Godin; Clotaire ne voulût l'accorder qu'à condition que le fils de Warnachaire se séparerait de sa femme. Godin répudia sa belle-mère, et revint en Bourgogne. Mais Bertanne, indignée contre celui qui venait de la renvoyer, et n'écoutant plus que la vengeance, alla dire à Clotaire que Godin avait résolu de le tuer. Clotaire ordonna qu'on le conduisît à Saint-Denys, près de Paris, et à Saint-Médard de Soissons: on le fit jurer sur les reliques de ces évêques qu'il serait toujours fidèle au roi; et cependant, dès qu'on put le séparer d'une partie de ceux qui lui étaient dévoués, les officiers du roi l'attirèrent dans une maison de campagne, auprès de Chartres, et le tuèrent avec ceux qui l'avaient accompagné.

Un an après le mariage de Dagobert, Bertoald, chef et, suivant plusieurs auteurs, duc héréditaire des Saxons, crut les circonstances favorables pour se soustraire à l'obligation de payer un tribut annuel au royaume d'Austrasie. Il envoya au roi Clotaire des ambassadeurs qui lui déclarèrent la guerre et lui dirent avec insolence, de la part de leur duc, que Bertoald ne croyait pas que le roi

des Français osât s'avancer contre lui. Clotaire ne peut supporter qu'on le brave avec tant de fierté: peu accoutumé à réprimer sa colère, il ordonne qu'on mette à mort les envoyés; et voici ce que dom Calmet rapporte à ce sujet, d'après les an[illegible]nt-Benoît. Saint Faron, évêque [illegible]ques autres conseillers de Clo[illegible]mer son courroux, et l'e[illegible]oins jusques au lendemain [illegible] qu'ils lui représentent comme [illegible]droit des nations. Pendant la n[illegible]a trouver les envoyés, leur apprend le danger qui les menace, leur parle de la religion chrétienne, les exhorte, les touche, les instruit et les baptise. Clotaire appelle le lendemain ses conseillers auprès de lui. Saint Faron lui annonce le grand changement qui, de Saxons et d'ennemis, a rendu les ambassadeurs des chrétiens et des frères; le roi s'apaise et les renvoie comblés de présents.

Il rassemble cependant son armée, et Dagobert, qui se trouve à la tête d'une troupe assez considérable, passe le Rhin sans attendre son père, et marche à l'ennemi: il l'attaque, mais il ne peut résister à leur grand nombre. Un coup de sabre fracasse son casque au milieu de la mêlée, et abat une partie de ses cheveux. Forcé de se retirer derrière le Weser, il envoie son écuyer à son père, pour presser son arrivée. L'écuyer rencontre Clotaire auprès des Ardennes, lui expose à quelle extrémité Dagobert est réduit, lui montre les che-

veux du jeune prince coupés par le fer ennemi. Le roi décampe sans attendre le jour et s'avance à grandes journées. Il trouve les Austrasiens et les Saxons postés sur le bord du Weser, et séparés uniquement par le fleuve. A son approche les soldats de Dagobert poussent des cris de joie, qui retentissent jusque dans les rangs des Saxons. Bertoald ne veut pas croire à l'arrivée de Clotaire, dont on avait annoncé la mort; il s'avance jusqu'au bord du fleuve; Clotaire se montre sur l'autre rive, ôte son casque; Bertoald le reconnaît et l'insulte: Clotaire furieux s'élance à cheval dans le Weser, le passe suivi de son fils, des plus braves de ses officiers, et bientôt des deux armées françaises, poursuit le duc saxon, l'atteint, le renverse, lui coupe la tête, l'élève au haut d'une pique, continue le combat, remporte une victoire complète, mais ternit sa gloire, et laisse un horrible exemple, en ordonnant qu'on massacre tous les Saxons dont la taille serait moins courte que son épée.

Quelques mois après il mourut (628). Il fut enterré dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, auprès de Bertrude, une de ses femmes, de Chilpéric son père, et de sa mère Frédégonde; et tel était encore le degré de férocité empreint dans le caractère des Français malgré le temps qui s'était écoulé depuis qu'ils avaient abandonné les forêts de la Germanie, que le nom de grand fut profané, et qu'on le donna à celui qui avait immolé les enfants de Thierry, Brunehaut, et tant de milliers de victimes saxonnes. Il avait fondé un grand nombre

de monastères, ou d'autres établissements ecclésiastiques. On croyait à cette époque que les plus grands crimes pouvaient être rachetés par de pieuses libéralités.

Combien cette malheureuse race de Clovis a fourni d'exe [illegible] de tous les effets funestes que [illegible] éfaut presque total de lumières et [illegible] x-huit princes avaient régné sur [illegible] s Clovis; et malgré le grand pouv [illegible] ent encore, dans plusieurs circo [illegible] emblées de la nation, malgré les se [illegible] ıx que peut inspirer le courage, malgr [illegible] es religieuses que donnait le christianisme, malgré les efforts d'un grand nombre d'évêques vertueux, presque tous ces rois, leurs enfants, ou leurs femmes, avaient péri par le fer ou le poison, et des mains royales avaient porté les coups, ou préparé le fatal breuvage.

Pendant que ces scènes tragiques se succèdent en France, on aime à voir dans la Grande-Bretagne les anciens habitants de ce royaume, envahi par les Saxons, défendre avec des succès divers, mais toujours avec un noble courage et une admirable constance, leur indépendance, et les asiles qu'ils avaient trouvés dans le pays de Galles. Leurs efforts furent contrariés par les résultats funestes de la haine inspirée par leur roi Carétius; mais Caddwan qu'ils élurent après un interrègne ou un gouvernement républicain de plus de vingt années, leur procura une paix glorieuse, et qui dura vingt-deux ans.

Dès 562, Éthelbert était monté sur le trône de Kent, l'un des sept qu'avaient fondés ces Saxons, contre lesquels les Bretons disputaient avec gloire le reste de leur ancien territoire. Les divisions qui survinrent parmi ces mêmes Saxons, et la jalousie de leurs sept rois les uns contre les autres, ne contribuèrent pas peu au salut des Bretons du pays de Galles.

Éthelbert vainquit et rendit tributaires presque tous les autres rois de sa nation; mais craignant de ne pouvoir pas défendre seul sa nouvelle puissance, il rechercha l'appui du roi de Paris, Charibert Ier, qui lui accorda, ainsi que nous l'avons vu, sa fille Berthe en mariage (597). Éthelbert avait conservé l'ancienne religion des Germains; mais il promit à Charibert que Berthe aurait le libre exercice de la religion chrétienne.

Elle mena en effet avec elle un prélat nommé Luidhard, vénéré pour ses vertus, et qui célébra les offices de la religion de Berthe dans une église bâtie par les Romains, auprès de Cantorbéry, et dédiée à saint Martin.

Et quelle devait être encore la barbarie de ces Saxons que gouvernait Éthelbert, puisque les anciennes chroniques ont vanté, non seulement la beauté, les vertus et la piété de Berthe, mais encore la civilité et la politesse française, dont elle était un modèle!

Un an avant le mariage d'Éthelbert, le pape saint Grégoire avait envoyé dans la Grande-Bretagne Augustin, prieur d'un monastère de l'ordre de

Saint-Benoît. Ce religieux, à qui Brunehaut avait associé plusieurs prêtres français, alla auprès d'Éthelbert, et ses exhortations achevèrent sans peine l'ouvrage de la beauté et de l'éloquence de Berthe. Le roi de Kent reçut le baptême avec plusieurs de ses sujets [illegible] stin, pour sa résidence, la ville de [illegible] t ce moine fut le premier arc[illegible] ansporta la primatie de l'églis[illegible] rétiens bretons avaient étal[illegible]

Ne tro[illegible] es anciens Bretons la même d[illegible] es Saxons qu'il venait d'admettre [illegible], il ne voulut pas être ordonné par leurs évêques, et repassa en France, pour se faire sacrer par l'archevêque d'Arles, que le pape avait autorisé à ce sujet. Revenu en Angleterre, il convoqua un synode national, auquel assistèrent plusieurs évêques bretons; mais on a prétendu qu'irrité du refus que firent ces évêques et leurs fidèles, de renoncer à leur ancienne liturgie pour adopter celle de Rome, à l'exemple des églises saxonnes nouvellement établies, il les menaça de l'inimitié des chrétiens plus dociles, leur déclara de leur part une sorte de guerre, employa contre eux l'autorité et les armes des rois saxons, et, ce qu'on lit avec effroi dans plusieurs historiens anglais, et qu'on voudrait ne rapporter qu'à une prévention injuste, c'est que, par une suite de ces persécutions rendues atroces par le caractère demi-sauvage des Saxons, douze cents moines bretons furent massacrés.

Éthelbert, qu'Augustin avait baptisé, fit élever plusieurs églises, ainsi que d'autres rois saxons ses tributaires, et qui avaient comme lui embrassé la religion chrétienne; et pour donner plus de solidité aux donations qu'il fit en faveur de ces églises, il désira de les voir confirmer par une assemblée nationale qu'il convoqua, et que l'on peut regarder comme l'un des premiers parlements d'Angleterre. On traita dans cette assemblée, non seulement des chartes que le roi Éthelbert avait accordées à différentes églises, mais de plusieurs objets relatifs au gouvernement. On y fit des lois pour réprimer les perturbateurs du repos public, et pour maintenir la tranquillité des familles; et le savant historien anglais Bède, né dans le septième siècle, ajoute qu'Éthelbert fit faire un recueil de toutes celles qui étaient en vigueur.

L'Écosse ne présente aucun évènement remarquable pendant notre troisième époque.

(586) En Irlande, on voit des Norwégiens ou des Danois arriver en assez grand nombre pour la conquérir. Leur chef meurt; son frère Turghésius règne en tyran sous le nom de roi d'Hibernie; il traite en esclaves les seigneurs irlandais, dont plusieurs portaient le titre de rois. Il enlève la fille de l'un d'eux, nommé Meath. Le père, indigné et dissimulant sa fureur, lui envoie douze jeunes gens déguisés en femmes. Turghésius, trompé par leur beauté, ordonne qu'on les introduise dans sa chambre; ils tirent les poignards cachés sous leurs robes, et le massacrent. On publie la mort du bar-

bare étranger. Les seigneurs irlandais se réunissent à Meath; on tombe sur les Danois, qui n'ont plus de chef et ne peuvent pas concerter leur défense; on les taille en pièces, ou on les contraint de repasser la mer, et l'Irlande recouvre son indépendance: mai [illegible] s y étaient encore sauvages et fér [illegible]

Il n'en [illegible] de la péninsule espagnole: de [illegible] rents, les grandes chaleurs de le [illegible] leurs vastes plaines, la températu [illegible] mmets de leurs longues chaînes de [illegible] levées, la différente direction des bassins, les contrastes subits et fréquents de l'ardeur du soleil avec la fraîcheur des vents descendus de ces hautes montagnes, l'extrême fertilité de plusieurs provinces, la nature de leurs productions, l'antique richesse que plusieurs pays de cette belle péninsule avaient due à l'abondance de leurs mines, les anciens rapports de l'Espagne avec les Phéniciens et les Carthaginois, les monuments que les Romains y avaient élevés, les nombreuses communications qu'elle avait encore avec le nord de l'Afrique, la Grèce, les bords de la mer Noire, Constantinople et l'Italie, tout y avait introduit ou maintenu des mœurs bien différentes, et bien moins éloignées de la civilisation qui avait régné en Europe.

Athanagilde avait cessé de vivre en 567; le trône des Visigoths était vacant depuis plusieurs mois; il semblait qu'on regardait comme une profanation d'élever quelqu'un à la place qu'Athanagilde avait

remplie. Cependant les troupes de l'empereur d'Orient faisaient des descentes fréquentes sur les côtes des Visigoths, et les grands profitaient de l'interrègne pour accabler leurs inférieurs de vexations. Le peuple murmurait; on craignit une insurrection: on résolut d'élire un nouveau roi.

L'assemblée qui se réunit à ce sujet choisit Liuva, ou Linva, ou Liuba, duc ou gouverneur de la partie des Gaules méridionales qui relevait alors du royaume des Visigoths. Sa valeur, sa prudence, son désintéressement, son amour pour sa patrie, son zèle pour le bien public, réunirent sans peine les suffrages de l'assemblée. Il fut proclamé à Narbonne en 567. Mais croyant sa présence nécessaire dans la Gaule narbonnaise ou visigothe, et ne voulant pas gouverner de trop loin les provinces espagnoles menacées d'ennemis puissants, il demanda qu'on lui associât son frère, Léovigilde ou Leuvigilde, dont on connaissait le courage et l'habileté. Il lui laissa le gouvernement des contrées visigothes de la péninsule, et il continua de résider dans la Gaule narbonnaise, dont ses vertus firent le bonheur jusques à sa mort, arrivée en 572.

Léovigilde avait épousé Théodosie, fille d'un gouverneur de Carthagène, et peut-être petite-fille de Theudis, roi des Visigoths, mort en 548. Il en avait eu deux fils, Hermenigilde et Recarède. Elle était morte lorsqu'il monta sur le trône; il épousa Gosvinde, veuve d'Athanagilde, et ce mariage ne contribua pas peu à dissiper les factions et à ramener le calme dans le royaume.

Tranquille sur l'intérieur de ses états, il résolut d'enlever à l'empire d'Orient Médina Sidonia, voisine de Cadix. Cette place se défendit avec vigueur. Introduit dans ses murs par un traître, il montra ce caractère de férocité barbare que le sixième siècle ne vit q [illegible] ni aux talents de grand général; [illegible] garnison et les habitants. Il [illegible] rdoue, dont il s'empara malgré la [illegible] nce qui lui fut opposée. La terret [illegible] ou la force des armes firent ton [illegible] oir les autres places du bassin du [illegible] l'Andalousie fut sa conquête.

Son frère Linva étant mort, il parvint à obtenir qu'on lui associât et qu'on déclarât ses successeurs ses deux enfants, Hermenigilde et Recarède.

Bientôt après il partit pour de nouvelles victoires. Il s'empara de la Biscaye, dont les peuples belliqueux furent obligés de reconnaître son empire (572). Mir ou Mirus, fils de Théodomir, régnait alors sur les Suèves, et comptait parmi ses états la Galice et les Asturies, dont les montagnes, si propres à servir d'asile, avaient été le refuge de Suèves et de Vandales. Lors de l'invasion des Visigoths, il avait secouru ses voisins, les habitants de la Biscaye. Léovigilde allait l'en faire repentir, lorsque les soumissions de Mir l'apaisèrent. Il tourna ses armes victorieuses vers une autre extrémité de l'Espagne, il marcha contre la Murcie. Les Murciens ne purent résister à ses armes, et il rentra victorieux dans ses anciens états, auxquels

il venait d'ajouter de si importantes provinces.

Peu de temps après ces conquêtes, il demanda et obtint pour son fils Hermenigilde la princesse Ingonde, fille de Brunehaut et de Sigebert, roi d'Austrasie, et par conséquent petite-fille de Gosvinde, cette veuve d'Athanagilde, qu'il avait épousée depuis son avènement au trône. Cette union fut très agréable aux Visigoths d'Espagne, auxquels était toujours chère la mémoire d'Athanagilde, grand-père maternel de la jeune princesse française.

Mais bientôt des scènes horribles vont ensanglanter la péninsule espagnole. A la barbarie d'un siècle d'ignorance se joint une cruelle intolérance: le fanatisme religieux va secouer ses torches, irriter le caractère déjà trop féroce de Léovigilde, et armer sa main d'un fer parricide.

Ingonde avait été élevée dans la foi de Nicée à la cour de Sigebert son père. Le roi des Visigoths et ses enfants étaient ariens. Ingonde, jeune, belle, chérie de son époux, n'eut pas de peine à lui faire partager ses sentiments, ses principes, et sa foi religieuse. Hermenigilde embrassa le catholicisme. Léovigilde, ardent défenseur des opinions des ariens, s'indigne du changement de son fils; et, toujours violent dans ses résolutions, veut le contraindre par la force des armes à renoncer aux dogmes de Nicée, et lui déclare la guerre. Comment le jeune prince pourrait-il résister à son père irrité? Il suit le conseil de son frère Recarède; il vient se jeter aux pieds de Léovigilde; il implore sa clémence. Le roi n'est pour lui qu'un vainqueur bar-

bare et un père dénaturé. On dépouille le malheureux prince de ses ornements royaux, on le sépare de celle qui lui est si chère, on le conduit prisonnier à Tolède.

Hermenigilde reste, malgré ses fers, inébranlable dan [illegible]. Le roi accuse les catholiques [illegible] le l'obstination de son fils, fait [illegible] poids de sa colère, et donne d [illegible] le signal de la persécution.

Pendant [illegible] si le sang de ses sujets, les Vasco [illegible] qui habitaient dans la Navarre, dans les territoires de Guipuscoa et de Sacca, et dans quelques autres contrées voisines, prennent les armes pour recouvrer leur ancienne indépendance. Léovigilde tombe sur eux, les bat, les réduit, et, pour éterniser la mémoire de leur défaite, il bâtit, dans l'Alva, une ville à laquelle il donne le nom de *Victoire*.

Mais leur courage généreux ne peut plier sous le joug de leur cruel vainqueur; ils abandonnent en très grand nombre leur malheureuse patrie, franchissent les Pyrénées, et vont s'emparer de cette partie de l'Aquitaine à laquelle on a donné le nom de *Vasconia*, *Vascogne*, ou *Gascogne*.

Hermenigilde cependant parvient à tromper la vigilance de ses gardes; il s'échappe, rassemble quelques amis et plusieurs mécontents, prend les armes, implore le secours de Mir ou Mirus, roi des Suèves, et croit pouvoir se dérober ainsi au courroux de son père.

La péninsule tremblait au nom de Léovigilde. Non seulement Mirus n'ose point envoyer à Hermenigilde le secours qu'il lui avait promis, mais la crainte du terrible ressentiment du roi des Visigoths le force à réunir une partie de ses troupes à celles de Léovigilde, qui vont combattre le jeune prince.

Hermenigilde s'était retiré dans l'Andalousie, une des provinces nouvellement conquises, et moins façonnée au joug du roi que les anciens états de son père. Il s'y était renfermé dans Séville. Léovigilde se hâte d'investir la place. Les habitants se défendent avec une constance héroïque contre celui dont la victoire devait être si redoutable. Le siége est long; la famine commence à régner dans la ville: on en fait sortir tous ceux que leur âge ou leur sexe rendent inutiles à la défense. Léovigilde les fait massacrer impitoyablement. La ville, réduite à la dernière extrémité, est près de se rendre ou d'être emportée de vive force. Hermenigilde en sort secrètement, et va se réfugier dans Cordoue, dans cette même Andalousie, où il espère trouver plus de défenseurs. Cordoue, en effet, veut résister et sauver Hermenigilde; mais le roi s'en empare, fait charger son fils de chaînes, et l'envoie prisonnier d'abord à Séville, et ensuite à Tarragone.

Pendant le siége de Séville, les plaintes d'Hermenigilde étaient parvenues jusques à l'empereur de Constantinople. Le lieutenant de l'empereur qui commandait dans les contrées espagnoles encore soumises à l'empire d'Orient reçoit l'ordre

d'attaquer Léovigilde. Mais les efforts des impériaux n'ont aucun succès durable contre le roi. Il fait ramener son fils à Séville, lui envoie un évêque arien pour tâcher de l'engager à renoncer au symbole de Nicée; et son fils refusant de changer de foi, on lui donne la mort.

Il semble que Léovigilde veut faire oublier le meurtre de son fils par une nouvelle conquête; il attaque les Suèves. Ils étaient gouvernés par Andéca, qui venait de chasser du trône Éboric, fils de Mirus. Léovigilde remporte sur Andéca une victoire éclatante à Braga, en 585 ou 586, met fin au royaume des Suèves, et réunit leurs provinces à celles des Visigoths.

Cependant les églises fidèles au concile de Nicée regardent Hermenigilde comme un martyr de leur foi : on l'inscrit au rang des saints, et les Français veulent venger le meurtre du gendre d'un de leurs rois. Ils se jettent sur la Gaule visigothe : Recarède qui y commande se défend avec valeur; il parvient à les repousser ; et Léovigilde, satisfait de son fils, s'empresse de le marier.

Bientôt après il mourut. Il avait fait réunir et examiner avec soin les différentes lois promulguées dans son pays : les unes avaient été abolies, d'autres modifiées; on en avait ajouté de nouvelles. La législation était améliorée ; il avait maintenu la tranquillité dans ses états; son royaume s'était accru de plusieurs grandes provinces ; ses victoires avaient retenti jusques au fond de l'Europe; aucun ennemi n'avait résisté à ses armes : mais son carac-



tère était barbare. On a écrit cependant que, lorsqu'il fut près du terme de sa vie, l'image de la mort qui allait l'atteindre affaiblit cette férocité, qu'il eut horreur de ses cruautés, qu'il détesta ses crimes, et qu'il abjura l'arianisme, qui les lui avait inspirés.

Recarède, désigné et reconnu depuis long-temps comme successeur de son père, monta sur le trône des Visigoths. Que de révoltes et de conspirations vont signaler son règne! Quels torrents de sang vont faire couler l'intérêt, l'ambition, l'hypocrisie, le fanatisme! Combien de fois, au milieu des ténèbres de l'ignorance, des mains sacriléges profaneront les étendards sacrés de la religion! De quelle sagesse, de quelle fermeté, de quel courage, de quelle bonté prudente aura besoin le nouveau roi!

A peine Recarède, aussi modéré que juste, avait-il terminé un traité de paix avec Childebert, roi d'Austrasie, et frère de sa belle-sœur Ingonde, qu'un ancien capitaine des gardes de Léovigilde conspire contre lui. Il se nommait Sisbert: c'était lui qui avait exécuté l'ordre inhumain de Léovigilde, et donné la mort à Hermenigilde, dans la prison de ce malheureux prince. La conjuration allait éclater, lorsqu'elle fut découverte et punie.

Presque dans le même temps, Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, attaque les provinces de la Gaule méridionale occupées encore par les Visigoths. Les troupes de Gontran, commandées par les généraux Didier et Austrovalde, ont de

grands succès; mais Didier est battu près de Carcassonne, et Austrovalde éprouve une défaite complète.

Ici commence un nouvel ordre de choses, et toutes les fureurs d'une ambition sacrilége et d'un zèle impie vont se développer.

Recare[illegible]es Bourguignons, croit pouvoir [illegible]ion un grand changement da[illegible]gieuse. Attaché depuis long-te[illegible], aux dogmes de Nicée, il se t[illegible] moment le plus favorable pou[illegible]aux Visigoths les principes de sa [illegible]ger à les adopter avec lui. Cédant, malgré ses grandes qualités, à l'esprit de son siècle, il va au-delà des devoirs que la royauté lui impose : ses vertus mêmes l'égarent. Il convoque les grands et les évêques de son royaume, et leur propose de renoncer à l'arianisme. Les grands et les évêques s'indignent intérieurement de la proposition imprévue de Recarède; mais chacun d'eux ignore le secret de ses collègues; le caractère, la puissance, la renommée du roi, leur en imposent; ils dissimulent, applaudissent au discours de Recarède, et paraissent favorables au changement qu'on leur demande.

A peine cependant l'assemblée est-elle dissoute, qu'Antalacus, l'un des plus fanatiques des évêques, se ligue avec deux comtes ariens, Graniste et Vildigerne, souffle partout avec eux le feu de la discorde, arme les ariens, fond sur les catholiques, en fait massacrer un grand nombre, et immole surtout les prêtres attachés au concile de Nicée

qui tombent entre ses mains. Les troupes du roi accourent, dispersent les rebelles, apaisent les désordres. Antalacus meurt de désespoir de ne pouvoir pas assouvir sa rage. Mais Sunna, ancien métropolitain de Mérida, capitale de la Lusitanie, trame un nouveau complot dans lequel il engage les comtes Seggon et Witeric. Sunna devait demander une entrevue à Mausone, son successeur, et à Claude, gouverneur de la province; pendant la conférence, Witeric poignarderait le gouverneur et Mausone; et Seggon, à la tête d'un grand nombre d'ariens, ferait main basse sur les catholiques et s'emparerait de la ville. La conférence a lieu, Witeric se place entre l'archevêque et le gouverneur qui doivent tomber sous ses coups; mais, au moment de les frapper, un trouble secret le saisit, son crime l'effraie, sa main se glace pour ainsi dire, il ne peut saisir le poignard, et le fanatisme voit échapper sa proie.

Une conjuration bien plus redoutable succède à celle de Sunna : elle est dirigée par l'évêque Ubila. A sa tête est la reine Gosvinde, la veuve d'Athanagilde, la veuve de Léovigilde, la belle-mère de Récarède; et comme la vie du roi paraît le plus grand obstacle au triomphe de l'arianisme, sa mort est jurée par les conspirateurs. Quelques conjurés cependant sont peu discrets, leurs secrets transpirent, on arrête les auteurs du complot: Ubila est banni du royaume, la reine Gosvinde va être jugée; mais elle prévient l'arrêt qui la menace, et se donne la mort.

Recarède, fatigué de tant de soulèvements et d'horreurs, a recours à un moyen bien faible pour arrêter les effets de l'arianisme et prévenir de nouveaux crimes : il fait rassembler tous les livres favorables aux opinions des ariens, et ordonne qu'on les brû

Il négoc ... ontran pour le maintien de la ... Bourgogne envoie une armée no ... contrées de la Gaule méridional ... sigoths. Recarède met à la tête de ... oppose à l'armée française ce Cl ... r de la Lusitanie, que des conjurés devaient immoler dans Mérida. Claude remporte une éclatante victoire sur l'armée des Bourguignons.

Recarède croit de nouveau pouvoir profiter de l'influence que donnent d'importants succès pour achever d'exécuter le grand projet dont il ne cesse de s'occuper : il convoque un concile à Tolède. Mais cinq métropolitains et plus de soixante évêques reconnaissent en vain le symbole de Nicée et le déclarent celui de la nation, les actes de ce concile sont repoussés par un grand nombre de Visigoths fidèles à l'arianisme. Argimond, l'un des principaux officiers de la maison du roi, se met à la tête des mécontents, il trame une affreuse conspiration contre le roi et sa famille. Heureusement pour Recarède, le nombre des conjurés est si grand que le secret ne peut être gardé. Argimond et ses principaux adhérents sont punis du dernier supplice. Combien moins de crimes au-

raient ensanglanté la péninsule si les rigueurs et les persécutions des catholiques, trop peu réprimées par Recarède, n'avaient pas donné une nouvelle force aux passions des ariens et trop provoqué leur ressentiment !

Recarède, devenu veuf, avait épousé une sœur de la femme de son frère infortuné, Clodosinde, fille de Brunehaut et de Sigebert, roi d'Austrasie, et, par conséquent, petite-fille d'Athanagilde, ce prince si chéri des Visigoths.

Une nouvelle guerre le menace ; mais ce ne sont plus de sanglantes discordes excitées par le fanatisme. Les Impériaux réclament plusieurs contrées d'Espagne. Recarède veut observer avec exactitude les traités de ses successeurs ; il veut suivre particulièrement celui qu'Athanagilde avait fait avec l'empereur Justinien. Mais ce qui est remarquable, et montre jusqu'où allaient les funestes conséquences de l'ignorance du sixième siècle, c'est que Recarède est obligé d'avoir recours au pape saint Grégoire pour connaître ce traité, conservé dans les archives de Rome, dont le pontife était apparemment intervenu dans cette convention.

Malgré les dispositions de ce traité, les Impériaux font plusieurs incursions dans les états de Recarède, qui se contente de les repousser et de les maintenir dans leurs limites.

Il voit aussi la paix qu'il avait tant désirée troublée par une invasion soudaine des Gascons, qui, franchissant les Pyrénées, voulaient s'emparer des contrées qu'ils avaient occupées dans la péninsule.

Son armée les oblige à repasser les monts, et à retourner dans l'Aquitaine.

Débarrassé des soucis de la guerre, il se livre avec constance au travail, pour tâcher de corriger les lois de son pays, qui par leur sévérité entretenaient la on; et c'est au milieu de ces soins , que ce prince, si aimé de tant esté de tant d'autres, et qui dans anatique et plus éclairé aurait été rouve la fin d'une vie souvent souvent infortunée.

Liuba fils, lui succéda en 601.

On a é que fils naturel de Recarède, mais que les grands du royaume, pleins d'affection et de respect pour ses vertus, l'élevèrent sur le trône, au lieu d'y porter les enfants légitimes de Recarède, qui d'ailleurs étaient encore très jeunes. La sagesse, la bonté et le courage de Liuba II le rendaient digne en effet de succéder à son père; et tout annonçait qu'il marcherait sur les traces de Recarède, lorsque ce Witeric qui avait conspiré contre son père, qui avait dû immoler le gouverneur de la Lusitanie et l'archevêque de Mérida, et à qui Recarède avait pardonné, conçut un nouveau crime, et résolut d'ôter le trône et la vie à son souverain, et au fils de son bienfaiteur. Il ne persuada que trop facilement au jeune et confiant Liuba de déclarer la guerre aux Impériaux, et de lui confier la conduite de cette expédition; et à peine est-il à la tête de l'armée, qu'il la séduit, corrompt ses principaux officiers, flatte leur ambition, conspire avec

eux, se met à leur tête, marche contre le roi, se saisit de sa personne, n'a pas horreur de lui couper la main droite, le fait périr dans les supplices, et usurpe un trône où le maintient la terreur qu'il inspire.

Cependant ses forfaits se multiplient ; ils deviennent intolérables. Une conjuration l'avait fait roi, une conjuration le précipite du trône qu'il avait ensanglanté. Les conjurés le massacrent.

(610) Les suffrages des Visigoths se réunirent sur Gondemar ou Gundemar. Après avoir rétabli la bonne intelligence entre les Français et lui, il porta ses armes contre les Gascons, qui avaient recommencé leurs attaques, et les força à se retirer de nouveau dans l'Aquitaine. Attaqué par les Impériaux, il pénétra dans leur camp retranché, en tua plusieurs, et contraignit les autres à fuir dans le plus grand désordre.

(612) Vainqueur de ses ennemis, il convoqua pour la seconde fois un concile, dont il approuva et signa les règlements. Tout promettait le règne le plus heureux, lorsqu'en 612, deux ans ou à peu près après son avènement, une maladie enleva ce roi à l'Espagne.

Sisebut ou Sisbut lui succéda ; il régna jusques en 621. Ses vertus et ses talents inspirèrent aux Visigoths une grande vénération, et ce qui est bien plus encore, une affection très vive. Ces qualités éminentes ont porté la postérité à voir d'un œil moins sévère les ordonnances tyranniques par lesquelles, entraîné par un faux zèle trop commun dans le siècle où il vivait, il commanda, sous

peine de mort, aux juifs de recevoir le baptême.

Les Impériaux possédaient encore sur les côtes de la Méditerranée, Malaga, Abdère, Urci, et toutes les autres places voisines de la mer, jusques à Gibraltar, au-delà duquel ils occupaient le pays des Algarves. [illegible] en chasser; il se mit à la tête d'u[illegible]rable, gagna deux batailles con[illegible]ire, lieutenant ou vice-roi de l'e[illegible]s, et ajouta une grande gloire à [illegible]ctoires, par la manière dont il t[illegible]s. Césaire, désespérant de le vain[illegible] la paix, lui adressa un envoyé, lui [illegible]n arc magnifique. Sisebut accepta les conditions du traité, qu'Héraclius ratifia; et d'après une lettre de ce patrice Césaire, conservée dans la bibliothèque de l'église de Tolède, d'après l'historien don Jean de Ferréros, il paraît qu'une de ces conditions (616) fut que l'empire d'Orient abandonnerait aux Visigoths tout le pays dont il était en possession sur les côtes de la Méditerranée, et qu'il ne conserverait que la province des Algarves.

Mais voici une expédition et une conquête non moins mémorables.

Sisebut arma une flotte qui porta le ravage sur les côtes de la Mauritanie, d'où sortaient un grand nombre de pirates pour aller infester les rivages espagnols. Il fit faire une descente dans la Mauritanie tingitane, où ses troupes s'emparèrent de Tanger et de Ceuta, et où il s'établit une province visigothe, gouvernée par un comte. C'était pour la

première fois que les Visigoths, à l'exemple des Vandales qu'ils avaient suivis et vaincus dans la péninsule espagnole, portèrent leurs étendards au-delà des colonnes d'Hercule, et sur les rives septentrionales de l'Afrique.

Lorsqu'une mort inattendue frappa Sisebut en 621, les Visigoths crurent ne pouvoir mieux faire que d'élire à sa place son fils Recarède II, malgré sa très grande jeunesse; mais à peine trois mois s'étaient-ils écoulés que ce jeune roi emporta dans le tombeau toutes les espérances que les grandes qualités de son père avaient inspirées à la nation.

La reconnaissance publique conféra la couronne à Suinthila, qui avait rendu de grands services au royaume, et que plusieurs historiens ont regardé comme un des fils de Recarède Ier, et de la reine Bada, sa première épouse.

Il gouvernait l'Espagne avec sagesse, lorsque les Gascons se jetèrent sur les provinces septentrionales des Visigoths, et y portèrent le ravage. Suinthila arrêta ce torrent dans sa course dévastatrice, et enveloppa les Gascons de manière qu'ils furent obligés d'avoir recours à sa clémence. Le roi ne consentit à leur retraite qu'en leur faisant rendre tous les objets dont ils s'étaient emparés, et en les contraignant à construire avec ses troupes une ville placée près de leurs frontières, et destinée à préserver le royaume de nouvelles incursions.

Cependant les descendants des soldats romains commandés par Libérius, qu'Athanagilde avait eu l'imprudence d'appeler à son secours, et d'atti-

rer dans la péninsule, occupaient encore, sous la domination de l'empire d'Orient, une partie de l'Espagne voisine du cap Saint-Vincent. Suinthila résolut d'en délivrer la péninsule. Le patrice qui gouvernait cette petite province romaine ne put opposer qu'une [illegible] elle des Visigoths; et les embarras [illegible] nstantinople ne lui permettaient [illegible] à secourir avec succès une contre [illegible] de l'Espagne. Suinthila aurait pu [illegible] étrangers qu'il voulait éloigner de [illegible] ais d'autant plus généreux qu'il se [illegible] issant, il offrit un traité que le patrice accepta avec empressement, et par lequel le roi devait dédommager les Romains du territoire qu'ils abandonneraient.

Toute la péninsule obéit pour la première fois au roi des Visigoths.

Après avoir pacifié et augmenté le royaume avec tant de gloire, il obtint facilement des Visigoths reconnaissants l'association de son fils Ricimer au trône dont il s'était montré si digne. Mais étrange et déplorable effet d'une grande prospérité, qui aveugle l'esprit et pervertit le cœur avec d'autant plus de facilité que l'ignorance et la barbarie règnent avec plus de force! la fortune et la puissance corrompirent et dégradèrent Suinthila : de grand roi, il devint un tyran odieux. N'anticipons pas cependant sur ce qui n'appartient qu'à notre quatrième époque.

Pendant que tous les évènements que nous venons de raconter se succédaient en France, en Alle-

magne, en Angleterre, en Écosse, en Irlande, et dans la péninsule espagnole, Justin II avait succédé à Justinien son oncle, ou son beau-père, ou le père de sa mère. Il commença son règne par un crime épouvantable : il fit étrangler dans son palais son plus proche parent qui avait des droits à l'empire, se fit apporter sa tête, et s'avilit par l'affreux plaisir de la fouler aux pieds. L'horreur qu'il inspira put seule le sauver du mépris.

Incapable de gouverner, il abandonna toute l'autorité impériale à sa femme Sophie. L'impératrice fit une paix glorieuse avec les Perses ; elle rétablit l'honneur de l'empire ; elle fit abolir le honteux tribut que Constantinople leur payait.

Narsès, cet eunuque persan qui s'était illustré sous Justinien, gouvernait avec gloire l'Italie, et la défendait avec habileté. Mais quel exemple terrible des effets funestes de l'envie, lorsque ceux qui sont appelés à régir les nations se laissent séduire par ses insinuations perfides ! Les victoires de Narsès sur les Goths d'Italie, ses conquêtes, sa renommée et ses richesses l'avaient rendu l'objet d'une jalousie acharnée. Il paraît que d'ailleurs il était peu aimé des Romains, qui se voyaient avec peine soumis à un eunuque et à un étranger. On ne parvint que trop aisément à le rendre suspect à l'impératrice Sophie, et à le perdre dans son esprit. Elle crut trop légèrement pouvoir abattre d'un seul mot un homme tel que Narsès, elle le rappela ; elle envoya Longin, qu'elle nomma exarque, pour commander à sa place : elle frappa

un coup hardi, et que la politique aussi bien que la justice lui interdisaient. Mais elle fit une bien plus grande faute : elle oublia combien les paroles solennelles des rois sont évidemment recueillies ; elle blessa l'amour-propre de Narsès, elle irrita son juste orgu [illegible] nds que fussent les talents de [illegible] ien loin de la vertu de Bélisaire. [illegible] s qu'elle allait ébranler son trône [illegible] rsès ; elle ne sentit pas combien [illegible] it sa propre dignité par une plaisan [illegible] e ; et cédant à une sorte de déraison [illegible] t que l'empire ne devait que trop ex [illegible] u écrivit : « Narsès, hâtez » votre retour ; les femmes vous attendent dans le » gynecée pour filer avec vous ; venez leur distri- » buer de la laine, c'est l'emploi d'un eunuque. »

Narsès indigné lui répond : « Je vais vous ourdir » une trame que vous ne démêlerez de votre vie. »

A l'instant il se retire vers Naples : la fureur le transporte ; la vengeance est son seul besoin ; il jure la perte de celle qui l'a mortellement offensé. Il abjure tous ses devoirs ; il a recours à ces Lombards, dont plusieurs troupes ont combattu sous ses ordres et vaincu sous ses drapeaux ; son courroux va les chercher jusque dans la Pannonie ; il les appelle : « Quittez, leur écrit-il, vos malheu- » reuses campagnes ; venez partager avec moi » les délices de la belle et fertile Italie. » Alboin, qui régnait alors sur ce peuple guerrier, et dont le courage était avide de conquêtes, répond avec transport à l'appel de Narsès ; et les Lombards,

conduits pour ainsi dire par le vainqueur des Goths, se mettent en marche pour aller s'emparer des contrées qui bordent l'Adriatique et qu'arrose le Pô.

Le savant Anastase, bibliothécaire de l'église romaine, a écrit que Narsès s'était repenti de son crime; que son devoir l'avait emporté sur son ressentiment; que le pape Jean III était accouru à Naples, qu'il avait achevé de calmer l'affreux désir de vengeance qui avait entraîné Narsès; qu'il l'avait ramené à Rome; qu'il avait répondu de sa fidélité à la cour de Constantinople; que l'impératrice avait pardonné aisément à ce grand général la faute qu'elle n'avait que trop provoquée; que Narsès avait vécu tranquille en Italie, et que son corps, porté à Constantinople, y avait été enterré avec beaucoup de pompe.

Quoi qu'il en soit, le coup funeste avait été porté, et les regrets de Narsès n'arrêtèrent pas les Lombards.

Alboin, qui les commandait, était depuis longtemps fameux par son courage; il paraît que c'est sous le commandement d'Audwin ou Audouin, son père, que les Lombards étaient venus des environs de l'Elbe remplacer les Ostrogoths sur les bords du Danube. Plus puissants que beaucoup d'autres peuples de la Germanie, ils s'étaient fait craindre et rechercher par les empereurs. Justinien leur avait abandonné la Pannonie, dans l'espérance qu'ils arrêteraient les autres Barbares et garantiraient de leurs incursions l'Italie et la Thrace; il avait cru même devoir les secourir contre les Gé-

pides, et à leur tour les Lombards l'avaient secouru contre les Goths.

Dans une des dernières guerres des Lombards contre les Gépides, Alboin, encore très jeune, se distingue par des traits de la bravoure la plus éclatante [illegible] oi son père. Au milieu d'un con[illegible] tre décisif il reconnaît Turismo[illegible] ide roi des Gépides; il s'élance, [illegible] se et lui donne la mort. Les Gépi[illegible] la perte de leur prince, veulent en[illegible] fuite; ils ne peuvent échapper au[illegible] rds.

Les princ[illegible]s demandent au roi une grande récompense pour le jeune vainqueur; ils pressent Audwin de l'admettre à sa table: « Un » ancien usage s'y oppose, répond Audwin; ne » savez-vous pas qu'aucun fils de roi ne peut s'as- » seoir à la table de son père qu'après avoir été » armé par un roi étranger? »

Alboin conçoit une idée hardie: il veut recevoir ses armes du roi même dont il a triomphé du fils. Ne prenant avec lui que quarante jeunes gens d'une grande valeur, il va chez le roi des Gépides. Turisende ne violera pas les lois sacrées de l'hospitalité, il saura surmonter sa douleur paternelle. Il l'accueille avec bonté, l'admet à sa table, lui donne à sa droite la place qu'occupait son fils; mais ne pouvant plus cacher son trouble ni retenir ses larmes, « La place où vous êtes, dit-il à » Alboin en laissant échapper un profond soupir, » était celle de mon fils. » Alboin est ému. Cuni-

mond, autre fils du roi des Gépides, ne peut plus retenir sa bouillante colère; il se lève, insulte les Lombards, montre avec une dérision amère leurs chaussures blanches, les compare avec mépris à *des juments noires aux pieds blancs*. « Tu sais trop, » lui répond fièrement un Lombard, quelle est la » vigueur de ces juments aux pieds blancs. Va voir » sur le champ de bataille les os de ton frère, épars » comme ceux d'un vil troupeau au milieu des » prairies. » La fureur anime les Gépides, ils veulent courir aux armes; les Lombards portent la main sur leurs épées; le roi se précipite au milieu d'eux. « Je ne souffrirai pas, s'écrie-t-il, qu'on op» prime des étrangers dans ma maison; cette vic» toire serait exécrable devant Dieu et devant les » hommes. » Le respect qu'il inspire apaise le tumulte; il témoigne de nouveaux égards à Alboin, lui donne des armes qui ont appartenu à son fils, au vaillant Turismond, le renvoie avec une escorte, et Alboin, assis à la table du roi son père, raconte la manière dont Turisende l'a reçu. On croit retrouver sur les bords du Danube les héros qu'Homère a célébrés.

Alboin, cependant, était monté sur le trône, et Cunimond avait succédé à Turisende. Le roi des Gépides ne respire que vengeance contre le meurtrier de son frère et les anciens ennemis de son peuple; il attaque les Lombards. Les Gépides, malgré leur courage, éprouvent la défaite la plus complète. Alboin tue de sa main le roi Cunimond, lui coupe la tête; et, suivant un usage barbare des

Scythes, des Scandinaves et des Germains, que l'on a retrouvé parmi les sauvages de l'Amérique septentrionale, il fait faire un vase du crâne de l'ennemi dont il a tranché les jours. Il était veuf alors de Clodesinde, petite-fille de Clovis et fille de Clota[illegible] la jeune et belle Rosemonde, [illegible]nd.

(568[illegible] étaient écoulés depuis la victoire [illegible]ortée sur les Gépides, lorsque [illegible] Pannonie, d'après l'invitation [illegible]ler conquérir l'Italie.

Il était [illegible]ent de son armée, mais des vieillar[illegible], des enfants, et de près de vingt mille Saxons. La nation se transportait tout entière vers la nouvelle patrie où elle était appelée. Ils admirèrent du haut des Alpes ces contrées qui allaient devenir leur partage, et se hâtant de descendre de ces hauteurs vers des contrées plus heureuses, ils parcoururent en vainqueurs la Vénétie, le Milanais et la Ligurie septentrionale, à laquelle ils devaient donner leur nom.

Les généraux de l'empereur Justin marquent par leurs défaites la route triomphale du victorieux Alboin. Il assiège Pavie, la prend, et supérieur à lui-même, signale par sa clémence son entrée dans cette grande ville.

Traversant les Apennins et pénétrant dans la Toscane, il porte l'épouvante d'un côté jusques aux murs de Rome, et de l'autre jusques à ceux de Ravenne.

Des Sarmates, des Allemands, des Noriques ou

Bavarois, et même des Bulgares, attirés par ses succès, viennent chaque jour grossir les rangs de son armée.

Juste et généreux autant qu'un Barbare pouvait l'être, il arrêta le cours des violences que la guerre n'a que trop souvent favorisées, fit respecter les temples et les ministres des autels, et ne négligea rien pour adoucir le joug de l'obéissance et se faire aimer des peuples qu'il soumettait à sa domination.

Mais son règne fut court, le crime en abrégea la durée. Que l'on frémisse en voyant jusques où peuvent aller la scélératesse et la férocité chez un peuple barbare, et que l'on ne cesse de bénir et de favoriser le progrès des lumières et de la civilisation !

La force avait uni Rosemonde à Alboin; la gloire du conquérant n'avait pu cacher aux yeux de Rosemonde le meurtrier de son père : elle le haïssait; mais un ordre atroce d'Alboin la rendit furieuse. Assis à côté d'elle dans un festin qu'il donnait à Vérone, il eut la cruauté de se faire apporter cette coupe qu'il avait fait faire du crâne de Cunimond, de forcer Rosemonde de s'en servir, et d'ajouter: « Buvez gaiement avec votre père. » Rosemonde ne put supporter cette horrible tyrannie. Ses passions étaient violentes; les mœurs des Gépides et des Lombards ne pouvaient mettre aucun frein à son caractère impétueux; la vengeance s'alluma dans son âme; elle s'abandonna au crime; rien ne fut sacré pour elle : elle devint une autre Frédégonde.

Elle séduit un officier du roi, nommé Helvige; elle lui inspire par sa beauté un amour ardent; elle lui fait partager sa haine et son désir de vengeance; elle veut armer son bras: mais Helvige se méfie de sa force, il redoute celle d'Alboin. Ils conviennen [illegible] leur projet à un de ces hommes qu [illegible] d'une vigueur prodigieuse et d [illegible] aordinaire : il se nommait Péréd [illegible] du parricide; il refuse de le comm [illegible]

La reine ce [illegible] ne se rebute pas. Elle apprend qu'une de [illegible] nmes entretient avec Pérédée un commerce coupable, et qu'elle le reçoit tous les soirs dans son lit. Formant tout de suite un projet infernal: elle prend la place de sa suivante, trompe Pérédée à la faveur de l'obscurité, et lui découvrant ensuite son erreur : « Reconnais Rosemonde, lui dit-elle, et vois quel est ton sort : choisis de mourir de la main du tyran ou de l'immoler. Tu l'as outragé, ta perte est certaine si tu ne le préviens. »

Pérédée effrayé consent à se charger du crime. Rosemonde, pendant le sommeil d'Alboin, attache fortement l'épée du roi au chevet de son lit; elle introduit les deux conjurés. Alboin se réveille, voit les assassins, saisit son épée, sent qu'elle résiste, comprend qu'il est trahi, se défend pendant quelques moments avec un escabeau, mais bientôt succombe sous les coups des meurtriers.

Helvige épouse Rosemonde. Il veut jouir du

fruit de son forfait; il tâche de s'emparer du trône; mais l'indignation des Lombards le repousse et le menace. Obligé de fuir, il va à Ravenne, avec Rosemonde et Pérédée, demander un asile à l'exarque Longin. Ils avaient avec eux les précieux trésors d'Alboin. Longin, indigne du nom qu'il porte, et qu'avaient illustré les lumières, les vertus et le dévouement du fameux ministre de Zénobie, ne peut résister au désir de devenir possesseur de tant de richesses; il ose proposer à celle qui a assassiné son mari et son roi de se défaire d'Helvige et de l'épouser. L'envie de sortir de l'état de fugitive et de suppliante où elle se voit réduite excite une nouvelle tempête dans l'âme de Rosemonde. Helvige n'est plus pour elle qu'un obstacle à ses nouveaux désirs. Elle lui présente, au moment où il sort du bain, un breuvage empoisonné; Helvige reconnaît les premiers effets du poison mortel, lève le fer sur Rosemonde, la force à boire le reste de la coupe, venge Alboin, et délivre la terre de cette furie.

On s'est plu à raconter que Pérédée ayant été envoyé par Longin à Constantinople, avait, dans un spectacle public, renversé et mis en pièces un énorme lion; que sa force et son audace le faisant redouter, on lui creva les yeux; qu'il demanda de révéler à l'empereur un secret important; qu'on lui envoya deux officiers en qui l'empereur avait une grande confiance, et que, tirant à leur approche deux poignards de dessous sa robe, il les avait immolés.

Quoi qu'il en soit de ces particularités peu importantes pour l'histoire, Cléphis ou Cleph succéda à Alboin, en 572. Il fut dur et cruel ; on trancha ses jours.

Son fils Autharis, étant très jeune lors de l'assassinat de [illegible], trente régents, qu'on a nommés d[illegible]t de l'autorité et l'exercèrent pend[illegible]

Ce fut [illegible]aris commença de régner.

Que ce pri[illegible]rent de son père ! et comme, après [illegible]aux horribles, on aime à contempler sa gloire et ses vertus !

Valeureux guerrier, habile militaire, bon, juste, et faisant briller au milieu des ténèbres de son siècle plusieurs traits de cet héroïsme chevaleresque et de cette galanterie aimable qui devaient illustrer des époques moins éloignées de nous, il aima ses sujets, ne pensa qu'à leur bonheur, et en fut bientôt adoré.

Son premier soin, en prenant les rênes du gouvernement, fut de leur donner la paix et la sécurité dont ils avaient été privés depuis si long-temps. Sous son règne, ont dit les historiens, la force n'avait osé opprimer, la faiblesse avait horreur de trahir, le brigandage n'exerçait plus ses violences, le voyageur ne craignait plus le poignard des assassins, le citoyen paisible ne redoutait plus d'outrage, et son gouvernement offrait en tout le modèle d'une administration aussi douce que sage.

Le royaume des Lombards présentait, pour le

bonheur de l'humanité, le spectacle que l'empire venait de donner.

Dans la même année où Autharis avait commencé de régner, l'empereur Tibère II avait été enlevé aux peuples de l'empire. Thrace de nation, Tibère avait reçu de la nature les talents, la noblesse des traits, les agréments de la figure, la bonté, la sensibilité de l'âme, et la vertu inébranlable.

Élevé dès son enfance près de l'empereur Justin, porté successivement aux divers grades de la milice, parvenu par son mérite à la place de général de la garde impériale, chargé du commandement des armées, et vainqueur des ennemis de l'empire, il avait obtenu non seulement la gloire mais encore l'estime. Battu en 573, malgré son courage et son habileté, par les Huns ou Avares, dont l'air féroce et les cris barbares mirent en fuite les soldats trop jeunes et trop inexpérimentés qui composaient les légions romaines, il avait réparé ce désastre par ses négociations.

Dès 574, l'impératrice Sophie, prévoyant la fin prochaine de Justin, dont les forces s'affaiblissaient, et dont le peu de raison s'altérait chaque jour davantage, ne voulant pas abandonner la suprême puissance, désirant que le successeur de son mari partageât avec elle un trône sur lequel elle l'aurait fait monter, et se croyant presque assurée de ne pas déplaire à Tibère, aux agréments et aux grandes qualités duquel elle n'était pas d'ailleurs insensible, l'avait fait associer par Justin à l'empire, qu'il

savait si bien défendre. Il avait envoyé contre Chosroès, roi de Perse, deux généraux dignes de sa confiance : Justinien, petit-neveu du prédécesseur de Justin, et Maurice, qui devait un jour succéder à Tibère. Pendant que ces deux chefs justifiaient son choix par ... s, bon, juste, simple dans ses ... de tout luxe inutile, il avait fait ... de l'empire de toutes les douceu...

Success... stin, qui venait de mourir, il s'ét... que, où un peuple immense était ... était monté sur le trône de l'Orient, ... pourpre et le front ceint du diadème. Le peuple n'avait cessé de s'écrier: « Vive l'empereur! Que nous voyions l'impéra- » trice. » Une femme, nommée Anastasie, accompagnée de deux jeunes filles, tendre fruit d'un mariage secret avec Tibère, s'était avancée vers le trône; il les avait pressées dans ses bras, et après avoir couronné Anastasie, il l'avait présentée au peuple surpris, enchanté, et qui faisait retentir le cirque de ses acclamations.

Il avait tout fait pour calmer le courroux de Sophie, que ses espérances trompées avaient rendue furieuse; il avait fait bâtir pour elle un palais magnifique; il avait voulu qu'elle fût toujours environnée de toute la pompe de la dignité impériale : mais, implacable dans son ressentiment, elle avait soulevé contre Tibère tous ceux qui n'avaient vu son élévation qu'avec envie. Le complot qu'elle forma pour placer la couronne impériale sur la

tête du général Justinien avait été découvert. Tibère, disant que des ennemis connus n'étaient plus à craindre, avait laissé aux coupables le temps de se sauver; il s'était contenté d'entourer Sophie d'officiers dont il était sûr.

Justinien, qui vénérait Tibère, et que l'éclat de la couronne n'avait séduit qu'un moment, était venu, pénétré du plus vif repentir, se jeter aux pieds de l'empereur.

Fondant en larmes, embrassant ses genoux, et pouvant à peine s'exprimer : « Sous un autre empereur, s'était-il écrié, j'aurais reçu la mort. Je n'espèrerais pas de grâce sous le plus clément des princes. J'ai mérité au moins de perdre mes biens; les voilà, je les dépose à vos pieds. » Tibère l'avait relevé et pressé contre son sein; il lui avait rendu les trésors qu'il avait fait apporter; il lui avait dit avec le ton du sentiment le plus noble et le plus généreux : « La dépouille d'un ami pourrait-elle me consoler de la perte de son amitié? »

(580, 581, 582) Quelques années après, le général Maurice ayant gagné deux grandes batailles contre le roi de Perse Hormisdas, Tibère désirant d'assurer la félicité de l'empire, et sentant qu'il était près de la fin de sa carrière, avait nommé César et proclamé empereur ce même Maurice, à qui il venait de donner la main de Constantine, sa fille aînée. Trop affaibli par la maladie dont il allait mourir, il n'avait pu que faire lire le discours touchant par lequel il faisait ses adieux aux Romains consternés.

Ils avaient entendu avec l'émotion la plus vive ses derniers vœux pour leur bonheur, et la mort, qui avait tranché sa vie le lendemain de ce jour où sa main défaillante avait revêtu Maurice des ornements impériaux, avait plongé dans le deuil tous les habitan[illegible]

C'est c[illegible] qu'Autharis devait diriger ses [illegible]ître ou conserver ses conquêtes.

L'emper[illegible] parvenu à déterminer les Françai[illegible]ttaquer les Lombards. Nous av[illegible]s [illegible]utharis avait détourné cet orage.

Quelque temps après, un duc de l'armée des Lombards, nommé Droctulphe, abandonna les drapeaux d'Autharis, et alla joindre ceux de l'empereur. Né d'une famille suève, il était tombé dès son enfance entre les mains des Lombards; il avait obtenu parmi eux les premiers honneurs; mais le souvenir de son ancienne captivité humiliant son orgueil, il était secrètement leur ennemi. L'argent des Impériaux acheva de le rendre traître; il s'empara, au nom de Maurice, de Bersello, ville située sur le Pô. Autharis attaqua la place qu'il venait de lui enlever, la reprit, et le força à se réfugier dans Ravenne. Ce Droctulphe combattit long-temps contre la nation à laquelle il devait tant de bienfaits. Les habitants de Ravenne lui élevèrent après sa mort un tombeau, dans une de leurs églises; ils crurent honorer sa mémoire en le louant, dans l'épitaphe qu'ils lui consacrèrent, d'avoir porté les

armes contre sa propre nation; ils éternisèrent sa honte.

Ingonde, sœur de Childebert, roi des Français, fille de Sigebert et de Brunehaut, et veuve d'Hermenigilde, dit le Saint, le trop malheureux frère de Recarède, roi des Visigoths d'Espagne, revenait dans la France, sa patrie. Tombée en la puissance de l'empereur Maurice, elle ne recouvra sa liberté que lorsque son frère Childebert eut promis à l'empereur d'attaquer les Lombards. Childebert tint parole; mais la division se mit entre les Français proprement dits et les Allemands qui composaient son armée, et cette armée se dispersa.

Bientôt après, Autharis soumit l'Istrie. Il assiégea un ancien lieutenant de Narsès dans une île du lac de Côme, le contraignit à abandonner l'île, et s'empara de toutes les richesses que les villes voisines y avaient déposées comme dans un abri sûr.

Il fit ensuite une trève de trois ans avec le patrice Smaragde, qui avait été nommé, à la place de Longin, exarque de Ravenne; et ce fut alors que, désirant de s'assurer au moins de la neutralité de Childebert, il lui fit demander en mariage, ainsi que nous l'avons dit, Clodesinde, sa sœur.

Brunehaut, mère de Clodesinde, lui ayant fait refuser la main de cette princesse, que Childebert avait d'abord consenti à lui accorder, et qu'elle voulait marier à Recarède, le roi d'Austrasie renouvela avec l'empereur Maurice l'alliance qu'il avait rompue.

Une grande armée française marche en Italie,

ainsi que nous l'avons déjà vu. Autharis remporte sur les Austrasiens une victoire éclatante; Childebert se hâte de réparer la grande perte qu'il vient d'éprouver; de nouveaux corps de troupes s'avancent vers le Trentin, vers Vérone, vers Plaisance. Maurice a [illegible] oindre Childebert; Autharis renf[illegible] s dans les places fortes, et observe [illegible] es mouvements des ennemis. La [illegible] t devient insupportable pour les [illegible] umés à la froide humidité d'un [illegible] rmait tant de bois, de rivières et de [illegible] e dyssenterie cruelle se déclara parmi eux; les subsistances manquent, la famine ajoute ses horreurs à celles de la contagion; Maurice ne paraît point; l'armée française renonce à son entreprise et repasse les monts.

Autharis, ayant perdu l'espérance de devenir le beau-frère de Childebert, envoya une ambassade solennelle à Garibalde, duc ou roi des Bajoariens, ou Bavarois, et lui fit demander, ainsi que nous l'avons dit, la main de sa fille, la belle, spirituelle et vertueuse Theudelinde; Garibalde s'empressa d'y consentir. Mais voici qui peint et les mœurs du temps et le caractère du roi des Lombards.

A la tête de l'ambassade est un vieillard vénérable; le second ambassadeur est un jeune homme d'une grande taille, d'une belle figure, et dont la tête est ornée d'une longue chevelure blonde.

Après le discours du vieillard, le jeune homme s'adressa au duc: « Le roi Autharis, lui dit-il, est

» impatient de connaître la princesse; il m'a chargé
» de lui faire savoir si sa beauté égale celle que la
» renommée lui donne. » Garibalde fait appeler sa fille. A peine a-t-elle paru, que le jeune ambassadeur s'écrie: « Oui, elle est digne de régner sur
» les Lombards! Permettez que dès ce moment nous
» la reconnaissions pour notre reine, et que nous
» recevions la coupe de sa main pour gage de son
» union avec notre roi. » Garibalde ne s'y oppose point. Theudelinde présente d'abord la coupe au vieillard, elle la donne ensuite au jeune envoyé, qui la lui rend, prend la main de Theudelinde sans qu'on puisse apercevoir ce mouvement, et porte à ses lèvres sa propre main qui a touché celle de la princesse. Theudelinde rougit, et dès qu'elle est seule avec sa nourrice, elle lui confie ce qui vient de se passer. « Nul autre que le roi des Lom-
» bards, lui répond la confidente, dont la qualité
» d'ancienne nourrice de la princesse rappelle les
» temps héroïques de la Grèce, n'eût osé toucher
» votre main. Tout annonce d'ailleurs dans ce pré-
» tendu ambassadeur un roi tel qu'Autharis, digne
» d'amour et d'admiration. » Les envoyés retournent en Italie; des Bavarois les accompagnent jusques à la frontière. Avant de se séparer d'eux, le jeune ambassadeur se dresse sur ses étriers, lance contre un arbre une hache qu'il tenait à la main; la hache reste enfoncée dans le tronc: « C'est ainsi, dit-il,
» qu'Autharis lance ses traits. » Les Bavarois reconnaissent le roi des Lombards, le saluent par leurs acclamations, et s'en retournent vers le duc,

enchantés de l'adresse et de la force d'Autharis.

Le roi avait cependant, avant l'ambassade, engagé Garibalde à se soustraire à la domination des Français. Childebert prévient le duc, ravage la Bavière, ainsi que nous l'avons rapporté; et ce n'est qu'av[illegible]udelinde échappe aux différents p[illegible]s, et vient, conduite par son frère G[illegible]le royaume d'Autharis. Le roi s'av[illegible]le son épouse, qui reconnaît avec[illegible]prince le jeune envoyé à qui elle a[illegible].

Peu de temps[illegible]ariage, la mort enleva Autharis aux Lombards (591), dont il ne fit le bonheur que pendant six années, et qui se plurent à rappeler si souvent sa bonté et sa gloire.

Agilolf, ou Agilulfe, duc de Turin, succéda à ce grand prince. Il paraît qu'il épousa Theudelinde, la veuve d'Autharis. Les grandes qualités de cette reine l'ont rendue célèbre, et ne contribuèrent pas peu aux succès d'Agilulfe, qui étendit les bornes du royaume des Lombards. Ce peuple aurait porté sa domination bien plus loin et avec bien plus de rapidité, sans l'alliance de l'empire d'Orient avec les rois français, et particulièrement avec ceux de Metz, ou d'Austrasie. C'est cette alliance qui maintint particulièrement contre les armes des Lombards l'exarchat de Ravenne, cette résidence du lieutenant de l'empereur de Constantinople.

Au reste voici quelle était la division politique de l'Italie à peu près vers le temps du règne d'Agilulfe.

Aquilée était toujours la capitale du territoire qu'on a nommé vénitien, et qui s'étendait depuis la Pannonie jusques aux rives de l'Adda; mais c'était à Frioul que résidait le prince ou duc lombard qui gouvernait cette contrée.

Les lagunes de Venise continuaient de se peupler.

Le pays nommé aujourd'hui Lombardie n'avait pas encore reçu ce nom; il portait celui de Ligurie et de Ligurie transapennine. Les deux Rhéties la séparaient de la Souabe et du pays des Allemands.

Les Alpes qui s'étendent de l'embouchure du Var jusques à Savone avaient le nom d'Alpes cottiennes.

Les Apennins appartenaient à une province particulière, située entre la Thuscie et la province Émilienne. La Thuscie comprenait Rome. La province Émilienne renfermait Plaisance, Parme, Imola, Bologne. Le duc lombard qui gouvernait l'Ombrie résidait à Spolette. La fertile Campanie s'étendait depuis Rome jusqu'à la Calabre. Capoue, Bénévent, Salerne, étaient les chefs-lieux de territoires où commandaient des ducs lombards. Autharis avait pénétré en Lucanie; il était allé jusques au détroit de Messine; il y avait enfoncé sa lance dans le sable du rivage; il y avait planté le signe de sa puissance.

Les Barbares conservaient aux provinces captives ces noms qui, rappelant la gloire de Rome, étaient des trophées de la leur.

Les contrées qui obéissaient encore aux empereurs d'Orient étaient baignées par la mer Adriatique, que traversaient facilement les secours que pouvait envoyer le gouvernement de Constantinople. La Pouille et une partie de la Calabre composaient ces [illegible] le commandant portait le nom grec [illegible] stratègue, chef de l'armée, *dux*, [illegible]nnait aussi le nom de *Katapan*.

Les limit[illegible]nt les terres de l'empire de c[illegible] lombard de Bénévent avaient été placées dans l'ancien pays des Samnites; le sort des armes les déplaçait souvent, et les hasards de la guerre rendaient aussi le Pisentin et la province Valérienne tantôt lombards et tantôt impériaux.

La province Flaminienne avait pour capitale Ravenne, le séjour de l'exarque, ou du prince qui représentait l'empereur.

L'Italie, dont les champs, fertilisés par les produits de tant de laves volcaniques accumulées successivement sur la plus grande partie de sa surface, avaient été si souvent cultivés par des mains victorieuses, avait perdu son agriculture, ses arts et une grande partie de ses monuments avec sa gloire, ses lumières et son indépendance. Que n'avait pas détruit la hache des Huns, des Vandales, des Goths et des Hérules!

Rome existait encore; elle montrait encore ses augustes ruines; mais le génie avait perdu son empire, ou n'était plus digne d'admirer ces immenses

débris, ces restes imposants, ces mausolées de la grandeur de la ville des villes. Les papes y avaient toujours leur chaire pontificale; elle était le centre des affaires religieuses du monde chrétien: mais le gouvernement n'y résidait plus; on n'obéissait plus à des ordres émanés de Rome. Le lieutenant de l'empereur était à Ravenne, et les rois des Lombards séjournaient à Pavie; ils y habitaient le palais que Théodoric, roi des Goths, y avait fait élever.

Les Lombards avaient planté leurs lances sur le sommet du Saint-Gothard; ils avaient pénétré dans la vallée Léventine. Le mont Saint-Bernard, bien loin de les arrêter, leur avait servi de chemin pour arriver jusques au lac Léman, ou de Genève. Ils communiquaient avec la Rhétie par le mont Splugen. Le savant historien Müller a pensé que le fameux pont appelé pont du Diable, et suspendu au-dessus de la vallée étroite mais profonde de l'Aar, pourrait être leur ouvrage. Le plus difficile, en effet, dans la construction de ce pont placé si haut au-dessus du torrent, était d'établir une espèce d'échafaud ou de pont provisoire sur lequel les ouvriers pussent se tenir, placer leurs matériaux, et trouver les points d'appui nécessaires; et à cette époque des arbres immenses, qui, employés séparément, ou attachés fortement ensemble, pouvaient être renversés au-dessus du torrent, atteindre d'une rive à l'autre, et donner des moyens multipliés de communication et de travail, croissaient en grand nombre sur les montagnes escarpées qu'on voulait réunir.

L ombards, d'ailleurs, ne manquaient ni de forc i d'adresse, ni d'audace, ni de constance, grandeur dans les idées. Beaucoup moins acteurs que les autres Barbares, ils entreprirent des travaux très nombreux et très variés, pour fe les, pour transformer les camp amps productifs, pour faire crou bondants dans ces endroits témo rages, dans ces champs de bataille ultipliés en Italie. Ils firent refleu ; et ce qui prouve le degré de p vaient rendu à ce premier des ar rois lombards n'avaient d'autres revenus particuliers que les produits de leurs domaines, cédés en grande partie par les grands du royaume au grand roi Autharis. Ils se transportaient souvent de l'un de ces établissements dans un autre; et, par la simplicité de leur manière de vivre, ils y rappelaient les dictateurs et les consuls de Rome dirigeant eux-mêmes leurs charrues illustrées par tant de lauriers.

A l'imitation des anciens guerriers de Rome, les hommes libres, les hommes armés des Lombards, labouraient eux-mêmes leurs terres, avec leurs vassaux ou *aldions;* pourquoi sommes-nous obligés d'ajouter, avec leurs esclaves et leurs affranchis? Que les grands progrès de la civilisation étaient encore éloignés!

C'étaient ces mêmes hommes libres qui, réunis en assemblée générale, adoptaient les lois que le roi présentait à leur sanction, après les avoir dis-

discutées avec ses conseillers ou les grands du royaume.

Tout le territoire lombard était divisé en petits arrondissements ou cantons, dont le juge était nommé *sculdais* ou *avoyer*, et dont le chef s'appelait *Herimann* ou *anmann*. Plusieurs anmanns avaient à leur tête un comte, et plusieurs comtes un duc.

Le roi, chef suprême des ducs et des guerriers, ou plutôt de la nation, était élu ou confirmé par l'assemblée qui la représentait. Souvent l'élection du roi occasionait de funestes querelles; souvent des hommes ambitieux ou adroits achetaient ou captaient les suffrages des électeurs; d'autres fois le pouvoir suprême était confié à celui qui, par sa popularité, sa justice, son héroïsme, avait mérité l'estime de la nation.

Maurice, cependant, avait envoyé son frère contre les Perses, qui ne cessaient de faire des incursions dans les provinces de l'empire. Chosroès II, ce roi persan fameux par ses conquêtes, plus fameux par ses crimes, avait fait mourir d'une manière cruelle son propre père, Hormisdas III, que des révoltés avaient chargé de fers. Les Persans indignés avaient obligé le parricide à prendre la fuite. Il avait cherché un asile dans une ville romaine. Maurice crut de sa politique de l'accueillir, de le défendre, de le replacer sur le trône. Les Persans, vaincus par Maurice et gouvernés par Chosroès, qui pouvait craindre d'avoir encore besoin du bras qui l'avait relevé, ne por-

tèrent plus le ravage dans les états de Maurice; et, vers le nord, le succès de ses armes maintint les Huns proprement dits dans les contrées qu'ils habitaient depuis long-temps.

Les Abaves, ces tribus de Huns toujours prêtes à se jete [illegible] la Grèce, ou sur l'Italie et les [illegible] uèrent leurs ravages. L'empere [illegible] de leur promettre une somme [illegible] nt le paiement devait être ren [illegible] ée, s'ils respectaient les frontières [illegible] venus plus fiers, plus confiants et [illegible], ils violent leur foi, et se livrent plus que jamais à tout leur brigandage. Maurice, contraint de les repousser par la force, leur livre différents combats, leur tue près de cinquante mille hommes, et leur fait plus de seize mille prisonniers. Ils consentent à se retirer dans leurs bois, au milieu de leurs terres marécageuses, et à renvoyer les Romains qu'ils avaient pris, si on leur rend leurs guerriers. Maurice délivre les captifs; mais lorsque ces prisonniers sont rentrés dans leur camp, le roi des Abaves, infidèle de nouveau à sa parole, exige plusieurs oboles pour chacun des Romains qui sont en sa puissance. Maurice refuse, et invoque la foi jurée. Le roi fait massacrer tous les prisonniers romains.

A peine la nouvelle de ce grand attentat parvient-elle à Constantinople, que le peuple, blessé depuis long-temps de la trop grande parcimonie de Maurice, se soulève contre lui, l'appelle cruel, avare, tyran. En vain l'empereur témoigne ses

regrets, en vain fait-il implorer dans les temples la clémence céleste, l'armée partage le ressentiment du peuple : elle oublie la gloire militaire de Maurice, elle ne se souvient que du défaut de solde qu'elle a souvent éprouvé.

Phocas, né en Cappadoce d'une famille obscure, et qui, après être parvenu du grade de simple soldat à un rang élevé, avait plusieurs fois excité des séditions parmi les militaires, est proclamé empereur par les légions, qui le conduisent à Constantinople.

Maurice, abandonné de tous, tombe entre les mains de Phocas, qui le traite avec la barbarie la plus horrible. Il voit en frémissant le bourreau prêt à trancher les jours de cinq de ses enfants ; il s'écrie : « Vous êtes juste, Seigneur, et vos » jugements sont équitables. » La nourrice du moins âgé des enfants de Maurice livre son propre fils, pour sauver le jeune prince qui est encore au berceau : « Je n'accepterai pas ce sacrifice, dit-» il d'une voix à demi étouffée par la douleur la » plus affreuse et en découvrant ce terrible échange, » je ne laisserai pas périr un enfant étranger pour » soustraire le mien au redoutable arrêt qui le con-» damne. » Le sang de ses enfants rejaillit jusqu'à lui ; et, retrouvant le courage qu'il avait montré au milieu des batailles, il présente sa tête à la hache fatale. On la plante sur un pieu, au milieu de celles de ses fils ; on l'expose aux regards de la multitude et aux insultes de ces soldats qu'il avait conduits à la victoire.

Théodore, l'aîné de ses enfants, vivait encore; il s'était retiré dans une église : on l'arrache du sanctuaire, on le traîne au supplice.

Quelques années s'écoulent; et cependant l'impératrice Constantine, la fille du bon Tibère, et les trois f[illegible] eues de Maurice, ont la tête tra[illegible] ine. Le règne de Phocas n'est plus [illegible] ruautés, de massacres, de conjura[illegible] lans le sang et renaissantes de t[illegible]

Chosroès, [illegible] n crime et son usurpation, veut [illegible] ice, à qui il doit le trône, affaiblir les R[illegible] aux, et étendre sa puissance. Il ravage les provinces orientales de l'empire, s'empare de la Palestine, de la Phénicie, de l'Arménie, de la Cappadoce. Phocas, féroce, sanguinaire, impitoyable, mais livré à tous les vices et devenu aussi lâche que cruel, tremble dans Constantinople: il redoute et le glaive de Chosroès et le poignard des conjurés. En vain avait-il, dès le commencement de sa tyrannie, cherché à complaire au pape saint Grégoire; en vain, pour se faire des partisans en Italie et intéresser à sa destinée le pape Boniface III, le déclare-t-il évèque œcuménique ou universel, et lui donne-t-il la suprématie sur le patriarche de Constantinople; en vain donne-t-il le Panthéon, bâti par Agrippa, au pape Boniface IV, qui le convertit en église: la terreur venge Maurice; Phocas va voir briser son trône ensanglanté.

Le génie du grand Corneille a immortalisé la

chute de ce tyran par une tragédie dont le quatrième acte sera à jamais l'objet de l'admiration universelle. Ce grand homme a usé de son droit: il a créé de sublimes combinaisons. Mais voici ce que l'histoire est obligée de raconter.

L'empire entier se soulève contre son oppresseur; Crispe, son gendre, conspire même contre lui. On appelle des rivages africains Héraclius, fils, non pas de Maurice, comme Corneille l'a supposé, mais d'un habile général, exarque d'Afrique. Héraclius arrive à la tête d'une flotte : il attaque les vaisseaux de Phocas ; Crispe passe de son côté ; il se présente vainqueur devant Constantinople. Photin, dont Phocas avait déshonoré la femme, se saisit de l'usurpateur. On dépouille Phocas de la pourpre, on lie ses mains, on le traîne au rivage, on le conduit à Héraclius. Le sénat et le peuple confirment le choix de l'armée. Phocas entend les cris de joie qui proclament Héraclius : il est condamné à perdre la vie. « Croyais-tu, lui » dit le nouvel empereur, n'avoir reçu le pouvoir » suprême que pour faire le malheur de l'empire ? » « Gouverne mieux, » lui répond Phocas; et sa mort expie ses forfaits.

Sergius, patriarche de Constantinople, plaça le diadème sur le front d'Héraclius; mais à peine ce prince avait-il pris les rênes de l'empire, qu'il marcha pour s'opposer à Chosroès II, qui ne cessait de ravager l'Asie Mineure et de s'avancer vers Constantinople. Il tâcha de l'arrêter par des négociations; il lui fit dire que Phocas avait cessé

de régner et de vivre, que Maurice était vengé, qu'il ne devait plus exister de guerre entre la Perse et l'empire. Le monarque persan poursuivit ses conquêtes (615). Jérusalem fut prise et saccagée; les prêtres furent massacrés dans les temples, les chrétiens r[illegible]age et vendus aux Juifs. Parcourant [illegible]rrent les contrées arro-sées par la [illegible], Chosroès s'empara de l'Égypte, [illegible]le Carthage. Il enlevait successiven[illegible]oire ses fertiles provinces. Héraclius o[illegible] s[illegible]ent des succès; mais son ennemi, prompt à réparer ses pertes, se montrait plus redoutable après ses défaites que les Impériaux après leurs victoires.

L'empereur demanda de nouveau la paix : on la lui refusa. Chosroès, qui voulait détruire l'empire, affectait de dire qu'il n'accorderait la paix aux Romains que lorsqu'ils auraient renoncé au christianisme, et embrassé la croyance des Perses. Cette guerre terrible, qui avait lieu depuis plusieurs années, allait devenir une guerre de religion; et Chosroès, quelque peu religieux qu'il fût, allait peut-être entreprendre ce que Mahomet devait bientôt exécuter, lorsque Héraclius, redoublant d'efforts et ranimant le courage de ses troupes, livra une nouvelle bataille, battit Chosroès, et l'obligea à prendre la fuite.

La honte de la défaite aveugla le roi persan. Il aurait pu tenter de nouveau le sort des armes: il tomba dans le découragement; tous ses projets s'évanouirent; il se regarda comme proscrit par

la fortune ; il ne voulut plus garder une puissance dont il se crut indigne par son malheur. Il abdiqua ; il donna sa couronne au plus jeune de ses deux fils : mais l'aîné, nommé Siroès, se révolta contre son père.

Si nous écrivions l'histoire de l'Asie, nous serions forcé de montrer ce Siroès donnant des fers à son père, et plus féroce, plus horriblement dénaturé que le parricide Chosroès, se dévouant à l'exécration du genre humain, en ajoutant au plus grand crime l'insulte et la cruelle ironie, en enfermant son père dans le souterrain où le roi renfermait ses trésors, en lui reprochant son avarice, en lui faisant servir l'or et l'argent que Chosroès avait amassés, en le privant de toute nourriture, et en lui faisant subir la plus lente et la plus terrible agonie. Mais détournons les yeux de ce spectacle, et hâtons-nous de dire que cette catastrophe sauva l'empire.

Siroès, pour s'affermir sur le trône, s'empressa de faire la paix avec Héraclius, qui retourna à Constantinople, vainqueur et pacificateur. L'empereur y rentra, précédé de la croix de celui dont le Persan avait voulu l'obliger à abandonner la loi divine. Chosroès l'avait prise dans Jérusalem, et Siroès la lui avait rendue. Ce triomphe fut célébré par une fête solennelle, que les églises grecque et romaine renouvellent chaque année.

Nous verrons dans la quatrième époque la suite du règne d'Héraclius. Quel grand évènement doit marquer les dernières années de ce prince ! Quelle

nation nouvelle doit paraître sur la scène du monde, balancer les destins de l'Europe, ou plutôt ceux de la civilisation, et ne voir sa puissance arrêtée que par le courage des Français!

Ces mêmes Français, cependant, comme presque tous le[illegible]s sortis des forêts de l'antique Ge[illegible]us sédentaires, étaient poussés par [illegible]nents secrets, par des affections vi[illegible]ement par leur ancien amour de [illegible]ers un ordre de choses propre, à le[illegible]dre la décadence de la civilisation eu[illegible]nême à faire faire quelques progrès a[illegible]isation déjà si affaiblie.

Clotaire II convoqua à Paris une assemblée nationale de tout l'empire français, à laquelle les évêques furent appelés, et de laquelle il émana des lois ou règlements bien remarquables.

Ces règlements parurent spécialement dirigés vers l'accroissement du pouvoir des seigneurs ou des évêques, vers la diminution de l'autorité royale, et vers le maintien, au moins apparent, de la liberté de la nation. Les donations faites par les prédécesseurs de Clotaire II furent confirmées; les vassaux qui avaient perdu leurs biens pendant les dernières guerres devaient en être remis en possession; les seigneurs séculiers et ecclésiastiques devenaient presque indépendants du roi; les affranchis furent mis sous la protection spéciale des évêques; un prélat ne pouvait être dépouillé de sa dignité que pour avoir violé les lois du royaume ou celles de l'église. On renouvela le statut qui prescrivait qu'à

la mort d'un évêque le métropolitain convoquerait ceux de sa province ; que le clergé et le peuple procéderaient à l'élection du nouveau prélat; que les élections ne seraient valables qu'autant qu'elles seraient entièrement libres, et qu'on attendrait l'ordre ou la confirmation du roi pour ordonner le nouvel élu. Les hommes libres ne pouvaient être jugés que par leurs pairs, et d'après des lois auxquelles les juges eux-mêmes devaient être soumis; les emplois judiciaires ne pouvaient être confiés qu'à ceux qui étaient nés dans le pays et en connaissaient les coutumes.

On voit dans les conséquences de ces lois les funestes résultats de l'existence de la servitude. On remarque dans ces actes l'empreinte de l'esprit du temps; mais on y trouve également des éléments dignes de la sagesse et de la prévoyance des siècles les plus éclairés.

Les églises des provinces germaniques soumises aux rois français avaient eu leurs pasteurs dispersés et leurs évêchés détruits pendant les différentes invasions des Barbares. Les premiers successeurs de Clovis avaient introduit ou rétabli le christianisme dans ces mêmes provinces, mais ils n'y avaient pas élevé de nouveaux siéges permanents. Les affaires religieuses des chrétiens avaient été uniquement gouvernées par des évêques *régionnaires* qui transportaient leur chaire pontificale dans les divers endroits où leur ministère était nécessaire; mais insensiblement ces prélats eurent des siéges fixes. Ce changement dans l'organisation du

clergé, dont les membres, dans ces temps d'ignorance, étaient presque les seuls qui cultivassent les lettres, autant qu'elles pouvaient alors être cultivées, a dû être remarqué; d'ailleurs, les réglements ecclésiastiques et les arrangements civils étaient alors pres[illegible]ciés et confondus dans les mêmes [illegible] réunions des évêques et des hom[illegible]ent considérées comme des assem[illegible]ussi bien que comme des concil[illegible]ient de véritables lois civiles, de [illegible]anons religieux.

Le nouvel a[illegible]t ecclésiastique eut lieu vers la fin de la [illegible]de époque, ou pendant le cours de la troisième; et c'est dans cet intervalle qu'on voit paraître les évêques de Lorch, et ensuite de Passau dans la Norique ou Bavière, d'Ausbourg, de Vindisch ou de Constance, de Coire, de Trente et de Sabiona, dont la chaire fut portée à Brixen.

Les lois fondamentales qui régissaient l'Angleterre ne différaient pas alors autant qu'on a paru le croire de celles que suivaient les Français, les Wisigoths, les Lombards et les autres nations venues de la Germanie ou des pays septentrionaux plus éloignés de l'Europe méridionale. Les mêmes habitudes, les mêmes besoins, le même amour de la liberté les avaient dictées.

L'Angleterre était partagée en comtés (*county*), et les comtés étaient divisés en *centaines* (*hundred*). Les habitants de chaque centaine ou canton choisissaient eux-mêmes leur chef, qui obéissait à celui du comté, lequel était sous les ordres du roi.

Deux fois par an, au moins, le roi convoquait un conseil national, composé des évêques, des comtes et des *sages* (*Wites*), pris vraisemblablement parmi ceux que leur prudence, leurs lumières, leur expérience, leurs services, leur influence, leur pouvoir ou leur fortune, rendaient le plus recommandables. Le roi ne pouvait promulguer aucune loi nouvelle sans l'avis ou l'approbation de ce conseil.

La mémoire des jugements rendus dans ces commencements de la monarchie anglaise était conservée avec soin ; et on les a depuis long-temps considérés comme la base de ces lois ou règlements que les Anglais ont appelés *communs laws*, et pour lesquels ils ont tant de respect.

Nous tâcherons de présenter aux époques convenables les modifications successives et importantes apportées à ces lois par le génie, la raison, la prévoyance, la justice, l'indépendance, la ruse, la force ou la violence, ainsi que nous devons offrir les modifications analogues et les grandes vicissitudes subies par les constitutions ou lois générales des autres nations de l'Europe.

Mais une remarque bien digne d'attention, c'est que ces lois constitutionnelles qui déterminent la marche générale des affaires, qui fixent les limites des différents pouvoirs, et qui, par leur nature, devraient être les plus durables, ayant été plus souvent attaquées par les passions les plus puissantes, ont été altérées, oubliées ou détruites bien plus souvent que les lois civiles proprement dites, que

nous voyons, comme les lois romaines, par exemple, traverser les siècles, et régir les contrées les plus différentes les unes des autres, sous l'autorité des gouvernements les plus opposés.

Pendant cette troisième époque, dont nous terminons l'histoire, et lorsque l'ignorance couvrait l'Europe de ses nuages épais et amoncelés, quelques lumières brillaient encore dans cette nuit obscure à Constantinople et à Ravenne, que gouvernait l'exarque ou le représentant de l'empereur d'Orient. Les lettres, les arts, et ce qu'on appelait alors les sciences, y avaient un asile, et c'était vers ce sanctuaire que se dirigeaient, pour ainsi dire, les vœux de ceux qui, sur quelques points de l'Europe, et particulièrement dans quelques cloîtres où la paix était moins troublée, se distinguaient par des travaux qui ont mérité la reconnaissance de la postérité. On a compté parmi ces hommes privilégiés, indépendamment de ceux dont nous avons eu occasion de parler, Jean, patriarche de Constantinople, et saint Isidore, évêque de Séville, qui fut regardé pendant tant d'années comme l'oracle des Espagnes.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE.

TOME II.



IMPR ... CHEVARDIERE FILS,

RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE
JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME;

PAR

M. LE COMTE DE LACÉPÈDE,

PAIR DE FRANCE,
GRAND'CROIX DE L'ORDRE-ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
L'UN DES PROFESSEURS-ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES,
ET DE TOUTES LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE L'EUROPE.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
CELLOT, MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, ÉDITEURS,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.
1826.



HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

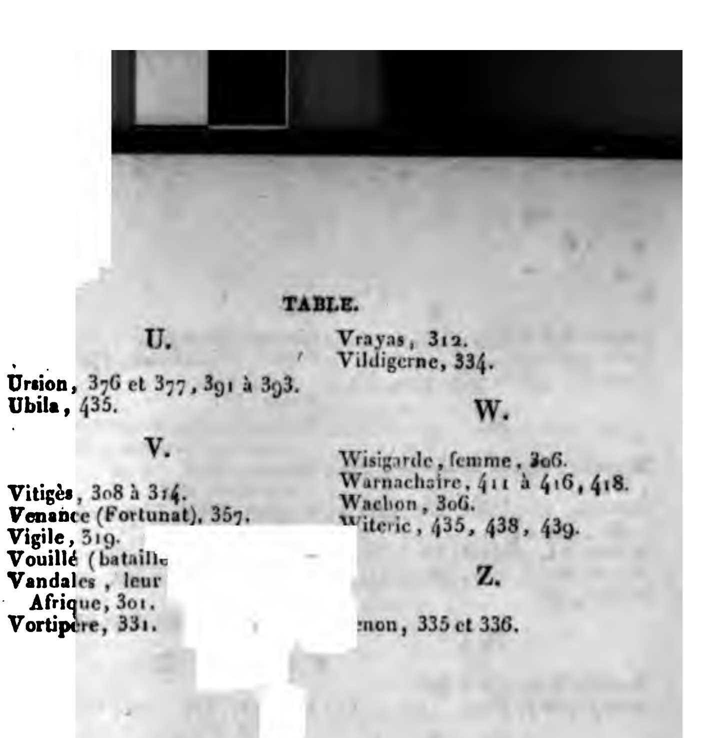
DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE
JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 622 JUSQUES EN 711.

Héraclius était encore sur le trône de Constantinople; mais son bras, affaibli par les fatigues des camps et par de longues maladies, ne tenait plus le sceptre qu'avec peine, et bientôt ne devait plus pouvoir porter cette épée des Césars qu'il avait ornée de nouveaux lauriers. Il fut facile de le déterminer à se mêler de discussions théologiques, qui avaient alors une assez grande influence pour agiter vivement l'empire. Son amour du repos lui fit signer un édit fameux parmi les historiens des querelles



U.

V.

W.

Z.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

HISTOIRE
GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE
DE L'EUROPE.
TOME II.



IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,

RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE
JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME;

PAR

M. LE COMTE DE LACÉPÈDE,

PAIR DE FRANCE,
GRAND'CROIX DE L'ORDRE-ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR,
L'UN DES PROFESSEURS-ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES,
ET DE TOUTES LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE L'EUROPE.

—

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
CELLOT, MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, ÉDITEURS,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.
1826.

leur ère, qu'ils nomment *Hedghira* ou *Hégire*, qui veut dire fuite; et c'est cette retraite de Mahomet à Jatrep qui a fait nommer cette ville *Médine* ou *Medina-al-nabi*, ville du prophète.

A peine Mahomet est-il à Médine, que de fugitif
il devient so [illegible] bitants de cette ville
s'empressent [illegible] e. Il sort contre une
caravane de [illegible] ortée par mille guer-
riers, Il n'a [illegible] x ou trois cents hom-
mes; il ren [illegible] nis dans la vallée de
Bèdre; il l [illegible] les disperse, s'empare
de toutes les [illegible] caravane. Sa victoire
paraît à ses sectateurs un miracle céleste; ils ne doutent plus que Dieu ne combatte pour lui : ils sont sûrs de conquérir et l'Asie et l'Afrique.

Bientôt après Mahomet prit la Mecque, et dans moins de dix ans il eut vaincu ses ennemis, détruit tous les obstacles qui s'opposaient à sa marche rapide, dissipé les rébellions comme le vent du désert en dissipe la poussière brûlante, réduit au silence ceux qu'il n'avait pas persuadés, et soumis à son glaive et à sa parole toutes les Arabies, que les Perses et les Romains n'avaient pu conquérir.

Souverain d'un grand pays, et chef d'une religion qu'il veut étendre sur la terre entière, il élève la voix, et du haut de la chaire des mosquées qu'il a érigées, il parle en maître aux plus puissants des rois qui l'environnent; il leur propose, ou plutôt il leur commande au nom de Dieu, dont il se dit le prophète, d'embrasser l'islamisme. Il écrit à Héraclius, à Sisroès qui régnait en Perse, au roi

des Abyssins qui avaient voulu soumettre l'Arabie, au prince cophte qui gouvernait l'Égypte, au roi Mandar, dont les états étaient voisins du golfe Persique. Sa renommée avait répandu partout ou la terreur ou l'enthousiasme. Depuis les plus belles époques de Rome, aucun homme n'avait fait de si grandes choses. Sisroès fut le seul qui déchira sa lettre avec indignation; Héraclius lui adressa des présents; le prince cophte lui envoya une jeune fille fameuse par sa rare beauté; et l'on a écrit que le roi voisin du golfe Persique, et même celui d'Abyssinie, se firent musulmans.

Mahomet, décidé à obtenir par les armes ce qu'il ne pouvait devoir à la persuasion, avait à choisir pour le premier objet de la guerre qu'il voulait porter au loin, la Perse ou l'empire de Constantinople; il résolut de commencer par attaquer Héraclius. Il nomma Ali, le mari de Fatime, sa fille, khalife, c'est-à-dire son vicaire ou son lieutenant, pour gouverner à Médine pendant son absence. Apprenant que l'empereur de Constantinople avait fait rassembler des forces considérables à Balka, il marche vers la Syrie à la tête de vingt mille fantassins et de dix mille cavaliers montés sur ces chevaux arabes si renommés par leur beauté, leur vitesse, leur patience au milieu des sables ardents du désert, leur sobriété, leur attachement à leurs maîtres, et dont on conserve les généalogies avec tant de soin.

Il arrive à Tabouc, entre Médine et Damas. Les chefs des contrées dont il s'approche s'empressent de lui envoyer des députés, de devenir ses tribu-

taires. Les Impériaux se retirent. Mahomet revient à Médine ajouter à ses préparatifs; il va repartir pour l'exécution de ses immenses projets, lorsqu'il est atteint d'une maladie mortelle. On a écrit qu'elle avait été l'effet d'une viande empoisonnée qui lui avait été se [illegible] ées auparavant par une juive lorsqu [illegible] omphant dans Khaïbar, ville forte q [illegible] endre sur des juifs d'Arabie. Lors [illegible] a fin approchait: « Que » celui à qu [illegible] ou quelque injustice, » s'écria-t-il, [illegible] oi: je suis prêt à tout » réparer. » Un [illegible] ve, et lui demande une somme d'argent. Mahomet la lui fit donner, et mourut respecté comme l'apôtre du Très-Haut par presque tous les Arabes, et comme un grand homme d'état par tous ses contemporains.

En 632, Mahomet cessa de vivre; mais son esprit resta parmi les musulmans. Il leur transmit l'assurance de voir l'islamisme triompher sur toute la terre. Il leur laissa son sabre et sa loi.

Les Arabes, de son temps, avaient, comme les Hébreux sortis de l'Égypte, et Arabes d'origine, l'ardeur la plus vive pour les combats livrés au nom de Dieu, pour le butin et pour le partage des dépouilles. Mais les disciples de Mahomet n'attendaient pas uniquement dans ce monde la récompense de leur fidélité; ils voyaient le ciel ouvert pour recevoir ceux qui succombaient dans les batailles. Ils ne repoussaient pas les nations étrangères; ils ne les avaient pas en horreur; ils les recevaient dans leur association religieuse; ils se

contentaient, lorsqu'elles se refusaient à l'islamisme, de leur imposer un tribut quelquefois même assez léger. Mahomet les avait établis pour subjuguer la terre.

Et qu'on ne croie pas que le despotisme oriental et la théocratie se fussent réunis sur le trône laissé par Mahomet pour soumettre les Arabes et les autres sujets du khalifat au joug le plus pesant. La loi religieuse et civile, le Coran, ses commandements, ses préceptes et ses maximes, dominaient au-dessus du khalife lui-même; et l'on voit souvent les premiers successeurs de Mahomet, ou leurs lieutenants, se rendre dans les mosquées, à l'exemple de leur prophète, y rassembler le peuple dans les circonstances graves, non seulement pour la prière, mais encore pour la discussion des affaires; y monter en chaire, y réciter des versets du Coran, comme premiers imans; y exposer ensuite, comme magistrats, les grandes questions sur lesquelles il était important de prononcer, y écouter tous ceux qui voulaient prendre la parole, et donner ainsi à leurs résolutions toute la force de l'opinion publique. Il y avait quelquefois moins loin qu'on ne le penserait, de la chaire et de la mosquée des Arabes au forum et à la tribune des Romains.

De toutes les femmes dont Mahomet avait été l'époux, il ne laissa d'autre enfant que Fatime, l'épouse d'Ali, et qui ne lui survécut que de quelques mois.

De toutes ces femmes, celle qu'il avait le plus

aimée, était Aïschah, fille d'Abubècre. C'est dans sa maison qu'il expira, et il fut enterré dans une fosse creusée sous le lit où il était mort.

Il avait déclaré son successeur, Ali, son cousin et son gendre; mais toutes ses volontés furent respectées, exc [illegible] ait disposé de l'empire. Aïschah av [illegible] ractère; son ambition était forte; [illegible] plus chérie du prophète; on l' [illegible] e des fidèles. Elle ne contribua p [illegible] nommer Abubècre ou Abubeker, so [illegible] seur de Mahomet. Ali lui-même cru [illegible] connaître. Abubècre, plein de respect p [illegible] mémoire de Mahomet, vénérant de bonne foi l'apôtre de Dieu ou admirant sa politique, et croyant ne pouvoir soutenir l'empire naissant des Arabes qu'en conservant toutes les idées religieuses sur lesquelles il venait d'être fondé, ne voulut que le titre de khalife ou de lieutenant. L'esprit de l'homme inspiré devait toujours commander aux musulmans; le vicaire ne devait que manifester ou rappeler ses volontés. Toutes les fois qu'il montait dans la chaire de la mosquée où la voix de Mahomet s'était fait entendre, il s'asseyait à un degré plus bas que le prophète. Il s'était rendu garant de toutes les révélations de Mahomet, et particulièrement de ce voyage nocturne dans le ciel, qui avait d'abord failli à perdre le prétendu apôtre, et avait ensuite donné auprès d'un peuple superstitieux et facile à tromper une base sacrée à sa puissance. Il rassembla en un volume les feuilles éparses sur les-

quelles avaient été écrites les paroles de Mahomet, et il en fit le *Moshaf*, le *Coran*, le livre par excellence.

Plusieurs Arabes se révoltèrent contre lui. Abubècre et les principaux musulmans qui étaient à Médine furent épouvantés; ils craignirent une insurrection générale; il leur sembla que la nouvelle religion allait être détruite et le nouvel empire renversé; ils tremblèrent pour leurs familles; ils cachèrent leurs femmes, leurs enfants, les vieillards dans les cavernes des montagnes, dans les anfractuosités des rochers écartés. La gloire des Arabes allait s'éteindre, leur puissance s'anéantir, tout leur espoir se dissiper, lorsqu'un guerrier farouche, appelé Khaled, général habile, intrépide, audacieux, prêt à donner sa vie pour le dernier des musulmans, adversaire implacable des ennemis de l'islamisme, et qu'on devait bientôt surnommer *l'épée de Dieu*, marcha contre les rebelles, les défit, et raffermit le trône des khalifes.

Abubècre, rassuré sur l'intérieur de l'Arabie, ne crut pas devoir différer davantage d'exécuter les plans de Mahomet. Il envoya Khaled pour soumettre l'Irak ou la Babylonie, cette ancienne Chaldée qu'environnent l'Arabie déserte, le golfe Persique, la Susiane et la Mésopotamie ou le Diarbékir. Mais ce qu'il souhaitait le plus était d'achever la conquête de la Syrie, commencée par Mahomet, de s'emparer de ce pays si fertile, si délicieux, si voisin de l'Arabie. Il rassembla de grandes forces; il convoqua, pour ainsi dire, les Arabes au nom

de Mahomet; il leur rappela les projets du prophète, ses promesses et leurs victoires; il leur parla de tous les avantages que devait leur procurer la conquête de la Syrie. Les Arabes accoururent avec joie à sa voix. Il monta sur une colline pour voir les troupes qui allaient entreprendre la guerre qu'elles regardaient comme sainte et ordonnée par le Coran; il pria pour ces guerriers, il leur donna le signal du départ, il fit avec eux une partie du chemin à pied, et en se séparant de son armée, qu'il [illegible]s commander lui-même pour ne pas [illegible] de Médine, il parla ainsi à Gézid s[illegible] « Gardez-vous de » traiter duremen[illegible]; faites toujours ce » qui sera juste. [illegible]s rencontrerez vos » ennemis, comp[illegible] hommes braves; » ne tuez ni les e[illegible]mmes, ni les vieil» lards; n'abattez [illegible]ers, ne brûlez pas » les blés, ne dé[illegible]upeaux que ce qui » vous sera nécessa[illegible], [illegible]vez fidèlement les » traités. Vous trouverez des religieux qui servent » Dieu dans la retraite, laissez-les en repos, ne dé» molissez pas leurs monastères. »

Bien loin de recommander à Gézid la même humanité envers les autres personnes consacrées à Dieu, il veut qu'on les immole, à moins qu'elles n'embrassent l'islamisme ou qu'elles ne se soumettent à payer un tribut. On a cru reconnaître dans les ordres d'Abubècre la reconnaissance de Mahomet pour la manière dont on l'avait accueilli dans un monastère chrétien pendant les voyages

que les affaires de la veuve Kadischa lui avaient fait faire en Syrie.

Héraclius fit avancer quelques troupes contre les Arabes; mais elles furent plusieurs fois battues, et leur chef fut tué dans un combat.

Abubècre envoya dans la Palestine une nouvelle armée sous les ordres d'Amprou, et Abou-Obeidah, à qui il avait donné le commandement de toutes les forces musulmanes rassemblées en Syrie, ayant été battu par un général d'Héraclius, il se hâta de le remplacer par Khaled, qui venait de soumettre presque tout l'Irak.

Khaled, arrivé en Syrie, s'empara de Tadmor ou Palmire, de Hauran, de plusieurs autres places, de Bostra, ville riche, florissante, le centre du commerce de la Syrie, de l'Irak, et des environs de la mer rouge; il répandit la consternation dans Balbec et marcha vers Damas.

Héraclius était alors à Antioche; il se contenta d'envoyer cinq mille hommes au secours de la capitale de Syrie; ce renfort n'empêcha pas Khaled d'en former le siége. Les auteurs arabes, et particulièrement Alvakédi, qui a écrit l'histoire de la conquête de la Syrie, racontent les combats singuliers où les principaux des chrétiens et des Sarrasins déployèrent une grande valeur pendant ce siége mémorable; il décrit avec soin les provocations qui précédaient ces combats, les circonstances les plus remarquables de ces brillants faits d'armes : on croit voir déjà les chevaliers croisés et leurs redoutables adversaires montrer dans les mêmes

contrées ce courage héroïque immortalisé par les chants du Tasse.

Khaled se battit ainsi contre le gouverneur de Damas; ils admirèrent mutuellement leur audace et leur intrépidité. Le gouverneur fut vaincu; mais ici paraît [illegible] que du général d'Abubècre; il [illegible] rneur embrasse l'islamisme; l[illegible] refuse. Khaled ne se content[illegible] lui prescrivaient les maximes [illegible] le retenir prisonnier ou de lui [illegible] out, il ordonne qu'on abatte sa tete

Il fait périr de meme, après l'avoir également vaincu dans un combat singulier, le chef des troupes envoyées par Héraclius.

Les habitants de Damas se défendent cependant avec une rare constance; ils écrivent à l'empereur; le porteur de leur lettre trouve le moyen de tromper la surveillance des Sarrasins et de parvenir jusques à Antioche. Héraclius tremble pour la Syrie, il ordonne qu'une grande armée marche au secours de Damas.

Peut-être manqua-t-il de prévoyance, et dédaigna-t-il d'aller combattre lui-même ces Arabes ou Sarrasins, dont l'audace, exaltée par tout ce qui peut agir le plus fortement sur l'imagination des hommes, devait lui faire si vivement redouter la perte de ses provinces d'Asie. Peut-être sa santé était-elle trop affaiblie pour supporter les fatigues de la guerre. Quoi qu'il en soit, il apprend que son armée a été battue par Khaled, que les ennemis ont

enlevé une grande quantité de chevaux, d'armes et de bagage, que ses troupes se sont retirées, et que les Sarrasins continuent le siége de Damas. Il se hâte d'envoyer à Verdan, son général, tous les soldats dont il peut disposer : soixante-dix mille hommes composent l'armée chrétienne. Khaled croit devoir réunir les troupes arabes qui sont à Tadmor, dans la Mésopotamie, dans l'Irak et dans la Palestine, et il résout de s'éloigner de Damas jusques à l'arrivée de tous ces renforts, avec lesquels il veut frapper un coup décisif, et exterminer l'armée de l'empereur.

Les habitants de Damas, voyant les Sarrasins lever le siége, sortent de leurs remparts, et se jettent sur leur arrière-garde; ils sont au nombre de six mille cavaliers, et de dix mille fantassins. Ils portent d'abord le désordre dans les rangs ennemis, et font quelques prisonniers; mais Khaled se retourne, les taille en pièces, poursuit ceux qui emmenaient les captifs, les atteint, délivre ses guerriers, et revient vers le gros de son armée, qui le reçoit au milieu des cris de victoire *Allah akber! Dieu est très grand.*

Cependant les généraux sarrasins appelés par Khaled arrivent bientôt auprès de lui; il marche vers les Impériaux; les deux armées sont en présence, elles se préparent au combat. La bataille va décider du sort de la Syrie. Les deux généraux parcourent les rangs de leurs soldats, les encouragent, les animent. Verdan dit aux siens: « Si les Arabes » sont vainqueurs, vos pères seront massacrés, vos » femmes et vos enfants seront captifs. Que pour-

» riez-vous craindre? Vous êtes trois contre un. » L'empereur compte sur votre courage; le destin » de l'empire est dans vos mains. Vous êtes les des- » cendants des Romains et des Grecs; encore une » victoire, et ces Arabes n'existeront plus. » — « C'est » pour Dieu [illegible] ttez, dit Khaled aux » musulman [illegible] s est ouvert. Si vous » étiez vaincu [illegible] i vous n'auriez aucun » asile; si vou [illegible] s, l'enfer serait votre » partage. Ou [illegible] que soient vos enne- » mis, n'ay [illegible]; Dieu combat pour » vous. Gagne [illegible] vent; tenez bon jus- » qu'au soir, c' [illegible] le prophète rempor- » tait la victoire. »

Khaled néanmoins ne néglige aucune précaution; il détache quatre mille chevaux pour garder le bagage, les femmes et les enfants. Mais voyez combien toutes les têtes arabes étaient exaltées. Les femmes des premières familles sarrasines, et toutes les autres qui avaient suivi l'armée, veulent combattre pour leurs maris et leurs frères; elles s'arment, elles se préparent à la bataille.— « Que ce » que vous faites, leur dit Khaled, est agréable à » Dieu et à son prophète! Votre nom sera immor- » tel. Les portes du ciel s'ouvriront devant vous. » Si les chrétiens vous attaquent, défendez-vous » avec courage; si un musulman prenait la fuite, » percez-le de votre main, et demandez-lui si c'est » ainsi qu'il défend sa famille. »

Quelle ardeur invincible dans l'armée de Khaled! il n'en était pas de même dans celle des Impériaux.

Les deux armées occupaient un vaste terrain. Les Sarrasins s'écriaient : « Il n'y a pas d'autre Dieu » que Dieu, et Mahomet est son apôtre. » Un vieillard sort des rangs des chrétiens, et s'avance vers les musulmans. Khaled va à lui : « Es-tu le géné» ral des Arabes? lui dit le vieillard. —Tant que je » suis fidèle à mes devoirs, répond Khaled; autre» ment je n'ai aucun pouvoir sur eux. —Tous ceux » qui ont entrepris la conquête de la Syrie y ont » trouvé leur tombeau; tu as vaincu les chrétiens, » mais tes succès sont finis. Regarde l'armée d'Héra» clius, et vois combien elle est nombreuse. Voici » cependant ce que t'offre le général qui m'envoie. » Retire-toi sans commettre aucune hostilité; ren» tre dans ta patrie, et chaque soldat de ton armée » recevra une paire d'habits, un turban, et une » pièce d'argent; on te fera présent de cent pièces » et de dix paires d'habits, et cent paires d'habits, » ainsi que mille pièces, seront pour Abubècre. » —Il n'y a pas de paix pour les chrétiens, s'ils ne » deviennent musulmans ou tributaires; quant à » ta grande armée, le prophète de Dieu nous a pro» mis la victoire : nous n'avons pas besoin des pré» sents de ton chef; bientôt nous serons maîtres de » toutes vos richesses. »

Le combat commence; les archers d'Arménie tirent sur les Sarrasins; les deux armées se mêlent, un grand nombre de morts tombent des deux côtés; l'avantage paraît pencher vers les Arabes. Verdan, inquiet, consulte les généraux qui sont sous ses ordres. Ils ne voient de salut que dans la perte de

Khaled; il faut le surprendre par un stratagème. On décide qu'on enverra vers Khaled, qu'on l'engagera à faire suspendre le combat, et à se trouver le lendemain matin à une entrevue, où les deux généraux, seuls [illegible] pourront convenir facilement de[illegible] la paix. Dix hommes devaient êtr[illegible]uscade auprès du lieu du rendez-v[illegible] se jeter sur le général sarrasin, [illegible]i donner la mort.

Un chrétie[illegible]l s'avance en effet vers les Arabes, [illegible]ed. Le Sarrasin se présente. David e[illegible] qui lui a été donné, mais il révèle à Khaled la perfidie qui menace ses jours. « Allez dire à votre général, lui dit le musulman, que demain je serai au rendez-vous; » et il fait retirer son armée sous ses tentes.

Cependant, dès que la nuit est arrivée, Dérar, un des plus audacieux chefs des Arabes, se rend avec neuf Sarrasins au lieu de l'embuscade; il y trouve endormis les dix chrétiens que Verdan y avait déjà placés. Les Arabes, dans le plus profond silence, les tuent, les dépouillent, se revêtent de leurs habits.

Le jour paraît; Khaled fait faire la prière, range son armée en bataille, prend, dit l'auteur arabe, un habit de soie jaune et un *turban vert*, et va vers l'endroit indiqué par David. Verdan arrive *sur une mule ornée de chaînes d'or et de pierreries*. Ils mettent pied à terre et confèrent ensemble. Khaled déclare à Verdan que les chrétiens n'auront la paix qu'en adoptant l'islamisme, ou en consentant à payer un tribut. Il lui propose un combat

singulier. Verdan se lève; Khaled le saisit; le général d'Héraclius appelle à son secours les hommes de l'embuscade; Dérar se montre avec les neuf Arabes déguisés; la tête de Verdan tombe; les Sarrasins la mettent au bout d'une lance et s'avancent vers les chrétiens; les Arabes fondent de toutes parts sur les soldats d'Héraclius; le combat, ou plutôt le carnage, ne cesse qu'avec le jour; l'armée impériale est entièrement défaite.

Les Arabes ont écrit que les guerriers de Khaled avaient immolé dans cette journée si funeste à l'empire d'Orient cinquante mille chrétiens. Ceux des Impériaux qui échappent à la mort se réfugient les uns dans la ville de Damas, d'autres à Césarée; d'autres vont jusques à Antioche porter à Héraclius la nouvelle de la défaite de son armée.

Les Sarrasins s'emparent d'un grand nombre d'étendards, de croix d'or, de croix d'argent, de pierreries, de chaînes d'or et d'argent, d'armes brillantes, de magnifiques habits, riches produits du commerce de Constantinople et de l'Asie Mineure avec l'Afrique septentrionale, l'Égypte et les contrées de l'Orient.

A peine le khalife eut-il reçu la lettre par laquelle Khaled lui annonce le succès des armes musulmanes, qu'un grand nombre d'Arabes des plus considérables de la Mecque, de Médine, ou des environs, demandèrent d'aller se ranger sous les étendards de Khaled: combien de Sarrasins désirèrent de changer les déserts stériles de l'Arabie contre les champs fortunés arrosés par l'Oronte!

Les habitants de Damas virent bientôt reparaître sous leurs murs l'armée des Sarrasins, devenue plus formidable que jamais. Omrou conduisait l'avant-garde, composée de plus de neuf mille chevaux; Khaled commandait l'arrière-garde en personn [illegible] paraissait sur son étendard. [illegible] doutable à l'empire d'Orient, n [illegible] levant une des portes de la ville; [illegible] ıne tente de poil de chameau, [illegible] s changer contre les tentes ma [illegible] ictoire venait de lui donner. « [illegible] de contre les assié»gés, disait-ı [illegible] ıéfiez-vous des Grecs »(c'était ainsi qu'il nommait les Impériaux); que »la longueur du temps ne vous décourage pas: »la victoire est le prix de la patience. »

Cette maxime, si vraie dans toutes les grandes entreprises, est remarquable dans la bouche d'un Arabe grossier, qu'aucun danger n'effraya jamais. Il est curieux de la rapprocher des maximes de Newton et de celles de Buffon sur les œuvres du génie.

Dès le lendemain du retour des Arabes sous les remparts de Damas, les habitants de cette grande ville firent une sortie; le combat dura tout le jour; les assiégés furent repoussés avec une grande perte: ils pensèrent à capituler; mais un gendre de l'empereur, nommé Thomas, brave capitaine qui se trouvait parmi eux, ranima leur courage, les détourna de leur projet, et leur promit de sortir dès le lendemain avec eux pour attaquer les Arabes.

Ils passent la nuit dans la plus grande surveillance; leurs tours sont garnies d'un nombre immense de lumières, pour éviter toute surprise.

L'aurore paraît. Les Arabes préparaient un assaut général; Thomas va se faire ouvrir une des portes de la ville. On élève une grande croix, l'évêque et tout le clergé se placent auprès de ce signe vénéré; ils tiennent l'évangile des chrétiens; Thomas, la main sur la croix et sur le livre sacré, invoque le ciel pour les disciples fidèles de Jésus. Il sort à la tête des habitants de Damas, il fait des prodiges de valeur; armé d'un arc dont il se sert avec beaucoup d'adresse, il perce de ses flèches un grand nombre de Sarrasins. Un de ses traits est empoisonné, et va frapper un Arabe nommé Aban. On transporte dans le camp ce brave musulman; il était marié depuis peu avec une jeune femme aussi belle que courageuse, et qui tirait de l'arc avec beaucoup d'habileté. Elle accourt; il expire dans ses bras. « Je vengerai ta mort, dit-elle, et j'irai te re-» joindre. » Elle ne verse pas une larme, mais elle se revêt de ses armes et va sur le champ de bataille. Elle demande à grands cris où est le chrétien qui a ôté la vie à son époux; on lui montre Thomas; sa première flèche atteint celui qui portait l'étendard du gendre d'Héraclius; les Sarrasins enlèvent l'étendard. A chaque instant le combat devient plus sanglant; les machines placées sur les murailles de Damas font pleuvoir sur les Arabes une grêle de dards et de pierres; Thomas se bat en héros; la femme d'Aban se trouve assez près de lui pour

lui lancer une seconde flèche; il perd un de ses yeux; on le force à souffrir qu'on panse sa blessure; il ne quitte pas la porte par laquelle les chrétiens doivent rentrer dans la ville; la nuit seule suspend l'horrible mêlée; et Thomas, dont rien ne peu [illegible] age, parle aux chrétiens, les ra [illegible] dans leur âme toute l'ardeur q [illegible] ne.

Il les ra [illegible] près des remparts; un coup de c [illegible] gnal; les portes s'ouvrent; ils s [illegible] des ténèbres, et se répandent c [illegible] ts dans le camp des Sarrasins, qu'ils croient trouver blessés, harassés et hors d'état de se défendre. Mais Khaled, intrépide, infatigable, invincible, pourvoit à tout; il s'avance à la hâte à la tête de quatre cents cavaliers; le combat recommence avec une fureur nouvelle.

Les juifs de Damas servent les machines placées sur les murs. On se bat non pas pour la prise d'une ville, mais pour décider de l'empire. Le brave capitaine arabe Sergiabil attaque de nouveau Thomas; la femme d'Aban est auprès de lui; ses flèches portent la mort dans les rangs des chrétiens; mais, au moment où elle vient d'immoler une nouvelle victime aux mânes de son époux, elle est faite prisonnière; l'épée de Sergiabil se casse sur le bouclier de Thomas: il va être pris, lorsque le fils du khalife et un autre chef arabe accourent, le sauvent, et délivrent la femme d'Aban.

Un chef arabe court, à la tête d'un corps de troupes, se placer entre la ville et les chrétiens. Combien d'habitants de Damas expirent, sans pouvoir regagner la porte par laquelle ils sont sortis!

Khaled refuse une suspension d'armes, mais Abou-Obéidah, plus facile, admet auprès de lui cent députés de la ville, leur accorde les conditions qu'ils proposent, reçoit des otages, et entre dans Damas.

Khaled, qui ignore cet arrangement, qu'il est si surprenant de voir terminer par celui qui ne commande pas en chef, donne un assaut terrible à la porte orientale. Un prêtre nommé Josias, traître à son pays, introduit dans la ville cent Arabes; ils crient *Allah akber*, s'emparent des portes, rompent les verrous, ôtent les chaînes, ouvrent des entrées faciles à l'armée de Khaled, qui, pénétrant dans la place, passe au fil de l'épée tous les chrétiens qui ne peuvent se dérober à ses coups.

Il rencontre Abou-Obéidah, dont les soldats sont mêlés pacifiquement avec le clergé et d'autres habitants de Damas. La colère le transporte. Une querelle terrible s'élève entre lui et son lieutenant. Abou-Obéidah veut maintenir la capitulation. Khaled ne veut pas la reconnaître; il s'indigne; il invoque l'autorité suprême dont il est revêtu. Plusieurs Arabes furieux ne demandent que le carnage et un riche butin. Les habitants de Damas, entre la vie et la mort, sont trop dispersés et trop abattus par leur malheur pour qu'un généreux désespoir

les délivre du fer des Sarrasins divisés. Khaled s'apaise enfin, il veut lui-même que la foi des musulmans ne puisse jamais paraître douteuse; la capitulation est ratifiée, et Damas fait partie de l'empire du khalife. Quels rapports entre cette guerre de Syrie et celle des croisés! mais quels succès divers! ici la victoire abandonne les étendards des chrétiens de l'Asie et de la Grèce; et sous Godefroy, elle couronne ceux des chrétiens de l'Europe.

C'est ainsi que Damas, si célèbre par la beauté de son climat, par la fertilité de son territoire, par son commerce, par ses ouvrages d'acier, par ses étoffes de soie, qui, comme ses aciers, portent encore son nom, tomba et entraîna avec elle une si grande partie de la Syrie sous la domination des musulmans.

Le khalife Abubècre avait pu prévoir ce grand évènement, mais il n'en fut pas informé; il mourut le jour même de la prise de Damas (639).

Pendant la maladie qui le conduisit au tombeau, Omar, dont la fille, nommée Hatsah, avait été une des femmes de Mahomet, et choisie par Abubècre pour la garde du Coran, fit à sa place les prières publiques dans la mosquée. Abubècre, par son testament, le nomma son successeur, et, peu d'heures après la mort du khalife, Omar fut revêtu sans opposition de la puissance souveraine et du pontificat. Il fut salué khalife et *emir ulmuumenine*, c'est-à-dire commandant des fidèles.

Il crut ne pouvoir assurer la conquête de la Syrie qu'en soumettant la Perse, et particulièrement les pays arrosés par l'Euphrate et le Tigre, dont les

souverains avaient, à tant d'époques, réduit avec tant de facilité sous leur domination et la Syrie et les contrées qui la touchent.

Il envoya vers la Perse une armée qui s'avança jusques à Thaalabiah, sur le bord de l'Euphrate. Le général des musulmans fit construire un pont sur ce fleuve; et, malgré l'avis de ses principaux lieutenants, il le passa avec ses troupes, chargea les ennemis avec tant d'impétuosité qu'il les repoussa; mais les Persans s'étant ralliés, le général d'Omar fut tué; les Arabes repassèrent le pont, le coupèrent, et se retranchèrent dans leur camp jusques au moment où ils recevraient les renforts qu'ils demandèrent au khalife, et que le grand nombre des Persans rendait nécessaires.

Giarir arriva bientôt sur les rives de l'Euphrate, à la tête de nouvelles troupes sarrasines. Chargé du commandement général, il fit de fréquentes excursions dans les terres des ennemis, et se disposait à marcher vers le Tigre, lorsque Arzemidokht, reine de Perse, envoya contre lui une nombreuse cavalerie d'élite. Les Persans et les Arabes se rencontrèrent près de Coufah; on se battit avec acharnement, et la victoire paraissait encore indécise, lorsque la mort du général persan la décida en faveur des Arabes. Les Persans, découragés, abandonnèrent le champ de bataille, et s'enfuirent à Madaïn, leur capitale, ainsi nommée du mot arabe qui signifie *villes*, parcequ'elle était composée de *Séleucie* et de *Ctésiphon*, situées, l'une sur la rive orientale, et l'autre sur le bord occidental du Tigre.

La consternation se répandit dans la Perse; les grands murmurèrent: le malheur rend si souvent injuste, surtout envers ceux qui ont la puissance suprême. Ils accusèrent la reine de tous les maux qu'ils éprouvaient et de ceux qu'ils redoutaient encore. La reine fut d[illegible]na pour successeur un jeune desce[illegible]ès, nommé Izdegerd. Deux armé[illegible]aux Arabes, l'une dans l'Irak, et l[illegible]usistan. Mais tous ces efforts furei[illegible]stie des Sassanides, les successeurs [illegible] et de ces Sapors qui tant de fois [illegible]bler l'empire de Constantinople, allaient succomber sous les lances des enfants du désert. Les deux généraux furent tués, les deux armées furent défaites, le roi lui-même fut pris et massacré. Les lieutenants du khalife musulman conquirent la Perse plus facilement qu'Alexandre n'avait vaincu Darius; et cette antique religion des mages, que ce même Alexandre avait respectée, céda à celle qu'un simple Arabe avait établie trente-quatre ans auparavant.

On a écrit que le fils de Izdegerd s'était sauvé chez des Chinois, ou peut-être des Huns, Scythes ou Tartares voisins des confins de la Chine, qui s'étaient emparés de plusieurs contrées de l'Inde septentrionale, et avaient des garnisons jusque dans Kosghan.

Quoi qu'il en soit, dès le commencement de cette guerre persique, et d'abord après la prise de Damas, un grand nombre d'habitants de cette ville, qui ne voulurent ni se faire musulmans, ni payer de tribut, obtinrent des Arabes la permission de se

retirer partout où ils voudraient chercher un asile, et l'assurance que pendant trois jours à compter de leur départ aucun Sarrasin ne pourrait les poursuivre. Les Arabes consentirent à les voir emporter ce qu'ils avaient de plus précieux et même leurs armes. Ces chrétiens fugitifs se mirent en route sous la conduite de Thomas. Au milieu d'eux on voyait des vieillards, des enfants, des femmes délicates, accoutumées à des palais magnifiques, à des jardins enchanteurs, à tous les agréments, à toutes les jouissances que la richesse peut donner. Ils quittaient pour toujours leur belle patrie; ils allaient chercher des terres étrangères, traverser des déserts, franchir des montagnes escarpées, s'exposer à des dangers sans cesse renaissants, à une fatigue insupportable, à des besoins cruels, à une faim dévorante, à une soif plus terrible encore. En vain avaient-ils avec eux des vases d'or et d'argent, des bijoux, des étoffes d'or et de soie: que pouvaient contre la fatigue, la soif et la faim ces richesses dont la valeur accroissait autour d'eux les périls?

La fille d'Héraclius suivait son malheureux époux. Plusieurs jours s'étaient écoulés, la trêve était finie; mais ils se croyaient trop loin de Damas pour redouter les Sarrasins. L'empereur Héraclius leur avait fait dire de ne pas se réfugier à Antioche, où il était encore, et où il craignait que la vue de leur misère et le récit de leurs malheurs ne répandissent l'alarme et le découragement. Il leur avait ordonné de se retirer à Constantinople; ils s'étaient

détournés de la grande route pour obéir à Héraclius; et, après avoir suivi au milieu des montagnes et sur le bord des précipices de pénibles chemins, après avoir éprouvé de grandes averses qui en avaient augmenté les difficultés, ils étaient parvenus dan [illegible] ire, dans une prairie émaillée d [illegible] ure; le soleil venait de dissiper l [illegible] ent étendu leurs habits d'or et de [illegible] avait traversés, ils les avaient pl [illegible] stes qui bordaient les ruisseaux [illegible] te vallée, et ils s'étaient couchés sa [illegible] r l'herbe épaisse de la prairie, lorsqu'ils voient descendre des montagnes et fondre dans la vallée, comme des tigres affamés, Khaled et cinq mille cavaliers sarrasins qu'un transfuge avait conduits. Leur étonnement ne les empêche pas de se défendre: ils se battent avec désespoir, les femmes combattent à côté de leurs époux et de leurs pères; mais Thomas tombe sous les coups des musulmans; les chrétiens sont taillés en pièces; la fille d'Héraclius est prisonnière de Khaled, qui la rend avec hauteur à un vieillard député de l'armée impériale; et toutes les richesses des chrétiens qui s'étaient exilés de leur pays rentrent en triomphe dans la ville de Damas, avec Khaled et les Arabes qui l'avaient suivi.

La cinquième partie du butin fut envoyée au khalife pour le trésor public, suivant le précepte du Coran, et Khaled distribua tout le reste à ses soldats.

Les grands services rendus par le conquérant de

Syrie n'empêchèrent cependant pas Omar de lui ôter le commandement de l'armée. Le khalife donna ce commandement à Abou-Obéidah; il annonça ce grand changement au peuple du haut de la chaire de la mosquée. Un jeune Arabe se leva, et lui demanda comment il pouvait priver l'armée d'un chef à qui les musulmans devaient tant de victoires. «On » proposa à votre prédécesseur, ajouta-t-il, de faire » ce que vous ordonnez; il s'y refusa comme à une » rébellion à la volonté de Dieu. Vous serez coupa- » ble devant le Très-Haut si vous persistez dans votre » résolution. » Le khalife répondit peu, mais le lendemain il remonta en chaire, et dit aux fidèles réunis qu'il avait voulu faire commander l'armée de Syrie par Abou-Obéidah, parceque ce général était doux et modéré, et que Khaled était un extravagant. On est tout étonné de lire dans les auteurs arabes ces paroles du khalife, de ce fanatique Omar qui avait voulu assassiner Mahomet par zèle pour la religion dans laquelle il avait été élevé, et qui ensuite aurait immolé le monde entier pour le prophète.

Une lettre d'Omar fut portée à Khaled; elle fut lue à l'armée. Les musulmans pleurèrent Abubècre, et proclamèrent à Damas Omar qu'il avait nommé son successeur. Khaled se soumit sans murmure au nouveau général; et, par un sentiment qui l'honora plus que ses victoires, il combattit pour l'islamisme avec la même ardeur. Un parti de Sarrasins, trop peu nombreux, ayant attaqué imprudemment des chrétiens réunis, pour une foire célèbre, auprès d'un monastère devenu fameux par les vertus d'un

vieillard vénérable qui l'habitait, allaient, malgré leur courage, succomber sous le nombre, lorsque Khaled, s'empressant d'exécuter l'ordre du nouveau général, partit comme un trait, arriva sur le champ de bataille, se précipita au milieu des Impériaux, furieux comı ent les auteurs arabes, et tenant daı le main son enseigne déployée, d , défit les chrétiens, les dispersa ou l 's, et revint à Damas, suivi d'un gr chevaux, d'ânes et de mulets chargés soie et de tapisseries travaillées ave .res meubles très riches, de bijoux, de vases d'or et de vases d'argent.

Abou-Obéidah résolut cependant de poursuivre les conquêtes des musulmans; il donne le commandement de l'avant-garde à Khaled, dont il admirait l'éclatante valeur, et dont l'obéissance aux ordres du khalife l'avait beaucoup touché; il lui dit de prendre l'enseigne de l'aigle noir qu'Abubècre lui avait donnée. Il s'avança vers Émesse, fit une trève avec ses habitants, rendit à des prisonniers chrétiens la liberté, celle de leurs femmes et de leurs enfants, les troupeaux, les chevaux, les chameaux, et toutes les richesses qu'on leur avait enlevées, se contenta de leur imposer une faible rançon et un léger tribut; et, justifiant par cette clémence et cette modération le choix d'Omar, prépara la soumission de nouveaux peuples plus sûrement peut-être que par de brillantes victoires.

(635) Les habitants de Kennesrin vinrent demander une trève qu'ils obtinrent. Ils marquèrent

les limites de leur territoire, que les Arabes venaient de promettre de respecter. Ils placèrent sur cette limite une colonne sur laquelle ils élevèrent une statue de l'empereur Héraclius; et voici un fait singulier et digne de remarque, rapporté à ce sujet par l'Arabe Alvakédi. Quelques cavaliers musulmans passant près de la statue s'arrêtèrent pour la regarder, en admirèrent la beauté, et firent en jouant quelques courses autour de la colonne. La lance d'un des Sarrasins donna par hasard contre la statue, et en fit sauter un œil. Les habitants de Kennesrin considérèrent cet accident comme un outrage et comme une violation de la paix jurée. Ils envoyèrent des députés au général sarrasin. Ces envoyés se plaignirent à grands cris de l'insulte faite à leur empereur; ils menacèrent de prendre les armes si on ne voulait pas les satisfaire par la loi du talion; et, ce qu'on aurait de la peine à croire du chef d'une armée de musulmans victorieux, si ce n'était pas attesté par des auteurs arabes, Abou-Obéidah céda à leurs clameurs; et malgré le courroux des Sarrasins qui voulaient massacrer les députés, il laissa les chrétiens faire une statue du khalife Omar, y placer deux yeux de verre, et en arracher un avec une lance.

Mais des évènements d'une bien autre importance vont succéder à cette comédie. Omar reproche à Abou-Obéidah la faiblesse avec laquelle il attaque ces Impériaux, que les Arabes appelaient des Grecs : le général se détermine à marcher vers Alep, il fait des trèves avantageuses avec les villes

d'Arrestan et d'Hamah, impose un tribut à celle de Kennesrin, s'avance vers Balbec, l'oblige à se rendre malgré les fortifications dont elle est environnée, le courage de ses nombreux habitants, l'intrépidité de son gouverneur, le froid qu'éprouve[illegible] es Arabes accoutumés à la tempéra[illegible] leur patrie et combattant à de[illegible] ose un tribut et une rançon, com[illegible] ment d'armes, d'onces d'argent et [illegible] e; revient après ces trêves vers Ar[illegible] et Émesse, s'en empare, et répand [illegible] s armes musulmanes jusques aux murs d'[illegible]che.

Chaque jour Héraclius apprend un nouveau malheur ; les courriers qui lui apportent les nouvelles les plus alarmantes se succèdent avec rapidité : son inquiétude redouble; il s'indigne de voir l'empire, qui avait commandé au monde, livré en proie à des Barbares. Il veut opposer une grande puissance au débordement des Arabes. Il rassemble une nombreuse armée; il envoie des troupes à Jérusalem, à Césarée, à Ptolémaïde ou Saint-Jean d'Acre, à Tyr, à Sidon, à Béryte, à Tripoli, à Tibériade; il désire principalement de défendre la ville sainte et les rivages de la mer : mais qu'il a recours bien tard à ces grands préparatifs !

On ne conçoit pas qu'il n'eût pas prévu plus tôt combien les Arabes étaient redoutables ; qu'il ne les ait pas attaqués avec toutes ses forces pendant qu'ils combattaient encore contre les Persans ; qu'il

n'ait pas réuni tout ce qu'il avait de soldats en Égypte et dans le reste de l'Afrique septentrionale, et qu'il ne les ait pas fait marcher pour prendre les Sarrasins à dos et les attaquer sur leurs flancs. Si un homme d'un grand caractère, d'une habile prévoyance et d'une activité infatigable avait régné à Constantinople, l'empire des musulmans, et peut-être leur religion, auraient péri dès leur naissance; et quelle différence dans les destinées de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie!

Mais ce qui est plus surprenant encore, c'est qu'Héraclius, lorsque tous les nuages se dissipent devant lui, et qu'il voit tous les dangers qui menacent l'empire, se contente de rassembler une grande armée, oublie son habitude de la guerre, confie à un de ses généraux la conduite de l'expédition la plus importante, exhorte ses guerriers à se conduire en gens de cœur; et, néanmoins, malgré toutes les instances du conseil militaire qu'il réunit, ne craint pas de déshonorer son nom, annonce que pendant qu'ils combattront contre les Arabes, il va partir pour Constantinople, et ôte à ses soldats, par son absence, le plus fort des encouragements.

Le général des Impériaux, nommé *Mahan* par les Arabes, et peut-être le même que le *Manuel* des historiens grecs, fit précéder son armée par un corps d'Arabes chrétiens, ennemis naturels des Sarrasins musulmans, et dont on a porté le nombre jusques à soixante mille. Les Sarrasins, étonnés de la multitude de leurs ennemis, hésitèrent un

moment. Les uns voulaient rétrograder vers l'Arabie pour être plus promptement secourus par leurs compatriotes, et pour entraîner les chrétiens dans des déserts où ils trouveraient la mort; d'autres assuraient qu'ils aimaient mieux mourir que d'abandonne [illegible] fertiles, les prairies arrosées, les [illegible] ifiques qu'ils venaient de conquéri [illegible] de nouveau une vie misérable da [illegible] s stériles et brûlants.

Khaled, sac [illegible] tantin, fils de l'empereur Héracliu [illegible] e avec quarante mille hommes, et n [illegible] que les Arabes fussent exposés à se t [illegible] deux armées, proposa de marcher vers Yermoux, ville de Syrie, et Abou-Obéidah adopta son avis.

Constantin écrivit à Mahan de hâter sa marche; mais ce général, à qui l'empereur, de plus en plus faible, ou bien de plus en plus trompé sur la nature de la guerre, avait ordonné de faire des propositions de paix, ne pressa pas les mouvements de ses troupes, et fit offrir à Abou-Obéidah des conditions qui furent refusées.

Pendant les négociations, Khaled, ainsi que Mahan aurait dû le prévoir, tomba avec un corps d'élite sur les Arabes chrétiens, et les mit dans un grand désordre; et Abou-Obéidah écrivit à Omar pour lui demander des renforts. Omar monta en chaire pour encourager les Arabes à marcher vers la Syrie; il nomma Saïd commandant de ces nouvelles troupes; il lui donna un étendard de soie rouge; il pria pour lui; il le bé-

nit. Mais comment le valeureux Omar crut-il devoir rester à Médine, comme Abubècre, se contenter d'invoquer le Très-Haut dans la mosquée, et de haranguer le peuple, au lieu de suivre l'exemple de Mahomet; de commander en personne ses guerriers, le Coran d'une main et le glaive de l'autre; d'enflammer leur courage et de les remplir d'enthousiasme au nom du prophète, dans un moment où une seule bataille pouvait décider du sort de sa puissance et de sa loi? Quel rôle, dans ces graves circonstances, jouent Omar et Héraclius!

Quoi qu'il en soit, Saïd s'étant égaré en allant joindre l'armée sarrasine, rencontra le gouverneur chrétien Amman suivi de cinq mille hommes; il les tailla en pièces, fit mettre leurs têtes au bout des lances de ses soldats, et arriva auprès de ses compatriotes avec le renfort que le khalife lui avait confié, et qui s'élevait à huit mille hommes, suivant les auteurs arabes.

Mahan demanda une conférence avec un des chefs sarrasins. Khaled fut choisi par Abou-Obéidah pour cette entrevue. Arrivé dans le camp chrétien à la tête d'une escorte de cent hommes, il se conduisit avec beaucoup de noblesse et de fermeté; il donna à Mahan une idée des Arabes bien supérieure à celle qu'en avaient les chrétiens. Aucune condition néanmoins ne put être acceptée; mais le général d'Héraclius fit présent à Khaled de cinq prisonniers pour lesquels ce Sarrasin avait autant d'amitié que d'estime, et il lui demanda

une tente d'écarlate que Khaled avait fait dresser auprès de celle de Mahan, et que ce chef des Arabes s'empressa de lui faire remettre.

On se prépare cependant de part et d'autre à la bataille qui devait avoir de si grands résultats. Abou-Obéidah, obéissant à l'amour de son pays, à la voix d[illegible] noble désintéressement, rend [illegible]iorité des talents militaires de K[illegible]e du commandement général de [illegible] serve la conduite de l'arrière-gar[illegible] les femmes et les enfants, et où [illegible]peau jaune qu'il avait reçu d'Abu[illegible]our la Syrie, et que Mahomet lui-même avait fait porter devant lui pendant la guerre du prophète contre les juifs arabes.

Les Grecs attaquent les Sarrasins en si grand nombre et si courageusement, que l'aile droite de la cavalerie arabe est renversée, séparée de l'armée, et poussée jusques à l'arrière-garde, d'où, ne pouvant soutenir les reproches sanglants que lui adressent les femmes de sa nation, elle revient au combat avec furie. « Le paradis est devant vous, » crient aux musulmans leurs chefs intrépides, et » l'enfer est derrière. » Trois fois les Sarrasins sont repoussés, malgré leur acharnement, et ramenés au combat par les cris, les exhortations et la bravoure de leurs femmes; la victoire commence enfin à se déclarer pour eux; mais la nuit sépare les combattants.

Abou-Obéidah parcourt le camp, visite les bles-

sés, panse leurs plaies, les console, les encourage.

Le combat recommence avec la lumière; il se renouvelle pendant plusieurs jours; aucun des deux partis ne veut céder l'empire. Cependant les pertes des chrétiens vont toujours en croissant; ils sont enfin entièrement défaits. Mahan, contraint de prendre la fuite, ne peut échapper aux Arabes, qui le font prisonnier; et voici une partie de ce qu'écrit Abou-Obéidah, en rendant compte au khalife de ce mémorable évènement, dans une lettre qui peint l'esprit, les usages et l'exagération ou la politique des Arabes de cette époque. « Mahan, général des chrétiens, s'est approché » de nous avec une armée si nombreuse, que les » musulmans n'en avaient jamais vu de pareille. » Mais Dieu, par sa bonté et sa miséricorde, a » renversé cette multitude et nous a donné la victoire. Nous avons tué environ cent cinquante mille » des ennemis, et fait quarante mille prisonniers. » Nous n'avons perdu que quatre mille trente » musulmans, à qui Dieu avait destiné la couronne » du martyre... Mahan a été tué à Damas... Nous » avons entièrement détruit les chrétiens qui s'étaient retirés dans les montagnes et les déserts; » nous avons fermé tous les passages. Dieu nous » a rendus maîtres du pays des chrétiens, de leurs » richesses, de leurs enfants... »

Omar ordonna à Abou-Obéidah de marcher contre Jérusalem, que les musulmans vénéraient comme le lieu de la sépulture de plusieurs anciens

prophètes. Les habitants de cette ville, que l'on nommait *Ælia*, d'un des noms d'Adrien, qui l'avait fait rebâtir, parurent peu effrayés de l'approche des musulmans; ils se défendirent avec autant de persévérance que de courage.

Les génér [illegible] mmencèrent la prière qu'ils firent [illegible] oupes, le matin de la première at [illegible] paroles du Coran: « Peuple, e [illegible] erre sainte que Dieu » vous a des [illegible]

Le siége d [illegible] ois, et aucun jour ne se passa sans [illegible] é l'hiver qui régnait, et dont les Ar [illegible] très incommodés.

La constance des assiégés se lassa cependant, et ils se décidèrent à parler de capitulation. Le patriarche Sophrone vint sur le rempart; Abou-Obéidah s'approcha assez près des murailles pour qu'ils pussent conférer ensemble; ils convinrent des conditions auxquelles la place se rendrait, mais les chrétiens insistèrent pour ne remettre leur ville qu'au khalife lui-même.

Omar, à qui on se hâta d'envoyer un courrier, consentit à partir pour Jérusalem; il nomma Ali, le gendre de Mahomet, pour gouverner pendant son absence l'empire musulman déjà si vaste, fit sa prière dans la mosquée, la renouvela sur le tombeau du prophète, monta sur son chameau, que l'on chargea de deux sacs, l'un rempli de fruits, et l'autre de *saouik*, ou mélange préparé de riz, d'orge et de froment, et plaça auprès de lui une outre pleine d'eau, et un grand plat de bois

dans lequel, tous les matins, il mangea le *saouik* avec ceux qui l'accompagnaient.

Il ne négligea pendant son voyage aucune occasion de rendre une justice impartiale, et même d'exercer des actes de miséricorde. Abou-Obéidah vint au-devant de lui. Le camp des Sarrasins retentit d'acclamations de joie lorsqu'il y entra. Il parla long-temps aux soldats, punit sévèrement des Arabes qu'il trouva revêtus d'habits de soie trop magnifiques, fit dresser sa tente de poil de chameau, et s'assit par terre, pour donner audience aux députés de Jérusalem.

Il imposa un tribut aux habitants, et il y ajouta des conditions dures, qu'il est important de rapporter, pour montrer combien Omar était éloigné de connaître les véritables principes de la justice et de la politique. Il leur fut prescrit de ne pas bâtir de nouvelles églises ; de ne pas empêcher les musulmans d'entrer dans leurs temples, soit pendant le jour, soit pendant la nuit, d'en ouvrir les portes à tous les voyageurs ; de ne pas élever de croix au-dessus de leurs édifices ; de ne montrer ni leurs symboles ni leurs livres religieux dans les rues des Sarrasins ; de se contenter de faire tinter leurs cloches ; de ne pas parler ouvertement de leur religion, de n'engager personne à l'embrasser ; de laisser leurs parents adopter l'islamisme ; de témoigner du respect aux musulmans, de leur céder leurs places lorsqu'ils voudraient s'asseoir, de n'être pas vêtus comme eux, de ne pas parler la même langue, de ne pas avoir les mêmes noms ;

d'entretenir pendant trois jours ceux qui passeraient par Jérusalem; de ne pas aller à cheval avec des selles; de ne porter aucune arme; de ne pas se servir de la langue arabe dans les inscriptions de leurs cachets; de ne pas vendre du vin; de ne prendr [illegible] ique qui eût servi un musulman.

Tel fut le [illegible] it dont Héraclius ne put garantir [illegible] es chrétiens, telle fut la servitude q [illegible] habitants de cette cité si fameuse le [illegible] homme dont, trente ans auparavan [illegible] ignoré non seulement à Constantino [illegible] eme dans l'Arabie. Mémorables effets que font naître, d'un côté, le génie, l'audace et le fanatisme, et de l'autre, l'imprévoyance, la faiblesse, le défaut d'institutions tutélaires et la perte de l'amour de la patrie!

(637) Omar montra beaucoup de bonne foi dans l'observation des promesses qu'il avait faites aux chrétiens; il visita les principales églises de Jérusalem et de Bethléem, décida qu'on bâtirait une mosquée à l'endroit où Salomon avait élevé son temple, chargea Gésid du commandement de la Palestine et des côtes de la mer; donna, en repartant pour Médine, de nouvelles instructions à Abou-Obéidah; et voulant que les musulmans, dont l'empire à ses yeux ne devait point avoir de limites, marchassent toujours de conquête en conquête, il ordonna à Amrou de partir pour l'Égypte et de s'en emparer.

Bientôt Abou-Obéidah prit Kennesrin et Alhâdir;

il soumit aussi Alep : mais le château de cette ville était le plus fort de la Syrie, et le gouverneur de cette forteresse, bien loin de se rendre, attaqua les Alépiens pour les punir du traité qu'ils avaient fait avec les Arabes.

Khaled vola à leur secours. Le gouverneur, contraint de se retirer dans le château, après avoir perdu trois mille des siens, fit dresser les machines de guerre sur les murailles, et se prépara à se défendre vaillamment. Un violent assaut ne put donner aux Arabes l'entrée de la place ; ils eurent des succès divers dans les différentes sorties que firent les chrétiens. D'horribles représailles furent commises ; des prisonniers furent décapités de part et d'autre. Le siége cependant durait depuis plus de quatre mois ; les Sarrasins, en échouant devant cette place, pouvaient cesser de paraître invincibles ; les conquêtes que leur avait données la terreur de leur nom pouvaient leur échapper ; les peuples de la Syrie et des contrées voisines pouvaient reprendre les armes et mépriser le petit nombre des Arabes. Comment Héraclius ne fit-il pas marcher une armée pour délivrer le fort ? Omar fut plus politique : il envoya en Syrie de nouveaux guerriers, auxquels il fit donner un grand nombre de chameaux.

Parmi ces Sarrasins, était un esclave nommé Damès : il était d'une taille gigantesque et d'une bravoure extraordinaire. Khaled avait beaucoup entendu parler de sa force et de son intrépidité. Ce Damès s'offrit pour une entreprise hardie qui

devait entraîner la prise de la forteresse. Ses offres furent acceptées; on lui donna trente hommes, qui, malgré sa qualité d'esclave, consentirent sans peine à lui obéir. L'armée feignit d'abandonner le siége, et se retira à une assez grande distance du château; Dar[illegible]ite hommes, déguisés sous des peau[illegible] s'approchèrent pendant la nuit [illegible] du fort; des prisonniers qu'ils [illegible]irent que le gouverneur avait r[illegible] vexations contre les Alépiens, à [illegible]it pardonner de s'être soumis au K[illegible]econnu l'endroit de la forteresse cont[illegible]il pouvait être le moins difficile de gravir, il soutint sur ses épaules plusieurs de ses compagnons qui montèrent les uns au-dessus des autres, et dont le plus élevé étant parvenu à s'élancer sur le rempart tua quelques sentinelles ivres et endormies, et aida ses camarades à monter. Damès court à une porte, donne la mort à ceux qui la gardent, et se hâte de l'ouvrir aux Sarrasins. Mais le jour paraissait à peine; les Arabes étaient encore éloignés : l'alarme se répand dans le château; on environne Damès et sa troupe; son courage, celui de ses compagnons et sa force prodigieuse, le défendent pendant quelques moments; il allait néanmoins succomber, lorsque Khaled arrive. Les Arabes se répandent en foule dans la forteresse; les chrétiens mettent bas les armes et demandent quartier.

Le gouverneur embrasse l'islamisme avec plusieurs des assiégés; Abou-Obéidah donne la liberté

aux vieillards, aux femmes et aux enfants; récompense Damès, dont l'armée admire l'action brillante; met à part pour le trésor public le cinquième du butin, et distribue le reste à ses soldats.

Ne voulant pas laisser se refroidir l'ardeur de son armée, il fait occuper un autre château très fort, nommé Aza, et que la trahison lui livre, et il conduit vers Antioche ses Arabes victorieux.

Héraclius y était encore; instruit de l'approche des Sarrasins, il fait ranger son armée en bataille hors des murs de la ville; il en passe en revue les différents corps, à la tête de chacun desquels est une petite chapelle portative de bois; il les exhorte à faire leur devoir. Mais, par une faiblesse inconcevable, en vain apprend-il que les Arabes se sont emparés d'un pont de fer et de deux tours très voisines d'Antioche; il laisse à un général nommé Nestorius le soin de commander ses soldats, et se tient renfermé dans la ville. Les deux armées sont bientôt en présence. Nestorius, cédant à un singulier esprit du temps, propose le combat au plus brave des Arabes. Damès accepte le défi; le cheval du Sarrasin fait un faux pas pendant le combat; Damès tombe, et, saisi par Nestorius avant d'avoir pu se relever, il est prisonnier et conduit dans la tente du général chrétien.

Nestorius appelle les Sarrasins à un second combat; un nouveau champion se présente. Pendant qu'ils se battent, et que, ne pouvant se vaincre, ils réclament l'un et l'autre une suspension, Damès, que trois gardes ont l'imprudence de délier, les

écrase l'un contre l'autre, prend un habit grec, monte sur un cheval de Nestorius, s'élance, abat la tête à un chrétien qui lui fait obstacle, et rejoint l'armée sarrasine.

Le gouverneur du château d'Alep était repassé du côté de l il avait persuadé qu'il n'avait feint ısme que pour mieux le servir. Il tile aux Arabes, dont il avait emb

Au momei ı une des plus importantes batailles ée, Héraclius, qui pouvait encore 'age par lequel il avait illustré les premieres annees de son règne, bien loin de se mettre à la tête de ses soldats, et de forcer par sa présence la victoire à favoriser ses étendards, se laisse effrayer par des songes, abandonne son armée, la grande et importante Antioche, ses temples, son patriarche, ses riches habitants, un grand nombre d'évêques et de grands personnages ; et rougissant au moins de sa lâcheté, ne prend avec lui que sa fille et quelques serviteurs, se rend secrètement sur le bord de la mer, et s'embarque pour Constantinople.

La bataille se donne ; les chrétiens sont taillés en pièces. Les habitants, sans espoir de salut, capitulent, paient trois cent mille pièces d'or ; et l'ancienne et belle Antioche, la résidence de tant de rois fameux, tombe au pouvoir des Arabes du désert.

(638) Abou-Obéidah craignit que le séjour délicieux de cette capitale n'amollît le courage de ses

soldats qui voulaient s'y fixer et y épouser des chrétiennes, et à peine trois jours de repos furent-ils écoulés, qu'il partit avec son armée.

Omar, en apprenant l'heureux succès des armes musulmanes, s'empressa de témoigner à Abou-Obéidah toute la satisfaction qu'il éprouvait. « Mais, ajouta-t-il, Dieu n'interdit pas aux fidè» les l'usage des biens de ce monde; vous auriez dû » permettre aux musulmans de se reposer à An» tioche, et d'y jouir de la douceur du climat et » des avantages du pays ; que les Sarrasins qui n'ont » pas d'établissement en Arabie puissent se marier » en Syrie; que ceux qui auront besoin de femmes » esclaves puissent en acquérir. Poursuivez cepen» dant les ennemis, et entrez dans les montagnes. » On n'a pas oublié que le calife, auteur de cette lettre, s'asseyait sur la terre nue, se servait de plats de bois, ne mangeait que du *saouik*, et ne voulait qu'une tente de poil de chameau.

Avant que la lettre d'Omar arrivât en Syrie, Khaled, pour lier ensemble et défendre les unes par les autres les conquêtes de sa nation, avait pénétré des environs d'Antioche jusqu'à l'Euphrate. Il avait pris par composition Membège ou Membigz, auparavant *Hiérapolis*, Bélès ou Balès, Bir ou Béra, et quelques autres villes voisines.

(638) Messarah avait reçu du général en chef un drapeau noir, sur lequel étaient brodés en lettres blanches ces mots : *Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*. On lui avait donné trois cents Arabes et mille esclaves noirs,

commandés par Dalès. Il partit pour parcourir cette chaîne de hautes montagnes qui s'étend depuis Palmyre ou Tadmor, jusques à la Caramanie, et qui sépare le bassin de l'Euphrate de celui de l'Oronte et du petit bassin d'Alep. Le milieu de cette chaîne est [illegible] te-sixième ou trente-septième [illegible] il correspond à la Sicile méridi[illegible] me de Grenade. Mais les mont[illegible] nt cette chaîne sont très élevée[illegible] compensant leur peu d'éloigneme[illegible] ride, elles présentent dans presq[illegible] ons des neiges et des glaciers, de [illegible] qu[illegible] monts appelés *Sierra Nevada*, qui sont dans le voisinage de Grenade, et qu'elles doivent égaler en élévation. Les musulmans y éprouvèrent un froid qui les fit d'autant plus souffrir, qu'ils venaient de quitter leurs sables embrasés, pour ainsi dire, par un soleil brûlant. Ils luttèrent cependant avec courage contre une température si rigoureuse et si extraordinaire pour eux; mais ils rencontrèrent, dans les défilés de ces montagnes d'un accès si difficile, une armée de trente mille Impériaux. Ils se défendirent pendant un jour avec une si grande intrépidité, que les chrétiens furent obligés de suspendre le combat. Le lendemain, cependant, allait être funeste aux Arabes, lorsque Khaled arriva à leur secours. Les Impériaux n'osèrent pas attaquer de nouveau les Sarrasins; ils se retirèrent, et même si précipitamment, qu'ils abandonnèrent leurs tentes.

Mais l'arrivée de Khaled n'empêcha pas les chré-

tiens d'emmener un prisonnier qu'ils avaient fait la veille, et qui était un des cousins germains de Mahomet. On le conduisit à Constantinople, où Héraclius ne négligea ni promesses ni menaces pour le déterminer à embrasser la religion du Christ. Les efforts de l'empereur furent inutiles; et Omar lui ayant écrit une lettre pleine de hauteur pour réclamer le cousin du prophète, Héraclius, dont rien ne peut plus réveiller le caractère, se hâte de renvoyer le prisonnier au chef des musulmans, de lui donner une escorte, de lui faire des présents, et de lui remettre pour le khalife un bijou précieux qu'Omar fit vendre, et dont il fit déposer la valeur dans le trésor de l'état.

Khaled n'eut qu'à se présenter devant Tripoli; cette ville lui fut livrée par une trahison, ainsi que cinquante vaisseaux de Chypre ou de Crète, encore chargés d'armes et de provisions pour l'armée que Constantin, fils d'Héraclius, commandait dans la Palestine.

Une autre trahison mit Tyr entre les mains des musulmans. Amrou faisait alors le siége de Césarée, dans laquelle Constantin s'était renfermé. Ce prince, entièrement découragé par la prise de Tyr et celle de Tripoli, imita l'exemple de son père, s'embarqua secrètement avec sa famille et une partie de ses trésors, s'enfuit à Constantinople; et les habitants, abandonnés à eux-mêmes, se rendirent à Amrou, lui payèrent deux cent mille pièces d'argent, et lui livrèrent ce que Constantin n'avait pas eu le temps d'emporter.

Gaza, Ramlah, Sichem ou Naplouse, Tibériade, Ascalon, Acre, Sidon, Béryte, se soumirent comme Tripoli, Tyr et Césarée; et dès 639 toutes les villes si commerçantes et si riches, tous les pays si fortunés de la Palestine ou de la Syrie, reconnurent l'autorité du calife, comme toutes les Arabies, la Perse et la Mésopotamie.

Les victoires si nombreuses, si extraordinaires, si importantes des musulmans, ne purent les garantir d'un fléau terrible : la peste les frappa au milieu de leurs conquêtes. Abou-Obéidah, Sergiobil, secrétaire de Mahomet, Yézid, plusieurs autres chefs, et plus de vingt-cinq mille de leurs guerriers, expirèrent sous le souffle empoisonné de la contagion; et peu de temps après ils perdirent Khaled, leur héros, cette *épée de Dieu* si funeste à leurs ennemis.

Amrou, de son côté, était entré en Égypte. Il avait pris Pharmah; il s'était avancé jusques à la rive orientale du Nil; il assiégeait *Mesrah* ou la Babylone d'Égypte, la ville la plus considérable du royaume après Alexandrie. Le siége durait depuis plusieurs mois. Amrou venait de recevoir un renfort du calife; il attaqua de nouveau le château, que le gouverneur et les Cophtes, ou Égyptiens proprement dits, venaient d'abandonner; il le prit sur les Grecs, qui se retirèrent vers Alexandrie. Le gouverneur et les Cophtes se rendirent, s'engagèrent, pour eux et pour leurs compatriotes, à favoriser, aider et nourrir l'armée musulmane, à construire les ponts qui lui seraient nécessaires, et à payer

un tribut annuel de deux ducats par tête. Les femmes, les vieillards, et les enfants au-dessous de seize ans, devaient être exempts de ce tribut. On fit le recensement de ceux qui seraient obligés de le payer, et on en trouva six millions. Les Cophtes ou Égyptiens présentaient donc encore une population de plus de vingt millions, sans compter les Grecs, les autres impériaux, et les étrangers qui étaient établis en Égypte, et qu'un commerce florissant y avait attirés en grand nombre. Cette population encore si considérable, relativement à l'étendue du territoire, était un monument de l'ancienne puissance égyptienne, bien plus digne des regards du philosophe et de l'homme d'état, que les merveilleuses pyramides élevées comme par un pouvoir magique. Mais le temps n'a pu user ces pyramides, et la population a disparu, écrasée et avilie sous les coups de l'ignorant et brutal despotisme dont nous serons obligés, dans le cours de cette histoire, de présenter l'odieuse image.

Amrou s'empressa de poursuivre les Impériaux qui étaient sortis de Mesrah. Ils se défendirent avec courage. Un des combats qu'il leur livra dura trois jours; mais ils furent toujours battus, et obligés enfin de se renfermer dans Alexandrie, leur capitale, dont il forma le siége. La résistance des assiégés fut si grande, que la ville ne fut prise qu'au bout de quatorze mois, et que dans une des attaques Amrou fut fait prisonnier (640). Heureusement pour les Arabes, il ne fut pas reconnu, et la trompeuse espérance d'une négociation avantageuse

engagea le gouverneur chrétien à le renvoyer libre. Une partie des Grecs ou autres Européens sujets d'Héraclius, qui habitaient Alexandrie, se retirèrent dans l'intérieur de l'Égypte, au travers des déserts. Amrou crut devoir les suivre pour terminer et assur [illegible] A peine s'était-il un peu éloign [illegible] ptienne, que d'autres Grecs, [illegible] r des vaisseaux, rentrèrent [illegible] ent la ville, et massacrèrent les [illegible] taient restés. Amrou revint avec [illegible] prit Alexandrie; mais les Impériaux ne [illegible] nnèrent de nouveau le château qu'après s'être honorés par une valeureuse défense.

Comment, pendant quatorze mois de siége, Héraclius n'a-t-il pas secouru des soldats si fidèles, secondé leur bravoure, profité de leur admirable acharnement, battu les Arabes, sauvé l'Égypte, et peut-être rendu à l'empire la Palestine et la Syrie?

Toute l'Égypte suivit la destinée d'Alexandrie. Elle se soumit aux Sarrasins; et des contributions établies sur les propriétés territoriales, indépendamment du tribut de deux ducats par tête, dont nous avons déjà parlé, procurèrent un revenu considérable au trésor de Médine.

Quels grands moyens de poursuivre leurs conquêtes la richesse de ce trésor public ne donnait-elle pas à ces Arabes, encore si éloignés du luxe des grands nations, dont la boisson ordinaire était de l'eau, et dont le lait, le riz et les fruits formaient les principaux aliments!

La poésie leur était chère; ils l'honoraient et la cultivaient avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle était en quelque sorte nécessaire à leur esprit si vif, à leur imagination si ardente, à leurs passions si impérieuses: mais les sciences leur étaient encore étrangères; et le peu d'importance qu'ils y attachaient produisit une calamité bien funeste aux progrès des lumières. Amrou avait reçu d'Omar l'ordre de ne pas laisser piller une ville aussi riche qu'Alexandrie, et de mettre le scellé sur tous les magasins publics. Il aimait à s'entretenir avec les hommes d'esprit; il se plaisait surtout à converser avec un grammairien nommé Jean. Ce grammairien, voyant qu'Amrou avait négligé de comprendre parmi les dépôts précieux dont il avait garanti la conservation la fameuse bibliothèque rassemblée par les soins des successeurs d'Alexandre, imagina que les Sarrasins n'y attachaient aucune valeur, et essaya de la demander au général en chef. Amrou crut devoir consulter Omar à ce sujet; et tout le monde connaît la réponse qu'inspira au khalife son enthousiasme aveugle pour le Coran, ou plutôt ce fanatisme, fruit de l'ignorance, dont les effets sont toujours si terribles, et dont nous avons vu cependant Omar, dans plusieurs circonstances, tempérer et maîtriser l'ardeur. « Si ces livres s'accor» dent avec le Coran, répondit-il, ils sont inutiles; » s'ils ne s'accordent pas avec notre loi, il faut » les détruire. »

Amrou distribua donc tous les volumes de cette riche bibliothèque dans les différents quartiers de

la ville. Il ordonna qu'on ne se servît que de ces livres pour chauffer les bains. Il y avait alors quatre mille bains dans Alexandrie ; et cependant il fallut six mois pour que les flammes anéantissent ce monument élevé par les Ptolémées au génie, à la civilisation, [illegible] ›ublique, à la gloire de l'humai [illegible] le malheur fut consommé ; mau [illegible] lus grand, que l'imprimerie ét [illegible] qu'un grand nombre de ces volu [illegible] ıs les bains d'Alexandrie, et dér [illegible] ›ostérité, ne devaient exister dans a [illegible] llection.

Amrou, toujou [illegible] l'esprit de l'islamisme, ne se contenta pas d'avoir réuni l'Égypte à l'empire des Arabes ; il s'empara bientôt de la Barbarie, jusques au-delà de Barca ; et l'on a même écrit qu'il avait étendu la domination musulmane, dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale, jusques à Zawila ou Zewaïlah, près de la frontière méridionale du pays nommé maintenant royaume du Fezan.

Une grande famine régna à cette époque en Arabie. Les Sarrasins eurent recours à la fertile Égypte, accoutumée à nourrir ses voisins, et même des peuples éloignés, de l'excédant de ses récoltes garanties par les inondations périodiques du Nil.

Amrou s'empressa d'envoyer à la ville du prophète une grande quantité de blé ; et on a si fort exagéré cette quantité, qu'on a écrit que le nombre des chameaux qui la portaient était énorme, et que ceux de ces animaux qui étaient à la tête de cet immense convoi entrèrent dans Médine lors-

que les derniers quittaient à peine les frontières de l'Égypte. On n'avait pas pris la peine de calculer qu'il aurait fallu, pour cette longue continuité, qu'on eût réuni de quatre-vingt à cent mille chameaux.

Mais le temps nécessaire au trajet des bords du Nil à Médine fit naître dans la tête d'Omar un projet bien différent de l'ordre de brûler la bibliothèque d'Alexandrie. Amrou, d'après ses ordres, fit creuser ou plutôt renouveler le canal exécuté dans le temps par l'empereur Trajan. Il fit réparer ce canal, nommé, avant Amrou, *Trajanus amnis*, qui reçut, sous le califat d'Omar, le nom de canal du commandant des fidèles (*Kalige emir al muummenine*), et qui s'étendait de Babylone d'Égypte, située sur la rive du Nil occupée maintenant par le Caire, jusques à la mer Rouge, en passant auprès d'Arsinoé. Les Ptolémées avaient aussi fait creuser un canal qui allait de la mer Rouge au Nil, liait la navigation de la mer des Indes et celle de la Méditerranée, réunissait le commerce de l'Orient et celui de l'Occident, et établissait le centre des affaires du monde dans cette ville, dont le génie d'Alexandre avait si bien prévu quelle pouvait être la destinée. Nous n'avons pas besoin de rappeler les grandes vues que la fameuse expédition française, qui avait rassemblé en Égypte tant de bravoure, de lumières et de talents, devait réaliser pour la plus grande prospérité du commerce de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

Il semble que, lors de la conquête d'Amrou,

Héraclius n'avait aucune idée de l'importance de cette admirable communication. Il ne paraît pas qu'il ait fait plus d'efforts pour préserver de la puissance musulmane l'Égypte et Alexandrie, qu'il pouvait secourir si aisément par la Méditerranée, qu'il n'en au [illegible] conservation de quelque miséral [illegible] contrée la plus ignorée de son e [illegible] dant, en joignant l'Égypte aux b [illegible] Rouge, à l'Arabie, à la Palestine, à [illegible] aldée, à la Mésopotamie, à la P [illegible] ns achevaient d'intercepter à l'e [illegible] tantinople toutes les communicati [illegible] ent; il ne restait plus en quelque sorte d'autre route à son commerce avec les belles et riches contrées orientales, que celle de la mer Noire et de la Caspienne, et particulièrement de Sébastopole ou *Dioscuriade;* ce port autrefois si célèbre de la colonie égyptienne qui, par la Propontide et la mer Noire, était parvenue jusque dans la Colchide; cette ville si riche, si fréquentée par les marchands de l'Orient et de l'Occident, et où Pline dit qu'on entendait parler plus de trois cents langues différentes.

Mais combien d'obstacles et de longueurs cette route, dirigée au travers du Pont-Euxin et de la Caspienne, n'opposait-elle pas aux fréquentes communications devenues si nécessaires avec ces contrées indiennes dont les productions ont été recherchées par les peuples occidentaux de l'ancien continent dès les premiers moments de leur civilisation! C'était par l'Égypte, ou l'Arabie, la mer

Rouge et le grand Océan, que les Tyriens, les Carthaginois, les sujets de Salomon, ceux des Séleucides, les Égyptiens des Ptolomées, et les habitants de presque toutes le provinces du vaste empire des Romains, avaient entretenu avec tant d'ardeur et de succès ce commerce de l'Orient, l'âme du commerce du monde.

Peu de temps après, Amrou prit Tripoli d'Afrique, à quatre-vingts ou cent lieues à l'occident d'Alexandrie; et du côté de l'Orient, la puissance des musulmans se consolida ou se propagea dans le Kousistan, ou ancienne Susiane, au-delà de l'Euphrate et du Tigre, dans la Mésopotamie, dans la contrée de l'Asie Mineure dont Sivas ou Sébaste était la capitale, dans l'Arménie, dans l'Aderbijan ou ancienne Médie, où l'on distinguait Tauris, et dans le Khorassan, la Bactriane des anciens, située dans la Perse orientale, plus loin que la Caspienne, et dont les villes sont si fameuses dans les histoires de l'Orient.

L'empire des Arabes s'étendait donc, en 641, depuis les mers qui baignent l'Arabie, et depuis l'Éthiopie, jusques en Arménie, et depuis les environs du Gihon et de l'Indus jusques à l'occident de Tripoli d'Afrique. Ses limites étaient assez naturelles vers l'orient et le midi; mais on aurait pu voir qu'il devait s'avancer vers le nord et vers l'occident: il tendait à être bientôt aussi immense que celui d'Alexandre.

Mais l'empire d'Alexandre ne tenait qu'au génie d'un seul homme; celui des musulmans dépendait

de réparer sa faute, et d'envoyer le vainqueur de l'Égypte sous les murs d'Alexandrie. Amrou, favorisé par les Égyptiens, eut bientôt repris cette ville, malgré la résistance de Manuel et des Grecs, qu'il contraignit à se rembarquer pour Constantinople, et crut [illegible] olir les murs et toutes les fort [illegible]

Vers ce [illegible] onstant perdit l'île de Chypre, q [illegible] brave gouverneur de Syrie dont [illegible] parler. L'empire d'Orient était p [illegible] ion n'avait pas allumé parmi les Sar [illegible] s feux de la discorde. Les Arabes tournèrent leurs armes les uns contre les autres : le sang coula sous les palmiers des déserts, dans les villes, dans les mosquées, et jusque sur la chaire de Mahomet. Mais telle était la terreur que faisait naître le nom des musulmans, que leur empire agité ne fut attaqué par aucun de leurs ennemis; l'étendard de l'islamisme défendit seul les frontières, et les peuples tremblèrent devant les provinces arabes, ravagées ou disputées par le fer et le feu des terribles guerres civiles, comme devant l'océan soulevé par les tempêtes, ou devant une immense contrée bouleversée par les volcans.

Si Constant II avait été doué des grandes qualités de Trajan, dont il occupait le trône, bien loin de partager cette terreur générale et d'imiter la faiblesse de son grand-père, il aurait profité des divisions sanglantes des Arabes, réuni toutes ses forces, attaqué en Asie et en Afrique leurs troupes égarées par la fureur des haines et l'aveuglement des

partis, recouvré la Syrie, la Palestine et l'Égypte, détruit peut-être pour toujours la puissance musulmane, et donné un nouveau cours aux affaires du monde. Mais que sa destinée devait être différente!

(648) Il voulut cependant ramener la concorde dans l'Eglise et dans l'Empire, que des querelles théologiques, une métaphysique subtile, une grande ardeur pour des controverses sans cesse renaissantes, des passions violentes déguisées sous des apparences révérées, et un zèle bien éloigné de la charité évangélique, avaient remplis de confusion et de violences coupables.

En vain Héraclius Ier avait-il espéré de dissiper ces désordres, en publiant cet édit appelé *ecthesis*, ou exposition de la foi, qu'il avait fait composer par Sergius, patriarche de Constantinople. Cette exposition avait paru favoriser l'opinion des *monothélites*, c'est-à-dire de ceux qui n'admettaient qu'une seule volonté dans Jésus-Christ. L'Orient s'y était soumis; mais Jean IV, pontife de Rome, avait assemblé dans l'ancienne capitale de l'empire d'Occident un concile qui, en condamnant les monothélites, avait rejeté l'ecthèse, et les troubles avaient continué.

Constant II, par le conseil de Paul, patriarche de Constantinople, donna un nouvel édit, connu sous le nom de *type* ou de formulaire, qui supprima l'*ecthesis*, et ordonna aux différents partis de terminer leurs disputes et de garder un profond silence à ce sujet. L'avis du patriarche Paul était plein de sagesse et de prudence; mais l'édit de

Constant parut un crime aux yeux de plusieurs moines d'Occident, dont le *type* arrêtait l'essor du caractère violent et de l'ardeur sans bornes pour de dangereuses querelles. Ils circonvinrent Martin I[er] qui venait de monter sur la chaire pontificale; ils l'engagèrent à assembler à Rome (644) un concile de cent cinq évêques, dans lequel il condamna l'*ecthesis* et le *type*, et lança contre les monothélites les plus forts anathèmes. Constant voulut venger son autorité blessée, il fit arrêter le pape Martin, et le fit enfermer dans une prison de l'île de Naxos. Plusieurs moines furent punis; Maximus ou Maxime, un de leurs chefs, fut relégué à Bizya; et déjà le caractère cruel de Constant commence à se manifester. Le pape Martin éprouva des traitements odieux. Théodose, frère de l'empereur, avait mérité l'affection des peuples; il lui devient suspect: Constant le force à se faire ordonner diacre pour le rendre incapable de monter sur le trône, et, trop peu rassuré par cette précaution, il le fait massacrer.

(655) Vers le même temps les mécontentements excités par la conduite du khalife Othman, la faiblesse de ce chef suprême des Arabes, la perfidie du ministre ou secrétaire dépositaire de son sceau, les manœuvres de ses rivaux et les intrigues d'Aïscha, veuve de Mahomet, produisent une insurrection générale contre le commandant des fidèles. Les députés des provinces se réunissent à Médine; on assiége Othman dans sa maison; on le perce de coups; on enterre son cadavre sans rendre à sa mémoire aucun honneur funèbre.

Le plus grand nombre des Arabes désirèrent de voir Othman remplacé par le courageux Ali, le cousin du prophète, le mari de Fatime, la fille de Mahomet, et le premier vizir ou lieutenant de leur apôtre. Les députés de l'Égypte, de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Perse et de l'Arabie lui donnèrent presque tous leurs suffrages; il ne voulut pas accepter une dignité qu'il aurait peut-être ambitionnée à la mort de Mahomet, mais qui n'avait plus d'attraits pour lui. Son refus produisit un si grand tumulte parmi les députés, que les Médinois effrayés le conjurèrent, pour leur salut et pour celui de l'islamisme, de céder au vœu de la nation; il ne put résister à leurs prières : il se rendit à la mosquée, vêtu d'une légère robe de coton, un turban très simple sur la tête et un arc à la main. Il y reçut le serment de fidélité des musulmans. Il savait que la veuve de Mahomet, Zobéir, oncle du prophète, Telhah, et la maison d'Ommiah à laquelle Othman avait appartenu, et dont Moavie, gouverneur de Syrie, était le chef, lui étaient opposés. Il ne vit dans la mosquée ni Telhah, ni Zobéir; il les envoya chercher; il leur dit que s'ils ne le reconnaissaient pas de bonne foi, il jurerait obéissance à celui d'eux ou de leurs amis qui voudrait accepter le khalifat. Ils protestèrent de leur sincérité, et jurèrent qu'ils lui seraient soumis. Peu de temps s'écoula cependant avant que leur inimitié contre Ali commençât à se satisfaire.

Malgré leur ancienne haine contre Othman, dont ils avaient provoqué la mort, ainsi qu'Aïscha, ils solli-

citèrent vivement le khalife de punir les meurtriers de celui qu'il avait remplacé. Ali, qui ne voulait pas réveiller des dissensions mal assoupies, les refusa. Ils demandèrent pour Telhah le gouvernement de Coufah, ville importante de l'Irak arabique, située sur l [illegible] de l'Euphrate, et pour Zoh r [illegible] u Bassora, grande et [illegible] du golfe Persique; ils [illegible] fus, et partirent pour la Mecq [illegible] a, la veuve de Mahomet.

La pru [illegible] onna dans cette circonstance critique, [illegible] imagina, malgré les avis de plusieurs musulmans, de rappeler tous les gouverneurs qu'Othman avait nommés; il ne vit pas combien son autorité serait compromise s'il n'était pas obéi, et combien il augmenterait le nombre de ses ennemis si ses ordres étaient exécutés. Presque aucun des gouverneurs qu'il avait nommés ne fut reçu dans les provinces. Il dut voir dès ce moment que son règne allait être fini presque aussitôt que commencé.

Les mécontents, ou plutôt ceux qui ne voulaient pas reconnaître Ali, et qu'on nommait les *motazélites* ou schismatiques, levèrent pour ainsi dire l'étendard de la révolte. Ils prirent la tunique qu'Othman avait au moment où il fut tué; ils la portèrent en Syrie; ils la montrèrent ensanglantée aux soldats musulmans; ils l'exposèrent sur la chaire de la mosquée. Ce spectacle remplit de fureur l'armée de Syrie; elle rappela avec véhémence les li-

béralités qu'elle avait reçues d'Othman; elle demanda à grands cris que l'on vengeât sa mort. Ali écrivit à Moavie. Ce chef des ommiades laissa passer trois mois sans daigner lui répondre. Au bout de ce terme il remit à un courrier une lettre dont le dessus ne présentait que ces mots, *Moavie à Ali.* Le courrier, d'après les ordres de Moavie, n'entra dans Médine que le soir à l'heure où un peu de fraîcheur attirait le plus de monde dans les rues. Il portait, au bout d'un bâton, la lettre du gouverneur de Syrie. Le peuple accourut en foule vers la maison du khalife pour en connaître le contenu. Ali ne trouve qu'un papier blanc. Indigné de cet outrage, il interroge le porteur de la lettre: le courrier répond que soixante mille hommes sont sous les armes dans la Syrie, et que la tunique d'Othman est élevée comme un drapeau sur la chaire de la mosquée de Damas. Le khalife prend Dieu à témoin de son innocence du meurtre de son prédécesseur, proclame la guerre contre Moavie, et s'empresse de rassembler une armée nombreuse.

(656) Il apprend cependant qu'Aïscha, Telhah et Zobéir avaient fait révolter la Mecque, et qu'ils s'étaient réunis aux ommiades pour demander que le sang du khalife Othman fût vengé. Ils offrent des secours à tous ceux qui voudront les suivre; ils fournissent six cents chameaux à six cents volontaires, partent pour Basrah où Telhah avait un grand crédit, et se trouvent bientôt à la tête de près de trois mille mécontents. Basrah partage leur rébellion. Ali marche en personne contre eux

à la tête d'un grand nombre d'Arabes de Médine et de la Mecque ; il fait partir son fils pour Coufah, qui lui reste fidèle, et qui lui envoie des députés. Les rebelles hésitent : Zobéir et Telhah ont des conférences avec Ali en présence des deux armées. Aïscha s' [illegible] gement. Un grand combat s'en [illegible] tête de trente mille hommes [illegible] ce du khalife, dont ils estimaient [illegible] les talents militaires; l'armée de [illegible] lus nombreuse, mais moins bien [illegible] ha, montée sur son chameau, [illegible] gs de ses soldats pour les encourager. La [illegible] commence pendant la nuit, à cause de la grande chaleur du climat. Telhah est blessé mortellement; Zobéir veut s'échapper du côté de la Mecque, il est massacré par un parti d'Arabes. Le khalife remporte une victoire complète. Aïscha est sa prisonnière ; il traite avec les plus grands égards la veuve de Mahomet, *la mère des croyants*, la renvoie à Médine avec une nombreuse suite, veut que ses deux fils, Hassan et Hossein, commandent l'escorte d'Aïscha, et se contente d'exiger d'elle qu'elle ne se mêle plus des affaires de l'état.

Il va à Coufah, où par reconnaissance il établit le siége de son empire ; et, paisible souverain de toutes les Arabies, de l'Égypte, de l'Irak, de la Perse et du Khorassan, il ne redoute plus Moavie, le gouverneur de la Syrie, et lui écrit cependant pour l'engager à se soumettre.

(656) Mais Amrou, le conquérant de l'Égypte,

s'était lié avec Moavie, l'avait reconnu, lui avait prêté serment de fidélité, ainsi que l'armée et le peuple de Syrie, et ils avaient résolu de ne pas poser les armes, et de ne cesser de demander vengeance de la mort d'Othman.

Ali, après avoir employé inutilement la douceur et les négociations, conduit contre Moavie une armée que les auteurs arabes ont fait monter à quatre-vingt-dix mille hommes. Moavie et Amrou lui en opposent quatre-vingt mille. Les deux armées se rencontrent entre l'Irak et la Syrie. Pendant plusieurs mois un grand nombre de petits combats font périr plus de soixante mille musulmans. Une bataille générale se donne enfin; elle dure toute la nuit. Ali allait tailler en pièces l'armée de Moavie, lorsqu'Amrou fait porter à la tête des rebelles plusieurs exemplaires du Coran, attachés à l'extrémité de longues piques. A cette vue les Irakiens du khalife, saisis de respect, mettent bas les armes, et, malgré tout ce que peut leur dire Ali, un des hommes les plus éloquents de son siècle, ils ne veulent entendre parler que d'accommodement. Le khalife voit en frémissant la victoire s'échapper de ses mains, par l'aveuglement de ses soldats; il est forcé de faire cesser le combat, et les rebelles sont sauvés.

On nomme deux arbitres pour prononcer entre le khalife et Moavie; le gouverneur de Syrie choisit Amrou, et Ali est obligé de nommer un ancien gouverneur de Coufah qui lui avait été infidèle. Le khalife renonce, jusques après le jugement des

arbitres, au gouvernement spirituel de la religion musulmane, l'abandonne à un iman, laisse à un général le commandement de son armée, part pour Coufah, et Moavie se retire à Damas.

Après hui [illegible] res prononcent : l'ancien gouver [illegible] lépose Ali et Moavie; Amrou dép [illegible] ais donne à Moavie le khalifat. L'a [illegible] r se plaint d'Amrou; les musulm [illegible] s'indignent : la décision n'a d'a [illegible] diminuer l'influence d'Ali, et [illegible] e du gouverneur de Syrie. Le [illegible] iment dans les deux partis, ils se maudissent et s'excommunient.

Ali taille en pièces des Arabes révoltés et rassemblés au-delà du Tigre; mais Amrou entre en Égypte, défait le frère d'Aïscha qui en était gouverneur, et lui fait ôter la vie. La veuve du prophète ne peut pardonner ni à Moavie, ni à Amrou, son lieutenant, la mort d'un frère qu'elle aimait beaucoup.

Un lieutenant de Moavie s'empare de Médine et de la Mecque; un lieutenant d'Ali le contraint à regagner la Syrie. Mais Ali touchait à son dernier jour. Trois Arabes fanatiques, de la tribu des Kharégites, se rencontrent à la Mecque : ils se persuadent que les malheurs des musulmans ne peuvent finir que par la mort d'Ali, de Moavie et d'Amrou; ils résolvent de sauver leurs frères, se lient par un serment terrible, empoisonnent leurs épées, et partent, l'un pour Damas, l'autre pour l'Égypte, et le troisième pour Coufah. Le

premier exécute son coupable dessein : Moavie est frappé, mais sa blessure n'est pas mortelle; Amrou échappe au fer du second, qui se trompe, et croit l'immoler en perçant le cœur de l'iman qui fait sa prière dans la mosquée, à la place du gouverneur de l'Égypte; le troisième assassin était arrivé à Coufah le jour où Moavie et Amrou devaient périr. Ali va à la mosquée : le conjuré le frappe à la tête, et le coup est mortel; Ali cesse de vivre; mais sa mémoire est encore de nos jours vénérée presque à l'égal de celle de Mahomet par les musulmans qui ne reconnaissent que le Coran, qui rejettent les traditions, qui ne considèrent Abubècre, Omar et Othman que comme des usurpateurs, et qui habitent principalement dans la Perse, dans l'Indostan, et dans le royaume de Samarcande. Les autres musulmans les nomment *schiites*, et se donnent à eux-mêmes le nom de *sornites* ou *partisans des traditions du prophète*. Combien ces deux grandes sectes, perpétuées par l'ambition des fatimites ou disciples d'Ali, époux de Fatime, et des ommiades leurs ennemis, se partageant, depuis le septième siècle, en plus de soixante sectes secondaires, ont enfanté de divisions, de haines, de persécutions, de malheurs et de crimes!

(660) D'abord, après la mort d'Ali, on éleva à Coufah, sur la chaire du lieutenant du prophète, Hassan, fils aîné d'Ali et de Fatime, et par conséquent petit-fils de Mahomet.

Pendant qu'il cherchait à soumettre à son au-

torité Moavie, reconnu khalife dans la Syrie, dans la Palestine et l'Égypte, Constant II, qui ne redoutait aucune attaque de la part des musulmans, porta ses armes en Italie contre les Lombards. Adaloald ou Adelwald, le fils et le successeur de leur roi Agilulfe, avait depuis long-temps terminé sa carrière. Ariovadl ou Ariwald n'avait régné après lui que pendant un an; et dès 630, Rotharis ou Botharis, gendre d'Agilulfe, comme Ariovadl, et par conséquent beau-frère d'Adaloald, était monté sur le trône.

Il avait publié, vers 636, ce code lombard qui devait subsister dans plusieurs parties de l'Italie jusque vers la fin du onzième siècle, et y partager l'autorité du code de Justinien et des capitulaires de Charlemagne. Ce code renfermait des dispositions bien remarquables, et qu'il est impossible de passer sous silence. Le vol et l'adultère étaient punis de mort; la même condamnation était réservée à celui qui appelait l'ennemi dans son pays, qui abandonnait sa patrie, ou qui en facilitait la sortie à un de ses concitoyens. La gravité des peines augmentait ou diminuait suivant la nature du lieu où le délit avait été commis, comme, par exemple, dans une église, dans l'assemblée nationale, dans le palais du roi. Tout militaire qui abandonnait ses camarades au milieu du combat était puni de la peine capitale. Celui qui séduisait une esclave lombarde payait une amende trois fois plus forte que celui qui subornait une esclave romaine. On payait la même



amende pour avoir battu une jument pleine que pour avoir frappé une esclave enceinte; l'amende était double si on avait arraché la queue à un cheval. Quel mélange de sagesse et de barbarie!

Ajoutons, pour rapporter tout ce qui peut faire connaître les degrés de la civilisation, qu'on voit, par le code des Lombards, que les esclaves ou serfs nommés *rusticani* cultivaient les terres et avaient soin de troupeaux de bœufs, de brebis, de chèvres, de cochons; et que les serfs attachés au service de la maison soignaient les daims, les cygnes, les faucons et les grues.

L'auteur de ce code, le roi Rotharis, avait reculé les frontières de la Lombardie; il s'était emparé de toutes les places maritimes de l'Étrurie, depuis Luna jusques aux Alpes; il avait réuni à sa couronne une contrée importante, entre Trévise et le Frioul, et défait, auprès de Modène, l'armée des Impériaux. Son fils Rodwald ou Rodoald, qui lui avait succédé, avait été tué par un Lombard dont il avait séduit la femme; et Aribert, neveu de la reine Theudelinde, régnait sur la Lombardie lorsque Constant II entra en Italie.

L'empereur de Constantinople ravagea une partie des contrées qui obéissaient aux Lombards; il détruisit la ville de Lucénie, aujourd'hui Nocera, et alors très florissante. Si un autre Bélisaire avait commandé les Impériaux, peut-être les Lombards auraient-ils été chassés de l'Italie; il les aurait repoussés par la force de ses armes, et encore plus

par l'affection qu'il aurait inspirée aux anciens habitants de cette Italie, qui expiait par tant de malheurs la gloire et les conquêtes des Romains. Mais Constant, aussi insensé que féroce, fit tout ce qui pou[illegible] détester sa puissance. Il attaqua [illegible] é; on combattit avec acharnem[illegible] t prévoir de quel côté serait la [illegible] a vue d'un Lombard d'une t[illegible] qui s'avança vers les Romains [illegible] t de sa lance un guerrier grec [illegible] rcer, inspira aux Impériaux [illegible] eur, qu'ils prirent la fuite, sans qu'aucune exhortation ni aucune menace pussent les retenir ou les ramener au combat. Et voyez comme se venge de cette épouvante et de cette fuite honteuse l'empereur Constant, aussi barbare qu'Attila et que Genséric : à peine est-il arrivé à Rome, que, malgré toutes les marques de soumission et de respect avec lesquelles il est reçu par le pape Vitalien, qui avait remplacé le successeur de Martin, il en fait enlever tous les chefs-d'œuvre des arts, comme d'une ville ennemie, dépouille le Panthéon, fait commettre le même brigandage dans toutes les villes d'Italie et de Sardaigne où ses hommes armés peuvent parvenir, et part pour Syracuse, chargé des honteuses dépouilles de son propre pays dont il vient d'être l'horrible dévastateur, et plus encore des malédictions des Romains et du mépris des Lombards.

Les vaisseaux sur lesquels il fait embarquer une partie de ces richesses si précieuses tombent

entre les mains d'une flotte sarrasine, qui les conduit à Alexandrie. Il veut orner Syracuse de celles qui lui restent, et, par une bizarrerie digne de s'allier avec son extravagante cruauté, il y établit le siége de son empire. La Sicile gémit bientôt de sa tyrannie; il ruine les peuples par ses exactions; il enlève les vases précieux consacrés au culte public; il fouille jusque dans les tombeaux; il fait punir, par d'affreux supplices, les murmures des grands de l'empire qu'indignent ses fureurs. Mais le sang qu'il fait verser ne cesse de produire de nouvelles insurrections; les peuples opprimés réclament la vengeance céleste; ses ministres deviennent ses assassins : ils le suivent dans le bain, lui donnent la mort, et un crime délivre la terre de ce monstre.

Son fils aîné, Constantin III, surnommé *Pogonat* ou *le Barbu*, lui succède en 668, et fait périr les assassins de son père. Les Sarrasins cependant s'avancent vers Constantinople, sous les ordres d'Yézid, le fils de Moavie, en faveur duquel le fils et le successeur d'Ali s'était démis du khalifat. Rien ne résiste à leurs armes victorieuses; ils portent le ravage jusques aux portes de Constantinople; sept fois ils entreprennent le siége de cette capitale, et sept fois ils sont obligés de le lever. Peut-être cependant l'empire d'Orient allait-il succomber à leurs efforts, lorsque le génie de la science vient à son secours et le sauve. Callinique, célèbre physicien, invente une composition de substances combustibles qui ne

s'éteig... it pas sous l'eau, et à laquelle on a donné depuis ... nom de *feux grégeois*, à cause de la nation qui les a employés la première. Des plongeurs vont, sans être aperçus, attacher ces feux nouveaux et dévorants à la quille des vaisseaux arabes; la flotte sar... en cendres; les musulmans con... pour la première fois que leur p... ncontrer un obstacle invincible... nat profite de leur étonnemen... s défait, tue ou leur enlève pl... hommes; ils sont forcés de se ... auprès de Constantinople les ce... ...oub, l'un des compagnons de Mahomet, et auprès du tombeau duquel les sultans vont ceindre l'épée lorsqu'ils prennent les rênes du gouvernement.

Mais si les Arabes sont forcés de suspendre leurs projets de conquête du côté de l'Europe, et particulièrement de la Thrace et de la Grèce, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient découragés. Ils construisent en Afrique la ville de *Kairoan* ou *Kairvan*, la déclarent capitale de l'ancien territoire de Carthage, de la Tripolitaine, de l'ancienne Cyrénaïque, de toutes les contrées qu'ils comprenaient sous le nom de *province africaine*. Ils semblent prévoir la grandeur et les richesses qui la rendront un jour célèbre, le degré de prospérité auquel s'y élèveront les sciences et les lettres, et l'avantage moins éloigné qu'elle aura d'être le centre de tous les états africains gouvernés par les Arabes lorsqu'ils seront près de passer le détroit,

de s'emparer de la péninsule espagnole, et de recommencer la conquête de l'Europe.

Au reste, il est bon de remarquer que l'état physique de l'Afrique septentrionale était encore bien différent de celui qu'elle offre aujourd'hui. Le gouverneur arabe qui présida à la construction de Kairoan fut obligé de faire abattre une grande quantité de bois qui couvraient le pays, et qui servaient de retraite à un très grand nombre de bêtes féroces et de dangereux serpents.

En 673, un lieutenant de Moavie, qui commandait dans le Khorassan au sud-est de la mer Caspienne, passe le Gihon ou Oxus, s'avance dans la Bucharie ou Transoxane des anciens, pénètre jusqu'aux montagnes voisines de Bucara ou Bokhara, capitale de cette Transoxane, y rencontre des hordes de Scythes connus sous le nom de Turcs, les attaque, les bat, et les oblige à fuir avec tant de précipitation, que leur reine abandonne aux Arabes une de ses bottines très ornée d'objets précieux et qu'on estima vingt mille pièces d'or.

L'année suivante, un autre lieutenant de Moavie entre aussi dans la Transoxane, perce dans la Sogdiane, jusques auprès de Samarcande, la future capitale de Tamerlan, y bat les Scythes ou Tartares, et s'empare, en revenant dans le Khorassan, de *Termoud* ou *Termed*.

Mais ce qui est plus remarquable pour l'histoire de la civilisation, Moavie accorde la grâce à un Arabe condamné par le juge, ce qu'aucun kha-

life n'avait fait; et il établit sur les grandes routes des relais de chevaux.

Constantin Pogonat ne soutient pas cependant la répu ation que lui avaient acquise la défense de Constantinople et la défaite des Sarrasins. Les Bulgares pas répandent l'effroi dans l'empire. cheté de conclure avec eux une te, de leur céder la Misie, et un tribut.

Mais à esse succède un crime horrible: ettre à mort ses frères, Héraclius quelques mécontents avaient de on à l'empire. Devenu l'exécration de ses sujets, il meurt en 685.

Les Arabes, cependant, avaient fait une troisième expédition au-delà du fleuve Gihon; ils étaient entrés de nouveau dans la Sogdiane, dans cette plaine ou grande vallée si renommée pour sa beauté. Ils avaient rapporté dans le Khorassan des sommes énormes, évaluées par des auteurs arabes à l'équivalent de cinquante millions de notre monnaie. Les Sarrasins marchaient toujours vers les glorieuses destinées que leur avait pour ainsi dire assignées le génie de Mahomet. D'horribles guerres civiles ensanglantaient toutes les contrées sur lesquelles flottait l'étendard du prophète; les partisans de la famille d'Omniah, l'un des agents du khalife Moavie Ier, et ceux de la famille d'Ali, époux de Fatime et gendre de Mahomet, ne cessaient de déchirer le sein de l'empire musulman; la hache des bourreaux, le poignard des assassins,

le sabre des batailles, faisaient tomber, dans tous les partis, les plus illustres têtes; les discordes civiles étaient des dissensions religieuses : aux inimitiés avaient succédé des haines implacables. Le khalifat avait été divisé; Médine, Coufah, Damas, élevaient mosquée contre mosquée, haine contre haine, autorité contre autorité. Les souverains de la Syrie voulaient que Jérusalem devînt, au lieu de la Mecque, l'objet sacré des pèlerinages des Arabes. Les commandants des fidèles ne cessaient de se faire une guerre cruelle; mais tous étaient animés de l'esprit de l'islamisme; tous parlaient au nom de Mahomet; tous reconnaissaient le Coran pour la loi du Très-Haut; tous voulaient que la terre entière se soumît aux successeurs de leur apôtre; tous avaient le même enthousiasme, la même ardeur, le même fanatisme; tout montrait en eux à l'Europe les ennemis les plus redoutables; tout annonçait quel sort était réservé à tant de contrées européennes.

Les grandes et sanglantes agitations de l'empire des Sarrasins donnèrent cependant quelques succès à celui de Constantinople. Dans les premières années du règne de Justinien II, le fils et le successeur de Constantin IV, dit *Pogonat* II, Abdalmelek, khalife de Damas, fut attaqué par les Impériaux. Obligé de se défendre contre le khalife de Médine et contre le frère de ce dernier, qui commandait dans l'Irak, il ne crut pas pouvoir résister aux chrétiens, et se soumit à payer mille ducats par semaine à l'empereur d'Orient (689). Justinien II

avait à peine vingt ans; peut-être fit-il une grande faute en ne profitant pas de la position des Arabes, et en [illegible] cherchant pas à recouvrer la Syrie, la Palest[illegible], l'Égypte et l'Afrique du nord. Il semble qu'il voulut réparer cette faute en attaquant les Arab[illegible] était trop tard. Il perdit une [illegible] et on a écrit que son armée, fo[illegible]lle hommes, avait été battue pa[illegible]asins. Qu'est-ce cependant que [illegible] pourrait mériter à ce sujet, en [illegible]us ceux dont la postérité a pours[illegible]? Il se fit détester par ses débauch[illegible]s, ses cruautés. Il ordonna qu'on coupât le nez à ses frères, dont il redoutait l'ascendant, et qu'il croyait par là rendre indignes de régner. Importuné des trop justes plaintes de ses infortunés sujets, il conçut un crime qui aurait effrayé Néron lui-même : il ordonna de mettre le feu, pendant la nuit, à Constantinople, et d'en égorger tous les habitants. Le secret du tyran fut trahi : le patrice Léonce le prévint, souleva le peuple, détrôna l'empereur, fut proclamé à sa place, lui laissa la vie; mais le traita comme il avait traité ses frères, lui fit couper le nez, et le relégua dans la Chersonnèse, en 694.

Ce patrice n'occupa pas long-temps le trône qu'il avait ôté à Justinien. Tibère Absimare fut salué empereur par l'armée, en 697. Léonce, qui ne put lui résister, eut les oreilles coupées ainsi que le nez, et fut renfermé dans un monastère.

Absimare régnait depuis sept ans, lorsque Trébellius, roi des Bulgares, ne cherchant qu'à affaiblir l'empire par de nouvelles divisions, tira Justinien II de sa retraite, et le ramena devant Constantinople. La capitale fut surprise; les successeurs des Romains, les représentants des maîtres du monde, furent contraints de recevoir des mains d'un Bulgare cet empereur que ses forfaits leur avaient rendu si odieux; et quelles suites de ce honteux et si terrible abaissement! Les cruautés de Justinien redoublent; il fait conduire dans l'hippodrome Léonce et Absimare chargés de chaînes; il les fait coucher par terre: il oublie que Léonce lui a conservé la vie, il se transforme en bourreau, il met le pied sur la gorge de Léonce et d'Absimare, il les foule ainsi pendant une heure. Horrible profanateur des objets les plus saints, il fait chanter par ses infâmes satellites ces paroles de l'Écriture : « Vous marcherez sur l'aspic et » sur le basilic, et vous écraserez le lion et le dra» gon. » Il ordonne qu'on les décapite. Le patriarche de Constantinople a les yeux crevés; plusieurs grands de l'empire sont pendus à la porte de leurs palais; d'autres sont jetés dans la mer, cousus dans des sacs; d'autres sont forcés d'avaler du plomb fondu; les principaux citoyens de Ravenne meurent par les mêmes supplices. Un d'eux, nommé Joannicius, obtient d'écrire avec son sang ses dernières volontés; il écrit: « Dieu, délivre» nous du tyran! » et se brise la tête contre les murs de son cachot.

Pendant six ans, Justinien II entasse les actes épouvantables d'une féroce démence. Le ciel exauce enfin les derniers vœux de ses victimes. Ses crimes enfantent un crime (711): Philippique-Bardane l'assassine lui et son fils; ses satellites sont immolés; et la m [illegible] nante de Philippique saisit le sceptr [illegible] les Trajan, des Antonin, des Thé [illegible] les suites du pouvoir absolu!

Quatre-vi [illegible] taient écoulés depuis l'hégire, cette [illegible] use où Mahomet avait jeté les premier [illegible] ents de cet empire que nous avons vu s'élever, s'étendre et menacer de couvrir la terre entière. L'Europe occidentale avait fait peu d'attention à ce grand phénomène politique, à cet empire si rapide dans son accroissement, et si redoutable dès ses premiers progrès. Les Visigoths eux-mêmes, qui régnaient en Espagne, et qui voyaient pour ainsi dire les Sarrasins s'avancer chaque jour davantage vers le détroit de Gibraltar, faible séparation entre l'Afrique et leurs belles contrées, avaient paru trop peu attentifs au danger qui les menaçait. Redoutant plus les successeurs des Romains qui avaient conquis les Espagnes, que ces Arabes qu'ils croyaient toujours voir au milieu de leurs déserts, et dont les succès étaient à leurs yeux si éphémères, ils avaient été bien éloignés de former avec l'empire d'Orient une alliance étroite et puissante, qui aurait pu étouffer presque dès sa naissance cet esprit de force et de conquête inspiré par le prophète de Médine à ses

musulmans, et repousser les Sarrasins dans les vastes et brûlantes solitudes d'où le génie de Mahomet les avait fait sortir.

Lors de l'origine de cet empire si merveilleux, imaginé, produit, développé, et si fortement constitué par un simple agent d'une veuve d'Arabie, Suinthilla régnait encore en Espagne : mais ce n'était plus ce roi victorieux de tous les ennemis de sa nation, objet de la reconnaissance et de l'admiration des Visigoths; entraîné par sa femme, son frère, son orgueil, son avarice, et toutes les funestes illusions du pouvoir et de la prospérité, il était devenu persécuteur; il avait accablé ses sujets d'impôts; ne mettant plus de bornes à sa tyrannie, il faisait mourir sous les prétextes les plus frivoles tous ceux dont il voulait envahir la fortune. Les Visigoths ne purent plus supporter sa cruelle domination; des complots se formèrent, des conjurations s'ourdirent, le mécontentement général fut bientôt près d'éclater.

(630) Sisenand, qui commandait au nom de Suinthilla dans la Gaule narbonnaise, crut le moment favorable pour monter sur le trône d'Espagne. Il réclama le secours de Dagobert, roi des Français; il lui offrit en présent une fontaine d'or du poids de cinquante livres, que le général romain Aétius avait donnée au roi Thorismond, en reconnaissance des secours si puissants que lui avait amenés le roi visigoth Théodorède, père de Thorismond, et auxquels il avait dû en grande partie la victoire remportée sur Attila.

Dagobert crut devoir favoriser l'entreprise de Sisenand, et lui envoya une armée de Français, avec lesquels Sisenand traversa les Pyrénées. Suinthilla marcha à sa rencontre à la tête de troupes très nombreuses: ils se rencontrèrent auprès de Sarragosse; [illegible] t où la bataille allait commencer, [illegible] i avaient suivi Suinthilla, indig[illegible] ie, l'abandonnèrent, passèrent da[illegible] senand, et le proclamèrent leur [illegible] vit son propre frère, celui dont les [illegible] stes l'avaient poussé dans la tyranni[illegible] lans l'abîme, déserter le premier ses drapeaux; n'ayant plus aucun espoir, et croyant voir le fer vengeur dirigé sur sa tête, il prit la fuite; et aucun historien n'a dit comment il avait fini sa malheureuse vie.

(632) Sisenand cependant ne put faire remettre à Dagobert cette fontaine d'or qu'il lui avait offerte; il craignait de trop mécontenter les Visigoths jaloux de conserver un monument remarquable de la valeur de leurs aïeux : Dagobert se contenta de la valeur de la fontaine.

Sisenand convoqua un concile national à Tolède en 633. Ce concile décida que les évêques continueraient d'être élus par le clergé et par le peuple, confirmés et consacrés par le métropolitain et ses suffragants; mais ce qui est très remarquable et ce qui prouve combien on avait attribué ou laissé prendre au clergé un pouvoir qui ne devait appartenir qu'à l'autorité civile, c'est que ce concile, présidé par saint Isidore, le métropolitain de Séville,

décréta que Suinthilla et ses enfants ne seraient jamais élevés à aucune charge ni à aucun honneur public, à cause de la tyrannie que Suinthilla avait exercée pendant son règne; qu'ils perdraient tous leurs biens, excepté ceux que la bonté du roi leur laisserait pour leur entretien; et qu'il en serait de même du frère de Suinthilla, parcequ'il avait trahi non seulement son frère, mais encore le roi Sisenand. Les pères du concile ne signèrent leurs actes qu'après avoir demandé l'agrément du roi; mais quelle cruelle intolérance dicta les dispositions qu'ils arrêtèrent contre les juifs!

Peu de temps après mourut le président de ce concile, saint Isidore, l'un des hommes les plus savants de son siècle, qui a laissé un très grand nombre d'ouvrages sur l'histoire et sur différents sujets littéraires, théologiques et pieux, qui voulut mourir en évêque, au pied de l'autel où il avait sacrifié pendant tant d'années, et dont les dernières paroles furent comme celles de l'apôtre saint Jean, des exhortations touchantes à la concorde et à l'affection mutuelle. On désirerait honorer sa mémoire, sans penser à ce zèle trop ardent et trop peu éclairé que mêlèrent aux vertus de ce pontife les malheureux préjugés de ce septième siècle si ignorant et si barbare.

Sisenand mourut vers 636; et Chintila, ou Suinthilla II, fut élu pour lui succéder.

On avait déjà, sous Sisenand, rédigé à Tolède ce code visigoth, composé d'après le code Théodosien, les ordonnances des rois, les anciennes

coutumes espagnoles, et renfermant ces dispositions diverses desquelles le grand Montesquieu a dit, dans son *Esprit des lois*, qu'elles étaient puériles, gauches, idiotes,.... pleines de rhétorique et vides de sens, [illegible] fond et gigantesques dans le style. [illegible] soit pas étonné de ces lois, de ces o[illegible] plus que des mœurs, de la bravo[illegible], des grandes vertus, des rigueur[illegible]s, des cruautés, des crimes, dont [illegible] ou dont nous pourrons voir les [illegible] le bonheur ou le malheur de la p[illegible]ple, et former ou fortifier le caractère particulier de ses habitants.

Exposons-en les véritables causes.

Le climat de la péninsule commençait à se rapprocher beaucoup de celui qu'elle montre maintenant: l'étendue de ses bois était diminuée, les eaux de ses fleuves n'étaient plus aussi abondantes; ses plaines, privées de plusieurs ombrages et d'un grand nombre de courants, moins rafraîchies par une atmosphère devenue plus sèche, brûlées plus fortement par un soleil moins souvent voilé par des nuages, présentaient en beaucoup d'endroits des champs sablonneux et arides; la chaleur y était extrême pendant les étés. Autour de ces plaines régnaient ces ramifications des Pyrénées, qui s'étendent en différentes directions jusques au détroit de Gibraltar, forment des barrières très élevées entre plusieurs des bassins de l'Espagne, et portent un grand nombre de leurs cimes à une telle hauteur, que les neiges et les glaciers y sont presque per-

manents. De ces montagnes neigeuses descendaient des vents froids dont la température faisait changer subitement celle des plaines ou des vallées profondes. Ces contrastes soudains, ces passages brusques du froid à la chaleur et de la chaleur au froid, ont toujours produit sur les êtres organisés des effets remarquables; ils agissent profondément, non seulement sur les diverses espèces d'animaux, mais sur les différentes races de l'espèce humaine; ils en modifient, pour ainsi dire, la nature, ils en altèrent ou en augmentent les qualités; et relativement à l'homme, par exemple, ils impriment aux individus qui peuvent résister à leurs attaques une force d'action, une ténacité de caractère, une exaltation de facultés, d'où découlent nécessairement une imagination ardente, des passions vives, une tendance presque irrésistible vers les moyens extrêmes, des sentiments violents, des vertus héroïques, des rigueurs barbares, des excès terribles.

D'un autre côté, dans le septième siècle, l'ignorance des Visigoths, et même celle de leurs personnages les plus élevés, était très grande: le clergé seul possédait les connaissances qui avaient échappé à la barbarie, il jouissait de la plus grande autorité, sans qu'elle lui fût contestée, parceque lui seul était instruit, parceque lui seul pouvait être consulté, parceque lui seul pouvait donner des décisions. Il avait l'un des plus beaux titres à la puissance, le savoir et le talent; et voilà pourquoi il était si rare de voir la nation, et même les grands du royaume, délibérer sur les intérêts de l'état. C'é-

tait très souvent à des assemblées d'évêques que les rois avaient recours pour la sanction de la législation; c'étaient de véritables conciles qui prononçaient sur les affaires civiles, aussi bien que sur la discipline ecclésiastique; et le gouvernement des Visigoths éta[illegible]iblement un gouvernement thé[illegible]mblable qu'on ne le croirait dès [illegible]en à celui des musulmans, et q[illegible] très grands rapports avec le véri[illegible]ent par lequel nous avons montr[illegible]emière époque, que les Français é[illegible]lant le sixième siècle.

Ayons prés[illegible] venons d'exposer, et voyons la suite du règne de Chintila.

Le concile convoqué d'abord après son avènement décréta, sur la demande du roi, des prières solennelles pour apaiser la colère céleste. Il excommunia ceux qui manqueraient à la fidélité et à l'amour que l'on doit au souverain; celui qui, n'ayant pas la prudence nécessaire pour le gouvernement, ou n'étant pas du sang des Goths, aspirerait à la couronne; celui qui maudirait le roi, ou lui donnerait quelque enchantement, ou chercherait à savoir le temps de sa mort, dans l'espérance de lui succéder. Il ordonna que les récompenses obtenues par des services fussent sacrées, et il donna au roi le droit de faire grâce aux criminels, ou de modérer leurs peines.

Et quel est le grand acte qui succède à ce beau droit d'exercer la clémence, la plus noble et la plus touchante prérogative du trône, ou plutôt de

l'humanité? Chintila ordonne que tous ses soldats et tous ses sujets professent la religion chrétienne; il veut que tous les juifs soient chassés de ses états; et le concile qu'il convoque à Tolède l'année suivante le remercie de l'édit qu'il a donné contre cette race qu'il maudit; et avec le consentement du roi et des grands, il déclare qu'aucun roi ne pourra, sous peine d'excommunication, monter sur le trône, qu'après avoir juré d'observer ce même édit de proscription.

D'après un autre canon du concile, pour lequel il est remarquable qu'on n'ait pas parlé de l'approbation du roi ni de celle des grands, on ne pouvait, sans encourir l'excommunication, élire roi celui qui aurait pris l'habit de religion, celui qui aurait fait couper ses cheveux pour se dévouer à la Divinité, ou que l'on aurait rasé pour la même espèce de consécration.

Chintila étant mort en 640, on élut pour son successeur son jeune fils Tulga.

On abusa de la douceur et de l'inexpérience du nouveau roi. (642) Aux mécontentements succédèrent les murmures; plusieurs grands se réunirent, et décidèrent que, pour éviter de grands malheurs, Tulga devait descendre du trône, et le céder à un prince plus en état de gouverner. Combien on était loin d'avoir une idée nette de la nature ainsi que de la limite des pouvoirs, et de cette responsabilité des ministres, qui seule concilie les droits des peuples et la stabilité des gouvernements!

Ces mêmes grands du royaume choisirent pour

leur souverain Chindasuinthe, malgré son âge de quatre-vingts ans. Ce vieillard, dont la tête avait conservé toute sa force, et dont la valeur ni l'ambition n'étaient pas refroidies par les années, marcha contre Tulga, à la tête de ceux qui l'avaient élu, le précip [illegible] t le fit raser.

Plusieurs [illegible] ndant, refusèrent de le reconnaîtr [illegible] vile s'alluma. Les dissidents levèr [illegible] ules et même en Afrique des sol [illegible] rs excès, ajoutèrent à tous les ma [illegible], que combla une affreuse famine [illegible] une grande et longue sécheresse.

Chindasuinthe battit souvent ses adversaires. Un descendant du roi Léovigilde, nommé Ardabaste, seconda par son courage et par ses autres belles qualités les succès du roi, qui lui fit épouser sa cousine germaine. La victoire fit enfin reconnaître Chindasuinthe de tous les Visigoths, et la tranquillité se rétablit dans la péninsule.

Le roi se hâta de convoquer un concile, dont le premier acte fut d'excommunier ceux qui introduiraient des troupes étrangères dans le royaume pour attenter à la vie ou à la couronne du prince.

Il n'est pas inutile, pour la connaissance des mœurs et des usages des peuples, de rapporter d'ailleurs que Chindasuinthe ayant, en 647, envoyé Tajon, savant évêque de Sarragosse à Rome, pour avoir une copie de quelques ouvrages de morale de saint Grégoire, ce prélat, qui devait s'adresser au pape lui-même, fut obligé d'attendre

l'élection du souverain pontife; que saint Martin ayant été élevé sur la chaire pontificale, lui répondit qu'il fallait chercher ces ouvrages dans les archives de l'église de Rome; que le grand nombre d'affaires que saint Martin avait à régler ne lui permit pas de s'en occuper aussitôt qu'il l'aurait voulu, et qu'il s'écoula beaucoup de temps avant que l'on pût trouver et copier les manuscrits désirés par le roi des Visigoths.

Chindasuinthe était parvenu à sa quatre-vingt-septième année. Souhaitant de se débarrasser en grande partie du poids de la royauté, bien lourd pour son âge, de favoriser son fils, et d'éviter à son pays les orages qui peuvent accompagner l'élection d'un roi, il obtint d'une assemblée d'évêques et de grands qu'ils proclamassent son fils Récésuinthe son successeur et associé à son trône.

(649) Cette proclamation fit beaucoup de mécontents. On la regarda comme un attentat au droit d'élire le roi que la nation ou les grands, en usurpant l'autorité du peuple, avaient toujours exercé, et comme une tentative dangereuse pour changer le gouvernement électif en monarchie héréditaire. Elle irrita ceux qui avaient des prétentions à la couronne, et qui espéraient que, le roi étant très vieux, ils pourraient bientôt les faire valoir.

Froja, un de ces mécontents, réunit un parti considérable. Il alla en France, et ayant levé facilement une armée parmi les Gascons, toujours prêts à employer leurs armes au service de ceux

qui avaient besoin de leur courage, il repassa avec cette armée les Pyrénées, et porta le ravage, la mort et l'incendie dans toutes les contrées que l'Èbre arrose. Récésuinthe s'avança contre lui, le défit, repoussa les Gascons au-delà des Pyrénées, justifia le c et des grands, et s'en montra bien ;ore, en préférant la douceur à la iant par des actes de bienfaisance , le plus grand de tous les bienfaits op aigris, en proclamant une an rve, en réparant tous les torts, en pôts, en gagnant tous les cœurs, et .. ainsi succéder une paix durable à de sanglantes discordes.

Ce fut en 652 qu'il perdit son père. Chindasuinthe avait quatre-vingt-dix ans quand il cessa de vivre. Son fils, devenu seul souverain de l'Espagne, réunit à Tolède un concile, dans lequel entrèrent des abbés ou chefs de monastères, ceux qui remplissaient les grandes charges de la couronne, des gouverneurs de province et d'autres grands. Le roi leur remit par écrit l'état des affaires dont il désirait que s'occupât cette assemblée, à laquelle quelques historiens ont donné le nom d'états-généraux, aussi bien que celui de concile. Ce concile déclara que les excommunications prononcées contre les rebelles se trouvaient annulées par l'amnistie; il ordonna que les héritiers d'un roi ne pourraient succéder qu'aux biens qu'il avait avant son élection; il décréta que tous les autres biens du prince appartiendraient à la cou-

ronne. Un autre décret, bien remarquable par son opposition avec le canon approbatif de l'expulsion des Israélites, qui avait eu lieu du temps de Chintila, porte que le roi protègera la foi catholique, et veillera à arrêter la méchanceté des juifs, *sans jamais sortir des bornes de la modération et de l'équité;* et, ce qui prouve combien les évêques et les ducs ou comtes palatins, c'est-à-dire les grands officiers du palais, dominèrent dans cette assemblée, le dixième canon du concile change en leur faveur un des articles les plus essentiels de la constitution de l'état, et détermine que dorénavant le roi sera élu dans le lieu où son prédécesseur sera mort, et que l'élection sera faite par les évêques et les grands du palais.

Cette disposition était une suite presque nécessaire du gouvernement théocratique; et quels pouvoirs plus grands encore n'allons-nous pas voir usurper dans le royaume le plus voisin de l'Espagne, par le chef d'autres grands officiers palatins!

Dès 653, Récésuinthe rendit au métropolitain de Mérida plusieurs évêchés réclamés par ce prélat, comme ayant été compris autrefois parmi les diocèses de sa province.

En 667, l'Espagne perdit saint Ildephonse, métropolitain de Tolède, capitale du royaume, et qui par ses vertus et son savoir avait obtenu une grande vénération; et en 672, Récésuinthe mourut dans une petite ville voisine de Salamanque.

Les palatins ou grands officiers du palais, qui avaient accompagné le roi, se réunirent à l'instant

et élurent un des leurs, nommé Wamba ou Bamba. Ils eurent de la peine à lui faire accepter la couronne; mais, vaincu par leurs instances, il partit pour Tolède; et après avoir reçu des témoignages du plaisir que son élection faisait au royaume, il fut sacré pa[illegible] in.

Il est à r[illegible] Vamba fut le premier roi wisigoth[illegible] uel un archevêque répandit une h[illegible] comme Samuel le prophète en a[illegible] a tête du premier roi des Juifs; n[illegible] it aussi le premier roi des Espagnes [illegible] du que par les évêques et par les pala[illegible].

Les Vascons ou Gascons d'Espagne, c'est-à-dire les Navarrois et les Asturiens, se révoltèrent cependant contre Wamba. Bientôt il apprit qu'Hildéric, comte ou gouverneur de Nîmes, dans la province narbonnaise, l'évêque de Maguelone et l'abbé d'un monastère voisin, refusaient de le reconnaître, avaient levé des troupes dans les contrées françaises de leur voisinage, et entraîné dans leur défection toutes les villes de la Gaule wisigothe; et peu de temps après on lui annonça que Paul, un de ses généraux, qu'il avait chargé d'aller soumettre Hildéric et ses partisans, avait gagné le gouverneur de la province de Tarragone, et, franchissant rapidement les Pyrénées, s'était emparé de Narbonne, et avait été reconnu roi par son armée, par le duc de Tarragone, par Hildéric lui-même, et par tous les révoltés.

Wamba a le bonheur de faire rentrer dans leur

devoir les Navarrois et les Asturiens, que leurs montagnes, leurs défilés, leurs gorges, leurs cavernes et leurs autres retraites presque inaccessibles ne peuvent dérober à ses armes. Réunissant ensuite tous les soldats dont il peut disposer, il traverse la Catalogne, donne ordre à sa flotte de seconder les opérations de son armée, reçoit les chefs de Barcelone et de Girone, qui s'empressent de se soumettre; passe les Pyrénées, s'empare de Colioures, de Vulturaria et de Castrolivia, dans lesquelles il trouve beaucoup d'argent qu'il distribue à ses guerriers; fait prisonnier, dans un fort, le duc de la province de Tarragone; investit Narbonne, la prend de vive force; soumet Béziers, Agde, Maguelone, et fait marcher des troupes choisies vers Nîmes, où Paul s'était réfugié.

Ces troupes attaquent Nîmes avec vigueur, battent les murs avec le bélier, lancent sur les remparts des nuées de pierres, de dards et de flèches; y pénètrent, immolent tout ce qui s'oppose à leurs efforts, et plantent sur les tours l'étendard victorieux de Wamba.

Le roi arrive vers la ville rebelle et vaincue. Le métropolitain de Narbonne va au-devant du prince, se prosterne à ses pieds, implore sa clémence. Paul et quelques uns des siens s'étaient sauvés dans un asile retranché. Ils se rendent; on les amène au vainqueur. Le roi les fait juger par un conseil de guerre; ils sont condamnés à mort. Wamba leur fait grâce de la vie, se contente de les faire raser, ordonne qu'on rende aux habitants

tout ce qui leur a été pris, et revient à Tolède, où un triomphe et les acclamations des Visigoths honorent sa victoire et encore plus sa modération.

Il fait tracer par ses commissaires les limites de tous les diocèses de son royaume, prend un soin particulier [illegible] n 677 a la satisfaction d'apprend [illegible] uite de ses soins et de sa prévoy [illegible] avale a battu celle des Sarrasins, [illegible] e ne cessait de s'accroître [illegible] ntrionale, et dont les bâtiments [illegible] nt les rivages occidentaux de la [illegible] victoire avait été longtemps dis [illegible] 'isigoths l'avaient emporté, et les Sarrasins avaient perdu deux cent soixante-dix barques, prises, brûlées ou coulées à fond.

(680) Ervige, fils d'Ardobaste, et descendant du roi Léovigilde, était un des palatins qui possédaient le plus la faveur de Wamba. Entraîné par l'ambition à une noire ingratitude, il fit prendre secrètement au roi une boisson dont ce prince était bien éloigné de soupçonner la nature; Wamba, qui d'ailleurs était déjà vieux, tomba dans le délire, et éprouva des accidents si graves que l'on crut qu'il se mourait. On se hâta, suivant les usages de ce siècle, de lui couper les cheveux, et de lui donner l'habit de pénitent. Au bout de vingt-quatre heures, le roi revint à lui; mais telles étaient les idées de ce temps déplorable, que, voyant qu'on l'avait consacré à la pénitence pendant son égarement, il se crut incapable de conserver la cou-

ronne, et obligé de se vouer entièrement à la vie religieuse. Il recommanda aux palatins d'élire Ervige, le déclara par écrit son successeur, après qu'ils se furent conformés à son désir, et se retira dans un monastère. Saint Julien, métropolitain de Tolède, sacra Ervige.

Des soupçons toutefois se répandirent sur la cause de l'accident qui avait amené l'abdication de Wamba. D'un autre côté, le droit d'élire le roi, toujours restreint de plus en plus par l'ambition des grands officiers, n'avait été exercé que par les palatins. Ervige voulut s'assurer la possession du sceptre; il convoqua une assemblée composée des évêques et des grands, et il est curieux de voir quelles furent les principales décisions de cette assemblée.

Elle ordonna qu'Ervige serait tenu pour légitime monarque des Visigoths, obéi et respecté comme tel, attendu, premièrement, que le roi Wamba avait eu, pendant sa maladie, les cheveux coupés comme un pénitent et un *homme en religion*, ce qui le rendait incapable de régner; secondement, que Wamba, du consentement des palatins, avait nommé Ervige son successeur; troisièmement, que Julien, métropolitain de Tolède, n'avait sacré le nouveau roi qu'après s'être assuré de la régularité de son élection.

L'assemblée ordonna de plus qu'on n'admettrait à la communion de l'église ceux qui auraient commis quelque crime contre le roi ou la patrie, qu'autant que le prince leur aurait fait grâce. Elle

décréta qu'afin d'obvier aux longs délais qui avaient lieu ordinairement dans les élections des évêques, le métropolitain de Tolède aurait le droit de sacrer tous les évêques d'Espagne, suivant le choix du prince, pourvu qu'il les jugeât dignes de l'épiscopat; et [illegible] e disposition bien funeste, elle a [illegible] ux qui se refugieraient dans une [illegible] commis quelque délit jouirai[illegible] ité qui s'étendrait jusques à tren[illegible] glise.

(682) La [illegible] nuant de régner entre les parents e[illegible] ticuliers de la famille d'Ervige et ceux [illegible] famille de Wamba, le roi crut parvenir à la faire cesser, en mariant sa fille avec *Égiza* ou *Égica*, neveu de son prédécesseur.

En 683, il réunit à Tolède un nouveau concile, auquel assistèrent soixante-six évêques, cinq abbés, et vingt-sept palatins, ou autres grands du royaume.

Il fit l'ouverture de ce concile, adressa un discours à ceux qui le composaient, leur remit une note qui indiquait les questions dont ils devaient s'occuper, se retira ensuite, mais revêtit leurs actes de son approbation.

Combien cette assemblée, si différente des premières assemblées nationales des Visigoths, montrait une distribution de pouvoirs politiques et une concentration d'influence et d'autorité peu propres à donner à l'amour de la patrie la force devenue si nécessaire dans un moment où le bruit

de tant d'états qui s'écroulaient sous les coups des Sarrasins retentissait jusques au milieu des montagnes de la péninsule, et annonçait l'approche du grand orage qui menaçait la monarchie espagnole!

Elle décida que, d'après le désir du roi, tous ceux qui avaient pris part à quelque révolte, soit du temps de Wamba, soit à une époque antérieure, recevraient une amnistie complète; que les palatins et les évêques ne pourraient être privés, ni de la vie, ni de leurs biens, ni de leur rang, qu'après avoir été jugés par les évêques et les grands du royaume; que l'on excommunierait tous ceux qui commettraient quelque délit envers la femme, les enfants, les gendres, ou les brus du roi, ainsi que celui qui épouserait le veuve du monarque, quand même il serait monté sur le trône.

(687) Ervige, se sentant attaqué d'une maladie mortelle, nomma pour son successeur, du consentement des palatins, Égiza son gendre, releva les grands du serment qu'ils lui avaient prêté, leur en demanda un nouveau pour Égiza, et mourut peu de temps après.

Saint Julien, métropolitain de Tolède, sacra Égiza, comme il avait sacré Ervige. Trois ans après, il mourut, laissa un long souvenir de ses vertus, plusieurs ouvrages théologiques, une histoire de la guerre de Wamba contre Paul, et une chronique des rois visigoths, publiée par le cardinal d'Aguirre.

Son successeur Sisebert fut bien éloigné de marcher sur ses traces; il conspira contre le roi;

Égiza le fit arrêter, et convoqua un concile, composé de plus de cinquante évêques ou métropolitains, de cinq abbés et de seize palatins, qui déposèrent Sisebert; et, ce qui est remarquable, nommèrent à sa place le métropolitain de Séville, et choisirent [illegible] ccesseur de ce dernier métropolitain [illegible]

Les Sarras [illegible] n 696, de s'emparer des Maurita [illegible] aient de plus en plus vers l'Espagn [illegible] ent pour ainsi dire, et leur flotte fa [illegible] ement briller les pavillons de l'is [illegible] g des côtes de la péninsule. Égiza fit appareiller la sienne; elle rencontra celle des Sarrasins, et la contraignit à s'éloigner.

Dès 698, Égiza demanda aux grands du royaume d'associer au trône son fils Witiza. Il l'obtint, donna à ce jeune prince le gouvernement de la Galice, qui avait fait partie de l'ancien royaume des Suèves, et mourut en 700.

Witiza commença son règne par des actes de la plus grande clémence; il remit à ses sujets tous les arrérages des impôts; mais bientôt il s'abandonna, sans aucun frein, à la vie la plus déréglée, il permit tout à ses passions ardentes. Ayant recours à la violence lorsqu'il ne pouvait pas réussir par la séduction, il porta le déshonneur dans toutes les familles; et ce qui acheva d'allumer dans toutes les classes le plus terrible ressentiment, il se glorifiait de ses attentats. L'honneur cruellement blessé de tant de grands du royaume, et d'autres Visi-

goths, ajoutait à chaque instant à l'indignation publique : des soulèvements se préparèrent. On soupçonna deux descendants des anciens rois, le duc Théodofred et don Pélage, de fomenter ces soulèvements. Ils furent exilés; on a même écrit que Witiza fit crever les yeux à Théodofred, pour le rendre incapable de gouverner.

Les excès du roi deviennent plus criminels, et la haine publique plus dangereuse. Pendant que cette conduite coupable, et tous les troubles secrets qu'elle enfante, semblent amener la plus funeste catastrophe, et livrer l'Espagne divisée, sans force et sans défense, au premier qui voudra s'en emparer, les Sarrasins marchent de conquête en conquête. (707) Musa, l'un des généraux du khalife Walid, et gouverneur des Mauritanies, bat les Bérébères, les défait, assiège Tanger, s'en empare, et n'est plus séparé des Espagnes que par le détroit de Gibraltar. L'année suivante, il veut emporter d'assaut Ceuta, qui appartenait encore aux Visigoths; la valeur du comte Julien peut seule garantir la place.

(709) Un grand nombre de Visigoths puissants, ne pouvant plus supporter les désordres, les outrages, la tyrannie de Witiza, proclament à sa place don Rodrigue, qui, suivant quelques auteurs, était fils du duc Théodofred, exilé par Witiza, et descendant du roi Chindasuinthe. Tous les Visigoths ne reconnaissent pas don Rodrigue; la guerre civile éclate dans la péninsule.

Un parti de Sarrasins passe le détroit, débarque

à Tarife presque en face de Tanger, et ravage la côte avant de se rembarquer. Witiza meurt. Rodrigue demeure seul possesseur de la couronne. Les Visigoths, réunis, auraient pu résister aux Arabes, auxquels la conquête des Mauritanies fait donner le nom de [illegible] voilà qu'un nouvel attentat va ouv[illegible]ns l'entrée des Espagnes, ainsi q[illegible]ons dans la cinquième époque.

Pendant qu[illegible]es enfants courageux des campagnes [illegible] l'Arabie se formait, se développait, [illegible]r la Perse, l'Asie Mineure, la Syrie, l'Egypte, les Mauritanies, et venait, toujours croissant, jusques aux rivages fameux que baignent les eaux de l'Océan et de la Méditerranée, les Barbares sortis des marais et des forêts inondées du nord-ouest de la Germanie luttaient avec plus ou moins de succès dans la Grande-Bretagne, sous le nom d'Anglo-Saxons, pour y accroître leurs conquêtes, et agrandir le territoire des sept monarchies qu'ils y avaient établies. Les anciens habitants, tantôt réfugiés dans les bois et les montagnes du pays de Galles et de Cornouailles, tantôt sortant de leurs asiles redoutables avec le courage du désespoir, pour repousser loin des terres de leurs pères les ennemis que la mer avait vomis sur leurs bords; combattant seuls quelquefois contre les dominateurs de leur patrie asservie; secourus d'autres fois par leurs frères de la valeureuse Armorique ou Petite-Bretagne, et profitant des divisions qu'une ambition féroce faisait naître

parmi les conquérants, illustraient par la plus belle et la plus juste des résistances les dernières années de leur indépendance. Mais cette indépendance et si noble et si fière devait bientôt se renfermer, se voiler, pour ainsi dire, et se perpétuer mystérieusement au milieu de ces monts, de ces bois, de ces défilés défendus par une nature sauvage, et où, pendant plusieurs siècles, subsisterait encore, comme dans un temple éloigné des regards des profanes, l'image sacrée de l'ancienne liberté.

Éthelbert, qui commandait à presque toute la Grande-Bretagne conquise, avait cessé de vivre. Son fils renonce au christianisme, et ose épouser la seconde femme de son père. Un de ses petits-fils enlève la couronne à son aîné; et le fils de cet usurpateur, redoutant les droits qu'ont au trône les enfants de son oncle, les fait assassiner. Les nouveaux trônes sont souvent usurpés, les couronnes souvent ensanglantées. Les rois saxons combattent les uns contre les autres; le fer et le feu ravagent leurs malheureuses contrées: tantôt vainqueurs et tantôt vaincus, ils défont ou recomposent leurs monarchies, en rapprochent ou en écartent les limites, les réunissent ou les divisent, s'allient quelquefois avec les Bretons contre leurs compatriotes, mais le plus souvent se concertent pour les repousser, les détruire ou les reléguer vers les rivages occidentaux.

Tout ce spectacle est confus, parceque les objets, les théâtres, les évènements, les premiers résultats, ne sont pas assez grands pour être distin-

gués au travers de plus de dix siècles. Il faudrait s'en approcher de très près pour le voir nettement; mais la nature de cet ouvrage s'y oppose: il suffira d'en présenter les grandes conséquences dans les époques suivantes.

(688 ou [illegible] ndant remarquer que ce fut pend[illegible] lont nous nous occupons que m[illegible] trônes saxons, sur celui de Wesse[illegible] eur, ses autres grandes qualités, ses [illegible] soin qu'il prit de faire former un rec[illegible] ri, dans la suite, servit de base à [illegible] Alfred, ont rendu célèbre, et dont nous montrerons, dans la cinquième époque, les rapports des derniers actes avec la civilisation de la Grande-Bretagne.

(676) Ce fut aussi pendant cette période qu'un moine grec, nommé Théodore, fut promu au siége de Cantorbéry. Il possédait toutes les connaissances auxquelles on donnait alors les noms de mathématiques, d'astronomie et de musique. Il avait cultivé avec succès les lettres grecques et latines; il en favorisa l'étude, et en répandit le goût dans la Grande-Bretagne, où il apporta ou fit venir un grand nombre de livres latins ou grecs, et forma une bibliothèque. Il y favorisa aussi la culture des arts, et seconda de toute son influence un Anglais, nommé Benoît, qui était passé en Italie, y avait pris l'habit religieux, s'y était perfectionné dans la peinture, et était revenu en Angleterre. Ce Benoît avait appris à ses compatriotes l'art de peindre et celui de faire le verre, bâti

plusieurs églises ou monastères, et orné ces édifices de ses verres et de ses peintures.

L'Écosse ni l'Irlande, pendant le milieu ou la fin du septième siècle, ne furent le théâtre d'aucun évènement mémorable : mais de grands changements se préparaient en France, et devaient influer sur la destinée de toute l'Europe.

(628) Dagobert Ier venait de succéder à son père Clotaire II. Il se hâta de rassembler une armée, de s'avancer vers Reims, et d'envoyer des conseillers fidèles auprès des grands de la Neustrie et de la Bourgogne. Des exemples multipliés pouvaient lui faire craindre que son frère Aribert, ou Charibert, ou Caribert, ne voulût qu'on lui cédât une très grande partie du royaume. Il s'arrangea avec ce prince, lui abandonna une portion considérable de l'Aquitaine, de la Gascogne, et de quelques contrées voisines, et se trouva paisible possesseur de tous les autres états que son père avait gouvernés. Il crut devoir les parcourir, et en visiter les principales villes. Il paraît qu'il avait conçu le projet d'affaiblir la puissance des grands, de fonder l'autorité royale sur l'affection de la nation, de détruire le pouvoir rival des maires du palais, dont il prévoyait l'immense et rapide accroissement. Il réprima, dans toutes les provinces qu'il parcourut, les injustices et les vexations sous lesquelles les grands faisaient gémir les Français. Le peuple le combla de bénédictions. Mais bientôt ses mœurs se dépravèrent, sa politique s'affaiblit, son système se dénatura dans sa base,

sa conduite changea. Indépendamment d'un si grand nombre de concubines que les historiens n'ont pas voulu les compter, il eut en même temps quatre femmes auxquelles il donna le rang d'épouses légitimes : la première était Nantilde, qu'il avait épousée [illegible] Gomatrude sous prétexte de [illegible] e était Ragnetrude; la troisième s[illegible] gonde, et la quatrième Berchilde. [illegible]

Il dédai[illegible] peuple; il surchargea les Français [illegible]

Aribert [illegible] dont il avait fait sa capitale, pour [illegible] s tenir sur les fonts de baptême Sigebert, le fils aîné de Dagobert Ier. (630) Peu de temps après cette cérémonie, il mourut dans l'Aquitaine, et son fils Chilpéric, encore enfant, le suivit au tombeau. Dagobert n'était plus aimé du peuple; les grands le détestaient; il fut soupçonné d'avoir hâté la mort de son frère et de son neveu, des états et des trésors duquel il s'empressa de se mettre en possession.

Craignant, pour ses provinces d'Allemagne, les incursions des Esclavons et d'autres Barbares, il fit un traité d'alliance avec Héraclius, qui régnait alors à Constantinople. Mais cette alliance n'empêcha pas les Virides ou Viridiens, Esclavons d'origine, de se jeter dans la Thuringe et dans plusieurs autres contrées de la France germanique. Dagobert rassembla son armée à Metz, traversa la vaste forêt des Ardennes, arriva à Mayence, et allait passer le Rhin, lorsque des députés des Saxons

vinrent le trouver. Ils offraient de défendre contre les Virides la France germanique ou ultra-rhénane, si le roi voulait les décharger du tribut de cinq cents vaches que Clotaire Ier leur avait imposé. Dagobert y consentit; les Saxons jurèrent sur leurs armes d'être fidèles à leur promesse; ils attaquèrent les Virides; mais leurs armes ne furent pas heureuses, et les contrées françaises de la Germanie restèrent exposées à la dévastation.

(632) Dagobert convoqua à Metz une assemblée composée d'évêques et de seigneurs; il y déclara l'intention où il était de fixer sa résidence dans cette ville, pour être plus à portée de défendre les frontières orientales de la France; et quoique son fils Sigebert n'eût que trois ans ou environ, il le fit reconnaître roi d'Austrasie; il lui donna pour conseillers saint Cunibert, archevêque de Cologne, et Adalgise, duc ou maire du palais, et garda auprès de sa personne, sous le prétexte de former son conseil, Pepin dit le Vieux ou de Landen, ancien maire du palais du même royaume, et plusieurs grands dont il redoutait l'influence.

Il restait encore deux fils d'Aribert, Boggis et Bertrand. Vers 631 ou 632, Dagobert Ier crut devoir leur donner le duché d'Aquitaine en souveraineté héréditaire, sous la condition d'un hommage et d'un tribut ou d'une redevance qu'il se réserva comme une marque de sa suzeraineté. Il ne se doutait pas qu'il posait le premier fondement de ce grand système féodal qui devait être si funeste et au bonheur du peuple et à l'autorité du souverain.

Très peu de temps après la naissance de son second fils, Clovis II, il le fit reconnaître roi de Neustrie et de Bourgogne, dans une nouvelle assemblée de grands, d'évêques et de principaux vassaux.

On lui c [illegible] vailler à un recueil de lois assez [illegible] urs et à l'esprit de la nation, pou [illegible] vé leur force pendant près de trois [illegible]

Il donna à [illegible] nombre d'églises ou de monastères [illegible] dues de terres, et ne contribua pa [illegible] grès de la civilisation, en faisant présent de ces vastes campagnes, presque toujours agrestes ou ravagées, à des associations nombreuses, vouées à un travail constant, dirigées par des règles sévères relativement à l'emploi du temps et à l'ordre des opérations. Ces associations étaient d'ailleurs encore persuadées qu'elles ne pouvaient parvenir ni à une prospérité temporelle ni à une félicité éternelle qu'en abattant des bois inutiles ou malsains, en desséchant des marais pestilentiels, en dirigeant le cours des eaux, en fertilisant les plaines et les vallées, en construisant de grands édifices, en perpétuant tout ce que pouvaient encore produire l'architecture, la sculpture, la peinture sur verre, la musique, en copiant des manuscrits, en conservant les restes si fragiles de la littérature, et en les transmettant à la jeunesse.

L'église de Saint-Denys avait été particulièrement l'objet de ses libéralités; il l'avait fait rebâtir avec d'autant plus de magnificence, qu'il aimait à

réunir autour de lui les plus riches productions du luxe, qu'il s'était plu à présider une grande assemblée élevé sur un trône d'or, et que l'on conserve encore un autre trône de ce prince, d'un métal bien moins précieux, mais travaillé avec assez d'art, et que j'ai vu employé dans une grande solennité militaire sur les bords de la mer qui baigne la ville de Boulogne.

Il aimait à habiter dans une maison de plaisance située près de Paris, sur la rive droite de la Seine, au milieu des bois, à l'endroit que l'on nomme encore Épinay, et où j'écris son histoire. Ce fut dans cette résidence qu'il mourut d'une dyssenterie, en 638, ayant à peine trente-six ans; il fut enterré dans l'église de Saint-Denys, où l'on voit son tombeau.

Sigebert II, son fils aîné, n'avait que huit ou neuf ans; Clovis II n'en avait que cinq. Éga ou Æga, maire du palais de Neustrie, gouverna ce royaume au nom de Clovis II. Pepin de Landen, délivré de l'espèce de captivité dans laquelle la méfiance de Dagobert l'avait retenu au milieu de sa cour, revint en Austrasie accompagné de ceux qui avaient partagé sa disgrâce. Son retour fut un triomphe; saint Cunibert, archevêque de Cologne, se déclara le plus zélé de ses amis; les grands suivirent l'exemple de l'archevêque: on rappela les anciens services de Pepin; on les fit valoir avec chaleur; toutes les espérances se tournèrent vers lui, tous les suffrages le réclamèrent. Maire du royaume d'Austrasie à la place d'Adalgise, qui se retira, il en reprit de

nouveau les rênes; il se lia avec Éga, le maire de Neustrie. Tous deux répandirent à l'envi des bienfaits; tous deux comblèrent particulièrement de biens ceux que le règne de Dagobert avait mécontentés. Favorisés par les grands, aimés du peuple, tuteurs de [illegible] exerçaient toute l'autorité souve[illegible] rois dont ils tenaient la place. La [illegible]issait. Sainte Nantilde, la veuve de [illegible]loyait tout l'ascendant de ses ve[illegible] la paix dans les deux royaumes, [illegible]entre les deux maires. Elle avait les [illegible] régence ; mais la puissance était entre les mains de Pepin et d'Éga, ou plutôt Éga devait céder à l'ascendant de Pepin; et Pepin, en effet, était le chef des Français.

Ici commence à se manifester pour un œil attentif une grande révolution qui devait influer sur le monde entier. Lorsqu'une de ces révolutions qui font les destins des nations frappe les yeux du vulgaire, il croit qu'elle commence; elle est faite depuis long-temps, et les phénomènes politiques que des observateurs superficiels regardent comme l'origine de ces évènements mémorables sont plutôt les effets que les causes de ces grands changements.

Depuis plusieurs règnes les grands ne pliaient que par force sous l'autorité royale. Ceux de ces grands qui n'étaient ni Romains ni Gaulois se souvenaient trop de l'indépendance de leurs aïeux dans les forêts de la Germanie. Trop peu éclairés pour réprimer les abus de la royauté par la sainteté des

lois fondamentales et la puissance irrésistible d'une opinion véritablement nationale, ils avaient résolu de l'anéantir, de n'en laisser subsister que le nom, et de s'en partager les attributs. Les maires du palais, presque toujours choisis parmi eux, qu'il était si difficile au souverain de faire descendre de leur siége, rival du trône, et qui avaient tant d'occasions d'accoutumer les peuples à leur obéir et les armées à les suivre avec enthousiasme, leur avaient paru les plus propres à favoriser leurs projets usurpateurs. L'ambition des maires paraissait les assurer de leur concours. L'usage, leur crédit, le grand nombre de leurs clients, la crainte de les blesser, tout leur promettait de voir bientôt héréditaires les récompenses et tous les autres avantages dont ils jouissaient. La dynastie de Clovis ne pouvait plus régner que pendant peu d'années: le choc le plus léger devait détruire le colosse d'argile. Pour sauver cette dynastie, il aurait fallu qu'elle produisît de grands hommes supérieurs à leur siècle; et ces grands hommes devaient naître dans la famille d'un maire du palais.

Deux circonstances donnent à la révolution préparée par les grands une force invincible. Les descendants de Clovis sont confinés dans leurs palais; on ne les occupe plus qu'à fonder des monastères; on ne voit leur histoire que dans les chartes des églises; ils ne paraissent plus dans les camps de la nation la plus belliqueuse, et qui dans ses forêts germaniques avait toujours donné le commandement au plus brave; les maires marchent à la tête

des armées, ou les grands, dénaturant de plus en plus le gouvernement monarchique, désignent eux-mêmes les généraux; et d'un autre côté, la place si éminente de maire, celle vers laquelle se tournaient tous les regards de la nation, devient réellemen [illegible] royauté s'éclipse; elle perd son é[illegible] avait perdu sa force. L'ambition [illegible] cependant trompée; la royauté re[illegible] oir et sa gloire; mais ce ne sera [illegible] endants de Clovis, ils auront dispar[illegible]

Pepin de La[illegible] en 640, deux ou trois ans après son retour en Austrasie, et Éga cessa de vivre vers le même temps.

Grimoald, fils de Pepin, fut élevé à la place que son père venait de remplir d'une manière si satisfaisante pour les grands et pour le peuple. Cette succession fut un commencement d'hérédité.

Othon, fils de celui qui avait présidé à l'éducation de Sigebert, voulut disputer à Grimoald la mairie du palais et la régence du royaume; mais l'archevêque Cunibert et les principaux seigneurs austrasiens soutinrent Grimoald; Othon fut tué par Leuthaire, gouverneur de la province allemande, et Grimoald fut soupçonné d'avoir dirigé les coups.

Dans la première année du gouvernement de Grimoald, Radulphe, duc de Thuringe, se révolta contre Sigebert. Dagobert lui avait donné le gouvernement de cette province, dans l'espérance qu'il la défendrait contre les incursions des Esclavons

Virides qu'il avait, en effet, repoussés plusieurs fois.

Grimoald rassemble les troupes d'Austrasie, convoque les leudes du royaume; et Sigebert II, quoiqu'il ne fût encore âgé que de douze ou treize ans, passe le Rhin à la tête de l'armée. Si ce prince si jeune avait été en état de commander, Grimoald et les grands l'auraient vu avec peine partager avec eux les hasards de la guerre; mais la gloire de la victoire ne pouvait être pour lui.

Radulphe occupa le centre de la Thuringe, avec l'élite de ses soldats, et envoya vers ses frontières un corps d'armée commandé par un de ses généraux. Ce corps d'armée, qui attendait les Français derrière la grande forêt nommée alors de Bucorie, fut défait, et son général tué sur le champ de bataille. Les Français marchèrent vers le centre de la Thuringe; Radulphe se retrancha sur une hauteur: il avait avec lui sa femme et ses enfants; il fortifia son camp par de grands abattis. Grimoald l'investit. On tint un conseil de guerre; le duc ou gouverneur de l'Auvergne, qui dépendait de l'Austrasie, et le comte ou gouverneur de Sundgau, ne partagèrent pas l'avis des autres généraux, et, par une indiscipline funeste, ils attaquèrent avec leurs propres troupes, sans l'ordre et peut-être contre l'ordre de leur chef, les retranchements du duc de Thuringe. Radulphe les battit, les repoussa, sortit de son camp, tomba sur le gros de l'armée française; les soldats de Mayence, dont les commandants furent soupçonnés de tra-

hison, prirent la fuite; un grand nombre d'Austrasiens périrent; la hache des vainqueurs trancha les jours de plusieurs grands d'Austrasie, et particulièrement du duc d'Auvergne et du comte de Sundgau, qui voulurent racheter par leur audace la faute [illegible]; et Radulphe rentra en triomph[illegible]p.

Les Fra[illegible] étaient restés campés à la vue [illegible] nouveau conseil de guerre dé[illegible]erait avec lui.

Radulphe [illegible]uvernement de la Thuringe; il rec[illegible] II pour son roi : mais, peu soumis à sa volonté, et usurpant toujours le pouvoir suprême, il traita à son gré avec les Virides et les autres Barbares ses voisins, et laissa aux grands vassaux de la couronne de France un exemple dont l'imitation fit le malheur de la monarchie, et faillit si souvent à la perdre.

La paix ne fut pas troublée pendant le reste du règne de Sigebert. Abandonnant à Grimoald, en qui il avait la plus grande confiance, la direction des affaires et les soins du gouvernement, il se livra entièrement aux inspirations de la piété dans laquelle il venait d'être élevé. On croirait qu'il ne s'était réservé de l'autorité royale, en l'abdiquant, pour ainsi dire, entre les mains du maire du palais, que le pouvoir d'établir des monastères : il en fonda plus de vingt, et principalement ceux de Stavelo et de Malmédy, qu'il confia à saint Remacle, et dont les abbés devinrent princes de l'empire germanique.

On trouve néanmoins, dans le précieux recueil relatif à l'histoire de France, et que l'on doit à Duquesne, des lettres de Sigebert, qui montrent que sa dévotion ne l'empêchait pas de conserver les droits d'une couronne qu'il avait presque abandonnée à Grimoald. Dans une de ces lettres, il témoigne son mécontentement de ce que l'archevêque de Bourges a voulu, sans son consentement, assembler ceux des évêques de sa province qui étaient sujets du royaume d'Austrasie.

Grimoald était parvenu à lui inspirer tant de reconnaissance et d'affection, que, suivant l'auteur d'une Vie de ce roi, citée par Duquesne dans le tome premier de son grand ouvrage, ce prince, quoiqu'il n'eût pas encore dix-huit ans, promit au maire du palais d'adopter, s'il mourait sans enfants, celui qu'avait Grimoald, et que ce dernier avait nommé Childebert.

Quelque temps après, la reine lui donna un fils que l'on nomma Dagobert, et sept ou huit ans après la naissance de cet enfant, au moment où il se vit près de mourir, il pria Grimoald de servir de père au jeune prince. Combien son attente fut trompée!

Sa douceur, sa bonté, ses autres vertus, le grand nombre de fondations pieuses qu'il avait faites, le firent inscrire dans le catalogue des saints; et son éloge fut répété dans toutes les chroniques composées par des moines qu'il avait comblés de bienfaits. Combien d'injustes erreurs n'ont pas été cependant répandues par ces moines, qui

écrivaient l'histoire dans les temps d'ignorance, et dont la reconnaissance ou le ressentiment ont si fréquemment exagéré l'éloge ou le blâme, et présenté les vertus comme des crimes ou les crimes comme des vertus!

Sainte [illegible] ansmis sa piété à son fils Clovi [illegible] ie et de Bourgogne; et l'ambitio [illegible] alais avait dénaturé la dévotion [illegible] celle de Sigebert, en la change [illegible] en coupable abandon des rênes [illegible] alde ou Archambaud, maire du [illegible], abusa, comme Grimoald, du [illegible] on souverain, le détourna des devoirs que le ciel lui avait imposés en le faisant naître sur le trône, le poussa vers le penchant dont il aurait dû le garantir, et Clovis II, comme Sigebert, ne fut qu'un moine, au lieu d'être un monarque.

Mais quelle entreprise audacieuse et coupable nous avons à raconter!

A peine Grimoald avait-il placé le jeune Dagobert II sur le trône de saint Sigebert, qu'il l'en fit descendre pour y élever son propre fils Childebert. Il dégrada secrètement Dagobert, en lui faisant couper les cheveux, fit répandre le bruit de sa mort, le remit entre les mains d'un évêque de Poitiers nommé Didon et entièrement dévoué à ses intérêts, et le fit transporter et cacher en Écosse. Les funérailles de Dagobert furent faites avec solennité; et Grimoald, publiant une adoption vraie ou fausse par laquelle Sigebert déclarait

Childebert son successeur s'il mourait sans enfants, proclama son fils roi d'Austrasie.

Il ne jouit pas long-temps de son crime. Les grands étaient humiliés d'obéir à Grimoald; ils redoutaient, ainsi que les peuples, une puissance qui réunissait celle de roi et celle de maire du palais : mais ils étaient encore plus effrayés de voir élevé au-dessus d'eux celui qu'aucun forfait ne pouvait arrêter; ils s'indignèrent, secouèrent le joug qui leur était odieux, s'emparèrent de Grimoald et de son fils, et les conduisirent à Paris, où régnait Clovis II.

(655) Grimoald périt dans les supplices : on n'entendit plus parler de son fils Childebert.

Clovis II fut seul roi des Français : il n'avait que vingt-deux ans; Archambaud tenait en son nom le sceptre de la monarchie. L'exemple de Grimoald l'aurait seul empêché de chercher à mettre la couronne sur sa tête; mais il n'avait rien négligé pour conserver la puissance souveraine sous un fantôme de roi.

Plus de six ans auparavant, une Anglo-Saxonne, nommée Batilde, avait été prise par des pirates et emmenée captive en France; Archambaud l'avait achetée : elle l'avait servi à table. Clovis II, qui avait à peine seize ans, l'avait vue : sa rare beauté l'avait charmé; elle lui avait inspiré l'amour le plus ardent. Archambaud pensa que celle qui lui devait tout serait le meilleur appui de sa puissance auprès d'un jeune prince bon, doux, faible et subjugué par l'amour ; bien loin de combattre

la passion de Clovis, il aurait cherché à l'augmenter si elle avait pu s'accroître. Le roi donna sa main à Batilde; et jamais femme plus accomplie n'était montée sur le trône. Sa beauté incomparable n'ét[illegible] les historiens, la plus grande d[illegible]; elle réunissait toutes les qualité[illegible]honorer son sexe; sa bonté, ses [illegible]t ou plutôt son génie, surpassaien[illegible]rmes. Quelques voix, lorsqu'elle [illegible]rent qu'elle descendait d'un prince [illegible]On le crut, dit un his» torien, parc[illegible]aimée;» ou plutôt elle était trop aimée pour que sa personne ne fût pas le seul objet de la pensée comme de l'affection des peuples. Quelle distance infinie entre cette princesse et Frédégonde, que nous avons vue souiller et ensanglanter le trône qu'ont embelli et honoré la beauté et les vertus de Batilde! C'est la même distance qu'entre le Ciel et le Tartare. Avec quelles délices l'imagination, après tant d'horreurs, se repose en contemplant l'image de cette admirable Batilde!

Clovis II ne fut pas long-temps heureux avec elle: il mourut en 656, n'étant âgé que de vingt-trois ans.

Batilde lui avait donné trois enfants, Clotaire, Childéric et Thierry.

La sagesse de la reine et l'expérience des peuples empêchèrent que la France ne fût de nouveau divisée. L'heureuse influence de Batilde opéra ce que la politique n'avait pu obtenir de-

puis Clovis Ier: Clotaire III fut déclaré roi de toute la France; et comme il n'avait encore que huit ans, sa mère fut nommée régente.

Batilde déploya bientôt tous les talents d'une grande reine. Le perfide et cruel Ébroïn avait succédé à Archambaud dans la place de maire du palais; les vertus et l'habileté de la régente l'obligèrent à tenir cachés ses redoutables vices. Le gouvernement de Batilde fut toujours aussi juste que doux; elle maintint la paix au dedans et au dehors; et voici un grand acte de législation dont l'humanité lui fut redevable; son génie l'éleva au-dessus de son siècle, et fit faire à ses contemporains un grand pas vers la civilisation.

La monarchie renfermait les plus grands éléments de discorde, et par conséquent de faiblesse. La politique était encore bien loin d'unir les peuples, et de former de tous les citoyens d'un même empire une seule et grande famille, aussi heureuse que puissante. Les traces de l'invasion n'étaient pas effacées; un orgueil et un intérêt trop peu éclairés s'étaient efforcés de les maintenir : les vainqueurs étaient encore distingués des vaincus. On aurait cru voir deux nations ennemies retenues uniquement par la violence, et prêtes à franchir leurs barrières, à se précipiter les unes sur les autres, à déchirer leur commune patrie, à la livrer en proie à de barbares étrangers. Les Gaulois étaient soumis à un impôt aussi dur qu'humiliant; ils étaient forcés de payer une capitation qui augmentait, même dans les familles les plus

pauvres, avec le nombre des enfants, et devenait intolérable. Ce poids accablant étouffait tous les sentiments de la nature. Les Gaulois peu fortunés se refusaient aux douceurs du mariage, ou des pères, rendus barbares par la misère et l'excès du désespoir, [illegible] nfants à des juifs qui allaient re [illegible] ontrées éloignées ces victimes im [illegible] le défendit sous des peines sévè [illegible] commerce. Mais elle fit bien pl [illegible] tarir la source, consoler l'huma [illegible] une seule nation dans la Gaule dev [illegible] et elle abolit cet impôt aussi imp [illegible] uel.

Les rois prédécesseurs de son fils, oubliant et leur propre dignité et la sainteté du ministère des autels, avaient souvent favorisé de leur influence, dans l'élection des évêques, ceux qui remettaient dans le trésor royal des sommes considérables; il en était résulté les plus grands abus. « Les évê» ques, dit Mézerai, revendaient en détail ce qu'ils » avaient acheté en gros. » Elle fit cesser ce honteux trafic, qui dégradait le trône, et avilissait ceux de qui les peuples attendaient l'exemple des vertus.

Elle adressa aux abbés des principales abbayes du royaume, et particulièrement de Saint-Denys, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Pierre ou de Sainte-Geneviève de Paris, de Saint-Médard de Soissons, de Sainte-Agnès d'Orléans, de Saint-Martin de Tours, des lettres qui montraient avec quel soin elle voulait remplir ses devoirs de régente. Sa

piété seule l'aurait rendue célèbre; mais sa politique était assez élevée pour voir quel avantage pouvait retirer la France d'institutions rendues nécessaires par l'ignorance, la barbarie, le défaut de culture et de population, et qui, multipliant les travaux d'hommes voués à l'étude, à l'instruction publique, au défrichement des terres, entretenaient les seuls asiles que l'on partageât avec l'infortune. Elle dota plusieurs monastères; elle fonda celui de Corbie; elle établit pour des filles l'abbaye de Chelles.

Il paraît que pendant la vie de son époux, elle aida par ses libéralités saint Landry, évêque de Paris, à bâtir l'hôpital voisin de Notre-Dame, qui porte encore le nom touchant d'*Hôtel-Dieu*, qui fut commencé vers 654, et dont saint Louis augmenta beaucoup l'étendue.

Malgré ses soins, les Neustriens et les Austrasiens vivaient depuis quelque temps dans une mauvaise intelligence. Les Austrasiens demandaient d'avoir de nouveau un roi particulier. (660) La guerre civile était près d'éclater. Batilde empêcha ses terribles explosions. Childéric, son second fils, n'avait encore que huit ans, mais il était déjà à l'âge où Clotaire III avait été proclamé roi; elle lui céda, au nom de son fils aîné, la couronne d'Austrasie; et, régente des deux royaumes, elle maintint l'union entre tous les Français.

L'ambitieux Ébroïn jalousait en secret la puissance de la reine; chaque marque d'affection et de reconnaissance qu'elle recevait déchirait son âme.

Il détesta bientôt celle que tout le monde aimait; mais, habile dans l'art de feindre, il dissimula avec soin sa haine et son envie.

Batilde, cependant, ne voyait dans la régence qu'un devoir aussi pénible que glorieux; plus elle était aimée, [illegible] ignait de mal remplir les devoirs [illegible] a solitude, d'ailleurs, avait toujours [illegible] charme pour son âme élevée, douc[illegible] e voulut se retirer dans le monastère [illegible] les grands du royaume s'y opposèren[illegible] stance, qu'elle fut obligée de différer [illegible] le son projet.

Elle avait [illegible] e confiance toute particulière à deux de ses conseillers, dont l'un était saint Léger, évêque d'Autun, et l'autre Sigebrand ou Sigobrand, évêque de Paris. Ébroïn, qui les détestait, commença par chercher à écarter Sigebrand.

La conduite hautaine de cet évêque favorisa son dessein. Il tâcha de répandre d'odieux soupçons sur la liaison de la régente, encore jeune et belle, avec l'évêque de Paris. Cette calomnie affligea profondément Batilde, mais elle n'y opposa que sa vertu. Ébroïn réussit mieux à soulever plusieurs principaux leudes ou vassaux contre Sigebrand, dont l'orgueil les indignait, et qui montrait trop imprudemment le désir de réprimer leur fierté. Inspirés par le génie implacable d'Ébroïn, ils le firent massacrer. Ils craignirent la fermeté de Batilde, qui ne devait pas laisser impuni un pareil attentat. Ébroïn fomenta leur crainte, anima leur audace; ils allèrent trouver Batilde, et l'engagè-

rent à abdiquer la régence, aussi vivement qu'ils l'avaient suppliée de la garder quelques années auparavant. La reine ne voulut pas opposer son droit et l'amour du peuple à l'ingratitude et à la violence des grands; elle craignit de voir couler le sang des Français; elle descendit avec calme et même avec joie du trône. (665) Elle alla se renfermer dans le cloître; elle prit le voile de religieuse à Chelles qu'elle avait fondé. Elle y vécut plusieurs années, recevant chaque jour la plus grande des récompenses, pour son âme aimante, du souvenir de tout le bien qu'elle avait fait, de la paix de sa conscience, de la tendresse de ses compagnes, de l'amour et des regrets des peuples. Les Français, après sa mort, placèrent son image sur leurs autels, inscrivirent son nom parmi ceux des saintes les plus vénérées, et invoquèrent son assistance, comme ils avaient si souvent, pendant sa vie, imploré sa bonté et réclamé son appui.

Lorsque la retraite de Batilde eut rendu Ébroïn le maître des affaires, il ne crut plus avoir besoin de dissimuler; il ne mit plus de frein à ses violences ni à son avarice. La tête des Français les plus puissants n'était pas en sûreté lorsqu'il convoitait leurs richesses.

L'assassinat de Sigebrand l'avait délivré d'un rival redoutable; mais saint Léger restait, et cet évêque jouissait du respect des peuples.

Clotaire III mourut vers 670. Childéric son frère, qui portait depuis 660 la couronne d'Austrasie, fut roi de toute la monarchie française. Il n'avait

que dix-huit ans. Ébroïn craignit cependant de trouver dans ce prince trop de résistance à ses projets ambitieux. Il voulut élever sur le trône de Neustrie et de Bourgogne Thierry, le second frère de Clotaire III; il le proclama roi, mais de sa seule autorité, et [illegible] ne consulté les grands du royaum[illegible]

Les gran[illegible] t plus leur mécontentement. S[illegible] à leur tête. On invite Childéric à [illegible] couronne de Neustrie; il s'empresse [illegible] les Français le reconnaissent. On [illegible] broïn, et ce maire rebelle ne peut [illegible] qu'en se sauvant dans une église.

Des courtisans coupent les cheveux de Thierry, et le présentent à son frère. Childéric est ému en voyant Thierry; il est touché de son outrage. Il n'ose punir ce crime; il se contente de faire conduire son frère au monastère de Saint-Denys, jusques au moment où ses cheveux seront revenus; et cet ordre de Childéric prouve combien avaient déjà diminué les idées absurdes que l'intérêt, l'ambition et une superstitieuse ignorance avaient accréditées au sujet de la prétendue abdication produite, disait-on, par des cheveux coupés, et par une consécration involontaire.

On coupa aussi les cheveux d'Ébroïn, et on le relégua dans le monastère de Luxeuil, sur les frontières de la Lorraine.

Childéric II fut couronné. L'assemblée des grands et des principaux vassaux ou leudes, réunis pour

l'inauguration du roi, lui fit plusieurs demandes qui montrent combien la tendance générale de leurs désirs secrets était pour la division d'une monarchie dont un chef unique paraissait toujours trop puissant à leur ambition alarmée. Ils souhaitèrent que les comtes et tous les juges se conformassent dans leurs décisions aux lois et aux usages particuliers de celui des trois royaumes, de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne, dans lequel ils rendraient la justice, et que les gouverneurs des provinces ne pussent être choisis que parmi ceux qui habitaient ces provinces.

Leur troisième demande prouva combien ils redoutaient le pouvoir des maires du palais; ils désirèrent que cette grande autorité ne fût plus confiée à un seul. Ce fut pour se conformer à ce vœu des grands, qui peut-être aurait sauvé la dynastie de Clovis, si les rois de son sang avaient été capables de gouverner, que Childéric appela aux fonctions si éminentes de la mairie, non seulement un duc ou gouverneur nommé Vulfoalde, mais encore l'évêque saint Léger, à qui il devait, pour ainsi dire, la couronne de Neustrie.

Il avait aussi beaucoup de déférence pour les avis d'Innechilde, veuve de son oncle Sigebert II, roi d'Austrasie. Cette princesse n'avait pas peu contribué à maintenir la tranquillité dans ce dernier royaume, pendant que Childebert était venu recevoir le sceptre de Neustrie et de Bourgogne.

Elle n'avait cessé de regretter son fils Dagobert, dont elle croyait que Grimoald avait tranché les

jours. Elle apprend, par des récits de navigateurs, qu'il n'a point été massacré, qu'il respire encore, qu'il vit en Irlande. Vulfoalde, d'anciens amis de Sigebert II, et le roi Childéric lui-même, partagent sa joie. Les anciennes chartes de plusieurs abbayes et les annaı [illegible] : Saint-Benoît nous apprennent qı [illegible] nt de Childéric, Innechilde dé[illegible] saint Vilfride, évêque ou arche[illegible] Angleterre. Ce prélat fait inviter [illegible] r auprès de lui; il l'accueille, et l [illegible] son retour en France, une suite d [illegible] ance du prince.

Dagobert est re[illegible] avec attendrissement par les amis de feu son père; et présenté au roi son cousin germain, en reçoit l'Alsace et quelques terres situées au-delà du Rhin.

Vulfoalde se croyait obligé d'avoir la plus grande déférence pour les conseils de saint Léger. Cet évêque exerçait presque seul l'autorité suprême. Le nombre de ses envieux augmentait chaque jour; ils conspirèrent sa perte. Leur complot ne fut pas peu favorisé par l'inflexibilité de son caractère. Depuis long-temps ils ne négligeaient rien pour inspirer au roi ou au peuple des soupçons contre lui ; les délations ou les propos secrets de leurs partisans présentaient sous de noires couleurs toutes les actions de l'évêque d'Autun. Ils crurent le moment venu de frapper le dernier coup.

Childéric épousa une de ses cousines germaines dont il était devenu passionnément amoureux. On

a écrit que ce mariage était contraire à une ancienne loi du royaume. Saint Léger, ne voulant ni demander à l'assemblée qui représentait la nation l'abrogation ou la suspension de cette loi, ni faire donner à Childéric, par l'évêque compétent, les dispenses ecclésiastiques qu'il aurait pu regarder comme nécessaires, menaça le jeune prince de la vengeance céleste. Les derniers descendants de Clovis abandonnaient bien à leurs ministres ou plutôt à leurs maires le soin des affaires et l'exercice de l'autorité; mais moins ils étaient détournés des objets de leurs désirs par les soins de la royauté, et moins ils devaient souffrir qu'on mît un frein à leurs passions. Childéric s'indigna contre saint Léger, et conçut contre lui une haine profonde. Il alla passer à Autun les fêtes de Pâques. Des affaires particulières y amenèrent un gouverneur de Marseille, nommé Hector, ami de saint Léger. Les courtisans persuadèrent facilement au roi, déjà irrité contre l'évêque, que l'arrivée d'Hector annonçait un complot. Vulfoalde lui-même accrédita ce bruit; et Childéric, emporté par sa violence, faillit à tuer l'évêque de sa main. Le roi se retint cependant; mais telles étaient les mœurs de cette époque, que, suivant les chroniques du temps, Childebert ne voulut pas communier le jour de Pâques de la main de l'évêque. Il passa la nuit du samedi au dimanche dans l'abbaye de Saint-Symphorien; il y célébra les vigiles au lieu de les célébrer avec saint Léger; il y communia de très bonne heure. Oubliant bientôt et la

sainteté des temples, et la dignité de roi, et la solennité du jour, il alla à demi ivre dans la cathédrale, y appela l'évêque d'une voix menaçante, revint au palais, y reçut si mal saint Léger, et lui inspira une telle crainte, que ce prélat se sauva de la ville. On représenta au roi sa fuite comme un aveu de sa trahison. On fit courir après lui et après Hector, qui fut tué en se défendant vaillamment; on l'atteignit, et on le relégua dans l'abbaye de Luxeuil.

Saint Léger y trouva Ébroïn, qui, sous l'habit de religieux, conservait et son ambition et ses fureurs secrètes.

Childéric continua de se livrer à ses flatteurs et à ses penchants déréglés. Il porta la violence, ou plutôt la folie, jusques à faire attacher à un poteau un des seigneurs de son royaume, nommé Bodilon, et à lui faire donner mille coups de fouet (673). Cette indignité révolta tous les grands. Bodilon ne pouvant pas supporter son outrage, attaqua Childéric dans une maison de plaisance voisine de Chelles, et située dans la forêt *Lauconie*, aujourd'hui Livry, lui donna la mort, et dans le transport de sa vengeance, immola la reine Blichilde qui était enceinte, et Dagobert leur fils aîné.

Leur second fils, nommé Chilpéric, échappa au massacre, et demeura long-temps renfermé dans un monastère.

On porta à Paris les corps du roi et de la reine dans la basilique de Saint-Vincent, aujourd'hui

de Saint-Germain-des-Prés. On y découvrit leurs tombeaux en 1646. Sur celui de la reine était un petit cercueil de pierre, vraisemblablement celui de son jeune fils Dagobert. Des ouvriers pillèrent ces cercueils pendant la nuit; mais ils rendirent une partie du diadème d'or que le roi avait sur la tête; et on trouva encore dans ces tombes, en 1656, une fiole d'un parfum desséché qui avait un peu d'odeur, des restes d'une épée, une agrafe d'or du poids de plus de huit onces, et des lames d'argent carrées, qui devaient avoir servi d'ornements au baudrier royal, et sur lesquelles était représenté un serpent mordant sa queue, symbole de l'éternité.

(673) Après la mort de Childéric II, son frère Thierry fut tiré du monastère de Saint-Denys; et malgré l'outrage qu'on lui avait fait en lui coupant les cheveux pour le dégrader, il fut reconnu roi de Neustrie et de Bourgogne; et Dagobert III, à qui Childéric II avait donné l'Alsace, d'abord après le retour de ce jeune prince en France, prit le sceptre de toute l'Austrasie sur laquelle avait régné Sigebert II son père. Mais de grands troubles agitèrent la Bourgogne et la Neustrie pendant le commencement du règne de Thierry troisième du nom.

Saint Léger et Ébroïn sortirent du monastère de Luxeuil où Childéric les avait relégués. L'évêque se rendait dans son diocèse à la tête d'une troupe nombreuse; il rencontra Ébroïn suivi d'un grand nombre de ses partisans. Le ressentiment d'Ébroïn se ralluma, il voulut se jeter sur l'évêque;

mais, retenu par Genesius, évêque de Lyon, qui l'accompagnait, il affecta une réconciliation sincère. Les deux rivaux entrèrent dans Autun, où ils furent reçus avec de grandes démonstrations de joie, et prirent ensemble la route de Nogent (aujourd'hui [illegible] ès de Paris), où était le nouveau [illegible] cependant, se sépara bientôt de [illegible] rendit en Austrasie, y répandit la [illegible] mort de Thierry, parvint d'autan[illegible]t à l'accréditer, que les commun[illegible], à la fin du septième siècle, lentes, [illegible] vent interrompues, et imagina de m[illegible]nt qu'il nomma Clovis, qu'il donna comme un fils de Clotaire III, et qu'il reconnut comme l'héritier légitime des couronnes de Bourgogne et de Neustrie.

Craignant de voir le temps désabuser ceux qu'il a séduits, il se hâte de rassembler une armée, marche sur Paris, est sur le point de prendre le roi, ravage les campagnes, pille les églises, et en distribue les trésors à ceux qui marchent sous ses étendards. Plusieurs évêques, renonçant à cet esprit de conciliation, de douceur et de paix que commande l'Évangile, partagent la révolte, l'ambition et les fureurs d'Ébroïn. Prévoyant facilement que saint Léger ne cessera de s'opposer à ses projets criminels, il fait marcher contre Autun des troupes qu'un ministre de Jésus ne rougit pas de conduire. Didier, évêque de Châlons, investit la ville: les habitants ne peuvent éviter le pillage et la mort. Saint Léger prévient leur ruine, il se

dévoue pour eux; il se livre à ses ennemis; et, qui le croirait, l'évêque Didier porte la cruauté jusqu'à lui faire arracher les yeux.

La terreur saisit Thierry et ceux qui l'entourent; il consent à recevoir Ébroïn et à lui rendre la place de maire du palais. Ébroïn, satisfait, fait disparaître son prétendu Clovis, gouverne au nom de Thierry III; et, par une politique que la sagesse aurait inspirée à un bon ministre, mais qui n'était en lui qu'une grande perfidie, il fait publier une amnistie générale.

(674) Les prétextes ne manquèrent pas à ses persécutions. Saint Léger était aveugle et prisonnier; mais il vivait encore, la haine d'Ébroïn n'était pas assouvie. Le maire du palais fait accuser l'évêque d'avoir trempé dans la conjuration contre Childéric II. Il le fait paraître devant les grands présidés par le roi. Il n'ose lui ôter la vie, ou plutôt il veut exercer sur lui toute sa cruauté; il le fait attacher à un poteau et accabler de pierres: on lui déchire le visage; on lui coupe les lèvres; on lui arrache la langue; on le promène nu-pieds sur des pierres dures et tranchantes; et pour prolonger son supplice, ce n'est que deux ans après qu'on le fait traduire devant d'indignes évêques qui profanent le nom de concile, dégradent saint Léger, et, en le condamnant à perdre la tête, le délivrent enfin de ses tourments.

Plusieurs Neustriens, au désespoir, abandonnaient leur patrie et se réfugiaient en Austrasie, où régnait Dagobert III.

Ce prince fut tué à la chasse en 679. Le trône d'Austrasie devait appartenir à Thierry III, son cousin germain; mais les Austrasiens, effrayés de la tyrannie d'Ébroïn, confièrent le gouvernement de leur patrie à deux chefs, ducs ou gouverneurs, Martin, q[illegible]le saint Cloud, et par conséquen[illegible]s de Clovis Ier et de Clotilde, [illegible]l, fils d'Ansegisile et d'une fille [illegible]en, et petit-fils de saint Arnoul.

Ébroïn n[illegible]que les Austrasiens refusent de se [illegible]on autorité. La guerre se déclare entre la Neustrie et l'Austrasie. Une bataille est livrée vers les frontières de la Bourgogne; Les Austrasiens sont battus : la tyrannie d'Ébroïn va s'étendre.

Pepin d'Héristal échappe aux fers du vainqueur. Martin se réfugie dans la ville de Laon; Ébroïn le poursuit à la tète de l'armée victorieuse, l'engage à se rendre, et lui promet la vie. Martin exige que deux évèques jurent sur une châsse que ses jours seront respectés. On est indigné en lisant qu'Égilbert, évêque de Paris, et Reüle, évêque de Reims, se jouant de la sainteté des serments, jurent sur une châsse dont ils ont fait ôter secrètement les reliques, que Martin arrive auprès d'Ébroïn, et qu'il est massacré.

Les crimes d'Ébroïn n'ont plus de bornes. Thierry, sans pouvoir, est contraint de les souffrir; mais la justice céleste allait frapper sa tête. Il veut immoler une nouvelle victime. Celui à qui il devait ôter

la vie tente tout, le tue, et se réfugie en Austrasie, où Pepin d'Héristal venait de reprendre le commandement.

C'était une bien grande résolution que celle qu'avait fait prendre aux Austrasiens l'horreur qu'inspirait Ébroïn. Qu'on examine bien en effet les chroniques, les chartes, les vies particulières qui peuvent faire juger des évènements que nous racontons, et l'on verra que les Austrasiens avaient réellement changé la forme de leur gouvernement. Ils n'avaient plus de roi particulier; ils ne reconnaissaient pas celui de Neustrie; ils n'obéissaient à aucun souverain étranger; ils avaient confié la puissance suprême à deux chefs; ils les avaient élus sans le concours d'aucun roi : ce n'étaient pas des maires d'un palais royal, des ministres d'un souverain présent ou éloigné; on n'avait pas voulu leur en donner le titre; on les nommait ducs ou princes, ou gouverneurs. Il sera clair pour tout esprit attentif qui aura réfléchi sur la nature des différents gouvernements, et qui saura se soustraire à l'influence des vieilles habitudes, que sous Martin et Pepin le gouvernement d'Austrasie était républicain; c'était une sorte de copie imparfaite de cette république romaine qui avait laissé partout des traces si profondes, et dont on retrouve ici, au moins à certains égards, les consuls dans les ducs, le sénat dans la réunion des grands, les comices dans les assemblées nationales; et cette sorte de république austrasienne, plus ou moins modifiée, va subsister à côté de la monarchie de Neus-

trie, jusques au moment où Pepin-le-Bref, petit-fils de Pepin d'Héristal, sera couronné roi de tous les Français.

Les seigneurs de Neustrie, délivrés du barbare Ébroïn, lui donnèrent pour successeur Varado, que son fils [illegible] ui reprit ses fonctions après la mor[illegible]t Varado ayant cessé de vivre en [illegible] Bertier, son gendre, lui succéda.

Ce dernier [illegible]is, suivant plusieurs historiens, ali[illegible]uteur et ses violences, les grands et le[illegible]e Neustrie; ils se retirèrent en Austrasie auprès de Pepin.

Ces réfugiés ne cessaient d'exciter Pepin à faire la guerre à Thierry III, ou plutôt à Bercaire. Le prince des Austrasiens était digne du choix qu'ils avaient fait de lui. Il était brave et grand capitaine. Il pouvait déjà prévoir la destinée que lui préparait la disposition générale des esprits des Français. Mais quelles que pussent être les prétentions secrètes de son ambition, sa politique était sage et habile; et sa modération, en ne laissant entrevoir qu'une partie de ses vues, en préparait admirablement le succès.

Il crut devoir commencer par envoyer à Thierry des ambassadeurs, qui le prièrent de recevoir en grâce ceux que les persécutions d'Ébroïn avaient forcés d'abandonner leur patrie, et de leur faire rendre les biens qu'on leur avait enlevés. Thierry répondit qu'il saurait bien aller tirer des mains de Pepin ses serviteurs fugitifs. Cette réponse irrita

les grands d'Austrasie; ils résolurent la guerre. Pepin, à la tête de l'armée, s'avance jusques à une partie de la forêt des Ardennes, qui séparait l'Austrasie de la Neustrie, entre la Meuse et l'Escaut; il proteste qu'on ne doit pas lui imputer le sang qui va couler; qu'il ne combat que pour défendre l'innocence et protéger des opprimés à qui on a refusé justice; il fait adresser une prière solennelle au Dieu des batailles, et passe la forêt.

L'armée de Thierry, beaucoup plus nombreuse que celle de Pepin, avait déjà traversé la Somme, et était campée sur les bords de la rivière de l'Aumignon. Pepin établit son camp de l'autre côté de la rivière, à Testri, village situé entre Saint-Quentin et Péronne. Les armes vont décider de bien plus grands intérêts que ne le pensent Thierry et ses courtisans, et que Pepin ne peut l'imaginer lui-même. Il ne s'agit pas seulement d'empêcher la puissance des descendants de Clovis de passer à une nouvelle dynastie, qui, par un hasard bien rare dans les évènements de ce monde, et surtout bien remarquable pour le septième siècle, doit commencer par trois hommes extraordinaires, suivis d'un quatrième plus grand que son père, son grand-père, et son bisaïeul. Si Pepin succombe, si la France est privée d'un Charles Martel, que pourront les descendants de Clovis contre le terrible ascendant des Sarrasins et de l'islamisme? Pour combien de siècles le sort des nations de l'Europe doit dépendre de la victoire qui va être remportée!

Les résultats du combat de Testri ont été bien

autrement importants que ceux des batailles d'Arbelles, de Pharsale ou d'Actium. Le nom de Testri cependant est à peine connu; et comment aurait-il pu l'être? le génie et le talent ne l'ont pas célébré; et ce n'est que bien récemment que l'histoire a cessé d'être [illegible] de quelques hommes.

Pepin, to [illegible] on plan, ou plutôt à son caractèr [illegible] roi de nouveaux envoyés; il lu [illegible] ix; il le prie de faire rendre aux [illegible] ice qu'ils ont le droit de réclamer, [illegible] le dédommager des frais de la gu [illegible] re d'épargner le sang, prêt à couler, [illegible] aves Français. Le conseil de Thierry s'assemble. Bercaire fait résoudre la guerre; et les ambassadeurs de Pepin sont renvoyés avec dureté.

Le prince d'Austrasie ne songe plus qu'à la victoire. Il avait remarqué au-delà de la rivière, et du côté des Neustriens, une éminence qui dominait leur camp. Il attend la nuit; il fait partir son armée en silence et au milieu de l'obscurité; il passe la rivière à un gué qu'il avait découvert au-dessus des Neustriens. Les derniers Austrasiens qui quittent son camp mettent le feu, d'après ses ordres, à de mauvaises tentes et à de vieux chariots. Il arrive avant le jour sur la hauteur, et s'en empare sans être aperçu. Les gardes avancées de Thierry n'entendent aucun bruit dans le camp d'Austrasie; elles voient des feux brûler de tous côtés, elles annoncent que Pepin a pris la fuite: le roi ordonne de le poursuivre; les Neustriens s'élancent en dés-

ordre; Pepin descend alors de l'éminence, se jette sur les Neustriens, les remplit de terreur, les taille en pièces. Le roi s'enfuit, et ne s'arrête que lorsqu'il est arrivé à Paris. Bercaire s'égare, erre, et est enfin massacré par les siens.

Pepin, victorieux, marche vers la capitale. Paris lui ouvre ses portes; Thierry se remet en ses mains. Le duc d'Austrasie pouvait le reléguer dans un monastère; il le laisse sur le trône; il ne change pas la forme du gouvernement; il conserve le roi.

Duc ou prince en Austrasie, où il n'y a plus de monarque, il ne prend dans la Neustrie, où la royauté n'est ni détruite ni suspendue, que le titre de maire du palais; mais il dispose des trésors de l'état, se réserve le commandement des armées, dirige le gouvernement, exerce toute l'autorité souveraine.

C'est de cette année 688 qu'il faut véritablement compter la fin de la dynastie de Clovis, qui a régné pendant deux siècles, et l'avènement des Carlovingiens, qui jusques à Pepin-le-Bref se sont contentés du titre de princes, mais n'en ont pas moins été les véritables et les seuls rois des Français.

Les descendants de Clovis ont commencé dès cette même année à ne paraître en public que rarement, à ne se montrer que très peu souvent à cheval comme les guerriers, à être presque toujours traînés comme les femmes sur des chars attelés de bœufs. Leur nom était encore à la tête de toutes les dépêches; ils recevaient les ambassadeurs; on les montrait quelquefois dans les

camps et dans les assemblées générales; mais on ne pouvait approcher d'eux qu'avec la permission du maire du palais; à peine avaient-ils conservé l'ombre de la puissance; et c'est cette nullité absolue qui leur a fait donner par la postérité le nom de *rois fainé*[illegible]

Dès que [illegible] tête du gouvernement de la Neust[illegible] liberté à tous les prisonniers q[illegible]tablit dans leurs biens et dans leu[illegible] Neustriens que la persécution en[illegible], s'occupa de la réformation des a[illegible] paix dans le royaume, l'ordre dans les finances, la discipline dans l'armée, et commença de recueillir les bénédictions des Français reconnaissants.

Les Saxons, les Bavarois, les Allemands, les Frisons, les Bretons et les Gascons avaient profité de la faiblesse des gouvernements précédents pour se soustraire à la dépendance de la France: Pepin voulut les y ramener; il le proposa aux grands, sans les avis ou l'autorité desquels il avait un grand soin de ne rien entreprendre d'important; les grands adoptèrent ses vues avec joie.

Il laissa auprès de Thierry un de ses lieutenants nommé Norbert, lui donna une grande autorité, partit pour l'Austrasie, rassembla ses troupes, marcha contre Radbode, duc des Frisons, le défit, le contraignit à donner des otages (689), le soumit de nouveau au tribut, et envoya ses soldats en quartier d'hiver dans les places les plus importantes du royaume.

Les différentes années de son règne étaient marquées par de nouvelles et heureuses expéditions; mais ce qui ajouta le plus vivement à l'affection des Français pour lui, ce fut l'exactitude avec laquelle il convoquait tous les ans l'assemblée générale de la nation, qu'on était parvenu, sous les derniers rois, à suspendre, ou à ne composer que des grands vassaux, ou des leudes les plus puissants. Le monarque y paraissait, assis sur son trône; mais ce n'était qu'un vain simulacre d'une autorite échappée de ses mains. Les annales de Metz disent que Pepin *ordonnait*, par respect pour le nom de roi, que l'assemblée fût présidée par celui que l'*humilité et la grande modération* du duc l'avaient porté à élever au-dessus de lui; mais c'était Pepin qui était l'âme de ces assemblées, auxquelles il proposait des règlements pour la police du royaume, la paix publique, la protection des veuves et des orphelins, la distribution de la justice, la forme de la convocation des troupes, la manière de pourvoir à leur subsistance, les rangs de ceux qui les composaient. Il donnait à l'armée les ordres nécessaires pour l'ouverture de la campagne, ajournait l'assemblée, et faisait reconduire le roi environné de pompe, d'égards, de respects et de gardes, à la demeure que le prétendu monarque affectionnait, et ordinairement à une maison de plaisance nommée *Maumaque*, ou *Maumarque*, et située sur la rivière d'Oise, entre Noyon et Compiègne.

On célébrait l'équité de Pepin, sa prudence, la sagesse de sa politique, son habileté à la tête des

armées. Les Français s'attachaient chaque jour davantage à un ordre de choses si différent de celui sous lequel ils avaient gémi; tous les étrangers, les empereurs d'Orient, les Romains, les Lombards, les Huns, les Slaves, et même les Sarrasins, lui envoyaient [illegible] s et recherchaient son amitié. Tout [illegible] volution que les fautes et les crime [illegible] nts de Clovis avaient préparée, et [illegible] le Testri avait fait déclarer.

Le roi Thi [illegible] en 690. On l'enterra dans l'abbaye [illegible] t d'Arras, qu'il avait fondée, ou e [illegible] pin plaça sur son trône Clovis III, fils de Thierry, jeune prince à peine âgé de huit ou neuf ans. Clovis III n'occupa ce trône que pendant quatre ou cinq années, il fut remplacé par son frère Childebert III, qui n'avait que douze ou treize ans; mais qu'importait l'âge pour porter le simple titre de roi, et ne s'asseoir en quelque sorte sur le trône que pour marquer des dates et faire distinguer les années comme un archonte d'Athènes?

Childebert III fut surnommé le Juste. Il ne put mériter ce beau titre que par des actions privées, ou en jugeant les différents des Français, puisqu'il n'avait aucune puissance royale. Nous verrons, vers la fin de cette histoire, ce même surnom de juste donné à un roi de France, à qui un premier ministre témoignait autant d'égards, et laissait presque aussi peu de pouvoir réel que Pepin à Childebert.

Pendant que ces rois, ou plutôt ces prisonniers

ceints du diadème, voyaient leurs inutiles jours s'écouler dans leurs maisons de plaisance, Pepin battit de nouveau le duc des Frisons, qui avait manqué plusieurs fois à sa parole; il défit les Allemands; il ajouta de nouveaux trophées à ceux qu'il avait recueillis. Il obtint de plus en plus la confiance des Français et l'admiration des étrangers.

Il paraît que c'est vers ce même temps que la chape ou le manteau de saint Martin de Tours fut le principal étendard des armées françaises. Sur l'étoffe qui représentait ce manteau était l'image du saint protecteur. On allait avec pompe prendre sur son tombeau cette bannière, qu'on portait avec respect, et qu'on gardait avec soin, comme une sorte de palladium.

En 710 mourut Childebert III. Il avait fondé beaucoup de monastères, et porté pendant seize ans le nom de roi de Neustrie, ou des Français. Ce nom passa à Dagobert III, son fils : « Pepin l'installa, dit Mézerai, sur le siége royal de Neustrie, du consentement des états. » Mais le sceptre de la France resta dans ses mains habiles et victorieuses.

En rappelant tous les évènements de notre quatrième époque, il est aisé de voir que dans la partie occidentale de l'ancien continent, il n'y avait plus que deux grandes puissances, celle des Sarrasins musulmans, et gouvernés par un khalife, et celle des Français chrétiens, et gouvernés par un duc des Austrasiens, maire du palais de Neustrie. Ces deux puissances, qui devaient balancer les destins de la terre, voyaient encore entre elles des mers et de

vastes contrées: avant peu d'années elles devaient se toucher et se combattre. Elles n'avaient cependant encore aucune idée hostile l'une contre l'autre; elles ne se regardaient pas comme deux rivales. Pepin recevait des Sarrasins des protestations d'amitié. Les A[illegible]nt en lui que l'ennemi naturel de [illegible]ient attaquer; et Pepin était séparé [illegible] trop grande distance pour prévoi[illegible] dans les terres françaises, et le[illegible]ables que devait être obligé de le[illegible]ls Charles Martel.

Sa politiqu[illegible]us occupée de ses voisins les Lomb[illegible] menaçaient toute l'Italie, et qui, après les Sarrasins et les Français, étaient la nation la plus puissante de l'Europe, de l'Asie occidentale et du nord de l'Afrique.

Aribert Ier, le neveu de la reine Theudelinde, avait en mourant partagé le royaume des Lombards entre ses deux fils Godebert et Pertharis. Le premier régnait à Pavie, et le second à Milan. La nation le souffrait. Les deux rois furent bientôt divisés; ils se font la guerre. Leur inimitié encourage l'ambition de Grimoald, duc de Bénevent. Godebert avait réclamé son appui contre son frère: Grimoald feint de le secourir, vole à Pavie, le fait assassiner, et s'empare de son trône. Pertharis, ou plutôt Pertharite, car c'est *Pertharite* que l'a nommé le grand Corneille, en le choisissant pour le héros d'une de ses pièces de théâtre, et en l'immortalisant ainsi, quoique cette tragédie soit bien inférieure à Cinna et au Cid; Pertharite, dis-je,

effrayé, s'enfuit vers la Pannonie, chez le roi des Huns, nommés Avares, ou Abaves. Grimoald réunit les deux couronnes, et pour les affermir sur sa tête, épouse la sœur des deux malheureux princes (662). Il se croit tranquille possesseur du trône; la nation lombarde lui paraît avoir légitimé son usurpation. Il apprend que le roi des Huns n'ose continuer de donner un asile à Pertharite, et que ce prince fugitif revient à Milan se confier à sa générosité, et renoncer pour toujours au pouvoir suprême. Persuadé qu'il n'a rien à craindre de la présence de Pertharite, il consent à le voir habiter de nouveau sa patrie, et y vivre en simple particulier.

Pertharite accourt; il est accueilli par Grimoald; il allait jouir en paix du bonheur de se retrouver dans le pays qui l'a vu naître; on l'avait aimé, on l'aimait encore; la mémoire de ses aïeux était chère; on désire de le revoir, on s'empresse autour de sa demeure; le concours du peuple augmente; tous veulent le saluer, le féliciter, le contempler. De lâches courtisans jettent de noirs soupçons dans l'âme de Grimoald. On lui dit qu'il est près d'être précipité du trône, que la mort de Pertharite peut seule le sauver; on l'effraie: il cède à des conseils perfides; il envoie, pendant la nuit, des gardes investir la maison de Pertharite; ils ont ordre de le tuer. Le prince, informé secrètement du danger qui le menace, le découvre à Unulphe, son fidèle écuyer et à un jeune page. Unulphe le déguise, le couvre d'une mauvaise peau d'ours, l'injurie, le traite avec

indignité, le frappe, le chasse devant les gardes, qui ne le reconnaissent pas, et s'évade avec lui.

Le page amuse les gardes aussi long-temps qu'il le peut, afin de donner au prince le temps de se sauver. Tout se découvre enfin. On traîne le page devant le [illegible] rrêté, et conduit aussi devant Gr [illegible] te était en sûreté. Le page et Un [illegible] ıt. Grimoald est touché de leur fid [illegible] ur dévouement; il veut les attache [illegible] nais, noblement généreux, il leu [illegible] ne désirent pas de se retrouver a [illegible] rite. Ils s'écrient qu'ils aiment mie [illegible] il et la misère de leur prince, que de jouir loin de lui des plus grands bienfaits. Grimoald les loue, envie un si tendre et si honorable attachement, est affligé de leur départ, mais voulant être aussi grand qu'eux, les comble de présents, et les laisse aller en France, où ils se hâtent de rejoindre leur cher Pertharite.

Cette belle action donne de son caractère une idée qui affermit son trône.

Childéric II, fils de Clovis II, et de l'illustre sainte Batilde, régnait alors en Austrasie; Clotaire III, son frère, gouvernait les Neustriens. Pertharite obtient de la générosité et de la politique, qu'une armée de Français entre en Lombardie pour soutenir ses droits. Mais la vaillance de cette armée est trompée; Grimoald feint de prendre la fuite devant elle, et de lui abandonner son camp; les Français, perdant du temps à s'emparer des abondantes provisions que ce camp renferme, Gri-

moald revient sur eux, les surprend, les taille en pièces, et l'espoir de Pertharite est détruit.

Grimoald gouverne avec sagesse; il rend les Lombards heureux. Une tribu de Bulgares désire de partager leur sort, et de l'avoir pour souverain; il les admet dans ses états, et leur cède des terres dans le comté de Molise.

(671) Il termine sa carrière; sa mémoire est bénie. Mais on n'avait oublié ni les qualités ni les malheurs de Pertharite. On le rappelle, ou plutôt on l'élit à la place de Grimoald. Les grands de Lombardie vont au-devant de lui jusques aux Alpes; on le proclame avec joie. Il reconnaît cet amour des Lombards en les gouvernant avec modération et bonté.

Il obtient de leur affection qu'on choisisse pour le remplacer son fils Cunibert, qui lui succède en 688, que sa douceur fait aimer, et qui, par son zèle pour les progrès des lettres, mérite que son nom ne soit pas oublié de la postérité.

Cunibert meurt en 700; son fils Luitpert lui succède. Pendant la minorité de ce jeune prince, Raimbert ou Reguibert, neveu de Pertharite, et duc de Turin, excite une guerre civile, chasse Luitpert, s'empare de la couronne, meurt bientôt après, et la transmet à son fils Aribert ou Aritbert II.

Cet Aribert II cède au pape des terres situées dans les Alpes cottiennes. On a écrit qu'il avait voulu donner par là à sa puissance l'appui de l'influence que le pontife de Rome exerçait en Eu-

rope, et particulièrement en Italie. Son trône en effet devait être attaqué. Les Bavarois veulent ramener Luitpert dans la Lombardie, et lui faire recouvrer la royauté qu'il a perdue. Ils combattent les Lombards. Les deux rivaux sont dans la mêlée; ils périssent [illegible] nation élit Ansbrand, qu'on a sur [illegible]

CINQUIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 711 JUSQUES EN 732.

La période de temps que nous allons examiner est courte; elle ne renferme que vingt-un ans, mais elle comprend un des évènements les plus importants que l'histoire puisse raconter, l'invasion des Sarrasins dans l'Europe méridionale, et la conquête de la péninsule espagnole par les redoutables dominateurs d'une si grande partie de l'Asie et de l'Afrique. L'Europe entière va être menacée; mais pendant que la terreur qui précède les Arabes se répand jusques au nord de la France, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, séparées du reste du monde par l'Océan, savent à peine qu'une nation victorieuse, à laquelle il semble qu'aucun obstacle ne peut résister, franchit toutes les distances, et se prépare à faire triompher dans l'Europe soumise le nouvel esprit, les nouvelles lois, les nouvelles mœurs, la nouvelle religion, qu'elle a donnés à l'Afrique septentrionale et à l'occident de l'Asie.

L'Angleterre continue de présenter les mêmes troubles, les mêmes agitations, la même résistance de l'indépendance expirante des Bretons contre

les armes des sept royaumes anglo-saxons, qui ne cessent cependant de se faire la guerre les uns aux autres.

Au travers de cette confusion, des massacres, des ravages, des incendies, ce qu'on distingue de plus remar [illegible] ns le royaume de Kent, un interrè [illegible] ne anarchie de six ans: deux princ [illegible] la souveraineté; With-red, un d [illegible] seul sur le trône, et son fils e [illegible] t, maintenant dans ses états, com [illegible] dant un grand nombre d'années, [illegible] es orages qui les environnent, une paix profonde dont l'amour des Saxons est le digne prix; dans le royaume de Sussex, un autre partage de la royauté, et ensuite des efforts inutiles pour repousser la suprématie du royaume de Wessex; dans celui de Northumberland, un monarque nommé Alfrid, recommandable par son grand caractère, ses talents, son zèle pour l'instruction, et lié avec Eugène, roi d'Écosse, ami comme lui des lettres et des lumières; dans plusieurs de ces sept monarchies, des rois tués par leurs rivaux, ou massacrés par leurs soldats révoltés, et d'autres rois abandonnant les devoirs sacrés de la couronne, pour aller chercher dans un cloître une honteuse et condamnable oisiveté; et enfin, dans le royaume de Wessex, dans celui qui devait engloutir les autres, ce roi Ina, que nous avons cité dans la quatrième époque, qui, par sa valeur et ses autres qualités, avait mérité d'être reconnu pour le chef de l'heptarchie,

et qui, après avoir régné avec gloire, va à Rome pour y conférer avec le pape Grégoire II, y fonde un collége pour l'instruction des prêtres anglais, assigne pour l'entretien de ce collége une taxe que l'ambition des papes a rendue si fameuse dans l'histoire de la Grande-Bretagne, et qu'on a nommée *le denier de saint Pierre*, retourne en Angleterre pour établir cette contribution, cède à la piété trop peu éclairée de sa femme, abdique la couronne, prend congé de la reine, qui se retire dans un couvent, et revient à Rome recevoir l'habit de moine et se renfermer dans un monastère.

Que cet Ina était différent de Pepin d'Héristal, le chef des Austrasiens, et le maire du palais de Neustrie! Ce grand prince jouissait avec habileté et modération de la puissance que lui avaient donnée la confiance et la reconnaissance de la nation. Il avait deux fils, Drogon et Grimoald; il avait donné à Drogon le duché ou le gouvernement de la Bourgogne, et Grimoald remplissait sous ses ordres les fonctions de maire du palais de Neustrie.

Drogon étant mort, le gouvernement de la Bourgogne passa à Grimoald.

En 713, Pepin tomba malade à Jupile, auprès de Liége et du château d'Héristal dont il portait le nom. On désespéra de sa vie. Mais aucun effort ne pouvait plus détruire la révolution qui avait achevé de se manifester sous son gouvernement; c'était un de ces grands changements, presque toujours inévitables, parcequ'on ne peut pas les

prévoir d'assez loin, parceque les premiers mouvements n'en peuvent être que difficilement distingués, et surtout parcequ'ils dépendent de la nature des choses, la plus irrésistible des puissances. Lorsqu'ils se manifestent dans toute leur étendue, les homm [illegible] s, pour qui le devoir est tout, [illegible] soumettre à leur influence, qu [illegible] regarderaient les effets comme fun [illegible] d'en diriger le cours, pour en ar [illegible] ltats. Mais ceux que leurs passio [illegible] ennent la violence de leurs désirs [illegible], les redoutables réalités qui les [illegible] des chimères faciles à dissiper, et, insensibles aux lumières de l'histoire, de la morale et de la politique, ils se livrent en insensés à leurs trompeuses et fatales espérances. Ce sont eux qui excitent ces orages qui troublent presque toujours la fin des grandes révolutions, en accélèrent les phases, et les rendent quelquefois si terribles.

Quelques mécontents voulurent que le successeur de Pepin pérît avec son père; ils firent assassiner Grimoald à Liége, dans l'église de Saint-Lambert, au moment où il priait pour l'auteur de ses jours.

L'espoir des ennemis de Pepin fut cependant trompé; il revint de sa maladie; il fit périr les assassins de son fils; et comme, en nommant un maire du palais, il ne voulait qu'assurer la succession de sa famille, et qu'il comptait vivre encore pendant plusieurs années, il nomma maire de

Neustrie, Théobalde, fils de Grimoald, quoique ce jeune prince eût à peine six ans; mais il mourut à la fin de 714.

Plectrude, sa veuve, prit la direction du gouvernement, comme aurait fait une régente tutrice d'un roi mineur. Elle gouverna les Austrasiens sous le nom d'Arnou, fils de Drogon, et prince d'Austrasie, et la Neustrie ainsi que la Bourgogne. sous le nom de Théobalde, maire du palais de Bourgogne et de Neustrie.

Dagobert III était toujours sur le trône, mais il n'avait que le titre de roi. Plectrude cependant manqua de prudence et de politique; elle crut son autorité trop affermie; elle blessa les grands par sa hauteur, et la nation par sa sévérité. On s'irrita contre elle; une conspiration se forma; on voulut briser son sceptre; on prit les armes. Les Austrasiens la soutinrent; mais les Neustriens l'attaquèrent avec vigueur. Une bataille sanglante fut donnée près de Compiègne : Plectrude la perdit; elle fut obligée de prendre la fuite avec Théobalde, qui mourut peu de temps après.

Rainfroi, qui remplit les fonctions de maire de Neustrie, entre dans l'Austrasie, à la tête des Neustriens, porte le ravage dans ce royaume, et y attire les armes des Saxons et de Radbode, duc de Frise.

Les Austrasiens étaient près de désespérer de leur salut; il semblait que la révolution allait être anéantie, et au moins la race d'Héristal déchue pour toujours de la puissance suprême. Mais Pepin avait laissé un troisième fils, né d'Alpaïde. Ce fils

de Pepin se nommait Charles; il devait bientôt être surnommé Martel : son esprit était supérieur, son ambition audacieuse, son courage indomptable, son caractère inflexible envers ses ennemis, généreux et même prodigue pour ses amis. Plectrude, qui l'avait craint pour ses fils, l'avait fait arrêter dans Colog[illegible] des affaires.

La captivit[illegible]lus odieuse à Charles, qu'il voyait [illegible]mes qui jouaient un rôle dans l'[illegible] inférieurs. Il jugeait bien des circ[illegible] se trouvait; il sentait la force de s[illegible]révoyait, pour ainsi dire, les expl[illegible] auxquels il était appelé, et une voix imposante et secrète lui annonçait en quelque sorte qu'il serait un jour le libérateur, non seulement de la France, mais de l'Europe.

(716) Il apprend tous les maux sous lesquels gémit l'Austrasie; le bruit des armes retentit jusque dans les murs qui le renferment; il voit les flammes qui consument les villages ravagés. Son courage s'indigne et s'anime; il trouve le moyen de briser ses fers; il sort de sa prison; il se montre aux malheureux Austrasiens. Ils le reçoivent avec transport; ils croient revoir leur prince, leur Pepin d'Héristal : l'espérance renaît dans leurs âmes; ils le proclament leur chef, et jurent de le suivre.

Dagobert III avait cessé de vivre; il avait laissé un fils, nommé Thierry; mais ce prince était encore au berceau, et les Neustriens, que leur maire Rainfroi ne rassure pas, croyant avoir besoin,

pour se défendre, d'un roi capable de les gouverner, jettent les yeux sur un grand-oncle de Dagobert III, sur un fils de Childéric II, et par conséquent sur un petit-fils de sainte Batilde. Nous avons vu, dans la quatrième époque, qu'il avait été sauvé du massacre, lorsque Childéric II avait été tué avec sa femme et un de ses fils, en 673. On l'avait placé, comme nous l'avons dit, dans un monastère où il avait eu les cheveux coupés, et où il vivait sous le nom de Daniel. On alla le chercher; on l'éleva sur le trône; on le nomma Chilpéric II.

Rainfroi était toujours maire du palais; mais Chilpéric ne redoutant pas les talents de Rainfroi, ni l'affection des peuples pour ce maire, ayant acquis une sorte de caractère assez ferme par les réflexions que lui avait inspirées la solitude du cloître, et croyant les circonstances favorables à l'affranchissement de la royauté, voulut acquérir par les armes un grand droit à l'estime de la nation la plus belliqueuse, ne céda pas à Rainfroi le commandement de ses troupes, et marcha à la tête de son armée contre les Austrasiens commandés par Charles Martel.

Rainfroi, étonné, n'ose pas s'opposer à la volonté du roi; il s'avance avec lui vers l'Austrasie.

Charles se voit entre deux ennemis, Chilpéric et le duc de Frise. Il veut empêcher leur jonction; il espère écraser le plus faible avant l'arrivée du roi de Neustrie; il va attaquer Radbode.

(716) Le combat se donne auprès de Cologne.

Charles fait beaucoup de mal à son ennemi; mais il perd beaucoup de monde, et se croit obligé de se retirer jusques au moment où de nouvelles levées lui permettront de reprendre l'offensive.

L'armée des Frisons et celle de Chilpéric, qu'aucun obsta [illegible] it le ravage dans toutes les contrée [illegible] Ils se préparent à faire le siége de [illegible] ectrude s'était renfermée; mais [illegible] epin d'Héristal avait à sa disposit [illegible] de ce prince; elle en donne une [illegible] ses ennemis, et l'orage se détourne.

Charles Martel n'avait pas encore réuni assez de soldats pour livrer bataille à Chilpéric; il prend son parti en grand capitaine; il partage ses troupes en plusieurs corps, et suit le roi de Neustrie, de manière à profiter des fautes que pourrait faire son ennemi.

Chilpéric, trop confiant, s'était campé sur une petite rivière entre Limbourg et la roche des Ardennes. Charles s'approche à la faveur des bois; il monte sur une colline, et considère la disposition des ennemis; il les voit en désordre, cherchant sans précaution les endroits les plus ombragés pour se mettre à couvert de la chaleur, et ne songeant qu'à prendre leur repas et à se livrer à la joie. Un seul de ses soldats, qui l'avait accompagné, et qui se précipite dans le camp de Chilpéric, en criant que Charles arrive, et va les frapper comme la foudre, suffit pour jeter l'effroi parmi eux. Charles descend avec ses troupes, at-

taque de différents côtés les Neustriens saisis de terreur. Le roi, le maire du palais, les généraux, les officiers, les soldats, tous abandonnent leurs tentes, s'enfuient épouvantés, et n'osent s'arrêter que lorsqu'ils ont achevé de traverser la forêt des Ardennes, et qu'ils sont rentrés dans la Neustrie.

Charles fait un butin immense; mais, aussi prudent que courageux, il croit devoir différer l'exécution de ses desseins, et ne poursuit pas le roi.

(717) L'année suivante, il prend l'offensive. Il entre dans la Neustrie, passe la forêt Charbonnière, et porte le dégât jusques à Cambrai. Chilpéric vient au-devant de lui. Les deux armées sont campées auprès de Crèvecœur. Charles envoie un héraut à Chilpéric, lui propose la paix, et demande uniquement qu'on lui rende les emplois que son père Pepin d'Héristal avait remplis dans la Neustrie. La proposition de Charles est rejetée avec hauteur; on le somme même de rendre l'Austrasie, usurpée par Pepin sur les descendants de Clovis. Les généraux et les soldats de Charles s'indignent. La bataille se donne; elle est opiniâtre et sanglante; mais enfin la discipline et le talent l'emportent sur le nombre; Charles Martel est vainqueur; Chilpéric prend la fuite avec Rainfroi; Charles les poursuit jusqu'à Paris, soumet tous les pays qu'il parcourt, revient vers Cologne, voit les portes de cette ville s'ouvrir devant lui, oblige Plectrude à lui remettre ce qu'elle avait encore des trésors de Pepin, et reçoit solennellement le titre de duc ou prince d'Austrasie, avec une autorité égale à celle des rois.

Sa politique toutefois l'engagea à proposer aux Austrasiens un roi de la race de Clovis. Ils adoptèrent, d'après son désir, un Clotaire, que d'anciens historiens ont cru frère de Childebert III, et par conséquent oncle du dernier Dagobert.

Chilpéri[illegible]cès et de la puissance de Charles, [illegible]iés qui pussent le défendre. Il s[illegible]s, duc d'Aquitaine; il lui envoya [illegible]l lui donna une couronne d'or; [illegible]rit qu'il lui avait cédé la souverain[illegible]ne et de la Gascogne; il le détermina [illegible] à lui contre Charles Martel. Cet E[illegible] de Boggis, dont nous avons déjà parlé, et par conséquent petit-fils d'Aribert, et arrière-petit-fils de Clotaire II, descendant de Clovis. Bertrand, frère de son père, n'avait laissé qu'un fils, saint Hubert, évèque de Maestricht et de Liége, qui avait cédé tous ses droits à Eudes, son cousin germain.

Chilpéric et le duc d'Aquitaine marchèrent ensemble vers l'Austrasie; mais Charles s'étant avancé jusques auprès de Soissons, la consternation se répandit dans l'armée du roi. Eudes, effrayé ou peu fidèle, se sauva, et entraîna avec lui les Neustriens : Charles se hâta de les poursuivre; et Chilpéric ne se croyant pas en sûreté dans Paris, en sortit avec ses trésors, et s'enfuit au-delà de la Loire ainsi que le duc d'Aquitaine.

Charles Martel, arrivé à Orléans, déploya son caractère imposant. Il connaissait Eudes, son ambition, sa politique, sa faiblesse; il lui ordonna, sui-

vant les annales de Metz, de remettre entre ses mains Chilpéric et ses richesses. Eudes obéit, envoya le monarque vaincu, abandonné et découragé pour toujours, à Charles, qui lui laissa le titre de roi, mais se réserva dans la Neustrie et la Bourgogne toute l'autorité que son père y avait exercée.

Voilà donc Charles Martel prince d'Austrasie, maire des Neustriens, et, sous ce double nom, véritable souverain de toute la France.

Le roi Clotaire d'Austrasie mourut en 718. Il n'eut pas de successeur, et à peine l'a-t-on compté parmi les rois des Français.

Chilpéric II cessa de vivre en 720. Et comme Charles Martel ne crut pas encore le moment arrivé de remplacer la dynastie de Clovis par celle d'Héristal, il se contenta de la puissance, et laissa s'asseoir sur un vain trône Thierry ou Théodoric IV, fils de Dagobert III, qui n'avait encore que sept ou huit ans, et que l'on surnomma de Chelles, parcequ'il avait été élevé dans le monastère de ce nom, fondé par sa trisaïeule sainte Batilde.

Rainfroi, l'ancien maire du palais de Neustrie, s'était renfermé dans Angers, ville alors très fortifiée; aidé secrètement par les partisans qu'il avait conservés dans le royaume, il s'y maintint pendant trois ou quatre ans. (724) Charles, fatigué à la fin de tant de résistance, l'assiégea, l'obligea à se rendre, et par une politique que la morale ne peut que louer, lui laissa pour toute sa vie le comté ou le gouvernement de cette ville d'Angers qui lui avait servi d'asile.

Sa conduite envers saint Rigobert, archevêque de Reims, fut bien différente. Il se souvint trop que cet archevêque lui avait fait fermer les portes de sa ville épiscopale, lorsqu'il marchait contre Chilpéric : il lui ôta son siége, et mit à sa place Milon, archevêqu[illegible]

Les histo[illegible]qué que ce Milon était un de ces [illegible]reux à cette époque en France et [illegible]trées, et qui, bien différents des [illegible]es de Jésus, oubliaient leurs devoi[illegible] fêtes, des festins et des plaisirs de l[illegible]ent à se montrer dans les combat[illegible]plus souvent l'épée des guerriers que la houlette des pasteurs, et s'occupaient bien moins d'éclairer les esprits, de toucher les cœurs, de calmer les haines, de faire aimer la vertu, que de diriger les affaires du monde, d'accroître leurs richesses, et de conserver ou d'augmenter le crédit et l'autorité temporelle qu'on leur avait abandonnés. Mais le caractère et les habitudes de Milon furent peut-être un des motifs qui influèrent le plus sur le choix de Charles Martel. En France, comme dans tout le reste de l'Europe, lorsque les membres du clergé furent devenus propriétaires et grands fonctionnaires du royaume, les gouvernements se crurent obligés de ne voir en eux que des hommes investis d'une puissance redoutable, et qu'il fallait, pour la sûreté de l'état, surveiller et employer, ou contenir et même combattre. Si les évêques, renfermés dans leurs temples et dans leurs enceintes sacrées, avaient réuni

les vertus aux lumières, ils auraient été les oracles du monde, et à l'abri de ses tempêtes : ils devinrent des grands de l'état, ils en eurent le sort.

Charles cependant avait entièrement pacifié la France; il s'était arrangé avec Plectrude; il lui avait cédé en Austrasie des terres considérables, où elle passa le reste de ses jours. Elle lui avait remis ses quatre enfants, dont un mourut jeune, et dont les autres furent promus aux plus éminentes dignités de l'église.

Il avait, dès 718, battu les Saxons, et, suivant la barbare coutume de ce temps, ravagé leurs terres jusques au Weser, afin d'affaiblir leur puissance.

Dès l'année suivante, il avait repassé le Rhin, remis les Allemands sous la domination de la France, et porté ses étendards victorieux même au-delà du Danube.

Il marcha, en 725, contre les Bavarois, dont le duc avait cru pouvoir secouer le joug des Français. Il entra en Allemagne, parcourut la Souabe, passa le Danube, revint contre la Bavière, vainquit son duc Grimoald, la soumit de nouveau, et emmena en Austrasie la femme de Grimoald, qui venait d'être assassiné, et sa fille Sonichilde, qu'il épousa quelque temps après.

Mais Charles ne se contenta pas d'être le vainqueur des Bavarois, des Allemands, des Saxons et des Frisons; il avait des vues bien plus étendues : il voulut adoucir leurs mœurs farouches, en dissipant leur barbare ignorance, et en les fa-

miliarisant avec les arts et les autres bienfaits de la civilisation. Il vit que le seul grand moyen qu'il pût employer pour y parvenir était de favoriser parmi ces peuples les progrès de la religion chrétienne, et l'établissement des monastères, c'est-à-d [illegible] ses réunions d'hommes consacr [illegible] l'instruction et au défrichemen [illegible] ccorda donc une protection to [illegible] un Anglais nommé Winfride, [illegible] n de saint Boniface, que Grégoir [illegible] nda avec beaucoup d'instance, [illegible] voulait envoyer aux Allemands et au [illegible] mains. Il reçut avec honneur ce délégué de Rome, et il lui donna des lettres ou des ordres pour les ducs, comtes, et les autres fonctionnaires civils ou ecclésiastiques du royaume.

Il est important de remarquer, avec un historien moderne, le célèbre Müller, protestant, combien les travaux de saint Boniface furent avantageux à la civilisation. Archevêque de Mayence et légat du pape dans la Germanie, il donna une organisation plus convenable aux églises qui existaient déjà en Bavière; il en établit de nouvelles sur le Rhin, dans la Franconie, dans la Thuringe, chez des Saxons; il visita les peuplades les plus écartées des pays sur lesquels les Français voulaient conserver ou étendre leur domination, leur rappela ou leur annonça les maximes de Jésus, leur vanta les avantages que les hommes peuvent retirer de leur réunion en société, tâcha de leur

faire désirer les institutions françaises, eut pour disciples ou pour imitateurs les Corbinien, les Firmin, les Lebuin, fonda des monastères, parvint à réunir plusieurs Germains autour de ces écoles, et forma ainsi des villages ou des hameaux, qui insensiblement devinrent de grandes villes.

Mais la protection que Charles crut devoir accorder au clergé ne dépassa jamais les bornes que sa politique avait posées. Rien ne le détournait des desseins qu'il avait formés. Entouré de nations guerrières impatientes ou ennemies de la domination des Français, il voyait d'ailleurs de trop loin et avec trop de perspicacité tous les évènements que le cours du temps devait amener, pour négliger aucune précaution. Il entendait gronder dans le lointain, au-delà des Pyrénées, un orage violent qui menaçait de fondre sur lui; il ne put se dissimuler combien il avait besoin d'une armée nombreuse, aguerrie, dévouée; il fit tout pour la créer et se l'attacher par des bienfaits; il établit de nouveaux bénéfices militaires, qu'il donnait à ceux de ses guerriers qui se distinguaient par le plus de talents, de courage et de fidélité. Ces espèces de dotations, dont la plupart n'étaient accordées qu'à vie, et qui imposaient une obligation plus étroite de servir l'état et le prince, furent composées de divers domaines, et principalement de terres ou dîmes affectées à des évêchés, à des monastères, et même à de simples paroisses; et voilà pourquoi le titre d'abbé ou de supérieur d'abbaye, ayant quelquefois suivi la jouissance

des revenus du monastère, on trouve des généraux ou d'autres officiers dans les catalogues des supérieurs ou abbés de maisons religieuses, et même de monastères de filles.

La grand[illegible] renommée de Charles-Martel n'e[illegible]ndant, en 731, Eudes, duc d'Aqu[illegible]e de nouveau les armes contre lui. [illegible]tit bientôt de sa témérité : il fut [illegible] son pays fut ravagé; il fut contr[illegible]ours à la clémence de Charles.

Luitprand [illegible] sur les Lombards, et qui, en succédant à son père Ansbrand, en 713, avait hérité de sa prudence, montra bien plus de sagesse. Il entretint avec Charles-Martel les liaisons les plus amicales; et Charles chercha à lui donner une grande marque d'affection et d'estime: il lui envoya son fils Pepin, qui était encore fort jeune, et qu'il fit conduire en Lombardie par Volchise, évêque de Verdun, à qui il avait confié l'éducation de ses enfants; et il l'engagea à servir de parrain, et en quelque sorte de second père à son fils, dans la cérémonie de la confirmation, en tenant le bandeau du prince et en coupant ses premiers cheveux, selon l'usage du huitième siècle.

Luitprand, tranquille du côté de la France, et vivant en paix avec les Bavarois et les Slaves de la Carinthie, pouvait d'autant plus concevoir de grandes espérances, qu'il n'avait rien à craindre de l'empire de Constantinople.

Philippique Bardane, dit l'Arménien, n'avait

pu garder le trône sur lequel il s'était élevé par un assassinat; il avait été déposé en 713, et on lui avait crevé les yeux.

Anastase II lui avait succédé. A peine était-il monté sur le trône, qu'il en avait été renversé. Les troupes, révoltées contre lui, avaient nommé empereur un receveur des impôts, qu'elles avaient vu dans une ville de Phrygie, et qui se nommait Théodose. Épouvanté du rang suprême, il s'était échappé du milieu des soldats qui venaient de le proclamer, et s'était enfui dans les montagnes. On l'avait trouvé après bien des recherches. Les troupes, confirmées dans leur choix par sa résistance, avaient juré de mourir pour lui, et l'avaient forcé de marcher à leur tête. Anastase II, abandonné de tout le monde, s'était renfermé dans un monastère de Thessalonique. Théodose III avait tenu avec douceur et fermeté ce sceptre qu'il n'avait pris que malgré lui et qu'il désirait vivement de quitter; mais, au bout de quatorze mois, il avait déposé ce même sceptre qu'il trouvait si pesant, avait pris les ordres sacrés, ainsi que son fils, et s'était retiré à Éphèse, où il passa le reste de ses jours dans l'exercice des vertus chrétiennes.

Les légions avaient élu pour son successeur Léon d'Isaurie, qui, né de parents très pauvres, avait passé par tous les grades militaires, s'était distingué par plusieurs actions d'éclat, et avait commandé avec gloire l'armée d'Orient sous Anastase II.

Peu de temps après son avènement au trône

impérial, Léon l'Isaurien a une grande occasion d'ajouter à sa renommée : les Sarrasins, toujours fidèles à l'esprit de conquête qui ne cesse de les agiter, veulent de nouveau exécuter le hardi projet de sou[illegible] ils veulent de nouveau attaquer l[illegible] empire d'Orient, auquel ils [illegible]lles et de si vastes provinces. Ils [illegible]tifs immenses, et vers 718, une [illegible]nts voiles se présente devant Co[illegible]s les ordres d'Omar II leur khalife [illegible] avec audace; ils inondent les en[illegible] impériale, ils en forment le siége, ils l'attaquent avec vigueur, ils en battent les remparts avec toutes les machines que l'art pouvait alors employer pour la prise des villes les plus fortifiées.

Léon se renferme dans la place, la défend avec habileté, soutient par son courage la constance des habitants. Le siége dure long-temps. Léon porte jusques à la flotte des Arabes ces feux grégeois, dont il paraît que les Sarrasins ne connaissaient pas encore la nature, et ne savaient pas éviter les atteintes funestes.

Des approvisionnements considérables ne peuvent pas parvenir jusques à l'armée si nombreuse d'Omar; la famine fait périr un très grand nombre d'Arabes; la peste ajoute ses affreux ravages à ceux de la famine. Les Sarrasins sont obligés de lever le siége; ils regagnent leurs provinces asiatiques; et Constantinople, sauvée par Léon, respire après tous les fléaux d'un long siége.

L'orgueil s'empare de la tête de Léon, et la férocité naturelle de son caractère commence à se développer.

Comptant sur la puissance que ses grands succès viennent de lui donner, il ne croit pas que son autorité ait de limites; et se mêlant d'objets purement religieux, il imprime aux esprits un mouvement qui, devenant à chaque instant plus rapide et plus étendu, ébranle l'empire jusque dans ses fondements. Il renouvelle une querelle violente qui avait éclaté dès le règne de Philippique Bardane. Ce dernier empereur avait, en 712, et du consentement de Jean, patriarche de Constantinople, fait arracher de l'église de Sainte-Sophie un tableau qui représentait le sixième concile général, par lequel avaient été condamnés les monothélites qu'il protégeait; il avait envoyé à Rome l'ordre d'ôter des églises tous les tableaux semblables. Bien loin d'exécuter cet ordre, le pape Constantin avait fait placer sous le portique de Saint-Pierre des tableaux représentant les six conciles généraux. Il avait assemblé un concile qui avait condamné Philippique comme hérétique ou comme apostat. Les Romains, qui depuis longtemps ne se soumettaient qu'avec peine à l'exarque de Ravenne, le lieutenant de l'empereur d'Orient, et qui détestaient les Orientaux ou les Grecs, qui les appelaient Barbares, avaient décidé qu'ils n'obéiraient plus à l'empereur de Constantinople; qu'ils ne reconnaîtraient plus ses monnaies; que son image ne serait point placée dans l'église de

Saint-Jean-de-Latran; que son nom serait rayé de la liturgie. Ce soulèvement avait été apaisé par la chute de Philippique du trône.

Léon ne craint pas de voir renaître cette insurrection. Depuis quelque temps plusieurs personnes, attentives à tout ce qui pouvait être relatif à la religion de Jésus, avaient été frappées des reproches d'idolâtrie que les juifs et les musulmans adressaient aux chrétiens, à cause de l'espèce de culte que ces derniers paraissaient rendre aux images exposées dans les églises: entraînées par les idées des musulmans et des juifs, aux yeux desquels ce culte était une véritable adoration, elles l'avaient regardé comme une superstition dangereuse, et en avaient désiré la suppression. Léon partage leur crainte, ou plutôt son caractère le porte facilement vers l'opinion religieuse la plus sévère; et peut-être, bien loin de redouter les effets des ordres qu'il va donner, les voit-il comme un moyen de favoriser les vues de sa politique, et du moins de satisfaire ce besoin de commander qui semble s'accroître chaque jour dans son âme hautaine, active et résolue.

(726) Il publie un édit qui ordonne d'enlever des églises toutes les images qui les décorent, à l'exception de celles qui représentent la mort de Jésus.

Cet édit produit le plus grand trouble dans les îles de l'Archipel, qui renfermaient un si grand nombre d'églises et de monastères où les images pieuses avaient été multipliées. Les prêtres et les

moines, dont le culte de ces images augmentait beaucoup la richesse, soulevèrent les peuples déjà très animés. Une guerre civile, ou plutôt religieuse, s'allume dans ces malheureuses contrées; elle se répand en Asie comme un violent incendie. On regarde l'empereur comme un apostat; et par une erreur bien coupable, que le clergé est bien éloigné de réprimer, on se croit dégagé du serment de fidélité qu'on lui a prêté.

Le tumulte et la révolte agitent l'Italie comme l'Asie. Le pape Grégoire II demande à l'empereur qu'il révoque son édit; Léon le refuse : le pape, suivant plusieurs auteurs partisans des évêques de Rome, le déclare indigne du nom de chrétien, le retranche de la communion des fidèles, et se portant jusqu'à l'excès le plus condamnable, délie les peuples du serment que Léon a reçu d'eux, leur défend de lui payer aucun tribut et de lui donner aucune marque d'obéissance. Les Romains et les autres Italiens qui vivaient sous les lois de l'empire d'Orient s'élèvent avec force contre l'édit de Léon, chassent ses officiers, en massacrent plusieurs, les remplacent par des hommes de leur choix, jurent de défendre le siége apostolique, et sont prêts, dans leur enthousiasme religieux et politique, à rétablir l'empire d'Occident et à proclamer un empereur.

Grégoire II tremble de se voir donner un maître dans un monarque qui serait bientôt bien plus redoutable pour lui que l'empereur de Constantinople; il calme les esprits agités; il les engage à

ne rien précipiter. « La grâce divine, ajoute-t-il, » peut encore rentrer dans le cœur de Léon et le » ramener à la foi orthodoxe. » Les Italiens n'élisent pas d'empereur d'Occident, et le pape reste leur véritable chef temporel.

Luitprand, roi des Lombards, pense plus que jamais à [illegible] e à sa couronne. Il veut com[illegible] er l'exarque de Ravenne; et [illegible] nces critiques où le fougueux [illegible] peut concevoir d'autant plus d[illegible] est adoré du peuple, et que sa v[illegible] se lui ont soumis les grands de s[illegible]

Veut-on savoir jusques où, en effet, allait sa magnanimité? Deux hommes puissants avaient formé un complot contre lui; instruit de leur coupable projet, il les mène à la chasse, les entraîne seul dans le fond d'une forêt, leur reproche leur crime, jette ses armes, et leur dit: « Votre » roi se livre à vous. » Les deux conspirateurs tombent à ses pieds, il leur pardonne et les comble de bienfaits.

Léon, cependant, s'irrite des résistances que son édit éprouve. Sa passion l'aveugle; il assemble un concile à Constantinople (730); il fait déposer Germain, patriarche de cette ville impériale; il met Anastase à sa place; il ordonne qu'on brûle publiquement les images; il fait punir par des châtiments ceux qui sont attachés au culte de ces images et qu'on nomme *iconodules* ou *iconolâtres*, pendant qu'on donne le nom d'*iconomaques*

ou d'*iconoclastes* à ceux qui rejettent ce culte. Les sages et les hommes vraiment pieux gémissent de voir l'église chrétienne divisée en deux partis dont la violence enfante les haines, les injures, les anathèmes, les crimes, les assassinats; déplorables effets des passions humaines enflammées par un faux zèle, et déchaînées par un monarque furieux.

Et voyez jusques où ce Léon d'Isaurie a porté son horrible démence! le fanatisme d'Omar, qui a fait brûler les livres d'Alexandrie, va être effacé: Léon, farouche ennemi des lettres et de ceux qui les cultivent, fait enfermer plusieurs savants dans la grande bibliothèque de Constantinople, les fait environner des matières les plus combustibles, et ordonne qu'on y mette le feu. Sa mémoire sera éternellement exécrée.

Les successeurs des soldats de ce khalife Omar, ces Sarrasins, qui ont échoué une seconde fois devant Constantinople, avaient cependant attaqué de nouveau l'Europe dans une autre de ses extrémités. Rien ne peut refroidir leur persévérance, ni diminuer leur vaste ambition; ils ont pour ainsi dire remplacé les Romains sur la terre, c'est le monde qu'il leur faut.

Comme les circonstances les favorisent vers les colonnes d'Hercule, ils les saisissent avec ardeur.

Muza, l'un de leurs généraux, et lieutenant du khalife dans la Mauritanie, ne se contentait pas de la conquête de l'Afrique septentrionale; il ne perdait pas de vue l'envahissement de l'Espagne. La

conduite de plus en plus déréglée et odieuse de don Rodrigue, roi des Visigoths, préparait chaque jour davantage le succès des projets des Arabes. On aurait dit qu'une main invisible sans cesse étendue sur la tête de ce roi et confondant sa raison le pous [illegible] crime jusques au fond de l'abîme [illegible]chie devait s'engloutir avec lui. L[illegible]opéenne allait donner un nouvel [illegible] rapidité avec laquelle l'incendie [illegible]ays couvert de matières inflammal[illegible] feux sont allumés par cette passio[illegible]spire le plus grand des outrages r[illegible]on a de plus cher. On avait vu l'expulsion des rois de Rome suivre le crime de Tarquin; le châtiment des décemvirs, celui d'Appius; la prise de Rome par les Vandales, celui de Maxime; le renversement du trône visigoth des Gaules, celui d'Amalric: la destruction de la monarchie visigothe d'Espagne allait suivre l'attentat de don Rodrigue.

Lorsque le comte Julien était parti pour l'Afrique, où il défendait avec tant de gloire et de succès les possessions des chrétiens, il avait laissé en Espagne sa fille Cava, jeune, aimable, vertueuse, et d'une rare beauté. Elle était attachée à la reine Égilone. Don Rodrigue la vit chez la reine; il en devint éperdument amoureux. Il tenta tout ce qu'il put imaginer pour la séduire; tous ses efforts furent vains. Entraîné par sa passion funeste, il arracha par la violence ce qu'aucune de ses instances n'avait pu obtenir. On a même écrit que la

belle Cava avait donné son cœur à un jeune homme digne d'elle, que ce jeune homme devait avoir sa main, et que la noire jalousie de don Rodrigue avait fait immoler son rival.

Cava, au désespoir, se hâte de faire savoir à son père le forfait de don Rodrigue. L'âme brûlante du comte Julien ne respire plus que vengeance; il sacrifiera tout à son ressentiment. Hors d'état peut-être, dans le trouble qui l'agite, de prévoir les maux qu'il allait attirer sur sa patrie, et cédant, sans s'en douter, à l'ambition qui vient se réunir au courroux d'un père cruellement outragé, il part pour l'Espagne, dissimule l'indignation dont il est pénétré, et parvient à persuader au roi de l'envoyer en qualité d'ambassadeur auprès de Muza, et de lui permettre d'emmener sa fille.

A peine est-il arrivé dans la Mauritanie, qu'il porte le lieutenant du khalife à traverser le détroit et à entreprendre une conquête qu'il lui représente comme facile, et qu'il lui promet de seconder par toute son influence. Il est prêt d'ailleurs de remettre à Muza toutes les places d'Afrique dont il a le commandement.

Un autre parti de Visigoths très puissant fait parvenir au général arabe de semblables sollicitations, et lui promet les plus grands secours. Witiza avait laissé deux fils, Évan et Sisebut. Irrités de voir la couronne de leur père sur la tête de Rodrigue, et aidés par leur oncle don Oppas, métropolitain de Séville, ils avaient tâché de gagner un nombre assez considérable de grands du royaume,

pour remonter sur le trône paternel; mais le souvenir des attentats de Witiza, et la crainte de voir ce même trône devenir héréditaire, avaient rendu leurs démarches inutiles. Ils avaient imaginé de conquérir par les armes des Sarrasins, à qui ils cèderaient [illegible] péninsule, la royauté qu'ils ne p[illegible] du choix des Visigoths; et des envo[illegible] èrent de leur part auprès de M[illegible] même temps que le comte Juli[illegible]

Muza s'e[illegible] ner le khalife de tout ce qui se [illegible] d après avoir reçu ses ordres et se [illegible] il envoya au-delà du détroit un corps d'armée composé de six ou sept mille hommes, dont il donna le commandement à Tarif-Abdalahi, et avec lequel s'embarqua le comte Julien, le mortel ennemi de don Rodrigue.

Tarif débarque au pied du mont Calpé, dans un golfe formé par la pointe d'Europe.

Aidé par les fils de Witiza ou par leurs partisans, et dirigé par l'habile et implacable comte Julien, il s'empare de la ville, en change le nom, et à cause de l'apparence qu'elle lui avait montrée, la nomme Ile-Verte, en arabe *Geicira-Haladra*, devenu par corruption *Algezira*.

Don Rodrigue, informé de la descente des Arabes, prend les mesures nécessaires pour faire marcher contre eux des troupes considérables. Les Sarrasins, inquiets de ces préparatifs, et effrayés de leur petit nombre, veulent abandonner Algézira et se rembarquer pour l'Afrique; mais Tarif fait

brûler les vaisseaux qui les ont amenés, et fortifie la place qu'il vient de conquérir.

Muza apprend les premiers succès de Tarif, ne veut rien négliger pour en profiter, rassemble promptement douze mille hommes dans la Mauritanie, et les envoie à Algézira, sous les ordres de Taric-Abincier, qui doit prendre le commandement en chef.

A peine Taric a-t-il réuni ses soldats à ceux de Tarif-Abdalahi qu'il se met en campagne. Il assiége Cartheya, la prend de vive force malgré la résistance courageuse des habitants et de la garnison, ravage les côtes de l'Andalousie et des Algarves. Les troupes de don Rodrigue s'avancent contre Taric; plusieurs combats ont lieu; la victoire est toujours pour les Sarrasins, que l'on a nommés Maures, à cause de la Mauritanie dont ils arrivaient, qui leur obéissait, et dont un grand nombre d'habitants combattaient parmi eux.

Don Rodrigue voit tout le danger qui l'environne; il s'effraie; il a recours à un moyen dangereux, mais qui lui paraît sa dernière ressource. Il se persuade que les fils de Witiza ne voudront pas la perte entière de leurs compatriotes, qu'il parviendra à calmer leur mécontentement; il leur fait demander de se réconcilier avec lui; il leur propose de marcher contre l'ennemi commun. Les fils de Witiza n'y consentent qu'en apparence; ils se réunissent au roi, mais ils gardent au fond du cœur le sentiment de la vengeance et le désir de régner. Don Rodrigue se fie à eux, se met à la tête

de l'armée, se croit secondé par tous les Visigoths, et forme la résolution de livrer une bataille aux Maures, de les culbuter dans la mer, ou du moins de les forcer à se retirer en Afrique.

Taric, aussi prudent que brave, demande des renforts à nvoie cinq mille hommes. Peu i s du grand nombre des Visigoths, és entre eux et bien moins ag ldats, et sachant que l'armée q e repousser est le dernier espoir n seulement il n'évite pas une af nais il la cherche avec bien plus d que don Rodrigue.

Les deux armées descendent dans la plaine où coule la Guadalète. Cette plaine, plus ou moins inégale, est bordée du côté du détroit et de l'Afrique par une prolongation de cette chaîne de montagnes si élevées, que, malgré leur situation entre le trente-sixième et le trente-huitième degré de latitude, elles sont souvent couvertes de neige vers leurs sommets, ce qui leur a fait donner le nom de *Sierra-Nevada.* D'autres montagnes la séparent des autres plaines ou grandes vallées dont les eaux coulent vers le Guadalquivir. Sur cette arène fameuse et sur les rives de la Guadalète était bâtie la ville de Xérès de la Frontera. Les Sarrasins et les Visigoths s'approchent de ses murs. Ils sont en présence (712). Les enfants des forêts voisines des bords glacés de la Baltique, et ceux des déserts brûlants de l'Asie et de l'Afrique, vont ensanglanter l'extrémité de la péninsule européenne; le nord

et le midi se sont rencontrés auprès des fameuses colonnes d'Hercule. On dirait qu'ils sont venus des extrémités du monde pour se disputer la possession de cette péninsule, sur laquelle a coulé si souvent le sang de Rome et celui de Carthage. Mais Rome et Carthage ne sont plus que des villes asservies; leurs gouvernements, leurs mœurs, leurs arts, leurs dieux, leur puissance, tout a disparu: la croix d'un côté, et le croissant de l'autre, ont remplacé leurs enseignes détruites. Quel que soit le sort des Arabes ou des Visigoths, Rome et Carthage seront vengées.

Quels seront cependant pour la civilisation les résultats de la victoire? et l'existence des Visigoths touche-t-elle à son dernier terme?

Don Rodrigue et Taric encouragent leurs troupes. Taric rappelle aux siens qu'ils ont soumis la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, la Mauritanie; que l'Asie et l'Afrique ont tremblé devant eux; que rien ne peut résister à leurs lances. « Souvenez-vous, s'écrie Rodrigue, » que vous êtes du sang de ces Goths sous qui » Rome est tombée. C'est des rives de la Baltique » que vous êtes venus jusques auprès des rivages » africains; vous avez traversé l'Europe entière en » vainqueurs; ni les Alpes ni les Pyrénées n'ont » arrêté le courage de vos pères : souffrirez-vous » qu'un petit nombre d'aventuriers d'Arabie viennent vous enlever votre conquête, brûler vos demeures, massacrer vos vieillards et vos femmes, » condamner à un infâme esclavage et vos fils et

» vos filles, renverser vos autels, insulter au Christ,
» arborer sur les tours de vos temples les éten-
» dards d'un odieux imposteur, et courber vos têtes
» sous le joug, ou vous donner la mort la plus hon-
» teuse? Votre courage va vous préserver de tant
» d'horre[illegible]our tout ce que nous
» avons d[illegible] montrons-nous dignes
» de nos [illegible] marchons au nom du
» Dieu do[illegible]ssant va s'étendre pour
» nous. L[illegible]ez tous les signes de la
» victoire : [illegible]nt, et vos ennemis ne
» seront pl[illegible]

Les Vis[illegible]res répondent par de vives acclamations. Le signal est donné; ils se précipitent les uns contre les autres; on se bat avec acharnement; les plus grands coups sont portés des deux côtés; l'intrépidité est la même dans les deux armées; aucun soldat ne recule devant son adversaire. L'étoile des Arabes l'emporte enfin; les Visigoths sont taillés en pièces; le champ de bataille est jonché de leurs cadavres.

Don Rodrigue parvient à s'échapper avec quelques grands; il s'enfuit au travers de ces hautes montagnes qui séparent le bassin du Guadalquivir de celui de la Guadiana. Il arrive jusques auprès de Mérida, s'y cache dans un monastère, se croit trop près du vainqueur, traverse les montagnes de l'Estramadure, passe le Tage, gagne les bords de l'Océan, y cherche un asile dans une cavité d'un mont escarpé qui s'élève auprès de Pederneyra, craint d'y être découvert, tente de nou-

veaux hasards, et toujours errant, toujours fugitif, toujours redoutant d'être livré aux Maures, parvient à Coimbre, suit la Sierra de Alcoba, s'arrête dans un ermitage auprès de Viseu, et y succombe à ses fatigues, à ses douleurs, à ses regrets. Il est enterré dans une église voisine de cette ville, où le roi don Alphonse vit le hasard découvrir sa sépulture; sur sa tombe étaient ces mots: « Ci-gît Rodrigue, dernier roi des Goths. » Cette épitaphe de Rodrigue était aussi celle de la monarchie: quelle sentence terrible!

Taric sut profiter de sa grande victoire. La consternation s'était répandue au loin; elle s'étendait à chaque instant de plus en plus: il poursuivit ses conquêtes.

Il suivit le bassin du Guadalquivir; il remonta le long des rives de ce fleuve, qui lui présentaient des routes faciles; il s'avança entre les deux chaînes de montagnes, la Sierra Névada et la Sierra Moréna, qui montrent d'une manière frappante leurs liaisons avec les Pyrénées, par l'extrême hauteur du pic de Mulahacen, de Grenade et de celui de Veleta, supérieure à celle du mont Perdu, la cime la plus élevée de ces mêmes Pyrénées.

Il prit Séville, Écija, Cordoue, et plusieurs autres villes, dont la terreur qui le précédait lui ouvrit les portes. Maître de la plus grande partie de l'Andalousie, dont la fertilité et le climat enchantaient les Sarrasins, il écrivit à Muza, et lui rendit compte de ses succès, de ses vues, de ses espérances.

Muza ne douta plus de la possibilité de conquérir toutes les Espagnes. Il voulut se réserver la gloire de soumettre des contrées dont on ne cessait de lui vanter la richesse. Il parvint d'autant plus facilement à réunir des troupes nombreuses, que les Arabes furent facilement séduits par tout ce qu'on racontait de la prospérité de la péninsule. Il passa le détroit, fut reçu avec respect par Taric, et se hâta de se concerter avec lui et avec les autres généraux sur les moyens les plus prompts de réduire toutes les Espagnes sous la domination des musulmans.

Il partagea ses troupes en trois corps. Il garda le commandement du corps le plus considérable, avec lequel il résolut de pénétrer dans l'intérieur de la péninsule, pendant que le second corps, à la tête duquel il mit son fils Abdalaziz, conquerrait les côtes de la Méditerranée, et que le troisième soumettrait les rivages de l'Océan. Il se détermina d'autant plus aisément à diviser ses forces, que les Visigoths, éperdus, sans roi, sans gouvernement, sans chefs, sans union, sans concert, ne pouvaient lui opposer aucune armée, et paraissaient, dans leur effroi et dans leur confusion, prêts à se livrer sans défense au pouvoir du vainqueur.

Il garda Taric avec lui, et le nomma son lieutenant.

Les Arabes se conduisirent dans les Espagnes comme ils s'étaient conduits depuis Mahomet dans tous les pays qu'ils avaient attaqués. Ils promirent de protéger la vie, les propriétés, les usages, les

lois, la religion de tous ceux qui se soumirent et consentirent à leur payer tribut. Ils renversèrent et détruisirent tout ce qui leur résista: ils suivirent cette terrible politique que leur prophète et leurs premiers khalifes avaient profondément imprimée dans leurs esprits, et à laquelle ils rapportaient leurs victoires et leurs conquêtes.

(713) La ville de Mérida fut une des premières que Muza assiégea lorsqu'il eut franchi la Sierra Moréna, et que du bassin du Guadalquivir il eut passé dans celui de la Guadiana, ou plutôt dans le grand bassin du Tage. Cette ville tint pendant quelque temps contre les armes des Maures, mais elle fut obligée de se rendre; et dès que Muza s'en fut emparé, il résolut de marcher vers la capitale du royaume, et se dirigea vers Tolède.

A peine le bruit de son arrivée parvint-il jusques à cette grande cité, que plusieurs de ses habitants s'enfuirent au travers de la vieille Castille et de Léon, vers les montagnes des Asturies, emportant avec eux les vases sacrés, les images pieuses, les ornements des églises, les reliques des saints, tous les objets de leur vénération religieuse. Les uns s'arrêtèrent sur les bords du Douro, qu'ils croyaient à l'abri, au moins pour long-temps, de l'invasion des Maures; d'autres, beaucoup plus effrayés, ne déposèrent que dans les Asturies, et dans une église située à l'endroit où Oviédo devait être fondée, les reliques, les images, et les autres objets de leur culte, à la conservation desquels ils attachaient tant de prix.

Sindérède, métropolitain de Tolède, n'eut pas le courage de rester au milieu des fidèles de sa métropole; il ne crut pas même devoir accompagner ceux des chrétiens qui emportaient les images, les reliques et les vases de ses églises, dans les montagnes des [illegible] Léon; il quitta l'Espagne, et ne [illegible] que dans Rome.

Plusieur [illegible] aume, désespérant de défendre l [illegible] ccès, en sortirent aussi avec préci [illegible] urent atteints dans leur fuite par u [illegible] rie, commandé par le perfide ([illegible] in de Séville, et on a écrit que [illegible] massacrés.

Les Espagnols plus courageux qui n'avaient pas abandonné la capitale, la défendirent avec constance, et soutinrent plusieurs assauts avec beaucoup de valeur; mais leur noble résistance ne put sauver leur ville comme leur gloire, ils furent contraints de capituler.

Muza, à la tête de son armée, entra dans la première cité du royaume, et fit flotter sur toutes ses tours les enseignes de l'islamisme.

Pendant que le centre des Espagnes reconnaît les lois des Maures, le général sarrasin chargé par Muza de conquérir les provinces occidentales soumet la Lusitanie avec rapidité, démolit les villes qui lui résistent, accorde une capitulation à Évora, à Lisbonne, à Viseu, à Lamégo, et détruit presque en entier Coïmbre, qui ne veut pas reconnaître la domination des Sarrasins.

Abdalaziz, le fils de Muza, est plus retardé dans

sa marche victorieuse. Théodomir, un des grands du royaume, et déjà connu par ses exploits, était parvenu à s'échapper après la perte de la bataille de Xérès; il avait ramassé quelques débris de l'armée visigothe, réuni quelques autres guerriers, formé un petit corps de troupes. Trop faible pour se mesurer avec son ennemi, il occupait avec habileté les postes avantageux, saisissait les occasions favorables, tombait à l'improviste sur les partis sarrasins, les enlevait, et se hâtait de se retirer au milieu des gorges et des précipices de la Sierra Névada, ou des montagnes escarpées qui en dérivent.

Abdalaziz prend cependant et ruine la ville de Grenade, nommée alors Eliberis; Mentèze, dont la place n'est qu'une espèce de désert auprès de Cazorla et un rameau de ces gigantesques montagnes qui prolongent les Pyrénées jusques au détroit, éprouve le même sort. Toutes les villes voisines se rendent au vainqueur; mais Théodomir ne peut être forcé dans ces retraites défendues par des rochers entassés, des pics sourcilleux, et ces neiges perpétuelles bien plus redoutables que les armes pour des Arabes ou des Maures habitués à leurs sables brûlants. Peut-être aurait-il arrêté longtemps Abdalaziz en ne cessant de le harceler, de le fatiguer, de l'inquiéter pour ses subsistances, si Muza, continuant avec ardeur sa terrible invasion, ne se fût porté, en remontant le Tage et en traversant la Sierra Moréna, dans la grande vallée du Xucar, vers l'origine de laquelle Cuença est située,

et qui communique avec les plaines maritimes de Valence.

Le lieutenant du khalife venait de détruire de fond en comble les cités qui avaient osé résister dans ce bassin particulier du Xucar; toute la contrée était sou [illegible] levant lui. Théodomir, qui était [illegible] es de Murcie, sur les confins de [illegible] e Valence déjà occupée en grande [illegible] mi, se voit entre l'armée de [illegible] fils du général arabe; il ne peut [illegible] secours de ses compatriotes; rie [illegible] r les braves qui combattent sous [illegible] cède en frémissant; il s'arrange avec Abdalaziz : il consent à évacuer la Murcie; il lui abandonne cette contrée, ainsi que celle de Valence et plusieurs villes voisines qui veulent être comprises dans le traité. Mais le courage avec lequel il a défendu sa malheureuse patrie obtient sa récompense; on lui accorde les conditions les plus honorables; et, suivant le géographe de Nubie, la reconnaissance publique donne le nom de Théodomir à cette partie des provinces de Murcie et de Valence, illustrées par sa valeur et son dévouement.

Vers le même temps le corps d'armée qui avait conquis la Lusitanie, aujourd'hui le Portugal, passe le Douro, et entre dans la Galice.

Brague, Tuy, Orense et Lugo veulent résister; elles sont démantelées : les Maures n'épargnent que les cités qui reconnaissent leur domination.

(714) Muza traite de même avec douceur les

villes qui se rendent à lui; il renverse ou ravage celles qui osent se défendre.

Il prend la route de la Celtibérie, aujourd'hui l'Arragon.

Étant déjà dans le grand bassin de l'Èbre, qui comprend le bassin particulier du Xucar, il n'a point à traverser de grande chaîne dérivée des Pyrénées. La nature ne lui oppose pas d'obstacles; il disperse tous ceux que la valeur des habitants voudrait lui opposer. Sarragosse lui ouvre ses portes. Il ne s'arrête qu'aux Pyrénées proprement dites; il a franchi toute la péninsule; il va recevoir les trophées que lui apportent son fils et celui de ses généraux qu'il avait chargé de réduire l'occident de l'Espagne.

Ce dernier chef des Arabes était en effet parvenu dans les provinces connues aujourd'hui sous les noms de Léon et de Vieille-Castille. Il y trouve plus de résistance que dans les autres provinces qu'il a réunies à l'empire des musulmans. Il ruine les villes qui repoussent le croissant, Astorga, Léon, Zamora alors Sentica, Salamanque, Ségovie, Palencia. Il va jusques aux monts qui défendent, du côté du midi, les Asturies et la Biscaye; il arrive jusques au bassin de l'Èbre, où Muza donne déjà des lois; et vers les rivages orientaux de la péninsule, l'armée que commande Abdalaziz prend Tortose, investit Tarragone, la capitale de l'importante contrée nommée aujourd'hui Catalogne, s'irrite du courage avec lequel elle est défendue, s'en empare, l'ensevelit, pour ainsi dire, sous ses ruines,

subjugue toute la province, et va dresser ses tentes à côté de celles de Muza, vainqueur de presque toute la péninsule.

Ah! si au lieu d'un Rodrigue un Cid eût régné sur les Espagnes, ou si la civilisation eût été assez avancée p[illegible] sent de cette admirable forme [illegible] nt où l'habileté d'un grand minis[illegible] r d'illustres généraux, soutenu pa[illegible] ésentatifs, et favorisé par l'opinio[illegible] que la nature peut refuser à un [illegible] ombien il est vraisemblable que [illegible] artiels qui ont honoré les derniers [illegible] monarchie visigothe, réunis, concertés, prolongés et agrandis par le génie d'un chef ou de son lieutenant, auraient préservé ou délivré la péninsule du joug des heureux Sarrasins!

Plusieurs chrétiens, que les Maures avaient pour ainsi dire chassés devant eux en conquérant les Espagnes, s'étaient retirés, avec ce qu'ils avaient pu emporter de plus précieux, dans les montagnes de la Biscaye ou des Asturies; d'autres, se croyant toujours trop près de ces redoutables ennemis de leur religion, s'étaient sauvés en France. Ceux des Visigoths ou des Espagnols qui étaient restés dans leur patrie infortunée et n'avaient pas voulu abandonner la maison de leurs pères, résignés à leur sort, sans force, et même sans espérance, subissaient la loi de la nécessité. Les Maures régnaient tranquillement sur les Espagnes asservies.

La discorde cependant agite les vainqueurs. Il

paraît que le partage des dépouilles des vaincus fit naître une grande division entre Taric et Muza. Taric se plaignit au khalife. Le lieutenant du prophète ordonna à Muza et à Taric de venir en Syrie lui rendre compte de leur conduite.

Muza s'empressa d'obéir, chargea son fils du gouvernement général de l'Espagne, et partit avec Taric, et Théodomir qui désirait de faire ratifier par le khalife le traité qu'il avait fait avec Abdalaziz. On embarqua avec lui les trésors qu'il avait amassés, et ceux qu'il destinait au khalife, et auxquels il joignit des pierres précieuses, des perles, d'autres objets d'un grand prix, un grand nombre des principaux Visigoths réduits en servitude, et plusieurs jeunes captives d'une rare beauté. Arrivé à Damas, il trouva Walid si prévenu contre lui, que, malgré ses riches présents et tout ce qu'il dit pour se justifier, il ne put apaiser son courroux, et reçut du khalife l'ordre de se retirer de sa présence.

Théodomir fut reçu avec bonté par le lieutenant du prophète; il inspira beaucoup d'affection et d'estime aux chrétiens de l'Orient. Le successeur de Walid ratifia, comme ce dernier khalife, le traité qu'il avait fait avec Abdalaziz; et le fils de Muza fut confirmé gouverneur de la péninsule, devenue musulmane.

Abdalaziz chercha à réparer une partie des maux que la conquête avait produits. Il parcourut les différentes contrées de l'Espagne soumise. Il ne se contenta pas de faire élever des forts dans les po-

sitions les plus favorables à la défense du pays; il fit réparer les villes qui avaient le plus souffert, il en fit construire de nouvelles. Plusieurs de ces villes que les Arabes bâtirent ou retirèrent de leurs cendres et de leurs ruines reçurent des noms qui rappellent [illegible] e ou la nouvelle fondation qu'e [illegible] arrasins. Plusieurs furent nom [illegible] tres retinrent le nom d'un des pr [illegible] ians, et le plus souvent de c [illegible] fondées ou rétablies; et on peu [illegible] ement parmi ces dernières, Ca [illegible] Calatayud, l'ancienne Bilbilis, re [illegible] l'un des généraux sarrasins.

(716) Abdalaziz fixa son séjour ordinaire à Séville, où il épousa la veuve de don Rodrigue, la belle et spirituelle Égilone, dont il était devenu passionnément amoureux. On a écrit que, ne mettant pas de bornes à son ambition, et chaque jour plus épris de son épouse, il avait voulu relever le trône de l'Espagne, et y monter avec Égilone; et il paraît qu'il déploya une pompe royale qui ne contribua pas peu à faire croire aux projets que ses envieux s'empressèrent de lui supposer. Les Sarrasins les plus puissants jurèrent sa perte. Ayud, le restaurateur de Bilbilis, se mit à leur tête. Ils poignardèrent Abdalaziz dans la mosquée où il était venu prier; ils s'écrièrent qu'ils n'avaient immolé qu'un traître, et proclamèrent Ayud gouverneur provisoire. Leur choix ne fut pas cependant confirmé par le khalife. Zuléiman, qui régnait à

Damas, envoya Alahor pour remplacer Abdalaziz.

(717) Alahor, commençant son administration par un grand acte de justice et de politique, fit rendre aux chrétiens restés sous la domination des Maures tous les biens qui leur avaient été pris.

Il fit aussi charger de chaînes et punir sévèrement ceux des Maures qui s'étaient emparés de sommes réservées pour le trésor du khalife. Mais Omar II ayant remplacé Zuléiman sur la chaire du prophète, Alahor ne voulut pas différer davantage de terminer la conquête des provinces visigothes que comprenait la Gaule méridionale. Il traverse les Pyrénées orientales, et ne cessant de se conformer au système musulman, menaçant de l'extermination ceux qui résisteraient, n'exigeant que des tributs et de la soumission de ceux qui reconnaissent le pouvoir des Arabes, leur laissant non seulement leurs biens, mais encore leurs lois et leur culte, et précédé de cette terreur qu'inspirait le seul nom des vainqueurs des Espagnes, il s'empare d'autant plus facilement d'Elne, de Narbonne, de Béziers, d'Agde, de Nîmes, et de toute la Gaule gothique, que les Visigoths de cette Gaule n'ont pas de chef depuis la défaite de don Rodrigue, et que les Français sont encore trop agités par la guerre civile pour penser à tourner leurs armes contre les Sarrasins et à dissiper le terrible orage qui les menace.

Mais Alahor est hors de la péninsule; il a mené avec lui les principales forces des Arabes; l'espoir

renaît dans l'âme des Visigoths réfugiés au milieu des montagnes des Asturies et de la Biscaye. Non seulement ils se croient en sûreté au milieu de ces redoutables remparts élevés par la nature, mais un pressentiment secret leur dit qu'ils en descendront un jou [illegible] eur défaite. Leur courage s'ex [illegible] hoisir un roi qui les conduise à [illegible] Favila, un des grands du royaum [illegible] acré par ordre du cruel Witiza. So [illegible] ge, avait hérité de la considérati [illegible] on admirait sa valeur et sa prud [illegible] it ses vertus : les Visigoths l'éli [illegible] oi, le couronnent, et avec son règne commence la monarchie espagnole proprement dite (718), ou la seconde monarchie des Visigoths de la péninsule. On a écrit qu'il était parent de don Rodrigue : mais quelle différence entre ces deux rois! les vices de l'un perdent la monarchie; les grandes qualités de l'autre lui redonnent l'existence.

(719) Le bruit de l'élection de don Pélage parvint jusques au lieutenant d'Alahor; il s'empressa d'en informer ce gouverneur arabe, qui s'inquiète peu de cette entreprise, ne veut renoncer à aucun de ses projets, reste dans la province de Narbonne, et se contente d'ordonner qu'une armée de Maures pénètre dans les montagnes asturiennes, y détruise le royaume qui vient de naître, et ne souffre pas qu'aucune contrée de la péninsule se dérobe à l'empire du croissant.

Les ordres d'Alahor vont être exécutés. Les Sar-

rasins savent de quel difficile accès sont les montagnes si hautes et si escarpées au milieu desquelles il faut qu'ils aillent chercher leurs ennemis, et dont les anfractuosités peuvent donner tant d'avantage au plus petit nombre contre le plus grand; ils font les préparatifs les plus formidables pour surmonter tous les obstacles; ils marchent vers les Asturies sous le commandement d'Alchaman, un des principaux officiers qui avaient suivi Taric.

Don Pélage et les siens apprennent le départ des Arabes : bien loin de concevoir des alarmes, ils ressentent une ardeur nouvelle; ils jurent sur leurs rochers de répandre jusques à la dernière goutte de leur sang pour leur religion et pour leur liberté. Ils choisissent les postes les plus propres à seconder la plus vigoureuse résistance, ils s'y tiennent cachés; et du haut de sommités presque inaccessibles, ils observent tous les mouvements des Arabes, épient le moment de les surprendre, et, comme l'aigle audacieux dans son aire, attendent avec impatience la proie sur laquelle ils vont se précipiter.

Alchaman arrive au pied des monts; on ne lui oppose aucune force; il s'engage dans les vallées, il monte le long de gorges affreuses, il gravit contre les plus hautes cimes, il passe la ligne où se partagent les eaux qui tombent des nues. Il n'a encore rencontré aucun ennemi; il redoute de terribles embûches; il semble qu'on ne l'a laissé s'engager si avant que pour lui couper la retraite;

il hésite: trop confiant cependant dans le nombre et dans la valeur de ses soldats, méprisant trop celui qu'il cherche, et ne comptant pas assez parmi les obstacles qu'il doit vaincre ces pics sourcilleux, ces pentes rapides, ces abîmes profonds [illegible] nature, devenue, pour ainsi dire, [illegible], il s'abandonne à son étoile, sui[illegible] montagnes, et descend vers l'Océ[illegible]

Son ar[illegible] plusieurs vallées, par celle de [illegible]lle de Gangas de Onis. C'est ici q[illegible]aleureux roi.

Pélage s[illegible] rochers les plus élevés du mont [illegible], pres de Cavadonga; il y occupait une grande caverne. Aucun de ses soldats ne descend dans les vallées: les Sarrasins, sans défiance, entrent plus avant dans les défilés.

Ils apprennent cependant que Pélage est peu éloigné; ils s'arrêtent. Alchaman avait avec lui don Oppas, cet archevêque de Séville qui avait conjuré avec le comte don Julien et les fils de Witiza la ruine de sa patrie; il l'envoie à Pélage pour l'engager à mettre bas les armes. Don Oppas emploie les motifs qu'il croit les plus puissants pour persuader au roi de se rendre; Pélage l'accable de reproches, et lui déclare que tous les Visigoths ont résolu de mourir pour la foi et la patrie, qu'il a si lâchement trahies.

Alchaman, irrité de la réponse de Pélage, détache un corps de Maures choisis, met les plus braves officiers à leur tête, et leur ordonne de lui

amener le roi mort ou prisonnier. Les Sarrasins tâchent d'arriver jusqu'à la grotte. En vain lancent-ils des milliers de flèches, de pierres et de dards : Pélage, à la tête de ses soldats, sort de la caverne, fond sur les Arabes comme un lion furieux, les effraie, les renverse, les massacre. D'autres Visigoths, placés sur les cimes voisines, en détachent des blocs énormes qui roulent en bondissant, et écrasent les Maures sous leurs masses pesantes. Les musulmans veulent s'échapper ; leur nombre embarrasse leur fuite; ils ne peuvent sortir de l'étroite vallée où la mort les atteint de tous les côtés. Ceux qui peuvent éviter le fer des chrétiens ou les rochers lancés du haut des pics parviennent enfin à sortir de la fatale vallée : ils se retirent consternés; ils gagnent les sommets du mont Auséba, descendent à la hâte dans des gorges par le le moyen desquelles ils espèrent d'être bientôt en sûreté. Ils commencent à se rassurer; ils suivent le cours d'une rivière, ou plutôt d'un torrent, lorsqu'un de ces accidents terribles dont les monts très escarpés sont quelquefois le théâtre achève leur perte. Une partie de la montagne qui s'avançait au-dessus de la rivière, et qui, suspendue comme en équilibre sur une base depuis long-temps minée par les eaux, pouvait être entraînée par le plus faible mouvement, se détache, tombe sur les Arabes qui passent en tumulte le long des bords du torrent, et en ensevelit un grand nombre sous ses débris. Alchaman périt avec la plus grande partie de son armée; et parmi les prisonniers que

font les Visigoths en poursuivant les Maures, se trouve l'archevêque Oppas, dont la trahison est punie par la mort.

Pélage et ses guerriers rendent grâces au Dieu des arm ées sur ces rochers, monuments de leur mémorable ... ils veulent achever de délivrer les ... ute crainte des musulmans.

Munuza, ... ux capitaines des Maures, avait ... rmée arabe qui avait conquis la ... alice, et qui des environs de Mo ... oussé ses conquêtes le long des riv ... jusques à Gijon, dont elle s'était emparée. Munuza commandait à Gijon dans le nord des Asturies. Informé du désastre des musulmans et de l'approche de Pélage, il abandonne la place avec ses Maures. Les Visigoths l'atteignent : les Arabes sont massacrés, et les Asturies ne renferment plus que des chrétiens.

(719) Alahor ne crut pas devoir poursuivre ses entreprises dans la Gaule méridionale. Les grands succès de Pélage le rappelèrent en Espagne; il s'y occupait à régler les tributs que devaient payer les habitants du grand bassin de l'Èbre, lorsqu'il fut destitué par Omar II.

Zama le remplaça.

Ce gouverneur continua l'ouvrage de son prédécesseur. Il fit travailler au dénombrement des contrées espagnoles soumises au khalife, à l'évaluation de leur population, à la détermination de leurs tributs, qui étaient plus ou moins forts, sui-

vant que les villes ou les pays avaient succombé sous la force des armes, ou avaient obtenu des traités ou des capitulations plus ou moins avantageuses. Il soumit à une contribution envers le trésor du khalife les terres que les Arabes ou les Maures possédaient et qui avaient appartenu à des Visigoths ou Espagnols massacrés ou fugitifs; et ce ne fut que lorsqu'il eut ainsi réglé l'administration de son gouvernement qu'il entreprit d'en accroître l'étendue.

Le khalife Izid, ou Yézid II, régnait à Damas, à la place d'Omar II, mort depuis un an ou environ. Zama réunit une armée nombreuse, et passa les Pyrénées orientales; il visita les garnisons des principales villes de l'ancienne province narbonnaise, qui obéissaient aux musulmans, et après s'être assuré qu'elles étaient dans un bon état de défense, il s'avança vers l'Aquitaine, ravagea les pays qu'il parcourut, arriva sous les murs de Toulouse, et en forma le siége.

(721) Les habitants se défendent avec beaucoup de courage, et donnent au duc Eudes, qui commandait pour les Français dans l'Aquitaine, le temps de venir à leur secours, à la tête de tous les guerriers qu'il peut rassembler. Les Français et les Arabes se rencontrent pour la première fois. Depuis long-temps la renommée les avait annoncés avec éclat les uns aux autres; ils sont bien aises de mesurer leurs forces; ils sentent qu'ils appartiennent aux deux premiers peuples de la terre. Ils ne se dissimulent pas qu'ils vont préluder aux com-

bats qu'ils doivent se livrer pour l'empire du monde; ils veulent soutenir leur gloire; ils se battent avec acharnement; ils font des prodiges de valeur. Mais Zama est tué au milieu de la bataille; les Sarrasins sont défaits; les Français les taillent en pièces; tout le bagage [illegible] en leur pouvoir. Ceux des Arab[illegible]ut pas atteindre cherchent un a[illegible]nce narbonnaise, et c'est sur le[illegible]onne et sous les murs de Toulous[illegible]s vainqueurs des Sarrasins élève[illegible] trophées.

Les Arabe[illegible]f qui puisse les commander jusq[illegible] où un nouveau lieutenant du khalife succèdera à Zama; ils choisissent Abdérame ou Abdalrahman. Mais après la terrible défaite qu'ils ont subie à Toulouse, il ne peut s'opposer ni à Eudes qui se rend maître de Carcassonne, ni aux habitants de Nîmes qui brisent le joug des Sarrasins vaincus.

Un nouveau gouverneur de la péninsule musulmane arriva cependant des Mauritanies, dont le commandant général avait reçu le pouvoir de choisir le représentant du khalife dans les Espagnes. Il se nommait Ambiza. Il régla que les contrées que la force des armes avait seule réduites à l'obéissance paieraient chaque année le cinquième de leur revenu, et que les autres n'en paieraient que le dixième. Mais d'autres soins l'occupèrent bientôt. Le khalife Yézid II avait cessé de vivre, et Iscam ou Heschamp lui avait succédé. Ambiza désira d'obtenir la faveur de ce nouveau prince; il

résolut de porter ses armes dans les provinces voisines de la Gaule sarrasine, de venger la défaite et la mort de Zama, et de rendre tout son éclat au nom des musulmans.

(725) Il conduisit des troupes nombreuses dans la province narbonnaise, reprit Nîmes et Carcassonne, leur fit donner des otages qu'il envoya à Barcelone, ravagea les environs d'Albi, porta le fer et le feu autour de Cahors, et allait poursuivre ses terribles incursions, lorsque Eudes, le vainqueur de Zama, accourut et se présenta pour le combattre. La victoire couronna de nouveau le courage des Français; ils firent un carnage horrible des Sarrasins: le champ de bataille fut couvert de cadavres. Les historiens chrétiens ont beaucoup exagéré le nombre des Maures tués auprès de Cahors, ainsi que celui des Sarrasins tombés sous les lances des Français à la bataille de Toulouse; mais on ne peut pas douter qu'il n'ait été très grand.

(726) Ambiza fut obligé, après la seconde victoire du duc d'Aquitaine, de regagner la province narbonnaise, d'où il se retira au-delà des Pyrénées; et ce ne fut que l'année suivante qu'il put, après avoir doublé les tributs payés par les chrétiens, lever une nouvelle armée, et tenter de nouveau la fortune contre les Français: mais, après quelques jours de marche, il fut atteint d'une maladie qui l'emporta, et tous ses projets s'évanouirent.

Quatre gouverneurs remplacèrent successivement Ambiza. Le quatrième de ces gouverneurs, accusé de tyrannie envers les musulmans, fut en-

voyé chargé de chaînes au lieutenant du khalife qui commandait en Afrique, et particulièrement dans les Mauritanies; et ce lieutenant nomma pour gouverner les Espagnes cet Abdérame que les Maures avaient choisi pour leur chef provisoire dans la p[illegible] aise, après leur sanglante défait[illegible] use.

Abdérame [illegible] nes du gouvernement de la pénin[illegible] chercha avec soin les biens que le[illegible] t usurpés, et qui appartenaient [illegible] life. Les mesures qu'il prit à ce su[illegible] parmi plusieurs Sarrasins un gra[illegible] nt. Munuza, qui commandait dans la Celtibérie et dans une partie considérable de la Catalogne, se mit à leur tête, prit les armes contre Abdérame, ne rougit pas d'une trahison bien coupable envers sa nation et l'islamisme, fit proposer à Eudes, duc d'Aquitaine, qui, auprès de Toulouse et de Cahors, avait défait et massacré tant de musulmans, de se liguer avec lui contre le représentant du khalife, et, pour l'assurer de sa foi, lui demanda d'épouser une de ses filles. Eudes, qui, malgré ses victoires, redoutait la puissance des Maures, saisit avec avidité une occasion d'opposer les Sarrasins aux Sarrasins, d'allumer parmi eux tous les feux des discordes civiles, et de les détruire les uns par les autres : faisant céder à sa politique ses affections les plus chères, il signa un traité avec Munuza, et lui accorda la main de sa fille.

Mais Abdérame, aussi actif que brave, informé

de la rébellion de Munuza, et de son alliance avec le duc d'Aquitaine, marcha à la tête d'une armée considérable vers Sarragosse, avant que Munuza eût pu terminer ses préparatifs. Munuza se sauva au-delà des Pyrénées, et se renferma avec sa femme, ses trésors, et une forte garnison, dans un fort nommé Cerritan, aujourd'hui Cerret, en Roussillon, suivant quelques historiens. Abdérame le suivit avec rapidité. Munuza voulut sortir de Cerritan, et chercher un asile plus éloigné et plus sûr; il trouva tous les chemins occupés par les soldats d'Abdérame. Toute espérance l'abandonna, et ne voulant pas tomber vif entre les mains de son ennemi, il se précipita du haut de rochers escarpés. Abdérame prit d'assaut le fort de Cerritan, passa au fil de l'épée les guerriers du rebelle, s'empara de ses richesses, et envoya au khalife l'infortunée fille du duc d'Aquitaine, dont la beauté funeste fit réserver à une honteuse servitude celle qui descendait du puissant roi Clovis.

(731) N'ayant plus de rébellion à craindre, et voyant une belle armée sous ses ordres, il forme le projet de ne repasser les Pyrénées qu'après avoir étendu dans les Gaules les conquêtes des musulmans. Il espère être plus heureux que Zama et Ambiza; il traverse la province narbonnaise, passe le Rhône, et forme le siége d'Arles. Ses premiers assauts sont repoussés; les habitants, effrayés cependant du danger qui les menace, s'empressent de réclamer le secours de Charles-Martel, prince d'Austrasie et maire du palais de Neustrie. Un

corps de troupes françaises reçoit l'ordre d'attaquer Abdérame. Leur nombre est trop faible, ou la fortune trahit leur courage; Abdérame les taille en pièces. Fier de cette première victoire remportée contre les Français, glorieux d'avoir vengé la mort de [illegible] ns immolés par les Aquitains so[illegible] Toulouse et sous ceux de Cahors, n[illegible] du succès de ses armes, et fais[illegible] l'âme des Maures qu'il commande e[illegible] t son audace, il prend Arles, et r[illegible] u Rhône, de la Saône et du Doub[illegible]

Portant l'[illegible], la destruction, l'esclavage ou la mort partout où on lui résiste, démolissant les églises et les monastères, immolant les ministres des autels du christianisme, et s'avançant comme une vaste et terrible inondation de la mer, qui, soulevée par une force violente, surmonte ses rivages, envahit une immense contrée, et la couvre de ruines, il s'empare d'Avignon, de Viviers, de Valence, de Vienne, de Lyon, de Belley, de Mâcon, de Châlons, de Besançon, de Dijon; envoie même au-delà des montagnes qui bordent le bassin de la Seine un parti de Maures qui ose s'avancer jusques à Sens, mais qui, arrêté par le courage des habitants de cette ville, qu'anime leur saint évêque Ebbon, repasse à la hâte ces mêmes montagnes, et ne croyant pas pouvoir encore porter ses armes à une plus grande distance de la mer, et au-delà des hauteurs que la nature a données pour limites au grand bassin

du Rhône, revient sur ses pas, redescend pour ainsi dire avec les eaux ensanglantées des fleuves, et rentre dans les provinces musulmanes de la Gaule méridionale, chargé d'affreuses dépouilles et de lugubres lauriers.

(732) Ses terribles succès exaltent son ambition, accroissent l'ardeur de son armée, et doublent sa force déjà si formidable. Il va vers l'occident; il attaque la Gascogne ou Novempopulanie, dont les pays auxquels on a donné les noms de Foix et de Béarn faisaient alors partie. Le pillage, le fer et le feu sont dans cette portion du bassin de la Garonne, comme dans celui du Rhône, la punition de la résistance qu'on lui oppose. Eudes, le vainqueur de Toulouse et de Cahors, assemble ses troupes et les conduit contre Abdérame. Mais ce n'est plus Zama ou Ambiza qu'il va combattre; un ennemi bien autrement redoutable va paraître devant lui.

Il rencontre les Sarrasins, il leur livre bataille: il est défait, et peut à peine se sauver avec quelques débris de son armée. Tout plie, tout s'abaisse, tout se disperse devant les étendards de l'islamisme. Abdérame et son armée ravagent, comme un terrible et rapide incendie, Auch, Agen, Périgueux, Angoulème, Saintes, Bordeaux. Il va à Poitiers, dont il brûle la cathédrale; il marche sur Tours; il veut s'emparer des richesses de l'église de Saint-Martin; déjà il touche presque à la Loire : les Gaules paraissent perdues.

Abdérame croit voir ses soldats victorieux s'étendre sans contrainte sur toute la France, fran-

chir les Alpes, conquérir l'Italie, percer au travers des contrées illyriennes, parvenir jusques au Bosphore, s'emparer des deux anciennes capitales du monde, soumettre au croissant et Rome et Constantinople, l'éternel objet de l'ambition des Sarrasins; et, [illegible] l'Europe et de l'Asie, paraître en [illegible] nombrables trophées, les présente[illegible] es élever autour de ces déserts où, [illegible] ant, le génie d'un seul homme avait [illegible] ation, si faible encore, cette ardeu[illegible] peut donner le sceptre de la terre. [illegible]

Mais Cha[illegible] vernait la France; il voit tout le danger qui menace l'Europe; il le voit sans effroi : il commandait à des Français.

SIXIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 732 JUSQUES EN 752.

(732) Charles réunit les troupes de la Neustrie et celles d'Austrasie; Eudes, duc d'Aquitaine, s'empresse de joindre ses drapeaux. Les Français marchent vers Tours, passent la Loire, et rencontrent les Sarrasins.

Les uns et les autres restent en présence, comme étonnés d'avoir à se combattre; leurs traits, leur couleur, leur air, leurs armes, tout leur rappelle qu'ils viennent des deux extrémités du monde. Des deux côtés brillent dans les rangs des guerriers des étendards rendus fameux par les plus grandes victoires. La gloire des Sarrasins sera-t-elle à son comble ou éclipsée? la France subira-t-elle le joug le plus honteux? ou plutôt l'Europe sera-t-elle musulmane ou chrétienne? La bataille qui va se donner doit décider de si grands intérêts. Les Sarrasins et les Français semblent redouter le moment terrible où le sort prononcera sur tant de siècles et de nations.

Sept jours s'écoulent, et il n'y a encore eu que de légères escarmouches entre les deux armées. La bataille décisive va enfin commencer. Abdé-

rame enflamme l'ardeur de ses Arabes. « Encore » un jour, leur crie-t-il, et vous aurez atteint le » but de tant de fatigues et de combats. Les Fran- » çais seuls pouvaient vous résister : leur défaite » va vous livrer les trésors de l'Europe. A quelle » distance [illegible] vous pas de l'Arabie? » Combien [illegible] montagnes, de mers, » n'avez-v[illegible] ? C'est la victoire qui » vous a c[illegible] lointains rivages, pour » vous y co[illegible] iveau. Le prophète du » Très-Ha[illegible] l'empire de la terre; le » Dieu des [illegible] pour vous; les cieux » sont ouv[illegible] qui périraient martyrs » de l'islamisme. » Charles-Martel parcourt les rangs de ses soldats. « Français, quelle gloire vous at- » tend! elle va surpasser celle de vos ancêtres. Ces » Arabes, vainqueurs de l'Asie, de l'Afrique et » d'une si grande partie de l'Europe, vont tomber » sous vos coups. Vous allez sauver ce que vous » avez de plus cher. Votre valeur va préserver vos » femmes de l'outrage, vos vieillards de la mort, » vos enfants de l'esclavage, vos temples de la pro- » fanation, votre pays du déshonneur, l'Europe » entière de la plus horrible servitude. Défenseurs » de la foi de vos pères, libérateurs de votre patrie, » soldats du Dieu des chrétiens, vous allez briser » les enseignes sacriléges de l'imposture, élever sur » leurs débris et la croix du fils de Dieu et vos » lances triomphantes. Vous serez l'objet des éter- » nels entretiens des siècles à venir. La victoire » nous appelle : marchons. »

Le signal se donne : les deux armées s'ébranlent et se heurtent avec furie. La nuit est près d'arriver, et le combat continue avec le même acharnement. Cependant les Maures, presque tous dépourvus d'armes défensives, ne peuvent résister aux traits et aux lances des Français. Abdérame tombe percé de coups. Eudes, duc d'Aquitaine, se jette sur le camp des Maures, massacre les femmes, les enfants, tous ceux qui ne peuvent se dérober à ses armes. L'obscurité remplace le jour. Les Sarrasins, réduits à un petit nombre, abattus, consternés, laissent le champ de bataille jonché des cadavres des leurs, se retirent dans leur camp, le trouvent saccagé, l'abandonnent, et se hâtent de profiter des ténèbres pour tâcher de se sauver du côté de la province narbonnaise. Les Français, aussi infatigables que valeureux, passent la nuit sous les armes, s'avancent au lever du soleil vers le camp des Arabes, le voient désert, y retrouvent toutes les richesses que leurs ennemis avaient enlevées dans l'Aquitaine. Mais Charles-Martel veut compléter la victoire ; il poursuit les troupes fugitives des Sarrasins, les atteint, les taille en pièces de nouveau, rentre dans les villes de l'Aquitaine dont ils s'étaient emparés, et l'Europe est sauvée.

(733) Les Sarrasins cependant occupaient encore presque toutes les places qu'Abdérame avait prises, deux ans auparavant, dans le grand bassin du Rhône et de la Saône. On peut voir, dans les annales de Metz et de Fulde, ainsi que dans le

continuateur de Frédégaire, avec quelle rapidité Charles-Martel reprend Dijon, Châlons, Mâcon, Besançon, Belley, Lyon, Vienne, Valence, Avignon et Arles. Quelques garnisons musulmanes veulent résister ; elles sont passées au fil de l'épée : les autres [illegible] ur, n'attendent pas l'armée de C [illegible] croient en sûreté que dans la pro [illegible] ise.

(734) Da [illegible] nte, don Pélage donne la main de [illegible] ende à don Alphonse, jeune fils [illegible] de Cantabrie, et qui, par ses qu [illegible] se montrait un digne descendant [illegible] ; et Eudes, duc d'Aquitaine, étant mort en 735, Charles-Martel réunit au royaume tous les états que ce duc possédait, comme une souveraineté particulière et héréditaire relevant de la couronne de France : il n'en laissa à Hénalde, fils de ce même Eudes, que le simple gouvernement, sous le titre de duc ou de gouverneur.

Si les descendants de Charles avaient suivi ses principes, s'ils avaient imité son exemple, s'ils n'avaient jamais souffert le partage de la puissance souveraine, et surtout le démembrement héréditaire de cette puissance suprême, s'ils avaient empêché ce morcellement aussi contraire aux droits des nations que funeste à leur bonheur, de combien de malheurs ils auraient préservé la France et l'Europe! Le système féodal n'aurait pas opprimé les peuples et les rois.

Pendant ce temps, Abdelmélich, qui avait rem-

placé Abdérame dans le gouvernement général de l'Espagne, y exerçait une cruelle tyrannie; les Arabes, victimes, comme les chrétiens, de son avarice et de ses dérèglements, firent parvenir leurs plaintes au khalife. Iscam le menaça de sa colère, et lui ordonna de tenter, comme en expiation de ses atrocités, la conquête de la France. Mais il n'était plus temps; le nom des Sarrasins n'inspirait plus l'effroi. Depuis les Pyrénées jusques à la Loire, et jusques auprès des sources de la Saône, toutes les contrées des Gaules avaient été témoins de leur carnage ou de leur fuite précipitée. C'était le bras de Charles-Martel qui décidait maintenant de la victoire; c'était son nom qui inspirait et l'enthousiasme et la terreur.

Thierry IV venait de mourir. Il n'avait jamais commencé de régner. Ce ne fut qu'un vain simulacre que la mort fit tomber du trône dans la tombe. Charles crut ne devoir ni donner ni occuper ce trône. Il ne fit pas de roi; il continua de porter le sceptre de toute la France; on ne crut pas avoir changé de souverain; on le nommait le duc des Français.

Dans cette même année 737, où Thierry de Chelles cessa de vivre, Abdelmélich, redoutant le ressentiment du khalife, et voulant se faire pardonner et ses violences et ses vexations, faisait de grands préparatifs pour porter la guerre en France, comme s'il avait entièrement oublié les massacres de Toulouse et de Poitiers, et surtout la terrible défaite des environs de Tours. Mauronte, à qui

Charles-Martel avait confié le gouvernement d'Avignon, entendant parler de ces préparatifs, conçoit la folle pensée de se rendre indépendant, de résister à celui qui avait brisé les lances sarrasines, de devenir souverain de son commandement, et de se liguer avec [illegible] s. Abdelmélich accepte avec empr [illegible] es de Mauronte, et lui envoie un c [illegible] ommandé par Autuman, un de ses gé [illegible] e ce chef arabe est arrivé à Avignon, [illegible] es contrées voisines, et y commet [illegible] rdres. Charles apprend la trahison [illegible] fait partir Childebrand avec plusieu [illegible] t le suit à la tête de son armée. Il trouve Avignon serré de près par Childebrand, s'en empare, massacre les musulmans qui ne peuvent pas s'enfuir vers la province narbonnaise, passe le Rhône, prend et démantelle Nîmes, Agde, Béziers, et oblige Autuman, étourdi de la rapidité de ses succès, à se renfermer dans un château fort, situé sur la rivière d'Aude, aux environs de Capestang. Il sait qu'Amor arrive d'Espagne à la tête d'un renfort considérable; il va au-devant de lui, l'atteint entre Narbonne et les Pyrénées, le bat, immole ou disperse les musulmans, qui perdent leur chef, poursuit ceux qui ont pu éviter la mort jusques au rivage de la mer, où ils cherchent en vain leur salut sur des vaisseaux qu'attaque une escadre française, saccage la province sarrasine, et revient dans ses états vainqueur, triomphant, et traînant après lui de nombreux captifs et de riches dépouilles.

(738) Mais pendant qu'il exterminait les Sarrasins, qui tâchaient d'envahir la France méridionale, les Saxons avaient voulu de nouveau secouer la domination française. Charles marche à de nouvelles victoires.

Il passe le Rhin. Les Saxons, étonnés de voir arriver jusque dans leurs forêts septentrionales le vainqueur des Sarrasins, celui qu'ils croyaient occupé à combattre les musulmans vers le midi de l'Europe, sont bientôt forcés de renouveler leurs anciennes promesses, de payer un tribut, de donner des otages; et Charles peut enfin revenir au centre de la France goûter le fruit de tant de travaux, et régler l'intérieur du royaume.

Don Pélage était mort; son tombeau, élevé auprès de Cangas d'Onis, recevait déjà les hommages de la reconnaissance et du respect. Les principaux de son royaume, si petit, et qu'il avait néanmoins illustré, avaient élu son fils don Favila; ils méditaient au milieu de leurs rochers, et la défense de ce qu'ils possédaient encore, et l'attaque de ce qu'ils voulaient recouvrer.

(738) Le khalife Iscam, fatigué des désordres d'Abdelmélich, avait nommé Aucupa ou Ocba pour le remplacer, et pour lui faire rendre compte de son odieuse conduite.

Arrivé en Espagne, Aucupa, éclairé sur les torts ou plutôt sur les crimes d'Abdelmélich, ordonna qu'il fût renfermé, fit punir sévèrement ceux qui avaient secondé sa tyrannie, régla les tributs des peuples, les augmenta; mais, juste envers tous les

habitants de la péninsule, il réprima toutes les vexations, et ne jugea les musulmans ni les chrétiens que d'après leurs lois.

Il s'empara de Pampelune, la capitale de la Navarre, et que les Maures n'avaient pas encore enlevée aux [illegible] ayant ordonné à ses soldats de f[illegible] dans les montagnes des Asturies, [illegible]it et les repoussa loin de son asile.

Le fils d[illegible]a pas long-temps; il fut tué à la cha[illegible]e église de Sainte-Croix qu'il avait [illegible]our rappeler les victoires de son pèr[illegible]rme, forcé dans sa tanière, se jeta sur lui, et le déchira avant qu'on eût pu le secourir. On élut à sa place son beau-frère, don Alphonse, que l'on a surnommé le Catholique.

(739) Vers le temps où don Alphonse commençait à porter le sceptre ou plutôt l'épée de Pélage, de grands troubles survenus en Afrique attirèrent toute l'attention d'Aucupa.

C'est un grand phénomène que cette suite de discordes civiles qui ont agité l'immense empire des Arabes depuis le règne de leurs premiers khalifes; que ces combats terribles de passions tumultueuses, enflammées par un climat brûlant, exaltées par un fanatisme irrésistible; que ces funestes résultats d'une organisation imparfaite, de lois vagues, de décrets mystérieux, de droits incertains, d'un pouvoir d'autant plus absolu qu'il pouvait parler au nom du ciel, et d'autant plus faible qu'on ne pouvait le contenir, ou lui résister que par l'anarchie,

la licence ou la révolte; que cette effrayante succession de secousses profondes qui ont ébranlé le colosse social sans le détruire, qui ont ensanglanté la terre pour des dogmes religieux sans jamais affaiblir le respect pour le prophète et son coran, et qui, après avoir souvent suspendu ou arrêté la marche triomphale des armées, les ont poussées avec une nouvelle force vers de nouveaux envahissements. On croirait voir les tempêtes bouleverser l'Océan, précipiter les unes contre les autres ses vagues furieuses, les élever jusqu'aux nues, les lancer au-dessus des rivages, et bien loin de diminuer sa puissance, multiplier cette force menaçante qui surmonte, renverse ou brise ce qui s'oppose à sa violence.

Une de ces grandes et funestes dissensions venait de se manifester dans l'Afrique septentrionale. Les morabites, qui formaient dans l'islamisme une secte particulière prétendant à un plus haut degré de sainteté et ennemie des ommiades, avaient soulevé contre le khalife un grand nombre d'Africains poussés vers la rébellion, non seulement par leurs idées religieuses, mais encore par le poids des impôts dont on les accablait. Le gouverneur général de l'Afrique demanda du secours à Aucupa. Ce secours fut inutile; le gouverneur fut battu, il perdit la vie dans le combat, et les rebelles s'emparèrent de Tanger, où ils commirent de grandes cruautés.

Aucupa, alarmé de leurs progrès, rassembla une armée nombreuse, s'embarqua pour la Mauritanie, réunit à ses troupes celles qui avaient combattu

avec le gouverneur général, vainquit les insurgés, dissipa la rébellion, en fit punir de mort les principaux auteurs, et parvint à rétablir le calme.

(740) A peine fut-il revenu en Espagne, qu'il fut atteint d'une maladie mortelle; et ce qui est singulier, c [illegible] t de mourir, il fit sortir Abdelmélic [illegible] où on l'avait renfermé par ses ordr [illegible] onfia le gouvernement de la pénin [illegible] 'arrivée des ordres du khalife.

Iscam, ce [illegible] in de diminuer les impôts des c [illegible] a avait ramené la paix, les augme [illegible] e les Africains, devenus furieux, se révoltèrent de nouveau, et se portèrent aux plus grands excès. Le khalife fit partir d'Égypte une armée considérable, qui comprenait un grand nombre de cavaliers, et dont il donna le commandement à un de ses généraux, nommé Culte. Ce général arabe porta la terreur dans les Mauritanies. Les Maures rebelles attirèrent dans leur parti les nègres qui habitaient sur les confins de leur pays, se mirent en campagne avec eux, et marchèrent contre Culte. Les deux armées, qui brûlaient d'en venir aux mains, se heurtèrent avec une sorte de rage. De part et d'autre on combattit de pied ferme pendant quelque temps; mais les nègres qui étaient opposés à la cavalerie arabe l'ayant culbutée sur l'infanterie, le désordre se mit dans les rangs des soldats du khalife. Les Maures redoublèrent d'efforts; Culte fut tué, et près des deux tiers de sa nombreuse armée périrent sur le champ de ba-

taille ou dans les déserts dans lesquels ils se dispersèrent.

Les autres Arabes, sous la conduite de Belgi, neveu et l'un des lieutenants de Culte, se sauvèrent dans Ceuta; les Maures en formèrent le siége; mais la courageuse résistance de Belgi les contraignit de l'abandonner.

L'insurrection des anciens habitants de la Mauritanie se répandit néanmoins dans la péninsule; les Maures proprement dits prirent les armes contre les Arabes. Les grands succès qu'ils eurent dès le commencement de leur entreprise s'évanouirent rapidement, lorsque Abdelmélich eut reçu les troupes syriennes que Belgi lui envoya. Les Arabes, divisés en trois corps, battirent les Maures en plusieurs endroits, et particulièrement dans les environs de Tolède, presque sous les murs de Cordoue, et très près du rivage de la mer.

Belgi voulut ramener en Asie ce qui lui restait de soldats dans la Mauritanie ou dans la péninsule. Il passe en Espagne; il demande des vaisseaux au gouverneur. Abdelmélich, qui craignait de nouvelles insurrections, lui refusa les moyens de s'éloigner des provinces espagnoles ou des côtes africaines. Les soldats de Belgi, fatigués de la guerre qu'ils venaient de faire, et qui désiraient ardemment de revoir leur patrie, s'irritèrent si vivement du refus d'Abdelmélich, qu'ils se rassemblèrent en tumulte, allèrent au palais, massacrèrent les gardes et poignardèrent le gouverneur.

(742) Le roi des Asturies était trop brave et

trop habile pour ne pas profiter de ces divisions sanglantes entre les Maures et les Arabes, entre les musulmans d'Espagne et ceux qui voulaient retourner en Asie. Il franchit les montagnes qui séparent les Asturies de la Galice, passa au fil de l'épée ou [illegible] musulmans, s'empara des envir[illegible]lo, de Lugo, de tout le territ[illegible]s de Compostelle, des bords du [illegible] l'Orense, et libérateur de presque [illegible], la réunit au royaume des mont[illegible] recueilli les valeureux Visigoths.

Mais la péninsule espagnole n'était pas le seul pays agité par l'ambition ou par le fanatisme; l'Italie s'était jetée de plus en plus dans ces troubles si contraires aux progrès de la civilisation et au bonheur des peuples. Les malheureuses dissensions relatives au culte des images ne cessaient d'entretenir les feux de la discorde depuis Rome jusques à Constantinople. Le pape Grégoire III ne voulait voir dans Léon l'Isaurien qu'un prince retranché de la communion des fidèles, auquel l'obéissance devait être refusée; l'empereur menaçait de ses armes le pape, les Romains, et les autres Italiens rebelles à son autorité. Grégoire craignit que, malgré le ressentiment des peuples contre la tyrannie de Léon, un trait de lumière ne perçât les ténèbres de l'ignorance qui couvraient l'Europe, et que les nations et les rois, éclairés sur leurs intérêts, leurs droits et leurs devoirs, ne cessassent de confondre des questions purement théologiques et de sim-

ples pratiques religieuses, avec ce respect et cette obéissance auxquels une révolte coupable pourrait seule se soustraire envers les gouvernements, les institutions et les lois. Pressé entre la puissance impériale et celle des Lombards, dont le roi Luitprand avait pris Ravenne, il chercha un protecteur dont la force pût facilement le défendre et cependant fût assez éloigné pour ne pas renverser les projets ambitieux déjà si fortement conçus par les pontifes de Rome. La renommée lui indiqua Charles-Martel, que l'Europe chrétienne avait salué comme son héros et son libérateur. Il résolut de flatter son amour-propre et son désir d'agrandir son pouvoir. Charles régnait sur les Français, mais il n'était pas roi : Grégoire, par une combinaison profonde, imagina de lui offrir un diadème, de le séduire par l'éclat de la couronne, de se donner ainsi le plus redoutable et le plus dévoué des défenseurs, d'élever sa chaire pontificale au-dessus des trônes, et de finir par transmettre à ses successeurs le droit d'en disposer. Grégoire II n'avait voulu être que roi de Rome, Grégoire III voulut être le roi des rois.

(741) Il envoya à Charles une ambassade solennelle. Les ambassadeurs du pape se jetèrent aux pieds du prince des Français; ils lui remirent les lettres de Grégoire, adressées à *l'excellentissime seigneur Charles, vice-roi* (*subregulo*); ils le conjurèrent de sauver l'Église et l'ancienne capitale du monde; ils le supplièrent de les défendre et contre l'empereur de Constantinople et contre le roi des Lom-

bards; ils lui offrirent au nom du pape, et vraisemblablement au nom des Romains, de le reconnaître pour empereur d'Occident; ils lui présentèrent les clefs du sépulcre de saint Pierre, une partie des chaînes que cet apôtre avait portées, et quelques autres obj[illegible]ux par la piété chrétienne.

Charles cr[illegible]e la couronne d'Occident lui fer[illegible]de France; il parut accepter les p[illegible]ape; il lui envoya de riches prése[illegible]a un abbé de Corbie et un religieux [illegible]il leur remit des lettres et des mém[illegible]r avec Grégoire. Il fut près d'établir ce nouvel empire d'Occident que devait créer, quelques années plus tard, son petit-fils Charlemagne: mais la mort anéantit tous ces plans; elle frappa Léon le 18 de juin, Charles le 22 octobre, et Grégoire le 18 novembre 741.

Lorsque Charles sentit qu'il était près de la fin de sa carrière, il cessa de porter ses regards sur l'Italie et sur le trône d'Occident; il ne s'occupa que de l'empire français, et du sort de ses enfants Carloman et Pepin. Il convoqua une assemblée des grands du royaume à Verberie, près de Compiègne, où il avait aimé à résider au milieu des vastes forêts des rives de l'Oise. L'éclat de sa gloire environnait son lit de mort. Il obtint facilement l'approbation de ses désirs; il ne proposa pas de roi; il ne voulut pas disposer d'une couronne; il se contenta, pour ses fils, du titre de duc: il y réunit, on ne sait pourquoi, celui de maire du palais, devenu inutile et

même vain, puisqu'il n'y avait pas de monarque couronné. Il ne put élever assez haut ses pensées pour résister aux affections paternelles et se soustraire à cette fausse politique, qui depuis le cinquième siècle avait fait tant de mal à la France; il partagea ses états entre ses enfants. Carloman, l'aîné, eut l'Austrasie, qui comprenait la Souabe et la Thuringe; la Neustrie, la Bourgogne et la Provence furent le partage de Pepin; et Sonnechilde, sa seconde femme et nièce d'Odilon, duc de Bavière, le sollicita si vivement en faveur de son fils Griffon, que Charles donna à ce prince un certain nombre de places qu'il retrancha de l'Austrasie, de la Neustrie ou de la Bourgogne.

Il ne fut question en aucune manière de la famille royale de Clovis; personne ne réclama pour elle; son nom ne fut pas même prononcé: on aurait dit que le gouvernement de la France avait changé, on aurait cru que la royauté avait été abolie.

A peine Charles-Martel eut-il terminé ces grands arrangements que la France et l'Europe perdirent celui dont le règne avait été le plus mémorable depuis les conquêtes de Clovis.

Mais que deviennent les dispositions de l'homme le plus puissant, lorsqu'il a cessé de vivre? Le démembrement de la France, obtenu par Griffon, déplut non seulement à Carloman et à Pepin, mais encore aux grands du royaume; et les deux frères, encouragés par l'assentiment des grands, eurent recours à la force pour détruire les effets de la dernière volonté de leur père. Ils prennent les armes

contre Griffon et contre leur belle-mère. Ils se hâtent de marcher contre eux, il les obligent à se réfugier dans la ville de Laon, ils les y assiègent, ils les contraignent à se rendre à discrétion. Toutes les idées relatives aux droits des peuples, à la stabilité des cor [illegible] inteté des lois, étaient vagues ou c [illegible] néconnues; mais près de trois siècle [illegible] ılés depuis la grande invasion des [illegible] s Gaules; et quoique les lumières [illegible] sé de s'affaiblir, et que la civilisation [illegible] décroître, les mœurs s'étaient rad [illegible] de Clovis n'auraient respecté dan [illegible] Sonnechilde, ni leur frère, ni la veuve de l'auteur de leurs jours: Carloman et Pepin épargnèrent leur vie; ils se contentèrent de les séparer et de les retenir prisonniers. Ils envoyèrent Griffon à Neufchâteau, dans les Ardennes, et Sonnechilde au monastère de Chelles.

Cependant les peuples tributaires des Français crurent le moment favorable pour recouvrer leur indépendance. L'insurrection éclate aux deux extrémités du royaume. Hunalde, duc d'Aquitaine, refuse d'observer les conditions que Charles-Martel lui avaient imposées, et les Souabes ainsi que les Bavarois ne veulent plus obéir aux chefs des Français. Carloman et Pepin commencent par marcher contre Hunalde, et le soumettent; et d'abord après ce succès Carloman porte le dégât dans la Germanie, et force les peuples insurgés à donner de nouveaux otages et à rentrer sous la dépendance du royaume d'Austrasie.

Pepin avait hérité du courage indomptable, de l'habileté, de l'ambition, de la politique prévoyante et de toutes les grandes vues de son père; mais il réunissait à ce grand caractère les qualités qui pouvaient en modérer la fierté et la rudesse, inspirer l'affection, faire naître la confiance, et éteindre l'envie et les rivalités. Il ne manquait rien à Charles pour délivrer l'Europe, ni à Pepin pour lui donner une organisation nouvelle; et voilà pourquoi tous les deux virent leurs entreprises couronnées par le plus heureux succès.

Carloman était Français, et fils de Charles-Martel; il devait être brave; mais son génie était borné, son caractère faible, son esprit crédule, sa piété très facile à égarer. Quelques membres du clergé avaient répandu le bruit que Charles-Martel devait expier par d'éternelles souffrances l'attentat dont il s'était rendu coupable en distribuant à ses guerriers des domaines affectés à des bénéfices; ils l'avaient persuadé à Carloman; ils avaient rempli son âme de scrupules, de dégoûts et de terreurs.

A peine fut-il débarrassé de la guerre que l'insurrection des Bavarois et des Souabes l'avait forcé de faire, qu'il s'occupa avec beaucoup de soin de ce qui concernait la religion. Il convoqua deux conciles, l'un en Allemagne, en 742, et l'autre en 743, à Estines, palais des rois ou princes d'Austrasie, situé près de Binche dans le Hainaut, et dont les ruines ont subsisté long-temps.

Rien ne peut mieux faire connaître ce qu'étaient à cette époque l'autorité des princes ou ducs, le

gouvernement des églises, les usages, les mœurs, les croyances, les superstitions des Français, qu'un court exposé de la convocation et des décrets de ces deux conciles.

Voici le préambule de la convocation du concile d'Allem... t rapporté dans le tome sixième du ... iles. « Au nom de notre » Seigneur ... Carloman, duc et prince » des Franç... l'incarnation de notre » Seigneur, ... lendes de mai, avec le » conseil des ... Dieu et celui de ma no- » blesse, j ... évêques qui sont dans » mon roya... prêtres, pour tenir un » concile dans la crainte de Dieu; savoir, Boniface, » archevêque, Burchard, Regenfride, Vintun, Vir- » bolde, Derdane, Eddane, et les autres évêques » avec leurs prêtres, afin qu'ils me donnassent leurs » avis pour rétablir la loi de Dieu et la discipline » ecclésiastique qui a été entièrement ruinée sous » les règnes précédents, et afin que le peuple chré- » tien puisse arriver au salut, et qu'il ne soit pas » exposé à périr par la faute des mauvais prêtres. »

Faisons connaître maintenant les principales dispositions du décret rendu par Carloman dans l'un ou dans l'autre de ces conciles, telles qu'elles sont rappelées dans plusieurs auteurs, et particulièrement dans le tome Ier de l'*Histoire de Lorraine*, par dom Calmet.

Le duc d'Austrasie ordonne, d'après le concile, que l'on tienne tous les ans un concile pour régler la discipline ecclésiastique, la foi, la religion et

les droits des églises; que les ecclésiastiques ou serviteurs de Dieu ne portent pas les armes, n'aillent pas à la guerre, ne chassent pas avec des chiens, des éperviers ni des faucons; que les évêques aient soin d'abolir les superstitions païennes, les sacrifices faits auprès des églises, et en l'honneur des martyrs ou des autres saints, les sortiléges, les enchantements, les augures, les phylactères, les feux nommés *neidsyrs* ou *neodsyrs* qu'on allumait la veille de la Saint-Jean, et dont on répandait les cendres dans les jardins; que les prêtres au lieu de porter des sayes comme les laïques, aillent revêtus de tuniques appelées *chasubles*; que les religieux et les religieuses gouvernent leurs monastères et les maisons de leurs hôtes, suivant la règle de saint Benoît; que les églises ou monastères dont on a pris les biens pour subvenir aux frais de la guerre reçoivent, chaque année, des possesseurs de ces biens un sou ou douze deniers par métairie; que les monastères ou églises rentrent dans la jouissance de ces biens à la mort du possesseur, à moins que les besoins de l'état ne s'y opposent, le duc se réservant la faculté de proroger ces possessions de domaines ecclésiastiques, et même d'en créer de nouvelles; et enfin qu'on ne donne pas d'esclave chrétien à ceux qui professent le paganisme.

On voit mieux que jamais quelles étaient les mœurs de cette époque, où Pepin, digne descendant de Charles-Martel, de Pepin d'Héristal, de Pepin l'Ancien, et de l'évêque Arnoul, combinait avec profondeur, et commençait d'exécuter avec sagesse ces

plans [illegible]i devaient servir son ambition, élever sa famill[illegible] rang suprême, et sauver l'empire français de c[illegible] espèce de dissolution dont le menaçait, malgré le courage de ses guerriers, le défaut de lois fondamentales et d'institutions convenables.

Il v[illegible]stie la souveraine puissance, il v[illegible] la couronne. Il avait à lutter co[illegible]s forces, la fière indépendance d[illegible]spèce de magie que le souvenir d[illegible]t encore au nom des princes [illegible]nçut une idée qui ne pouvait ap[illegible]sprit supérieur; il imagina un [illegible] des vues contre lesquelles il devait craindre qu'on ne cherchât à se prémunir, de faire plier la résistance des grands sous l'influence toute-puissante de ce grand nom de Clovis, et de montrer en même temps à la nation combien avait dégénéré le sang de ce conquérant de la Gaule, et combien ce qui restait des descendants de ce roi si redouté était indigne ou incapable de commander aux vainqueurs des Sarrasins. Il alla chercher un Childebert III, que les uns ont cru fils de Thierry IV, que d'autres ont regardé comme frère de ce Thierry, et qui, suivant certains auteurs, avait pour père le Clotaire fait roi d'Austrasie par Charles-Martel, mais qui, d'après les chartes citées par dom Mabillon, paraît avoir été fils de Chilpéric II. Il voulut que personne ne pût douter de l'impossibilité où ce descendant de Clovis était de gouverner la France (743). Il l'éleva sur ce trône que Charles-Martel s'était bien gardé

de détruire, qu'il avait conservé pour lui ou pour les siens, et qu'il s'était contenté de laisser vacant à la mort de Thierry IV.

On a pensé que ce Childebert n'avait reçu que la couronne de Neustrie; que Carloman n'avait pas reconnu sa puissance, et avait continué de régner sous son propre nom, sur les Austrasiens déjà accoutumés à n'avoir qu'un prince ou un duc, à la place d'un roi. Quoi qu'il en soit, l'élévation de Childebert, auquel quelques historiens ont donné le nom d'Insensé, servait les projets de Pepin au gré des désirs de ce duc, et toute la puissance royale résidait dans les mains de Pepin et dans celles de son frère.

Sonnechilde cependant, renfermée dans le monastère de Chelles, y nourrissait un ressentiment que rien ne pouvait éteindre. Uniquement occupée des moyens de venger son orgueil outragé, son ambition trahie, la fortune de son fils renversée, elle était parvenue à entretenir des liaisons secrètes avec le duc Odilon de Bavière. Elle séduisit Hiltrude, sœur des ducs de Neustrie et d'Austrasie; elle lui persuada de se retirer au-delà du Rhin; elle la porta à épouser, malgré Pepin et Carloman, ce même duc de Bavière, qui, entraîné par les conseils de sa nouvelle épouse et par ceux de Sonnechilde, prétendit de nouveau ne plus dépendre de la couronne de France.

Telle était alors la malheureuse organisation de l'empire français, que, lorsqu'une insurrection éclatait à une extrémité, la commotion se faisait

ressentir avec rapidité à l'extrémité opposée, qui répétait les mêmes mouvements, et se soulevait avec la même impétuosité.

Non seulement Thierry, duc des Saxons, et Thié-
lt. duc des Souabes, réunirent leurs armes à
alde, duc d'Aquitaine,
leva com d de l'indépendance.

Pepin vancèrent jusques au
Lech : ils gué au-dessus et au-
dessous o nie, la surprirent, la
taillèren vant la manière de faire
la guerre barbares, portèrent le
ravage da

Thierry se réfugia en Saxe. Carloman l'y poursuivit, l'assiégea, l'obligea à recourir à sa clémence, en reçut un nouveau serment de fidélité; et, pendant qu'il achevait de soumettre la Germanie française, Pepin marcha avec ses troupes contre Hunalde, qui avait traversé la Loire et s'était avancé, le fer et la flamme à la main, jusques à Chartres, qu'il avait brûlée.

(744) Ce duc d'Aquitaine ne put résister au valeureux Pepin; il reçut la loi du vainqueur, et, profondément blessé de sa défaite, se démit de son duché en faveur de son fils Vaifaire, et alla prendre l'habit de religieux dans un monastere de la Saintonge.

Mais c'était en vain que les Saxons, les Souabes, et d'autres Germains de la France orientale, avaient été si souvent vaincus et contraints de donner de nouveaux otages; quelque grandes que fussent

leurs pertes, ils trouvaient, en s'enfonçant au-delà du Danube, et même au-delà de l'Elbe, dans leurs montagnes, ou dans leurs terres noyées et dans leurs épaisses forêts, des asiles impénétrables, d'où ils sortaient à mesure que le danger s'éloignait. A peine le vainqueur avait-il repassé le Rhin, qu'oubliant tout ce qu'ils avaient souffert, espérant un sort plus heureux, se confiant dans leurs retraites lointaines, se livrant à toute l'ardeur de leur caractère indomptable, abandonnant d'inutiles otages, se dégageant de serments que la force seule leur avait imposés, ils reparaissaient remplis d'une superbe énergie, rejetaient toute obéissance envers la France, proclamaient leur liberté, et faisaient retentir les monts, les bois et les rives de la Germanie de leurs chants de mort et de leurs cris provocateurs. Nous ne ferons plus qu'indiquer ces flux et reflux annuels de ces peuples, et nous ne rappellerons le tableau de leurs victoires ou de leurs malheurs que lorsqu'ils auront suivi ou fait naître quelque grand résultat.

C'est à repousser ces efforts généreux et ces tentatives sans cesse renaissantes des Germains que Carloman employa une grande partie du cours des années 745 et 746. La victoire avait couronné la bravoure française. Les Allemands et les Saxons avaient cédé à la nécessité, suspendu leurs projets d'affranchissement, et renfermé dans leurs asiles écartés leur ressentiment, leur haine et leurs désirs de vengeance. Mais le sang avait inondé les champs de bataille; les contrées dévastées ne

présentaient que de hideuses ruines. L'âme de Carloman en fut contristée ; toutes ses idées superstitieuses se réveillèrent avec plus de force; sa faiblesse l'abandonna tout entier à leur empire; la bonté de son cœur le fit gémir sur l'humanité éplorée [illegible] es funestes et trop inutiles tro[illegible] enoncer à la triste condition de [illegible] hommes, s'ensevelir dans la [illegible] cuper qu'à calmer ses terreurs [illegible] ère et la pénitence.

Il s'en [illegible] re dès 746. Plusieurs membres [illegible] me saint Boniface, archevêque [illegible] pour favoriser Pepin qui leur ava[illegible] concevoir de très grandes espérances, soit pour donner au monde un exemple éclatant en faveur des idées qu'ils croyaient devoir répandre, soit pour obéir à des motifs qui devaient leur paraître d'un ordre bien supérieur, entretinrent Carloman dans ses sentiments mélancoliques et dans ses pieuses résolutions. Il crut enfin le moment arrivé de remplir son vœu le plus cher : il s'y disposa pendant les premiers mois de l'an 747, prit congé de son frère, en reçut et lui donna des témoignages d'une vive tendresse, lui recommanda ses fils et ses états, embrassa ses enfants, et partit pour Rome accompagné d'une suite nombreuse.

Le pape Zacharie ne pouvait qu'accueillir avec empressement un prince qui venait de si loin se prosterner à ses pieds, y déposer la pourpre, et y demander comme une grâce la bure des mo-

nastères. Il le reçut avec de grands honneurs, accepta avec reconnaissance les présents que Carloman apportait pour l'église de Saint-Pierre, et lui donna lui-même la tonsure cléricale.

Carloman se retira d'abord sur le mont Soracte, où il bâtit deux monastères; mais, quelque temps après, il désira une plus grande solitude et alla se renfermer dans l'abbaye du Mont-Cassin.

Dès qu'il eut renoncé à la puissance, son fils Drogon prit le titre de duc d'Austrasie. Pepin eut tout le pouvoir de prince des Austrasiens, mais il traita Drogon avec beaucoup d'égards. Il fit plus : il voulait arriver à son but par les moyens les plus doux, et, au lieu d'effaroucher les esprits par la violence, les attirer par la modération. Il fit usage des premiers moments où sa puissance n'était plus partagée, pour mettre en liberté son frère Griffon, le fils de Charles-Martel et de Sonnechilde; il l'accueillit avec amitié, lui donna de grands domaines, et le retint dans son palais.

Griffon cependant crut n'avoir que changé de prison; son ambition ne pouvait d'ailleurs être satisfaite que par le pouvoir suprême : il s'échappa de la cour de Pepin, et se sauva en Saxe avec quelques partisans. Pepin, dont la modération était un des attributs de la force et non pas un des effets de la faiblesse, crut devoir le suivre, et ne pas lui donner le temps de susciter une guerre dangereuse : il l'atteignit sur les bords de l'Ocker, où il s'était retranché avec plusieurs Saxons. Griffon prit secrètement la fuite avec ceux qui

lui étaient le plus attachés, et se retira en Bavière.

Pepin pénétra très avant dans le pays des Saxons, consomma leurs subsistances, détruisit leurs fortifications, les fit repentir de leur dernière tentative, leur ôta les moyens de reprendre les armes, porta la d[illegible] contrées lointaines, les accabla d[illegible] is quelle influence exercent les op[illegible] es d'un siècle même sur les esprits [illegible] Pepin avait hérité de la politique [illegible] son père Charles-Martel et de son [illegible] n d'Héristal. Il pensait, d'après eu[illegible] ait qu'en changeant les idées, les besoins, [illegible]s usages, les désirs des Saxons, qu'il ferait fléchir leur superbe courage; qu'il éteindrait dans leurs âmes fortes cette tendance perpétuelle au mouvement, à la guerre, aux invasions; qu'il les attacherait à leur sol, qu'il les lierait à son empire par cette sorte d'affection que font naître la ressemblance des habitudes et l'analogie des sentiments: il voulait les faire Français, pour que leur orgueil ne fût pas blessé d'obéir au chef de la France. Il souhaitait de partager avec eux tous les avantages que la civilisation pouvait donner encore. Il voyait que la véritable manière de changer ainsi leurs croyances et leurs penchants, de renouveler leur esprit et leurs affections, était de leur donner la religion du Christ. Voilà la part de l'homme supérieur; mais voici celle du siècle, qui entraîna aussi un bien plus grand homme que Pepin, Charlemagne son fils.

Ce fut par toutes les horreurs de la guerre qu'il

imagina de contraindre les Saxons à adopter les maximes si douces et si pacifiques de Jésus ; c'est par la violence qu'il crut établir une religion toute de charité. Il ne voyait pas qu'il rendait odieuse une institution d'autant plus aimable, que son origine est véritablement céleste. Il ne consentit à éteindre les feux qu'il avait allumés dans la Saxe que lorsque les habitants de ce pays si souvent infortuné seraient devenus disciples du Christ. Il commanda, il ne persuada pas les esprits ; il répandit l'effroi, il ne toucha pas les cœurs. Un grand nombre de Saxons reçurent le baptême, mais qu'ils étaient loin d'être chrétiens! Gémissons sur ce malheureux huitième siècle; déplorons les effets de l'ignorance. De quelle gloire n'auraient pas brillé Charles-Martel et les deux Pepin, si le temps où ils ont gouverné la France avait été une époque de lumières !

(748.) Pendant que les Saxons pliaient sous la volonté toute-puissante de Pepin, son frère Griffon qui, en arrivant en Bavière, avait trouvé son grand-oncle, le duc Odilon, mort depuis quelques jours, s'empara de la personne d'Hiltrude, fille de Charles-Martel et veuve d'Odilon, ainsi que du jeune Tassillon, qu'elle avait eu du duc de Bavière. Son courage et son activité plurent aux Bavarois ; ils aimèrent mieux être gouvernés par un fils de Charles-Martel que par une femme et un enfant incapables de les commander. Griffon était d'ailleurs, par sa mère Sonnechilde, du sang bavarois : il obtint aisément d'être proclamé duc.

Pepin ne crut pas de sa politique de laisser Griffon à la tête d'un gouvernement d'où l'esprit ambitieux, inquiet et remuant de ce prince aurait pu aisément soulever les peuples de la Germanie, si prompts à recevoir tous les mouvements qui pouv[illegible] vers l'indépendance. Il part pou[illegible] serre de près Griffon: il le prend [illegible] plus grande partie des mécontent[illegible]ivi. Il rend à Tassillon, qu'il ne r[illegible]ché de son père, ramène Gr[illegible]ieur de la France, et ne voulan[illegible]t voir en lui que son frère, il lu[illegible] de duc, le gouvernement de la ville du Mans, celui de douze comtés, et pardonne à tous ceux qui l'avaient suivi.

Mais le caractère de Griffon est incompatible avec le repos; il va trouver le duc d'Aquitaine.

Pepin roulait dans sa tête un projet trop important pour donner une grande attention aux démarches d'un prince qui lui donnait peu d'inquiétude. Il avait fait asseoir Childebert III sur le trône de Clovis: à peine la nullité de ce Childebert avait-elle été remarquée; il était oublié dans son palais comme il l'aurait été dans la tombe. On ne proclamait que le nom du fils de Charles et du petit-fils d'Héristal. Depuis long-temps la dynastie de Clovis était pour ainsi dire effacée de l'imagination des peuples; on ne connaissait que celle des Pepin. Les générations s'étaient renouvelées, et ne s'étaient entretenues que des hauts faits de Charles et de ceux de son père. Les d'Héristal régnaient

seuls sur les esprits, comme ils avaient seuls la puissance suprême. Les rois de l'Europe, le pontife de Rome, ne connaissaient que Pepin; les guerriers français ne parlaient que de lui; ils célébraient avec orgueil l'habileté qu'il avait montrée à leur tête dans ses différens expéditions; sa valeur, dont ils se plaisaient à citer des preuves éclatantes; et le surnom même de *Bref* semblait ne lui avoir été donné que pour rappeler le contraste de sa courte taille avec la grandeur de son courage. Sa modération rassurait tous les grands du royaume: la plupart des évêques lui devaient leurs siéges ou de grands bienfaits; la douceur de son gouvernement enchantait la nation. Il était bien plus qu'admiré, il était aimé; il touchait au but de ses désirs; il n'avait plus qu'à prendre un nouveau titre, et à ôter de dessus le trône où il l'avait placée cette vaine image d'une autorité qui n'existait plus.

Mais un grand obstacle l'arrêtait encore. Les Français avaient juré fidélité à Childebert III; cette religion du serment, cet attachement à la foi jurée, seraient un des plus grands titres de gloire de la nation française, si tant de fois depuis Clovis ceux qui dirigeaient ses mouvements ne s'étaient joués des plus saintes promesses. Mais il semble que la modération de Pepin, en rétablissant le calme parmi les Français, avait rendu toute sa force à leur loyauté naturelle; ce serment prêté, cette foi donnée, furent l'obstacle que Pepin voulut écarter. Et que l'on remarque encore toutes les nuances des opinions du siècle; à qui Pepin va-

t-il s'adresser pour vaincre cet obstacle? Ce n'est point aux grands du royaume, aux évêques français, à l'assemblée générale de la nation qu'il a recours; c'est avec le pape qu'il va négocier.

Saint Boniface, l'archevêque qui exerce le plus d'influence [illegible] France et sur l'esprit des peuples. [illegible] vues de Pepin. Il écrit au souverai[illegible]voie sa lettre par un prêtre nom[illegible]loit communiquer au pape les pro[illegible]uc d'Austrasie. Zacharie, qui occ[illegible]ône pontifical, devait se complaire [illegible] de ces projets : l'Espagne était [illegible]usulmane; l'empereur d'Orient, ennemi du siége pontifical, en méditait la perte; les Lombards voulaient régner dans toute l'Italie, et soumettre l'ancienne reine des cités. Pepin pouvait seul protéger l'église romaine, la défendre, l'enrichir, la doter, lui donner une puissance durable, la garantir de toute atteinte. Zacharie ne balança pas; sa correspondance secrète avec saint Boniface, et ses réponses verbales au prêtre envoyé par l'archevêque, montrèrent au duc d'Austrasie combien il favoriserait son entreprise. Pepin crut alors pouvoir tout oser.

Il convoqua une assemblée générale, et d'après son consentement il envoya au pape une ambassade solennelle composée de Burcard, évêque de Würtzbourg, et de Fulrade, abbé de Saint-Denys et archi-chapelain ou maître de la chapelle du palais. Jamais ambassade n'avait eu un objet plus important; jamais un pontife de Rome n'avait été

invité par une grande nation à jouer un aussi grand rôle et à prononcer sur son sort. Mais cependant combien les papes étaient encore éloignés de montrer ni même de concevoir les prétentions absurdes et si dangereuses qu'ils ont soutenues ensuite avec tant de fierté! Quelques siècles plus tard, les souverains pontifes, faisant gronder les foudres du Vatican, auraient proclamé leur suprématie universelle, et du haut de leur chaire, ils auraient déposé un roi, délié ses sujets du serment de fidélité, et donné la couronne déclarée vacante à celui qu'ils auraient préféré. Zacharie n'est qu'un arbitre qui répond; ce n'est pas même, à la rigueur, une sentence qu'il prononce; ce n'est qu'un avis qu'il ne peut refuser à un peuple dont il a toute la confiance.

Et voici de quelle manière la grande question lui est présentée par les ambassadeurs. « Le titre » de roi et l'autorité royale doivent-ils appartenir » à celui que son défaut d'esprit et de courage rend » incapable d'en exercer les fonctions, ou à celui » qui en remplit tous les devoirs et en soutient » tout le poids? » Le pape répond que c'est le second qui mérite le mieux la couronne.

La réponse du pontife arrive en France; l'assemblée générale des royaumes français se réunit à Soissons. Childéric III est déposé, sa dégradation est ordonnée; Pepin, proclamé roi, est élevé sur le trône avec sa femme Bertrade. On fait descendre Chilpéric du théâtre sur lequel on l'avait monté, comme on en aurait ôté une décoration devenue

inutile; on le conduit à Saint-Omer; on l'enferme dans le monastère de Sitieu, nommé ensuite de Saint-Bertin; l'abbé Nautaire lui donne la tonsure cléricale; on le revêt d'un habit de moine. Son fils Thierry prend la robe de religieux dans le même mon[illegible] celui de Fontenelle en Normandie [illegible] léric ne sont plus rien pour le m[illegible] le Clovis s'éteint dans le cloître, [illegible] resplendit de tout l'éclat du di[illegible]

Le nouv[illegible] une cérémonie solennelle montr[illegible] ntiment des Français, celui du p[illegible] celui des évêques de France; il désire que le respect inspiré par tout ce qui émane de la religion s'attache à sa personne et à la couronne que l'on vient de placer sur sa tête; il demande l'espèce de consécration que quelques empereurs ou rois avaient reçue à leur avènement, et qui n'avait cependant été employée pour aucun descendant de Clovis. Saint Boniface répand l'huile sainte sur lui. Cette onction royale lui est donnée dans l'église de Saint-Médard de cette même ville de Soissons où il venait d'être élu roi de tous les Français; et c'est ainsi que se termine un des plus grands évènements de cette époque.

Pendant que se préparait ce changement si remarquable et qui devait avoir tant d'influence sur de si vastes contrées, le khalife Iscam était mort en 743, et son neveu Walid II l'avait remplacé.

(743) De cruelles dissensions continuaient d'a-

giter la péninsule espagnole; l'ambition, l'avarice, la haine et la vengeance y répandaient des torrents de sang; les musulmans y tombaient sous les coups des musulmans. Humeïa, le fils d'Abdelmélich, que les soldats de Belgi avaient assassiné, voulait punir les meurtriers de son père; le gouverneur de Narbonne s'était réuni à Humeïa; Belgi avait rassemblé toutes ses forces; plusieurs combats avaient été livrés; l'armée de Belgi avait été taillée en pièces auprès de Cordoue; il avait cessé de vivre. Thoaba, son lieutenant, assiégé dans Mérida, avait, dans une heureuse sortie, défait les soldats du fils d'Abdelmélich; tout conspirait pour que les chrétiens des Asturies pussent tenter de nouveaux succès. Don Alphonse, toujours vigilant, ne manque pas à la fortune : il descend de ses montagnes, s'étend dans les plaines de Léon et de Castille, s'empare d'Astorga, d'Amaya, de Saldagna; massacre ou fait prisonniers les musulmans, et revient dans les Asturies relever les ruines de son royaume, en réparer les maux, en rétablir la population.

Le Maure Abulcatar, envoyé par le vice-roi d'Afrique, parvient cependant à pacifier l'Espagne musulmane. L'assassinat du khalife, la succession rapide de ses deux fils que l'on dépose, l'avènement de Mérouan ou Mervan qui s'empare de la souveraineté, paraissent fournir à plusieurs mécontents de l'Espagne des occasions de remuer. Abulcatar calme leur agitation et comprime leurs efforts; mais, abusant de sa puissance, il insulte un

de ses généraux. Ce guerrier, nommé Zumaël, ne respire que vengeance : il rassemble ses amis, il implore le secours de Thoaba qui était en Afrique. Thoaba accourt avec ses Syriens, rencontre Abulcatar auprès de Xérès, le fait prisonnier, s'empare de Cordoue, se saisit du gouvernement, meurt de maladie, et [illegible] sseur Juzif, que l'on nomme gou[illegible] tendre les ordres ni du khalife ni n[illegible] gouverneur général de l'Afrique ou [illegible] s.

(748) Co[illegible] nse avait profité de l'inaction ou d[illegible] Arabes et des Maures! Il avait rec[illegible] érentes expéditions, la province comprise entre le Minho et le Douro, Aranda, Osma, et tout le pays qui sépare les montagnes de Burgos et ce même Douro. Ayant passé ce dernier fleuve, et portant la terreur jusques aux monts qui s'élèvent entre les deux Castilles, il avait pris Ségovie, Avila, Salamanque, Lamégo et Viseu. Il régnait sur les Asturies, la Galice, la province qui porte aujourd'hui le nom de Vieille-Castille, et le nord du Portugal; tout le grand bassin du Douro était sous sa domination; ses troupes étaient braves; les musulmans s'exterminaient mutuellement; il pouvait former une alliance avec Pepin, et obtenir le secours de ses armes; il était valeureux et entreprenant : on est étonné de la conduite qu'il tient; on ne sait comment expliquer sa politique (749). Il n'ose pas garder ses conquêtes; il en démolit les villes; il en ravage les campagnes: il veut avoir un désert entre les musulmans et lui

Il emmène dans les Asturies, non seulement les prisonniers maures ou arabes, mais toutes les familles des chrétiens; il établit ces familles dans ses montagnes ou sur les rivages de la Galice.

Et comment être surpris qu'au milieu de tant de destructions et de ravages, d'hommes massacrés, de champs abandonnés, de maisons ruinées, on ait éprouvé dans la péninsule une grande famine? Que de fléaux l'ont frappée à la fois! Quelles horribles suites de la tyrannie, de la trahison et du recours aux étrangers!

Le courage des Espagnols ne se lasse pas cependant au milieu de tant de malheurs; ils tournaient sans cesse les yeux vers cet étendard de salut que don Alphonse faisait flotter sur les montagnes des Asturies (750). La ville de Pampelune, fatiguée des vexations des musulmans, se souleva contre sa garnison et l'égorgea. Ses braves habitants sortirent au-devant des troupes que Juzif fit marcher contre eux, les attaquèrent avec hardiesse, les battirent et les dispersèrent.

Vers la même année, un grand évènement allait commencer de changer la face de l'empire des Arabes. Ses divisions intestines devaient prendre avec le temps un tel caractère, que son unité serait perdue, que sa théocratie serait très affaiblie, que le lieutenant du prophète ne porterait plus l'épée du commandement, que l'islamisme ne pourrait plus prétendre qu'à des conquêtes particulières, que la domination du monde ne serait plus l'objet de son espoir.

Mérouan, à peine élevé sur la chaire des khalifes, eut à se défendre contre plusieurs compétiteurs; il les vainquit; mais un Arabe de la famille des Abassides, nommé Abdala ou Abul-Abbas s'élève contre lui: plusieurs des principaux Sarrasins se joignirei [illegible] on le proclame khalife; Damas lui [illegible] s. Mérouan enlève ses trésors et [illegible] l'Euphrate; il assemble de nombr [illegible] cu par Abul-Abbas, il va en Égy [illegible] nt à réparer ses forces et à réunir [illegible] uerriers; il rencontre le lieutenant [illegible] side, qui le cherchait à la tête d'u [illegible] lable. Le combat dura trois jours. Mérouan est tué vers la fin de la bataille. La victoire fait perdre aux Ommiades le khalifat qu'ils occupaient depuis Omar; et sous le ciel brûlant de l'Égypte, Abul-Abbas, aussi féroce qu'un barbare sorti des froides et sauvages forêts du nord, veut cimenter par le sang la chaîne qu'il destine à sa famille; il veut écraser tous les rivaux de sa dynastie; il fait périr en un seul jour quatre-vingts personnes de celle des Ommiades.

Les musulmans sont égorgés par les musulmans, en Égypte, sur les rives de l'Oronte, sur les bords de l'Euphrate, près du détroit africain, au pied des hautes Pyrénées. Quelle grande part du monde est jonchée de cadavres par l'affreuse guerre civile! Quel objet pouvait être sacré au milieu de cette nuit épaisse, où la superstition et l'ignorance avaient répandu sur la religion un voile sacrilége, où la voix de la sagesse, étouffée par les cris des

passions et par le bruit des armes, ne pouvait plus rappeler les préceptes de la morale ni les règles de la justice, et où la lumière de la science, près de s'éteindre, ne pouvait pas faire distinguer les véritables bases du repos et du bonheur des sociétés?

Au milieu de tous ces massacres, le hasard cependant ne fut pas peu favorable à la renaissance future de la civilisation. Deux Ommiades échappèrent au fer qui immolait tant de victimes. Mohavia et son fils Abdérame parvinrent à se sauver; ils se retirèrent à l'extrémité de l'Afrique septentrionale, d'où ils passèrent en Espagne, où ils devaient jouer un rôle important.

Juzif, qui y commandait; avait eu à se défendre contre un parti qui avait délivré Abulcatar, et qui voulait nommer cet Africain gouverneur des Espagnes. Il avait dissipé ce parti, et Abulcatar avait été tué par Zumaël. Mais lorsque Juzif fut informé de la grande révolution qui venait d'avoir lieu à Damas, il lui vint dans la pensée de ne pas reconnaître les Abassides et de se rendre indépendant. Hamer et quelques autres musulmans ayant découvert ses projets, prirent les armes pour les faire échouer. Juzif ne négligea rien pour les ramener à lui par la douceur; mais ses efforts furent inutiles, et tout se prépara pour qu'une nouvelle guerre civile vînt combler les maux qui accablaient les habitants de l'Espagne.

Et quelle était la contrée de l'Europe qui ne gémît pas sous d'affreuses calamités? L'empire d'O-

rient éprouvait la plus grande de toutes, il obéissait à un tyran cruel.

La dernière année de Léon l'Isaurien avait été marquée par une de ces catastrophes terribles que l'on croirait destinées à graver plus profondément dans la mém [illegible] es, et pour l'instruction du genre hu [illegible] s dévastateurs de l'injustice et de [illegible] n violent tremblement de terre avai [illegible] race, la Bithynie, tous ces environs [illegible] que les foudres souterraines ont si [illegible] ; il avait renversé un grand nomb [illegible] Nicée, de Nicomédie, de Constanti [illegible] sieurs autres villes.

Constantin V avait succédé à Léon, et devait le surpasser. On lui avait donné le surnom de Copronyme, par une allusion ridicule à un accident de son enfance; mais on le nomma aussi Néron et Caligula, et il mérita cette horrible distinction. On rougit en racontant ses atrocités; et on s'indigne en le voyant, par un crime plus grand que tous ceux de Néron et de Caligula, faire servir le nom sacré de Dieu pour assouvir ses féroces penchants.

Dès qu'il fut monté sur le trône, il se déshonora par les plus cruelles persécutions. Deux partis religieux divisaient l'empire, ceux qui rejetaient le culte des images et ceux qui l'admettaient. Fils de Léon, il favorisa comme lui les premiers. La persécution tomba sur les seconds; elle serait tombée également sur les autres, si le hasard l'avait porté dans un parti contraire. Les monstres n'ont

ni opinion ni conscience, ils n'ont que le besoin de tourmenter. Il ordonna que les évêques et les prêtres fouleraient aux pieds les reliques des saints. Aucun de ceux qui s'y refusèrent n'échappa à un supplice. Les uns eurent le nez coupé, on creva les yeux des autres; ceux-ci furent exilés, ceux-là renfermés dans des cachots; plusieurs reçurent la mort. Les personnes les plus distinguées par leur rang et par leurs vertus devinrent victimes de Constantin. Deux patriarches de Constantinople périrent après avoir souffert une horrible torture; le sang coula dans toutes les provinces. Détournons les yeux de cet affreux spectacle.

Luitprand avait été remplacé dans le royaume des Lombards par Hildebrand, son neveu, qui mourut après un règne très court, et eut pour successeur Rachis, duc de Frioul.

(744) Le poids de la couronne fatigua Rachis, l'appareil de la royauté l'ennuya, il se dégoûta de la puissance, son imagination s'exalta. L'esprit qui dominait son siècle ne lui permit pas d'espérer le bonheur dans un monde où il aurait cessé d'être roi; la dévotion, telle que la pouvaient donner l'ignorance et la superstition, lui montra la félicité dans le cloître. Sa femme Tasia avait partagé et son ennui et ses dégoûts; elle partagea sa résolution: tous les deux descendirent du trône, tous les deux renoncèrent à l'union destinée à être la plus heureuse, comme elle est la plus sacrée; tous les deux rompirent les liens qui les attachaient à tout ce qu'ils auraient dû avoir de plus cher; ils allèrent

avec leur fille s'enfermer dans le fameux monastère des bénédictins du Mont-Cassin, où plusieurs habitations séparées s'élevaient, les unes pour les hommes, et les autres pour les femmes, et où ils trouvèrent ce frère de Pepin, ce Carloman qui avait préféré comme eux le scapulaire de saint Benoît à la pourpre des princes.

Les Lombards élurent à la place de Rachis, son frère Astolphe ou Aistulphe.

Astolphe était bien éloigné de suivre l'exemple de Rachis.

Les papes désiraient depuis long-temps d'affermir l'autorité spirituelle de leur siége par une grande puissance temporelle. Ils voulaient se débarrasser de l'autorité des empereurs; ils voulaient régner sur Rome; on les a même soupçonnés de n'avoir entretenu avec tant de chaleur cette déplorable querelle relative au culte des images, que pour rendre plus odieux aux Romains l'empire des souverains de Constantinople, dont cependant la tyrannie ne servait que trop leurs ambitieux projets. Mais la ville qui avait été la capitale du monde était devenue comme subordonnée à une autre ville d'Italie : c'était à Ravenne que résidait l'exarque ou lieutenant de l'empereur, auquel Rome était contrainte d'obéir; c'était de cette ville impériale qu'émanaient les ordres suprêmes; c'était à l'exarque que les papes avaient été soumis; sa résidence était devenue comme le chef-lieu d'une espèce d'empire d'Occident, ou du moins de province occidentale de celui de Constantinople. La souveraineté de

Rome paraissait attachée à la possession de Ravenne : et voilà pourquoi l'exarchat était sans cesse le but hautement déclaré des attaques des Lombards, et l'objet secret de la politique adroite et imperturbable des pontifes romains.

(752) Astolphe s'empare de Ravenne; et se regardant, en qualité de possesseur de l'exarchat, comme investi de tous les droits de l'exarque, ou plutôt de toute l'autorité des empereurs de Constantinople, que l'exarque représentait, il agit en souverain de Rome. Il somme avec fierté les Romains de reconnaître sa puissance, de se soumettre à son sceptre, de lui payer des tributs. Le pontife, effrayé sur sa chaire pontificale, conçoit le meilleur plan que puissent inspirer les circonstances si graves dans lesquelles il se trouve; il forme un projet hardi : il ne se contentera pas de briser ou de repousser la puissance qui veut l'asservir; cette souveraineté de Rome, qu'il ne voit qu'en frémissant dans la main d'un roi courageux, entreprenant, ferme, et voisin de la ville pontificale, il veut l'attacher à son siége apostolique. Mais n'anticipons pas sur les évènements remarquables que notre septième époque va bientôt nous présenter.

L'ambition de commander ou d'étendre son empire qui agitait l'Italie et l'Espagne, allumait ou entretenait aussi en Angleterre les feux de la guerre.

Après le règne paisible d'un Édelbert, le royaume de Kent fut attaqué avec violence par Offa, roi de Mercie, et ne fut sauvé que par la jalousie des autres rois saxons, et par une invasion des Gallois

ou anciens Bretons, qui attaquèrent les états d'Offa.

Nous avons vu qu'Ina, roi de Westsex, s'était fait moine à Rome; nous avons vu son exemple suivi par Carloman et Rachis. L'esprit du huitième siècle faisait fonder des monastères; la piété élevait les uns, les [illegible]ent des expiations dans la constru[illegible]; la politique encourageait et le[illegible] terreur du repentir et les résulta[illegible] dirigée par les maximes que répand[illegible]membres du clergé. On avait atteint [illegible]es expiations, ou le plus haut degré [illegible] disposition, lorsqu'on se consacrait [illegible]re et religieuse dans ces mêmes monastères; et voilà comment on a pu compter jusques à neuf rois saxons de la Grande-Bretagne qui ont embrassé volontairement la vie monastique.

Ételhart, cousin d'Ina, lui succéda du consentement de l'assemblée générale du royaume. Cuthred régna après son parent Ételhart. Ayant réuni ses armes à celles du roi de Mercie, il défit les Bretons dans le Cornouailles. Éthelul excite une sédition contre lui; le fils du roi périt. Le nombre des révoltés augmente; ils combattent avec tant de courage, que le roi en est frappé; il admire la valeur et l'habileté d'Éthelul, et à peine l'a-t-il soumis qu'il lui pardonne, lui donne sa confiance, et le nomme son général.

Edgbert, roi de Northumberland, fut obligé de défendre ses états, non seulement contre les Pictes, mais encore contre les Merciens. Mais ayant fait un

traité avec les Pictes, il entra avec eux dans l'ancien royaume de Cumbrie, que ses prédécesseurs avaient conquis, et qui avait été repris par les Bretons, défit l'armée ennemie, s'empara de Dunbritton, la capitale, et soumit tout le pays. L'heptarchie saxonne était déjà réduite à cinq royaumes, ceux de Kent, de Northumberland, de Mercie, d'Estangle et de Westsex. Mais au milieu de l'agrandissement fortuit de ces monarchies, dont la main des guerriers avançait ou reculait si souvent les limites, les discordes et la guerre ne cessaient d'agiter l'Angleterre. Les Bretons, retirés dans les montagnes du pays de Galles ou dans celles de Cornouaillés, se défendaient contre les Saxons, comme les Visigoths des Asturies contre les Sarrasins. Le même sort ne les attendait pas; mais leur constance était la même; et les monts occidentaux de l'Angleterre seront à jamais, comme ceux du nord de l'Espagne, des monuments de cette gloire immortelle qu'obtient toujours un peuple combattant avec courage pour sa liberté. Aucun voyageur ne portera ses pas au milieu de ces monts consacrés par la première vertu des nations, sans éprouver, si son âme est généreuse, le plus noble enthousiasme, et le respect religieux le plus profond.

Pendant que les divers états de l'Angleterre étaient ébranlés sur leurs fondements, le mouvement qui ne cessait d'attaquer leur solidité portait à chaque instant de nouvelles atteintes à la civilisation, mais il donnait aux esprits inquiets une vigueur dont nous observerons dans la septième

époque des effets remarquables. Dans toutes les contrées de l'Europe, quelques uns de ces hommes privilégiés que la nature ne refuse à aucun siècle ni à aucun pays, luttaient contre les ténèbres qui s'épaississaient autour d'eux, comme s'ils prévoyaient le [illegible]nière, et semblaient se préparer à d[illegible]ments.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 752 JUSQUES EN 800.

Pendant cette période, les habitants de la Grande-Bretagne prirent bien peu de part aux grands évènements dont le continent européen fut le théâtre; mais les orages de la guerre grondaient sans cesse sur cette île désolée, comme les tempêtes de la mer qui l'environne exerçaient leurs fureurs sur ses rivages. Un spectacle imposant fixe cependant l'attention sur cette contrée, malgré celle que réclament toutes les scènes qui se succèdent sur la face du reste du monde. On assiste aux dernières années de l'existence de cette heptarchie saxonne qui a répandu tant de sang dans les champs ravagés de la Grande-Bretagne; les royaumes des Saxons continuent de s'écrouler les uns sur les autres; un seul, celui de Westsex, va rester debout et dévorer les autres six.

Mais de nouveaux Barbares, arrivant presque des mêmes contrées septentrionales que les Saxons, commencent d'insulter cette monarchie favorisée par la fortune, qui a vaincu et soumis ses rivales; et déjà on peut prévoir que ces Barbares, connus

sous le nom de Danois, la renverseront sur les débris des royaumes qu'elle a détruits.

Le pays de Kent, successivement la proie de trois usurpateurs, n'est pas plus heureux sous deux princes de la famille de Prœn; le roi de Mercie fait priso[illegible]n 796, et lui fait crever les yeux; le [illegible] trois ans après, venger l'auteur de ses [illegible] la bataille et la vie. Le roi de Mercie c[illegible]aître au pays de Kent un roi qu'il fait son tributaire, et sous le fils duquel le royaume va s'engloutir dans celui de Westsex.

Edgbert, roi de Northumberland et vainqueur du pays de Cumbrie, se retire dans un monastère, malgré les regrets de ses sujets et les instances des princes ses voisins. Son fils est assassiné par ses parents; le Saxon qu'on lui donne pour successeur périt sous le fer d'un traître, qu'Éthelred, fils du roi immolé par cet usurpateur, précipite bientôt du trône d'où ses violences et des factions l'obligent à descendre à son tour. Le monarque que l'on nomme à sa place est massacré; son successeur mécontente les Saxons par sa faiblesse; on le renferme dans un cloître (789). Éthelred est rappelé; le soupçon, la vengeance, la trahison, la cruauté, font tomber autour de lui les têtes des principaux Saxons. On l'exècre, on l'immole (796). Un chef de factieux enlève la couronne à celui qui le remplace; il la perd à son tour, et ce trône, du haut duquel tant de rois ont été jetés dans la tombe ou dans l'exil, s'abaisse devant Egbert, roi de West-

sex, à qui le Northumberland se soumettra vers 810.

Pendant le règne du féroce Éthelred, les Danois font une descente dans le Northumberland, brûlent des monastères, et emportent un riche butin. Ils reviennent l'année suivante, descendent à l'embouchure de la rivière Tyne, recommencent leurs ravages; mais Éthelred, aidé par son beau-père Offa, roi des Merciens, les repousse jusque sur leurs vaisseaux, que la tempête brise contre les côtes d'Angleterre.

En 757 on avait élu cet Offa roi de Mercie. Ce prince, neveu du dernier monarque, rassemble une armée, et remporte une victoire complète sur l'auteur d'une sédition au milieu de laquelle son oncle avait péri.

Il entre dans le royaume de Kent, en tue de sa main le roi Aldric, s'empare du pays des Hastings, soumet dans une nouvelle guerre Alcmund, autre roi de Kent, remporte plusieurs avantages sur le roi de Westsex, va jusque dans le Northumberland, attaque ou alarme tous les princes de l'heptarchie; apprend que les anciens Bretons viennent de faire une irruption soudaine dans ses états, s'arrange avec les princes saxons, revient contre les Bretons, les repousse dans leur pays, établit une colonie anglaise auprès de la Severne, veut se servir contre les attaques de ces Bretons ou Gallois d'un moyen semblable à celui que le Romain Sévère avait employé contre les Pictes ou les Écossais, et fait construire depuis l'embouchure de la Dée jusques à l'endroit où la rivière Wye se jette

dans la Severne, un fort rempart défendu par un fossé profond. Mais comme il va ternir la réputation que ses exploits viennent de lui donner, et celle qu'il avait méritée en faisant travailler à un recueil de lois connu sous le nom de *merceus leaga!*

Éthelbert, [illegible] ou Eastanglie, gouvernait ces peu[illegible] douceur d'un père. Il vivait dans le [illegible] ets le pressent de se marier, et de [illegible] es héritiers de ses vertus; il cède [illegible] s. Il demande la fille d'Offa; on la [illegible] jeune princesse, que l'on nommait [illegible] t digne de lui. A quel crime l'ambition porte la reine de Mercie! Éthelbert vient à la cour d'Offa recevoir la main de celle qui doit régner sur l'Eastanglie. La reine souffle le poison de la perfidie dans le cœur d'Offa. Le roi de Mercie, séduit par sa femme, entraîné par le désir d'agrandir sa puissance, viole l'hospitalité, trahit la foi promise, abuse par un attentat horrible de la noble confiance d'Éthelbert, fait tomber sa tête, et profitant de la consternation des habitants de l'Eastanglie, s'empare de ce royaume, et le réunit à la Mercie (vers 792).

La jeune princesse, inconsolable de la mort de celui qu'elle devait épouser, va finir ses jours dans un cloître.

Le remords venge Éthelbert; il s'empare d'Offa: le roi de Mercie feint du moins d'être sa proie; car des historiens ont assez abhorré sa mémoire pour le croire coupable de cette dissimulation sa-

crilége. Il paraît traîner une vie inquiète et malheureuse; il va à Rome; il soumet ses royaumes de Mercie et d'Eastanglie à payer au saint-siége cette redevance à laquelle Ina avait assujetti le royaume de Westsex, et qui, établie pour l'entretien d'un collége d'Anglais, et connue sous le nom de *romescot*, devait devenir un tribut odieux aux habitants de la Grande-Bretagne, et être appelée *denier de saint Pierre*. L'église romaine est l'objet de plusieurs de ses dons. Revenu dans ses états, il répand ses bienfaits sur plusieurs églises et plusieurs monastères; il multiplie ces largesses, regardées alors comme l'expiation des plus grands crimes. Il fait plus : il avoue en quelque sorte sa perfidie, en élevant à sa royale victime un magnifique tombeau, lugubre monument de son crime comme de son repentir. Vains efforts! son âme reste agitée, et la mort le saisit avant qu'il ait pu retrouver le repos.

Nous voyons son successeur faire arracher les yeux du roi de Kent qu'il a vaincu. Le fils de ce vainqueur cruel est assassiné par l'ordre de la sœur ambitieuse et barbare de ce jeune prince. Elle ne jouit pas de son crime. Celui qu'on élit à la place du fils d'Offa est forcé de céder à un usurpateur un trône qui s'écroule peu d'années après.

Cuthred, roi de Westsex, doit au général Éthelul, qu'il avait généreusement pardonné, une victoire éclatante contre les Merciens. Vainqueur des anciens Bretons, il réunit à ses états une partie du Cornouailles.

Sigebert, qui le remplace, inspire le mépris et la haine par son incapacité, ses débauches et sa cruauté; chassé du trône, et fomentant des troubles, il est obligé de se réfugier dans une forêt, et y est tué par un pâtre. Kènewulf, qu'on couronne à sa place, est massacré par un frère de Sigebert, qui, poursui [illegible] du roi qu'il vient de tuer, reçoit [illegible] vaillamment une mort trop belle p[illegible]

On élit B[illegible]enewulf; il conçoit une basse jalous[illegible]n prince du sang royal nommé Egb[illegible]ute la nation aimait et admirait les [illegible]s. Egbert, forcé de pourvoir à sa sûreté, se retire d'abord à la cour d'Offa, et ensuite à celle de ce Charles, roi des Français, à qui on devait si unanimement donner le nom de Grand.

Les Danois font une descente auprès de Portland, et sont repoussés. Brithric fait presque oublier, par sa sagesse et par son équité, son injustice envers Egbert. Sa femme l'empoisonne; elle s'enfuit sur le continent, où elle périt de misère. Les Saxons occidentaux, irrités de la voir se dérober à leur juste courroux, font une loi d'après laquelle les rois de Westsex ne pourront pas donner le titre de reine à leurs femmes, sous peine de perdre la couronne. Tous leurs vœux appellent Egbert; ils lui envoient une ambassade pour lui offrir le sceptre de Westsex.

Il ne vient de s'écouler devant nous qu'un demi-siècle, et nous venons de voir dans cinq royaumes

de l'heptarchie saxonne deux rois chassés du trône par leurs sujets, un roi qu'on renferme dans un cloître, six rois renversés par des usurpateurs, deux rois qui font crever les yeux à des monarques vaincus, cinq rois massacrés, deux rois assassinés par leurs parents, un roi que sa femme empoisonne, un roi qui fait tuer un monarque, un roi qui tue un roi de sa propre main. Quels horribles produits de mœurs barbares, d'un pouvoir qu'aucune loi fondamentale ne règle, de l'indignation d'un peuple qu'aucune vive lumière n'éclaire, qu'aucune institution ne garantit.

Vers 768, l'Écosse est le théâtre d'un crime semblable à ceux dont nous venons de dérouler la terrible liste. La femme de Fergus III, fière et jalouse, ne peut souffrir les infidélités de son époux. Depuis long-temps ses plaintes sont vaines; elle s'irrite, et résout de l'immoler à sa vengeance. Elle le poignarde dans son lit, sort de la chambre royale, en ferme la porte et se retire dans la sienne. Lorsque le jour est venu, on trouve le roi baigné dans son sang; on soupçonne ses officiers, ses domestiques; on les arrête, on leur fait subir de cruelles tortures. La reine se présente. « Ne cherchez pas, » dit-elle, l'auteur du meurtre; c'est ma main qui » l'a commis; et après avoir ôté la vie à un époux » infidèle, je saurai bien mourir libre et vengée. » Elle tire le poignard qu'elle tenait caché sous sa robe, et s'en perce le sein.

Cette sauvage férocité qui avait armé le bras de la reine d'Écosse ne régnait que trop encore dans

le reste de l'Europe. Pepin cependant se conduisait en France avec modération; il voulait faire bénir la douceur de son règne, aussi bien qu'admirer l'éclat de ses exploits. Il se croit néanmoins obligé de justifier son élévation au trône, en montrant, comme un athlète, une force de corps bien supérieure à celle [illegible] pouvait annoncer, en descendant d[illegible] comme un gladiateur, et en abattan[illegible]e sabre, aux yeux de ses courtisans [illegible] tête d'un lion terrible qui allait imm[illegible]eau furieux. Ce trait d'un courage [illegible]ais trop inutile pour être digne d'[illegible]ait que la censure de ses contemporains, et la preuve de leurs idées encore trop farouches et grossières (753). Mais à quelle barbarie il s'abandonne, lorsqu'il porte de nouveau la guerre chez les Saxons! Il commet les plus grands ravages dans les contrées qu'ils habitent; il brûle ces espèces de forts ou plutôt de camps retranchés, grossièrement construits au milieu de leurs bois agrestes; il abat ces forêts antiques et ténébreuses qui leur servent de dernier asile; il immole ceux dont les armes défendent le sol sur lequel ils veulent mourir libres; il enlève leurs femmes et leurs enfants, qu'il condamne à la servitude; il les contraint à implorer ce qu'on n'a pas rougi d'appeler sa clémence; il leur impose un tribut plus fort que celui auquel ils avaient voulu se soustraire; il leur demande de nouveaux otages; il les contraint à promettre que l'Évangile sera prêché librement dans leurs retraites écartées; il les

oblige à donner, tous les ans, trois cents chevaux qu'ils présenteront dans l'assemblée du champ de mars; et peut-être, entraîné, comme nous l'avons déjà dit, par les funestes erreurs de son siècle, ne se doute-t-il pas que les rives de l'Elbe l'accuseront à jamais.

Avant de commencer cette terrible expédition, il n'avait pas cru pouvoir différer plus long-temps de prendre des précautions contre les projets de Griffon, son frère. Ce prince s'était retiré, ainsi que nous l'avons vu, auprès de Vaifaire ou Gaifre, duc d'Aquitaine, et petit-fils de Eudes, le vainqueur de Zama et d'Ambiza. Pepin l'avait fait demander à Gaifre; le duc l'avait refusé. Pepin avait marché contre lui. Son approche avait jeté l'épouvante dans l'âme de Gaifre; et Griffon, craignant d'être livré au roi, était parti à la tête de ce qu'il avait pu réunir de soldats, pour aller au-delà des Alpes demander un asile à Astolphe, roi des Lombards. Pepin, en s'avançant vers la Saxe, avait envoyé ses ordres au comte gouverneur de Vienne en Dauphiné, et à celui qui commandait dans la Bourgogne Transjurane. Griffon, arrivé dans la Savoie, trouva dans le val de Maurienne les deux comtes décidés à lui disputer le passage. Il les attaqua. Le combat fut opiniâtre; les trois chefs furent tués. On se hâta de faire parvenir au roi des Français la nouvelle de la mort de son frère. Il l'apprit à Bonn sur le Rhin, lorsqu'il revenait victorieux des malheureux Saxons.

Mais, lorsqu'il eut passé la forêt des Ardennes, et qu'il fut arrivé à Thionville sur la Moselle, on

lui annonça un évènement dont les suites pouvaient être pour lui d'une importance bien plus grande encore.

Le pape Zacharie, qui avait donné cet avis fameux si favorable aux vues de Pepin, était mort en 752. Étie[illegible]ccesseur, n'avait vécu que trois o[illegible]s après son élection. Étienne III [illegible] la chaire pontificale. Astolphe, ce[illegible]ards, qui, après avoir conquis l'exa[illegible]enne, voulait exercer sur l'ancienne cap[illegible]re d'Occident la même autorité que [illegible] ou plutôt que les empereurs, n'av[illegible]ire des courses jusques à Rome, d'en ravager les environs, de les soumettre à payer de fortes taxes. Étienne n'avait rien négligé pour fléchir Astolphe, et pour détourner ses armes; il était même parvenu à signer avec lui une trève de quarante ans; mais le roi l'avait rompue au bout de quatre mois, et avait continué ses redoutables incursions.

Le pape ayant en vain envoyé des députés à Constantinople, avait cru devoir suivre uniquement le système de politique embrassé par son prédécesseur Zacharie. Il avait conçu les mêmes espérances; il s'était flatté de même de trouver dans l'assistance si puissante de Pepin, non seulement la garantie la plus assurée contre les prétentions et les armes des Lombards, mais l'assurance d'une véritable indépendance civile, et d'une souveraineté temporelle pour le siége pontifical

Il avait écrit au roi des Français, il avait im-

ploré son appui; et pour le toucher davantage et parvenir plus sûrement à son but, il avait représenté sa position en Italie comme environnée des plus grands dangers, avait conjuré le roi de l'en délivrer, et l'avait supplié de lui donner un asile dans son royaume, et d'employer son immense influence à l'y faire arriver sans obstacle. Craignant que sa lettre ne fût interceptée par les Lombards, dont sa dépêche devait traverser les états, il l'avait confiée secrètement à un pèlerin français.

(753) Le roi s'était hâté d'envoyer au pape un évêque et un abbé pour l'inviter à venir en France, et peu de jours après il avait chargé un des grands du royaume, nommé Autaire, de veiller à la sûreté du pontife pendant tout le temps de son voyage. Cet évêque était saint Crodegang, qui avait été chancelier ou référendaire de Charles-Martel, qui occupait le siége de Metz avec la plus grande distinction, et à qui le pape donna le pallium et le titre d'archevêque. Saint Crodegang et l'abbé député avec lui étaient arrivés à Rome dans le même temps qu'un officier de l'empereur de Constantinople. Cet officier avait été chargé d'une singulière mission; il avait remis à Étienne un ordre par lequel l'empereur avait, pour ainsi dire, nommé le pape son ambassadeur ou son représentant, et l'avait chargé de réclamer en son nom du roi Astolphe la restitution de Ravenne et des autres places de l'exarchat. Étienne avait cru devoir remplir cette mission, qui d'ailleurs lui avait semblé devoir favoriser ses projets apparents et secrets.

Il avait fait demander à Astolphe un sauf-conduit pour lui et pour sa suite, et était parti pour Pavie, où résidait le roi des Lombards. Le duc Autaire avait précédé le pape; il avait solennellement déclaré à Astolphe la part que le roi des Français prendrait ... ie recevrait le pontife romain, e... nom de Pepin, de ne pas s'oppose... 'Étienne avait formé de se retirer er... déclaration avait embarrassé Ast... t du pape lui avait déplu; il avait ... la résolution d'Étienne. Le pape, i... son projet, avait rempli la missio... ur lui avait donnée. Il était parti de Pavie le 4 novembre, avait traversé les Alpes, et était arrivé au monastère de Saint-Maurice dans le Valais. C'est de là qu'il avait envoyé une députation au roi. Le duc Rothalde et Fulrade, l'abbé de Saint-Denys, dont nous avons déjà parlé, arrivèrent à Saint-Maurice, complimentèrent Étienne au nom de Pepin, et lui annoncèrent tous les égards avec lesquels il serait reçu.

Presque en même temps le roi envoya vers le pape son fils Charles, celui qui devait être nommé Charlemagne. Il s'avança lui-même, avec toute sa cour, jusques à Pontyon, maison de plaisance située dans le Pertois (754). Il alla au-devant d'Étienne avec la reine, ses fils et plusieurs grands du royaume, et voulant donner aux Français une haute idée du pontife, dont l'influence devait le servir dans ses projets, il descendit de cheval pour saluer le pape, ne lui permit pas de descendre lui-même, l'ac-

compagna pendant quelque temps à pied, le mena à Paris, et le fit conduire au monastère de Saint-Denys, où il ordonna qu'on le traitât avec de grands honneurs.

Astolphe cependant, craignant que le pape n'engageât Pepin à lui déclarer la guerre, imagina d'employer auprès du roi et de l'assemblée des Français la médiation de Carloman, frère du roi, et qui vivait toujours comme un simple religieux, dans le monastère du Mont-Cassin. Il fit venir auprès de lui Optat, abbé de ce monastère, lui fit connaître ses intentions, lui recommanda d'ordonner, s'il le fallait, à Carloman d'aller en France, et engagea son frère Rachis, qui partageait la retraite de Carloman, à réunir auprès de ce prince les instances de l'amitié à l'autorité du supérieur ecclésiastique. Carloman ne se détermina qu'avec peine à sortir de son cloître; il ne put résister néanmoins ni aux prières de Rachis ni aux ordres de l'abbé à qui il avait fait vœu d'obéir. Il se mit en route pour son ancienne patrie; mais lorsqu'il arriva auprès de son frère, Pepin avait déjà pris sa résolution, et Carloman tâcha en vain de l'en faire changer.

Le roi convoqua à Quiersy ou Quierzy, près de l'Oise, une assemblée générale, pour délibérer sur les plaintes d'Étienne. Plusieurs grands du royaume partagèrent l'opinion de Carloman, qui parla avec force en faveur d'Astolphe, l'ancien allié de la France. L'assemblée fut d'avis d'avoir recours aux négociations. Pepin envoya des am-

bassadeurs à Astolphe ; ils exigèrent que le roi des L mbards leur remît l'Exarchat et la Pentapole, qui comprenait Rimini, Pesaro, Fano, Ancône et Osmo, comme s'il les avait conquis sur la France, au lieu de les avoir enlevés à l'empi a voulut consentir qu'à ne veraineté de Rome, et à rendr vait prises récemment dans la onditions n'étant pas agréées envoya en Italie de nouveau qui ne réussirent pas mieux sseurs ; et l'assemblée génér guerre, remplit le vœu de Pepin et d'Etienne.

Pendant toutes ces démarches, le roi des Français souhaita de recevoir du pontife de Rome l'onction royale que lui avait donnée saint Boniface, archevêque de Mayence. Étienne vit trop bien, dans le désir du roi, un moyen de rehausser la suprématie de son siége et d'augmenter sa puissance, pour ne pas le remplir avec joie ; il sacra, dans l'église de Saint-Denys, le roi, la reine Berthe, fille d'un comte de Laon, leurs fils Charles et Carloman ; il donna aux trois princes le titre de patrices de Rome, du consentement des Romains. Le roi, ainsi que ses enfants, promirent solennellement à Étienne d'être à jamais les protecteurs du saint-siége et les défenseurs des pontifes de Rome ; et cette ville, qui avait si long-temps commandé au monde, passa en quelque sorte sous l'empire des Français.

Il est à remarquer que, suivant plusieurs auteurs, le pape, dans cette grande cérémonie, conjura les Français de ne jamais élire de rois que dans la postérité des princes sur la tête desquels il venait de répandre l'huile consacrée. Mais voici ce qu'ajoutent ces mêmes auteurs, et ce qu'on a d'autant plus de peine à croire, qu'Étienne, venu en France comme suppliant, devait éviter tout ce qui pouvait blesser, par des prétentions qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait osé concevoir ou du moins manifester, une assemblée dont l'assentiment était nécessaire à l'accomplissement de ses désirs : le pape déclara excommuniés et maudits tous ceux qui choisiraient des rois d'un autre sang que de celui de Pepin.

(754) Dès l'automne de la même année, Pepin partit pour l'Italie. Le rendez-vous général de son armée avait été marqué dans le val de Maurienne. La reine et Carloman, frère du roi, l'accompagnèrent jusques à Vienne dans le Dauphiné ; Carloman s'y retira dans un monastère, où il mourut plusieurs années après, et d'où son corps fut envoyé au Mont-Cassin, dans un cercueil d'or.

En vain Astolphe voulut-il disputer à Pepin le passage des Alpes ; les Français forcent le pas de Suze. Pepin envoie une troisième ambassade à Astolphe : il lui fait proposer deux mille sous d'or, en dédommagement de ce qu'il céderait. Astolphe les refuse, et tente le sort des combats : il est battu, et obligé d'aller se renfermer dans Pavie. Pepin l'y assiège. Le roi des Lombards, n'espérant

plus de résister à l'armée victorieuse, consent à tout ce qu'on exige de lui, cède l'Exarchat, fait remettre au pape la ville de Narni, et donne quarante otages pour l'exécution de toutes ses promesses.

Pepin ... l'Exarchat et la Pentapole, le ... ar un acte formel, fait conduire ... par Fulrade, abbé de Saint-De ... le l'escorte du pontife Jérôn ... les-Martel, et reprend la route d ...

s ... se résoudre à exécuter les ... 'il vient de conclure. Irrité par son humiliation, il marche sur Rome, dès les premiers jours de 755 : il l'investit, il somme les Romains de lui livrer Étienne; il les menace, s'ils résistent, de renverser leurs murs et de les faire tous passer au fil de l'épée.

Les Romains refusent; Astolphe les assiége dans les formes, et abandonne à ses soldats les environs de Rome, où ils commettent d'horribles cruautés.

Le pape se défend avec courage; il parvient à faire embarquer trois hommes dévoués, qui portent à Pepin une de ses lettres. Le roi des Français, déjà informé de l'entreprise d'Astolphe, avait convoqué l'assemblée générale française et était prêt à marcher vers l'Italie. Il passe les Alpes, et met le siége devant Pavie. Astolphe accourt au secours de sa capitale ; il est forcé d'implorer la paix. Il ne l'obtient qu'à des conditions plus dures encore que les premières qu'on lui avait imposées:

il ajoute à toutes les cessions qu'il avait promises celle de la ville de Comachio, et promet de payer à Pepin un tribut annuel de douze mille sous d'or.

Le pape reçoit les clefs des villes qu'il tient de la libéralité de Pepin; il en consacre le don par une inscription remarquable.

Le roi des Français, cependant, qui, d'un côté, ne veut pas donner une puissance temporelle trop étendue à un pontife qui peut exercer une si grande influence sur les esprits, et qui, d'un autre côté, ne perd jamais de vue les grands plans que son fils était appelé à exécuter, se réserve la suzeraineté, ou, pour mieux dire, la véritable souveraineté des contrées qu'il a cédées au pape. Il confie le gouvernement de Ravenne à l'archevêque et aux tribuns de cette ville, ordonne qu'ils lui rendront compte à lui-même de leur administration, exerce dans les autres cités de l'Exarchat ou de la Pentapole tous les actes de l'autorité suprême, et se fait remettre une grande partie des trésors renfermés dans Pavie, pour se dédommager des frais de la guerre. Il a néanmoins la modération de ne pas aller à Rome, de ne pas montrer aux Romains leur libérateur, et repasse les Alpes pour revenir en France.

Pepin trouva dans ses états des ambassadeurs de Constantin Copronyme, qui venaient réclamer, pour l'empire d'Orient, la Pentapole et l'Exarchat. Ils apportaient des présents de leur souverain, et entre autres un orgue. Cet instrument était bien éloigné de la grandeur et de la perfection aux-

quelles on a élevé les orgues des principales églises de l'Oc ident; mais il était de la même nature, composé de même de différents tuyaux, d'un clavier et d'un soufflet, et c'était le premier qu'on voyait en France. Les ambassadeurs de Constantin ne peuve e système général de politiqu ne l'aurait pas permis.

Pepin talie avant le mois de mai.

(755) arrivée en France, il convoqua à ssemblée générale des Français: ette époque que cette asseml nelle, que l'on avait nommée jusqu'alors *champ de mars* ou assemblée du champ de mars, fut appelée *champ de mai* ou assemblée du champ de mai, et fut presque toujours convoquée dans ce même mois de mai, au lieu de l'être, comme auparavant, dans le mois de mars.

Ce fut dans cette assemblée de Compiègne, que le jeune Tassillon, duc de Bavière, qui avait accompagé le roi, son oncle, dans son expédition d'Italie, rendit hommage à Pepin et aux princes ses fils, et leur jura fidélité sur des reliques de saint Denys, de saint Martin et de saint Germain.

L'année suivante, Astolphe mourut. Didier, son connétable ou l'un de ses généraux, fut élu pour lui succéder. Ce prince crut devoir exécuter fidèlement le dernier traité imposé à son prédécesseur; il lui aurait paru encore impossible de lutter contre l'influence du pape et la puissance de Pepin.

En 757, de nouveaux ambassadeurs de Constan-

tinople parurent à la cour du roi ; ils firent les mêmes demandes qu'en 755, et leur mission n'eut pas un succès plus heureux.

Que l'on remarque, vers ce même temps, une décision ou plutôt une loi criminelle rendue avec le consentement d'une assemblée tenue à Vernon, que l'on a nommée concile, mais dans laquelle entrèrent plusieurs grands du royaume.

Dans les siècles déplorables que nous examinons, où la force et la richesse exerçaient un si redoutable empire, des amendes ou des compensations en argent rachetaient presque tous les crimes, et même les meurtres. Ces amendes, ces peines pécuniaires étaient devenues si légères pour les hommes riches et puissants, que rien n'arrêtait leur violence et ne garantissait la vie des faibles qui avaient le malheur de leur déplaire. La sagesse de Pepin voulut faire cesser ces horribles abus : l'assemblée de Vernon ne peut résister à l'ascendant de Pepin, ou plutôt à celui de l'éternelle justice. Mais quelle peinture des idées qui alors dominaient les esprits, que l'expédient adopté par l'assemblée pour aggraver les peines infligées aux crimes ! Elle déclare que l'excommunication religieuse suivra nécessairement la condamnation à ces peines, et que l'on ne pourra, sous peine d'être excommunié soi-même, ni boire, ni manger avec le coupable, ni en recevoir aucun don, ni même le saluer. Ce frein imposé alors à la puissance a pu être béni avec transport par la faiblesse privée de toute autre défense ; mais de

q[illegible]aux n'a-t-il pas été l'origine, à mesure que les [illegible]res de l'ignorance continuant de s'épaissir, [illegible]ibles lumières que le clergé avait entretenues s[illegible]teignaient successivement, que les mœurs de ce [illegible]me clergé se dépravaient, et qu'il cédait plus rap[illegible]dement à l'amour de la domination et des riche[illegible]

Saint [illegible]ue de Metz que Pepin avait envo[illegible]e au-devant du pape Étienne III[illegible]ruction et l'esprit trop élevé pour [illegible] les funestes suites de cette corr[illegible]que sa vertu lui faisait déplorer. [illegible]er ou de prévenir cette dépravati[illegible]pour ses prêtres, ses clercs ou ses chanoines, une règle imitée en grande partie de celle de saint Benoît. Cette règle fut bientôt adoptée par un grand nombre d'archevêques ou d'évêques; elle a été long-temps fameuse en Europe, et particulièrement en Allemagne; et toutes les dispositions de ce statut montrent combien de précautions il avait cru devoir prendre contre les maux qu'il redoutait.

Mais pour présenter des traits bien remarquables du tableau des mœurs, des habitudes et des opinions de ce huitième siècle dont nous nous occupons, citons plusieurs décisions du concile tenu à Compiègne, dans cette même année 757, et dont les canons réglèrent la jurisprudence relative au mariage.

On peut se marier, dit le concile, avec un parent ou une parente au quatrième degré.

Si l'une des deux parties qui ont contracté un mariage, malgré leur parenté au troisième degré, vient à mourir, celle qui survivra ne pourra se remarier.

Si une femme prend le voile sans la permission de son mari, le mari peut la reprendre.

Si une fille mariée malgré elle quitte son mari, ses parents peuvent la donner à un autre.

Un mariage contracté avec un ou une esclave qu'on croyait libre est nul.

Un vassal marié malgré lui par son seigneur n'est pas obligé de demeurer avec sa femme.

Celui qui, ayant épousé une femme corrompue par son frère, en épouse une seconde qu'il trouve également corrompue, ne peut pas la quitter; et s'il en épouse une troisième, il est obligé de revenir à la seconde, et la troisième peut se remarier.

La femme qui se laisse séduire par le frère de son mari ne peut jamais se remarier, non plus que son complice; le mari de cette femme peut en épouser une autre.

Celui qui, lors de la confirmation, sert de parrain à son gendre ou à sa bru, doit se séparer de sa femme, et ne peut pas en épouser une autre.

Celui qui permet à sa femme d'entrer dans un monastère, ou même de prendre le voile sans se renfermer dans un cloître, peut prendre une autre femme; et celle dont l'époux se retire dans un monastère pour y vivre en religieux peut prendre un autre mari.

Si un homme a un commerce criminel avec deux sœurs, ou avec une mère et sa fille, à l'insu l'une de l'autre, et que cet homme se marie dans la suite, il est obligé de quitter sa femme, qui peut épouser un autre homme. La mère et la fille, ou les d nt se marier; mais si elles vier toute la faute de celui qui les a it obligées de faire pénitence et leurs maris, qui peuvent épou ies.

Et enfir it donner à sa femme, et une lép x, la permission de se remarier.

Les Saxons oublièrent encore, en 758, leurs défaites, leurs malheurs et leurs promesses. Ils s'armèrent de nouveau pour leur indépendance, qui ne cessait d'être l'objet de tous leurs vœux; ils éprouvèrent le même sort; ils promirent les mêmes tributs, au milieu de leurs asiles détruits et de leurs forêts ravagées. Brave et infortunée nation, que l'on plaint et que l'on admire, qu'accable tout le poids d'un des siècles les plus barbares, qui, dans l'obscurité qui l'environne, ne peut distinguer la voie de son salut; que la victoire trahit, que la violence écrase, mais qui, sous le fer du vainqueur, invoque la liberté dont l'amour brûle dans son âme!

Paul Ier avait succédé à Étienne III sur la chaire pontificale. Depuis long-temps les papes désiraient que les églises de France adoptassent, à la place de leur ancienne liturgie et de leurs chants reli-

gieux, les chants et les rites de Rome. Pepin remplit avec d'autant plus de facilité le vœu de Paul à ce sujet, que les chants romains étaient bien supérieurs à ceux de France. Le pape adresse au roi un recueil de *répons* et d'*antiennes;* il envoie Siméon, second chantre de Rome, à Remi, fils de Charles-Martel et archevêque de Rouen. Remi entretient à Rome des moines qui suivent l'école des chantres du pape; et la liturgie romaine remplace la liturgie gallicane dans les églises françaises, qui ne conservent du moins qu'un petit nombre de leurs anciens usages religieux.

La puissance de Pepin, sa gloire, l'amour qu'on avait pour lui, ne purent cependant empêcher Gaifre, duc d'Aquitaine, de faire de nouveaux efforts pour se soustraire à l'obéissance qu'il avait promise à Charles (759). Né du sang de Clovis, il ne pouvait supporter d'obéir à Pepin. Il porta le ravage dans les états du roi; les églises mêmes furent la proie des flammes. Pepin marcha contre lui. On ne comprend pas d'abord comment cette guerre, que le roi devait désirer de terminer promptement, et dans laquelle la victoire couronna si souvent ses armes, l'occupa si long-temps; mais il était obligé de veiller d'un côté sur l'Italie, et de l'autre sur la Germanie; des mouvements séditieux attirèrent son attention vers la Bretagne; il ne pouvait pas porter vers l'Aquitaine toutes les forces de son royaume, et il n'était pas de sa politique de fatiguer les Français par des levées trop fréquentes ou trop nombreuses.

Cette guerre fit naître de grandes espérances dans l'âme du roi Didier : il crut pouvoir faire revivre tous les projets d'Astolphe. Il retint plusieurs places que le traité de Pavie l'obligeait à rendre au pape. Il ne déguisa plus ses desseins. Il commença les host[illegible] ; il entra dans la Pentapole; il [illegible] névent, qu'il regardait comme tr[illegible] ise de Rome; il fit prisonnier le [illegible], trop dévoué au pape. Il craign[illegible] re trop pressé et de se voir bien [illegible] pin, irrité de son infidélité. Il s[illegible] et voulut conférer avec Paul. Le [illegible] le, et Pepin trop éloigné pour qu[illegible] Didier son prisonnier; il le conjura de tenir la parole qu'il avait donnée au roi des Français. « Vous devez la regarder, lui » dit-il, comme donnée à saint Pierre lui-même. » Didier y consentit, à la seule condition que Pepin lui rendrait les otages d'Astolphe. Le pape envoie en effet des ambassadeurs en France ; et, dans les lettres qu'il leur remet, il supplie le roi des Français, qu'il nomme son protecteur, d'accorder la paix aux Lombards, le peuple le plus digne de son amitié : mais il avait écrit secrètement à Pepin pour l'engager à retenir les otages et à se presser d'envoyer une armée en Italie.

Des ambassadeurs français apportent à Didier de nouvelles menaces de leur roi. Il sent qu'il faut qu'il cède, ou qu'il s'attende à voir fondre sur la Lombardie cette puissance si redoutable de Pepin, sous laquelle Astolphe a succombé. Il rend une

partie des villes qu'on lui demande ; il jure de remettre bientôt les autres : mais il entretient une correspondance secrète avec l'empereur de Constantinople, et donne au jeune Tassillon la main d'une de ses filles, par laquelle il espère exercer une grande influence sur ce duc de Bavière.

Il fait cependant cesser les hostilités, et se rend une seconde fois à Rome.

Il remet à Paul tout ce qu'il lui a pris dans les duchés de Bénévent et de Spolette ; il écrit aux habitants de Naples et à ceux de Gaëte de laisser jouir le pape de tout ce qu'il réclame dans leur territoire ; et il l'engage à envoyer des commissaires pour se concerter avec les siens, relativement aux places demandées pour le siége de Rome.

Il ne pouvait néanmoins cesser de songer à multiplier les embarras de Pepin, et tout ce qui pouvait affaiblir sa puissance. Il persuade à son gendre Tassillon de feindre une maladie, d'abandonner la guerre d'Aquitaine où il s'était signalé, et de revenir dans la Bavière.

Il paraîtrait qu'indépendamment des motifs que nous venons d'indiquer, la politique très attentive, très sage et très prévoyante de Pepin, qui connaissait bien l'esprit des Français, et particulièrement des grands de son royaume, le porta à ne pas presser la fin de cette guerre d'Aquitaine, qu'il aurait pu, s'il l'avait souhaité fortement, terminer par un coup de foudre, comme il avait plus d'une fois réduit Pavie et le royaume des Lombards. Il semblerait qu'il voulait ménager le sang de Clovis et

celui des Aquitains, ne pas achever de ruiner de belles contrées qui faisaient partie de ses états, saisir les occasions de déployer une modération qui lui avait été si utile, au lieu d'une puissance dont il était bien sûr qu'on ne pouvait pas douter, ne [illegible], et attendre qu'il vînt implorer [illegible] il était disposé à lui accorder.

Les [illegible] trop de voiles sur les circons[illegible]nts du huitième siècle, pour qu'o[illegible] une idée bien nette des vues sec[illegible]is, quoi qu'il en soit, la guerre co[illegible]fection de Tassillon et les affaires d'Italie, ne l'empêchaient pas de donner beaucoup de soins à l'administration de son royaume.

Il fondait ou dotait un grand nombre de monastères, depuis les bords du Lot jusques aux montagnes de Bourgogne, aux rives de la Moselle, à celles du Rhin, de la Fulde, du Danube, et particulièrement les abbayes de Marsillac, de Cahors, de Saint-Germain-des-Prés, de Condat, de Saint-Gal, de Fulde, et de Saint-Emmeran de Ratisbonne. Il veillait à ce qu'on y exerçât cette hospitalité si nécessaire dans ces temps si peu civilisés, pour faciliter les communications des diverses parties du royaume.

Il était très attentif à envoyer dans les différentes contrées de ses vastes états, de ces délégués nommés *missi dominici*, pour tout examiner en son nom, lui rendre compte de tout ce qu'ils obser-

vaient, recevoir les plaintes, réprimer les vexations, faire cesser les abus, presser les jugements, secourir la faiblesse, soumettre la force à la justice, rendre ainsi présente, sur tous les points de la Germanie et des Gaules, sa puissance protectrice, et en étendre toute l'influence bienfaisante jusques aux extrémités de la France.

Il présida l'assemblée du champ de mai, à Nevers en 763, à Worms en 764, à Attigny en 765. Les fêtes de la Noël et de Pâques étaient alors, et par une suite de la théocratie que nous avons exposée, de grandes solennités civiles aussi bien que religieuses; il les célébra, en 764, à Aix-la-Chapelle, qui était près d'être considérée comme une des capitales de la monarchie. Il tint dans ces différentes villes ces *cours plénières* dans lesquelles le monarque, la couronne sur la tête, traitait splendidement et défrayait avec magnificence les leudes et grands vassaux qui lui offraient de riches présents, et où la reine, dont le caractère était aussi affable que son esprit était élevé, savait si bien, par sa bonté et le charme de ses manières, attacher tous les cœurs à la nouvelle dynastie royale.

Dans cette même année 764, portant ses regards jusques aux contrées de l'Europe et de l'Asie les plus éloignées, comme il les portait dans les siècles à venir, il tourna son attention vers les bords de l'Euphrate et du Tigre. Abufajar Almanzor, le second des khalifes abassides, venait de bâtir la ville de Bagdad sur ces rives fertiles que le Tigre arrose, et y avait établi le siége de l'empire des musul-

mans. Ses armées victorieuses avaient pénétré dans le Turkestan, à l'est et au nord-est de la mer Caspienne; les vaisseaux de ses Arabes s'étaient avancés jusques à la Chine en 758, et avaient pillé Canton. C'étaient les armées de ses prédécesseurs qui avaient porté le fer et le feu en France, jusques à la Loire, et dans tout le bassin de la Saône et du Rhône; c'était de leur redoutable puissance que Charles-Martel avait préservé l'Europe, ou plutôt toute la chrétienté. Mais depuis vingt ans tout était changé. Pepin ne craignait plus ceux que son père avait vaincus avec tant de gloire; il leur avait enlevé Narbonne, et les khalifes de Bagdad pouvaient servir ses projets. Tout lui permettait de prétendre à cet empire d'Occident que l'on avait offert à Charles-Martel, et dont la mort seule avait empêché ce prince de prendre les rênes. Mais les empereurs de Constantinople pouvaient, par des attaques sans cesse renouvelées, ébranler ce trône d'Occident sur lequel il voulait monter, et qu'ils regardaient comme leur héritage. Pour que les Français, qui l'avaient nommé leur roi, remplaçassent en tout les Romains, il fallait attaquer jusque dans Constantinople cet empire des Grecs dont le nom seul avait encore tant de pouvoir; il fallait culbuter leur trône, et soumettre au moins leurs états européens à l'empire que Pepin voulait faire revivre. Les empereurs d'Orient ne pourraient pas résister aux forces combinées des deux premiers peuples du monde, les Français et les Sarrasins; l'ambition des khalifes les déterminerait facile-

ment à se concerter avec les Français, et à porter leurs armes vers le Bosphore, au travers de l'Asie Mineure. Pepin médita profondément son plan, et fit partir des ambassadeurs pour Bagdad. Trois ans après, ou environ, ses envoyés furent de retour en France, et amenèrent avec eux des ambassadeurs d'Almanzor. Pepin se préparait, suivant quelques auteurs, à porter la guerre en Thrace, et à conduire ses soldats jusques au Pont-Euxin ; tout favorisait cette grande entreprise : les musulmans allaient combattre celui qu'il voulait attaquer ; les ressources de Gaifre s'étaient épuisées comme Pepin l'avait prévu (768) ; fugitif de contrée en contrée, il avait été trahi et mis à mort par ses propres soldats. Tassillon avait imploré la médiation du pape pour obtenir son pardon. Didier s'était vu forcé de renoncer à ses projets. De grands troubles agitaient l'empire d'Orient, courbé sous la verge de fer d'un tyran insensé. Le pontife de Rome était prêt à seconder, par toute son influence, une expédition qui soumettait à son autorité toutes les églises de l'Orient, et même celle de Constantinople, sa terrible rivale. On ne doit donc pas être étonné que Pepin ait refusé la main de sa fille Gisèle au fils de Constantin Copronyme, dont il semble que le conseil prévoyait et voulait détourner l'orage effrayant qui se formait dans l'Orient et dans l'Occident, et, pour des yeux attentifs, menaçait de tomber sur les rives du Bosphore. Mais Pepin eut le sort de son père ; la mort déjoua ses projets comme ceux de Charles-Martel ; ils devaient

passer à Charles son fils, comme un grand héritage du génie.

Le roi était allé à Saintes; il y tomba malade; une hydropisie se déclara, la fièvre le prit. Il résolut cependant de revenir vers le nord de la France. Il passa par [illegible] des dons à l'abbaye de Saint-Hilair[illegible]rs, où il déposa de riches offran[illegible]de saint Martin, avec la reine Ber[illegible] fils, Charles et Carloman. Il cont[illegible] avec peine vers Paris; il ne s'y ar[illegible]die empirait à chaque instant. Il [illegible]ques au monastère de Saint-Den[illegible] de finir ses jours. Il y recueillit toutes ses forces pour remplir dignement ses derniers devoirs de monarque; son âme conserva toute sa fermeté: sa femme, ses enfants, tous ceux qui l'approchaient, fondaient en larmes; il retint les siennes; il s'occupa de tout ce qui pouvait intéresser la tranquillité et la prospérité future de son royaume. Il devait connaître toute l'étendue du génie de Charles, son fils aîné, la force de sa tête, son habileté, son courage; il n'osa pas cependant lui transmettre toutes ses couronnes; il crut devoir partager ses états. Il fit la grande faute qui avait été si funeste à la France sous les descendants de Clovis. Il est une limite que les esprits les plus élevés ne peuvent dépasser; il céda à la force de l'usage, souvent si tyrannique; il ne put se soustraire à l'influence d'un siècle d'ignorance et d'erreur: et combien cette influence devait être puissante, puisqu'elle fit plier sous son poids quatre des plus

grands princes dont la postérité honore la mémoire, Pepin d'Héristal, Charles-Martel, Pepin-le-Bref, dont nous montrons les derniers moments, et même Charlemagne! Pepin donna à Charles l'Austrasie et une grande partie de la Neustrie; il assigna à Carloman la Bourgogne, la Provence, le Languedoc, et, ce qui est plus surprenant, l'Alsace et toute la Germanie française; il partagea l'Aquitaine entre les deux princes; il nomma des gouverneurs et des juges, particulièrement dans cette même Aquitaine très récemment pacifiée. Il ordonna qu'on l'enterrât à la porte de l'église de Saint-Denys, qu'il avait commencé de faire rebâtir; il voulut que son corps fût placé sous la pierre sépulcrale, dans la même attitude que prenaient les chrétiens pénitents à la porte des temples. Il donna de nouveaux ordres pour le bonheur des Français, et ne cessa de régner qu'en cessant de vivre. Quel éloge on peut faire de lui après plus de mille ans! Il consomma une grande révolution sans répandre une goutte de sang; il inspira non seulement l'estime et le respect, mais encore l'amour.

L'admiration et les regrets avec lesquels son nom fut toujours prononcé n'empêchèrent pas cependant l'assemblée générale de la nation de ne pas confirmer la division du royaume telle qu'il avait cru devoir l'établir; elle décida que les deux princes partageraient la France comme Pepin-le-Bref et son frère Carloman l'avaient partagée. Charles eut la Neustrie et la Bourgogne, et Carloman l'Austrasie, la Germanie française et l'Aquitaine, qui néanmoins

passa bientôt, avec une partie de l'Austrasie, sous la domination de Charles. Les deux princes furent reconnus solennellement par l'assemblée générale rois des Français; et quoiqu'ils eussent été sacrés avec Pepin leur père et Berthe leur mère par le pape Étienn [illegible] t de nouveau l'onction royale, ap [illegible] onnus rois. Ce fut à Noyon qu [illegible] harles, et le nouveau sacre de Ca [illegible] Soissons.

Charles [illegible] deux ans, et Carloman dix-huit; ils [illegible] riés.

Pepin a [illegible] e autres enfants : un prince nom [illegible] fit moine dans le monastère où il avait [illegible] evé, et trois princesses, dont deux furent religieuses, et dont l'autre, mariée à un comte d'Angers, fut mère de ce Roland, neveu de Charlemagne, que sa valeur, les chants guerriers des Français et le génie de l'Arioste ont rendu si fameux.

A peine Charles avait-il été sacré à Noyon qu'il fut obligé de marcher contre les Aquitains.

(769) Après la mort de Gaifre, Hunalde, ou Hunon, père de ce duc, était sorti du monastère dans lequel il s'était renfermé, et avait repris les rênes du gouvernement de l'Aquitaine. Charles invita son frère Carloman à joindre ses troupes aux siennes, pour apaiser les troubles d'une province qui était sous la domination particulière de ce prince: Carloman le promit, revint ensuite sur sa résolution, allégua différents motifs. Charles partit seul pour aller réduire Hunalde. Il le mit aisément en fuite,

et obligea Lupus, duc de Gascogne, chez qui Hunalde s'était retiré, à le livrer entre ses mains. On a cru que Hunalde, mal gardé, s'était sauvé de sa prison, et s'était réfugié auprès de Didier, roi des Lombards.

Le refus que Carloman avait fait de se réunir à Charles produisit entre les deux rois une mésintelligence, que plusieurs grands du royaume tâchèrent d'envenimer, mais dont les soins de la reine Berthe, leur mère, parvinrent à prévenir l'éclat.

Cette veuve de Pepin ne négligeait rien pour maintenir la paix entre ses enfants. Elle crut qu'un des meilleurs moyens de la rendre durable serait de marier son fils Charles avec une des filles de Didier, dont une autre fille avait épousé Carloman. Charles vit dans cette alliance la source d'un grand accroissement de sa puissance dans cette Italie, où l'on avait offert la couronne d'Occident à son père et à son aïeul Charles-Martel : il adopta les vues de la reine; il consentit même à voir sa mère aller elle-même en Lombardie arranger le mariage qu'elle avait projeté.

La reine, toujours attentive à écarter tout ce qui pouvait faire naître quelque dissentiment entre les deux rois, commença son voyage par aller conférer de l'union qu'elle souhaitait avec Carloman, qui était alors entre Toul et Neufchâteau.

Arrivée ensuite à la cour de Didier, elle n'eut pas de peine à conclure avec ce prince le mariage qu'elle souhaitait, malgré les représentations et les oppo-

sitions secrètes du pape Étienne III, qui ne voyait que trop combien les suites de cette union pouvaient être funestes à la puissance temporelle des évêques de Rome, et elle repartit bientôt pour la France avec la jeune princesse. Charles venait de répudier F [illegible] usa la fille de Didier. Cette rein [illegible] lant long-temps sur le trône de Fr [illegible] politiques de Charles changèrent: [illegible] dégoûta de sa femme: on assura [illegible] t pas lui donner d'enfants; il la [illegible] étermination irrita vivement la [illegible] l venait de renvoyer à son père. G [illegible] le Carloman, princesse fière et hautaine, [illegible] aisement partager son ressentiment à son mari, trop éloigné d'avoir le génie et le caractère de Charles pour que sa jalousie secrète contre son frère ne le livrât pas à tout l'ascendant de Gerberge. Didier et Tassillon, duc de Bavière, époux d'une autre sœur de la reine répudiée, aussi indignés que la reine d'Austrasie de l'outrage fait à la fille du roi des Lombards, se réunissent à Gerberge pour entretenir dans l'âme de Carloman une inimitié qui pouvait seule les préserver de la puissance déjà si redoutable de Charles.

Voilà donc Gerberge, Tassillon et Didier ligués secrètement contre le roi de Neustrie; ils ont conjuré sa perte : Étienne III fait peut-être des vœux contre ce monarque, qui lui semble menacer plus que tous les autres souverains l'autorité pontificale. Mais Charles a pour lui ses grands talents; et un évènement inattendu change la face des affaires.

Dès 771, le roi Carloman meurt, à l'âge de vingt ans. Gerberge s'effraie pour les deux princes très jeunes qu'elle a eus de ce roi; elle craint ou fait semblant de craindre que Charles ne les immole à son ambition, ou du moins ne leur fasse couper les cheveux, et ne les enferme dans un monastère. Elle s'enfuit avec eux auprès du roi son père; et tous ceux qui redoutent d'être accusés d'avoir tâché de faire naître ou d'entretenir l'inimitié de Carloman contre Charles la suivent à la cour de Didier.

Charles s'indigne de la crainte et de la retraite de la femme de son frère, prend possession des états de Carloman, abandonnés par Gerberge, et est reconnu roi de toute la monarchie française, comme son père Pepin.

Il peut maintenant concevoir les plus vastes projets: il règne sans partage sur le peuple le plus valeureux. Il peut porter ses regards sur la belle Italie; il peut en méditer la conquête. L'alliance des Lombards ne lui est plus nécessaire; elle lui serait bien plutôt nuisible; elle diminuerait l'étendue de ses plans; sa propre force lui suffit; il saura bien écarter toutes les résistances.

Mais avant de s'engager au-delà des Alpes, il faut qu'il garantisse de toute invasion dangereuse la Germanie française; il faut qu'il pose une barrière redoutable au-devant de ses états du nord et de l'orient. Il veut que le Saxon, ne rappelant qu'avec effroi la puissance de son bras, ne puisse plus vouloir se soustraire à une domination inévitable. Il ne peut se débarrasser des erreurs de son

siècle; il ne peut pas s'élever au-dessus du faux système suivi par Pepin et par Charles-Martel; il ne voit pas qu'en suivant ce système, aussi impolitique qu'injuste et cruel, il ne peut produire qu'un long enchaînement de trèves très courtes, de terribles insurrections, de guerres sanglantes; qu'au lieu d'assujettir l[illegible]e, il devait leur faire partager to[illegible]s les sentiments, tous les droits, [illegible]t jusques au nom et au patriotisme [illegible]is quel homme, à cette époque, aur[illegible] pensées à cette grande hauteur, pu[illegible] l'a pas pu?

Une asse[illegible]enue à Worms, décide en 772 la guerre qu'il propose. L'ascendant de la barbarie l'entraîne. Il est livré à l'esprit de ses contemporains; il semble que les ombres de son père et de son aïeul le précèdent, et lui commandent de les suivre; et les cris de guerre des Français achèvent d'égarer son génie.

Les bois, les marais, les rochers, les défilés, rien ne l'arrête. Il va jusques à ces montagnes qui séparent le bassin du Weser de celui de l'Ems et de celui du Rhin; il s'avance jusques à un de ces asiles auxquels on a donné le nom de forteresses, mais qui étaient plutôt des camps retranchés, protégés et défendus par des fossés, des palissades, des abatis, des précipices, et tous les accidents que les montagnes et les forêts pouvaient offrir. Cet asile, appelé alors Eresbourg, auprès de l'endroit où l'on voit Paderborn, renfermait une sorte de temple. Les Saxons y vénéraient une statue placée sur une

colonne. Cette statue était celle d'une de leurs anciennes divinités, et rappelait la gloire de ce fameux Arminius, dont la vaillance avait été si funeste aux légions romaines sous l'empire d'Auguste. On nommait *Irminsul* ce monument si cher aux Saxons. On a écrit que cette statue représentait un homme très grand, tenant d'une main un étendard sur lequel on avait représenté d'un côté une rose, et de l'autre une balance; sur sa poitrine paraissait la figure d'un ours, et sur son bouclier celle d'un lion. Dans ce sanctuaire était gardé l'or et l'argent que les Saxons pouvaient posséder. Charles ordonna qu'on enlevât ce faible trésor de sauvages habitants des bois; il fit abattre la colonne; il voulut qu'on brisât la statue, qui devait être une bien grossière ébauche d'un art bien imparfait; il fit détruire cette enceinte peu difficile à renverser, disperser ou brûler. Il semble que, se croyant déjà chargé de l'honneur de cette couronne impériale que la mort seule avait empêché ses pères de porter, et que la destinée devait lui paraître réserver pour lui, il n'a pas voulu laisser subsister la plus faible trace de la défaite des Romains. Mais à quoi lui servit cet abus de la force? Il aigrit les cœurs d'un peuple généreux; il blessa leur fierté; il les attaqua dans ce qu'ils avaient de plus cher: il put les vaincre; mais il ne changea pas leurs affections; il ne calma pas leur indignation secrète et profonde; il leur arracha des promesses trop imposées par la contrainte pour qu'ils crussent devoir les tenir. Il expia son impolitique violence par près de trente ans d'une guerre cruelle.

Ah! si son génie avait été éclairé par les lumières de la civilisation, il aurait respecté dans le monument sacré des Saxons leur propriété la plus précieuse, leurs opinions religieuses et leur gloire militaire. Bien loin de se déclarer le vengeur des Romains vai[illegible] ımes du nord, il aurait traité en f[illegible] ıx habitants de ces forêts germaniqu[illegible] ortis les aïeux des Français; il aur[illegible] Arminius; il l'aurait honoré; il a[illegible] *Arminius II;* et portant jusques au[illegible] marais et de leurs bois tous les bi[illegible] changeant leurs tristes solitudes [illegible] antes et fécondes, leur faisant désirer les douceurs de la paix, les appelant aux jouissances sans cesse renaissantes de la société perfectionnée, et leur montrant tout le charme de la morale évangélique, il les aurait bientôt attachés pour jamais à la France, à son trône et à son culte, par les liens les plus étroits du bonheur, de la reconnaissance et d'un louable orgueil. Nous voyons bien dans une vie d'un saint abbé du monastère de Fulde, et dans quelques autres écrits, que Charles mena avec lui un assez grand nombre de prêtres, d'abbés, et même d'évêques qui suivaient l'armée, et prêchaient la foi chrétienne aux Saxons obligés de mettre bas les armes; de riches présents étaient distribués par ordre du roi à ceux qui embrassaient cette foi. Charles entrevoyait une partie de ce qu'il aurait fait dans des temps plus heureux; mais les âmes étaient ulcérées; on n'obtenait qu'une soumission momentanée à quelques cérémonies; et

les Saxons, chaque jour plus humiliés et plus avides de vengeance, ne se consolaient d'une situation détestée que par l'espoir de relever le lendemain l'étendard de cette indépendance qu'ils préféraient à tout.

Et si l'on veut avoir une idée nette de l'importance des résolutions de ces Saxons si braves, que l'on sache qu'ils étaient à cette époque divisés en quatre peuples principaux : les Westphaliens et les Angrivariens, qui vivaient entre l'Ems et le Weser; les Ostphaliens, qui habitaient entre le Weser et l'Elbe; et les Nordalbingiens, qui s'étendaient au-delà de l'Elbe jusques à la Baltique, et occupaient l'ancienne patrie des Saxons, conquérants de l'Angleterre, l'Alt-Saxen, l'Olden-Saten, d'où sont venus l'Holsace ou le Holstein.

Elle finit en apparence, cette première guerre de Charles contre les Saxons. Ils suspendirent leur résistance; ils donnèrent douze otages, et le roi revint en France, où il célébra à Héristal les grandes solennités de la Noël et de Pâques.

Cependant de grands évènements se préparaient au-delà des Alpes. Didier faisait retentir l'Italie de ses plaintes contre Charlemagne, qui avait renvoyé sa sœur, et dont il recherchait tous les moyens d'affaiblir la puissance et de renverser les projets. Il voulait allumer tous les feux de la guerre. Il ne se doutait pas de l'immense volcan creusé sous ses états; il ne voyait pas qu'il allait en hâter l'explosion terrible. Ne pensant qu'à susciter des ennemis à Charles, et à porter le trouble, la division

et toutes les discordes civiles dans le sein de la France, il imagina d'engager Adrien Ier, qui avait remplacé Étienne IV sur la chaire de Rome, à donner l'onction royale aux deux fils de Carloman, avec lesquels nous avons vu que la reine Gerberge s'était retiré [illegible])idier. Adrien le refusa. Le roi des l [illegible] ça le pontife de ses armes; le pap[illegible] moins dans son refus, et Didier [illegible] rchat de Ravenne.

Adrien, [illegible] charie et d'Étienne III, a recours à [illegible] du roi des Français; Charles dut [illegible] une occasion que ses vues ambi[illegible] ent souhaiter depuis long-temps.

(773) Il répond au pape qu'il va marcher à son secours et le délivrer de son ennemi. Il rassemble ses troupes. Leur rendez-vous général est à Genève; il y tient une assemblée générale des Français, où son entreprise est approuvée. Les troupes prennent deux routes pour pénétrer en Italie: une partie de l'armée traverse le Mont-Jou, aussi fameux aujourd'hui sous le nom de grand Saint-Bernard; les autres corps, à la tête desquels est Charles luimême, s'avancent par le Mont-Cenis.

Les gorges des Alpes étaient gardées par les Lombards; ils s'étaient fortement retranchés à l'entrée des vallées du Piémont. Charles, avant de donner le dernier signal des combats, envoie des députés à Didier; il le presse de satisfaire le pape et d'exécuter le traité de Pavie. Didier croit que Charles commence à se repentir de son entre-

prise et redoute le sort des armes ; il refuse avec fierté les propositions du roi des Français. Mais voilà que tout d'un coup les Lombards abandonnent les défilés, soit qu'ils aient été saisis d'une terreur panique, comme on l'a écrit, soit que le succès d'une manœuvre de Charles et l'apparition en Italie d'un corps de Français audacieux et vainqueurs de tous les obstacles, leur aient inspiré la crainte d'être coupés ou pris à dos ; ils se retirent en désordre, laissant leurs tentes et leur bagage au pouvoir des Français. Charles les poursuit jusques à Pavie, où Didier se renferme : il investit la place ; et pendant qu'un de ses généraux en continue le siége, il parcourt le bassin du Pô, s'empare du Milanais, du Brescian, du Mantouan, et se présente devant Vérone.

Adalgise, fils de Didier, commandait dans la place, où la reine Gerberge et les deux jeunes fils de Carloman s'étaient retirés. Charles somme Adalgise de lui remettre ses neveux et la veuve de son frère. Adalgise, obligé de céder à la force, lui remet la reine et les deux princes, que l'on conduit en France, où vraisemblablement ils finirent leurs jours dans des monastères.

Charles revient au siége de Pavie, qu'il confie bientôt à un de ses généraux, pour aller à Rome célébrer la fête de Pâques.

Il y est reçu comme le roi de cette Lombardie qu'il vient de conquérir presque tout entière, comme l'exarque suprême de Ravenne, comme le patrice de Rome. Le peuple accourt au-devant de

lui, et fait retentir les airs de ses acclamations. Ce ne sont plus les Gaulois qui viennent porter le fer et le feu jusques au pied du Capitole; ce sont les Français dont les étendards victorieux sont reçus comme des signes de salut. La reine des cités n'est pas prise de nouveau par des Barbares; elle relève sa tête al [illegible] elle-même à son libérateur. Char [illegible] César a triomphé: au lieu d'aller [illegible] e victoire au Capitole qui a p [illegible] au nouveau Capitole, sur lequel [illegible] oix de Jésus. Le pape, à la tête de [illegible] ance au-devant du roi jusque su [illegible] l'église de Saint-Pierre; les membres du clergé, les grands, tous les citoyens, portent des palmes. Charles et Adrien s'embrassent; la joie est universelle.

Le roi se fait représenter la donation faite par Pepin au saint-siége; il la confirme, et y ajoute de nouveaux bienfaits.

Il revient à Pavie. On y éprouvait toutes les horreurs d'un long siége; la famine et la peste y exerçaient leurs ravages; le peuple au désespoir ne reconnaissait plus de lois. On a écrit qu'il avait, dans sa fureur, massacré, comme un de ceux qui avaient provoqué ses maux, cet Hunalde, duc d'Aquitaine, qui s'était réfugié en Italie; ses cris de rage menacent son roi. Didier est forcé de se rendre.

Charles l'envoie en France, ainsi que la reine Ansa son épouse, le relègue dans le monastère de Corbie, où ce dernier roi des Lombards passa le

reste de sa vie, et il réunit la Lombardie à ses vastes états.

Adalgise, le fils de Didier, s'était sauvé par mer à Constantinople, où l'empereur d'Orient, Constantin Copronyme, lui donne le titre de patrice.

L'historien Paul Warnefrid, chancelier de Didier, et connu sous le nom de Paul diacre, parcequ'il était diacre d'Aquilée, conspire pour rétablir l'indépendance de sa nation. On le dénonce au vainqueur; on le traîne devant les tribunaux : il déclare que les malheurs de sa patrie n'ont pas changé ses sentiments. On le condamne à avoir les yeux crevés et les mains coupées. Charles, digne du nom de Grand, admire sa fidélité, loue son amour pour son pays, et s'écrie: « Où trouverions-nous une main qui écrivît aussi bien l'histoire! » ordonne qu'on respecte ses jours, et lui donne de grands témoignages de son estime.

Il revient à Rome; il met le pape en possession de tout ce que son père et lui ont cédé au saint-siége. Adrien, au nom du sénat et du peuple, lui donne de nouveau le titre de patrice; les Romains lui défèrent tous les droits de l'autorité suprême; ses délégués, ses *missi dominici*, exercent leurs fonctions jusque dans Rome même: on ne compte plus, dans les actes publics, les années du règne des empereurs d'Orient, mais celles du patriciat de Charlemagne.

On a écrit qu'une assemblée de cent cinquante-trois évèques, tenue à Rome à cette époque, avait conféré à ce prince le droit d'élire les papes. Mé-

[redacted]

zerai a partagé l'opinion de ceux qui l'ont publiée. Le chancelier de l'Hospital, dans un discours adressé à Charles IX, et Henri-le-Grand lui-même, dans une réponse faite, le 2 août 1594, aux députés de la ville de Beauvais, rappellent ce droit de Charlemagne; mais du moins Adrien et les Romains reconnais[illegible] des pontifes de Rome doit être [illegible]i des Français, comme elle ava[illegible]mpereurs d'Orient ou leurs lie[illegible]es de Ravenne.

Au mom[illegible] repartir de Rome, le pape lui [illegible]ecueil d'anciens canons dont se [illegible]aine. Le recueil était dédié *au* [illegible]*ome;* à la tête on voyait un acrostiche que l'on trouve dans le tome cinquième des *Historiens de France;* le pape l'avait composé de quarante-cinq vers ou lignes dont les initiales réunies formaient les mots suivants: *Domino excell. filio Carolo Magno regi*, *Hadrianus papa.* Charlemagne et Adrien se séparent contents l'un de l'autre. Charlemagne avait donné à Adrien un grand territoire; le pape lui avait promis de l'aider à corriger les abus de l'église, lui avait remis un petit livre, avait composé un poëme en son honneur, ne voulait jamais célébrer les saints mystères sans prier pour Charlemagne. L'un avait agi en roi et l'autre en pontife; mais ce qu'il faut remarquer, et ce qui fait l'éloge du pontife et du roi, c'est qu'Adrien fut toujours un ami fidèle de Charlemagne.

Le roi cependant, en repassant en France, va

de nouveau dans la Lombardie, y reçoit à Monza cette couronne de fer des rois lombards, dont le souvenir devait traverser tant de siècles, et joint le titre de roi d'Italie à celui de roi des Français.

Il conserva cependant les anciennes lois de la nation lombarde; et par une politique dont son génie lui fit voir aisément l'accord avec les circonstances singulières où l'Europe se trouvait placée, il permit de suivre à son gré, en déclarant son choix à la tête des actes, ou les lois romaines, ou les lois françaises, ou le code lombard.

Il passa les fêtes de Noël et de Pâques à Quiersy sur l'Oise. Il revint en France, et y traita avec beaucoup de distinction le fidèle Paul, le diacre d'Aquilée, qu'Angelram, évêque de Metz, engagea à écrire l'histoire des évêques de cette église; et l'assemblée nationale qu'il avait convoquée à Duren, dans le pays de Juliers (775), ayant adopté ses résolutions, il marcha contre les Saxons qui avaient repris les armes. Il s'avança jusques audelà du Weser, les contraignit à de nouveaux serments, en reçut de nouveaux otages; mais nous n'avons pas besoin de dire que leur soumission ne devait durer qu'autant que les troupes du roi seraient près de leurs frontières : déplorable et perpétuel effet de cette politique cruelle que le génie même de Charlemagne se croyait forcé de suivre au milieu des ténèbres de l'ignorance! Malgré le funeste préjugé auquel il obéissait, Charlemagne devait bien voir que la soumission des Saxons n'était que feinte et allait disparaître; mais

dans le système qui l'entraînait avec son siècle, que pouvait-il faire de mieux? et d'ailleurs de plus grands intérêts l'appelaient en Italie.

Didier était retiré dans le fond d'un monastère; mais son fils Adalgise, patrice de l'empire d'Orient, ne songea r le trône de ses pères. Constanti i redoutait bien plus la puissance luits par Charlemagne que celle ui offrait des secours; les grands qui Charlemage avait confié le go places ou des provinces de leur p t des liaisons secrètes avec le fils i: Adalgise était même parvenu à traiter avec Rotgaude, duc de Frioul.

(776) Adrien découvre cette conspiration, en informe le roi. Charlemagne arrive en Italie avant qu'on y soit instruit de son départ, surprend Rotgaude, lui fait trancher la tête, s'empare de Trévise, dans laquelle le beau-père du duc s'était renfermé, pacifie la Lombardie, et revient vers la Germanie, où les Saxons, ainsi qu'il l'avait prévu, relevant l'étendard de l'insurrection, avaient ruiné ou attaqué les forts qu'il avait garnis de troupes françaises, pour les contenir plus facilement sous son obéissance.

Witikind, l'un de leurs chefs les plus valeureux, et que son dévouement à sa patrie, son amour pour l'indépendance et l'honneur de lutter contre Charlemagne, ont immortalisé, avait dirigé leurs armes.

Le roi tient une assemblée générale à Worms, va chercher les Saxons jusque vers les sources de

la Lippe, les oblige à implorer de nouveau la clémence du vainqueur, en voit plusieurs recevoir le baptême, répare les forts qu'il avait construits, et revient en-deçà du Rhin, où il célèbre les solennités civiles et religieuses de la Noël et de Pâques, la première à Héristal, et la seconde à Nimègue.

(777) La belle saison était arrivée; Charlemagne veut déployer devant les principaux Saxons toute la magnificence du trône des Français et tout l'appareil de la puissance du roi de France et d'Italie; il veut frapper leur imagination, les pénétrer de sentiments plus analogues à ses désirs, les lier par des serments plus solennels et plus durables. C'est auprès de leurs sauvages asiles qu'il veut se montrer à eux au milieu de l'élite de sa nation. Il convoque l'assemblée générale à Paderborn, très près des montagnes alors si couvertes de bois où la Lippe prend sa source, et qui bordent vers le sud-ouest le bassin du Weser; il y appelle les chefs des Saxons. Ils n'osent résister à la volonté de Charlemagne, présent pour ainsi dire au milieu de leurs retraites; ils accourent à sa voix. Ils paraissent devant ce siége triomphal qu'environne l'assemblée des Français. Ils répètent au nom de leur nation ce serment de fidélité qu'ils ont tant de fois violé, et qui n'a jamais été en quelque sorte pour eux que l'expression de leur résignation à un inflexible destin; ils consentent, s'ils manquent à leur promesse, à perdre et leur pays et leur liberté.

Witikind cependant n'est pas parmi eux; il n'a pas voulu être complice de l'humiliation de sa pa-

trie; il n'a pas voulu s'abaisser à des promesses qu'il aurait eu horreur de tenir. Il s'est éloigné de son pays avec quelques uns des siens; il est allé dans le Danemarck, appelé alors *Normannie*, porter sa haine contre les oppresseurs de sa nation, et le[illegible]ouveaux ennemis. Son absence le[illegible] nouvel éclat. Charles est trop gra[illegible]admirer: l'éloignement seul de Wi[illegible]te pour ainsi dire à ses yeux la cér[illegible]imaginée; il doit voir plus que jan[illegible] Saxons sont loin d'être domptés.

Mais il v[illegible]des nouveaux plans enfantés par son génie.

Un émir des Sarrasins d'Espagne vient jusques à Paderborn implorer le secours de Charlemagne, et lui faire hommage de la province qu'il gouverne au-delà des Pyrénées.

Dès 752, Juzif, ce gouverneur général des Espagnes musulmanes, que nous avons vu vouloir profiter de la destruction de la dynastie des Ommiades et se rendre indépendant du nouveau khalife de Damas, avait rassemblé des troupes contre Hamer, qui ne voulait pas reconnaître son autorité. Hamer les avait battues et avait assiégé Sarragosse, qui lui avait ouvert ses portes.

Abul-Abbas, qu'on a aussi nommé Abdala-Sapho, le premier khalife des Abassides, ou descendant d'Abbas, oncle de Mahomet, étant mort en 754, Almanzor, ou Abul-Tafar Almanzor son frère, qui lui avait succédé sur la chaire du prophète, s'était

empressé de confirmer Juzif dans son gouvernement des Espagnes.

Sarragosse était rentrée sous la domination de Juzif (755); Hamer lui avait été livré. Il avait détaché Suléiman-Icabab avec une partie de son armée, pour aller reconquérir Pampelune; mais le roi don Alphonse des Asturies avait défait Suléiman.

Les armes de don Alphonse n'étaient pas cependant celles que Juzif devait le plus redouter.

Nous avons vu, dans notre sixième époque, Moavia, reste infortuné de ces Ommiades, appelés *Humeyas* par les Espagnols, échapper, avec son fils Abdérame, au fer des Abassides, ou *Alavezins*, et trouver un asile à l'extrémité de l'Afrique voisine de la péninsule. Moavia avait succombé à ses malheurs; son fils Abdérame imagina de les réparer.

Il n'avait que vingt-huit ans, son caractère était ferme, son courage peu facile à ébranler; il résolut de recouvrer une partie de la puissance de ses pères. Il savait que les Espagnes renfermaient un grand nombre de partisans de sa famille, et beaucoup de musulmans mécontents du gouvernement de Juzif; il y fit passer secrètement l'Arabe Béder et quelques autres de ses confidents. Ces émissaires parcoururent l'Andalousie, pendant que Juzif était encore auprès de Sarragosse; ils s'entendirent avec les principaux des musulmans qu'ils trouvèrent très disposés à reconnaître l'autorité d'un Ommiade dont ils connaissaient les belles qualités, et qui se-

rait indépendant, non seulement du gouverneur général de l'Afrique, mais du khalife lui-même.

Abdérame parvint à rassembler quelques soldats, partit pour la péninsule, débarqua au port d'Almugnecar, dans le royaume de Grenade. Il y trouva un grand n [illegible] rtisans qui se rangèrent sous ses d [illegible] villes voisines se déclarèrent pou [illegible] es défilés de ces montagnes de la [illegible] dont les sommets sont couverts de [illegible] sque toutes les saisons, et qu'il lui [illegible] s facile de garder, que l'hiver r [illegible] rs les soldats de Juzif, accoutum [illegible] empérature des plaines espagnoles, refusèrent de braver les rigueurs du froid au milieu de ces monts si élevés.

Le nombre des troupes d'Abdérame augmentait cependant chaque jour; et d'abord après le milieu de mars il put se faire proclamer à Archidona, prendre le titre de roi (756), descendre des montagnes, et entrer en monarque dans la ville de Séville.

Juzif cependant s'approchait à la tête de son armée. Abdérame remonta le bassin du Guadalquivir; il rencontra Juzif auprès de Cordoue. Le fleuve les séparait, et comme les pluies l'avaient beaucoup grossi, les deux armées furent pendant quelques jours en présence l'une de l'autre; des arrangements furent même proposés : mais les eaux du fleuve ayant beaucoup baissé, Abdérame le passa, défit Juzif, l'obligea à se réfugier dans Tolède avec les débris de son armée, et entra dans

Cordoue, qui se rendit à lui, ainsi que toute la partie de l'Andalousie qui ne l'avait pas encore reconnu.

Ses succès lui inspirèrent trop de confiance; il fit une faute: il s'éloigna trop de Séville et de Cordoue; il passa dans le bassin du Guadiana; il alla dans l'Alentéjo assiéger Béja. Juzif profita de son absence, parvint à pénétrer dans Cordoue par le moyen de quelques intelligences, enleva les femmes d'Abdérame, et les conduisit à Grenade qui n'avait pas encore pris parti pour son rival.

Abdérame, vainqueur de Béja et des pays voisins, se hâta de réparer sa faute; il marcha vers Grenade, y assiégea Juzif, le força à le reconnaître pour son roi, lui accorda des conditions avantageuses, reçut ses enfants en otage, lui laissa tous ses biens, lui donna même sa confiance, et se trouva paisible souverain de l'Espagne musulmane.

(757) Cependant don Alphonse, surnommé le Catholique, était mort. On avait élu à sa place son fils don Froïla, ou Fruela. Froïla commença son règne, suivant Ferréras, le moine de Silos, don Roderic, et plusieurs autres auteurs espagnols, par défendre aux prêtres de son royaume de se marier à l'avenir, et leur ordonna de se séparer des femmes qu'ils avaient épousées. Ces auteurs ajoutent que son décret fit beaucoup de mécontents dans le clergé de ses états. La dureté de son caractère aigrit les esprits. Les Gascons de l'Alava et de la Navarre, impatients de sa domination, s'insurgèrent pour s'y soustraire; mais il les vainquit, ravagea leurs terres, leur fit

beaucoup de prisonniers, et les força à se soumettre de nouveau à son pouvoir.

On voit les Gascons traités par Froïla comme les Saxons par les Pepin, Charles-Martel et Charlemagne ; ainsi le voulait l'esprit du huitième siècle.

Juzif [illegible] se plier à la soumission qu'i[illegible]bdérame ; il avait pris les armes [illegible]gt mille hommes (759). Abdéram[illegible]nfuir dans Tolède, dont les habit[illegible]èrent la mort à Juzif, et livrèren[illegible]érame, qui, redevenu tranquille [illegible]es les Espagnes mahométanes, [illegible]ir Ulmuumenine, seigneur suprême des [illegible]ans.

(760) Il fit attaquer les chrétiens du royaume des Asturies ; il paraît même que son armée pénétra jusque dans la Galice ; mais elle fut entièrement défaite par le roi don Froïla, qui, en mémoire de cette victoire, fit bâtir ou augmenter une ville destinée à être la capitale de ses états, et qu'on nomma Oviédo.

Le mauvais succès de l'entreprise d'Abdérame enhardit plusieurs gouverneurs de la péninsule, anciens partisans ou parents de Juzif, à se soustraire à la domination de cet émir suprême, auquel la force seule les avait contraints d'obéir. La fortune paraissait près de l'abandonner, et la nouvelle couronne des Espagnes chancelait sur sa tête ; son courage le sauva.

(761) Il parcourut à la tête d'une armée redoutable et fit rentrer sous ses lois le pays de Béja, les Alpuxares auprès de Grenade, la province de

Murcie, celle de Valence; et, conduisant dès le commencement du printemps de l'année suivante, 762, son armée victorieuse vers Sarragosse, il soumit tout l'Arragon, s'avança en 763 vers Barcelone, dont le gouverneur, qui s'était déclaré vassal de Pepin-le-Bref, ne reçut cependant aucun secours des Français, et réduisit la Catalogne sous son obéissance, comme il avait réduit l'Arragon.

(765) Craignant néanmoins le ressentiment d'un prince aussi puissant que Pepin, il lui envoya des ambassadeurs qui lui offrirent et en reçurent de riches présents, et dont le succès lui prouva que le roi des Français ne pensait point à porter ses étendards au-delà des Pyrénées.

Abdérame profita de la tranquillité qu'il venait de rendre aux Espagnes, pour continuer d'embellir sa ville de Cordoue, où il voulait fixer sa résidence, commencer d'y construire une grande et magnifique mosquée, y élever des palais somptueux, y multiplier ces beaux jardins, si recherchés par un peuple originaire des sables brûlants de l'Arabie.

Pendant qu'il tâchait de faire fleurir les arts de la paix dans les belles contrées sur lesquelles il régnait, don Froïla se faisait détester des chrétiens de son royaume (767). Il avait traité de la manière la plus cruelle les Galiciens, que sa dureté avait portés à s'insurger contre lui; et par un crime horrible, il venait de tuer de sa main, dans son propre palais, son jeune frère, que ses qualités, sa douceur, son affabilité, faisaient chérir, et que la

jalousie lui avait rendu odieux. Plusieurs grands du royaume conspirèrent contre Froïla; il fut assassiné (768), et on élut à sa place don Aurèle, ou Aurélius, fils de son oncle, son fils étant encore trop jeune pour pouvoir être choisi.

Ce don [illegible] ıouvela avec Abdérame un traité [illegible] ıeur, don Silo, gendre du feu roı u [illegible] obtint la continuation, lorsqu'il m [illegible] e des Asturies, en 774.

Plusieuı [illegible] avaient déjà produit entre les ı [illegible] es Visigoths d'Espagne des comn [illegible] ɜs liaisons qui avaient donné lie [illegible] le mariages. Plusieurs chrétiens avaient épousé des musulmanes, et plusieurs musulmans s'étaient mariés avec des chrétiennes; et ce qui serait bien plus remarquable, et qu'on ne pourrait rappeler qu'avec indignation, c'est que don Aurèle n'avait obtenu la paix d'Abdérame, suivant certains auteurs, qu'en consentant à lui payer un tribut annuel de cent jeunes filles.

Cependant le feu de l'insurrection n'avait été que couvert dans l'Arragon; il couvait depuis long-temps dans cette province. Les bienfaits d'Abdérame n'avaient pu éteindre dans le cœur des enfants de Juzif le ressentiment de la mort de leur père. Tout d'un coup l'incendie éclata à Sarragosse, à Huesca, et dans tout l'Arragon jusques aux pieds des Pyrénées (777). Les gouverneurs de ces deux places se déclarèrent indépendants, et résolurent d'avoir recours à la puissante protection

de Charlemagne, dont la renommée publiait en Europe, en Asie et en Afrique, les victoires, la puissance et la gloire.

Dès les premières années du règne de Pepin-le-Bref, Nîmes, Maguelone, Béziers, Agde et le Roussillon s'étaient soumis à ce prince; et en 755, ou pour le plus tard en 759, la reddition de Narbonne, en faisant passer toute la Gaule narbonnaise ou visigothe sous la domination des rois français, avait porté jusques aux Pyrénées les frontières de leurs états, Le royaume de Charlemagne et celui d'Abdérame n'étaient donc séparés que par les Pyrénées. Les musulmans de la péninsule, révoltés contre le roi de Cordoue ou des Espagnes mahométanes, ne devaient espérer aucun secours utile des rois des Asturies, trop faibles pour porter leurs armes loin de leurs montagnes; ils ne pouvaient réclamer la puissance que du roi des Français.

(777) Les émirs ou gouverneurs de Sarragosse et de Huesca vinrent donc en France implorer ce Charlemagne, l'objet de l'amour d'une partie de l'Europe, de la terreur de l'autre, et de l'admiration de tous. Ils sont admis devant lui dans l'assemblée générale de Paderborn. Ils implorent son assistance; ils le supplient d'être leur suzerain, leur défenseur, leur roi; ils lui offrent, pour ainsi dire, la conquête des Espagnes, où il trouvera tant de chrétiens à délivrer ou à défendre, et tous prêts à combattre pour le premier prince de la chrétienté.

Charlemagne se laisse entraîner par les offres des émirs; il cède à leurs prières; il laisse soupçonner le plan immense qu'on lui a supposé, celui de rétablir l'empire romain dans toute son étendue, et d'en être le chef. Il propose à l'assemblée génér [illegible] la guerre d'Espagne; il a de la p [illegible] s Français qui ne veulent pas dé [illegible] es; il a besoin de toute l'influence [illegible] exercer sur les esprits pour avoi [illegible] t. Il l'obtient enfin, reçoit l'homn [illegible] les reconnaît pour ses vassaux, n [illegible] qu'en leur promettant de passer [illegible] l'année prochaine, et se prépare à cette grande et nouvelle expédition.

(778) Il forme en effet deux armées, l'une levée dans la Lombardie, dans la Bourgogne, dans la Provence et dans la province narbonnaise, et l'autre dans les provinces occidentales de la France et dans les Aquitaines. Il donne le commandement de la première à un de ses généraux, et lui ordonne de pénétrer en Espagne par le Roussillon et la Catalogne; il se met à la tête de la seconde, et la dirige vers la Navarre.

Il célèbre la fête de Pâques à Casseneuil, où l'on voyait alors sur les rives du Lot et à quelques lieues d'Agen un château considérable.

Il traverse les Pyrénées non loin des sources de la Nive, assiège Pampelune, et malgré la vigoureuse résistance des musulmans, la prend de vive force. Ibin Alarabi, gouverneur de Sarragosse, et Abiatar, gouverneur de Huesca, viennent au-

devant de lui. Il descend en triomphateur le long des rives de l'Èbre, s'avance vers Sarragosse, et est à peine entré dans cette capitale de l'Arragon, qu'il voit flotter dans les airs les étendards victorieux de son armée de Catalogne, à laquelle la terreur de son nom avait ouvert les portes de Gironne et de Barcelone. Tout le pays situé depuis l'Èbre jusques aux Pyrénées est soumis à sa puissance.

Il paraît, malgré l'assertion d'un historien, qu'Abdérame crut de sa politique de laisser un libre cours à ces troupes formidables qui descendaient des deux extrémités des Pyrénées comme deux immenses torrents auxquels rien ne pouvait résister. Il imagina que Charlemagne ne laisserait pas longtemps ses redoutables armées entre l'Èbre et la France, et son espoir ne fut pas trompé.

Le roi des Français apprend bientôt que le nord de la Germanie a repris les armes. Witikind est sorti de sa retraite; il a rallumé toute l'ardeur de ses compatriotes; il leur a montré Charlemagne éloigné de plus de trois cents lieues; il leur a fait voir ses meilleures troupes engagées au-delà des gorges des Pyrénées; il a fait retentir les noms de liberté et d'indépendance jusques au plus profond de leurs bois ténébreux; il leur a promis la victoire. Il marche à leur tête; le ravage et la mort suivent ses pas. Charlemagne ne veut pas pousser plus loin sa conquête; il se décide à repasser en France; il va y ramener son armée. Le Nord sauve le Midi.

On ignore quels nouveaux rapports la guerre d'Espagne avait établis entre la France et le royaume des Asturies. On n'a rien transmis des mesures que Charlemagne crut devoir prendre à ce sujet en quittant la péninsule. Mais il demande des otages au gou[illegible]ca. Il en reçoit le fils et le frère de [illegible] le auprès de lui le gouverneur [illegible] u'il soupçonne d'avoir changé [illegible] ir des intelligences secrètes ave[illegible] emonte le long du cours de l'Èbre, [illegible] rre, fait démanteler la ville de Pa[illegible] once vers les plus hauts sommets [illegible] la vallée de Roncevaux.

Son expédition n'a pas réussi au gré de ses désirs, il a été contraint de s'arrêter dans sa course; mais il a atteint un grand but, celui de déployer sa puissance au-delà des Pyrénées, de la montrer aux Maures, de leur faire sentir la force de ses coups, de leur imprimer un effroi qui garantisse ses frontières. Cette idée le console dans son espèce de retraite forcée. Il rentre d'ailleurs victorieux et triomphant. Un malheur auquel il fut vivement sensible l'attend cependant au milieu des montagnes gigantesques qu'il traverse : on dirait que la nature veut venger ses asiles les moins accessibles, violés par le conquérant.

Il était près de sortir des longs défilés dans lesquels son armée était engagée. Le plus grand nombre de ses soldats descendaient vers la France au travers des précipices, et en suivant, dans des gorges étroites et le long de rochers menaçants, les

bords escarpés de gaves fougueux. L'arrière-garde était encore près de l'endroit où l'abbaye de Roncevaux a été élevée; elle conduisait les bagages. Plusieurs des braves les plus renommés de France y avaient été placés pour la sûreté de l'armée. Aucun ennemi ne paraissait pouvoir oser attaquer les Français; aucun musulman ne s'était montré. La nuit approchait, lorsque les Gascons, habitants des vallées des Pyrénées, attirés par l'espoir du butin, et se confiant dans leur courage, dans leur agilité, et dans leur habitude de parcourir les sentiers les plus difficiles, se précipitent pour ainsi dire du haut de leurs roches sur cette arrière-garde, embarrassée au milieu de tous les obstacles que lui opposent des gorges sauvages, étroites et hérissées de débris. L'arrière-garde étonnée, mais non effrayée, se défend avec une valeur admirable. Lupus, descendant de cet Eudes, duc d'Aquitaine, qui avait vaincu les Sarrasins auprès de Toulouse et de Cahors, combat à la tête des Gascons : on dirait qu'il veut venger sur le fils de Pepin et sur le petit-fils de Charles-Martel tout ce que Charles-Martel et Pepin ont fait éprouver à ses pères.

L'arrière-garde cependant ne peut être secourue par le gros de l'armée, déjà trop éloigné. Les Français se battent en désespérés; ils se couvrent d'une nouvelle gloire : mais les prodiges de leur valeur ne peuvent les soustraire à leur sort; ils succombent; ils sont taillés en pièces. Les dépouilles et le bagage de l'armée sont emportés par les vainqueurs

dans leurs cavernes ou dans leurs huttes écartées. Le champ de bataille reste jonché de cadavres. Là gisent couverts de blessures, Égilard, grand-maître du palais du roi; Anshelme, comte de ce même palais; Thierry d'Ardennes, Riol de Mas, Guy de Bourgog[illegible]eux, Olivier, Renaud, et le fam[illegible]gers, neveu de Charlemagne, [illegible]lu onzième siècle, et à jamais im[illegible]Arioste.

La post[illegible]nte a construit sur ce champ de [illegible] chapelle funèbre, autour de l[illegible] trente tombeaux s'élever, une p[illegible]ter la fameuse journée, et des inscriptions rappeler les noms des preux morts les armes à la main. Ces monuments ont peut-être péri, ou n'existeront pas toujours; mais tant que l'on honorera et le génie céleste de la poésie et la valeur des braves morts en combattant pour leur patrie, les monts voisins de Roncevaux seront les monuments de la gloire des Roland, des Renaud, des Olivier, comme du poëte qui les a célébrés. Les voyageurs iront sur les sommets de ces monts colossaux, chanter les vers de l'Arioste, redire la chanson de Roland, proclamer les noms des braves, et répéter, après mille ans, l'éloge de celui qui était si digne de leur commander.

C'est au moment où Charlemagne sort des vallées qui divisent ces montagnes qu'il apprend et son malheur irréparable et l'impossibilité d'en atteindre les auteurs. Il s'indigne; mais il a la gloire si rare de vaincre un courroux inutile, et d'obéir

à sa haute sagesse. Il poursuit tristement sa route; ses trophées ne sont plus pour lui que des pompes funèbres; mais il doit à la France de parcourir sa brillante carrière; il surmonte sa douleur, et son âme se remplit de la pensée de ses devoirs.

Quel était ce Witikind, ce demi-sauvage, qui sans titre, sans état, sans couronne, n'a besoin que de son audace pour entraîner une nation, et pour obliger le plus puissant des monarques et le plus grand des capitaines à rejeter ou du moins à suspendre un vaste plan, et à traverser toute l'Europe pour s'opposer à la hache d'un Saxon? Charles était trop grand pour ne pas voir combien son adversaire était digne de lui.

Il ne peut néanmoins conduire jusque dans la Germanie son armée trop fatiguée et par ses marches et par ses victoires; il envoie contre les Saxons des Allemands et d'autres Austrasiens. Les Saxons sont repoussés et taillés en pièces, leur sang inonde la Germanie; mais leur haine contre la France les suit jusques au fond de leurs forêts, et Witikind leur reste.

(779) Charlemagne s'occupe de régler l'administration de son royaume. Il voit les abus funestes sous lesquels les peuples gémissent; il n'ose détruire des usages barbares ou sacriléges que défendent l'ignorance et leur antiquité, il craint d'ébranler les fondements de l'ordre social; mais il tempère, diminue et même anéantit presque entièrement les effets de ces symptômes d'une civilisation trop près de disparaître. Il ordonne, par

exemple, par un des capitulaires qu'il concerte avec une de ces assemblées générales auxquelles on a dans la suite donné le nom de diètes, que si des meurtriers ou d'autres grands coupables cherchaient un asile dans une église, et en réclamaient le privilége, on leur refusât toute nourriture. Il veut que ceux qui sont chargés par leur famille de tirer vengeance de son ennemi reçoivent du coupable une somme d'argent déterminée, en forme d'amende ou d'expiation. Ceux qui refusaient de la recevoir ou de la payer devaient être envoyés au roi, qui pouvait les reléguer dans le lieu le plus propre à prévenir de nouveaux malheurs.

Remarquez, pour bien juger des mœurs du siècle, que, d'après ces mêmes capitulaires, les parjures devaient être condamnés à perdre une main, sans pouvoir la racheter. Et comment dans un temps où, malgré les monarques les plus sages et les plus respectés, la violence était si puissante, n'aurait-on pas cherché à rendre inviolable la foi des saintes promesses, qui seule pouvait donner un peu de sécurité aux faibles?

Ces ordonnances prescrivaient aussi de condamner les voleurs à perdre pour la première fois un œil, pour la seconde fois la main, pour la troisième fois la vie.

Mais voici une sorte de contribution que le roi, réuni à l'assemblée générale, n'aurait pas osé établir, et à laquelle on se soumet sans contrainte à la voix de la religion et de l'humanité.

Tant de guerres s'étaient succédé, les forêts couvraient une si grande partie du sol de la France, les champs destinés aux moissons étaient si peu nombreux, leur culture avait été si négligée, les passages si fréquents des troupes les avaient exposés à tant de ravages, que dans cette année 779 la famine régna sur toute la France. Une sorte de peste ou de grande mortalité la suivit. Une assemblée d'évêques régla, avec l'agrément et la sanction du roi, la manière dont la charité chrétienne et la bienfaisance publique distribueraient leurs bienfaits parmi les malheureux accablés sous le triple fléau de la guerre, de la contagion et de la famine, et mêleraient aux secours qu'elles répandraient, la consolation de ces prières qui, adressées à l'auteur de la nature, donnent au moins l'espérance, le plus grand de tous les biens. Les évêques et les prêtres dirent trois messes; les religieux et les religieuses récitèrent trois psautiers. Les évêques, les abbés et les abbesses donnèrent, suivant leur revenu, une livre, une demi-livre, ou un quart de livre d'argent; ils nourrirent un, deux, trois ou quatre pauvres. Les comtes, les leudes, les vassaux, suivant leur fortune et le nombre d'hommes qui leur étaient soumis, nourrirent plus ou moins de pauvres, et donnèrent une livre, une demi-livre, un quart de livre ou une once d'argent. Le règlement ecclésiastique les obligea à jeûner pendant deux jours, eux et *leurs hommes*; et ce qui montre d'un côté combien tout tendait à favoriser la richesse et la puissance, et de l'autre quelles idées

bizarres s'étaient introduites dans la religion, c'est qu'on [illegible]ût racheter ces jeûnes, comme on aurait rach[illegible] des peines encourues pour des crimes, en donn[illegible]t, suivant la nature et l'étendue de ses possessi[illegible], ou trente deniers, ou une once et demie, ou trois onces d'argent.

(780) [illegible] avait commencé, que Charlem[illegible]iet des dispositions des Saxons [illegible]nça jusques à la Lippe, tint un[illegible]e qu'il réunit vraisemblablem[illegible]la vers l'Elbe, y convoqua une [illegible]xons et d'autres Germain[illegible]es et des prêtres pour répandre par[illegible] qui restait encore d'instruction en Europe, et dont le clergé était dépositaire, et se rendit en Italie avec la reine Hildegarde, et ses deux fils, Carloman et Louis.

On a écrit qu'il avait cru enchaîner pour ainsi dire les Saxons à sa puissance, en publiant une ordonnance d'après laquelle le droit d'hérédité était restreint aux enfants et aux frères. Lorsque celui qui mourait ne laissait ni frères, ni enfants, la succession appartenait au prince, qui la donnait au plus dévoué. Cette disposition blessait ce droit sacré de propriété qu'on n'attaque jamais en vain, parceque tout le monde est intéressé à le défendre. Elle humilia d'ailleurs les fiers Saxons, dont on outrageait le caractère; ils convinrent entre eux de ne jamais recevoir aucun des honteux présents qu'on voulait leur faire, et leurs esprits s'aigrirent plus que jamais.

Ce fut à Pavie que Charlemagne passa l'hiver, et il alla à Rome célébrer la fête de Pâques.

(781) Le pape y donna le baptême à Carloman, dont le nom fut changé en celui de Pepin; le jeune prince reçut aussi du pontife de Rome l'onction royale, ainsi que son frére Louis.

Mais quelle funeste politique asservit le génie de Charles, malgré les exemples effrayants que lui présente l'histoire! Il ordonne la destruction future de ce grand monument qu'il élève avec tant de gloire, mais avec tant de peine; il décrète le démembrement de la monarchie qu'il fonde; il fait proclamer Pepin roi de Lombardie, et Louis roi d'Aquitaine. Sa sagesse ne l'abandonne pas cependant tout-à-fait: au milieu de cette déplorable erreur, il veut que ses enfants, élevés dans le pays qu'ils doivent gouverner un jour, en apprennent la langue, en suivent les usages, en connaissent les besoins, en aiment les habitants, en soient chéris à leur tour; et quoique l'aîné ait à peine cinq ou six ans, et Louis quatre ou cinq, il laisse Pepin en Lombardie, et lorsqu'il est arrivé à Orléans, il envoie Louis dans l'Aquitaine.

C'est dans cette même année qu'une ambassade solennelle fut envoyée à Charlemagne de la capitale de l'empire d'Orient.

Constantin Copronyme était mort en 775, pendant qu'il faisait de grands préparatifs pour réprimer les courses des Bulgares. Il avait cessé de vivre au milieu de douleurs très vives, produites par une lèpre cruelle, bien faible châtiment de

ses crimes; et les terribles et sanglants effets de sa férocité n'avaient pas seuls marqué son règne: c'est pendant ce règne si funeste à l'empire d'Orient qu'un froid des plus rigoureux en désola les contrées. Le Pont-Euxin fut couvert de glaces, qui s'étendir [illegible] Bosphore de Thrace jusque [illegible], et auxquelles les historiens [illegible] à trente coudées d'épaisseu [illegible]

L'em [illegible] la mort de Copronyme avait rer [illegible] l'avoir délivré de ce monstre.

Son fils [illegible] né Porphyrogénète, lui avait succédé. Pepin-le-Bref avait dans le temps refusé à ce Léon la main de sa fille Gisèle. Constantin Copronyme lui avait donné pour épouse Irène, jeune Athénienne, distinguée par son esprit, ses talents, sa grâce et sa beauté; Léon avait pour elle une grande tendresse. Mais jusques à quel point pouvaient égarer et pervertir l'intolérance et la superstition! Irène avait été élevée dans la foi des chrétiens qui admettait le culte des images. Lorsqu'elle avait épousé Léon, elle avait été obligée de renoncer à ce culte que détestaient Léon et son père Copronyme: l'amour que l'empereur avait pour elle ne pouvait cependant surmonter un soupçon qui agitait son âme; il la croyait toujours attachée à ses premières opinions. On se plut à augmenter sa méfiance; on découvrit une image de Jésus et une de Marie cachées au chevet du lit de l'impératrice. Léon n'eut plus que

de l'horreur pour elle; il ne cacha pas sa haine. On a écrit qu'il avait imité les persécutions de son père; Irène craignit ou feignit de craindre pour sa vie.

L'empereur mourut peu de temps après, en 780; les uns ont dit qu'il était mort subitement, d'autres ont écrit qu'il avait été tué en Syrie, où il était allé combattre les Sarrasins. Quoi qu'il en soit, le caractère d'Irène se développa sans contrainte; elle se montra bientôt dans toute son audace et dans sa cruauté.

Son fils Constantin Porphyrogénète n'avait que dix ans; son ambition n'en fut pas effrayée, elle devait régner sous le nom de cet enfant. Mais Léon avait laissé quatre frères, qui pouvaient prétendre à l'autorité; elle commença par les faire ordonner prêtres, et quelque temps après des mouvements populaires excités en leur faveur lui ayant donné des alarmes, elle eut recours à une précaution barbare, elle fit crever les yeux à l'aîné, couper la langue aux autres, et, par une adresse perfide et une intrigue dénaturée, elle parvint, dit-on, à rejeter sur son fils, quelque jeune qu'il fût encore, l'odieux de ces ordres cruels.

La renommée de Charlemagne, qui retentissait bien loin au-delà du Bosphore, la frappait cependant d'une terreur secrète. Elle sentait qu'en réunissant même toutes les forces de l'empire elle ne pourrait opposer qu'une faible barrière à ce grand conquérant: elle résolut de s'en faire un appui. Elle lui fit demander par ses ambassadeurs, pour

son fils Constantin, la main de Rotrude, fille aînée du roi. Charlemagne accepta cette alliance, qui ne pouvait que favoriser ses vues. Le contrat fut signé; mais comme le jeune prince avait au plus douze ans, et que la princesse était encore moins âgée, on co[illegible] qu'elle demeurerait pendant quelque temps e[illegible] auprès d'elle un eunuque nom[illegible]i apprendre la langue grecque [illegible] usages de Constantinople.

Tass[illegible]e, se maintenait toujours dans [illegible]endance. Charlemagne ne crut p[illegible]rir plus long-temps; il lui envoya [illegible]d échanson, et le diacre Riculphe, auxquels le pape Adrien joignit deux évêques. Tassillon, menacé de voir toutes les forces françaises fondre sur ses états, n'osa les attendre. Il se hâta de se rendre à Worms, où était Charlemagne, lui prêta serment de fidélité, et lui donna douze otages.

La France, la Germanie et l'Italie étaient en paix au commencement de 782. Charlemagne crut néanmoins devoir se rendre à Paderborn, et y tenir une diète, où des envoyés des Saxons, des ambassadeurs de Sigefroy, roi des Danois ou Normands, et d'autres ambassadeurs du roi des Abaves, vinrent reconnaître sa puissance ou lui demander la paix et son amitié.

Mais à peine Charlemagne avait-il repassé le Rhin, que quelques Sclaves ou Esclavons se soulèvent. Il se hâte d'envoyer contre eux une armée

commandée par trois généraux. Il apprend cependant que cette guerre a pris un caractère bien plus important : les Esclavons ne sont pas seuls soulevés; les Saxons ont repris les armes, et Witikind est à leur tête. Il ordonne au comte Theuderic de rassembler toutes les troupes qui sont en-deçà du Rhin, et de marcher contre les Saxons.

Theuderic joint les trois généraux auprès du Wéser. Il est convenu qu'ils attaqueraient ensemble l'ennemi. Mais les trois généraux ne veulent pas partager avec Theuderic les avantages de la victoire; ils livrent bataille sans le prévenir. Witikind les taille en pièces; deux de ces généraux sont tués, et ceux des Français qui peuvent se sauver vont chercher un asile dans le camp de Theuderic. Charlemagne, affligé d'un désastre auquel il n'est pas accoutumé, se met à la tête d'une nouvelle armée. A peine le bruit de son approche est-il parvenu au-delà du Rhin, que les Saxons mettent bas les armes. Witikind se retire en Danemarck; il frémit de ne pouvoir se mesurer contre le plus grand capitaine. Sa gloire n'est pas ternie. Mais de quel crime, à l'éternelle honte du huitième siècle, Charles va se rendre coupable! Il ordonne aux principaux des Saxons de venir le trouver, il rejette leurs excuses, il leur demande Witikind qui n'est plus parmi eux, il les fait entourer par ses troupes, et quatre mille cinq cents Saxons sont immolés.

Tant que la justice ne sera pas entièrement exilée de dessus la terre, la postérité reprochera à

Charles cette horrible boucherie. Inutile et funeste cruauté que la politique seule aurait dû prévenir! Ce massacre transporte les Saxons de fureur, et combien de sang va couler encore sur les champs de la Germanie!

(783) [illegible] e ces contrées qui déposeron [illegible] ui. Il va à Thionville, il y pass [illegible] re les fêtes de Noël et de Pâque [illegible] e Hildegarde. Ah! quelque barb [illegible] es contemporains, son esprit ét [illegible] de son siècle : la bonté n'était pa [illegible] âme. Lorsque, loin du bruit des [illegible] on fut descendue dans cet esprit que les préjugés avaient séduit, que l'orgueil avait égaré; lorsque les solennités religieuses qu'il avait célébrées dans un sanctuaire de paix lui eurent rappelé ces maximes de douceur, de charité et de clémence que Jésus a scellées de son sang; lorsque la mort d'une reine qui lui était chère lui eut montré le néant de la puissance, lui eut découvert une tombe inévitable sous les marches du trône, et lui eut fait sentir l'aiguillon de la douleur, combien, nous aimons à le croire, il dut gémir sur l'ordre sanguinaire que lui avait arraché l'ivresse du pouvoir! combien, dans le silence de la nuit, privé de celle qu'il avait tant aimée, plongé dans la tristesse, entouré pour ainsi dire des ombres de ses victimes, et voyant devant lui l'inflexible postérité, dut-il expier son crime et mériter l'indulgence des hommes comme celle de la Divinité!

Charlemagne témoigna les regrets que lui inspirait la mort de la reine par les honneurs qu'il fit rendre à sa mémoire. Hildegarde fut enterrée à Metz, dans l'abbaye dédiée à saint Arnoul, grand-père de Pepin d'Héristal, et par conséquent quatrième aïeul du roi.

Charlemagne y fonda un collége de prêtres qui devaient tous les jours réciter des prières auprès du tombeau d'Hildegarde, sur lequel brûlaient sans cesse plusieurs lampes. On montrait encore dans cette abbaye, du temps de dom Calmet (*Histoire de Lorraine*), une tunique ou chasuble de soie blanche, parsemée d'aigles d'or, et que l'on disait donnée par Charlemagne à l'église qui renfermait les restes de celle pour laquelle il avait eu une tendresse si vive. On y conservait aussi, dans une cassette d'ivoire, un des ornements de tête de la reine Hildegarde. Dans ce temple où reposaient les cendres vénérées de ce saint Arnoul, le chef de la famille royale, on ne voyait pas seulement le mausolée d'Hildegarde, les dépouilles mortelles de deux filles de Pepin-le-Bref et de deux filles de Charlemagne y étaient placées autour de celle de la reine, leur belle-sœur ou leur mère; et ce fut le célèbre Paul Diacre que Charlemagne, auprès de qui il était alors, chargea de composer les épitaphes de ces princesses. D'autres sépulcres reçurent dans ce temple, et pour ainsi dire dans ce dernier asile paternel, d'autres descendants de saint Arnoul. Lorsqu'en 1239 un abbé de cette église en voulut agrandir et rehausser le chœur, on décou-

vrit, en creusant la terre, vingt-deux tombes dans lesquelles on trouva, avec les restes de ceux qu'on y avait [illegible]éposés, des habits de soie, de riches sandales, des gants, des anneaux, des couronnes, des bâtons de commandement ou des sceptres. On vit parmi c[illegible]ébris paraissaient à la lumière[illegible]es d'habits royaux, et dont les [illegible]servés présentaient un peu du b[illegible] dont il semblait qu'on les avait [illegible]ssi quatre petits sépulcres, dan[illegible]ent de jeunes enfants couverts [illegible]; et pour l'histoire des arts, et pa[illegible]r atteindre autant qu'il est en nous au but de cet ouvrage, disons, d'après les manuscrits de cette abbaye, quelle était la magnificence de cette église lorsqu'on y éleva le mausolée de la femme de Charlemagne.

On la regardait comme un des plus beaux monuments de l'Austrasie. On s'était servi, en la construisant, des marbres et des restes les plus précieux du grand amphithéâtre et des autres édifices publics construits sous les empereurs romains dans la ville de Metz, qu'ils affectionnaient beaucoup, ou dans les environs de cette capitale. La voûte en était soutenue par des colonnes de marbre, audessus desquelles régnaient des tablettes et des compartiments d'autres marbres de plusieurs couleurs. Les chapiteaux de ces colonnes étaient ornés de substances brillantes, appelées pierres précieuses par les anciens auteurs, et qui devaient être ou des prases, ou d'autres agates, ou des

cristaux, ou des obsidiennes, ou des schorls, ou des verres colorés et factices, et qui réfléchissaient avec éclat la lumière des lampes ou celle du soleil; et presque tout l'intérieur était couvert de peintures mêlées à de l'or et à de l'argent.

(783) Cependant Witikind, auquel s'était joint son frère Albion, parcourait la Saxe, parlait à ses compatriotes de leurs frères immolés, les remplissait d'une fureur nouvelle, et allumait dans leurs cœurs les feux de la vengeance. Toute la nation saxonne se lève en armes et proclame la guerre à mort. Charlemagne doit éprouver le remords plus que jamais; mais le sort en est jeté, il marche contre les Saxons.

La guerre dure deux ans. Charlemagne est contraint de passer l'hiver dans la Germanie. Il bat les Saxons plusieurs fois. Il remporte deux grandes victoires; l'une à Detmôld, dans le bassin du Wéser, au-delà de Paderborn; l'autre sur les rives de la Hase, entre l'Ems et le Wéser. Tous ses efforts sont inutiles, les Saxons succombent, et ne se soumettent pas.

Charlemagne les admire, tout le ramène à des sentiments plus doux. Malgré tous les nuages dont la barbarie l'environne, il entrevoit moins confusément la véritable gloire, il a recours à la justice et aux bienfaits. Il adresse des envoyés à Witikind; il déploie avec lui toute la grandeur de son âme. Il ne s'irrite pas de voir les Saxons se méfier de ses promesses: il a un si terrible évènement à expier! Il consent à leur donner toutes les garanties

de la paix qu'il leur offre ; il leur envoie des otages : ils cèdent.

Le roi était venu passer l'hiver du commencement de 786 à Attigny sur l'Aisne ; Witikind et son frère viennent l'y trouver. La bienveillance avec laqu[illegible] achève de les gagner. Charlem[illegible] contemplent : ils s'étaient ins[illegible] une si grande estime ! Charlem[illegible] digne chef d'une des plus brav[illegible]nd abjure tout ressentiment. C[illegible]ait jamais pu faire, la justice, l[illegible]rds l'obtiennent. Witikind ne [illegible]oignement pour la religion de Jesus, [illegible]mine à l'embrasser. Il reçoit le baptême avec son frère et un grand nombre de Saxons ; et Charlemagne en ressent tant de joie, qu'il envoie un abbé au pape Adrien, pour lui en porter la nouvelle, et pour l'inviter à ordonner des actions de grâces solennelles.

On a écrit que de ce fameux Witikind descendaient les empereurs de la maison de Saxe ; et c'est de ce même héros qu'était petit-fils le comte Walbert, d'où sont venus les anciens comtes d'Oldenbourg, et par conséquent les ducs de Holstein, la maison impériale de Russie, celle de Danemarck et celle du dernier roi de Suède.

Vers ce même temps, Charlemagne fut bien aise de voir son jeune fils Louis. Il le fit venir d'Aquitaine, dont il l'avait fait roi, et où il l'avait envoyé pour en apprendre l'idiome et les usages. Le jeune prince parut à Paderborn, où était Char-

lemagne : il n'avait encore que sept ans. Il était à cheval, avec plusieurs Aquitains de son âge, et dont les pères étaient des plus puissants de leur patrie. On les vit vêtus et armés à la manière des Gascons. Ils portaient un petit manteau rond, les manches de leur chemise étaient fort amples, ils avaient une espèce de haut-de-chausse fort large, leurs éperons étaient attachés à leur chaussure, un javelot armait leurs jeunes bras. Charlemagne les reçut avec bienveillance, témoigna beaucoup d'affection à son fils, et ordonna qu'il retournât dans l'Aquitaine après les grandes chaleurs de l'été.

Le roi, cependant, résolut de faire un quatrième voyage à Rome, et de réprimer les entreprises audacieuses d'Arégise, duc de Bénévent, qui voulait se déclarer indépendant et prendre la couronne royale. Il passa la fête de Noël à Florence, et se rendit ensuite à Rome, où le pape Adrien le reçut avec les plus grands honneurs. Arégise, redoutant le ressentiment de Charlemagne, lui envoya son fils et de grands présents, mais le roi ne s'avança pas moins jusques à Capoue. Le duc, n'osant pas paraître devant Charlemagne, sortit de Bénévent, lui adressa son second fils pour servir d'otage avec son aîné, et promit d'être à jamais fidèle. Le roi reçut ses soumissions, oublia le passé, et ne garda que son second fils en otage.

(787) Charlemagne était encore à Rome, lorsqu'on y vit arriver des envoyés de Tassillon, duc

de Bav[illegible]ère. Ils venaient prier le pape Adrien de ménag[illegible]r au duc les bonnes grâces du roi, et de dissipe[illegible] les soupçons qu'on pouvait avoir donnés contre lui à Charlemagne. On leur demanda des gar[illegible]s de leurs promesses; et leurs réponses n'ay[illegible] pas satisfait le roi, il quitta Rome avec l'inte[illegible]uissance contre le duc: et il [illegible]drien menaça Tassillon de l'ex[illegible]ait la foi qu'il avait jurée à Pepin[illegible]

Dès q[illegible] tour en France, il convoqua e[illegible]lée générale à Worms; et, apr[illegible]rment des Bretons, ou habitants [illegible]ituée entre les embouchures de la Seine et de la Loire, qu'un de ses généraux avait obligés, malgré leur amour pour l'indépendance, à reconnaître sa suzeraineté, il exposa à l'assemblée les sujets de plainte qu'il avait contre le duc de Bavière, et lui fit connaître son désir d'employer la force des armes pour réduire Tassillon à l'obéissance qu'il lui devait. Il paraît qu'il voulut déployer de grandes forces pour diminuer les chances de la guerre et la rendre plus courte. Il s'avança lui-même jusques à Augsbourg, à la tête d'une armée; son fils Pepin vint le joindre, malgré son âge encore bien tendre, avec des troupes italiennes ou lombardes; et un corps considérable, composé d'Austrasiens et même de Saxons, alla camper sur les bords du Danube.

Tassillon vit promptement qu'il lui était impos-

sible de résister. Il vint trouver Charlemagne, se jeta à ses pieds, lui promit l'obéissance la plus fidèle, se démit de son duché, en déposant son bâton de commandement entre les mains du monarque, reprit ses états en qualité de vassal, les reçut en fief, en fut investi par le sceptre que lui donna Charlemagne, et prêta un serment solennel.

Le roi garda en otages le fils du duc et plusieurs des principaux Bavarois. Mais à peine Tassillon fut-il de retour en Bavière, qu'irrité par le danger qu'il avait couru et par les soumissions auxquelles il avait été réduit, il recommença ses menées secrètes contre Charlemagne. Il n'était pas peu invité d'ailleurs à ces tentatives par sa femme, fille de Didier, détrôné par Charlemagne, nièce d'une princesse renvoyée par le roi des Français, et sœur d'Adalgise, qui errait infortuné loin du pays où ses pères avaient régné; elle voulait venger et son frère, et sa tante, et son père.

Lorsque Charlemagne fut informé des nouvelles démarches de Tassillon, il était à Ingelheim, sur le bord du Rhin, auprès de Mayence. Il y passa l'hiver, y réunit une assemblée générale pour le mois de mai, y convoqua tous les princes qui relevaient de la couronne de France, et particulièrement le duc de Bavière.

Tassillon, qui ne croyait pas que ses projets eussent été découverts, fut bien étonné lorsqu'il entendit les Bavarois s'élever eux-mêmes contre lui. Ils l'accusèrent d'avoir violé sa foi, d'avoir dit

qu'il aimerait mieux mourir que de vivre sous la dépendance du roi; d'avoir ajouté que, quand il aurait dix fils, il préfèrerait leur mort à leur assujettissement à la France; et enfin d'avoir traité avec les Huns, pour les engager à faire une irruption dans [illegible] magne. Tassillon avoua tout ; et l' [illegible] osée non seulement de Français p [illegible] mais de Lombards, de Bavarois [illegible] condamna à perdre la tête.

Mais co [illegible] ue Charlemagne avait éprouvé [illegible] des quatre mille cinq cents Sax [illegible] de regrets à son âme, d'élévation à ses pensées et de force à ses vertus! Il se souvint d'ailleurs que Tassillon était fils de la sœur de son père. Il ne voulut pas confirmer le jugement de la diète : il fit grâce de la vie au duc de Bavière ; il l'envoya dans le monastère de Saint-Goar, sur le Rhin, où Tassillon reçut la tonsure monastique. Théodon et Théotbert, fils de Tassillon, furent envoyés dans l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, où on leur donna l'habit religieux. Sa femme Licetberge, dont les conseils avaient été la principale cause de son malheur, prit le voile dans un monastère; l'une de ses deux filles se retira dans l'abbaye de Chelles, et l'autre dans celle de Notre-Dame ou de Saint-Jean de Laon. Les grands ou seigneurs de Bavière qui avaient partagé les projets du duc furent exilés, et le duché fut réuni à la couronne de France.

La destitution de Tassillon n'arrêta pas néan-

moins les Huns et les Abares ou Avares, qu'il avait suscités contre les Français. Ils firent une irruption en Bavière, et une autre en Italie; mais celui qui devait diriger et seconder leurs mouvements était renfermé dans un cloître; ils furent battus et repoussés au-delà de leurs frontières.

Un ennemi plus puissant se déclare cependant contre Charlemagne. Le duc de Bénévent, qui ne peut supporter la dépendance où l'a réduit le roi des Français et d'Italie, a recours à l'impératrice de Constantinople. Il n'est plus question du mariage de la fille de Charlemagne avec l'empereur Constantin, soit que ce mariage ait été rompu par le roi, ou qu'une nouvelle politique d'Irène l'ait portée à y renoncer (788). L'impératrice adopte les propositions du duc de Bénévent; elle conçoit toutes les espérances qu'on veut lui donner; elle envoie une armée en Italie; elle en confie le commandement à Adalgise, ce fils de Didier, qui avait cherché un asile à Constantinople. Cette armée est entièrement défaite par les généraux de Charlemagne. Adalgise est pris et mis mort, la guerre d'Italie terminée, et la couronne de Lombardie assurée plus que jamais sur la tête de Charlemagne.

Le roi passa l'hiver de la fin de 788 et du commencement de 789 à Aix-la-Chapelle, où il réunit une assemblé générale, ou un concile, ou un synode, avec lequel il fit des règlements ou capitulaires remarquables. Voici les principales dispositions de ces capitulaires : on doit les regarder comme une partie de l'histoire des mœurs du siècle.

Que les métropolitains assemblent deux fois tous les deux ans les évêques de leur province; qu'on n'ordonne pas d'évêque ni de prêtre sans titre; qu'on n'établisse pas d'évêques dans les hameaux ni dans les villages; que les chorévêques ne remp [illegible] ions qu'avec la permission des é [illegible] ; que les évêques, les abbés, ni les [illegible] ni couples de chiens, ni faucons [illegible] jongleurs; que les abbesses ne [illegible] ir de leurs monastères sans la pe [illegible] ue les chanoines vivent sous la di [illegible] ue, comme les moines sous celle [illegible] on n'ordonne pas de prêtre qui ne soit âgé de trente ans; que les prêtres ne disent pas la messe sans communier; que les prêtres et les diacres ne portent pas les armes; que les moines ni les clercs ne puissent entrer dans les cabarets, ni pour y boire ni pour y manger; qu'on ne donne pas le voile à une vierge avant qu'elle ait vingt-cinq ans; que les femmes n'approchent pas de l'autel; qu'on n'introduise pas de nouveaux noms d'anges; qu'on n'admette que les noms de Michel, de Gabriel et de Raphaël; qu'on ne rende pas d'honneurs à des saints ou à des martyrs inconnus; qu'on ne reçoive pas certaines lettres que l'on dit tombées du ciel, qu'on les rejette, et qu'on les brûle; que l'on n'ait pas recours aux prétendus magiciens ou enchanteurs, à ceux qui se vantent d'exciter des tempêtes, de donner des ligatures magiques, de tirer des augures des arbres, des fontaines ou des rochers; que nul ne tire dans

le psautier ni dans l'évangile pour deviner l'avenir; qu'on ne suspende pas des billets à des perches pour empêcher la grêle; qu'on ne laisse ni mendier ni rôder certains *pleureurs* qui marchent nus et chargés de fer, sous le prétexte d'exécuter une pénitence imposée; que les parjures ne soient pas admis en témoignage; que les lépreux soient séparés des autres hommes; que dans tous les évêchés et dans tous les monastères il y ait des écoles pour les enfants; qu'il y en ait d'intérieures pour les clercs et les religieux, et d'extérieures pour les séculiers; qu'on y apprenne le chant, les psaumes, la manière de noter ou d'écrire en abrégé, l'arithmétique et la grammaire; qu'on ait pour ces écoles des livres écrits correctement; qu'on ne laisse transcrire l'évangile, le psautier et le missel que par des hommes mûrs.

Pendant les fêtes de Pâques de 787, que Charlemagne avait passées à Rome, une discussion s'était élevée entre les clercs de sa chapelle et ceux de la chapelle du pape. Les chantres romains avaient prétendu qu'ils avaient seuls la tradition de la véritable manière de chanter, telle qu'elle avait été établie par le pape saint Grégoire. Charlemagne avait prononcé en faveur des Romains; il avait demandé au pape des chantres qui pussent répandre en France ce chant plus conforme aux règles de Grégoire Ier. Adrien lui avait donné deux musiciens très habiles, nommés, l'un Théodore, et l'autre Benoît; il leur avait remis les antiphoniers que Grégoire avait notés lui-même, et qu'on pou-

vait regarder, ainsi que nous l'avons déjà dit, comme des restes plus ou moins bien conservés de la musique grecque. Charlemagne avait placé l'un de ces musiciens à Soissons, et l'autre à Metz, dont l'école était devenue bientôt la plus célèbre; il avait o [illegible] les antiphoniers du royaume fu [illegible] l'après ceux du pape Grégoire; il [illegible] chaque ville envoyât à Metz ou à [illegible] ommes capables d'apprendre de [illegible] héodore le chant romain, la no [illegible] n appela dans la suite la note fra [illegible] le jouer de l'orgue; et ce qui cont [illegible] ne le croirait d'abord ce que nous avons tant répété de la barbarie qui régnait dans le huitième siècle, non seulement parmi les Français proprement dits, mais encore parmi les Gaulois, plus éloignés cependant du temps où ils ne formaient que des hordes sauvages, c'est que, d'après les anciens chroniqueurs ou historiens de France, la voix des chantres français n'était pas assez flexible pour se prêter comme celle des musiciens d'Italie aux agréments et à l'expression du chant grégorien ou romain.

Mais ce n'est pas seulement par des ordonnances que Charlemagne s'efforce de ranimer les lumières des lettres, il y joint l'autorité si puissante de l'exemple. Il rassemble autour de lui les hommes que leurs connaissances ont rendus célèbres; il établit dans son propre palais une école où l'on instruit les jeunes princes et les fils des grands de l'état; il en donne la direction à un Anglais, nommé

Alcuin, que la renommée lui désigne, et qu'il se hâte d'appeler ou de retenir en France. Il étudie lui-même sous ce maître, qui lui inspire une grande estime; il se livre à un travail littéraire, régulier, comme s'il avait été retiré dans un cloître, au lieu d'avoir pour ainsi dire à gouverner l'Europe entière. Il s'occupe des sciences ou des arts, qui étaient alors le principal but des veilles de quelques hommes studieux; il embrasse dans ses constants efforts ce qu'on appelait alors la rhétorique, la dialectique, l'astronomie, la théologie et les règles de la discipline ecclésiastique, à laquelle il attache d'autant plus d'importance, que le clergé, réunissant à l'habitude du pouvoir civil, à un rang élevé et à de grandes richesses, l'enseignement de tout ce qu'on désirait d'apprendre, la supériorité que l'instruction la plus légère donne sur ceux qui n'en ont pour ainsi dire aucune, et le droit de parler au nom de Dieu, lui paraît disposer du principe le plus dangereux comme le plus utile de toutes les opinions et de tous les mouvements des peuples.

C'est principalement pendant la saison rigoureuse qu'il donnait ces mémorables exemples: lorsque l'hiver finissait, l'armée réclamait d'une manière plus particulière les soins du grand capitaine.

Au commencement du printemps de 789, la sûreté des frontières septentrionales du royaume lui parut exiger une expédition nouvelle. Il passa le Rhin à Cologne, et marcha contre les Vilses, an-

ciens Esclavons établis vers les bords de la mer Baltique, dans les contrées qui portent aujourd'hui le nom de Poméranie. Ces peuples, retirés au milieu de ces lacs ou marais si nombreux qui attestaient l'origine de ces plaines moins anciennement sorties du sein des eaux que la haute Germanie, abandonnaient [illegible] les pour ravager les pays qui [illegible] États de Charlemagne. Le roi jeta s[illegible] onts dont il défendit les deux ext[illegible] pèce de camp retranché, où il l[illegible] Il fit la guerre comme dans une c[illegible] vage et dans un siècle barbare : il [illegible], ravagea les champs, culbuta ceu[illegible] ent. Les Vilses implorèrent la paix, et se soumirent à reconnaître le roi des Français. Charlemagne reçut leurs serments et leurs otages, et vint à Worms, sur le bord du Rhin. Singulier arrangement, obéissance vaine, promesses trompeuses; Charlemagne avait à peine fait une trève. Les incursions des Barbares ne pouvaient être suspendues qu'autant que la terreur des armes de Charlemagne conserverait sa force parmi eux; mais qu'attendre de plus de ces Vilses grossiers que leur caractère, leur courage, leurs habitudes, leurs désirs violents ou leurs besoins impérieux lançaient, par une puissance irrésistible, au milieu de pays plus favorisés par la nature ou par les arts, qui n'avaient pas encore disparu?

Charlemagne passa l'hiver à Worms, et toute l'année 790 s'écoula sans que la paix du royaume fût troublée.

Ce fut pendant cette année où les ravages de la guerre furent suspendus, que Charlemagne tint à Worms une assemblée générale. Il y reçut les ambassadeurs des Huns ou Abares qui habitaient l'Autriche, la Bohême, la Hongrie de nos jours, et avec lesquels il désirait de régler les limites de la Bavière. Il en envoya à ces peuples, dont il ne croyait pas devoir perdre de vue l'ancienne puissance et les anciennes invasions. Les négociations furent sans succès, et l'assemblée résolut de déclarer la guerre à ces Huns qui avaient porté le ravage dans les contrées bavaroises.

Le rendez-vous de l'armée est à Ratisbonne. Charlemagne (791), qui sent toute l'importance de la nouvelle guerre qu'il entreprend, ne néglige aucune précaution; il rassemble des forces considérables. Il médite son plan, il veut animer ses guerriers d'une ardeur nouvelle, il veut montrer le prix qu'il attache à leur épée, à ce signe de leur valeur. Son fils, Louis-le-Jeune, roi d'Aquitaine, arrive auprès de lui à la tête de ses Gascons. Il a déjà quatorze ans. Charlemagne lui ceint lui-même, en présence des braves, l'épée qu'à leur exemple le jeune prince doit chercher à rendre fameuse. C'est comme une arme d'honneur qu'il veut que son fils s'efforce de mériter.

Il divise ses troupes en quatre corps. Le premier, commandé par le comte Theuderic, et le second sous les ordres du grand chambellan Meginfroy, descendent le long de la rive gauche du Danube. Le roi, à la tête du troisième corps, s'avance

le long de la rive droite de ce fleuve; et le quatrième corps, composé de Bavarois, porté sur de nombreux bateaux, et suivant le cours de ce même Danube, escorte les vivres et les munitions de l'armée.

On arriv[illegible]ure de l'Ems. On était déjà aux p[illegible]e septembre; les hostilités vont [illegible]arlemagne veut exalter l'esprit de l[illegible]: il ordonne des prières publiques: [illegible] solennelles parcourent le camp; l[illegible]uivent le roi paraissent nu-pieds au[illegible]ppareil des combats, et mêlent leur[illegible]ux au bruit des armes et aux cris qui appellent la victoire. Charlemagne écrit à la reine Fastrade, qui était restée à Ratisbonne; il désire que les mêmes vœux soient proférés dans toutes les parties de ses vastes états. On prescrit à tous les prêtres de célébrer l'auguste sacrifice, et à tous les clercs de réciter les cantiques sacrés.

Charlemagne passe la rivière d'Ems, et entre dans le pays des Huns. Ces peuples défaits et consternés abandonnent leurs villes; ils se retirent dans leurs montagnes les plus écartées, et s'y enfoncent dans les bois les plus touffus avec tout ce qu'ils ont pu emporter de plus précieux. Quelques enceintes retranchées où ils avaient laissé des guerriers sont emportées rapidement par les troupes du roi. Charlemagne entre dans Vienne, et s'avance jusques à l'endroit où le Raab se jette dans le Danube. Il y fait reposer son armée, et, content

d'avoir soumis ou plutôt parcouru en vainqueur les contrées situées entre l'Ems et le Raab, il ramène les Français à Ratisbonne, où il passe l'hiver.

Le corps d'armée commandé par le comte Theuderic et par le grand chambellan traverse la Bohême aussi facilement que Charlemagne était allé jusques aux rives du Raab. Les peuples se soumettent ou s'enfuient, et se dissipent devant les armes françaises. Le nom seul de Charlemagne imprime un si grand effroi, que les Saxons n'osent pas profiter de la seule occasion que le sort leur présente de recouvrer leur indépendance. Ils auraient pu, en se jetant sur le flanc gauche et même sur les derrières des armées de Charlemagne, les harceler, en battre divers corps, intercepter leurs communications, enlever leurs subsistances, détruire leurs bateaux, arrêter leur marche, donner le temps aux Huns des bords du Danube, et à ceux de la Bohême, de se reconnaître, de revenir de leur frayeur, d'opposer une résistance terrible; ils auraient pu rendre vains les immenses préparatifs de Charlemagne, l'obliger à la retraite, remporter peut-être sur lui un de ces grands avantages que la renommée publie au loin, et donner à plusieurs nations germaniques le signal de dangereuses insurrections; ils restent immobiles, comme enchantés par le génie et l'audace de Charlemagne, comme absorbés dans la crainte de voir l'orage tomber sur leur tête.

Charlemagne avait conçu une grande pensée. On peut croire qu'elle lui avait été inspirée pen-

dant son expédition contre les Huns, par les difficultés que ses convois éprouvèrent; mais il s'éleva bientôt vers un but bien plus étendu. Il veut donner un grand mouvement au commerce; il veut en faciliter les échanges, lui frayer une nouvelle route ... limites de cette barbarie à laquelle i... cé de céder, mais dont il sent si fo... ne avec tant de perspicacité une ... es maux. Son désir est de réunir l... l'Océan par le Rhin et le Danube. ... u-dessus de tout ce qui a été encor... giné en Europe, même par les Rom... e le plan, il en règle l'exécution, il en ordonne les travaux. Le canal qu'il commence de faire creuser devait aller de la rivière de Reidnitz dans celle d'Altmuhl. Les sources de ces deux rivières ne sont éloignées que de deux lieues ou environ, et ne sont séparées que par une chaîne de montagnes voisines d'Anspach. C'est cette chaîne que le canal devait traverser. On serait remonté de l'Océan par le Rhin, le Mein qui a son embouchure dans ce fleuve, et la Reidnitz qui se jette dans le Mein, jusques au point de partage des eaux, et on en serait descendu vers la mer Noire par l'Altmuhl, qui communique avec le Danube. Le canal devait avoir trois cents pieds de largeur. On était alors bien éloigné de la science qui, de perfectionnement en perfectionnement, a réduit les canaux à des dimensions bien plus étroites et bien plus utiles; et d'ailleurs il fallait en tout de grandes proportions pour convenir aux grandes

idées de Charlemagne. On avait déjà creusé deux mille pas de cet immense canal, lorsqu'on se crut obligé d'y renoncer. Le temps était pluvieux, le terrain marécageux en beaucoup d'endroits; les terres remuées pendant le jour s'éboulaient pendant la nuit. On ne se donne pas le temps d'attendre des circonstances plus favorables, de trouver le moyen de maintenir les terres, de consolider les bords. Des évènements malheureux occupèrent la pensée de Charlemagne, les travaux furent abandonnés. J'ai vu, il y a quelques années, des plans faits par ordre de celui qui gouvernait alors la plus grande partie des états de Charlemagne, pour réaliser ce canal projeté par le fils de Pepin. On y voyait les admirables progrès des sciences physiques : mais l'idée principale était un bel hommage à Charlemagne, elle ne différait point de la pensée de ce grand homme.

Pendant que le roi des Français était encore à Ratisbonne, son cœur fut cruellement blessé. Pepin surnommé le Bossu, le fils qu'il avait eu d'Himiltrude, se plaignait depuis long-temps de la reine Fastrade. Cette princesse, bien différente d'Hildegarde que le roi avait eu le malheur de perdre, et dont la bonté, la douceur et l'affabilité inspiraient tant d'affection et de dévouement, avait déplu par sa hauteur à plusieurs grands d'Austrasie. Combien de malheurs peut produire l'amour-propre blessé! et qui ignore combien il lui est difficile de renoncer à son ressentiment? Ces grands seigneurs humiliés passèrent du mécon-

tentement au crime, et du crime à la démence. Pour renverser la reine qu'ils détestaient, ils eurent la folle pensée d'attaquer le plus puissant des rois et le héros des Français; et à quelle circonstance fortuite tint le succès de leur complot parricide!

Ils ima [illegible] rvir de Pepin. Leur ambition sec [illegible]; ils espérèrent de régner sous [illegible] circonvinrent le jeune prince; ils [illegible] apper aucune occasion de l'aigrir [illegible] ils exagérèrent les torts de Fastrad [illegible] ils ne cessèrent de lui dire qu'ell [illegible] à indisposer contre lui le roi son pere. [illegible] lui rappelèrent à chaque instant qu'il était l'aîné des fils de Charlemagne, et que cependant il était le seul des enfants du roi qui n'eût reçu ni royaume ni principauté. Ils le flattèrent; ils le séduisirent d'autant plus facilement en opposant une passion funeste à l'esprit dont il était doué, que, malgré le défaut qui lui avait fait donner son surnom, il avait une figure qui prévenait en sa faveur, qu'il était aimé, et qu'il se persuada, dans un moment de délire, que les Français seraient pour lui.

La jeunesse, l'ambition, la jalousie, la haine, la vanité, une flatterie perfide, tout entraîna le malheureux Pepin; il consentit au plus grand des forfaits : il conspira contre son père.

Il vient à Ratisbonne avec ses conjurés. Tout est disposé pour l'exécution de leur complot; on n'a aucun soupçon de leur trame. Ils se réunis-

sent pendant la nuit dans une église, ils arrêtent leurs dernières mesures: rien ne paraît pouvoir préserver Charlemagne.

Par un de ces hasards qu'on ne prévoit jamais, et qui sauvent ou perdent les empires, un prêtre lombard, nommé Ardulphe ou Fardulphe, s'était endormi dans le fond de l'église et y avait été renfermé. L'obscurité du temple le dérobe aux conspirateurs, le bruit qui accompagne leur infernale conférence le réveille, il entend leurs sinistres propos, il apprend tous leurs secrets. Il tâche de s'échapper : on le découvre; on veut l'immoler; on se contente de l'obliger à jurer sur l'autel qu'il ne révèlera rien de ce qu'il vient d'entendre. On le laisse partir; mais à peine est-il hors du temple, qu'il court au palais et demande à parler au roi. La nuit était avancée; on le rebute. Le roi, qui entend une rumeur extraordinaire, ordonne aux femmes qui servaient la reine d'en apprendre la cause. Elles voient un homme mal vêtu et d'un air égaré qui veut entrer dans l'appartement du monarque; elles en rient; il insiste. Charlemagne, toujours accessible à ceux qui ont à réclamer sa justice, commande qu'on le lui amène. Ardulphe raconte tout ce qu'il vient de voir et d'entendre: Pepin et ses complices sont arrêtés.

On les traduit devant la diète, qui les condamne à perdre et leurs biens et la vie. Mais Charlemagne suit les mouvements de son âme magnanime et de son cœur paternel; il use du plus beau droit

et des rois et des pères : il se contente de reléguer son fils dans le monastère de Saint-Gal, et ensuite dans celui de Pruim; il fait grâce de la vie à ses complices, dont plusieurs ne sont qu'envoyés en exil, et il donne l'abbaye de Saint-Denys au prêtre lombard.

L'évêq [illegible] nommé Pierre, est accusé d'avoi [illegible] la conjuration. N'étant encore qu [illegible] il avait livré à Charlemagne une [illegible] ardie; le roi l'avait fait évêque; sa [illegible] on pouvait rendre la seconde pl [illegible]. Charlemagne se borne à lui ôter [illegible] ant de nuire à la tranquillité du royaume : il fait détruire les murs et les tours de la ville épiscopale de Verdun, que les pierres énormes dont ils étaient construits et le fer et le plomb qui liaient ces larges blocs rendaient un retranchement trop solide et trop dangereux.

Pendant que le roi ressentait ces chagrins que peut seule éprouver l'âme d'un père, et dont toute sa puissance ne pouvait le garantir, de tristes nouvelles lui parviennent des différentes extrémités de son royaume.

(780) Divers évènements s'étaient succédé dans la péninsule espagnole. Abdérame, qui régnait sur l'Espagne musulmane dès 756, y avait traité les chrétiens avec assez de douceur. Il exigeait qu'ils payassent à son trésor une somme plus ou moins considérable toutes les fois qu'on devait sacrer un nouvel évêque; mais ce qui prouve la tranquillité

dont ils jouissaient, c'est le grand nombre de discussions et de dissentiments théologiques qui s'élevèrent parmi eux à cette époque, et dont les principaux sujets étaient le jour de la célébration de la Pâque, l'observation des jeûnes, l'abstinence de certaines viandes, et différentes opinions sur la grâce divine et sur le libre arbitre. D'ailleurs les chrétiens, les mahométans et les juifs vivaient dans la meilleure intelligence; les chrétiennes se mariaient avec des juifs et des musulmans, les chrétiens épousaient des juives et des mahométanes, et les divorces rendaient ces alliances mutuelles d'autant plus fréquentes, qu'il paraît qu'ils étaient alors très communs dans les Espagnes, puisque, d'après une lettre du pape Adrien, citée par plusieurs auteurs et notamment par Gretser, Duchesne et Pellicer, les prêtres même y prenaient pour femmes des personnes mariées qui quittaient leurs premiers époux.

En 781, Abdérame avait profité de la guerre que les Saxons faisaient à Charlemagne pour reconquérir, dans l'Arragon et la Catalogne, toutes les contrées qui avaient reconnu l'autorité de la France; et l'on serait étonné qu'un monarque aussi puissant que le roi des Français n'ait envoyé aucune troupe pour maintenir sa conquête, si, depuis la journée de Roncevaux, ce prince n'avait pas paru disposé à fixer en quelque sorte les limites de ses états sur les sommets des Hautes-Pyrénées, ces barrières si naturelles des empires.

Le roi des Asturies, don Silo, étant mort en 783, on avait élu à sa place don Alphonse, fils de don Froïla; mais Maurégat, fils bâtard de don Alphonse surnommé le Catholique, s'était fait proclamer roi par un grand nombre d'Espagnols à qui il avait [illegible] e ressentiment du fils de ce don Fr[illegible] t assassiné; et le nouveau roi avait [illegible] ouronne, et s'était retiré dans la p[illegible] a.

En 785, l[illegible] de Girone, mécontents du gouvernen[illegible] sulmans, et remarquant la faiblesse de [illegible] qu'Abdérame leur avait envoyée, co[illegible] ojet de rentrer sous la domination française. Ils parvinrent à en faire informer secrètement le conseil de Louis, roi d'Aquitaine. Les conseillers de ce jeune prince, qui n'avait alors que huit ou neuf ans, ne résistèrent pas à l'envie d'agrandir le royaume que Charlemagne avait donné à Louis; ils firent marcher vers Girone une armée que les habitants introduisirent dans la place, qui fit main basse sur les musulmans, et qui s'empara aussi d'Urgel et de quelques autres villes que l'on pouvait regarder comme les clefs des gorges par lesquelles on pénètre de la péninsule en France.

Abdérame ne paraît pas avoir pris, à cette époque, plus de mesures pour reconquérir Urgel et Girone, que Charlemagne, quelque temps auparavant, pour rentrer dans la Catalogne et l'Arragon.

Maurégat étant mort en 788, don Bermude,

quoique diacre, fut élu pour monter sur le trône des Asturies.

Ce fut dans la même année qu'Abdérame cessa de vivre: on l'enterra à Cordoue, dans l'*Alcazar* ou le palais des rois. Il avait désigné un de ses fils, nommé Zuléma, pour lui succéder; mais Issem, son second fils, s'empara de l'Andalousie et se fit reconnaître roi dans Cordoue. Zuléma marcha contre Issem; il partit de Tolède dont il était gouverneur lors de la mort de son père, passa la Sierra Moréna, et rencontra Issem auprès de Jaën. La bataille fut sanglante; mais Issem vainqueur se hâte de traverser cette même chaîne qui sépare l'Andalousie de la Castille, marche sur Tolède, s'en empare, revient vers la Murcie, remporte plusieurs avantages sur Zuléma, le fait consentir à se contenter d'une somme d'argent considérable, entre dans la province de Valence, qu'Abdalla, un autre de ses frères, voulait garder pour lui, le bat, l'oblige à suivre l'exemple de Zuléma, à passer avec lui en Afrique, à renoncer au trône, et se trouve, en 790, paisible possesseur de tous les états musulmans de la péninsule.

Le conseil de Louis, roi d'Aquitaine, veut tirer parti de la division des enfants d'Abdérame. Ce prince, âgé de treize ans, entre en Catalogne avec une armée. Zade, gouverneur de Barcelone, qui redoute le courroux d'Issem, contre lequel il s'était ligué avec Zuléma et Abdalla, va avec des présents au-devant de Louis, et lui offre de se reconnaître son vassal. Les gouverneurs de quelques

autres places de la Catalogne suivent son exemple. Louis reçoit leur hommage, et s'avance vers Barcelone dont on croit qu'on va lui remettre les clefs; mais Zade, craignant de perdre son gouvernement, les refuse. L'armée de Louis prend Lérida de vive force. [illegible] vince de Huesca, fait un grand no[illegible] niers. Le faible et incertain Zade, [illegible] des Français ont intimidé, va trou[illegible] quitaine; Louis ne reçoit pas ses ex[illegible] ie à Charlemagne la décision de ce[illegible] rne ce gouverneur, et rentre dans s[illegible]

Issem cepen[illegible] roi musulman des Espagnes, veut étendre sa domination. Il reprend les projets de ses prédécesseurs; il rassemble une nombreuse armée, et la conduit contre les chrétiens indépendants. Il s'avance vers les montagnes voisines de Burgos. Le roi Bermude se tient avec ses troupes dans les postes les plus avantageux; mais saisissant avec habileté une occasion favorable, il se précipite sur les Maures, les met en déroute, et délivre son pays.

Il se dégoûte néanmoins de la couronne, et l'abdique. On lui donne pour successeur, d'après son désir, ce même don Alphonse dont on avait craint la vengeance, mais que l'on connaît mieux, et que l'on ne redoute plus (791). Le nouveau roi fixe son séjour dans Oviédo, que son père don Froïla avait en quelque sorte fondée.

Cependant Issem, malgré la perte qu'il a faite dans les environs de Burgos, veut se venger de

l'incursion que les Français de l'Aquitaine ont faite dans la Catalogne. Il sait que Charlemagne fait la guerre dans la Germanie, il croit l'occasion favorable. Il donne le commandement d'une armée à un de ses généraux, nommé Abdelmélich. Ce général maure s'avance au-delà des Pyrénées-Orientales jusques à Narbonne, en brûle les faubourgs, réduit beaucoup de chrétiens en esclavage, marche vers Carcassonne, et rencontre, auprès de la rivière d'Orbieu, Guillaume, comte de Narbonne, et les comtes des autres contrées voisines de la frontière, qui s'étaient hâtés de réunir leurs forces contre les musulmans. On combat de part et d'autre avec beaucoup d'intrépidité. Les Français, malgré les efforts héroïques du comte Guillaume, sont obligés d'abandonner le champ de bataille; mais Abdelmélich a perdu tant de monde, qu'il est forcé de reprendre le chemin de la péninsule.

(793) Presque dans le même temps où Charlemagne apprend les ravages des Sarrasins dans la province narbonnaise, on lui annonce que les Arabes sont plus résolus que jamais à soutenir la guerre contre les Français, et que les Saxons ayant repris les armes, avaient taillé en pièces les troupes que le comte Theuderic avait réunies dans la Germanie.

Charlemagne donne les ordres nécessaires pour les préparatifs des guerres qu'il médite; et ne négligeant rien de ce qui peut ramener ou maintenir la tranquillité intérieure, il convoque en 794, à Francfort-sur-le-Mein, un concile de trois cents

évêques, dont les décisions ont eu beaucoup de célébrité.

Il le présida lui-même, reçut les décrets de l'assemblée, les confirma, et en ordonna la publication.

On y condamna les opinions de Félix d'Urgel, et d'Élipand, métropolitain de Tolède, qui avaient renouvelé à [illegible]rds, sur la personne du Christ, [illegible]us.

On y pro[illegible] fameuse question du culte des im[illegible]s le commencement du huitième siè[illegible] que nous l'avons vu, allumé les feu[illegible]écution et fait répandre des flots de [illegible]pire de Constantinople. L'impératrice Irène avait, en 787, convoqué à Nicée en Bithynie un concile, connu sous le nom de second concile de Nicée, dans lequel on avait abrogé les décrets du concile de Constantinople, et déclaré que l'on devait, suivant la traduction de dom Calmet, *aux saintes images le salut et l'adoration honoraire, mais non pas le culte de latrie, qui n'appartient qu'à la sainte Trinité.* Le pape Adrien avait donné son approbation aux décrets de ce concile, mais les églises de France, de Germanie et de la Grande-Bretagne, paraissant mal entendre la décision de ce second concile de Nicée, n'avaient pas partagé l'opinion du pape. Charlemagne, sur la demande de plusieurs évêques de France, avait même cru devoir faire composer par quelques théologiens, sur ce culte des images, un ouvrage divisé en quatre livres, à la tête duquel on plaça son nom, et qu'il envoya en 790

au pape, pour l'engager à retirer l'approbation qu'il avait donnée aux décrets de Nicée. Adrien avait répondu aux quatre livres. Le concile de Francfort, présidé par Charlemagne, parut néanmoins rester convaincu que celui de Nicée avait prononcé anathème contre ceux qui ne rendraient pas aux images des saints un culte et une adoration comme à la Trinité; et en conséquence il déclara qu'il condamnait le sentiment des pères de Nicée, qu'il rejetait toute adoration des images, que l'on devait s'en tenir à ce que le pape saint Grégoire avait enseigné, en écrivant à Serène, évêque de Marseille, qu'il ne faut ni adorer ni briser les images, ni leur rendre un culte, ni renoncer à leur usage qui est louable.

Ce même concile de Francfort interdit aux abbés de faire crever les yeux, ou d'ordonner une mutilation des moines qui avaient commis de grandes fautes. Il les empêcha, par ce décret, de continuer d'usurper la puissance civile par des actes barbares.

Il ordonna qu'on coupât les arbres et les bois consacrés aux idoles; il déclara qu'on pouvait prier et louer Dieu dans toutes les langues.

La même assemblée consentit à ce que le roi gardât auprès de lui Hildebaud, archevêque de Cologne, qu'il avait nommé son archichapelain. Cet Hildebaud avait succédé, dans cette place d'archichapelain, à Angelram, évêque de Metz, qui, accusé par les évêques de France, en 785, d'avoir violé les canons, en acceptant un emploi incom-

patible avec les devoirs de l'épiscopat, avait composé pour sa justification, et adressé à Adrien un recueil de soixante ou quatre-vingts articles tirés de ces fausses décrétales attribuées à un grand nombre des premiers évêques de Rome, fabriquées en Espagne par un Isidore Mercator ou Peccator, portées en F [illegible] chevêque de Mayence, et qui depui [illegible] à l'accroissement de l'autorité po [illegible]

Mais voici [illegible] ux des mœurs du huitième siècle. [illegible]

Pierre, ce [illegible] re à sa patrie, et qui, nommé ensui [illegible] e Verdun, avait été accusé de s'être rend [illegible] pable d'une nouvelle trahison, en trempant dans la conjuration de Pepin-le-Bossu, voulut, pendant le concile de Francfort, détruire les soupçons qui ne cessaient de planer sur sa tête, au sujet de cette conspiration. Il offrit de prouver son innocence par son serment et par celui de son métropolitain, ou de deux ou trois évêques. Aucun prélat n'ayant voulu jurer que Pierre n'avait point conspiré contre le roi et l'état, cet évêque de Verdun fit paraître un champion pour subir ce qu'on appelait le jugement de Dieu. Ce champion étant entré dans la lice, et ayant été vainqueur, le concile admit l'innocence de l'évêque.

Tassillon, ce duc de Bavière, qui, depuis la perte de ses états, vivait dans un monastère, parut aussi devant le roi, dans le concile de Francfort. Revêtu de son habit de moine, il demanda pardon de toutes ses insurrections contre Pepin

et contre Charlemagne, et renonça à tous les droits que lui ou ses enfants pouvaient avoir sur le duché de Bavière. On dressa trois actes de sa renonciation. Charlemagne lui assura une pension, et le fit conduire au monastère de Jumiège en Normandie, où il passa le reste de ses jours avec son fils Théodon.

La reine Fastrade mourut à Francfort dans cette même année 794, et Charlemagne ayant tenu, en 795, à Costheim près de Mayence une diète dans laquelle la guerre contre les Saxons fut résolue, il se mit à la tête de son armée. Charles, son fils aîné, et Louis, roi d'Aquitaine, étaient avec lui. Les Saxons s'étaient réunis dans une plaine voisine de Paderborn. Mais Witikind n'était plus à leur tête : Charlemagne, en leur ôtant ce grand guerrier par son estime et sa munificence, avait brisé leur talisman. A peine virent-ils les Français se déployer devant eux, qu'ils implorèrent la clémence du roi. Charlemagne leur imposa deux conditions ; il les obligea à recevoir de nouveau les prêtres chrétiens qu'ils avaient chassés, et il les força à lui livrer le tiers de leurs soldats, qu'il distribua dans différentes contrées de son royaume. Il espérait les faire participer au peu de civilisation qui existait encore, et qu'il cherchait à ranimer, en envoyant parmi eux ceux des Français ou des Italiens qui possédaient quelque instruction, et l'on voit par la transplantation qu'il ordonne du tiers de leurs soldats, combien son âme était encore profondément émue par le

souvenir de l'horrible massacre des quatre mille cinq cents Saxons que la barbarie de son siècle avait immolés. Qu'il est loin maintenant de commander qu'on répande le sang de ceux qu'il a vaincus! Plus sa puissance s'accroît, et plus, par un exemple bien rare, sa vertu se fortifie contre son siècle; il est d[illegible] us que grand roi, il est grand homme [illegible]

Et néanm[illegible] aient encore les idées dominantes d[illegible] idées auxquelles obéissait Charlemag[illegible] Ne pouvait-il pourvoir à la tranquillité [illegible] ères germaniques qu'en exilant loin d'[illegible] leur était si chère des braves dont tou[illegible] e était de vouloir l'indépendance de leurs forêts? Pourquoi s'obstiner à étendre une vaine autorité sur ces froides et stériles retraites d'une liberté sauvage? Pourquoi contraindre par la force des hommes grossiers, mais fiers et généreux, à recevoir des usages, des opinions et un culte, que l'exemple, les bienfaits, une douce expérience, la persuasion, et la gloire éclatante de Charlemagne leur auraient avec tant de facilité fait rechercher et adopter?

(796) Une nouvelle année venait de commencer. La Saxe était soumise; mais il fallait délivrer le midi de la France de la crainte des Sarrasins.

Lorsque l'armée d'Issem était rentrée dans la péninsule, après avoir ravagé une grande partie de la province narbonnaise, ce roi de Cordoue avait fait marcher ses troupes contre le roi des Asturies.

Don Alphonse les avait attirées dans des endroits marécageux, où il les avait taillées en pièces malgré leur grand nombre.

(795) Issem n'avait pas beaucoup survécu à la défaite de son armée. Son fils Alhacan lui avait succédé. A peine était-il monté sur le trône, qu'il avait pris les mesures nécessaires pour terminer la fameuse mosquée commencée par son père, pour faire construire à Cordoue un pont sur le Guadalquivir, et pour entreprendre d'autres grands édifices publics. Il avait formé une garde particulière de deux mille Arabes ou Maures, et de trois mille chrétiens devenus musulmans; et, par une disposition bien remarquable et bien digne d'éloges, il avait ordonné que les enfants de ceux qui périraient à la guerre toucheraient la solde de leurs pères jusqu'au moment où ils pourraient pourvoir par eux-mêmes à leur subsistance.

Abdala et Zuléma, ayant appris en Afrique la mort de leur frère Issem, avaient conçu l'espérance de s'emparer au moins d'une partie de ses états. Ils étaient passés dans la péninsule, où les habitants de la province de Valence et d'autres contrées espagnoles et musulmanes s'étaient déclarés en leur faveur. Alhacan s'était empressé d'armer contre ses oncles. Les succès avaient été à peu près égaux des deux côtés.

Charlemagne ordonna aux comtes qui commandaient sur les frontières méridionales de France d'entrer dans la péninsule et de jeter la terreur parmi les Sarrasins. Les comtes fondirent sur la Ca-

talogne, ne rencontrèrent aucun obstacle, portèrent partout le fer et le feu, rentrèrent dans leur patrie chargés de dépouilles, et y amenèrent un grand nombre de prisonniers.

Mais indépendamment des Saxons et des Sarrasins, les Abar... ...aqué les frontières du royaume. Le ... ...ur entière soumission à la France ... victoire couronnait de tous les côt... de Charlemagne. On vit dans l'arm... ...ui marcha dans la Pannonie contre ... jeune Pepin, roi de Lombardie, et ... de Frioul. Les retranchements des ... ...ossés, leurs palissades, leurs *ringues*, ou espèces de camps fortifiés, furent forcés et détruits; leur prince fut tué; presque tous ses soldats périrent. Pepin s'empara de tous les pays situés entre le Raab, le Danube et la Drave.

Charlemagne n'était pas à la tête de ses troupes; Pepin ne put s'opposer à la férocité qui régnait si souvent dans les guerres du huitième siècle. On lit en frémissant qu'une grande partie de la nation de ces Huns fut exterminée; leur puissance fut détruite, leur influence anéantie; les immenses trésors recueillis pendant leurs terribles et si nombreuses excursions furent enlevés. Éginhard, l'historien de Charlemagne, dit que jamais aucune guerre n'avait fait tomber tant de richesses entre les mains des Français. Le roi Pepin étant venu auprès de son père, à Aix-la-Chapelle, lui présenta un des principaux Abares qui embrassa le christianisme.

ainsi que tous les Huns qui l'avaient suivi; et la défense des nouvelles conquêtes fut confiée à des comtes ou gouverneurs de *marches* ou frontières, auxquels on donna le nom de *marckgrafs* (*margraves*), et que l'on regarde comme l'origine des margraves d'Autriche.

(796) Au milieu de ces triomphes Charlemagne apprit la mort du pape Adrien. On a écrit qu'il le regretta vivement. Un Romain succéda à Adrien sous le nom de Léon III. Le nouveau pontife s'empressa d'annoncer au roi sa nomination; il lui adressa les clefs du tombeau de saint Pierre, l'étendard de la ville de Rome, et de riches présents, et il le pria d'envoyer des délégués pour recevoir le serment de fidélité du peuple romain.

Charlemagne dans sa réponse lui exprima avec quelle joie il avait appris qu'il avait été élevé sur la chaire de saint Pierre, par les suffrages unanimes du clergé et du peuple, et avec combien de satisfaction il avait reçu le témoignage de sa soumission et de sa fidélité. Il fit porter ses lettres par son secrétaire Angilbert, surnommé Homère, abbé de Centule, et le chargea de remettre à Léon des présents magnifiques.

Vers le même temps, le roi fit travailler à la construction de l'église et du palais d'Aix-la-Chapelle, dont il affectionnait beaucoup le séjour, et dont le nom est venu de cette basilique ou chapelle royale, et des eaux chaudes et minérales qui y attirent encore tant d'étrangers.

Ce temple était un magnifique trophée; tout y

rappelait les victoires du roi des Français. On y voyait les bronzes de Pise former des portes ou des balustres, les mosaïques de la même ville en décorer le sanctuaire, les candélabres de Vérone y porter des lampes dorées, les marbres de Ravenne en rev[illegible], des colonnes d'Italie soutenir le d[illegible] duquel brillait le globe d'or que sur[illegible] du Sauveur. Les historiens cont[illegible]ux qui ont écrit dans le siècle suiva[illegible] célébrer les portiques, les galeries, le[illegible]énageries, les volières, les écuries du [illegible], et ce grand bassin intérieur et cou[illegible]nense voûte où les eaux thermales fournissaient des bains si salutaires.

(797 et 798) Les Saxons s'agitèrent encore; mais leurs mouvements n'étaient plus que les derniers efforts de leur amour pour cette sauvage et noble indépendance qu'ils avaient défendue avec tant de constance et de gloire, et qui a rendu leur nom sacré pour tous ceux qui chérissent leur patrie. Le roi transporta de nouveau un grand nombre de Saxons dans des contrées françaises éloignées de leurs bois et de leurs marécages; et par une mesure plus douce, plus politique, plus digne de lui, il établit un grand nombre d'anciens Français au milieu des provinces, ou plutôt des forêts saxonnes.

Les généraux du jeune roi d'Aquitaine entrèrent dans la péninsule espagnole. Ils rétablirent, fortifièrent et peuplèrent, peut-être avec ces Saxons contraints d'abandonner les bords germa-

niques qui les avaient vus naître, Cardona, Vich ou Vique, Castroserra, et d'autres places voisines de la rivière de Ter, dans la Catalogne septentrionale. Ils élevèrent ainsi une nouvelle barrière contre les efforts des musulmans.

Pendant cette expédition, le jeune Louis vint à Toulouse. Don Alphonse, roi des Asturies, lui envoya des ambassadeurs, et lui demanda son alliance et celle de Charlemagne. Un musulman, qui commandait dans une contrée voisine des Pyrénées, et qui devait s'être rendu indépendant du roi de Cordoue, fit offrir des présents et demander la paix au roi d'Aquitaine; et Zade, qui gouvernait Barcelone, partit lui-même pour la France et alla à Aix-la-Chapelle, où le roi des Français le reçut pour son vassal et le confirma dans son gouvernement.

Mais un musulman qui pouvait devenir bien plus puissant que Zade vint aussi implorer le secours de Charlemagne. Abdalla supplia le roi, en son nom et au nom de son frère Zuléma, de les prendre sous sa protection si puissante, et d'accepter la suzeraineté du royaume de Cordoue, dont ils disputaient la possession à leur neveu Alhacan. Peu d'années s'étaient écoulées depuis que les Sarrasins avaient fait trembler l'Europe et n'avaient pu être arrêtés que sur les bords de la Loire, et par Charles-Martel, et Charlemagne voyait au pied de son trône les descendants de ces vainqueurs si redoutables.

Pendant que les discordes civiles réduisaient les deux frères à cet état d'abaissement, et que le

roi de Cordoue employait toutes ses forces à lutter contre eux et à tâcher d'anéantir leur influence, le roi des Asturies, don Alphonse, passa le Minho, conduisit de nouveaux habitants dans la ville de Brague, ravagea la Lusitanie, saccagea Lisbonne, ramena dans [illegible] iches dépouilles et des troupes no[illegible] risonniers, envoya à son allié Ch[illegible] ambassadeurs qui lui annoncère[illegible] lui fit présenter, avec une tente [illegible] mulets richement enharnachés, c[illegible] uit prisonniers musulmans.

(798) Le [illegible] rgel, faisant partie de la province catalane qui obéissait au roi d'Aquitaine, ou plutôt à Charlemagne, et Félix, évêque de cette ville, continuant de soutenir et de répandre les opinions théologiques que le concile de Francfort avait condamnées, le roi des Français envoya dans le nord de la péninsule trois commissaires, l'archevêque de Lyon, l'archevêque de Narbonne et l'abbé d'Ariane. Les opinions de Félix furent de nouveau condamnées par les commissaires du roi et par les évêques qu'ils réunirent; et Félix étant venu à Aix-la-Chapelle défendre sa cause devant le monarque et plusieurs prélats que Charlemagne convoqua, il subit une nouvelle condamnation, fut obligé de renoncer à ses opinions, envoya au clergé d'Urgel sa nouvelle confession de foi, et néanmoins fut déposé de l'épiscopat et exilé à Lyon.

Alhacan remporte une grande victoire contre

ses oncles. Zuléma est tué sur le champ de bataille. Abdalla se soumet, envoie ses enfants à son neveu, et se retire à Valence. Le gouverneur d'Huesca, craignant le ressentiment d'Alhacan, contre lequel il s'était déclaré, a recours à Charlemagne, dont il demande d'être le vassal. Les habitants de Majorque et de Minorque reconnaissent aussi l'autorité du roi des Français, qui leur envoie des troupes pour les défendre. (799) Zade, le gouverneur de Barcelone, renonce à la protection de Charlemagne, et reconnaît Alhacan; mais le roi d'Aquitaine entre dans la Catalogne, s'empare de Lérida, la démolit, et, en repartant pour la France, laisse son armée autour de Barcelone, dont ses généraux ont ordre de continuer le siége.

Pendant ces évènements, Charlemagne portait un œil attentif sur ce qui se passait à Constantinople.

Il y avait près de dix ans que Constantin VII, Porphyrogénète, le fils d'Irène, étant parvenu à l'âge de vingt ans ou environ, avait voulu se soustraire à l'autorité de sa mère. Il était trop faible même pour en concevoir la pensée; elle lui avait été inspirée par des courtisans ambitieux, qui, comptant sur sa perpétuelle enfance, espéraient régner sous son nom. Mais il y avait une distance immense entre l'esprit fort et hardi d'Irène et l'imbécillité de Constantin. Celle dont le beau-père et le mari avaient succombé à une maladie rapide et d'une nature extraordinaire, au moment

où son beau-père et son mari avaient menacé ses jours; celle qui avait fait ordonner prêtres et ensuite mutiler quatre beaux-frères dont elle craignait les prétentions et la popularité devait peu s'inquiéter des complots de quelques courtisans: d'ailleurs [illegible] paraîtra bien forte à tout hon[illegible]vait que Constantin ne pouvait [illegible] conseils, et elle imaginait et d[illegible] ses plans.

Elle cr[illegible]profiter de la faveur que lui avaient [illegible]ès d'une grande partie des habita[illegible]les décisions du concile de Nicée, [illegible]nvoqué en 786, et qui avait approuvé le culte des images. Elle eut l'audace de traiter de conjuration la résolution qu'on avait fait adopter par Constantin; elle osa ordonner qu'on portât une main criminelle sur la personne de son souverain : elle fit battre de verges le fils dont elle n'était que la première sujette; et, par cet ascendant extraordinaire que donne un caractère qui peut tout entreprendre sur la faiblesse et l'incapacité, elle parvint à faire déclarer Constantin déchu de ses droits à l'empire, et à faire affermir la couronne sur sa tête.

L'espèce d'illusion qu'elle avait produite se dissipa cependant; son influence diminua; une révolution brisa ce sceptre qu'elle avait usurpé et remit Constantin sur le trône. Sa fermeté ne l'abandonna pas : bien loin de renoncer à ce trône dont on venait de la forcer à descendre, elle conçut l'espoir d'y remonter bientôt. Elle ne fit que

changer de moyens ; elle résolut de s'emparer de la volonté de son fils ; elle déploya auprès de lui toutes les séductions de son esprit adroit et perpétuellement attentif à tout ce qui pouvait la servir. Le prince ne put résister à l'empire d'Irène ; il oublia qu'elle l'avait fait honteusement frapper de verges. Il ne pouvait rien être par lui-même : dans son enfance sans cesse prolongée, il ne pouvait se passer de guide ni de soutien ; il embrassa l'appui que lui offrait sa mère, il s'abandonna à tout son ascendant, il se précipita dans un nouvel esclavage.

Irène poursuit ses projets; elle dirige sa conduite de manière à le rendre aussi vil qu'odieux ; elle lui rend suspects ceux dont elle redoute l'opposition ; elle fait calomnier un des généraux de l'empire qui avait le plus contribué à redonner la pourpre à Constantin : elle obtient l'arrêt de sa mort ; elle intimide les uns, tâche de s'attacher les autres ; et lorsqu'enfin elle croit voir arriver le moment favorable, elle ne s'effraie pas d'un crime nouveau. Elle fait arrêter son empereur et son fils, au milieu d'une armée qu'elle a trompée ; elle ordonne qu'on lui crève les yeux. Elle ajoute à ce supplice barbare un forfait plus barbare encore, sous lequel Constantin succombe ; et, sujette parricide et mère dénaturée, elle s'assied sur ce siége funeste qu'elle vient d'arroser de sang, sans craindre de voir les furies lui présenter les têtes menaçantes de son beau-père, de son époux et de son fils.

le pape à Rome, pourvussent à sa sûreté, le rétablissent provisoirement sur sa chaire pontificale, et prissent les informations les plus exactes sur les violences que Léon avait souffertes, ainsi que sur les faits allégués par les accusateurs du pape.

Léon fu [illegible] avec beaucoup d'honneurs; les [illegible] roi firent arrêter les assassins du [illegible] s conduisit en France.

Charlem [illegible] devoir aller de nouveau dans [illegible] tale de l'empire. Il y arriva le 2 [illegible] an 800. Le pape, à la tête de pl [illegible] et de tout son clergé, l'attendait [illegible] e la basilique de Saint-Pierre. Le peuple faisait retentir la ville de ses cris de joie. Le roi employa plusieurs jours à s'informer par lui-même de tout ce qui s'était passé. Il assembla ensuite les évêques et le clergé dans l'église de Saint-Pierre. Le pape s'y trouva. On demanda à haute voix si quelqu'un voulait se rendre accusateur contre Léon : personne ne se présenta. Le roi recueillit les suffrages; ils furent favorables au pape.

L'innocence de Léon fut proclamée. Dès le lendemain, le pontife monta sur la tribune de Saint-Pierre, jura sur l'Évangile qu'il n'était coupable d'aucun des crimes dont on l'avait accusé ; le peuple réunit ses acclamations à la déclaration du pape, et le clergé entonna un cantique d'actions de grâces.

Les assassins avaient été condamnés à mort; le pape implora leur grâce : le roi leur accorda la vie; ils ne subirent que l'exil.

Peu de jours après arriva la grande solennité de la Noël. Charlemagne va à la basilique de Saint-Pierre; il se met à genoux devant le tombeau des apôtres, et commence sa prière. Le pape s'approche, lui met une couronne sur la tête, et tout le peuple s'écrie : « Vive Charles Auguste, couronné de la main de Dieu; vie et victoire au grand et pacifique empereur des Romains! » Charlemagne s'assied sur un trône, on le revêt de la pourpre impériale, le pape fléchit le genou devant lui, il lui rend hommage, il l'*adore*, pour employer l'expression des historiens presque contemporains, comme l'on avait *adoré* les anciens empereurs de Rome (*more antiquorum principum adoratus est*). Ce trône d'où les Césars avaient commandé au monde se trouve relevé après trois siècles. Le roi des Français avait la puissance des empereurs; le peuple romain sanctionne ce pouvoir, et lui confère leur titre. Charlemagne développe au milieu de la barbarie le génie dont le premier des Césars avait brillé à l'époque la plus florissante de l'ancienne civilisation; il se montre grand homme malgré son siècle; et au lieu d'établir l'autorité arbitraire, comme Jules, il va tout faire pour le règne des lois.

A ce renouvellement de l'empire de Rome commence un nouvel ordre de choses. On voit déjà les premiers linéaments de l'état actuel de l'Europe, ou plutôt du monde tel qu'il est. L'histoire des anciens temps est finie, celle des nouveaux siècles commence.

[redacted]

HUITIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 800 JUSQUES EN 814.

Charlem ne les premiers mois de 801. Les ient de lui donner la couronne in ient voulu avoir pour empereur le arque de l'Europe; ils venaient de lui décerner un hommage éclatant; il va recevoir le plus grand témoignage de l'admiration qu'il inspire.

Depuis plusieurs années le siége de l'immense puissance des khalifes musulmans était fixé à Bagdad. C'est sur les bords du Tigre que l'avait établi le second khalife abasside Abu-Fajar ou Abou-Giafar Almanzor; c'est du palais de Bagdad que leurs ordres s'étendaient depuis le détroit qui sépare l'Afrique de l'Europe jusques aux confins de la Perse et des Indes.

Mahadi lui avait succédé en 775. Ses exploits lui avaient acquis une grande réputation de courage; et il en avait mérité une plus rare, celle d'une grande bonté. Il avait forcé l'empire de Constantinople à lui demander la paix; la hautaine Irène avait été contrainte de se soumettre à un tribut; et on a conservé une réponse d'un de ses officiers

qui, seule, prouverait l'affection qu'il avait inspirée. « Jusques à quand retomberez-vous dans les » mêmes fautes? lui avait dit le khalife. — Tant » qu'il plaira au ciel de vous conserver pour notre » bonheur, nous ferons des fautes et vous nous les » pardonnerez. »

On a gardé aussi le souvenir des dépenses énormes qu'il avait faites pendant un pèlerinage à la Mecque. L'imagination poétique des Arabes, heureusement pour la mémoire de Mahadi, les a exagérées au point de les rendre incroyables.

Ayant péri à la chasse par un accident, en 785, il avait été remplacé par son fils Musa ou Mosès, qui n'avait occupé que pendant peu de temps le trône des khalifes.

Haroun, surnommé *Errachid*, c'est-à-dire le juste, et second fils de Mahadi, avait été proclamé khalife après la mort de son frère, en 786. La victoire avait suivi ses étendards; Irène n'avait pu se soustraire au tribut que le père d'Aaron lui avait imposé; les contrées occidentales de l'Inde avaient ressenti la force de son bras; il avait reculé ou affermi, au-delà de la Caspienne, les limites de son vaste empire. Il était le plus puissant des monarques de l'Orient; il jouissait sans trouble, près des rives fertiles et fortunées du Tigre et de l'Euphrate, du fruit de ses exploits et de la gloire de son peuple. La nature lui avait donné un grand génie comme à Charlemagne; comme le roi des Français, il avait des vertus. Il voulut le bonheur de sa nation, il résolut de tout faire pour

la prospérité des sciences, des arts et du commerce. Les grandes communications que ses conquêtes et sa politique avaient ouvertes avec les Indes, l'Asie Mineure et la Grèce, firent arriver jusques à Bagdad et dans les différentes contrées de ses états [illegible] e l'esprit humain avait conservée [illegible] pour ainsi dire, d'immenses ca [illegible] s circulèrent et répandirent au [illegible]

Combie [illegible] ntes, les affections vives, les se [illegible] liques et profonds, les expression [illegible] ages sublimes, l'invention fécon [illegible] e et la langue des Arabes, cette langue depuis long-temps fixée et exercée à chanter les merveilles de la terre et des cieux, secondèrent son noble projet! A sa voix, les contrées musulmanes changent d'aspect; une sorte d'enchantement les couvre de palais, de jardins, de manufactures, d'écoles; la population s'accroît et les mœurs se polissent.

Au milieu de ces succès, le grand nom de Charlemagne vient frapper son oreille; le bruit des triomphes du chef des Français retentit jusqu'à lui, les peuples proclament la sagesse de ses lois. Il veut unir ses efforts à ceux de Charles. Le hasard a placé à la fois deux grands hommes sur les deux premiers trônes du monde, sur celui de l'Europe et sur celui de l'Asie. On dirait que Haroun pressent que ce seront un jour les peuples de l'Europe qui donneront l'immortalité. Sa gloire serait trop peu étendue, si elle était ignorée des Français.

Ses Arabes ouvrent un nouveau commerce avec la Chine, avec l'extrémité de l'orient de l'Asie; il désire d'en établir un autre avec le nord et l'occident de l'Europe. Il avait fait présent à Charlemagne d'un éléphant; il lui envoie une nouvelle ambassade. Elle rencontre l'empereur entre Verceil et Yvrée; elle lui présente de riches dons, des étoffes magnifiques, des aromates précieux, et, suivant plusieurs anciens historiens, les clefs du saint sépulcre, et même celles de la ville de Jérusalem. L'empereur mène avec lui les ambassadeurs à Aix-la-Chapelle; il leur donne tous les spectacles qui peuvent leur inspirer une haute idée de la France et de l'Europe. Il veut qu'ils soient témoins des fêtes les plus pompeuses de la religion de Jésus; il les admet à un banquet solennel; il leur montre sa cour dans toute la magnificence des grands jours; il rassemble autour de son trône les chefs des différentes nations qui reconnaissent son sceptre. Il les mène à la chasse des bœufs sauvages qui peuplaient les forêts voisines de son palais. Un de ces animaux, d'une grandeur énorme, devient furieux, s'avance vers les chasseurs, et inspire un tel effroi aux envoyés du khalife, qu'ils s'empressent de chercher leur sûreté dans la fuite. Charlemagne pique vers le redoutable animal; d'un coup de sabre il veut lui abattre la tête; le bœuf, irrité et rendu plus terrible, court sur le cheval du prince, blesse la cuisse de l'empereur, lui arrache une partie des bandelettes dont sa jambe était entourée, suivant l'usage des Français. Charlemagne se

joue, pour ainsi dire, du danger qu'il vient de courir. « Nous n'avions vu avant d'être en France » que des hommes de terre, s'écrient les musul» mans, maintenant nous voyons des hommes » d'or. »

L'empe[illegible]nt les Arabes, ordonna que sur [illegible] ils fusseut reçus avec honneur [illegible]les comtes et les abbés; et il leur [illegible]un de riches présents, parmi les[illegible]ait des draps de Frise, les plus b[illegible] l'on fabriquait alors en Europe, d[illegible]x, des chiens de chasse d'une gra[illegible]ire, et des mulets d'Espagne, don assez remarquable d'un roi des Français envers le successeur du khalife dont les armes avaient conquis la péninsule.

(802) Charlemagne cependant voulut que la Sicile reconnût le nouvel empire d'Occident qu'il venait de fonder; il fit équiper une flotte pour la soumettre. Le bruit de cette expédition ajouta de nouvelles craintes à celles qu'avait inspirées à Irène le renouvellement de l'empire de Rome : elle vit que l'Italie était perdue pour elle: elle trembla pour Constantinople. L'alliance contractée entre Charlemagne et Haroun ne lui montrait qu'un avenir terrible. Comment pourrait-elle résister aux deux plus puissants princes du monde, dont l'un viendrait de l'Occident et l'autre de l'Orient, pour renverser son trône et partager ses états? Elle conçut une idée extraordinaire. Elle avait près de cinquante ans; et néanmoins,

croyant avoir conservé assez de beauté pour faire oublier son âge, elle imagina de faire offrir son alliance et sa main à Charlemagne. L'empire d'Orient devait être sa dot : assise sur le même trône que Charlemagne, elle ne craindrait plus aucune puissance de la terre.

Charles avait soixante ans; plusieurs enfants l'aidaient à supporter le poids de sa couronne et avaient souvent combattu à ses côtés; l'âge d'Irène ne devait pas être un obstacle à ses vues. Mais les crimes de cette femme... Pouvait-il accepter sans horreur sa main encore teinte du sang de son fils, de son souverain, de ses beaux-frères, et peut-être de son beau-père et de son époux? Il paraît cependant qu'il ne résista pas au désir de réunir les deux empires et de relever dans son entier le trône des Trajan et des Antonin. Il était ambitieux sans doute, mais il était assez grand pour ne voir dans le traité qu'on lui offrait que le gage de la paix du monde, du bonheur des peuples, des progrès de la civilisation; il avait assez d'élévation dans le caractère pour s'exposer au sort le plus funeste et acheter la félicité universelle par le sacrifice de sa vie. Il ne rejeta pas les propositions d'Irène; il fit partir pour Constantinople le comte Hélingaude et Jessé, évêque d'Amiens.

Mais pendant les délibérations de Charlemagne, le destin de Constantinople avait changé. Un des ministres de l'impératrice, Nicéphore, avait profité de la haine des peuples contre Irène. Un souffle

peut renverser un trône que l'amour des sujets ne soutient pas. Nicéphore avait été proclamé empereur; il s'était présenté devant Irène; il lui avait demandé les trésors de Constantin Copronyme et de Léon Porphyrogénète. « Qu'en veux-» tu faire ? lui avait-elle dit : ils m'ont trahie comme » mes sujet [illegible] guais pour conserver » l'empire, [illegible] échappé. »

Il avait r[illegible] partie de ces richesses; mais redou[illegible] e qui n'avait pas épargné son fils. [illegible] ée dans un monastère voisin de C[illegible] t ensuite dans l'île de Lesbos, o[illegible] étroitement, et où elle périt bient[illegible] furies vengeresses.

Les ambassadeurs de Charles trouvèrent Nicéphore sur un trône encore chancelant : ils revinrent vers l'empereur d'Occident qui était dans la Germanie ; et il paraît qu'ils étaient accompagnés d'ambassadeurs de Nicéphore, qui, voulant affermir sa nouvelle domination, désirait la paix avec Charlemagne. A une époque plus ou moins reculée après l'avènement de Nicéphore, l'empereur de Constantinople reconnut en effet l'empereur d'Occident, et les bornes des deux empires furent réglées.

Charlemagne cependant avait toujours présentes à sa mémoire les nombreuses insurrections des Saxons ; il était vieux ; il ne pensait pas sans inquiétude aux embarras qu'ils pourraient donner à ses enfants. La politique, égarée par l'esprit du siècle, le porta à avoir de nouveau recours à cette

mesure tyrannique que le succès ne peut pas justifier, qu'ont louée des historiens de temps encore barbares, mais que la justice et l'humanité ne cesseront de reprocher à sa mémoire. Il alla en Saxe à la tête d'une armée, transporta dix mille familles de Saxons en-deçà du Rhin, et particulièrement dans les montagnes de l'Helvétie, et mit à leur place des Obodrites ou Abotrites, habitants du pays de Mecklenbourg, qui lui avaient toujours été fidèles.

Mais enfin sa tête se releva au-dessus de ses contemporains. Dans la diète ou assemblée générale fameuse qu'il tint à Seltz ou Saltze, ancienne résidence royale dans le pays de Wurtzbourg, il finit par où il aurait dû commencer. Il voulut réaliser de grandes idées de son père. Il publia pour les Saxons une capitulation générale ou loi fondamentale qui garantissait, au moins en grande partie, ces droits sacrés pour lesquels ils avaient combattu avec tant d'acharnement et de gloire, sans en connaître ni la nature ni l'étendue, mais entraînés par ce sentiment irrésistible qui en grave profondément une sorte d'image dans tous les cœurs généreux; il conserva leur liberté, leurs usages et leurs lois; il les associa à toutes les prérogatives de la nation française; il leur conféra le droit d'assister à toutes les assemblées générales de son empire; il les exempta de tout tribut particulier; il ne les soumit qu'aux devoirs imposés aux différents peuples sur lesquels il régnait. Il ne leur demanda que le serment de fidélité; il ne

se réserva que le droit de nommer leurs gouverneurs et leurs juges.

[illegible]emagne prévit que la capitulation pacifierait en[illegible]ièrement la Saxe; mais il crut avec raison que sc[illegible] ouvrage ne serait durable qu'autant qu'il s[illegible] maintenu par la civilisation. La religion [illegible]s yeux environnée de tout ce [illegible]e et accroître ce qu'on posséd[illegible] lettres et de sciences; il dut co[illegible]arder comme le véritable et l[illegible]oduire et de perpétuer la civilis[illegible]ons. Cette pensée était grande; [illegible]s il ne vit pas que la persuasio[illegible] duire au pied des autels du christianisme; que la violence employée pour propager la loi de Jésus était un sacrilége, que cette loi divine n'avait besoin que d'être montrée telle que Dieu l'avait dictée, pour que son charme céleste entraînât tous les cœurs et soumît tous les esprits. Il mêla le sacré au profane; il confondit l'œuvre de l'homme avec celle du Très-Haut; il traita la manifestation de la volonté du Tout-Puissant comme un règlement d'un roi; il porta, pour ainsi dire, une main téméraire sur l'ouvrage de la divinité: il osa donner aux ordres de Dieu la sanction de la faiblesse humaine. Il commanda aux Saxons d'embrasser ou de suivre la religion du Christ sous les peines les plus sévères. Il dégrada les préceptes divins; il les métamorphosa en lois civiles; il décréta que leur transgression serait punie de mort. Il fit un

code de sang; il érigea des tribunaux de sang; et tel est le funeste penchant des passions humaines, ces tribunaux usurpèrent le pouvoir le plus arbitraire et par conséquent le plus tyrannique; l'ambition et la vengeance en firent, dans des temps d'anarchie et d'horreur, ces cours secrètes, ces cours véhémiques ou westphaliennes, dont nous serons forcés de retracer les affreux ravages: et lorsque toutes les belles institutions de Charlemagne s'étaient écroulées, lorsqu'on pouvait à peine en rechercher les ruines, on voyait encore debout ces monuments ensanglantés des cruelles erreurs du neuvième siècle. Ah! que la postérité soit néanmoins indulgente envers Charles! s'il avait pu prévoir les suites de son code saxon, il l'aurait déchiré en frémissant; il crut, en donnant ce code aux habitants des bords de l'Elbe et du Wéser, être bienfaiteur et non tyran, religieux et non impie; et les applaudissements de ses contemporains étouffèrent les plaintes de ceux qu'il opprimait.

Cependant les grands avantages politiques et civils accordés aux Saxons firent tomber tout-à-fait les armes de leurs mains, il n'y eut plus d'hostilités en Saxe.

(803) Charlemagne était à Aix-la-Chapelle lorsqu'il apprit que le pape Léon III venait en France. Il envoya Charles, son fils aîné, recevoir le pontife de Rome à Saint-Maurice, en Valois. Il alla lui-même au-devant de Léon jusques à Reims, le conduisit à Quiersy, où ils célébrèrent la fête de Noël,

le mena à Aix-la-Chapelle, la résidence qu'il affectionnait, et le fit ensuite accompagner jusques à Ravenne, où le pape se rendit par la Bavière.

(804) Les Slaves ou Esclavons de la Bohême, de la Lusace et de la Misnie, fatiguant par leurs courses co[illegible] voisins les Abares, qui vivaient da[illegible] arrosées par le Danube et sous les l[illegible]r, il fit marcher contre eux une ar[illegible]na le commandement à Charles, s[illegible] prince se conduisit en digne fils d[illegible]ine. Le chef des Esclavons fut tué[illegible]at, ses troupes furent défaites, so[illegible]t l'autorité de Charlemagne.

(805) Charles vint faire hommage de sa victoire à son père. Il trouva l'empereur dans les forêts des Vosges, où ce monarque était venu chasser. Il le rencontra à Camp auprès de Bruyère, à peu de distance d'Épinal. Le père et le fils allèrent ensemble à Remiremont et de là à Thionville, où Louis, roi d'Aquitaine, et Pepin, roi d'Italie, s'empressèrent de se rendre.

Charlemagne avait ses trois enfants auprès de lui. Il était déjà avancé en âge; il résolut de pourvoir aux intérêts de ses fils, ou plutôt à ceux de ses états. Il se représenta l'immense étendue de son empire, il pensa qu'aucun de ses fils n'aurait assez de force pour en supporter le poids; d'ailleurs Louis et Pepin avaient reçu depuis long-temps des royaumes; comment consentiraient-ils à courber devant leur frère leur tête couronnée? On ne pou-

vait avoir encore aucune idée de cet admirable système politique qui crée des moyens si faciles de régir le plus vaste empire, en liant au centre commun les extrémités les plus éloignées, en faisant coïncider toutes les lumières vers le trône, et en donnant à la volonté générale la garantie de toutes les volontés particulières. Charlemagne se crut donc forcé de diviser ses états entre ses enfants. Il se rappela en gémissant qu'un semblable partage avait perdu les descendants de Clovis, il contempla avec une sorte d'effroi les débris de leurs sceptres dispersés autour de lui; mais il ne vit aucun moyen de soustraire la France et sa dynastie aux maux qu'il redoutait. Il céda à la nécessité, et, pour le malheur du monde, il ne pensa qu'à diminuer les effets déplorables du seul parti qu'il croyait pouvoir embrasser.

Il fit son testament: il donna à Louis l'Aquitaine, la Gascogne, toute la France comprise entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées, la Méditerranée et les Alpes, excepté la Touraine, et il y ajouta la Savoie, la Maurienne, la Tarentaise, le Mont-Cenis, le val de Suse, le Lyonnais et l'Alsace.

Pepin devait avoir tout ce que Charlemagne possédait en Italie, la plus grande partie de la Bavière, toutes les contrées françaises situées au midi du Danube, tous les pays compris entre ce fleuve, le Rhin et les Alpes, le duché de Coire et le Turgau.

Le partage de Charles, fils aîné de l'empereur, devait être la Touraine, une grande partie de l'Au-

cien royaume de Bourgogne, la Neustrie, l'Austrasie, toute la France située au nord de la Loire, la Frise, la Thuringe, la Saxe et la partie septentrionale de la Bavière et de la Souabe.

Si l'un de ces trois fils mourait sans enfants, les deux autres [illegible] une part égale des états de leur frè [illegible] mmanda la défense de l'église, le s [illegible] ion de leurs sœurs. Il se réserva jus [illegible] exercice de son autorité souveraine [illegible] sur tous les royaumes qu'il assig [illegible] il ordonna que s'il survenait que [illegible] n entre les trois frères, sur les limi [illegible] s, et qu'elle ne pût être décidée par des témoins, ou par un jugement, on n'aurait pas recours au sort des armes, mais on emploierait cette épreuve nommée *de la croix;* singulier refuge d'un temps d'ignorance et de superstition, usage ridicule, bien étranger aux idées sublimes d'une religion divine, et qui consistait à placer deux champions debout et les bras étendus devant la croix d'une église, et à reconnaître comme la plus juste la prétention soutenue par celui dont l'immobilité durait le plus long-temps.

Lorsque Charlemagne eut ainsi préparé l'acte qui devait régler les destinées de l'Europe, il convoqua une assemblée générale de tous ses états, il fit lire son testament devant l'assemblée, il le signa suivant plusieurs anciennes annales, il le présenta aux membres de cette diète solennelle, qui l'approuvèrent, le signèrent, confirmèrent leur signature par leur serment, et exprimèrent par leurs accla-

mations tout ce que leur inspirait le grand monarque qu'ils étaient menacés de perdre. Charlemagne désira que ce testament, devenu loi de ses royaumes, fût aussi signé par le pape, à qui il le fit porter par Éginard, son secrétaire et l'un de ses historiens.

Mais cette nombreuse assemblée de Thionville, qui se tint pendant l'hiver de 805 et 806, ne s'occupa pas seulement de la grande affaire de la succession au trône de Charlemagne, elle approuva plusieurs capitulaires et règlements proposés, sanctionnés et publiés par le roi; et rien ne peint mieux les usages du neuvième siècle et ses idées sur la puissance civile, la police politique et les actes religieux, que les principales dispositions de ces capitulaires adoptées dans une diète presque entièrement composée de laïques.

Nous allons en rapporter la substance.

Ces capitulaires, qui sont imprimés et entre les mains de tout le monde, ordonnent qu'on lise distinctement les leçons dans les églises; qu'il n'y ait pas un trop grand nombre d'autels; qu'on n'admette pas de nouveaux saints sans la permission de l'évêque; qu'on ne donne pas le voile à de jeunes filles avant qu'elles soient capables de choisir un état; que les hommes libres ne puissent pas se vouer à Dieu sans la permission du prince, parceque plusieurs ne s'y consacraient que pour éviter le service militaire ou d'autres charges publiques; qu'on ne prenne pas trop de serfs dans les monastères, afin que les fermes et les villages ne soient pas sans cultivateurs; qu'on n'établisse pas

des séculiers pour le gouvernement intérieur des monastères, ni des laïques pour archidiacres; que chaque évêque et chaque abbé ait un secrétaire qui sache écrire correctement; que tout le monde apprenne l'arithmétique; que l'on montre la médecine aux enfants; que l'on ne porte pas d'armes dans le p araisse pas dans le lieu où l'on tie c l'épée, le bouclier et le casque.

L'assem Thionville s'étant séparée, et uitaine, et Pepin, roi d'Italie, é n pour son royaume, Charlemag r la Moselle, entra dans le Rhin, et le descendit jusques à Nimègue, où il passa la fin de l'hiver.

Pendant que ces grands arrangements avaient lieu en France, le successeur d'Irène ne cessait de déshonorer le trône de Constantinople. L'avarice de Nicéphore était insatiable : il avait fait punir les exacteurs du peuple; mais au lieu de restituer les biens qu'ils avaient ravis à ceux qui en avaient été dépouillés, il les avait confisqués au profit de son trésor. Voulant affermir son diadème et le transmettre à sa famille, il avait fait déclarer Auguste son fils Staurace; mais l'énormité des impôts fit éclater la révolte dans presque toutes les provinces de l'empire d'Orient.

Une funeste politique, et peut-être son penchant naturel, le rendent cruel. Il fait périr par le fer ou par le poison et les rebelles et ceux qui osent faire entendre des murmures; mais plus il

répand de sang, et plus l'incendie qu'il veut éteindre s'anime. Une grande insurrection a lieu en Asie; les légions y proclament empereur leur général Bardane. Constantinople, accoutumée à trembler sous la main cruelle de Nicéphore, refuse de reconnaître le nouvel empereur. Bardane se décourage: on lui promet de ne pas attenter à sa vie, il renonce au rang suprême. L'insurrection s'apaise, Bardane est confiné dans un monastère, où quelque temps après on lui crève les yeux, et tous ses complices périssent dans les tourments.

Les Arabes, cependant, auxquels Nicéphore avait refusé le tribut promis par Irène, attaquent la Cappadoce. Haroun menace la capitale de l'empire. La victoire précède ses drapeaux. Nicéphore veut en vain résister à ses armes, il est défait et contraint de céder. Il ne sauve sa capitale qu'en se soumettant à un tribut plus fort que celui que Haroun avait imposé à Irène : il promet de payer chaque année au khalife trente-trois mille pièces d'or; il lui envoie des présents pour achever de l'apaiser. Parmi ces présents, il y a des épées: le khalife les essaie en présence des ambassadeurs de Nicéphore; il les coupe avec son cimeterre. « Vous voyez, leur dit-il, si les armes de votre empereur peuvent résister aux miennes; mais s'il avait mon cimeterre, il lui faudrait encore mon bras pour s'en servir. »

Quelle distance immense il y avait aux yeux de Haroun entre Charlemagne et l'empereur de Constantinople! L'admiration la plus vive l'attachait au

monarque français; il ambitionnait son estime, il voulait son amitié. Sa politique devait être d'anéantir, au moins en-deçà du Bosphore, la puissance de l'empire grec, qui seul pouvait lui opposer quelques forces en Asie. Charlemagne pouvait par une seule menace de guerre retenir facilement dans la Th [illegible] Constantinople. Tout portait Har [illegible] l'alliance la plus étroite avec l'empe [illegible] aucun obstacle n'aurait pu s'oppos [illegible] tuelles, si Charlemagne eût été mo [illegible] que français aurait régné sur l'E [illegible] Propontide et à l'Hellespont, [illegible] idéntale et le nord de l'Afrique [illegible] halife.

C'était pour resserrer les nœuds d'une union qui lui était chère et qui tendait à satisfaire de si grands intérêts, que Haroun entretenait avec Charlemagne les communications les plus fréquentes.

(807) Il lui envoya en 807 une nouvelle ambassade et de nouveaux présents. On remarqua parmi ces témoignages de la magnificence et de l'affection du khalife, et indépendamment des étoffes précieuses, des baumes et des bois aromatiques, une tente et une horloge. La tente était d'une grandeur immense; l'étoffe dont elle était composée, le voile qui la couvrait, les cordons qui la retenaient, brillaient de l'éclat de l'or et des couleurs les plus vives. L'eau donnait le mouvement à l'horloge; les douze heures ou parties de temps dans lesquelles on divisait alors le jour et la nuit étaient marquées par des boules d'airain d'un nombre égal à celui

des heures, et qui tombaient avec bruit dans un bassin du même métal, à mesure que l'écoulement de l'eau renfermée dans le clepsydre la faisait parvenir à des niveaux plus bas ; des mécanismes analogues produisaient différents autres mouvements, et, par exemple, faisaient ouvrir ou fermer de petites portes, paraître ou disparaître des figures de cavaliers, suivant les heures du jour ou celles de la nuit.

(808) Peu de temps après cette nouvelle ambassade de Haroun Errachid, Charlemagne fut obligé de soutenir une nouvelle guerre au nord de ses états.

A l'extrémité de la Germanie, vers le nord-ouest, au-delà de l'embouchure de l'Elbe, au milieu de forêts sauvages, de lacs mal contenus ou plutôt de vastes marais, dans une froide péninsule, ou dans des îles souvent battues par les flots de la Baltique et les tempêtes de l'Océan, vivait un peuple peu nombreux, agreste, presque barbare, mais intrépide, entreprenant, impatient de conquêtes, pénétré de cet esprit de courage, de guerre et de carnage, de ce mépris de la mort, de cette soif de la victoire, de cette haine de ses ennemis, de cette assurance martiale d'obtenir, en mourant les armes à la main, une place glorieuse aux banquets célestes et éternels, et enfin de toutes les idées, de toutes les passions, de tout l'espoir, inspirés huit siècles auparavant à leurs pères par le fameux Odin.

C'était au milieu des retraites de ce peuple que cet Odin avait, avant le premier siècle de l'ère chrétienne, commencé cette carrière extraordinaire,

pendant laquelle il inspira aux sauvages habitants de la Scandinavie, et la terreur comme un conquérant, et l'admiration comme un héros, et les respects comme un dieu. Né en Scythie, auprès des Palus-Méotides, nommé Sigge, suivant quelques auteurs, et fils d'un autre Scythe appelé Fridulphe, il avait cond [illegible] ses compatriotes, dont il était le ch [illegible] rages glacés de la Baltique. Sous [illegible] de la divinité suprême et terrible [illegible] adoraient, il avait traversé la Ge [illegible] en vainqueur, conquis le Holstein [illegible] ionie, fondé une espèce de ville ou [illegible] né, dont le nom, Odensée, rappelle [illegible] s de ses armes; traversé les détroits boréaux, soumis la Suède et la Norwège, et toujours paru aux yeux de peuples grossiers, crédules et éperdus, comme le dominateur des tempêtes, le dieu irrésistible des combats, l'être doué de l'intelligence suprême, le rémunérateur des braves, et le dispensateur des récompenses éternelles.

L'état si éloigné de la civilisation actuelle de leur patrie, et où avaient vécu les hommes du nord depuis leur divin Odin, avait perpétué ces impressions profondes. L'enthousiasme presque féroce qu'elles produisaient, les rigueurs de leur climat, la dureté de leur vie, la force de leurs besoins, les fatigues et les dangers de leurs chasses et de leurs pêches, leur intrépidité au milieu des tempêtes et du bouleversement de l'Océan, leur habileté à diriger leurs faibles barques au milieu des vagues

écumantes, ce courage inébranlable que donnent la nécessité et l'habitude de braver les plus grands périls, un désir sans cesse renaissant de porter au loin leurs armes, un vif pressentiment des plus grands succès, tout rendait redoutables ces Danois, ces hommes du nord, ces *Nord-mans*, destinés à menacer tous les rivages, à effrayer les nations, à ravager l'Europe, à conquérir les contrées bien plus favorisées par la nature que leur âpre et triste patrie.

Leur population était bien faible au milieu de leurs lacs, de leurs bois et de quelques champs à peine cultivés sous l'influence des frimas, des brumes et des longs hivers. On ne peut sans doute conserver en aucune manière les erreurs répandues pendant long-temps à ce sujet, et d'après lesquelles on appelait leurs contrées l'*officine du genre humain;* mais leur audace suppléait à leur nombre.

Un chef ou un roi, qu'on a nommé Godefroy ou Goteric, régnait sur le Holstein et le Jutland au commencement du neuvième siècle. Le culte de leur Odin, confondu avec l'ancien dieu des Scythes ou Tartares, y exerçait encore sa grande influence.

Goteric attaqua les frontières septentrionales des états de Charlemagne. L'empereur envoya son fils Charles pour le combattre. Goteric recula devant lui, s'éloigna de l'Elbe, se retira dans le Jutland, et tâcha d'arrêter la marche de Charles.

Un fleuve nommé aujourd'hui Eider, et qui por-

tait alors le nom de Daene, prend sa source dans les montagnes qui servent de rivage à la Baltique, auprès de la Chersonnèse cimbrique; il a son embouchure dans l'océan germanique; il sépare la péninsule danoise du Holstein et du reste de la Germanie. G[illegible] en profiter pour sa défense; il ne fi[illegible] le long de ce fleuve, ainsi qu'on l[illegible]ute muraille comparable à la gra[illegible] la Chine, et au mur fortifié élevé [illegible]tre l'Écosse et l'Angleterre ; co[illegible] nombre des Danois, leur faible i[illegible]gnorance des arts, la brièveté du [illegible]cultés du terrain, auraient-ils pu pe[illegible]oteric d'élever ce grand monument? mais il fit faire le long des rives de l'Eider des retranchements du genre de ceux qui étaient familiers aux Danois et à tous les Germains, et il ne laissa dans ces retranchements qu'un seul passage pour les chariots qu'il avait dans son armée, et pour les troupes qui devaient sortir du Jutland ou y rentrer, comme dans une grande place assiégée.

Il paraît, au milieu des contradictions des écrivains, que Charles ne crut pas pouvoir forcer ces retranchements, et la guerre cimbrique durait encore dans l'année suivante, 809.

Goteric, fatigué de l'espèce de blocus dans lequel le tenaient les Français, désira cependant de faire la paix avec Charlemagne. Les conférences tenues à ce sujet n'eurent pas de succès, et les hostilités recommencèrent. Mais en 810 Goteric fut assas-

siné par un de ses farouches soldats, et Herminge ou Hemming, son fils, que l'on a qualifié de roi ou de duc, se soumit à la volonté de Charlemagne, lui rendit toute la partie de la France transalbine que son père avait envahie, et lui céda même toutes les contrées danoises ou germaniques situées au midi du fleuve Eider; il consentit à se renfermer dans la péninsule et dans les îles danoises. Mais quels terribles exploits et quelles conquêtes devaient bientôt signaler cette nation belliqueuse, contenue alors dans des limites si étroites! Charlemagne était trop grand politique pour ne pas le prévoir; il en fut effrayé pour ses enfants, pour ses successeurs, pour la nation dont il avait fait la gloire, et qui lui était si chère; il en gémit secrètement plus d'une fois, mais il chercha en vain dans l'avenir des garanties qui pussent le rassurer.

Pendant que son nom seul étendait ou consolidait les frontières de l'empire, la douleur vint flétrir les jours de sa vieillesse. Sa puissance ni sa gloire ne purent empêcher les chagrins de déchirer son cœur paternel. Dans l'espace d'un mois il perdit deux de ses enfants, Rotrude, sa fille aînée, celle que Constantin Porphyrogénète avait voulu épouser, et Pepin, roi d'Italie.

Pepin avait laissé six enfants, un fils et cinq filles. Charlemagne voulut qu'on lui amenât les jeunes princesses, et donna à son petit-fils Bernard la couronne d'Italie, que Pepin avait portée.

Mais la perte de Rotrude et de Pepin fut suivie d'un autre malheur bien grand pour la tendresse

et pour la politique de Charlemagne. Son fils aîné Charles mourut en 811, et il ne lui resta plus d'autre fils que Louis, roi d'Aquitaine.

La tristesse s'empara de son âme; il paya chèrement les bienfaits du sort. Le sentiment de ses devoirs et le s[illegible]mée le soutinrent cependant, et [illegible] un moment d'être empereur.

De nouv[illegible] avaient agité le trône de Constanti[illegible]re, obligé de payer au khalife Haro[illegible] tribut énorme, avait encore augn[illegible]ié les impôts, il les avait étendus à t[illegible], tous les chefs de famille avaient été taxés. L'indignation publique s'était accrue. Un moine qui avait voulu délivrer l'empire par l'assassinat du tyran, avait été arrêté et puni. Mais les Bulgares, ces inquiets, terribles et irréconciliables voisins de Constantinople, portent la désolation dans la Thrace. Nicéphore marche contre eux. Il néglige de veiller à la sûreté de ses troupes; les Barbares l'attaquent pendant la nuit. Nicéphore surpris périt avec la plus grande partie de son armée. Crum, roi des Bulgares, et féroce vainqueur, exerce d'horribles indignités sur le cadavre de l'empereur vaincu, et fait faire une coupe du crâne de Nicéphore.

Pendant que ce Barbare est l'effrayant instrument de la justice céleste, Staurace, le fils de Nicéphore, parvient à se sauver malgré ses blessures. On le reconnaît empereur; mais Michel, surnommé Rambage et Curopalate, qui avait épousé la sœur

ou la tante de Staurace, le supplante, et le force à embrasser la vie monastique.

A peine Michel a-t-il ceint le diadème d'Orient, qu'il envoie des ambassadeurs à Charlemagne pour lui annoncer son avènement au trône, le reconnaître comme empereur d'Occident, et régler de nouveau les limites des deux empires.

Il fut convenu que Rome, toute l'Italie jusques au-delà de Bénévent, l'Istrie, et une portion de la Croatie, appartiendraient à l'empire d'Occident, et que la Calabre, une partie de la côte maritime de l'Italie méridionale, la Sicile et la Dalmatie seraient comprises dans l'empire d'Orient. Venise était renfermée dans les limites de cet empire de Constantinople; mais ce n'était qu'une vaine apparence: depuis long-temps elle était véritablement indépendante au milieu des lagunes où ses fondateurs avaient trouvé un asile contre les Barbares.

Depuis le commencement du huitième siècle, elle était gouvernée, sous l'autorité des lois, par un duc ou doge qu'elle élisait à vie. Elle préparait, sans en prévoir cependant tous les effets, ces éléments si remarquables de richesse et de puissance qui devaient la rendre si fameuse.

Les états de Charlemagne s'étendaient donc depuis le grand Océan jusques à la Calabre, au Raab, aux montagnes de la Bohême, et depuis les Pyrénées, l'Èbre et la Méditerranée, jusques à l'Eider et à l'océan germanique.

Tel était le vaste empire que la mort de Charles et celle de Pepin l'obligent à partager de nouveau.

Il convoque à Aix-la-Chapelle une grande et solennelle assemblée nationale; il y fait connaître l'intention où il est de donner le titre d'empereur à Louis, roi d'Aquitaine, le seul fils que la mort ne lui eût pas enlevé, de le déclarer son successeur dans l[illegible] Français et dans tous les états qui e[illegible] de laisser à son petit-fils Berna[illegible] 'Italie, dont ce fils de Pepin po[illegible] de roi. L'assemblée applaudit à la [illegible] onarque et l'approuve. Charlemag[illegible] e roi Louis auprès de lui; il déter[illegible] couronnement du nouvel emper[illegible]

Un dimanche de septembre 813, tous les prélats, tous les grands de l'empire et tous les membres de l'assemblée s'avancent avec ordre vers l'église que Charlemagne venait de faire bâtir. L'empereur les suit, revêtu de ses habits impériaux, une couronne d'or sur la tête, et appuyé sur son fils. Arrivé dans le sanctuaire, il fait placer sur l'autel une seconde couronne d'or; il se prosterne, lui, son fils et toute l'assemblée devant celui qui dispose des trônes; il implore pour son peuple et pour Louis la protection céleste : il se relève ensuite, adresse au fils à qui il va confier le bonheur des Français des paroles touchantes et solennelles. Il lui retrace les devoirs qu'il va contracter : il lui parle en père et en souverain; il lui ordonne de prendre lui-même la couronne déposée sur l'autel, et de la mettre sur sa tête. Les acclamations de l'assemblée du peuple et des guerriers font re-

tentir les voûtes du temple. Les évêques célèbrent les saints mystères; et peu de jours après les deux empereurs se séparent. Le père et le fils se tiennent pendant long-temps étroitement embrassés; la grande âme de Charlemagne est profondément attendrie, ses larmes paternelles se confondent avec celles de Louis; leur émotion est vivement partagée: on dirait qu'un pressentiment secret leur annonce qu'ils se voient pour la dernière fois.

Le moment où Charlemagne devait être enlevé à la France et à l'Europe était en effet peu éloigné. Il tombe malade, en sortant du bain, vers la fin de janvier 814. Sa maladie est courte, ses forces s'affaiblissent rapidement; il cesse de vivre le 28 janvier, après un règne de quarante-sept ans. On embaume son cadavre, on le revêt de la pourpre, on le place sur un trône d'or. Une chaîne magnifique à laquelle on attache des reliques entoure, comme un diadème, cette tête auguste que l'on couvre d'un suaire, que l'on ne doit plus voir, et sur laquelle repose encore cette couronne impériale qu'il a tant illustrée. Son sceptre, son bouclier d'or, sa redoutable épée, sont à ses côtés. Auprès de ces marques de la puissance, on place la simple bourse de pèlerin qu'il portait dans ses voyages à Rome. On laisse ce triste et solennel appareil exposé aux yeux d'un peuple consterné, et au bout de quelques jours on descend dans la tombe les restes périssables du grand homme dont la gloire est immortelle. Pourquoi les œuvres de son génie ont-elles, pour ainsi dire, disparu avec lui?

Trois hommes ont plus que tous les autres influé sur le destin du monde, Alexandre, César et Charlemagne. Alexandre a été favorisé par toute la civilisation grecque; César l'a été par toute la civilisation romaine; Charlemagne a lutté contre la barbarie de son siècle. il n'a eu que son génie pour lui. [illegible] it laissé que des monuments inc [illegible] e moindre choc a renversés; to [illegible] norts avant d'avoir pu les consol [illegible] nt leurs ouvrages leur auraient-ils [illegible] uraient pu être maintenus que [illegible] publique éclairée et constante, [illegible] ntiment général réfléchi et dur [illegible] t trouver cette volonté conservatrice, forte et permanente, si ce n'est dans ces gouvernements, heureux produits des lumières modernes, auxquels on a donné le nom de représentatifs, et qui, au milieu des changements d'administration, des passions violentes des individus, des agitations des partis, des fluctuations des systèmes, des tempêtes des révolutions, peuvent seuls conserver les œuvres du génie, les résultats de l'expérience, le dépôt des maximes nécessaires au bonheur des peuples et au maintien des empires?

Au reste, l'histoire n'a pas seule consacré le nom de Charlemagne; les églises catholiques, et particulièrement l'église gallicane, honorent sa mémoire comme celle d'un saint.

Tâchons cependant d'avoir des notions précises sur l'état de la civilisation en Europe vers la fin du règne de Charlemagne. C'est à lui que cette ci-

vilisation devait ses progrès ; les exposer, c'est présenter les droits de ce monarque à la reconnaissance des peuples.

Il parcourait souvent les nombreuses écoles qu'il avait fondées dans les cathédrales et dans les monastères, et dans lesquelles on enseignait la grammaire, la rhétorique et la logique, dont les études portaient le nom de *trivium;* et l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie, dont les cours réunis étaient appelés *quadrivium.* Et comment l'envie de s'instruire n'aurait-elle pas augmenté avec les moyens d'y parvenir ? On a recueilli plusieurs des exhortations qu'il adressait aux élèves dont il visitait les écoles. « Rendez-vous habiles, disait-il aux uns, je vous donnerai des évêchés, de riches abbayes, et il ne se passera pas un moment où vous ne receviez des marques de mon estime. » — « Parceque vous êtes riches, disait-il à d'autres, parceque vous êtes les fils des grands de mon royaume, vous croyez que votre naissance et vos richesses vous suffisent, que vous n'avez pas besoin de ces études qui vous feraient tant d'honneur; vous vous complaisez dans une vie délicate et efféminée; vous ne songez qu'à la parure, au jeu et au plaisir : mais je jure que je ne fais aucun cas de cette noblesse, de ces richesses qui vous attirent de la considération ; et si vous ne réparez au plus tôt, par des études assidues, le temps que vous avez perdu en frivolités, jamais vous n'obtiendrez rien de Charles. »

La langue des Francs et des Germains, celle qu'on a nommée tudesque, et la langue latine, n'étaient pas les seules que connussent ceux qui se livraient à l'étude; le grec leur était familier, et l'arabe ni le syriaque ne leur étaient pas inconnus. Ces langues étaient celles des quatre grands empires de [illegible] Asie occidentale; elles étaient, en [illegible] symbole de l'empire des khalifes [illegible] tantinople, de celui de Rome et d[illegible] is. La politique seule aurait port[illegible] cultiver; mais son génie qui a[illegible] ltés, l'expérience des grandes aff[illegible] rigeait, l'habitude des vastes con[illegible] oin d'exercer sa mémoire sur beaucoup d'objets, et sa constance à ne chercher des délassements que dans la variété des travaux, avaient compensé facilement le peu de temps qu'il avait pu donner aux lettres. On voit, en réunissant les témoignages des historiens, qu'il était un des hommes les plus instruits de son royaume, et le plaisir de savoir l'avait engagé à s'occuper des langues qu'avaient illustrées des ouvrages immortels.

On a imaginé légèrement, et répandu plus légèrement encore, qu'un homme aussi habile, aussi éclairé, aussi supérieur que Charlemagne, ne savait pas écrire; et par cette seule assertion extraordinaire, on aurait donné une singulière idée de l'érudition d'un siècle où il aurait brillé parmi les hommes de lettres, quand il n'aurait été qu'un simple particulier. Mais voici ce qui a donné naissance

à cette idée qui n'aurait pas dû être admise un moment. Tous ceux qui avaient part à l'administration publique n'avaient pas cherché à s'instruire autant que Charlemagne; plusieurs d'eux pouvaient ne pas savoir écrire, et ne signer leur nom qu'avec difficulté. On avait imaginé pour eux des chiffres ou monogrammes gravés sur des cachets, et qu'ils appliquaient comme un sceau, au lieu de leur signature, sur les actes dont ils voulaient attester l'authenticité. La multiplicité des affaires et des ordres qui devaient émaner du chef d'un empire aussi étendu que celui de Charlemagne fit adopter par ce grand prince l'usage de ces monogrammes qui épargnaient beaucoup de temps; et parceque l'empereur ne signait que rarement, on a dit qu'il ne savait ni écrire ni signer son nom.

A la vérité son écriture n'était pas belle; mais combien d'exemples ne trouvons-nous pas dans les siècles les plus éclairés, et parmi les hommes les plus célèbres, d'écritures semblables!

Au reste, le soin qu'il prenait de la rectifier suffirait pour montrer combien il était éloigné de ne pas savoir donner des signatures. Son secrétaire intime, Éginard, rapporte, dans sa *Vie de Charlemagne*, que cet empereur avait presque toujours sous son chevet des tablettes enduites de cire, et qu'il employait souvent les moments dont il pouvait disposer à tracer sur ces tablettes des lettres bien formées, à exercer ainsi sa main, et à tâcher de suppléer au peu de temps pendant

lequel il s'était donné ce soin dans sa jeunesse.

Il avait formé dans son palais une sorte d'académie qu'il avait composée des hommes de lettres les plus recommandables. Parmi eux on distinguait cet Alcuin [illegible] re, et que les bienfaits, et encore [illegible] 'affection de Charlemagne avaie[illegible] empire français. Ce savant mont[illegible] de ses connaissances, jusques à [illegible] ait s'élever à cette époque l'éru[illegible] es hommes privilégiés sans dout[illegible] nbre, mais dont les lumières et [illegible] ent sur les écoles, sur les professeurs, sur les élèves, et s'étendaient, pour ainsi dire, par des dégradations insensibles, jusques à la masse du peuple dont ils étaient l'élite. Alcuin a laissé des traités sur la grammaire, sur la géométrie, sur la musique, sur l'Écriture sainte, des vers, des discours, et une grande quantité de lettres qui répandaient parmi ses nombreux correspondants le désir et les moyens de s'instruire.

Mais combien le goût était altéré au milieu des usages, des habitudes, des mœurs, nés dans les forêts de la Germanie, et trop long-temps conservés au milieu des cités françaises! Comment aurait-on trouvé au milieu de ces mœurs encore si peu polies, de ces usages grossiers, de ces habitudes à demi barbares, ces expressions naturelles, ces images nuancées, cette sensibilité délicate, ce tact exquis, ce sentiment parfait de toutes les convenances, qui constituent le goût, et que repoussaient d'ailleurs les vaines subtilités, les antithèses re-

cherchées, les jeux de mots, les combats de l'esprit contre d'inutiles difficultés, les raffinements puérils, et tous les faux brillants qui éblouissent si facilement les yeux trop faibles d'un peuple encore environné des ténèbres de l'ignorance?

« Gardez-vous, disait Alcuin dans sa correspondance, de souiller vos écrits de la luxurieuse abondance de Virgile; » et c'était dans la langue de ce grand poëte que ce blasphème était prononcé !

Chaque membre de l'académie fondée par Charlemagne prenait le nom d'un homme célèbre de l'antiquité; l'empereur avait choisi celui de David, du roi poëte, du roi auteur des cantiques des Hébreux; Alcuin se nommait Horace.

La bibliothèque de l'empereur et celles des monastères renfermaient un grand nombre de manuscrits précieux; les savants s'occupaient à les rectifier les uns par les autres. Alcuin, à l'invitation de l'empereur, en avait comparé un grand nombre; il s'était servi de son travail pour avoir dans toute leur pureté les livres de l'ancien Testament; et Charlemagne lui-même, dans la dernière année de sa vie, et lorsque l'état de son empire lui avait permis d'employer moins de temps aux affaires publiques, avait revu les exemplaires des quatre évangiles, et les avait corrigés d'après des manuscrits latins, grecs, et même syriaques. Quels effets aurait produits l'exemple d'une telle assiduité au travail, s'il avait tenu plus long-temps le sceptre de l'empire!

Ces manuscrits ne pouvaient pas être multipliés par l'imprimerie, dont l'invention était encore si éloignée; ils l'étaient par des copies. Les moines, et même les religieuses, s'en occupaient dans leurs retraites. Charlemagne redoubla leur zèle; il introduisit j[illegible]alais un genre de travail si néce[illegible]rvation des œuvres du génie : les p[illegible]s copiaient des manuscrits; et da[illegible]copies qui furent faites par les sou[illegible]gne, on employa de beaux cara[illegible]

Les reco[illegible]es exemples d'Alcuin, et d'autres [illegible]adémie du palais impérial, ne contribuèrent pas peu à répandre l'étude de la grammaire. Charlemagne y ajoutait son exemple et ses recommandations; il avait même composé une grammaire tudesque, et avait traduit dans cette langue germanique plusieurs termes d'arts ou de sciences, afin que les Français pussent se familiariser plus facilement avec les idées que ces termes exprimaient.

Tous les littérateurs du temps de cet empereur, et tous ceux que l'on a distingués par le nom de savants, ne se contentaient pas d'écrire dans une prose ordinairement peu élégante, parceque le bon goût ne dirigeait pas leur plume, et où la langue latine était souvent peu correcte; presque tous voulaient faire des vers, et en faire beaucoup. Non seulement ils composaient un grand nombre de pièces de poésie sur différents sujets, mais ils plaçaient des vers dans leurs ouvrages en prose;

et, ce qui est remarquable, autant ils aimaient à s'affranchir des difficultés des règles qui leur avaient été transmises, autant ils se plaisaient à se soumettre aux nouvelles entraves qu'ils imaginaient. Ils joignaient souvent la contrainte de la rime à celle de la prosodie; ils travaillaient péniblement à de longs acrostiches ou à des pièces de vers dont tous les mots commençaient par la même lettre; et d'un autre côté, ils changeaient la quantité des syllabes latines, suivant que cette altération leur convenait, et ce qui est bien plus surprenant, ils coupaient un mot en deux pour en placer les portions dans les endroits du vers où la prosodie de ces parties séparées était le plus conforme aux règles qu'ils voulaient suivre.

Des chansons nationales retraçaient les usages de tous les peuples à demi sauvages, et particulièrement des Francs encore retirés dans les forêts de la Germanie. Les peuples braves, généreux et jaloux de leur indépendance les conservent avec soin: elles rappellent les évènements mémorables et la gloire des héros, elles inspirent l'enthousiasme qui les a fait naître, elles ajoutent à l'amour de la patrie, on les chante avec transport dans les cités, dans les campagnes, et au milieu des combats.

Mais, de tous les objets de l'étude de l'homme, la théologie, la connaissance des livres sacrés du christianisme, et celle des pères et des docteurs de l'église, étaient cultivées avec le plus de soin. Il fallait à chaque instant défendre ou attaquer les

opinions religieuses qui se succédaient avec rapidité, et qui répandaient en Europe, en Asie et en Afrique le trouble, la confusion, le désordre, les haines et les persécutions. Il fallait citer les discours des pères, les passages des livres saints, les décisions d[illegible]naximes transmises; et quoique la [illegible]ristote, qui avait remplacé celle [illegible] l'empire d'Orient, ne fût en que[illegible]iée que dans les écoles de la Grèce [illegible]ople et de l'Asie Mineure, c'est [illegible]ontrées où l'on parlait la langue [illegible]ait écrit cet homme si justement [illegible]s communications de la dialectique du philosophe de Stagyre, l'esprit naturel des théologiens français, le besoin de combattre contre les écrivains de l'Orient, le désir de leur opposer des armes égales, avaient introduit dans les ouvrages de ces théologiens une manière de raisonner assez forte, et quelques éléments de l'art de la critique. Il ne fallait pas être peu érudit ni peu exercé dans l'art de présenter ses idées avec avantage et de réfuter celles de ses adversaires, pour lutter avec honneur contre un Photius, patriarche de Constantinople, homme d'un savoir très étendu: un Nicéphore, autre patriarche de la même ville, et un Théodore Studite, dont on a beaucoup loué les connaissances et l'esprit supérieur.

Le besoin de soulager les maux sous lesquels gémit si souvent l'humanité était d'autant plus grand à l'époque dont nous nous occupons, qu'il s'en fallait de beaucoup que la Germanie, la

Grande-Bretagne et la France présentassent un aspect semblable à celui qu'elles montrent de nos jours. Il n'y avait en quelque sorte aucune vallée où l'on ne vît des marais remplis de joncs, des eaux croupissantes, des mares infectes, d'où s'élevaient pendant les nuits des miasmes pestilentiels. Les hivers étaient dans ces contrées bien plus froids qu'aujourd'hui, parcequ'elles étaient encore couvertes en grande partie de forêts élevées, qui condensaient les vapeurs, arrêtaient les nuages, empêchaient la chaleur du soleil de parvenir jusques à la surface de la terre, multipliaient les pluies, et rapprochaient la température de ces pays mal cultivés de celle que l'on remarque encore dans le Canada et dans les autres portions de l'Amérique septentrionale, située vers les mêmes latitudes. Pendant l'été, la chaleur était extrême dans les vallons étroits, où des bois épais empêchaient les vents de renouveler un air brûlant et chargé de vapeurs funestes; les fleuves et les rivières, peu contenus dans leurs lits, surmontaient souvent leurs rivages, et portaient dans tous les endroits un peu enfoncés et voisins de leurs bords des eaux qui y devenaient bientôt stagnantes et corrompues; et c'était presque toujours au fond de ces vallées dangereuses, auprès de ces eaux insalubres, sur le bord de fleuves ou de rivières fréquemment grossis par les averses, et au milieu d'arbres entassés, qu'on plaçait les monastères, les villages, les villes, et même les résidences des grands et des rois, qui, fidèles aux habitudes de leurs pères, préféraient à

tout la facilité de faire de grandes chasses dans d'immenses forêts.

L'usage du linge était d'ailleurs encore très peu répandu, et le grand nombre d'hôpitaux établis sous le nom de léproseries prouvé combien la lèpre était comr

Il semb ier coup d'œil que le désir d'éc es multipliées et des contagions ait dû faire cultiver la médecine a s depuis la mort d'A- lexandre c it hérité de la renom- mée du c génie et l'observation avaient m ns, même à ceux de la Grèce; l'anatomie ne leur avait pas révélé la nature, la disposition, l'importance des organes dont l'altération produit les différentes maladies. Ils avaient perdu ce grand art d'Hippocrate, celui de remonter par les effets bien connus aux causes inconnues, et d'établir sur des observations comparées, sur des faits attentivement examinés, sur des résultats constatés, le traitement des maux que l'on cherche à guérir. Leurs ouvrages présentaient un mélange confus des diverses doctrines médicales professées par les anciennes sectes, un assemblage incohérent de vaines théories, une réunion barbare d'idées absurdes, d'erreurs grossières, de pratiques superstitieuses.

Charlemagne remarqua facilement combien la médecine avait de progrès à faire; il fonda une école particulière pour hâter ces progrès si importants, et il l'établit à Salerne, dans le beau climat

de l'Italie méridionale, sur le bord de la mer, et dans la position la plus propre à attirer les maîtres et les élèves, particulièrement de cette Grèce, où Hippocrate avait vécu. Les idées de Charlemagne ont toujours le sceau du génie.

Nous n'avons pas besoin de dire que la chirurgie était encore moins avancée que la médecine; et que pouvait-elle faire au milieu de tant de ténèbres et sans le flambeau de l'anatomie?

Les savants du siècle dont nous tâchons d'écrire l'histoire avaient ou pouvaient avoir entre les mains les ouvrages d'Aristote et de Pline; mais on ne sait par quelle puissance des préjugés, par quelle incapacité de s'élever à des conceptions nettes et étendues, par quelle habitude servile de recevoir sans examen d'importantes décisions, par quelle tendance à la considération de petites faces, de petits rapports, de petites difficultés, ils étaient restés à une distance immense de tout ce qu'ils auraient pu recueillir dans les œuvres de ces deux grands naturalistes, relativement à la physique, à la botanique, à la zoologie, à la minéralogie.

Il paraît cependant que dans le siècle de Charlemagne on avait assez bien conservé l'art d'extraire, de préparer, de fondre, de travailler les métaux. On employait dans un grand nombre d'ouvrages, et avec beaucoup d'habileté, le plomb, le fer et le cuivre; on se servait de l'étain qui venait de la Grande-Bretagne; on faisait en or et en argent des ouvrages qui le disputeraient à ceux des artistes

modernes, si un goût plus pur en avait dicté les formes.

Le fer était façonné en socs de charrues, aussi bien qu'en lances et en glaives : mais l'agriculture était bien loin des grands perfectionnements qu'elle a reçus dans les temps modernes ; son véritable domaine, les champs cultivés, étaient bien moins étendus que les espaces immenses occupés par les bois ; le nombre et le voisinage de ces forêts rendaient la température plus froide et plus variable : les blés, les autres plantes céréales, les vignes qu'on avait plantées, les légumes, les pommiers indigènes, les poiriers, et quelques autres arbres à fruit, étaient beaucoup plus exposés à ces gelées tardives qui succèdent à une chaleur assez forte, et qui détruisent tant de récoltes dans leurs fleurs.

On élevait beaucoup de troupeaux, dont la peau ne servait pas, comme dans les forêts de la Germanie, à former un vêtement grossier, mais dont la laine était nécessaire pour ces draps et ces autres étoffes d'une finesse et d'une légèreté plus ou moins grandes, et dont on faisait les habits des pauvres aussi bien que ceux des riches.

Ce besoin et ce goût si naturel, si ancien et si fortifié dans les bois, d'une vie rurale et pastorale, avait sans doute fait faire à l'agriculture plus de progrès qu'à plusieurs autres arts ; mais on ne connaissait pas ce soin récent et si utile d'arranger la succession des récoltes de manière à donner à la terre le temps de réparer ses sucs nourri-

ciers, et à augmenter le plus possible, par cette distribution habile, les produits des travaux.

On ignorait aussi la véritable méthode de soigner les forêts, d'en multiplier les arbres, d'en propager la durée. Mais comment aurait-on cherché cette méthode et ses résultats, devenus maintenant si nécessaires? Bien loin de craindre de manquer de bois pour les différents usages auxquels on l'employait, on ne devait avoir en vue que d'abattre les forêts trop vastes, d'en défricher le terrain, de l'assainir, d'en écarter les eaux fétides ou trop abondantes, et de le donner à l'agriculture.

La culture des champs avait rendu l'arpentage nécessaire, et la nécessité journalière de cet arpentage avait fait conserver un peu de géométrie : on en sentait l'importance, on en donnait des leçons, on exposait ses principes dans des traités. Elle fournit à Charlemagne, lorsqu'il eut la grande pensée de réunir la navigation du Rhin et celle du Danube, les moyens de creuser convenablement le canal de communication, de déterminer les niveaux, de disposer les terres, de conduire les eaux. La mécanique seule manqua à cette admirable entreprise : cette science n'était pas encore assez renouvelée pour s'opposer aux éboulements et faciliter les épuisements nécessaires.

A chaque instant nous trouvons des traces mémorables de cet esprit si sage et si supérieur de l'empereur des Français. Il vit aisément quelles entraves apportaient au commerce, aux commu-

nications, aux affaires, aux liaisons des peuples sur lesquels il régnait, et à la véritable unité de son empire, cette infinie et bizarre diversité de poids et de mesures employés dans les différentes contrées de la France, de la Germanie et de l'Italie, et dans lesquels on voyait, pour ainsi dire, toutes les nuances de la civilisation grecque et romaine altérées par la dévastation, le caprice, l'ignorance et la barbarie. Il eut la gloire de prévenir le vœu des hommes les plus éclairés du dix-huitième siècle : il ordonna qu'on s'occupât d'un système uniforme de mesures et de poids pour tout son empire. On ne sait point quel obstacle s'opposa à l'exécution du capitulaire, et priva la nation française d'un des plus grands bienfaits.

Par une suite des mêmes vues, Charlemagne donna des noms tudesques, allemands ou germains aux mois de l'année et aux principaux points de l'horizon d'où soufflaient les vents les plus importants à distinguer.

Les contestations qui s'étaient élevées sur le jour où l'on devait célébrer la fête de Pâques conduisirent à observer les phases de la lune, et à tâcher de se rendre compte de ses mouvements. On avait conservé quelque connaissance de l'état général du ciel et une méthode de calculer les éclipses. On ordonna aux membres du clergé d'étudier avec plus de soin le comput ou les calculs ecclésiastiques nécessaires pour déterminer les jours des solennités religieuses.

Une recherche en amène une autre; une con-

naissance acquise donne le désir d'en acquérir de nouvelles, un besoin satisfait en fait naître de nouveaux; dès que la curiosité est éveillée, elle tend toujours à avancer.

Du calcul ecclésiastique, on passa à des calculs plus élevés. On s'occupa de l'arithmétique générale, on en publia des traités. On avait conservé ou retrouvé plusieurs vérités astronomiques; mais on avait trop peu multiplié les observations, avec quelque zèle que Charlemagne les encourageât; le défaut de télescopes, de lunettes, de tout bon instrument, rendait d'ailleurs trop imparfaites celles auxquelles on se livrait. Combien d'erreurs l'esprit du siècle avait maintenues ou produites, ou mêlées aux vérités dont on jouissait! On savait que la lune n'éclaire que par la réflexion des rayons du soleil, qu'elle est comme un miroir, qu'elle réfléchit la lumière, qu'elle ne renvoie pas de chaleur sensible; mais on croyait que cette lune était plus grande que la terre, que les autres planètes brillaient de leur propre lumière, que les étoiles recevaient celle du soleil, que le soleil se nourrissait de l'eau qu'il attirait, que le ciel, rond et concave, était composé d'un feu subtil, que la terre, seule immobile, était placée au centre de cette sphère immense, dont on représentait la composition et une partie des mouvements par de petites sphères de bois et de métal, travaillées d'ailleurs avec assez d'habileté. Les uns donnaient à la terre la figure d'un globe; mais d'autres la supposaient carrée, et personne ne la

divisait autrement qu'en trois parties, l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

La géographie particulière, privée de bonnes méthodes, était, comme la géographie générale, bien éloignée de s'être maintenue au degré où l'avaient portée les Strabon et les Ptolomée.

Mais indépendamment de l'imperfection de l'astronomie et de l'arithmétique, la nature de ces sciences était encore altérée par ces idées superstitieuses, ridicules et absurdes, que les effets d'un reste de barbarie, une religion mal entendue, l'ignorance de beaucoup de phénomènes, la hardiesse des esprits étendus et qui ne peuvent pas s'occuper d'assez grands objets, une fourberie bassement intéressée, une sotte crédulité, et le désir si général de prévoir sa destinée, ont si facilement répandues parmi tous les peuples que n'a pas assez éclairés le flambeau de la raison. De l'astronomie on était tombé dans l'astrologie. On supposa aux astres une influence sur tous les événements de la terre, on attribua à certains nombres des vertus particulières, et on finit par croire ou par persuader qu'on pouvait prédire l'avenir d'après les combinaisons des nombres et l'observation des corps célestes.

Combien d'autres superstitions profanèrent la religion du divin législateur des chrétiens! Plusieurs étaient favorables à la puissance du clergé: elles multipliaient les riches dons qu'on faisait aux églises et aux monastères. Elles ne furent que trop long-temps confondues avec ce que la reli-

gion a de plus sacré et la morale de plus pur. Pourquoi les rappeler? la civilisation a détruit leur empire, elle a dispersé ce qui blessait le caractère auguste de la loi de Jésus, et d'ailleurs nous n'écrivons pas l'histoire particulière des folies humaines.

Ces superstitions sacriléges, si nuisibles à la raison, à la religion et à la morale, ne furent pas toujours inutiles aux arts. Elles contribuèrent souvent à faire construire ces grands monuments, ces vastes temples que l'on élevait dans tant de villes, de villages, de vallées, de forêts, et même de déserts, qu'on consacrait au culte du Christ, qu'on dédiait aux héros du christianisme, que la sculpture et la peinture tâchaient de décorer, qui servaient de type aux palais des rois, aux habitations des grands, aux sanctuaires de la justice, et sans lesquels les arts du dessin auraient peut-être achevé de s'éteindre dans le royaume des Français.

On dit que nous en avons sous les yeux des fragments remarquables dans les premières arcades et dans les deux tours de Saint-Denys: restes imposants de l'église commencée par Pepin et terminée par Charlemagne.

Les architectes qui élevaient tous ces monuments imitaient, avec plus ou moins d'habileté, ceux que les Romains avaient construits, et que le fer et le feu des Barbares dévastateurs n'avaient pas fait entièrement disparaître. C'étaient, pour ainsi dire, leurs matériaux qu'on rassemblait,

leurs ruines qu'on restaurait, leurs membres épars qu'on réunissait. Mais le génie n'imprimait pas à ces masses relevées le sceau de la vie, et le goût ne leur donnait pas les traits de la beauté; les habitudes étaient encore trop agrestes, les mœurs trop grossières, les facultés de l'esprit trop peu [illegible]s grand nombre, les sentiments [illegible] par des nuances délicates, les [illegible]ercés à de promptes comparai[illegible]ces trop ignorées; les beaux siè[illegible] de Rome étaient trop loin de [illegible]tait encore trop âpre autou[illegible] riverains de l'Elbe; Charlemag[illegible] trop peu de temps.

Tout ce qu'il avait fait, cependant, présentait trop fortement le caractère de la grandeur, pour qu'un mouvement général ne commençât pas à porter les esprits vers tout ce qui est grand. L'architecture donnait donc, dès cette époque, des traits de grandeur à ses ouvrages; on avait réussi aussi à leur donner de la solidité. On ne prévoyait pas que de nouvelles hordes de Barbares étaient près d'infester l'Europe, et que tous ces édifices allaient être renversés.

L'influence vivifiante d'un grand homme, revêtu d'une grande puissance, fécondait tous les germes que la barbarie n'avait pas entièrement desséchés et ceux que produisaient de nouveaux évènements.

Pendant qu'on voyait paraître cet art des constructions hardies, qui devait se développer d'une

manière si merveilleuse, même avant qu'on vît fleurir tant d'autres branches de la civilisation; pendant que la pureté des proportions se perdait, parceque l'esprit qui les avait dictées était perdu depuis long-temps, deux nouvelles causes commençaient de modifier l'architecture grecque et romaine dans l'empire français.

Personne n'a écrit avec plus de connaissances, de talent et de goût l'histoire de toutes ces architectures, diversifiées par la nature suivant les différents climats, modifiées les unes par les autres, et présentant au génie tant d'éléments pour ses chefs-d'œuvre, que l'habile et éloquent secrétaire perpétuel de l'académie des beaux-arts. On pourra voir dans ses ouvrages les conséquences et des preuves des deux principes que nous voulons indiquer.

Premièrement, la vie entière des Français se passait, pour ainsi dire, au milieu des bois; ils y naissaient, ils y grandissaient, ils y mouraient. Les sombres forêts leur rappelaient les jeux de leur enfance, les plaisirs de leur jeunesse, le premier moment où ils avaient vu la compagne qui devait faire le bonheur de leur vie, les derniers instants d'un ami chéri ou d'un père vénéré, leurs chasses, leurs travaux, leurs combats, leurs succès et leur gloire. Les voûtes majestueuses formées par les branches entrelacées des arbres séculaires leur paraissaient le temple du dieu qu'ils adoraient. Ils devaient trop désirer de retrouver quelques images de ces tiges élancées et pressées les unes

contre les autres, de ces rameaux étendus au loin, de ces dômes immenses suspendus à tant de hauteur au-dessus de leurs têtes, pour que les temples ou les asiles que les arts leur donnaient n'en fussent pas au moins d'imparfaites imitations. On [illegible] de cette architecture particuliè[illegible]itudes, des affections, de tous le[illegible]venirs, devait, après s'être co[illegible], embellie, traverser tant de si[illegible] de temples, inspirer tant de se[illegible]s, et produire l'admiration, à [illegible]ies les plus fidèles des plus beaux [illegible]a Grèce.

Vers la même epoque, et pendant que les forêts du nord voyaient naître cette architecture germanique, l'imagination ardente des Arabes créait, au milieu de sables brûlants, une nouvelle architecture à laquelle on a donné leur nom, et qu'on a nommée aussi architecture syrienne. La victoire les avait conduits depuis l'Arabie jusques aux colonnes d'Hercule, aux rives du Bosphore et aux bords de l'Indus. Ils avaient vu, avec l'enthousiasme des grands succès et les vives sensations d'un peuple avide de tous les plaisirs, et les pagodes de l'Inde, et les monuments de la Perse, et les chefs-d'œuvre dont la Grèce avait embelli l'Asie Mineure, et les temples colossaux de la haute Égypte. Tous ces tableaux immenses, extraordinaires, élevés, riches, élégants, sublimes, s'étaient mêlés dans leurs têtes brûlantes. L'influence de quelques circonstances fortes et celle

de quelques khalifes, particulièrement de Haroun et de son père, avait fait comparer, combiner, animer ces tableaux; et au résultat singulier de cette sorte de création ou de résurrection, s'était mêlée, comme chez les hommes du nord, la magie des souvenirs. La première vie, la vie pastorale des Arabes, leur habitation sous des tentes, leur séjour sous des palmiers, se présentaient sans cesse à leur esprit, ou plutôt à leur cœur, avec un charme irrésistible. Tous leurs arts devaient s'en ressentir; leur nouvelle architecture en présente l'empreinte. La tente et le palmier en sont les types secrets et dominateurs; le pavillon du désert est pour eux comme la caverne sombre et mystérieuse pour les Égyptiens, et la cabane pour les Grecs; le palmier du bord du torrent ou de la fontaine isolée plaît à leurs âmes comme le chêne antique à celles des Français.

Cette architecture arabe avait passé le détroit; elle avait déjà élevé, dans la péninsule espagnole, la mosquée de Cordoue et le palais de Grenade. Les communications plus fréquentes chaque jour que la sagesse et la renommée de Charlemagne avaient établies ou conservées avec les Maures de l'Espagne, et avec les Arabes de l'Afrique et de l'Asie, avaient répandu le goût de cette architecture, destinée à s'allier avec celle de Germanie, à la modifier, à l'enrichir, à l'embellir, à devenir l'architecture dite *gothique*. Tous ces mélanges étaient encore peu fréquents ou peu sensibles; mais leur véritable origine ne s'en rattache pas

moins au temps ou plutôt à l'influence de Charlemagne.

La sculpture et la peinture ornaient les sanctuaires ou les palais; mais il aurait fallu un plus long règne de Charlemagne pour que les arts du dessin sortissent, pour ainsi dire, des liens de la barbarie, et ne s'occupassent que de la belle nature et des beaux modèles grecs que des mains sacriléges n'avaient pas anéantis.

C'était dans les temples, bien plus que dans les cours, que se perpétuaient ces restes précieux de la musique grecque, recueillis, réunis, réparés, pour ainsi dire, par l'habile musicien saint Grégoire-le-Grand. Ils s'étaient encore peu altérés ces chants grégoriens, que la barbarie et l'ignorance ont depuis cette époque dénaturés tant de fois, et auxquels les grands talents et le bon goût des musiciens d'Italie, d'Allemagne et de France devraient bien rendre leur pureté primitive, si belle et si touchante, en les délivrant de tout ce que réprouvent la régularité des phrases musicales, la nature des sons, la justesse de l'oreille et la délicatesse du sentiment.

L'école de Metz, où cette musique grégorienne était enseignée, devint bientôt si célèbre, que c'est du nom de cette école qu'on a cru qu'était venu le nom de *metten*, employé en Allemagne pour désigner le chant ecclésiastique. Les musiciens français, que l'on nommait *chantres gaulois*, parceque les Gaulois, plus anciennement civilisés, ont dû avoir pendant long-temps plus de dispo-

sitions pour le chant et l'art de la musique que les descendants des anciens Sicambres, avaient altéré cette mélodie grecque, parcequ'ils avaient manqué de signes suffisants pour indiquer l'élévation ou l'abaissement des tons. Les musiciens de l'école romaine, fondée par saint Grégoire, avaient conservé la notation alphabétique, moins commode mais aussi susceptible de précision que notre notation moderne, pour la position des tons sur l'échelle musicale et pour la pureté de la mélodie. Charlemagne fit rectifier par des chantres d'Italie les usages ou plutôt le chant altéré des chantres de sa chapelle et des églises françaises; et les écoles de son empire, particulièrement celle de Metz, enseignèrent avec succès la notation alphabétique, qui préserva de nouvelles déviations la mélodie grecque, rétablie par Grégoire-le-Grand.

Les instruments que l'on préférait pour accompagner les chants des musiciens étaient, indépendamment de l'orgue, des espèces de petites harpes ou de lyres, des vielles assez semblables à celles dont on se sert encore, et des flûtes à deux tuyaux.

L'histoire n'avait plus ses Thucydide, ses Xénophon, ses Tacite, ses Salluste, ses Tite-Live; trop de préjugés obscurcissaient les esprits, trop de superstitions énervaient les âmes. Les chroniques, composées presque toujours par des moines étrangers aux affaires du monde, et dont les pensées, asservies à celles de leur abbé, n'étaient dirigées que vers l'intérêt de leur ordre ou celui de leur monastère, étaient le plus souvent écrites dans un

latin incorrect, peu exactes pour la chronologie, remplies de faits entassés sans discernement, altérées presque à chaque page par des fables ridicules. Quelques auteurs se distinguaient cependant par un talent véritable. Nous avons déjà cité l'historien des Lombards, le diacre Paul Wanefrid d'Aquilée. Éginard, le secrétaire et l'ami de Charlemagne, qui lui avait donné sa fille Emma, a écrit l'histoire du prince dont il avait le bonheur d'être le gendre, avec cet esprit, cette élévation d'idées, ce choix des évènements, cette élégance de style, qui seuls feraient deviner qu'il avait passé sa vie dans la confidence d'un grand homme, au milieu des plus grandes affaires, et dans la familiarité des personnes les plus éclairées de l'empire.

Tous ces efforts, tous ces travaux étaient noblement secondés par plusieurs savants de France ou des autres contrées de l'Europe, qui ont mérité que la postérité honorât leur nom. Rappelons particulièrement saint Angilbert, élève d'Alcuin, nommé *Homère* par Charlemagne dans son académie impériale, ministre de l'empereur, époux de Berthe, fille de son souverain, et, vers la fin de sa vie, abbé du monastère de Centule; un autre poëte, Drépanius Florus, diacre de Lyon; un docteur de l'église latine, saint Paulin, patriarche d'Aquilée; Richbold, archevèque de Trèves; le savant espagnol Théodulphe, appelé par Charlemagne en France, où il fut nommé évèque d'Orléans; saint Héric, moine d'Auxerre, qui, par sa

manière de procéder pour la recherche de la vérité, a mérité d'être en quelque sorte regardé comme le précurseur de Descartes; le Provençal Ambroise Autpert, abbé du monastère de Saint-Vincent de Voltorne, auteur d'un commentaire sur l'Apocalypse, commentée depuis par un bien autre homme que cet abbé de Voltorne, et qui, en demandant le premier au pape une autorisation pour ses ouvrages, s'empressa de reconnaître combien elle était inutile; l'Irlandais Durgal, attiré ou retenu en France par Charlemagne, comme Alcuin et Théodulphe, et professeur de philosophie et d'astronomie; l'historien grec Théophane; un autre historien grec, George le Syncelle, ou le surveillant du patriarche de Constantinople; le bibliothécaire de l'église romaine, l'historien Anastase; et Leidrade de Nuremberg, bibliothécaire de Charlemagne et archevêque de Lyon.

Sophocle, Euripide, Aristophane, Plaute, ni Térence, n'avaient de successeurs.

Les horribles combats des gladiateurs et des bêtes féroces avaient presque cessé. Les mœurs et la domination des Romains étaient presque oubliées. Les pantomimes avaient conservé le puissant attrait qu'elles avaient eu pour les Romains réunis dans de grands espaces. On mêlait à ces pantomimes un spectacle qu'on applaudissait avec transport, qui avait été porté à un très haut degré de perfection, et qui consistait dans la force, l'adresse et les tours merveilleux de ceux qui dansaient ou plutôt voltigeaient sur des cordes lâ-

ches ou tendues. On introduisait ces pantomimes dans l'intérieur des palais et des habitations des grands. Entre les différents services des repas splendides, on faisait entrer les baladins, les jongleurs, les *plaisantins* et les mimes; de petits théâtres étaient dressés; et il n'est pas invraisemblable qu'on jouait sur ces théâtres des espèces de drames, auxquels pouvaient se réunir les chants et les instruments des musiciens.

Les vrais tournois n'existaient pas encore; mais on pourrait en voir une sorte d'image, et pour ainsi dire les premiers éléments, dans plusieurs exercices auxquels les jeunes guerriers aimaient à prendre part.

Les grands et véritables spectacles étaient les solennités religieuses et civiles : toute la pompe du culte et toute la magnificence française y étaient déployées.

Dans les fêtes civiles, où l'on convoquait de si loin tous ceux qui pouvaient en augmenter l'éclat; dans ces réunions augustes où toute la puissance nationale était pour ainsi dire révélée, où l'on célébrait les grands évènements, et qui précédaient ou suivaient ces assemblées générales où l'on prononçait sur les grands intérêts de l'état, la splendeur de la couronne se manifestait autant que le prince paraissait aimer à la voiler dans les circonstances ordinaires de la vie. On y voyait le monarque des Français assis sur un trône élevé, et orné d'or et d'argent; un manteau bleu et blanc flottait souvent sur ses épaules; un diadème sur-

monté de rayons ceignait sa tête; un sceptre, ou plutôt une verge ou baguette d'or, était dans ses mains. La reine ou l'impératrice portait une couronne au-dessus de son voile; sa couronne, sa robe, les habits des dames rangées auprès d'elle, brillaient de l'éclat des perles, des diamants, des rubis, des saphirs, des topazes, que le commerce avait portés dans l'Asie occidentale, à Constantinople, en Italie, et que la victoire avait donnés à la France. Les ducs, les comtes, les barons, les leudes qui entouraient le trône, comme les archevèques, les évêques et les abbés, avaient leurs ceintures ornées d'or, d'argent, de ces pierres précieuses originaires de l'Orient; et leurs manteaux garnis de la fourrure la plus recherchée, de celle de l'hermine, rappelaient leur origine, les usages de leurs pères, les forêts qui avaient nourri leurs aïeux. De nombreux officiers du palais étaient placés derrière le souverain; des hérauts jetaient des monnaies d'or, en criant, *largesse du grand monarque*; et des musiciens auxquels on donnait encore souvent le nom de *bardes*, et des poëtes que l'on nommait *fatistes*, chantaient au milieu de ces *cours plénières* des hymnes nationaux en l'honneur du courage, de la vertu, et des héros français.

Ces fêtes duraient pendant plusieurs jours; et les banquets y réunissaient un si grand nombre de personnes, que pour un de ces repas solennels on faisait rôtir des milliers de bœufs. Les convives, dans les intervalles des repas, des plaisirs, des cérémonies ou des affaires, allaient à cheval, en

grandes troupes et au bruit des cors, à la chasse des sangliers et des bœufs sauvages dont les forêts étaient encore remplies, et dont la poursuite, accompagnée de dangers, convenait à leur bouillant courage.

La pêche et des chasses plus tranquilles, celles pour lesquelles on employait des faucons dressés, étaient réservées pour des circonstances plus ordinaires. On suspendait ces chasses et cette pêche pour des jeux de balle, des jeux de dés, des jeux d'échecs. Nous avons vu il y a trente ans, dans le trésor de l'abbaye de Saint-Denys, des pièces d'échiquier énormes, des pions hauts de plus d'un demi-mètre, figurés comme des soldats couverts de leurs boucliers, et dont on croyait que Charlemagne s'était servi. Les Français, vers le temps de cet empereur, avaient une si grande passion pour ces jeux d'échecs ou de dés, qu'ils y employaient souvent des nuits entières, qu'ils y perdaient quelquefois toute leur fortune, et qu'ils finissaient par jouer une propriété bien plus précieuse, leur liberté individuelle.

Deux repas au moins interrompaient les jeux, les divertissements et les chasses, celui du milieu du jour et celui du soir. On prenait souvent celui du midi dans le jardin ou dans la cour qui précédait la maison, sous des berceaux ou sous des arbres; on invitait les passants à le partager. Le souper, ou le repas du soir, était fréquemment prolongé dans la nuit. La grande salle où l'on se réunissait était éclairée par des torches que tenaient

de jeunes serviteurs, et souvent de jeunes esclaves: tant on était éloigné de connaître les vrais principes de la civilisation, et de se conformer à l'esprit de cet évangile céleste dont on croyait suivre les préceptes. Au foyer allumé au milieu de cette même salle, on faisait quelquefois rôtir des chevreuils et des sangliers entiers. Les convives se plaçaient de manière que les hommes et les femmes étaient mêlés. Un même plat servait souvent à chaque couple.

Dans les maisons des riches, le souper était composé de trois services. Au premier, on avait des salades de mauves et de houblon, et d'autres légumes que l'on croyait propres à augmenter l'appétit et à faciliter la digestion; au second, des pains arrondis soutenaient des pyramides de viande de porc ou de gibier; au troisième, venaient la pâtisserie et les fruits. Le vin était rare, et bien inférieur, pour la bonté, aux vins actuels de Bordeaux, de Bourgogne ou de Champagne. On buvait beaucoup de bière et d'hydromel.

Les familles pauvres ou dont la fortune était peu considérable mangeaient des raves, des lentilles, des fèves; et les jours de grande fête, une oie et une sorte de pâtisserie.

Quelles que fussent les richesses ou le rang, on attachait encore le plus grand prix à ses cheveux ou à sa barbe, qu'on regardait comme le signe de la force et du courage, les deux attributs qui avaient été les plus honorés au milieu des forêts germaniques. Les grands se présentaient mutuel-

lement un cheveu qu'ils venaient de s'arracher; l'attouchement de la barbe était souvent le sceau d'une adoption; un débiteur insolvable se déclarait l'e clave de son créancier en lui présentant des ciseaux destinés à couper ses cheveux; une des plus grandes preuves d'amour qu'un amant pouvait l aimait, était de négliger sa c était privé du bonheur de la voi ier pris par un ennemi barbare nber sa tête, le conjurait de n per ses cheveux dans son sang, mettre à un esclave de les touch

On ren nces en rompant une paille; deux Français les cimentaient en confondant leur sang dans une coupe, et en le buvant mêlé avec de l'hydromel.

Un effet bien funeste de l'ignorance multipliait, bien plus encore qu'un reste de férocité, des crimes qu'on croyait si facilement expier en voyageant d'église en église, en bâtissant des chapelles, en embellissant les temples, en dotant les monastères.

L'hospitalité cependant était sacrée; l'étranger la recevait avec une sorte de respect religieux; et telle était la force de l'opinion, que la couche nuptiale pouvait être partagée, sans qu'aucune pensée contraire aux devoirs de cette hospitalité sainte s'élevât dans l'âme reconnaissante de celui qui en recevait les bienfaits.

Les ameublements étaient simples : on voyait

un grand nombre de coffres et d'armoires destinés particulièrement à renfermer des armes. Les murs étaient couverts, dans les appartements, de cuirs peints et dorés, et le plus souvent de nattes de paille de diverses couleurs qui étaient presque toujours tressées par des femmes.

Excepté dans les jours solennels, où les fêtes religieuses et les cours plénières produisaient de si nombreux concours, une assez grande simplicité régnait, non seulement dans les maisons particulières, mais encore dans les palais et des grands et des rois. Quelle différence, par exemple, entre la parure ordinaire de ces filles du nord dont les pères étaient les hommes les plus puissants d'un empire immense, et le luxe dont brillaient, même plusieurs siècles auparavant, ces vierges de Sion, dont parle Isaïe, ces habitantes de la plus petite et d'une des plus pauvres contrées de l'Asie occidentale! On est embarrassé pour rendre avec exactitude en français la longue énumération que fait le prophète, dans son troisième chapitre, des tuniques, des manteaux, des voiles, des mitres, des bandelettes, des ceintures, des jarretières, des ornements de la chaussure, des lunules, des pierres précieuses tombant sur le front, des pendants d'oreille, des colliers, des guirlandes, des petites figures de murène contournées autour du haut du bras, des bracelets, des anneaux, des riches aiguilles, des miroirs, des flacons remplis d'essences odorantes devenues nécessaires à la toilette des jeunes Israélites.

Des tuniques et des manteaux fabriqués avec la laine des troupeaux élevés près du toit paternel formaient le plus souvent l'habit des Français et des Françaises.

Cette noble et touchante simplicité régnait aussi dans les jar les royales demeures des souvera ceux qu'aimait à cultiver Charl ne que presque toute l'Europe o s. Peu de terrain en formait l'ét , les romarins, les lis, les pav sols y croissaient au milieu des voyait, autour d'une fontaine d ure invitait au sommeil, des pommiers qu'on ne savait encore ni greffer ni tailler, des berceaux de vigne, des cerisiers qu'on avait portés de la Lusitanie, et des figuiers dont on hasardait la culture.

Auprès de ces jardins et de l'habitation particulière du monarque étaient des cours destinées à l'éducation des oiseaux domestiques. A côté s'élevaient les bâtiments où l'on conservait les légumes, les grains, la bière, les vins, les viandes salées; des corbeilles de jonc, attachées aux murs, contenaient des provisions choisies; et les états des troupeaux, des œufs, des grains et des fruits étaient placés à côté des dénombrements des nations et des capitulaires publiés pour leur bonheur.

Ces traits particuliers qu'offraient les mœurs des peuples venus des contrées septentrionales se retrouvaient dans l'action la plus importante de

leur vie : on reconnaissait ces traits dans tout ce qui était relatif à leurs mariages.

Le jeune homme faisait ordinairement un présent au père ou à la mère de celle qu'il aimait, et à son tuteur ou mundbora si elle était orpheline. Pendant les fiançailles, les deux amants buvaient dans une même coupe; et le père de la jeune personne disait à celui qui devait être son gendre : « Je te » donne ma fille pour être ton bonheur et ta » femme, pour garder tes clefs et partager avec » toi ton lit et tes biens, au nom du Père, du Fils, » et du Saint-Esprit. »

La jeune fille apportait le plus souvent en dot des armes et des troupeaux.

Le matin du jour du mariage, les amis de l'époux, armés et le glaive à la main, allaient chercher la fiancée. Les deux familles entouraient l'autel où les deux époux devaient recevoir une pieuse bénédiction. Un voile blanc était étendu au-dessus de ceux qui allaient proférer leurs vœux solennels; la couronne virginale brillait sur la tête de la jeune fille; elle recevait de celui qu'elle allait promettre d'aimer toujours l'anneau d'alliance et la pièce d'argent; le prêtre les unissait, répandait des fleurs sur leur front et annonçait le sacrifice sacré des chrétiens. L'encens fumait autour des deux époux; les parents et les amis déposaient le pain et le vin sur les marches du sanctuaire; ils se donnaient le baiser de paix comme pour cimenter l'union qui venait d'être contractée.

Les époux, en sortant du temple, marchaient

[redacted]

précédés de bardes ou musiciens, dont les uns chantaient et les autres jouaient de divers instruments.

Après le festin, les femmes conduisaient l'épouse dans l'appartement nuptial, que l'on avait jonché de [illegible] une draperie blanche. Les paren[illegible] uvaient à la prospérité des deux é[illegible] nployer les expressions d'un saint [illegible] historien Grégoire de Tours, ils [illegible] que lorsque la bien-aimée avait [illegible] ceinture virginale. Le lit nuptial [illegible] s de ses voiles : retirée à l'extrémite [illegible] on beau visage tourné du côté du lambris, elle rougissait de pudeur, comme la rose du printemps au lever du soleil; des larmes coulaient de ses yeux, et son cœur palpitait avec violence.

Lorsque la mort, dont les traits ne sont point arrêtés par la jeunesse, la beauté ni le bonheur, frappait cette compagne si chérie, l'époux désolé la suivait jusques à sa tombe les cheveux en désordre et souillés par la cendre. Il voulait qu'on renfermât dans cette tombe funeste l'expression écrite de sa tendresse et de ses regrets, comme pour rappeler sans cesse à celle qu'il ne devait plus revoir et son amour et sa douleur.

On mettait dans les tombeaux des guerriers leurs armes, leurs éperons et la dépouille préparée des éperviers et des faucons qui les avaient aidés dans leurs chasses favorites. Ces derniers asiles étaient souvent élevés dans les champs; on

les entourait de rosiers; on les regardait comme sacrés; on a même écrit que l'on plaçait quelquefois des sentinelles pour empêcher qu'on en violât la sainteté.

On pouvait craindre d'autant plus de voir une honteuse cupidité profaner ces tombes, que les corps qu'on y déposait étaient souvent revêtus de riches étoffes et de draperies ornées de pierres très précieuses.

Le commerce, favorisé par le grand roi, et protégé par le nombre des petits bâtiments que Charlemagne faisait entretenir à l'embouchure des fleuves qui parcouraient son empire, procurait facilement aux contrées les plus éloignées des mers, ces gemmes, ces diamants, ces étoffes de soie, d'or ou d'argent que l'on renfermait dans les tombeaux ou qui servaient à l'éclat des fêtes privées, à la splendeur des solennités nationales, et à la pompe des cérémonies religieuses.

C'est de l'Asie qu'arrivaient ces richesses; c'est par la Méditerranée qu'elles circulaient dans l'Europe. Les négociants de Marseille, d'Arles, de Lyon, de tout le grand bassin du Rhône, de toutes ces provinces qui, les premières, et long-temps avant l'invasion des Français, avaient reçu la civilisation des Romains, et ceux des rivages d'Italie, allaient à Constantinople ou dans les ports de l'Égypte, de la Syrie et de l'Asie Mineure, recevoir des chrétiens de l'empire d'Orient, ou des musulmans des khalifes, les trésors, les étoffes, les épices, les aromates, que des caravanes, au tra-

vers des déserts, de la Mésopotamie et de la Perse, ou des escadres de la mer Rouge, bravant les tempêtes du grand Océan, allaient chercher dans la Bactriane au-delà de l'Oxus, ou dans le nord de l'Inde, ou sur les rives occidentales de la grande péninsule indienne, ou dans l'île de Ceylan, ou sur les rivages orientaux de l'Afrique équinoxiale.

Venise, dont la sagesse et le courage augmentaient insensiblement la puissance, commençait à prendre part à ces voyages, à ces échanges, à ces opérations commerciales; et l'activité de toutes ces opérations si utiles, non seulement pour augmenter les commodités de la vie, mais encore pour dissiper les préjugés, polir les mœurs et répandre les lumières, n'était pas peu augmentée par les soins éclairés et la noble et généreuse puissance de l'émule et de l'ami de Charlemagne, Haroun Errachid, qui, du haut de sa chaire de Bagdad, faisait respecter ses ordres depuis les bords de la Méditerranée jusques à ceux de l'Indus.

A ces faveurs que recevait le commerce de Haroun et de Charles, il faut ajouter celles que lui accordait un roi puissant de l'Inde, un empereur de tout le Malabar, un souverain de la péninsule occidentale, où abordaient les escadres sorties de la mer Rouge. D'après les historiens de l'Inde et ceux de la Chine, dont on doit l'importante connaissance au savant M. de Guignes, ce roi ou empereur du Malabar se nommait Scharam ou Ceram Peroumal. Peu d'années après la mort de Charlemagne, il fonda, en 822, la ville de Coulan, et en

825 celle de Calicut, si fameuse dans l'histoire des premiers voyages des Portugais dans l'Inde. Il avait accordé de grands priviléges aux juifs et aux chrétiens ; et des auteurs orientaux ont écrit qu'il abandonna la religion des samanéens ou de Boudha, qu'il se fit mahométan, qu'il partagea ses états entre ses parents et ses favoris, et qu'il voulut aller mourir à la Mecque.

Indépendamment des matières premières que l'Europe fournissait à ce commerce asiatique, si secondé par Scharam Peroumal, Haroun Errachid et Charlemagne, elle lui livrait les produits de quelques uns de ses arts et de plusieurs de ses manufactures.

On fabriquait des étoffes de laine recherchées à Tours, à Lyon, à Arles, à Milan, à Ravenne, à Rome.

Quelque ardeur qu'on eût pour le commerce étranger, on pensait à délivrer les habitants de l'empire d'une trop grande sujétion à l'industrie asiatique; on préparait en Europe le fer à la manière des ouvriers de Damas, on le *damasquinait;* et l'on y fabriquait aussi une grande quantité de verre.

Deux sortes de monnaies servaient aux achats, aux ventes et aux diverses opérations de ce commerce, qui embrassait l'Orient, l'Occident, le Midi et le Nord, qui fécondait tout le monde connu. L'une était fictive, et conservée pour faciliter les comptes; l'autre était réelle. La monnaie fictive était la livre d'argent, supposée du poids de douze

onces; on la divisait, pour la numération, en un certain nombre de sous ou solides, dont la dénomination avait été empruntée des Romains. Charlemagne en fixa le nombre à vingt.

Vingt sous d'argent valaient donc une livre d'argent; chaque sou valait douze deniers.

Il y avai [illegible] r qui étaient une monnaie réelle; m [illegible] ait pas dans les comptes de livre d' [illegible] poids de ces sous d'or était bien p [illegible] lui des sous d'argent; il paraît q [illegible] uère plus du quart de ces derniers.

La valeu [illegible] t or et de cet argent, c'est-à-dire de deux poids égaux d'argent et d'or, devait varier plus rarement, mais plus fortement qu'à présent, à cause du peu de ces métaux qu'on extrayait en Europe, de la grande distance qui sépare les contrées européennes de l'Asie orientale, des côtes orientales de l'Afrique, et des grandes îles indiennes d'où l'or et l'argent étaient apportés dans les contrées occidentales, de la difficulté des voyages au travers des déserts, des dangers de la navigation, des obstacles formés par les guerres, des changements dans les gouvernements, et des variations dans leurs maximes.

D'un autre côté un nombre presque infini de circonstances pouvaient à chaque instant faire varier dans chaque pays le véritable prix de toutes les matières premières, de tous les ouvrages, de tous les objets que le commerce faisait circuler, c'est-à-dire la quantité de métal d'or ou d'argent qu'il

fallait donner pour une quantité ou un nombre déterminé de ces mêmes objets.

On ne pourrait donc avoir pour le siècle dont nous parlons, non plus que pour aucune époque de l'histoire, la valeur de l'or ou de l'argent, et des monnaies qui en contenaient un poids connu, que relativement à un temps plus ou moins court, et à un seul des objets vendus ou achetés. Ce serait donc une collection presque innombrable d'échelles différentes qui serait nécessaire pour connaître, dans la série des siècles, l'accroissement ou la diminution de la valeur de l'or et de l'argent. Il faut donc se réduire, suivant le but qu'on se propose, à comparer les rapports successifs d'un poids d'argent ou d'or avec certains objets particuliers, pour connaître l'abondance ou la rareté, la recherche ou le rejet de ces derniers objets, et se procurer une suite de tableaux plus ou moins incomplets des véritables richesses des nations, de leur industrie, de leurs besoins, de leurs caprices, de leurs jouissances, de leur pouvoir.

Il s'en faut de beaucoup que l'histoire nous fournisse à cet égard un grand nombre de données exactes; et voilà pourquoi l'histoire de la civilisation sera toujours imparfaite, malgré toutes les lumières que l'on peut recueillir particulièrement au sujet de ces valeurs de l'or et de l'argent, et de ces richesses des peuples, dans les grands et beaux ouvrages des Smith, des Garnier, des Say, et d'autres savants modernes.

Presque tous les transports nécessaires au com-

merce dans l'intérieur des terres se faisaient par les fleuves et les rivières; et malgré les obstacles que ces rivières et ces fleuves, plus larges, plus profonds, plus rapides que de nos jours, opposaient aux bateaux qui remontaient, il paraît que le besoin avait assez perfectionné l'art de cette navigation fl [illegible] nesure qu'on approchait de l' [illegible] es, leur lit hérissé de rochers, in [illegible] cascades, et souvent trop peu cr [illegible] us les transports par des difficult [illegible] s. Peu de souverains avaient pu p [illegible] s grands et durables ouvrages des [illegible] aire élever, comme la reine Bruneh [illegible] aussées si solidement constru[redacted]es que leurs débris ont résisté comme des roches dures aux efforts de plus de mille années. La guerre avait d'ailleurs détruit presque tous les chemins dont on avait pu s'occuper; elle n'avait cessé de fatiguer la terre. Ce n'était donc qu'avec peine qu'on employait dans les pays éloignés des rivières navigables des espèces de chars ou de chariots pour le transport des marchandises; c'était le plus souvent à l'aide de chevaux, et sur le dos des mulets, qu'on les portait d'un marché à un autre.

Ce besoin et celui de la guerre, bien plus grand encore pour des peuples venus des bois du nord, avaient fait trouver des moyens assez bons d'élever et de soigner ces chevaux, qui d'ailleurs étaient devenus nécessaires pour les fêtes, les jeux, les courses ou les voyages des grands, des rois, des dames,

et des plus grandes princesses de l'Europe. Il y aurait même quelques raisons de croire que du temps de Charlemagne on avait déjà pensé à perfectionner les races des chevaux européens par celles des chevaux arabes, le type de l'espèce, et qu'on avait eu à cet égard recours, avec succès, aux communications fréquentes que l'on avait avec les Maures de la péninsule espagnole, ceux du nord de l'Afrique, et les Arabes des états du khalife, ami de Charlemagne.

On a écrit cependant que la cavalerie de l'empire d'Occident n'était pas encore parvenue à être aussi nombreuse, à proportion, que celle de ces Arabes d'Asie et de ces Maures d'Europe ou d'Afrique. C'étaient les grands, les puissants ou barons, les leudes, les richommes, qui formaient la plus grande partie de la cavalerie, avec les guerriers qu'ils amenaient. Ils pouvaient d'autant moins se soustraire à l'obligation de prendre les armes, que la guerre à laquelle ils étaient appelés avait été approuvée par l'assemblée nationale dont ils faisaient partie.

L'infanterie était fournie par les villes, les villages, les bourgs, les hameaux, suivant leur population. Les troupes étaient levées par les ducs ou gouverneurs des provinces, et par les comtes qui commandaient sous leurs ordres, dans un arrondissement plus ou moins étendu. Les comtés fournissaient aux troupes levées dans leur sein le blé et les autres provisions qui leur étaient nécessaires; mais il paraît que cette obligation ne s'étendait pas au-delà de six mois, et qu'après ce terme le gou-

vernement devait pourvoir à leur nourriture. Chaque soldat apportait ses armes et des vêtements pour six mois; et ceux qui, sommés de marcher, ne se rendaient pas à leur poste, étaient punis d'une amende.

Plusieurs [illegible]t un casque, une cuirasse; mais t[illegible]g bouclier, une hache d'armes, un [illegible]épée. On exigeait que ceux qui se [illegible]èches en eussent au moins douz[illegible]ois.

Dans les s[illegible]ait les balistes, les catapultes, les [illegible]autres machines dont les Romains [illegible] pour battre les murs ou faire pleuvoir su[illegible]assiégés des grêles de dards et de pierres et des blocs de rochers. Lorsque les Français montaient à l'assaut, ils se couvraient de leurs grands boucliers, et, à l'exemple des mêmes Romains, ils formaient avec ces boucliers placés au-dessus de leurs têtes, et se recouvrant les uns les autres, cette espèce de toit mobile et portatif, qu'on a nommé tortue, et sur lequel glissaient les traits, les pierres et les corps embrasés lancés par ceux qui défendaient les remparts.

Charlemagne, comme plusieurs de ses prédécesseurs, donnait beaucoup de terres ou de bénéfices aux guerriers qu'il voulait récompenser : mais ces dotations n'étaient pas héréditaires; il n'y en avait du moins qu'un petit nombre de transmissibles aux enfants, à la charge du service militaire; et des envoyés, ou *missi* impériaux, veillaient à ce qu'on cultivât convenablement ces domaines qui,

après la mort du possesseur, devaient revenir à l'état, pour être le prix de nouveaux faits d'armes.

Chaque canton avait une garde nommée *vachta*, et dont les fonctions étaient de maintenir la tranquillité intérieure.

Les savantes recherches de l'historien Müller lui ont appris que le plus souvent, sous Charlemagne, les projets de lois étaient discutés, en présence du monarque, dans des conseils particuliers; le grand référendaire envoyait ensuite ce projet aux ducs, aux comtes et aux archevêques; les ducs et les comtes le transmettaient aux centeniers des campagnes et aux échevins ou magistrats des villes; les archevêques le communiquaient aux évêques et aux abbés. Le projet était ainsi examiné par la nation elle-même, on le proposait ensuite à l'assemblée générale, qui le rejetait par une sorte de murmure, ou l'admettait en élevant la main. Lorsqu'il avait réuni la majorité des suffrages, le roi sanctionnait et donnait le caractère sacré de loi à l'acte qui avait subi une si forte épreuve. Que cette marche dictée par la sagesse, que cet hommage rendu aux droits d'un peuple honorent le monarque, dont ils consolidaient si fortement la vaste puissance! et cependant que ce même monarque était loin de méconnaître ou d'abandonner les droits de sa couronne!

Les évêques ne s'assemblaient que lorsqu'ils étaient convoqués par le souverain. Charlemagne les présidait. « Je me suis assis au milieu de vous, » leur disait-il, et j'ai assisté à vos délibérations,

» non seulement comme témoin, mais comme votre » souverain et votre juge. »

Presque toutes les nations qui formaient l'empire de Charlemagne avaient conservé leurs lois particulières, qui régissaient et les individus de ces nations [illegible] mprises dans leur territoire. Un c[illegible] fut cependant établi par ce prin[illegible] différents objets. Ce code fut for[illegible] nent de la loi salique, ou des Franc[illegible] rès laquelle les femmes étaient excl[illegible] nne, et à laquelle on ajouta un gra[illegible] dispositions des lois des Français r[illegible] Allemands ou Souabes, et des Bavarois.

Nous avons vu que les peines étaient presque toutes pécuniaires. On dirait que l'idée d'une longue détention était trop étrangère aux Français, et que la loi n'aurait pas pu menacer de la mort ou des tourments ceux dont la nature était de braver la mort et la douleur. Ces peines pécuniaires étaient même très fortes; il y en avait de déterminées pour les plus petits délits comme pour les plus grands. Tous les larcins avaient été prévus. On avait fixé des dédommagements pour des enlèvements d'esclaves, et pour les vols de meubles, de fruits, de chevaux, de chiens, de bestiaux, d'oiseaux et de poissons. Une vue profonde sur la sûreté publique et le mépris pour la lâcheté avaient fait ordonner qu'une amende de deux cents sous d'or serait infligée à celui qui dépouillerait un cadavre ou un homme endormi; et on faisait payer quinze de ces

sous à celui qui osait monter sur un cheval qu'il rencontrait, sans la permission du propriétaire du cheval.

D'autres amendes punissaient les injures et les outrages, surtout ceux dont on se serait rendu coupable envers les femmes, qui ne craignaient pas d'aller seules sur les grandes routes, de traverser de vastes forêts, de suivre leurs maris dans les camps. On payait quinze sous d'or si on touchait par force la main d'une femme, trente si on lui prenait le bras, quarante si la violence était plus grande. La peine de mort était réservée pour ceux qui conspiraient contre la personne de leur souverain. Le faux témoignage, les maléfices, les incendies, le rapt, les meurtres, étaient réprimés par de fortes compositions. Ces amendes étaient graduées suivant le rang de ceux qu'on avait tués; elles étaient, par exemple, de neuf cents sous d'or pour le meurtre d'un évêque, de six cents pour celui d'un prêtre, de deux cents pour un Français, de cent pour un Romain propriétaire, de quarante-cinq pour un Romain ou Gaulois tributaire. La moitié de ces amendes appartenait au fils du mort, et l'autre moitié à ses parents, jusques à un degré déterminé; les parents d'un condamné, jusques à ce même degré, étaient obligés de payer pour lui la composition, si sa fortune ne lui permettait pas de la payer lui-même. Mais remarquez combien la loi criminelle favorisait la richesse: si le coupable ni ses parents ne pouvaient racheter le meurtre, il devenait l'esclave de ceux à qui l'amende était

due; et d'un autre côté, que l'on ne soit pas étonné de voir l'esclavage remplacer la peine capitale, le législateur savait combien les Français préféraient la liberté à la vie.

Les fameux capitulaires de Charlemagne, ces lois si méditées, si sévèrement examinées, adoptées avec tant de solennité, étaient d'ailleurs comme une sorte de code général, dans lequel tous les Français trouvaient leurs devoirs et leurs règles. Les tribunaux chargés d'appliquer ces lois étaient organisés à peu près comme sous plusieurs des prédécesseurs de Charlemagne; mais quelles précautions ne prenait pas ce monarque pour que la justice fût rendue avec exactitude et impartialité! Chaque année, vers le milieu du mois de mai, un commissaire impérial arrivait dans chaque province; il convoquait les comtes, les leudes, les vassaux de la couronne, les *gravions*, les centeniers, des députés des échevins des villes, les évêques, les abbés, les vidames ou avoués défenseurs des monastères des femmes. Cette cour suprême, après avoir reçu le serment de fidélité des Français parvenus à l'adolescence, écoutait toutes les plaintes, examinait toutes les réclamations, jugeait en dernier ressort les affaires civiles, criminelles et administratives, et destituait et punissait les juges prévaricateurs.

Tel était le degré auquel Charlemagne avait reporté la civilisation; mais l'heureuse influence de cette civilisation renaissante ne s'étendait qu'imparfaitement sur la surface de l'empire d'Occi-

dent; non seulement elle n'avait pas détruit le servage qui existe encore de nos jours dans plusieurs contrées de l'Europe, mais elle laissait subsister cet esclavage, si anciennement établi dans l'Orient, entretenu par tant de guerres barbares, et que nous retrouvons avec toutes ses horreurs dans trois fameuses républiques anciennes, dans celles d'Athènes, de Lacédémone et de Rome, où l'indépendance et les priviléges de quelques classes supérieures usurpaient le nom sacré de liberté publique. Ce n'est pas seulement par l'accroissement de la science, des talents et de l'industrie qu'il faut mesurer les progrès de la civilisation, mais encore par la distribution proportionnelle que les lois et l'éducation font de ces avantages dans toutes les classes du corps social; et c'est bien récemment que le commerce, l'imprimerie et la philosophie, développant toutes les conséquences des admirables principes donnés par la sagesse et la bonté céleste dans un évangile divin, ont procuré à l'humanité ce bienfait inappréciable.

Mais pendant que la plus grande partie de l'Europe présentait, par les soins de Charlemagne, cet état remarquable dont nous venons de tâcher d'esquisser quelques traits, qu'était la civilisation dans le second empire du monde, dans celui des khalifes?

Haroun Errachid était descendu dans la tombe avant Charlemagne. Son fils Muhamid Amin lui avait succédé en 809; et ce Muhamid ayant été assassiné en 813, Almamoun ou Abdalla Almamoun,

autre fils de Haroun Errachid, était monté sur le trône. Ce dernier khalife employa un long règne à suivre les plans que le génie avait dictés à son père, et à remplir ses vues pour le progrès des sciences et des arts. Le succès couronna sa constance; et c'est à cette époque de Haroun et d'Almamoun, son fils, qu'il faut rapporter les grands progres de la civilisation des Arabes. Ces développements ont été en partie postérieurs à la mort de Charlemagne; mais plusieurs effets de la grande impulsion donnée à son siècle par l'empereur des Français ne parurent que lorsque ce prince avait cessé de vivre; et on peut regarder l'ouvrage de Haroun et d'Almamoun comme contemporain de celui de Charlemagne.

Ce fut particulièrement sous Almamoun que furent fondées les écoles célèbres de Bagdad, de Coufa, de Bassora, et de tant d'autres villes musulmanes où l'enseignement fut confié à ces savants et à ces hommes de lettres que Haroun et son fils attiraient dans leurs états, ou encourageaient par tant de marques d'estime et de bienveillance. Ces écoles fameuses en firent établir d'autres en Egypte, en Afrique, en Espagne, et dans la partie de l'Italie soumise à l'empire des Sarrasins. Les succès de ces institutions se soutinrent ou allèrent en croissant, parceque l'intérêt particulier d'aucune corporation n'en écarta les maîtres les plus habiles et les plus dignes d'être choisis, pendant qu'après la mort de Charlemagne les institutions que ce grand homme avait consacrées à l'instruction publique,

privées de l'appui de son génie, et ne subsistant plus que par la volonté et pour les vues ambitieuses du clergé et des moines, auxquels l'empereur s'était cru obligé d'en remettre les chaires et la direction exclusive, tombèrent bientôt dans la décadence. Les écoles sarrasines soutinrent seules la civilisation sur sa pente rapide. Nous les verrons, dans le cours de cette histoire, communiquer les lumières de la science aux chrétiens de l'Asie Mineure et de l'Europe; et c'est à ces établissements qu'il faut rapporter la véritable origine de la première restauration des sciences et des lettres dans l'Occident.

A cette même époque des règnes de Haroun et d'Almamoun, l'on traduisit en arabe les meilleurs ouvrages des Grecs. Cette langue arabe si ancienne avait acquis sa force et sa beauté long-temps avant ces règnes fameux; elle était embellie par des poésies pleines d'images, de sentiments, de pensées fortes, et que les beaux siècles des littératures grecque, romaine et française n'auraient pas rejetées. Les traductions des auteurs de l'empire de Constantinople l'enrichirent encore; elles répandirent le goût des ouvrages de la Grèce et des sciences cultivées par les Grecs. Les grandes et fréquentes communications de l'empire des khalifes avec les contrées indiennes qu'arrose le Gange ouvrirent aux Sarrasins de nouvelles sources d'instruction, où ils s'empressèrent de puiser avec cette ardeur si naturelle à leur climat, et qu'avaient si fort augmentée les exemples et les encouragements

d'Almamoun et de son père. La littérature grecque et celle de l'Inde se mêlèrent, se fécondèrent pour ainsi dire, et produisirent la littérature arabe proprement dite.

On forma de nouvelles et grandes bibliothèques; et bientôt [illegible] ite les uns des autres, un grand n[illegible] cins, d'astronomes, de mathémati[illegible] osophes qui n'ont pas peu honor[illegible]

Les ouv[illegible] levinrent d'autant plus familiers a[illegible] les auteurs grecs, tant de l'Europe [illegible] le l'occident de l'Asie, ne cessaient d[illegible]. Saint Jean de Damas ou Damascène, particulièrement, avait employé beaucoup de temps et de soins à expliquer et à répandre la philosophie péripatéticienne.

Les premiers médecins que produisit le grand mouvement imprimé aux esprits par Haroun et par son fils publièrent sans doute de mauvaises compilations des ouvrages des Grecs que l'on venait de traduire; leurs productions présentèrent, au milieu de fausses théories, les idées absurdes et ridicules de l'alchimie et de l'astrologie. Mais qu'était alors dans l'Europe chrétienne l'état de la médecine? Et ils étaient les précurseurs de Rhasès, d'Avicenne, d'Avenzoar, d'Averrhoès, auxquels on ne peut comparer aucun des médecins de l'empire de Constantinople et de celui d'Occident, qui ont vécu dans le neuvième ou dans le dixième siècle.

Les Sarrasins communiquèrent à l'Europe la nu-

mération décimale de l'Inde, et les chiffres indiens, auxquels la reconnaissance de l'Occident a donné le nom de chiffres arabes. Le mot algèbre montrerait seul que c'est à eux que l'Europe a dû cette langue merveilleuse, cet instrument magique qui abrège le temps, fait disparaître les difficultés, et de rapports en rapports, d'équation en équation, conduit, par une route aussi sûre que mystérieuse, à la solution des problèmes les plus compliqués et les plus importants. Le nom arabe d'almanach, donné aux premiers ouvrages que les musulmans publièrent sur la position et le cours des astres, est resté à tous les recueils du même genre mis au jour depuis l'époque de Haroun. L'astronome Ben-honaïn traduisit du grec en arabe l'Almageste de Ptolémée, et fit des observations curieuses et importantes sur la plus grande déclinaison du soleil, l'obliquité de l'écliptique, la période astronomique de trente-six mille ans. Plusieurs astronomes, réunis par le fils de Haroun Errachid, publièrent de nouvelles tables du soleil et de la lune, plus parfaites que celles de Ptolémée, et auxquelles on donna le nom de *tables vérifiées*; et le khalife Almamoun rendit son nom à jamais célèbre, en faisant mesurer géométriquement, dans une vaste plaine de la Mésopotamie, et à l'imitation de Y-hang, astronome chinois du huitième siècle, un degré du méridien pour parvenir à déterminer la figure de la terre, et en ordonnant ainsi une opération analogue à celles qui devaient illustrer le dix-huitième et le dix-neuvième siècle. Ce fils de Haroun embellit sa

capitale de monuments de cette architecture arabe dont nous venons d'indiquer l'origine, la nature, les progrès et les combinaisons avec l'architecture des hommes du nord, qui elle-même s'était souvent mêlée et confondue avec les restes de l'architecture grecq [illegible] lus ou moins pure, ou plus ou m [illegible]

Par les [illegible] ife et de son père, ou à leur exem [illegible] ds et superbes édifices décorèren [illegible] re de cités des contrées musulman [illegible] rdisait aux Arabes toute représenta [illegible] d'animaux: ils ornèrent les mosquée [illegible] ds bâtiments de feuillages, de fleurs et de rinceaux; ils exécutèrent ces rinceaux, ces fleurs et ces feuillages avec une grande habileté; ils en couvrirent l'intérieur et l'extérieur des édifices qu'ils construisirent; ils les sculptèrent avec talent; ils taillèrent les pierres les plus épaisses dans toute leur profondeur; ils découpèrent pour ainsi dire les murs en tiges, en rameaux et en guirlandes; les parois des édifices, percées à jour, ressemblèrent à des dentelles et à de légers filigranes. N'ayant jamais assujetti leur art à la sévérité des proportions grecques, ne l'ayant soumis à aucune règle constante, ne lui donnant d'autres limites que celles du possible, ils tentèrent tout ce que leur dicta leur imagination, ils essayèrent toutes les formes; ils élancèrent dans les airs leurs bâtiments découpés; et pendant que, par la taille des pierres, par la coupe la plus savante, et d'autres heureux artifices, ils imprimaient à leurs ouvrages

une solidité qui a bravé les siècles, ils se plurent à leur laisser l'apparence de ces constructions fantastiques qu'un instant voit s'évanouir.

A côté de ces sculptures déliées qui imitaient la légèreté et la souplesse des jeunes branches garnies de feuilles, de fleurs et de fruits, ils placèrent des peintures qui représentèrent avec encore plus de vérité ces fleurs et ces feuillages naturels, et avec plus d'illusion, les rinceaux ou feuillages imaginaires qu'ils aimaient à y mêler. On a vu à Grenade, sur les murs de l'antique palais des rois maures, d'admirables représentations de ces produits du caprice ou de ces objets réels.

Les préceptes de l'islamisme, la chaleur du climat, les usages qui en étaient la suite, n'influèrent pas peu cependant sur la distribution générale des cazars ou alcazars, palais des riches Arabes. Autour du principal édifice qui renfermait une longue suite d'appartements, on voyait des pavillons isolés et des allées de grands arbres qui les ombrageaient. Dans chaque chambre, un jet d'eau retombant dans un bassin entretenait une fraîcheur agréable. Le magnifique palais du khalife, élevé à Bagdad, s'avançait en forme de croissant le long des rives du Tigre, que les saules babyloniens couvraient de leurs rameaux immenses, touffus et étendus jusques à l'eau du fleuve.

L'art de construire servait aussi l'agriculture. Sur les montagnes de l'heureux Yémen, les terres, qui auraient été facilement entraînées le long de pentes rapides, étaient retenues par de fortes mu-

railles; et ces grandes et solides terrasses soutenaient des jardins fertiles et délicieux.

La musique des Arabes était simple; leurs airs n'en étaient que plus touchants et plus expressifs, ils se liaient plus fortement avec les souvenirs qui, ainsi que nous l'avons montré dans la poétique de la musique, font tout le charme et toute la puissance de la mélodie.

Ils avaient des spectacles, ils avaient même des théâtres: bientôt ils brilleront dans les tournois.

Un grand trait rapproche encore Haroun de Charlemagne. C'est au temps de ce grand empereur que se rapportent ces premiers romans français ou européens qui ont entretenu dans les âmes tant de vertus, d'amour, de loyauté et de valeur, qui ont allumé si souvent la flamme sacrée de la poésie, et qui ont répandu tant de charmes sur les loisirs de nos pères. C'est au temps de Haroun que l'on a rapporté ce grand nombre de contes orientaux, ces mille et une nuits, ces fictions ingénieuses qui amusent l'enfance, ne déplaisent pas au sage, et sont venues enrichir la littérature moderne de l'Europe. L'âge de Charles et celui de Haroun ont toujours été regardés comme des âges de merveilles.

Différents évènements avaient cependant eu lieu dans les Espagnes pendant l'époque marquée par le rétablissement de l'empire d'Occident; il suffira d'en tracer rapidement les principaux traits.

L'armée du royaume d'Aquitaine tenait depuis long-temps Barcelone bloquée, lorsqu'en 801 le roi Louis, le fils de Charlemagne, convoqua une

diète à Toulouse. D'après les résolutions prises dans cette assemblée, le roi d'Aquitaine réunit de nouvelles troupes, qu'il divisa en trois corps, et qui partirent pour la Catalogne. Rostaing, comte de Girone, et commandant du premier corps, se réunit aux assiégeants; chaque jour la place fut serrée de plus près. Alhacan, roi de Cordoue, fit marcher une armée à son secours; mais ayant appris que le second corps des Français s'avançait pour la combattre, elle s'arrêta à Sarragosse. La famine fut si grande dans Barcelone, que plusieurs Maures désespérés se précipitèrent du haut des remparts. Louis arriva sous les murs de la ville; de nouveaux assauts furent donnés: la place se rendit. Les musulmans eurent la faculté de se retirer où ils voulurent aller chercher un asile. Le roi fit une entrée solennelle dans Barcelone, y établit une garnison considérable, et revint dans ses états.

L'armée maure, qui était restée à Sarragosse, remonta le long de l'Èbre, se jeta sur les états de don Alphonse, ravagea une partie de la Biscaye et des environs de Burgos, mais fut battue et dispersée par le roi des Asturies.

(802) Dès l'année suivante, le roi Louis, qui avait déjà vingt-quatre ans, reporta ses armes dans la péninsule, prit Tarragone, s'avança vers Tortose, envoya un corps considérable de troupes au-delà de la rivière de Sègre, de la Cinca et du fleuve de l'Èbre, et, soumis à cet esprit du siècle dont son père même n'avait pu secouer la barbare influence,

fit saccager et brûler les villes, les villages, et jusques aux plus petits hameaux.

Quelque temps après, Ingobert, l'un de ses généraux, fit une tentative inutile sur la place de Tortose. Mais il est curieux de remarquer que les Français toujours audacieux, et qu'il semble qu'aucun obstacle ne peut arrêter, imaginèrent dans cette expédition, pour être maîtres de la navigation de l'Èbre, de faire construire auprès de Barcelone des barques, qu'ils transportèrent, sous les ordres d'Adémar, jusques à l'Èbre, sur le dos d'un grand nombre de mulets, au travers de montagnes escarpées, pendant un grand nombre de lieues, et cachant avec soin pendant le jour leur marche si extraordinaire, pour n'avoir à combattre que la nature dans cette étonnante entreprise. Ils préludaient pour ainsi dire, mille ans d'avance, au merveilleux passage du mont Saint-Bernard.

Louis reparut dans la Catalogne, obligea Tortose à se rendre, en envoya les clefs à son père, revint dans ses états, rentra après deux ans dans la péninsule, du côté de la Navarre, y soumit à son sceptre Pampelune, les places voisines, Jacca, et le comté d'Arragon, arrosé par la rivière de ce nom qui se jette dans l'Èbre.

On voit que le but de Louis, qui vraisemblablement ne faisait qu'exécuter les ordres de son père, était de réunir à la France tout le revers méridional des Pyrénées, depuis le golfe de Gascogne jusques à la Méditerranée, afin d'y établir une chaîne de places fortes, et de défendre ainsi l'em-

pire français par une longue suite d'ouvrages avancés, placés au-devant de l'immense barrière élevée par la nature. La politique moderne a plus d'une fois renouvelé ce projet.

Alhacan cependant, roi de Cordoue, réduisit et contint par la force des armes, par la valeur de son fils, par le dévouement du gouverneur Amoroz, par la dissimulation, la perfidie et la cruauté, les habitants de Tolède, que l'excès des impôts avait portés à prendre les armes contre lui.

Sa flotte ayant voulu piller la Sardaigne, comme elle avait pillé la Corse, les musulmans qui débarquèrent furent repoussés par les Sardes avec une grande perte, et la flotte fut battue par celle de Charlemagne.

Il paraît qu'il fut plus heureux contre la garnison de Tortose, et qu'il reprit sur les Français cette place que sa position auprès de l'embouchure de l'Èbre aurait seule rendue si importante, et qu'ensuite Abdérame, son fils, empêcha Louis de faire tomber une seconde fois sous sa puissance.

C'est vers l'an 808 que Ferreras, l'un des historiens les plus estimés de l'Espagne, fait remonter un évènement dont les suites ont eu une grande influence sur les affaires de la péninsule, la translation de l'évêché d'Iria à Saint-Jacques de Compostelle, dans la Galice, où don Alphonse, roi des Asturies, venait de faire bâtir une église, devenue bientôt fameuse, en l'honneur de l'un des apôtres de Jésus, du fils de Zébédée.

Deux ou trois ans après cette translation, don Alphonse fut attaqué par les troupes d'Alhacan, qui avait obtenu la paix de Charlemagne. Les musulmans ravageaient les environs de Viséo, près des rives du Douro. Don Alphonse battit les musulmans. Les M[illegible]ge de Benavente, dans le pays de Léo[illegible]sturies les contraignit à lever le siég[illegible]. Ce prince remporta sur les mus[illegible]elle et grande victoire auprès de Z[illegible]le Cordoue fut obligé de conclure [illegible]ve.

Les pirate[illegible] les flottes d'Alhacan rapportaient [illegible]iers et de trop riches butins, pour que ces courses fussent arrêtées par la paix, que le roi de Cordoue avait sollicitée de Charlemagne, ou par les victoires que remportaient sur les Maures les escadres françaises. En 813, les flottes musulmanes osèrent attaquer Nice, la saccagèrent, et pillèrent aussi des villes maritimes de la Toscane.

Vers le commencement du rétablissement de l'empire d'Occident, nous avons vu Egbert élu pour remplacer Brigthric, dans le royaume de Westsex, de la Grande-Bretagne. Les députés envoyés pour lui annoncer le vœu de sa nation le trouvèrent auprès de l'empereur des Français. Charlemagne avait conçu pour lui beaucoup d'affection et d'estime; il l'avait eu auprès de lui au milieu des combats, il l'avait admis à toutes ses fêtes, il avait voulu qu'il assistât avec lui au concile de Francfort, il l'avait mené à Rome. Lors-

qu'Egbert partit pour l'Angleterre, Charles lui fit présent de son épée. « Allez, prince, lui dit-il, gou- » verner le royaume qui vous attend; défendez-le » avec cette épée: lorsque la vôtre m'a si bien servi, » il est bien juste que je vous remette la mienne.

A peine Egbert est-il monté sur le trône, que les Saxons de Kent et de Mercie le menacent. La division règne parmi les hommes puissants de Westsex; et les Bretons de Cornouailles, prompts à saisir l'occasion la plus favorable d'humilier et de vaincre les conquérants de leur ancienne patrie, entrent en armes dans son royaume, et le cherchent pour le combattre. Egbert, digne élève de Charlemagne, et l'un des guerriers les plus habiles et les plus valeureux de son siècle, se hâte d'aller au-devant des Bretons, surmonte leur superbe courage, rompt leurs bataillons, brise leur force, les disperse, et les contraint à se retirer en frémissant dans leurs forêts incultes, dans les anfractuosités de leurs montagnes, dans leurs cavernes écartées. Vainqueur des fiers habitants de Cornouailles, il a la sagesse de déposer cette épée de Charlemagne, de laquelle il tenait cet éclatant succès, et qui devait le rendre si illustre dans les combats. Il emploie les premières années de son règne à calmer les dissensions, à étouffer les haines, à faire régner la justice, à répandre de nombreux bienfaits, à conquérir l'affection de ceux dont l'estime l'avait élevé sur le pavois. « Il voulut être » aimé, et il le fut, » a dit un académicien célèbre, M. de Lacretelle l'aîné.

Il apprend toutefois que les Bretons du pays de Galles, peu intimidés par la défaite de ceux de Cornouailles, se préparent à porter la guerre dans son pays, et sont déjà sous les armes; il les prévient. Une bataille décisive détruit leurs espérances; ils sont forcés de se renfermer de nouveau dans leurs montagnes et dans leurs bois, et une des trois contrées qui composaient la province de Galles passe sous la domination du victorieux Egbert.

Ces succès inspirent de la jalousie à ses voisins les Saxons; il doit se préparer à se défendre; il médite de grands projets: l'histoire de la neuvième époque va nous montrer les effets remarquables de sa politique et de son habileté.

Vers le commencement du règne de ce prince renommé, l'Écosse était gouvernée par un roi bon, sage, vaillant, qui ne redoutait pas la guerre, mais qui aimait la paix : il se nommait Achaius; il était parvenu au trône en 788. Les sauvages Irlandais craignirent ses armes, et suspendirent leurs descentes, leurs irruptions et leurs pillages. Comme Egbert, il apaisa les rivalités, dissipa les partis, réconcilia les familles, inspira aux Écossais l'amour de la patrie et du bien public; son nom doit être sacré pour la postérité; nous l'écrivons avec respect. On a voulu ajouter à cette gloire, à la première de toutes celles qu'on peut décerner à un roi, l'éclat d'une grande victoire; on a supposé qu'à la tête de dix mille Écossais, il alla au secours du roi des Pictes ou Écossais méridionaux, atta-

qués par des Anglo-Saxons, qu'il se trouva à une bataille donnée auprès d'Hadington en 811, et qu'il eut une très grande part au succès de cette importante journée, où le roi des Pictes crut voir dans les airs briller la croix de saint André, le protecteur céleste de son peuple; croix qui depuis ce mémorable évènement a orné les étendards des Pictes, et ensuite ceux des Écossais réunis à ces derniers. Mais quoi qu'il en soit de cette expédition, rapportée par Buchanan et Lesley, ces deux célèbres historiens d'Écosse, et révoquée en doute par le sévère auteur anglais Tyrrel, ce fut le roi Achaius qui contracta avec Charlemagne cette alliance si noble, si généreuse et si fidèle qui a uni la France à l'Écosse par les liens les plus étroits jusques à la réunion de l'Écosse avec l'Angleterre.

On a écrit, et nous ne pouvons pas le passer sous silence, que, d'après le traité, il devait y avoir à perpétuité une ligue offensive et défensive entre les deux rois, leurs successeurs et leurs peuples, de roi à roi, de couronne à couronne, de nation à nation. Une inimitié perpétuelle devait exister entre les confédérés et les Anglais leurs ennemis communs. Si un Français ou un Écossais devenait ami de l'Anglais, il devait être regardé comme traître, ennemi de sa patrie et du salut public; et cependant Charlemagne était l'ami d'Egbert, à qui il avait servi de père.

Ce fut en mémoire de cette alliance que Charlemagne envoya au roi Achaius, que Mézerai a

nommé Archaye, un bouclier sur lequel était représenté le lion d'Écosse, au milieu d'une bordure de fers de lance ou de fleurs de lis, et qui est devenu l'écusson de ce royaume.

Un prince, Guillaume, frère d'Achaius, et chef de l'ambass [illegible] ce roi à Charlemagne, à côté duq [illegible] en héros dans plusieurs combats, en [illegible] ente commune, donna à des mona [illegible] ne et d'Italie les terres qu'il possé [illegible] ux royaumes, et qu'il tenait de l [illegible] mpereur des Français, et voulut t [illegible] s dans un de ces monastères.

NEUVIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 814 JUSQUES EN 900.

Cette époque est bien remarquable : Charlemagne n'est plus ; son bras ne maintient plus l'Europe ; elle est agitée jusque dans ses fondements. Au milieu de ce grand mouvement, des monarchies se réunissent, de grands royaumes se divisent. Un petit nombre de sauvages du Nord infeste tous les rivages de l'Europe, pénètre jusques à ses capitales, repousse ses guerriers, renverse ses monuments, couvre sa surface de débris. Pendant ce grand bouleversement, les idées protectrices des corps sociaux sont confondues, les droits des peuples et des rois sont méconnus ; une ambition aveugle et sacrilége, irritée par un fanatisme impie, profane ce que la religion de Jésus a de plus auguste, avilit ce qu'elle ordonne de respecter ; l'ignorance et la superstition, à la voix d'un orgueil insolent et rebelle, épaississent leurs ténèbres ; les peuples et les rois, égarés au milieu de cette nuit funeste, s'avancent au-devant des fers qu'on veut leur donner ; l'autorité publique, la puissance royale, l'empire de la loi, sont envahis, partagés,

distribués par la force usurpatrice des grands, qui en font un patrimoine inviolable et héréditaire. Il semble que la civilisation va achever de s'éteindre et que le règne de la barbarie sera éternel.

Ces commotions si désastreuses développent cependant d [illegible] es; mais des passions ardentes ar [illegible] s et les détournent de leurs devoi [illegible] rrant sans guide dans l'obscurité [illegible] es environne, ils ne voient pas [illegible] s lequel ils devraient se diriger. [illegible]

L'Euro [illegible] a perdu qu'un seul homme, n [illegible] ait Charlemagne!

Un autre grand homme se montrera avant la fin de cette terrible époque, mais son influence s'étendra peu au-delà des rivages de l'île qu'il rendra heureuse.

Egbert régnait dans la Grande-Bretagne lors de la mort de Charlemagne, son maître et son ami. Son royaume de Westsex fut attaqué par Béornulf, roi de Mercie. La crise redoutable qu'il avait prévue, et contre laquelle il n'avait cessé de se préparer, était arrivée. Son ambition secrète et l'espoir d'un succès pour lequel il n'avait rien négligé lui firent voir avec une joie très vive le commencement d'une guerre dont le résultat pouvait donner un si grand accroissement à ses états. Il marcha contre Béornulf, le trouva à Ellandine, aujourd'hui Wilton, et, par son habileté ainsi que par la bonne discipline qu'il avait introduite dans ses troupes, dispersa les soldats de Mercie, malgré

leur forçe et leur nombre. Il ne crut pas néanmoins devoir poursuivre les vaincus; mais il envoya son fils Éthelwulf, avec une armée, dans le royaume de Kent qui obéissait à la Mercie. Celui qui gouvernait ce royaume sous l'autorité de Béornulf se hâta de s'enfuir au-delà de la Tamise. Tout le pays de Kent et celui de Surrey s'empressèrent de secouer le joug de la Mercie qui les opprimait, de se soumettre à Egbert; et les habitants de l'Eastanglie, qui étaient aussi mécontents du roi de Mercie que ceux de Kent et de Surrey, envoyèrent demander la protection de l'élève de Charlemagne.

Béornulf accourut dans l'Eastanglie pour en apaiser l'insurrection; mais il fut défait et tué: un de ses parents élu à sa place eut le même sort; et les Merciens choisirent pour leur roi Whitlaf, qui avait été *ealderman* ou lieutenant-général du royaume.

Ce nouveau monarque ne put pas résister aux armes d'Egbert; repoussé de province en province, il fut obligé d'aller se cacher dans une abbaye peu éloignée du golfe de Boston. Toute la Mercie fut soumise. Mais Egbert eut la bonne politique de le faire remonter sur son trône, comme son vassal et son tributaire, et de s'attacher les Merciens en leur laissant leur gouvernement et le prince qu'ils avaient choisi.

(827) La division cependant régnait parmi les anciens Bretons retirés dans le pays de Galles. Deux frères se disputaient la souveraineté de l'île

d'Anglesey. Cette division leur fut funeste. Retirés fièrement sur le haut de leurs rochers, ils avaient vu tranquillement les orages de la guerre renverser les unes sur les autres les monarchies saxonnes, et ces tempêtes ne leur avaient pas inspiré plus d[illegible] qui bouleversaient si souvent l'O[illegible] leurs montagnes. Ils possédaient [illegible] de Chester, qui avait fait partie [illegible] Mercie. Comment leurs passions e[illegible] npeurs les ont-ils empêchés de [illegible] seule pouvait rendre leurs asile[illegible] ert vit aisément tout l'avantage [illegible] les allaient lui donner sur eux. Les nations ne périssent que par leurs guerres intestines. Le roi de Westsex, de Kent et de Mercie attaque et prend Chester. Maître de cette place, il s'avance vers le nord du pays de Galles. La discorde lui livre les fiers Bretons; ils ne peuvent opposer au vainqueur que des résistances partielles, que des forces pour ainsi dire éparpillées. Presque tous se soumettent: il ne reste plus de Bretons indépendants que dans les montagnes les moins accessibles du pays de Galles et de celui de Cornouailles. Ces monts sacrés sont les seuls asiles de la liberté bretonne; la nature est le seul auxiliaire de leur généreux courage. Excepté ces sommités, dignes d'être à jamais vénérées comme un temple, toute la Grande-Bretagne plie sous la puissance saxonne, depuis la Manche jusques à la rivière d'Humbre ou d'Humber.

Au nord de cette rivière était la Northumbrie,

ou plutôt le vain simulacre du royaume de ce nom, que les guerres civiles et les invasions avaient laissé dans un si grand affaiblissement, qu'à peine Egbert a-t-il pénétré dans le comté d'Yorck, que tous les Northumbriéns s'empressent de le reconnaître.

La conquête réunit donc sur la tête d'Egbert les sept couronnes; mais il faut que son autorité ait le sceau de la volonté nationale. Il convoque à Winchester une assemblée générale des sept monarchies. L'assemblée, composée, suivant l'usage, de laïques et du clergé, le proclame roi de la Grande-Bretagne. (829) On le couronne solennellement; et, suivant plusieurs auteurs, il ordonne, avec le consentement de l'assemblée, que toute distinction soit abolie entre les sept royaumes; que l'heptarchie n'existe plus; que tous les Saxons ou Anglo-Saxons reçoivent le nom d'Anglais, que l'on donnait plus particulièrement aux Saxons du royaume d'Eastanglie, et que la Grande-Bretagne porte ou continue de porter le nom d'Angleterre.

Les historiens anglais ont loué la manière dont Egbert gouverna la Grande-Bretagne réunie sous son sceptre. Les peuples furent heureux. Ils vivaient paisibles depuis quatorze ou quinze ans, lorsque tout d'un coup un grand danger trouble leur repos.

Ces hommes du Nord, ces sauvages habitants du Danemarck, de la Norwège, de la Suède et de la Vindélicie, Vandalie ou Poméranie, connus plus particulièrement sous le nom de Danois, étaient

depuis long-temps agités par le désir de porter au loin le ravage, et d'enlever à des peuples plus favorisés qu'eux leur or et leurs autres richesses. Nous avons vu combien l'âpreté de leur climat et le fanatisme religieux dont Odin avait pénétré profondém [illegible] levaient leur inspirer cette hum [illegible] ette soif des combats, cette ardeu [illegible] Leurs antiques forêts leur donn [illegible] écessaires pour la construction [illegible] anots et de leurs barques, tous [illegible] ur vie les familiarisant avec les te [illegible] la plus opiniâtre contre la viole [illegible] étant en quelque sorte pour eux que la répétition des jeux de leur enfance, l'Océan s'ouvrait devant eux comme *une* route facile pour parvenir avec promptitude jusques aux extrémités de l'Europe occidentale, descendre à l'improviste sur ses rivages, attaquer, vaincre et piller les peuples surpris, et rapporter dans leurs froides contrées les produits sanglants de leurs féroces excursions.

(787-794) Dans leurs différentes tentatives, ils avaient ravagé les environs de Dorchester et une partie de la Northumbrie; mais, repoussés par les habitants de ces contrées et remontés sur leurs barques, ils avaient été la proie d'affreuses tempêtes.

Depuis près de quarante ans, ils suspendaient leurs terribles migrations, lorsqu'en 834 ils parurent devant l'île de Sheppy, à l'embouchure de la Tamise, la ravagèrent, attaquèrent d'autres

côtes de la Grande-Bretagne, et débarquèrent auprès de Charmouth, dans le comté actuel de Dorset.

Egbert se hâte de marcher contre eux. Il ne rassemble qu'un corps de troupes peu nombreux, se précipite sur les Danois, et les met en désordre; mais il éprouve ensuite une forte résistance. Il aurait été entièrement défait, si la nuit n'avait fait cesser le combat; et il a besoin de toute son habileté et de la confiance qu'il inspire, pour se retirer en bon ordre, après avoir perdu deux de ses principaux officiers, et deux évêques qui avaient combattu sous ses étendards.

Les Danois, qui avaient été trop maltraités pour n'être pas obligés de se rembarquer et de renoncer à leur entreprise, reviennent vers 835. Leur nombre est considérable; ils descendent près de l'extrémité du pays de Cornouailles; ils se réunissent aux Bretons indépendants, toujours prêts à combattre contre ceux qui ont envahi leur patrie; ils pénètrent jusques aux confins de la province de Devon, aujourd'hui Devonshire. Egbert les taille en pièces, délivre son pays, et par cette grande victoire termine la longue et éclatante suite de ses exploits.

(838) Peu d'années après, il meurt avec la gloire d'avoir détruit le partage funeste de sa patrie, tari les sources de guerres intestines sans cesse renaissantes, vu les suffrages libres de sa nation sanctionner ses conquêtes, inspiré autant d'amour que de reconnaissance aux peuples qui l'avaient

adopté pour leur monarque, et justifié leur choix en faisant leur bonheur.

La mort de ce prince fut une calamité d'autant plus grande pour l'Angleterre, que les circonstances étaient graves, les dangers terribles et imminents, et qu'il eut pour successeur son fils Éthelwulf, q [illegible] tre, porta sur le trône les vertus [illegible] lieu des qualités d'un monarque, [illegible] s combats, mais tint son sceptr [illegible] ible, que la Grande-Bretagne f [illegible] son règne.

Pressent [illegible] urs que son indolence pouvait en [illegible] trie, Éthelwulf n'eut pas cepend [illegible] d'abdiquer une couronne trop pesante pour lui, et de retourner dans le monastère qu'il aurait édifié par sa piété; il ne put que tâcher d'alléger le fardeau qu'il ne pouvait soutenir. Il céda à son frère Athelstan le gouvernement des provinces de Kent et d'Essex; il lui donna le titre de roi. Il ne détruisit pas néanmoins tout-à-fait l'ouvrage de son père; il se réserva la suzeraineté sur ce royaume de Kent et d'Essex qu'il venait d'établir.

Il avait eu un frère aîné, mort avant le roi Egbert, et pendant la vie duquel il avait reçu le diaconat dans le cloître où il avait passé sa jeunesse. Lorsqu'il fut appelé à succéder à son père, le pape Grégoire IV lui donna les dispenses nécessaires pour quitter la vie monastique, et même pour se marier.

A peine avait-il été ainsi rendu à la vie sécu-

lière, et avait-il partagé avec son frère Athelstan les charges de la royauté, que les Danois cherchèrent à profiter de la mort d'Egbert, dont ils avaient redouté la valeur, le caractère et l'habileté. Trente-trois bâtiments chargés de soldats du Nord se montrèrent devant Southampton. La nonchalance d'Éthelwulf ne lui permit pas de marcher lui-même contre les Danois débarqués; il se contenta d'envoyer contre eux un de ses généraux qui les repoussa.

Un autre corps de Danois descend dans l'île de Portland et sur la côte voisine. Le roi reste tranquille dans sa résidence, comme dans un monastère. Le général qu'il envoie du côté de Portland est battu par les ennemis, qui ravagent les villes et les campagnes. Les Danois se rembarquent chargés de dépouilles. Ils reviennent dès l'année suivante; ils sont repoussés de la Mercie, mais ils pillent impunément les campagnes et les villes du royaume de Kent et de celui d'Eastanglie.

En 840, ils commettent d'horribles cruautés dans les environs de Cantorbéry, de Rochester et de Londres; ils veulent s'établir en grand nombre dans le sud de l'Angleterre. Le roi effrayé se réveille alors de sa léthargie, rassemble ses troupes, marche en personne contre l'ennemi, est contraint de lui céder le champ de bataille, mais le maltraite assez pour l'obliger à se rembarquer.

Les Danois sont plus heureux dans le Northumberland. Le trône tributaire que la faiblesse d'Éthelwulf y avait élevé est attaqué par des insur-

gés et défendu avec violence. On n'a pas recours à l'autorité suprême d'un souverain qu'on méprise; on veut que le sort des armes décide. Les partis vaincus ont la lâcheté d'appeler les Danois à leur secours; ils ne rougissent pas de combattre sous les drapeaux des dévastateurs de leur malheureuse patrie : le Northumberland est la proie des Barbares.

(851 ou 854) Éthelwulf était retombé dans une honteuse inaction, lorsque les Danois répandent de nouvelles alarmes. Ils descendent sur les côtes de Westsex, pénètrent dans l'intérieur du pays, et portaient à leurs vaisseaux les richesses qu'ils venaient d'enlever, lorsqu'ils rencontrent le comte Céorl qui les met en déroute. Ils n'échappent aux armes de Céorl que pour tomber au milieu de la flotte d'Athelstan, roi tributaire de Kent, qui leur enlève neuf bâtiments. Leurs forces cependant sont si considérables, que les Anglais ne peuvent les empêcher de passer l'hiver dans l'île de Sheppy, à l'entrée de la Tamise.

Lorsque le printemps arrive, ils reçoivent des renforts; ils entrent dans la Tamise sur trois cents bâtiments; ils prennent Cantorbéry et Londres; ils entrent dans la Mercie, qui avait, de même que le Kent et le Northumberland, un roi vassal du roi suprême de l'Angleterre, et mettent en déroute les soldats que Berthulph, ce roi de Mercie, veut leur opposer. Éthelwulf se résout alors à reprendre les armes; la grandeur du danger l'emporte sur la nature de son caractère : il réunit son armée à celle de son frère et de son vassal

Athelstan; il établit son camp à Okély, dans la province de Surrey, où les Danois commettaient d'horribles cruautés. Une grande bataille est livrée; la victoire favorise les Saxons, et sauve l'Angleterre. Ceux des Danois qui peuvent s'échapper se réunissent à ceux de leurs compatriotes qui arrivent du Nord, et parviennent à passer l'hiver dans l'île de Thanet, située auprès de l'embouchure de la Tamise, et où ils trouvent un havre avantageux. Les Anglais ne voient que trop que le danger qui les menaçait n'est écarté que pour un moment; mais ils font des efforts inutiles pour reprendre Thanet.

Éthelwulf se replongea facilement dans une tranquillité funeste. Oubliant que l'ennemi était établi à l'embouchure d'une de ses principales rivières, il passa son temps à visiter les monastères, à converser avec les moines, à reprendre, pour ainsi dire, les exercices de son premier état.

Deux évêques avaient une grande influence sur son esprit affaibli, l'évêque de Winchester, et celui de Sherburn. Ce dernier, qui se nommait Alstan, et dont la politique était élevée, lui représentait les devoirs du trône, lui peignait avec force les dangers qui menaçaient ses états; mais ses conseils n'étaient suivis que lorsque la crainte des malheurs les plus imminents réchauffait la froide indolence du roi. L'autre évêque flattait cette même indolence, dirigeait le roi comme si Éthelwulf avait été encore moine, ne l'entretenait que de pra-

tiques bien peu compatibles avec les fonctions augustes qu'il avait promis de remplir, et ne le portait qu'à combler les églises et les monastères des dons les plus magnifiques.

Le roi, après la bataille d'Okély, ne suivit que les avis de [illegible]hester.

Il av[illegible] Le moins âgé n'avait encore qu[illegible] nommait Alfred : c'était ce jeu[illegible]it laisser après lui une si haute ren[illegible]fférence avec son père!

Éthelw[illegible] affection particulière pour Alfre[illegible]er un avantage auquel la piété qu[illegible]rée dans le cloître lui faisait attacher [illegible]x. Il l'envoya à Rome recevoir la confirmation des mains du pape. Léon IV, qui occupait la chaire de saint Pierre, conçut pour Alfred une bienveillance particulière : non seulement il lui conféra le sacrement qu'Éthelwulf avait demandé, mais encore, et ce qui est remarquable, il voulut, d'après on ne sait quel désir du roi d'Angleterre, ou, ce qui serait bien extraordinaire, d'après son propre mouvement, lui donner l'onction royale. *Ordinans unxit in regem*, a dit Asser, auteur presque contemporain.

Le roi, bien plus occupé des idées qu'on lui avait inspirées dans son monastère que des devoirs du trône et de l'obligation sacrée de défendre sa patrie contre ses ennemis, ne put résister plus long-temps au désir d'aller visiter la capitale du monde chrétien. Il quitta l'Angleterre menacée des invasions les plus redoutables, sans établir une

régence, sans pourvoir au gouvernement des états dont il allait s'éloigner.

Le pape sentit trop aisément toute l'utilité dont la démarche d'Ethelwulf pouvait être au siége de Rome, pour ne pas recevoir ce prince avec beaucoup de distinction. Le roi visita toutes les églises, tous les endroits où l'on conservait des reliques de saints, fit des présents au clergé et aux temples; et se ressouvenant trop qu'il avait quitté le cloître pour monter sur le trône, il ordonna qu'on rebâtît le collége anglais qui avait été brûlé, s'engagea à étendre à tout son royaume la redevance nommée le denier de saint Pierre, et à laquelle plusieurs états de la Grande-Bretagne avaient été soumis, et y ajouta l'obligation de payer tous les ans trois cents marcs au siége apostolique.

Mais la dévotion qui lui dicta ce honteux assujettissement ne le retint pas seule loin des états qu'il avait si indignement abandonnés. Il passa un temps assez long en France, auprès de Charles-le-Chauve; et malgré son âge avancé, malgré le grand nombre d'enfants qu'il avait eus de sa femme, cet ancien diacre, qui, paraissant si indifférent sur les intérêts et les devoirs de la royauté, ne sortait de son apathie que pour se retrouver dans un monastère, et de l'état de moine n'avait perdu que l'habit, se laissa subjuguer par la beauté d'une fille de Charles, de Judith, jeune princesse de treize ans, en devint passionnément amoureux, demanda sa main avec instance, et après l'avoir obtenue oublia de plus en plus et son pays et

son trône, et ne parut plus que l'esclave couronné d'une enfant.

Les habitants de Kent et de Surrey, délaissés par leur roi, ne s'abandonnèrent pas eux-mêmes; ils attaquèrent les Danois établis auprès de l'embouchure de la Tamise: mais ils furent vaincus, et leur défaite rendit les Danois plus entreprenants et plus dangereux. L'évèque Alstan, entraîné par son ambition ou par son patriotisme, crut voir la nation anglaise sur le bord d'un abîme où la précipitait la conduite d'Éthelwulf. Il se ligua avec plusieurs grands du royaume, et particulièrement avec le comte de Sommerset. Ils allèrent trouver Éthelbald, l'aîné des fils du roi; ils lui représentèrent les dangers de la Grande-Bretagne, les fers que les Danois lui préparaient, l'incapacité du monarque, son espèce de démence, le mariage insensé qu'il venait de faire avec une étrangère, avec la fille d'un monarque puissant, l'influence qu'aurait la jeune reine, la préférence qu'elle ferait accorder à ses enfants. Ils ne négligèrent rien de ce qui pouvait émouvoir et déterminer Éthelbald. Ils y réussirent. Les grands et le peuple partagèrent le mécontentement d'Éthelbald et les projets d'Alstan. On allait faire passer sur la tête d'Éthelbald la couronne de son père. Éthelwulf en est informé; il se décide à revenir en Angleterre; il mène Judith avec lui. Il fait une nouvelle faute : il viole la loi rendue lors de la mort du roi Brithric, empoisonné par sa femme; il blesse l'orgueil des Saxons; il achève de les indigner: il

donne le titre et le rang de reine à la jeune princesse; il la fait asseoir en public sur une chaise royale pareille à la sienne, il la place sous le même dais que lui. Éthelbald et un grand nombre de mécontents prennent les armes. La guerre civile va éclater; elle va livrer les Saxons sans défense aux attaques des Danois. Les grands et les évêques les plus sages tâchent de ramener la paix. Ils font adopter leur médiation : ils proposent un arrangement. Éthelwulf cède à son fils le royaume de Westsex; il ne se réserve que celui de Kent, d'Essex et de Sussex.

Deux ans après il mourut, laissant à Éthelbald, son fils aîné, le Westsex et les autres contrées qu'il lui avait cédées, et les royaumes de Kent, de Sussex et d'Essex, à Ethelbert. Si Éthelbert mourait sans enfants mâles, Éthelbald devait lui succéder; et si ce dernier ne laissait pas de postérité masculine, Alfred devait le remplacer.

Éthelbald ne régna que deux ans; une dévotion ridicule ne l'avait pas fait mépriser comme son père, mais il s'était avili par une débauche effrénée. On a même écrit que, séduit comme Éthelwulf par les charmes de la belle et jeune Judith, il n'avait pu réprimer une passion incestueuse, et avait épousé sa belle-mère, qu'il avait ensuite chassée de son lit et de son trône. Quoi qu'il en soit, Judith, veuve d'Éthelwulf, et peut-être répudiée par Éthelbald, se retira en France auprès de Charles-le-Chauve. A peine âgée de seize ans, elle s'y laissa enlever par un grand forestier de Flandre,

nommé Baudouin, qui l'épousa en secret. Charles, furieux, le fit excommunier par les évêques de France. Baudouin s'enfuit à Rome; il eut recours à l'intervention du pape Nicolas IV, qui obtint son pardon. Il épousa de nouveau Judith, et fut nommé par le roi son beau-père comte héréditaire de l[illegible]

Éthelbe[illegible] d'Essex et de Sussex, depuis la [illegible], succéda à son frère Éthelbald.

Les Dan[illegible] à Southampton, pénétrèrent jus[illegible], capitale du Westsex, qu'ils pillè[illegible], furent battus par les généraux an[illegible]tirèrent dans l'île de Thanet, où, par le moyen d'une somme d'argent, ils obtinrent de n'être pas inquiétés.

Éthelred, troisième fils d'Éthelwulf, monta sur le trône à la mort de son frère Éthelbert.

Pendant que l'Angleterre était le théâtre des évènements que nous venons d'indiquer, l'Écosse avait été violemment agitée. Achaius étant mort en 819, Convalle, son successeur, non seulement entretint avec Hungus, roi des Pictes ou Écossais méridionaux, la meilleure intelligence, mais l'amitié la plus étroite unit ces deux monarques. Dignes par leurs nobles qualités, et par le sentiment généreux qui les attachait l'un à l'autre, de représenter, pour ainsi dire, au milieu de cette romantique Écosse, les héros de Fingal et d'Ossian, ils renouvelèrent dans ces froides et pittoresques contrées ces exemples de dévouement et

d'amitié fidèle qui ont immortalisé les demi-dieux de la Grèce. Il n'a manqué à leur renommée que d'être chantés par les grands poëtes de l'antiquité. Que la postérité conserve du moins leur souvenir; qu'elle rappelle avec attendrissement combien l'affection la plus tendre, la plus constante, la plus désintéressée, la plus rare, régna sur le trône au neuvième siècle, dans l'âme de deux rois de contrées encore à demi sauvages. Hungus mourut; Convalle ne put lui survivre, et remercia le sort de le rejoindre à son ami.

Mais combien peu leur exemple fut suivi!

Dorstolargue ou Dorstologue gouverna les Pictes après son père Hungus. Égan, son frère, lui ôta la vie, monta sur le trône, ne craignit pas de joindre l'inceste à l'assassinat et à l'usurpation, et contraignit par la violence la veuve de son frère à recevoir sa main. Mais cette femme vengea par un assassinat celui de son premier époux; elle donna la mort à Égan.

Alpin, fils de Convalle, remplaça sur le trône d'Écosse Dongalle, que l'on avait élu après la mort de son père, et qui venait de périr dans un naufrage à l'embouchure de la Spée. Il fut proclamé roi, du consentement unanime de la nation écossaise. Prétendant au trône des Pictes, parceque sa mère était née d'Hungus, il marcha à la tête d'une armée contre Brude, qu'ils avaient élu roi. Il fut vaincu et fait prisonnier: le féroce Brude lui fit trancher la tête, et la fit exposer dans un endroit qu'on a nommé long-temps *Pasalpin*.

(834) Les Écossais, consternés, élurent Kenneth, fils de leur malheureux roi. Il emploie les premières années de son règne à fortifier ses frontières et à rassurer son peuple. Il convoque les principaux de sa nation; il veut leur faire adopter ses projets de vengeance; il désire qu'ils le secondent viven[illegible]e d'extermination qu'il a résolu de[illegible]. Il ne se contente pas de leur par[illegible]êt, de celui de l'Écosse, de l'honneu[illegible] il veut agir plus fortement encor[illegible]iers braves, mais grossiers, super[illegible]ules. Il fait déguiser secrètement d[illegible]i lui sont entièrement dévoués; il les [illegible] pendant la nuit au milieu des bois. Les Écossais voient de pâles lueurs, sont frappés de sourds gémissements, entendent des voix extraordinaires qui, au nom d'un ciel irrité, commandent d'immoler les Pictes. Une sorte de fureur religieuse les transporte; ils demandent à grands cris qu'on les conduise contre les ennemis. Kenneth se met à leur tête; il se jette dans la province de Sterling, et gagne une bataille peu décisive. L'année suivante, il enlève aux Pictes les provinces de Five, d'Angus et de Mearns, près des côtes orientales de leur patrie. La guerre dure long-temps. Dunkène, roi des Pictes, en craint l'issue; il fait des propositions de paix, on les refuse; on veut lui en imposer qu'il regarde comme honteuses, il préfère la mort. Les armes vont décider du sort de sa nation. Une grande bataille se livre auprès de la rive septentrionale du Tay; on combat

avec acharnement, la victoire est indécise. Mais un grand nombre de femmes se battaient avec valeur dans les rangs des Pictes; elles ne peuvent voir tomber ceux qui leur sont chers, sans jeter de grands cris et s'empresser de les secourir : elles mettent le désordre parmi leurs guerriers. Kenneth en profite, se précipite sur les Pictes à la tête d'un corps de réserve, les met en déroute, dirige avec habileté la poursuite des fuyards, les taille en pièces, trouve sur les bords du Tay le cadavre du roi picte, tombé glorieusement sur un tas d'Écossais à qui il avait donné la mort, et remporte la victoire la plus complète.

Il fait porter dans une église alors fameuse, dans celle de Saint-Colme de l'une des Hébrides, les armes et la dépouille du roi vaincu; il distribue à ses soldats tout ce qui a été pris sur l'armée ennemie. Mais que sa vengeance et son ambition sont loin d'être assouvies! Il harangue les Écossais, il les remplit de sa férocité; il leur persuade que tant qu'un Picte respirera, la vie de leurs femmes et celle de leurs enfants seront dans le plus grand danger. Il souffle dans leurs cœurs tous les feux d'une haine barbare. Il ordonne qu'on passe au fil de l'épée tous les Pictes, qu'on n'épargne ni la vieillesse, ni l'âge le plus tendre, ni le sexe le plus faible. Cet ordre horrible n'est que trop exécuté; le sang des Pictes inonde leur infortunée patrie. Quelques uns, cependant, parviennent à se sauver en Angleterre; d'autres fuient jusques en Norwège, et se croient encore trop près

de leurs cruels persécuteurs; d'autres plus courageux se retirent dans leur capitale, que les historiens écossais ont nommée *Camelodunum*. Kenneth les poursuit et les assiège. Ils montrent une constance héroïque; ils rejettent toutes les propositions [illegible]uel qui a immolé leurs pères, leu[illegible]urs enfants. Ils veulent s'ensevelir [illegible] de leur ville; ils n'ont recours [illegible]r : admirable courage, digne d'u[illegible] Ils manquent de tout, la faim ané[illegible]es. Kenneth donne un assaut ter[illegible]ombent de leurs mains défaillantes [illegible] plus que mourir. Kenneth, enivré [illegible]ictoire, entre dans la ville, le glaive d'une main et le flambeau de l'autre. En vain les enfants et les femmes se précipitent à ses pieds; tout périt par le fer ou par le feu : les maisons, les murs, les édifices publics, tout est détruit; les ruines mêmes sont dispersées; les cendres sont emportées par les vents. Il ne reste que la place ensanglantée de cette malheureuse cité : on ignore même où était cette place. Mais l'histoire, sévère vengeur des grands crimes, accusera à jamais la mémoire du destructeur des Pictes. En vain a-t-on écrit qu'il s'était repenti de sa fureur sanguinaire; en vain a-t-il laissé pour le gouvernement de l'état et pour celui de l'église des lois qu'on a louées; en vain a-t-il, par une politique habile et pour réunir davantage toutes les portions de ses états, tracé de nouvelles circonscriptions, des arrondissements, changé les dénominations

des provinces, donné le nom de ses plus braves généraux à la forteresse de Dunbar, aux comtés de Marris, d'Angus, de Five, et à d'autres forts ou territoires, fortifié de plus en plus le château de Mayden autour duquel Édimbourg s'agrandit, et fondé l'évêché de Reule, connu depuis sous le nom de Saint-André; en vain étendit-il la domination de la nation écossaise depuis la Northumbrie anglaise jusques au nord de l'Écosse, aux Orcades et à toutes les autres îles qui s'avancent vers la Norwège; la voix d'une nation s'élèvera contre lui, et l'inflexible postérité le maudira tant que son nom ne sera pas effacé des pages de l'histoire. Les monuments mêmes d'un juste emploi de sa puissance rappelleront son forfait, et sa célébrité fera son châtiment.

Vers la même époque, les Danois ou Nordmans, qu'on nommait aussi dans l'Irlande, dans la Grande-Bretagne et dans l'Écosse, *Ostmans* ou hommes de l'orient, parcequ'ils arrivaient dans ces contrées de l'est ou du nord-est, firent de nouvelles descentes en Irlande. Profitant des divisions des rois ou chefs des peuples de cette île, ils conquirent trois territoires, ceux de Dublin, de Waterford et de Limmerich; ils y établirent trois nouveaux gouvernements ou royaumes où leur postérité devait se maintenir.

Mais des peuples plus puissants vont être l'objet de notre attention.

Louis, qu'on a surnommé *le Débonnaire*, était à Doué près de Saumur et de la rive gauche de la

Loire, lorsqu'il apprit la mort de Charlemagne son père. Il y tenait l'assemblée générale de son royaume d'Aquitaine; il en partit cinq jours après, et eut à Orléans une longue conférence avec le savant Espagnol Théodulphe, évêque de cette ville, qui avait eu une grande part à la confiance de Charlemagne. Arrivé à Aix-la-Chapelle, il se fit représenter le trésor de son père, prit les mesures nécessaires pour l'exécution des dernières volontés de Charles, reçut les hommages de plusieurs grands du royaume, et particulièrement de ceux qui avaient été attachés à la cour de l'empereur, admit auprès de lui les envoyés qui arrivaient de toutes les provinces de l'empire pour renouveler le serment de fidélité, et donna audience aux ambassadeurs de l'empereur d'Orient et à l'archevêque de Trèves, que Charlemagne avait envoyé à Constantinople l'année précédente.

Michel Curopalate ne régnait plus dans cette capitale. Malheureux dans sa guerre contre les Bulgares, il avait appris que Léon l'Arménien, celui de ses généraux qui avait battu les musulmans, venait d'être déclaré empereur. Il n'avait pas voulu faire couler le sang des Grecs pour défendre son diadème; il s'était retiré dans un monastère avec Théophylacte son fils, ses filles et sa femme Procopie, sœur de Staurace. Il y avait pris l'habit religieux ainsi que son fils. Léon avait épargné sa vie et celle de Théophylacte, qu'il avait néanmoins fait mutiler pour le dégrader da-

vantage, et le rendre plus incapable de monter sur le trône.

Peu de temps après, Louis convoqua une assemblée générale de tout l'empire d'Occident, et lorsqu'elle eut terminé ses séances, il envoya, à l'exemple de son père, dans les différentes provinces de ses états, des commissaires impériaux chargés de recevoir les réclamations, d'écouter les plaintes, de rechercher les abus, de veiller à l'observation de la justice. Louis, que Voltaire a nommé *le Faible*, et qui n'a que trop mérité ce titre, était aussi bon qu'on peut l'être sur le trône lorsqu'on n'a aucune force dans le caractère. Son air était doux; il accueillait avec bienveillance, il se plaisait à répandre des bienfaits : adroit dans plusieurs exercices, il aimait la musique et les spectacles. Il était sobre, ses mœurs étaient réglées; mais une piété mal dirigée l'égarait d'autant plus facilement, qu'il avait peu d'esprit. Trop souvent occupé du chant des psaumes ou de questions théologiques, il négligeait ses devoirs de roi. Incapable de prévoir les circonstances les plus importantes, de concevoir un projet, d'en régler l'exécution, il s'abandonnait au torrent des évènements, sans entrevoir le gouffre dans lequel il allait être entraîné.

A peine avait-il succédé à son père, qu'il répandit autour de lui des germes de mécontentement, en renvoyant dans des monastères ses sœurs dont la conduite avait été trop peu régulière, et en faisant punir de mort quelques grands de la

cour de Charlemagne, soit comme complices d'une conjuration secrète tentée en faveur de Bernard, roi d'Italie, fils de feu son frère aîné, soit comme coupables d'avoir partagé les désordres de ses sœurs.

Dès l'année suivante, 815, il convoqua cependant une nouvelle assemblée générale de ses états à Paderborn, où il reçut les hommages des Esclavons et des autres peuples de la Germanie et des contrées voisines tributaires de l'empire français. Il est remarquable que parmi les députés de ces nations parurent ceux d'une tribu de ces Danois ou Nordmans qui devaient, avant la fin du siècle, se répandre sur les plus belles provinces de ce même empire.

Bernard, le neveu de Louis, vint aussi à Paderborn avec Adelard, abbé de Corbie, que Charlemagne avait placé auprès de lui pour guider sa jeunesse. Il jura fidélité à l'empereur, et ils se traitèrent mutuellement avec toutes les apparences d'une véritable affection.

Louis, inspiré par sa bonté, avait fait un grand acte de justice que la politique lui aurait aussi dicté : il avait permis aux Saxons que Charlemagne avait transportés dans diverses contrées françaises de revoir leur patrie et d'habiter de nouveau au milieu des forêts paternelles. Il établit facilement la tranquillité dans les provinces germaniques.

Il était venu à Francfort avec le roi Bernard, lorsqu'il apprit les derniers événements de Rome.

Le pape Léon III avait été pour la seconde

fois l'objet d'une conspiration; il avait cru pouvoir se faire justice à lui-même, et avait fait mourir, comme coupable de la conjuration, plusieurs des principaux Romains. La conduite du pontife blessa Louis; il la trouva trop opposée à la clémence évangélique; il la regarda comme contraire à son autorité impériale, et il voulut que le roi Bernard allât lui-même en Italie prendre des informations sur les reproches adressés à Léon III.

Bernard fit parvenir à son oncle le résultat de ses recherches. Le pape s'empressa d'envoyer des députés à l'empereur. Louis se contenta des excuses du pape; les pontifes de Rome n'en gardèrent pas long-temps le souvenir.

Les Romains cependant, moins indulgents que Louis, et irrités de la mort de leurs compatriotes, ne pouvaient plus supporter l'autorité du pape. Ils allaient la secouer, lorsque Léon III mourut, détesté des habitants de Rome, malgré la grande dévotion dont il avait donné tant de marques. C'était cette dévotion qui lui avait inspiré d'adopter, après un grand tremblement de terre, les prières annuelles établies en France par saint Mamert, dès le cinquième siècle, sous le nom de Rogations, et qui, suivant quelques écrivains, l'avait souvent porté à dire jusques à neuf messes dans le même jour.

Étienne IV, ou Étienne V, succéda en 816 à Léon III.

Il prêta serment de fidélité à Louis, à la tête du peuple romain, et bientôt après il partit pour la

France. L'empereur s'avança au-devant de lui jusques à Reims. Le pape fit de grands présents à Louis, à l'impératrice Hermengarde, et à tous les grands de la cour. On a écrit qu'il avait passé les Alpes pour obtenir la confirmation de son élection, que l'on voulait lui contester: quoi qu'il en soit, l'empereur le traita en pontife de Rome; il désira de recevoir l'onction sacrée de sa main; et le pape sacra l'empereur et l'impératrice dans l'église de Reims.

En 817, Louis reçut à Aix-la-Chapelle des ambassadeurs, non seulement de rois des Nordmans, mais de Léon l'Arménien, empereur de Constantinople, et du khalife des Arabes, Abdalla-al-Mamoun, qu'on a aussi appelé Aboulas.

Dès le commencement de cette même année, il tint, dans la même ville d'Aix-la-Chapelle, une assemblée générale, dont les résultats eurent une grande influence sur les destins de l'Europe. On y approuva des réglements pour le travail, les devoirs, les prières, la nourriture, les habits et la discipline des religieux, des chanoines, et des chanoinesses établies particulièrement dans plusieurs contrées de l'Allemagne; on y adopta la distribution des abbayes en trois classes, celle qui, à cause de ses richesses, devait à l'état des troupes et des contributions pécuniaires, celle qui ne fournissait qu'une contribution en argent, et celle à qui l'empire ne demandait que des prieres.

Et que l'on ne soit pas étonné de voir des abbayes en état de fournir des contingents d'hommes

armés. On apprend par ces règlements que l'on regardait comme pauvres les églises ou monastères qui n'avaient que deux ou trois cents familles de serfs dévoués à leur service, et que les monastères ou églises riches commandaient à sept ou huit mille familles de ces serfs.

Des évêques, des abbés, et même des abbesses, au lieu de confier le commandement de ces contingents à des *avoués*, à des militaires de leur choix, les conduisaient eux-mêmes dans les combats. La vie licencieuse des camps, le luxe qui suit le commandement, et tous les désordres qu'il peut entraîner, s'étaient introduits dans les palais des évêques, et jusque dans les monastères. Des règlements de l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, qui a porté aussi le nom de concile, avaient pour but de corriger ou de prévenir ces abus. Ils blessèrent la puissance, l'orgueil et les affections de plusieurs membres du clergé; ils furent l'origine d'un mécontentement secret dont Louis eut tout à craindre.

Mais l'empereur fit approuver par l'assemblée générale une de ces mesures déplorables que nous avons vu perdre la race de Clovis, et dont le génie de Charlemagne, au milieu des prestiges d'une habitude consacrée depuis long-temps, n'avait pas entrevu les suites funestes, mais qui devait entraîner plus de maux que jamais. Cette mesure fatale devait non seulement condamner les dernières années de Louis aux chagrins, à l'infortune, à l'humiliation, mais encore renverser le grand ouvrage de

Charlemagne, de Pepin-le-Bref, de Charles-Martel et de Pepin d'Héristal.

Après avoir ordonné des prières solennelles que le ciel rejeta, il partagea ses états entre ses trois fils, encore très jeunes, et disposa, par ce partage, de tous les pays qu'il gouvernait, sans penser qu'il pouvait avoir d'autres enfants. Il donna la Neustrie, ou la France proprement dite, à Lothaire, son fils aîné, qu'il associa à l'empire; il fit Pepin roi d'Aquitaine, et Louis eut la couronne d'Allemagne et de Bavière. On pourrait croire, à la vérité, qu'il soupçonna les terribles conséquences de l'exemple qu'il venait de renouveler: il fit décider, en effet, que si Lothaire, Pepin ou Louis laissaient plus d'un fils légitime, la puissance souveraine ne serait pas, après eux, partagée entre leurs enfants, et que le peuple assemblé élirait celui qui devrait régner. Mais que pouvait, contre une calamité imminente, cette précaution prise contre des maux éventuels et éloignés?

Louis couronna ses trois enfants à Aix-la-Chapelle, et les fit partir pour les royaumes qu'ils étaient appelés à gouverner.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

A.

B.

D.

E.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.









